

Le vent pleure Marie

Stéphane Koechlin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Stéphane Koechlin

Le vent pleure Marie



Fayard Roman

Stéphane Koechlin

Le vent pleure Marie



Fayard Roman

Stéphane Koechlin

Le vent pleure Marie

roman

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 2012
ISBN : 978-2-213-66937-3

Du même auteur

RECITS

Le blues, portraits au hasard des routes, Libro, 2000.

Jeux de roumains, jeux de vilains, Le Seuil, 2000.

Contes du Mississippi, Le Seuil, 2002.

Contes des années folles, Le Seuil, 2004.

Juré, Flammarion, 2005 ; Prix littéraire Comte de Monte-Cristo.

La Légende du Baron Rouge, Fayard, 2009 ; Prix Guynemer.

Blues pour Jimi Hendrix, Castor Astral, 2010.

ESSAIS

©(Avec le photographe Jean-Pierre Leloir)

Jazz Ladies, Hors Collection, 2006.

Portraits Jazz, Fetjaine, 2010.

BIOGRAPHIES

Brian Jones, Castor Astral, 1998.

John Lee Hooker, Libro, 2001.

Bob Dylan, Epitaphes 11, Flammarion, 2004.

Prix Crossroad du meilleur livre musical.

Ben Harper, Castor Astral, 2006.

James Brown, Gallimard, 2007.

Michael Jackson, La Chute de l'Ange, L'Archipel, 2009.

Il découvrit qu'il aimait l'autorité que confère le titre de rédacteur. Il fut tout triste le jour où, le magazine étant devenu trop coûteux, il lui fallut y renoncer.

Hemingway, Le soleil se lève aussi.

*Le vent se souviendra-t-il jamais
Des noms qu'il a soufflés dans le passé
Et avec ses béquilles, son vieil âge et sa sagesse
Il chuchote... non, ce sera le dernier
Et le vent pleure Marie
Jimi Hendrix, The Wind cries Mary.*

Prologue

Marie n'oublia jamais son dernier concert de jazz avec Philippe. C'était le Count Basie Orchestra, et ses cuivres solaires déchirant l'obscurité. Elle sentit longtemps encore le vent du blues, le goût du champagne et, serré contre elle, le cœur de son cher mari, vibrant et chaud. Ce soir-là, il l'avait bien fait rire, comme toujours, racontant avec un mélange d'ironie et de tendresse les déboires amoureux de tel journaliste, ou le voyage en Chine de tel autre en compagnie d'un groupe de rock américain. Marie ne se lassait pas de l'écouter. L'homme de sa vie avait beaucoup de choses à dire sur la musique, la presse, ses excentriques collaborateurs. Elle aimait les sorties, peut-être parce qu'elle avait la chance d'être au premier rang, dans les caves de Saint-Germain-des-Prés ou à Pleyel. Parfois, le nez sur les instruments, elle recevait en plein visage les haleines, chargées de whisky, des saxophonistes et trompettistes, et en avait le cœur légèrement retourné.

Le Count Basie Orchestra fut sa dernière fête.

Un matin de décembre, le deuil la frappa, faisant disparaître la musique, les bruits de conversation, les éclats de joie, la nuit avec tous ses mystères et ses plaisirs. Elle vit alors s'éloigner ses compagnons de jeunesse, bien des « frères d'armes » devenir indifférents, et, à cinquante-huit ans, elle découvrit les égoïsmes qui mènent au désamour et à la solitude. Au début, elle s'efforça de justifier ces abandons : l'homme qu'elle aimait était extraordinaire. Pourquoi ses intimes auraient-ils continué à fréquenter une veuve triste et effacée ? Les souvenirs auraient dû sceller ces amitiés. Mais les choses ne se passent jamais aussi simplement.

Elle se retrouva seule. Je me rappelle les premiers mois sans lui. La lumière avait fui notre appartement de la rue de Siam. Le silence était d'autant plus troublant que j'avais toujours connu cet éden familial rempli de rythmes et de vie. Au fond de ce puits, ma mère tournait autour du passé, incapable d'écouter la moindre note sans que sa gorge se noue et que les larmes lui montent aux yeux. Dans sa chambre, la chaîne hi-fi reposait comme un vestige abandonné, devant l'ombre inerte de la discothèque. J'observais aussi, sous sa cloche transparente, la vieille platine à vinyles grise et son bras mort que j'avais si souvent actionné avec précaution et crainte.

Quand mes parents étaient en voyage, j'invitais mes amis. Et je leur ouvrais la caverne d'Ali Baba.

« Oh là là ! Tous ces disques ! Combien y en a-t-il ? »

C'était toujours la même remarque. Et pourtant, ma plus terrible déception aura été de perdre, par la suite, mon regard d'enfant devant cette montagne magique. Aujourd'hui, elle me paraît curieusement minuscule, parce que j'ai grandi, que le monde a grandi. Ma propre collection a dépassé depuis longtemps celle de mon père, et la démythification de l'objet disque, son effacement matériel (même si je reste allergique au téléchargement sur ordinateur) ont aussi, dans mon inconscient, rapetissé un édifice que je pensais jadis presque infini. Mais, à dix-sept ans, j'étais heureux de dévoiler à mes camarades « mon trésor » (je me l'appropriais l'espace d'une soirée) tout en leur défendant de toucher la moindre pochette. Je les éloignais et poursuivais ma démonstration, plaçais les 33-tours, la main si tremblante au moment de poser le diamant sur le sillon noir que parfois je provoquais un scratch. Une bouffée de chaleur m'envahissait à l'idée d'avoir pu rayer l'une de ces œuvres.

Après la disparition de mon père, je tentai de faire vivre ce patrimoine. Dans sa solitude, ma mère me disait souvent : « C'est terrible ! Je n'arrive plus à écouter ces disques. Je ne sais pas choisir. Il y en a trop ! » J'ignore combien d'années elle en a détourné ses regards. Elle a vécu dans le souvenir, d'autant qu'elle a été contrainte de gérer la réédition des écrits de son mari, et d'accueillir des étudiants et des journalistes venus rédiger ou compléter des travaux sur la revue. Elle fouillait les archives, la mémoire d'une époque musicale qui était aussi sa propre mémoire, présentations de films, lettres, photos, plongeant avec douleur dans une félicité passée. Elle ne pouvait se résoudre à quitter les pans glorieux de cette vie. Pourtant, y rester la torturait.

Puis, un jour, en rangeant ses affaires, elle retrouva sa vieille carte de membre de l'Association française des vétérans du tennis, et se dit qu'elle pourrait peut-être de nouveau défier le filet. Là encore, cette décision fut bien difficile. Elle avait tant joué avec mon père ! Son style à la Monsieur Hulot l'amusait, mais elle ne le montrait pas de peur de le vexer : au moment de frapper, il bloquait sa respiration, puis la libérait après le coup. Il ne lâchait rien, courait sur toutes les balles, prêt à défoncer le grillage. Il s'était bricolé sa propre technique comme il l'avait fait toute sa vie dans de nombreux domaines, à l'école du flair et de l'expérience. Elle aimait son tempérament teigneux, proche du mauvais joueur, sa manière de rattraper et de cogner le récalcitrant petit projectile, où éclataient son bel optimisme et sa confiance dans le résultat que chaque effort pouvait lui apporter.

Nuits romantiques de la musique et soleil éclatant du tennis : Marie

avait vécu pendant plus de trente printemps entre ces deux intenses rendez-vous. Elle se doutait que l'un des deux, au moins, s'imposerait à l'avenir. En même temps, elle redoutait cet instant où la vie reprendrait ses droits. Mais avait-elle le choix ? Finalement, elle eut moins de mal à regagner les courts qu'à revenir au jazz ou au rock. Elle tira sa raquette de sa vieille housse. C'était sous un beau ciel bleu. Elle retrouva des partenaires de jeu, mais elle mit du temps avant de se laisser vraiment approcher. Deux ou trois fois par semaine, elle se défoulait, frappait dans la balle, participait à des pique-niques, dînait même parfois chez ses nouveaux amis. Elle découvrait d'autres conversations, parlait de politique et d'histoire. Elle me paraissait heureuse, et pourtant je devinais qu'elle ressentait un certain manque, que son lien viscéral au blues, à La Nouvelle-Orléans, le jardin précieux de sa vie, ne demandait qu'à se manifester.

Dès qu'elle le pouvait, elle parlait avec moi de Sidney Bechet, de Coleman Hawkins et de plusieurs autres jazzmen dont le lyrisme avait marqué son enfance et imprimerait également la mienne, à quelque vingt ans d'écart. J'adorais nos discussions. Je savais que je ne remplacerais jamais ses vieux amis perdus en route, mais je comprenais bien les sentiments et les nostalgies de ma mère, qui, en récompense, ne manquait jamais de m'associer aux ferveurs de sa jeunesse.

Un jour, elle reçut un appel d'un vieux camarade de classe, Fabrice. Si Marie et mon père ont vu bien des mélomanes perdre leur innocence et laisser s'éteindre leur flamme dans le quotidien du journalisme, leur ancien ami n'avait jamais vécu les choses ainsi. Déjà amoureux du jazz dans sa jeunesse, après une vie vouée à sa carrière de banquier, à la retraite, il était revenu à ses premières amours et avait monté un orchestre New Orleans. Il proposa à Marie de venir l'écouter dans une brasserie. Elle hésita et me demanda de l'accompagner. Le concert commença à 22 heures. Les sept musiciens, heureux, concentrés, vibraient de cette passion qu'ils avaient enfin le loisir d'assouvir au soir de leur vie. Et l'émotion submergea Marie. Les images affluèrent. Elle se revoyait, petite fille, dans la grande maison familiale, s'inventant des histoires avant de s'endormir. C'est là qu'un soir de petits airs virevoltants de trompettes et de saxophones montèrent l'escalier et envahirent l'obscurité de sa chambre. En l'absence de ses parents, un orchestre veillait sur elle, comme un ange gardien. Elle se leva, descendit sans bruit et, par l'entrebâillement de la porte du salon, aperçut Janine, la bonne, les cheveux défaits, une paille de fer fixée à la semelle, qui frottait le sol, tournait comme une patineuse, suivant le rythme de la musique déversée par l'imposant poste de radio, en un mouvement incroyablement gracieux. De temps

en temps, elle s'arrêtait, étalait de la cire sur le plancher, puis passait la brosse pour le faire briller, sans cesser de faire onduler son corps. Marie ne bougeait pas, fascinée. La domestique la remarqua et, au lieu de la renvoyer à ses songes, lui adressa un grand sourire. Se sentant prise en faute, Marie rougit, mais la curiosité fut la plus forte. Janine, le visage tout joyeux, s'approcha, prit la main de la gamine : « Tu te demandes ce que je fais, et ce que j'écoute ? Eh bien, c'est du jazz... de La Nouvelle-Orléans... Le gars qui joue, y s'appelle Sidney Bechet... » Désormais, Marie assisterait souvent au curieux ménage. Janine la gardait en musique. La fillette espérait toujours entendre le musicien dont elle avait appris le nom et elle sautait de joie en le reconnaissant : « C'est lui ! C'est lui ! » Janine prenait la petite sur ses genoux et, sans se soucier de l'heure, elle lui racontait ses soirées dans les clubs de jazz. « Tu sais, y a un orchestre qu'on appelle les Lorientais. Y jouent d'enfer. Il y a même un trompettiste qu'a le cœur malade. J'l'adore. Y d'vrait plus jouer, mais y continue... Il a l'feu, celui-là ! »

Ma mère s'en étonnerait longtemps : « J'ai recoupé les informations plus tard. Elle parlait sûrement de Boris Vian ! C'était Boris Vian !... Boris Vian... » répétait-elle, songeuse. Elle se rappelait avoir écouté avec extase, malgré l'envie de dormir, ces récits imagés.

Un beau jour, Janine regagna sa province : le jazz s'envola de la maison. La fillette chercha désespérément les rares stations de radio diffusant sa musique favorite. Elle découvrit l'émission que Janine devait écouter, « Jazz en liberté », de Sim Copans, un Américain de Paris à l'accent délicieux, sans imaginer qu'elle le rencontrerait plus tard. Chaque jour, elle se branchait, guettait Sidney Bechet, dansait comme la domestique autrefois, déçue et frustrée quand s'achevait cette heure d'évasion.

Le « jazz band » de Fabrice et de ses retraités ravivait aussi en elle l'écho d'un orchestre disparu depuis longtemps, emmené par cet autre garçon de leur collègue qui avait cimenté leur amitié à tous les trois, un gringalet à la mauvaise mine dont aucun établissement ne voulait plus. Marie ne l'avait pas tout de suite remarqué ; il était arrivé au cours Jean-Jacques Rousseau, l'année précédente. Son parcours avait été une suite de renoncements orgueilleux qu'il prenait avec insolence. Pourquoi lui avait-elle prêté subitement attention, partagée entre la curiosité et une sorte de tendresse ? Cet Alsacien au nom imprononçable, Keuchelin, l'intriguait. On aimait son ironie, son expression farceuse mêlée à une étrange réserve. Fabrice adorait sa compagnie et le harcelait de questions. Il essayait de cerner les ambitions de son ami, incapable de comprendre – et d'admettre – son indifférence aux études, l'enviant peut-être secrètement de ce flegme.

Presque cinquante ans plus tard, il faisait donc swinguer la petite brasserie, en hommage à son « vieux copain » d'adolescence. Il joua *Muskrat Ramble*, *Saint James Infirmary*, *Riverside Blues*... Je reconnaissais les morceaux que j'avais si souvent entendus pendant mon enfance, sans pouvoir toujours en donner le titre, je revis ces grandes pochettes rouge vif posées sur un coin du lit de mes parents. Au milieu du fond écarlate, une photo en noir et blanc montrait des hommes aux jolis casques d'or et aux cuirasses de cuivre, entassés à l'arrière d'une voiture de pompiers, comme dans un film muet. Ce groupe s'appelait les Firehouse Five Plus Two (les Cinq pompiers plus deux), une formation de dixieland composée de dessinateurs employés de Walt Disney qui, le soir, après leur journée au studio, empoignaient trompettes, trombones, banjo, et s'éclataient.

Je revis mon père, en pyjama, penché sur sa table de travail, battant du pied. Le soleil inonde sa chambre tandis que l'horloge sonne midi. Le temps n'existe plus. L'image s'est arrêtée...

Première partie

Quelle est cette chose
que l'on appelle amour ?

Mon père est le fondateur de *Rock & Folk*, un mensuel légendaire qui eut son heure de gloire pendant les années 1970. Quand les affaires vont mal, je pense à lui et à « notre » magazine, comme si j'invoquais leur protection. Chaque matin, à peine levé, je ne manque jamais d'observer, pendant quelques minutes, mon totem, ces belles reliures vertes aux liserés de satin rouge alignées dans ma bibliothèque. Je touche du doigt l'éclatant lettrage en or, avec l'impression de suivre une ligne de vie, le cuir fin sur lequel semblent toujours posées la grande main et l'alliance du cher propriétaire. Je le revois coller soigneusement les motifs, appliquer sur la tranche son calque, et y poser le R, le O... le F... Chaque mois de décembre, il se pliait à cette petite cérémonie, formulait sa coda des quatre saisons, les siennes et les nôtres, puis rangeait le recueil dans sa bibliothèque et le contemplait avec un air satisfait. Je possède huit années, dont la première, 1966 ; ma mère garde les dix-neuf autres jusqu'à l'ultime, 1990, inachevée. L'œuvre de toute une existence. Lui a dû penser que c'était bien peu, mais, pour ma sœur, ma mère et moi, cette collection équivalait à une encyclopédie.

Souvent, mes amis ou des inconnus y font référence tout naturellement, me demandant toujours si je n'en ai pas assez d'entendre parler de ce patron de presse qui m'a donné la vie. Il y a quelques années, je discutais avec Christian Eudeline, écrivain, journaliste, lui aussi éclipsé un temps par la notoriété de son aîné Patrick, critique rock historique et passeur du punk. L'un de nos confrères est arrivé et nous a salués en ces termes de plaisanterie : « Bonjour, frère de... et fils de... » Christian lui a répondu : « Oui, nous, au moins, nous avons une histoire... » C'était bien envoyé. Oui, nous avons une histoire. Nous avons été témoins, participant même à cette révolution essentielle, l'intrusion de la culture rock en France, que l'on peut moquer, sans pour autant en nier la portée. Je revendique fièrement cette formidable aventure.

Quand j'invoque mon totem, c'est pour tenter de retrouver la force d'âme de mes aînés, de leurs articles épiques. Je me réfugie chez eux comme dans une géographie familière, heureux de me balader entre les deux versants, essentiels, du journalisme : le sens du récit et l'information. J'ai depuis croisé la route de ces Rouletabille du rock dont mon père m'a tant de fois raconté les voyages et reportages. Aux enfants, les parents lisent les récits de James Oliver Curwood ou de

Dickens. J'ai moi aussi dévoré le roman *Bari chien-loup*, mais plus tard, bien plus tard, j'ai suivi les aventures de celui qu'on appelait « Burning Daylight », dans les colonnes de notre revue familiale. Ce reporter, qui nous cachera son véritable nom, possédait les charmes de l'aventurier. Je l'ai toujours vu comme un trappeur à la Jack London. Amoureux des aurores radieuses, globe-trotter, armé de son appareil photo, il fut le premier journaliste français à parler du mouvement hippie et à envoyer des reportages depuis le Grand Ouest. Il se fit l'apologiste d'un groupe génial et inconnu de Los Angeles, dont le nom parcourrait bientôt la planète, Frank Zappa et ses Mothers of Invention. Il n'a jamais bougé ni vieilli, accroché à son éternelle dégaine de routard en cuir. Il n'entendait plus très bien, se penchait pour saisir ce que je racontais. Ses voyages en LSD l'avaient un peu coupé du monde. Parfois, il demeurait immobile, les yeux vagues et lointains, puis reprenait vie. Quand je le croisais, il m'adressait un sourire chaleureux, mais gardait ses distances comme d'autres anciens de *Rock & Folk*. J'étais le fils de celui qui l'avait lancé, et cette situation créait, je l'imagine, une sorte de malaise entre nous. J'étais devenu journaliste moi-même, un simple confrère en quête de travail, et peut-être les collaborateurs de mon père redoutaient-ils que je leur demande de l'aide, de payer une dette perpétuelle. En arrivant dans le métier, j'avais été surpris. Je pensais que les pionniers de la « rock critic » auraient déserté le paysage, qu'ils occuperaient confortablement le musée, splendides asiles où ceux de ma génération seraient venus chercher l'inspiration, le courage. Mais nos aînés n'avaient pas remisé leur stylo. J'étais à la fois ravi de les retrouver et perplexe, confronté à toute la complexité de notre histoire commune, désireux aussi de me ménager une place sacrilège à leur côté. Le doux « Burning Daylight » a fini par se retirer avec son élégance aristocratique. Ma mère a assisté à son incinération au Père-Lachaise. Je garderai toujours de lui l'image de cette ombre étrange qui dormait sous la fenêtre du salon de mes parents. Quand il revenait à Paris, après un reportage aux États-Unis, il ne savait pas où passer la nuit, et mon père l'hébergeait. Ma mère déplaçait un canapé, étalait avec soin une couverture. « Burning », tout de noir vêtu, enlevait ses longues bottes de sept lieues, les posait sur le balcon, s'allongeait et ne bougeait plus. Lorsque je partais à l'école, l'inconnu dormait encore, indifférent à la lueur du jour, la tête dissimulée sous ses longs cheveux. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ce sombre corps immobile, écrasé encore par le poids de la nuit. Ma mère me poussait dehors, puis refermait doucement la porte. Je n'avais pas envie d'aller en classe. La présence de cet homme à la belle étoile éclairait brutalement mon quotidien ennuyeux d'élève moyen du XVI^e arrondissement. Quelque chose d'inhabituel avait rompu la

monotonie de mes journées. Pendant toute la matinée, au lieu d'écouter les cours, je pensais à la maison et à l'étrange visiteur descendu de la planète Mars, me demandant s'il serait là à mon retour. Quand Marie venait me chercher à l'école, je sentais mes mains moites d'excitation et d'angoisse, car, sans oser me l'avouer, cet invité m'effrayait, tout en me passionnant. Je me gardais bien de poser des questions, les coups sourds de mon cœur redoublaient lorsque ma mère mettait la clef dans la serrure et que le salon se dévoilait, baigné par la lumière de la mi-journée. Mais j'apercevais le canapé vide, et la couverture soigneusement repliée. Le store avait été relevé. J'étais presque déçu de la disparition de « notre » hôte. Peut-être faisait-il sa toilette dans la salle de bain ou se changeait-il quelque part ? Je parcourais l'appartement, à la recherche du fantôme. Mon père travaillait, écoutant en sourdine, derrière la porte entrebâillée de sa chambre, son cher Louis Armstrong. « Burning Daylight » s'y trouvait-il caché ?... Je m'approchais en me gardant bien de profaner le sanctuaire. Le sombre oiseau s'était envolé, et avec lui, un peu de folie.

Je repense souvent à ce vagabond céleste. Il incarne pour moi le journaliste ultime, sans feu ni lieu, voyageur, romantique, bien loin de la hyène peu scrupuleuse du gouffre aux chimères de Billy Wilder, prête à tout pour un scoop, ou du clochard veule et alcoolisé dormant sur la banquette du journal. Je repense si souvent aux grandes heures de *Rock & Folk*, je revois mon père orchestrant ce mouvement, avec son apparent calme olympien, puis je me réveille, brutalement, confronté à la réalité du troisième millénaire.

Et cette réalité, c'est la crise, la crise immonde. J'ai embrassé ce même métier, peut-être par facilité. Pourtant, je n'y tenais pas au début, souhaitant écrire des romans, devenir « Maupassant ou rien ». Cette ambition irritait Philippe, mais j'ai compris plus tard qu'il s'inquiétait beaucoup à mon sujet, même s'il évitait de le montrer. « Ce n'est pas avec ça que tu paieras tes notes de gaz », m'assénait-il, comme des millions de parents à leurs gosses. J'attendais autre chose de lui, mais je peux le comprendre aujourd'hui. « Essaie d'écrire dans un journal, et on verra après », ajoutait-il sur un ton sec, vexé probablement que, du haut de mes quinze ans, avec la présomption stupide de l'adolescence, je jette un regard méprisant sur sa profession et l'écriture journalistique dont il avait – je n'en avais pas encore pris toute la mesure – favorisé l'épanouissement.

J'ai fini par admettre que le métier de journaliste n'avait rien de déshonorant et qu'il me permettrait d'être proche de ma passion et, inconsciemment, de mon père. « Nous sommes tous des enfants de la presse », écrivit Zola à la fin du XIX^e siècle. Notre génération l'était toujours.

J'ai vite compris que je n'accomplirais pas un parcours aussi brillant que mon père. L'époque n'est plus la même. Mais j'ai atteint un niveau de professionnalisme correct dont je pense que mon cher mentor serait fier. En 1996, j'ai touché le sommet, en intégrant la rédaction du plus prestigieux et ancien quotidien national, *La Vie française*.

Mais avant d'y arriver, pendant des années, j'ai vivoté, sauté d'une branche à l'autre, en espérant garder l'équilibre. Les journaux naissaient et mouraient aussi vite que des éphémères. Vous découvriez une immense salle, des bureaux baignés d'une belle odeur de neuf où étaient alignés de flambants ordinateurs, et au milieu, une équipe « motivée ». Le directeur promenait un air satisfait tout en exposant le sens de son projet, racontait sa vie de vieux mercenaire des rédactions. Nous envions son carnet d'adresses, condamnés à laisser traîner nos oreilles pour connaître les futursancements de mensuels ou d'hebdomadaires, voire de quotidiens. Il fallait se trouver au départ de toute aventure. Mais, quelques mois après, le beau château de cartes s'effondrait. Le directeur médiatique avait disparu, les luxueux locaux s'étaient vidés, et les formidables projets n'étaient plus que de lointains souvenirs. Le public n'avait pas répondu. Nous étions jeunes, et pourtant notre curriculum vitæ devenait un cimetière où se dressaient de petites croix noires devant chaque journal tombé au champ d'honneur.

Je me souviens de mon tout premier emploi. Je remplaçais un journaliste mourant dans un hebdomadaire local communiste du Val-de-Marne. Âgé de quarante ans, Frédéric avait subi un pontage coronarien et ne paraissait pas pouvoir échapper à la mort. Il buvait trop, et son corps n'avait pas résisté aux verres de whisky du matin, de midi et du soir. Mais il survécut par miracle et regagna sa place au sein de la petite rédaction. Je vis arriver un dadais maigre et sympathique, tout pâle, doté d'un solide humour noir. Au début, il se montra agréable : « Qu'est-ce que tu fais assis à mon bureau ! » J'étais embarrassé et me levai immédiatement. La direction l'avait enterré un peu vite, et je m'attachai à ménager sa susceptibilité. Puis nous

sommes devenus amis. Il maquettait le journal, malgré sa très mauvaise vue. L'attaque dont il avait été victime l'avait laissé presque aveugle. Je le revois encore collant son nez aux pages pour placer une photo et lire un titre. Il avait acheté une énorme loupe qui l'aidait plus ou moins. En fin de matinée, il s'étirait, regardait l'horloge sur le mur.

« C'est 11 heures ? » me demandait-il.

Je confirmais. Il souriait.

« Ah ! C'est l'heure de l'apéro ! Ça te dit ? Il y a un café en face ! »

Il se suicidait devant moi, mais je m'interdisais de lui faire des remarques. Cette étrange expérience n'a duré heureusement que deux mois. Je serais devenu alcoolique à mon tour. J'ai appris, il y a peu, la mort de Frédéric, cet homme du Nord, bon vivant et jusqu'au-boutiste.

Très vite, j'ai trouvé un autre engagement dans un journal plus important, *Presse du monde*, situé près des Invalides, où j'étais bien payé. Je devais réécrire les articles de périodiques étrangers mal traduits, mais je n'étais pas très à l'aise. Je n'ai pas oublié le nom de la rédactrice en chef, une certaine Diane Merlant, car elle me détestait, j'en ignore les raisons. Elle me traitait de « nullard » devant l'équipe, affirmant que je ne durerais pas longtemps. Chaque matin, je gagnais la rédaction, une boule dans la gorge, sans me douter que je subissais une sorte de harcèlement moral. Je pensais à *Rock & Folk*, me raccrochais à ce territoire familial chaleureux. Je me gardais bien d'y faire allusion, car la mégère m'aurait dit : « Eh bien, dis donc, il doit être fier, ton père, d'avoir un fils pareil ! » Et j'aurais craqué. Personne n'osait plus me parler, je me trouvais en quarantaine. Puis, un garçon, Bernard Jean, débarqua afin de prendre en main le secrétariat de rédaction. Il était jeune, plein d'enthousiasme, expliqua son parcours et ses projets. Diane Merlant, cette femme de cinquante-six ans, divorcée et excitée, tomba sous le charme. « Il est bien, ce garçon ! » Elle le répéta plusieurs fois, me repoussant un peu plus dans ma solitude. Mais Bernard Jean avait mauvaise mine. Il sortait de l'hôpital. Nous ne savions rien de sa maladie. Il se mit au travail, généreusement, sans compter ses heures, jusqu'à l'aube. Quand j'arrivais le matin, des cadavres de bouteilles et des vieilles pizzas traînaient sur les bureaux. Jean dormait dans un coin.

Diane Merlant démissionna pour une autre fonction, deux rédacteurs en chef lui succédèrent. Au bout de neuf mois, l'un d'eux me convoqua. C'était un homme à peine plus âgé que moi, avec des yeux acérés et des traits fins.

« Écoute ! Nous ne pouvons pas te garder. Nous allons réorganiser la rédaction. Il faut redresser le journal, et nous ne pouvons sauver tout

le monde. Et toi, tu fais des contresens. »

La foudre me frappa. Je pensai à mon père, à ma honte de ne pas parvenir à être digne du journaliste qu'il avait été. Je ratais mes entrées dans la presse. Inexpérimenté, timide aussi, j'étais convaincu de ma médiocrité.

« Même Bernard Jean a reçu un avertissement.

– Bernard Jean ?

– Oui, il faut qu'il apprenne à s'organiser. Sinon, il partira. Nous lui donnons une nouvelle chance. »

Qu'il fût mécontent d'un autre membre de l'équipe me rassura un peu. Mais il ajouta, sans doute pour me consoler :

« De toute façon, Bernard Jean a un cancer. Il ne fera pas de vieux os. Toi, tu vas te retrouver au chômage, mais au moins tu es en bonne santé ! »

Je sortis accablé. C'était donc cela, le monde du travail ! Je pensai à cette phrase d'Émile Zola qu'il avait publiée dans *Le Figaro* en 1881 : « Jetez-vous dans la presse à corps perdu, comme on se jette à l'eau, pour apprendre à nager. » J'apprenais à nager, et vite, en buvant tasse sur tasse.

Si je n'avais pas eu mon père et l'idéal que son magazine incarnait, j'aurais abandonné. Mais j'étais entouré d'amis qui voulaient embrasser ce métier, et nous nous serrions les coudes. Nous repartions en chasse, assurés de trouver un autre éphémère. Avec un ami, Cassady (nous « faisions route » ensemble pour être plus forts), j'avais réussi à pénétrer l'hebdomadaire médiatique de ces années-là, *Résistance*. Son fondateur, Jean Savarin, était un ancien présentateur du journal télévisé, viré pour avoir osé se moquer d'une princesse. J'appréciais ses éditoriaux corrosifs.

Mon camarade avait rencontré le rédacteur en chef culture, Alain Beaudet, au cours d'une fête quelconque. Il avait, comme toujours, usé de sa faconde irrésistible pour essayer de le convaincre de publier une enquête sur la littérature d'aventures, assénant son meilleur argument : le coauteur de l'article – c'est-à-dire moi – était le fils du fondateur de *Rock & Folk*. Cela avait suffi à nous ouvrir la porte du journal, à défaut d'autres références.

Beaudet, un garçon brillant, très cultivé, mais soûl la plupart du temps, nous considérait comme un joyeux divertissement dans ses journées moroses. Il s'ennuyait au fond de son bureau du rez-de-chaussée avec vue imprenable sur les poubelles et les murs sales de la rue de Charonne. Mal peigné, pâle, la chemise dépassant de son gros

pull taché de tabac, il avait la mine déprimée du chienlit, de l'homme tombé de son matelas qui se faisait violence chaque matin pour se rendre à son travail, où commençait son calvaire. Le directeur avait placé au-dessus de lui son vieux frère d'armes, un ancien chanteur rive gauche raté, et Beudet devait soumettre à ce personnage suant et incompétent ses projets d'articles, las d'expliquer en quoi la publication, aux éditions Phébus, des merveilleux romans de mer anglais, sous la direction de Michel Le Bris, méritaient l'ouverture de la rubrique culture. La bêtise de son chef l'accablait.

Dès qu'il nous voyait, il enfilait sa veste, prenait ses cigarettes et nous emmenait au bar. « On va faire de superbes choses », nous disait-il, le nez sur son pastis, en soufflant vers nous son haleine chargée. « J'ai un sujet pour vous, au Pérou. Rencontrer Mario Vargas Llosa, à Lima, ça vous dit ? » Tu parles que ça nous disait ! Nous sortions à peine de l'université et déjà nous nous apprêtions à accomplir notre premier grand reportage. Je me demandais ce qu'en penserait Marie. Elle manifesterait son inquiétude coutumière, mais, si je partais avec un ami, elle serait rassurée. J'avais lu un livre ou deux de Vargas Llosa, et le sujet me plaisait. Beudet revint au bureau en titubant, commença à exposer son idée à Jean Savarin, entre deux bafouillages.

« On va prendre les billets d'avion, un hôtel, un peu d'argent pour leurs notes de frais.

– Et les putes ! » intervint mon ami, plus ivre que je ne l'aurais cru.

Savarin regarda Beudet d'un air désolé, puis ses yeux se posèrent sur nous. Il lui demanda comme si nous n'étions pas là : « Mais c'est qui, ces types ? »

Est-il utile de préciser que nous n'avons plus entendu parler de ce formidable reportage ? Le lendemain, je croisai Beudet, sobre, il ne me reconnut pas, et lorsque je lui rappelai notre virée de la veille, il s'esquiva rapidement. Un mois plus tard, de nouveau ivre, il voulut nous envoyer en Chine à la rencontre d'un romancier au nom imprononçable, mais, au moment de signer la feuille de route deux jours plus tard, il eut l'air surpris, comme s'il nous voyait pour la première fois. Je ne compte plus les reportages qu'il nous a commandés : mon ami et moi avons fait le tour de la Terre. Puis Beudet se volatilisa, et *Résistance* avec lui, plongé dans un trou noir, inhumé au cimetière des journaux, les « illusions perdues ».

Ces étoiles hantent tellement mes souvenirs que j'ai décidé de me rendre dans ce parc, rue Gutenberg, le long du chemin de fer, protégé par de hauts murs blancs. Un mausolée en forme de machine à écrire se dresse à l'entrée, au carrefour des allées ombrageuses. Tous les

grands journaux français depuis *La Gazette*, disparue en 1915, à l'âge de trois cents ans, reposent à l'ombre des saules dont les branches fatiguées caressent les tombes. J'avais envie de revivre ma jeunesse, de retrouver un peu de ces ambiances chaleureuses que j'ai connues comme lecteur ou journaliste, en me recueillant au pied des monuments dédiés à l'œuvre écrite. Dans le monde d'Internet, il n'existe aucune tombe. On pourrait croire que la Toile est immortelle. Eh bien non, les créations y meurent aussi comme partout, mais sans sépulture. C'est de la crémation.

Il faisait bon ce jour-là. Les rosiers éclataient de couleurs, les arbres me couvraient de leurs abondantes ramures. J'avais pris soin d'acheter un plan et de me renseigner auprès du gardien, qui m'indiqua l'enclos où gisent les quotidiens. Ils reposent dans une clairière plus ensoleillée, encadrée par une barrière dorée. J'ai grimpé sur la butte, poussé la grille, aperçu des croix chargées d'ornements, de fleurs, de photos jaunies représentant des salles de rédaction. J'ai remarqué ce marbre imposant, ourlé d'un liseré noir, moisi et délavé, autour de la pierre où étaient inscrits :

Le Petit Parisien (1876-1944)

Ci-gît le dreyfusard Petit Parisien qui fut « le plus fort tirage des journaux du monde entier », mort d'avoir soutenu les Accords de Munich, en 1938.

Je me rappelle avoir vu un numéro de ce journal, daté du 29 janvier 1910. Je m'étais rendu au mariage d'un cousin, dans la mairie du XVIIe, et, en sortant de la salle, j'avais remarqué une petite vitrine : sous verre, comme une fleur desséchée, s'étalait la une du *Petit Parisien*.

Les Eaux maîtresses de Paris

Jaillissant des chaussées, le flot inonde les quartiers du Centre. Partout, on se prodigue pour secourir les victimes du fléau.

Quand je lis la presse des siècles précédents, je sens vibrer, dans les titres accrocheurs, les textes instantanés, la vie, l'effervescence, comme si je voyageais à travers le temps et touchais du doigt les rues inondées, les réfugiés, leurs larmes et leur désespoir, décrits par ces historiens du présent que sont les journalistes. *Partout, on se prodigue...* J'aime bien le terme, aujourd'hui inusité.

À côté se dresse un autre autel en porphyre, moins chargé de sculptures, surmonté d'une croix, gothique :

Ci-gît Le Journal, situé à droite, où ont écrit Maurice Barrès, Émile Zola, Léon Daudet, Georges Courteline, Gaston Leroux. Tué pendant la guerre.

Ce quotidien avait été fondé par Fernand Xau, l'ancien imprésario du cirque de Buffalo Bill pour les tournées en France du fameux chasseur de bisons. Il avait consacré un essai à Émile Zola, toujours lui, qui avait dit à propos de notre métier : « Je considère que le journalisme, s'il ne sert pas d'instrument politique ou de tribune littéraire, ne peut constituer qu'une situation transitoire. Je vous en parle savamment, moi qui ai fait de tout, dans le journalisme, jusqu'au vulgaire fait divers. L'avantage du journalisme, c'est de donner une puissance à l'écrivain. Avant, il ne gagnait pas d'argent, il était le valet des rois et des mécènes aristocrates. Mais la presse lui a donné le pain et l'indépendance. C'est cette bataille de l'écrivain contemporain que nous avons tous soutenue, contre les exigences de la vie, qui nous a valu Balzac. » Dans ce cimetière, je pense aux futures batailles.

La nuit tombait doucement. J'ai parcouru d'étroites allées, longé les pierres tombales, des plus ornementées aux plus simples. Là, j'ai aperçu d'autres quotidiens décédés récemment : *Le Jour*, *La Truffe*, *InfoMatin*... Des bébés d'un an ou deux, cramés avant même de s'épanouir. Ils se voulaient ludiques, lumineux, mais n'ont pas duré.

Plus loin, une colonne en marbre se dresse, à l'abandon. Je lis l'inscription :

Aux JOURNAUX ROCK, Souvenirs d'espoirs.

Je découvre la longue liste des publications qui voulaient concurrencer *Rock & Folk*, mordre un peu dans le gâteau, et furent envoyées à la fosse commune du papier.

Atem (1975-1979), bimestriel, mort par lassitude.

Rock en stock (1977-1984), mensuel, mort après quatre-vingt-deux numéros.

Rock Hebdo (1978-1978), hebdomadaire... (*inscription effacée*).

L'Équerre (1985-1987), trimestriel, mort après sept numéros.

Rock Magazine (janvier 1985), a perdu trois millions et demi de francs en deux numéros. « Ce n'était pas raisonnable bien sûr. Mais on s'est bien amusés » (la fondatrice Evelyne Putti).

Rockland (printemps 1988 – printemps 1988), mensuel, ruiné à la

suite d'une erreur de tirage. L'imprimeur a sorti 150 000 exemplaires au lieu des 30 000 demandés.

Backstage (1990-1990), mensuel, victime d'un cambriolage qui a mal tourné et provoqué un incendie.

Je me félicite toujours que *Rock & Folk* n'ait pas péri, même si, je le sais, sa sépulture l'attend tôt ou tard. *Best*, la revue de rock rivale, après une belle longévité, a rejoint cet enclos des « illusions perdues ». Mon père disait toujours : « *Best* ? Le concurrent idéal. Toujours là, mais jamais dangereux ! » Je distingue sous une touffe d'herbe, mangée par les ronces, les orties, une tombe mal entretenue. *Disco Revue*. Contrairement à ce qui est souvent écrit, *Rock & Folk* ne fut pas la première publication de rock en France. *Disco Revue*, créée en 1961 par Jean-Claude Berthon, l'a précédé, mais a sombré au bout de quelques mois. Je me demande pourquoi l'affaire n'a pas pris. Est-elle venue trop tôt ? Nous avons gagné beaucoup d'argent et de gloire, alors que ce Berthon a disparu dans l'oubli avec ses rêves déçus. J'observe sa photo, celle d'un garçon aux traits réguliers, aux cheveux courts et au regard vif. Nous lui devons beaucoup. Il fut le premier à comprendre la puissance et la beauté du rock face aux puritains du jazz (mon père, à l'époque, voyait lui aussi Elvis Presley comme un vulgaire garçon coiffeur). Berthon ne partageait pas ces préjugés, car il venait de province. Il avait juste dix-huit ans et une belle vie devant lui. Il a fait connaître les rockers des années 1950, Gene Vincent, Elvis, Buddy Holly, jusqu'aux nouveaux chanteurs français comme Johnny Hallyday... Son affaire a tenu six ans, puis s'est éteinte en 1967, un an après la création de *Rock & Folk*, qui a (peut-être) contribué à détruire son utopie. Marie a tenu à ce que j'ajoute le *peut-être*, refusant de voir la réalité : nous avons tué le rêve d'un autre. La dure loi économique. Elle ne peut accepter cette idée, voguant – et c'est ce que je lui ai toujours reproché – dans un monde merveilleux, sans doute parce qu'elle n'a jamais travaillé.

Pourquoi mon père a-t-il réussi et pas Berthon ? Ce jeune fan n'a-t-il pas bénéficié de soutiens ? N'a-t-il pas su convaincre les banques de l'aider à gérer sa trésorerie ? Sa passion primait sans doute sa rigueur économique.

Lors de son décès en 2005, Patrick Eudeline a écrit dans *Rock & Folk* une vibrante nécrologie du pionnier. Il raconte cette histoire : Jean-Claude Camus, le producteur comblé et fortuné de Johnny Hallyday devenu la star du rock en France, se rend à Nancy afin d'y annoncer le prochain concert de son poulain au Zénith. La conférence de presse se déroule dans les locaux de *L'Est républicain*, où règne une atmosphère

détendue. Au détour d'une question, Camus, souriant, rappelle un souvenir. Il a autrefois, pendant ces années de romance où tout était à construire, mené la tournée d'un chanteur turbulent, Vince Taylor. « J'ai d'ailleurs fait ça avec un gars d'ici, ajoute-t-il. Il s'appelait Jean-Claude Berthon... » Une main timide se lève parmi l'assistance. « Jean-Claude ! Je suis là ! C'est moi... » Eudeline décrit l'émotion du fondateur de *Disco Revue* : « Un peu gêné – après tout le type n'est plus rien, comme il va l'apprendre bientôt, il tient une boutique de disques, Disc-Express, place Thiers, ici à Nancy. Rien de glorieux. On y vend un peu de tout. À l'ancienne. Du Linda de Suza comme de la compil Star'Ac. » Les deux hommes s'enlacent sous les applaudissements de la maigre assistance. Les témoins, présents à cette rencontre, sentent l'embarras de Camus. L'article poursuit : « Sans doute le grand producteur songe-t-il : "Pourvu qu'il ne me colle pas... qu'il ne me demande rien." Mais Berthon est digne. Et puis, il a beau essayer de l'éviter... C'est assez fréquent que ça lui remonte à la figure. Jean-Claude Camus qui passe dans le coin, ce n'est qu'un peu de passé qui vient lécher la plaie. Comme ça, au débotté. Une fois encore. »

Mon père n'a jamais rencontré le fondateur du lumineux et éphémère *Disco Revue*. Et nous ignorons ce que Berthon a pensé de la réussite de *Rock & Folk*. Quelles étaient ses réflexions lorsqu'il vendait, place Thiers, loin du tumulte parisien, les disques de Linda de Suza et apercevait une plume de *Rock & Folk* à la télévision en train de bomber le torse ?

En quittant ce sanctuaire des « illusions perdues », je songe à ces rédactions enfiévrées dont le souvenir survit gravé dans la pierre. J'aperçois la sculpture en bronze d'un chien. Une vieille dame, de noir vêtue, le dos courbé, orne de fleurs l'effigie de son magazine favori, *Choupy*. Je sens son infinie solitude. Je croise la stèle de *Résistance*, espérant apercevoir le fantôme d'Alain Beaudet, en vain. Puis je repars, après m'être rappelé la réflexion du romancier des *Croix de bois*, Roland Dorgelès. Vieux et fatigué, se recueillant sur les tombes de ses anciens camarades poilus, il avait lâché : « Partons avant qu'ils ne nous retiennent à jeuner ! »

La mort d'un titre, si pénible fût-elle, n'était pas dramatique. Peut-être parce que je vivais encore chez mes parents, à presque trente ans, et que le journalisme me semblait un jeu simple et amusant, comme si, au moindre échec, je pouvais regagner ma chambre d'enfant et finir la série des Rougon-Macquart. Il me restait à lire *La Terre*, *Le Rêve* et *L'Œuvre*, tout en regardant tomber la nuit d'hiver, avant de déguster un bon dîner. Mon père avait l'air de tolérer ma présence. Pourtant, il avait certainement envie d'être en tête-à-tête avec ma mère, mais j'étais toujours entre eux, oh, plutôt agréable à vivre – « pas trop désagréable à vivre », rectifie Marie –, et je ne faisais pas beaucoup de bruit. Un jour, amusé, il m'offrit même un dessin de son ami Loustal : un jeune homme est assis dans un fauteuil moelleux, un livre à la main ; de l'autre, il place soigneusement le bras de son tourne-disque sur un vinyle. Légende : « Comme tous les après-midi, après avoir lu Tolstoï, Jonas se mit un peu de musique moderne. » Il avait raison : si j'avais pu, j'aurais mené la belle et simple existence de Jonas. Mes parents ne voulaient pas me brusquer. Surtout Marie.

J'« acceptai » cependant de les quitter, et je parvins à publier assez vite mes premiers articles. La presse communiste engageait des chroniqueurs venus de nulle part sans leur demander la carte de parti. Je me fichais bien de leurs convictions politiques, mais je partageais leur goût pour la culture. Évidemment, je gagnais peu d'argent, comblé de participer à la vie de rédactions, de recevoir des livres et d'en proposer la chronique. Ces magazines valsèrent comme des quilles, mais j'y glanais de l'expérience.

Dans l'enclos des mammouths morts, une fosse attendait *L'Humanité*, le quotidien communiste créé juste avant la Première Guerre mondiale. Très malade, atteint d'un cancer incurable, ce vieillard de quatre-vingts ans résistait. J'ai publié là-bas de nombreuses chroniques musicales. Un immeuble en verre de dix étages, à Saint-Denis, abritait de vastes bureaux vides, à demi éclairés. Quelques ampoules léchaient les couloirs d'une lumière pisseuse. Un soir, je suivis le mince et tremblotant faisceau jaune traversant des pièces plongées dans la nuit, précipices noirs, dédales obscurs d'un paquebot naufragé. Au fond d'une salle, j'aperçus, comme sous une cloche, une ombre plantée devant son écran, puis, de nouveau, une nuit épaisse me tomba dessus, d'où jaillit l'épave d'une armoire en fer avec ses tiroirs béants, puis une montagne d'ordinateurs morts... Là-bas, une

leur... J'accostai le gardien du phare. J'avais l'impression de rencontrer le dernier journaliste du monde, comme Aetius fut, au ve siècle, le « dernier des Romains ». Je saluai Louis Attia, un homme barbu, la pipe aux lèvres, qui m'annonça son départ.

« Tu viens donner un article ? Comment vas-tu ?

– Tu pars ?

– Oui, je n'ai plus rien à faire ici. J'ai été expulsé de Cuba, et donc du journal. Ça marche comme ça ici ! »

Il s'efforça de garder son sourire, et tandis qu'il parlait, regarda à droite et à gauche, surveillant le couloir, de peur que ses collègues ne l'entendent. Il ne craignait plus de sanction, mais ne souhaitait montrer aucun signe de colère ou, pire, de dépit. Ce fidèle communiste n'aurait jamais critiqué la ligne du Parti, et tentait d'assumer son sacrifice avec le sourire. Bien des années plus tôt, il se morfondait au service des « chiens écrasés » et rêvait de voyages. Il vivait seul, loin de sa famille, et possédait en lui encore assez de jeunesse pour s'adonner à l'aventure. Les destinations promises dans un quotidien communiste s'appelaient Cuba, la Chine, les pays de l'Est (avant 1989). Attia avait affiché, au-dessus de son bureau, une photo du Malecon, à La Havane, et s'imaginait là-bas, déambulant, perdu en contemplation devant la mer, les palmiers, le soleil, entre odeurs de papaye et salsa. Quand il apprit que le correspondant en poste à La Havane depuis près de dix ans rentrait à Paris, il posa aussitôt sa candidature, sans se leurrer sur ses chances d'obtenir le précieux ticket. De nombreux journalistes plus expérimentés et mieux vus couraient le même lièvre exotique. Et il ne parlait pas espagnol. Un soir, il pissait quand Roland Leroy, le directeur du journal, vint se soulager à côté de lui. Comme toujours, Marie me presse de changer ces mots « pas jolis » selon elle. Mais, cette fois, je ne corrigerai rien. Y a-t-il une manière élégante de décrire deux individus penchés au-dessus d'un urinoir ? Je ne crois pas.

Attia sut que le hasard venait de lui accorder une occasion inespérée. Il se pencha vers le dirigeant et dit : « Excusez-moi... J'écris dans la rubrique des faits divers. J'aimerais être correspondant à Cuba. » Il murmura « mon rêve », mais le regretta tout de suite. Un journaliste ne doit pas se soumettre aux sortilèges de l'onirisme. Et pourtant, l'accomplisseur de rêves se tenait juste à côté de lui, concentré sur son mince jet. Leroy remonta sa braguette, se passa les mains sous l'eau et regarda le journaliste. « Passez me voir à mon bureau. » Attia avait décroché son billet. Il se rappelait cette histoire, dans le rond de lumière de son bureau désert : « J'ai passé plusieurs années à Cuba, le sable chaud le matin, puis le travail, ou vice versa...

Et c'est là que je l'ai vue... Sur la plage, avec d'autres amies... Je contemplais son corps presque noir, ses longs cheveux. Elle cherchait sa serviette de bain, je me suis approché, et je la lui ai tendue. » Il relatait le roman-photo de sa vie. Il avait commencé à fréquenter cette étudiante cubaine, sans imaginer que l'aventure se prolongerait, mais se tenant prêt à embarquer sa bien-aimée si le journal le rappelait à Paris. Ce moment-là vint plus vite que prévu. Des femmes dénonçaient les procès attentés contre leurs maris et frères accusés de dissidence. Attia crut – le fou – qu'il était journaliste, décida – l'encore plus fou – de les rencontrer, et commit l'erreur de formuler une demande officielle d'interviews. Le lendemain, il reçut une lettre du gouvernement : expulsé du pays, il avait juste le temps de boucler ses valises. « Tu ne peux pas savoir le choc, me dit-il. Une dépression m'a envahi. » Le soleil était devenu froid et lointain, la mer avait rapetissé, sale. On lui retirait une bonne part de son bonheur, et s'opposer à une décision politique ne servait à rien. Son journal ne le soutiendrait pas et, même dans le cas contraire, n'y pourrait rien. Mais il comptait bien emmener Lucia, qu'il avait épousée, et qui attendait leur enfant. Il eut toutes les peines du monde à obtenir une autorisation de sortie, menaça de ne pas partir, et finit par arracher à une administration hostile la promesse qu'elle le suivrait : il prit l'avion seul, couvert de sueur.

Six mois suivirent, terriblement angoissants. Sa vie professionnelle avait basculé en une journée, et il se souviendrait de ses cinq ans à Cuba comme d'un grand échec. L'arrivée de Lucia avec leur petite fille atténua cependant son amertume. « Je n'avais pas tout perdu ! » me disait-il. La venue de sa famille en France avait donné lieu à un marchandage entre les autorités cubaines, la direction du quotidien et lui. Attia retrouverait les siens mais devrait quitter le journal. Personne n'avait clairement expliqué au reporter l'enjeu des négociations. Leroy, « l'accomplisseur de rêves », pouvait selon son gré retirer d'un geste le décor qu'il avait lui-même planté, et il avait usé de son pouvoir. Chaque fois que j'entendais parler d'un directeur de journal ou d'un rédacteur en chef, je pensais à cet autre « accomplisseur de rêves » qu'avait été mon père pour me dire : « Tiens ! Il n'aurait pas fait ça ! Il aurait été plus humain ! » Lui aussi avait su aménager les décors les plus enchanteurs. Je l'idéalisais, et son image, sa voix ne cessaient de me poursuivre.

J'observais Attia rangeant ses affaires ; sur la plaque en liège derrière lui, il enleva plusieurs photos de Lucia et me les montra. C'était une jolie femme de petite taille, aux épais cheveux noirs. J'ai toujours été surpris de voir des salariés aménager leur bureau comme s'il était un prolongement de leur maison : photos, objets fétiches.

Peut-être ont-ils raison, après tout, puisqu'ils y passent la moitié de leur existence. Je me souviens d'une journaliste, à cet endroit même, qui venait d'accoucher et avait présenté son bébé à toute la rédaction, offrant un pot à ses collègues. Je revois le couffin, entouré, objet de toutes les attentions, et la jeune maman, au milieu, fatiguée mais fière. Avec ses amis de la rubrique société, elle buvait des verres, déjeunait, partageait espoirs et déceptions, jusqu'à confondre, inconsciemment, rédaction et famille. Mais la famille ne vous envoie pas de lettre de licenciement, et la mère attentionnée fut virée quelques années plus tard. Aucun de ses confrères attendris par la progéniture ne l'aida. Attia s'appêtait à partir à son tour, et pendant qu'il vidait son placard, je n'entendis de sa part aucune critique contre le journal ou le Parti communiste, ni même contre Cuba. J'en ai vu beaucoup aussi, pendant ces années, changer de vie, les dents serrées, le cœur amer. Peut-être, quand mon tour viendra, ravalerais-je comme eux ce sale goût d'échec et de trahison.

Attia ne serait pas seul à quitter le navire. La direction de *L'Humanité* préparait un plan social avec autant de remords que de masochisme. Habitues à pourfendre les licenciements chez les autres, les communistes détestent agir comme leurs ennemis de classe. Et surtout le code du travail rend la chose très onéreuse. Alors, ils prennent les rédacteurs à part et leur tiennent ce discours : « Camarade, renonce au procès et aux indemnités. Tu ne vas pas mettre en danger le journal et donc notre cause. Tu ferais le jeu de nos adversaires politiques. Nous te trouverons un autre emploi. » La plupart rejetaient ces arguments, et les négociations se passaient très mal. Dans la bonne tradition stalinienne, les chefs sortaient, contre leur employé jusqu'alors « talentueux et indispensable », un dossier qu'ils avaient alimenté au fil des ans.

En ces heures de crise déjà (mais ai-je connu un moment sans crise ?), les patrons de presse cherchaient à dégraisser leur personnel et utilisaient n'importe quel prétexte. *L'Humanité*, empêtré dans ses contradictions, avait sans le savoir trouvé le moyen imparable pour éviter de verser des indemnités : ouvrir un bar, au rez-de-chaussée ! Et voilà tous les journalistes collés au comptoir comme des mouches, noyant leur déprime. Plusieurs sortirent de là les pieds devant. Cirrhose du foie ! Et substantielles économies pour le quotidien. Parmi les victimes se trouvait mon chef de l'époque, Pierre Dolent. C'était un gars de province, courtaud, le visage aplati, constellé de taches de rousseur, le cou rentré dans les épaules. Il avait l'allure d'un boxeur, mais n'aurait jamais touché une mouche. Quand je l'ai rencontré, il s'habillait avec soin, fier de ses chaussures impeccablement cirées, de ses chemises en tergal et de son éternelle veste à carreaux. Il dépensait

son maigre salaire dans les boutiques de fringues, essayant d'améliorer un physique dont il avait honte. Son père, un ancien soudeur, avait grimpé les échelons du Parti jusqu'à devenir membre du Bureau national. Je l'apercevais de temps en temps à la télévision, rondouillard avec son parler ouvrier, ses manières rustiques, sa bonhomie franche. À peine venu au monde, son fils sut qu'il devrait embrasser l'une de ces trois voies : l'usine et le militantisme syndical, la carrière politique ou le journalisme. Passionné d'Aragon, de Kessel, il avait choisi la dernière option, la plus belle, comme il le répétait. Né à Marseille, il avait fait ses armes dans le quotidien régional communiste du même nom, avant de rejoindre *L'Humanité* et de s'installer à Paris, fier de pouvoir dire à ses camarades ouvriers qu'il écrivait dans le « journal de Jean Jaurès ». Pourtant, son affectation aux commandes de la rubrique politique – une nomination due à sa qualité d'héritier – ne correspondait pas à son idéal. Il s'y ennuyait profondément et sentait une masse écrasante lui peser sur la poitrine. Chaque mot devait être examiné à la loupe, et les reporters voyaient leurs articles passés au filtre, désossés, réécrits. Couvrir les meetings et reproduire les discours n'avait rien d'intéressant. Dolent traînait son vague à l'âme. Je l'ai connu à ce moment-là, juste après l'ouverture du bar tueur. Quand nous nous croisions, il m'offrait un verre, mais, dès que j'abordai la politique, il se dépêchait de changer de sujet, craignant de se laisser aller à une ironie déplacée, dangereuse. De toute façon, rapporter une plaisanterie, des scènes de la vie du journal, une histoire vue dans un meeting lui réclamait beaucoup d'effort et le plongeait dans une infinie lassitude.

Il soupirait et recommandait une pinte.

« J'ai un peu de temps. J'ai un article à rendre, mais c'est moi le chef. Je le rends quand je veux », lâchait-il, par bravade.

S'il cherchait ma compagnie, c'était pour parler de musique. Comme lui, j'aurais préféré aborder un sujet moins familier à mes oreilles, mais son désir d'évasion, peut-être plus fort que le mien l'emportait à chaque fois. Il adorait la country, Johnny Cash, se gardant bien, évidemment, de le clamer sur les toits. « Qu'est-ce que tu penses de ce nouveau groupe, Oasis ? » Il m'interrogeait sur *Rock & Folk*. Souvent, je n'avais aucune envie de ranimer cette vieille histoire, mais, une fois, l'esprit un peu excité par la bière, je lui racontai les belles heures de la revue, nos deux verres posés sur la table en formica du bar, parmi les petites flaques de Kiravi renversé et les cendres de cigarette. La nuit tombait, et nous nous en moquions. Pierre avait vu ses journées se rallonger considérablement, en raison du départ de nombreux collaborateurs, mais aussi de ses fréquentes escales au bar du journal, qu'il avait surnommé ironiquement le « Cabaret de la dernière

chance », en référence à Jack London. Il remboursait son temps perdu sur la nuit. Je me demandais quel bizarre paradoxe poussait mon ami, marié et père d'une petite fille, à traîner dans la rédaction du mal-être jusqu'aux dernières limites du bouclage.

« J'ai vu de nouvelles signatures à *Rock & Folk*. Apparemment, le magazine embauche toujours.

– Je l'ignorais, les mystères de la revue m'échappent depuis pas mal de temps déjà.

– J'aimerais bien écrire là-bas, ajouta Dolent. Tu crois que, par ton père, je pourrais...

J'étais toujours surpris de voir combien de journalistes rêvaient encore de travailler à *Rock & Folk*, dont l'aspect n'avait plus grand-chose de comparable à celui de l'âge d'or des années 1970, d'autant que les salaires là-bas, je le savais, ne cessaient de baisser. Pierre Dolent, fils du Parti, élevé en militant, prêt (même s'il s'en plaignait) à tous les sacrifices, avait trouvé dans *Rock & Folk* une écriture engagée, un journal de son bord. J'étais amusé, car mon père n'était pas vraiment un gauchiste, il se situait plutôt au centre. Bien sûr, il n'aimait pas être lié à une idéologie, tenant à sa liberté, mais le rapprocher des conservateurs n'a rien de déshonorant. Je me rappelle une interview que mes parents donnèrent à un jeune reporter d'une école de journalisme. Ma mère déclara : « Non, *Rock & Folk* n'était pas du tout politique, ou engagé. » Elle regretta ensuite ses propos. Car le mensuel symbolisait exactement le contraire. Il avait épousé le mouvement révolutionnaire, les nouvelles idées de l'époque. Marie avait sûrement cherché à traduire l'indépendance de son époux, souvent agacé par les excès de Mai 68, et qui s'était attaché à ne jamais dériver vers un radicalisme outrancier.

Dolent ne l'ignorait pas. J'hésitais à enterrer tout de suite son espoir, sans doute parce que je tenais toujours à me doter de mystérieux pouvoirs, à montrer ma capacité à débloquer les situations.

« Mon père ? Oh, il n'a plus de contact avec le journal. Il a vendu l'affaire, tu sais. »

Je sentis son désappointement.

« Tu sais que t'es verni ! enchaîna-t-il. Petit, je n'écoutais que du Jean Ferrat ou Lenny Escudero. Je n'ai rien contre. Mais quand j'ai découvert les Doors, ça, c'était quelque chose... Tu l'as connu, Jim Morrison ?

– Oui, je l'ai vu une fois ! »

Son visage fatigué et pâle sembla s'épanouir. J'étais heureux de

cette réaction, ne souhaitant plus le décevoir. J'avais envie de lui donner ce qu'il attendait de moi, même si je n'arrivais pas à distinguer les parts de fantasme et de réalité dans ma vision de Morrison.

« Et ta mère, comment elle a vécu toute cette aventure ? »

On m'interrogeait souvent sur Marie, et je répondis comme toujours que mes parents ne s'étaient jamais quittés depuis quarante ans et s'aimaient comme aux premiers jours. Dolent croisa les bras, s'appuya sur le dossier de sa chaise et secoua la tête, avec un sourire amusé, d'un air de dire : « Vraiment, quelle chance ! » Son regard se posa sur moi, plein d'affection. Je me demandais quelle facette de mon père – qu'il avait juste entendu une ou deux fois à la radio – il admirait le plus : l'homme marié depuis tant d'années sans l'ombre d'un nuage, ou le fondateur de *Rock & Folk* ? Dolent avait très mal vécu le divorce de ses parents et traînait le fardeau de violences conjugales, surtout psychologiques.

Nous avons pu poursuivre notre conversation ultérieurement, car il fut enfin nommé chef de la rubrique culture, autant dire les vacances après la paranoïaque atmosphère du service politique. Il dut sa nomination au hasard. Un jour, Leroy avait eu besoin d'un article qui se trouvait sur l'ordinateur de Dolent, resté allumé, et il y trouva deux lettres de motivation. La première était adressée aux *Inrockuptibles*, la seconde, plus longue, à *Rock & Folk*. Mon ami y exprimait son espoir d'écrire sur la musique et de collaborer à des magazines où avaient signé tant de noms prestigieux.

Le lendemain, il fut convoqué par le grand patron.

« Qu'est-ce que cela signifie ? Tu n'es pas heureux là où tu es ? »

Dolent baissa les yeux devant son supérieur, à la voix aigre et autoritaire, et un voile pourpre envahit ses joues. Pendant l'entretien, Leroy ne fut cependant jamais agressif. Il essaya surtout de sonder le mal-être de son employé. Des problèmes avec son père ? Sa famille ? Leroy se dit qu'après tout un journal aussi renommé avait l'avantage de permettre à ses salariés malheureux de changer de vie à l'intérieur même de l'entreprise. « Tu ne vas pas nous quitter quand même ! On peut te mettre dans un autre service. La culture... » N'importe quel journaliste des rubriques « sérieuses » aurait vécu ce déplacement comme une disgrâce (la première étape avant les honteuses pages télé), mais Dolent releva la tête, remercia chaudement un dirigeant soulagé de faire l'économie d'une déprime supplémentaire.

J'ai gardé un bon souvenir de mon travail avec Dolent. Il prit tous mes sujets sur la pop britannique, Oasis, Pulp, Divine Comedy... Malheureusement, notre collaboration ne dura pas longtemps. Je

n'arrivais plus à le joindre à son bureau. Son téléphone sonnait dans le vide. J'avais pris l'habitude d'appeler le « Cabaret de la dernière chance ». Le barman s'était transformé en standardiste et ne s'en plaignait pas.

« Je passe poser mon article. Tu seras là ?

– Oui, oui... Je remonte. »

Lorsque j'arrivais, il n'était pas remonté, et je le retrouvais accoudé au comptoir, une vieille clope consumée au bout des doigts, occupé à parler de vin. Dolent avait grossi, son visage était devenu une petite pomme boursofflée, rougeâtre.

J'ai quitté *L'Humanité*, et connu quelques aventures avant d'intégrer, au mois de juin 1996, la réaction du très conservateur *La Vie française*. Je n'avais jamais été communiste, et ma liberté me protégeait des sarcasmes de mes anciens amis autant que leurs propres tracas. Ils avaient souffert malgré leur foi inébranlable dans la Cause et comprenaient bien mes raisons. Le journalisme offrait trop peu d'occasions pour se montrer difficile. D'ailleurs, écrire sur le rock dans un quotidien de droite m'excitait davantage. J'étais intimidé, mais bien décidé à rester le plus longtemps possible entre ces vénérables murs. Bien sûr, je n'imaginais pas devenir un notable de la presse. Le modèle que j'avais connu ne m'y incitait pas.

J'ai toujours pensé que je devais encore une fois cet honneur à la bonne étoile de mon père. À moins que, tout simplement – et c'était sans doute le plus probable –, j'aie bénéficié d'un concours de circonstances en me trouvant au bon endroit après le départ d'un confrère. Je me souviens de ma première petite amie : j'avais essayé d'obtenir qu'elle me dise, par orgueil, pourquoi elle était avec moi. Elle m'avait lâché : « J'sais pas ! » Et quand elle me largua deux ans plus tard, comme je lui demandais les raisons de notre rupture, elle me fit à nouveau cette réponse : « J'sais pas ! » Un recrutement, tout comme un licenciement, ne fournissait pas d'explication plus logique.

La Vie, le « périodique de Maupassant », créé en 1850 et évoqué dans *Bel Ami*, m'avait engagé pour écrire sur le rock, parler de guitares électriques à un lectorat bourgeois et vieillissant, une absurdité que je prenais comme un détournement d'avion. Raconter les insanités des frères Gallagher du groupe anglais Oasis dans un style choisi me paraissait d'un suprême chic.

Je suppléais le titulaire Jean Forestier, un homme d'une cinquantaine d'années. Il écrivait dans le journal depuis près de trente ans. C'était un gaillard enveloppé, assez plastronnant, amateur de bonne chère, un soixante-huitard devenu, comme beaucoup de cette

génération, une figure de baron, guettant, j'en étais persuadé, le jour où il irait savourer un repos bien mérité sur quelque rivage lointain. Cet ancien casseur de CRS et animateur de feuilles rouges n'avait pas changé d'idées, même s'il se gardait bien de discuter politique avec ses collègues. On trouvait de tout entre les murs de *La Vie française*, nostalgiques de la royauté, Maurrassiens, socialistes égarés, fils de communistes, catholiques de bonne famille et particules en pagaille. Quand je suis arrivé, Forestier ne m'adressa pas la parole, persuadé que je bénéficiais d'un soutien en haut lieu et que j'allais comploter pour lui prendre son fauteuil. Et pourtant, je n'envisageais aucune promotion, satisfait d'occuper un strapontin de pigiste permanent dans le supplément culturel du jeudi, « Scènes parisiennes ». « Mais combien de temps s'en contentera-t-il ? » devait se demander Forestier.

J'avais pu offrir l'ultime plaisir de ma nomination à mon père, quelques mois avant sa disparition. Il ne m'avait rien dit, mais je perçus, à sa bonne humeur et à ses plaisanteries enjouées, qu'il éprouvait une joie et, peut-être davantage, un soulagement. Désireux de m'exprimer sa satisfaction, il me rendit visite dans ma chambre (j'habitais toujours chez mes parents), resta à l'entrée, sans très bien savoir quoi dire, un peu gêné, puis hasarda un : « C'est bien, dis donc !... » Heureux de sa présence et de son geste plein de pudeur qui témoignait d'un grand amour, je bredouillai bêtement : « Ouais... c'est pas mal ! » Puis, son attention fut attirée par un livre dans ma bibliothèque. Peut-être était-ce un moyen pour lui de se libérer rapidement du poids et de l'angoisse qu'il avait éprouvés à conduire ce bref échange d'« homme à homme ». Il mit ses lunettes, souleva l'ouvrage, le reposa, et très vite prit un à un mes disques empilés sur l'étagère. Chaque fois, je retins ma respiration. Puis, il brandit fièrement un CD. « Tiens, je te le prends. » J'étais toujours fier lorsqu'il m'empruntait un album. Je me précipitais dans le couloir, me glissais jusqu'à la porte de sa chambre-bureau, l'oreille aux aguets. Et j'entendais « ma » musique circuler tranquillement. Au déjeuner, une heure plus tard, je lui demandais : « C'est pas mal, hein ? », guettant son approbation. Ou alors je ne disais rien. J'attendais qu'il m'en parle. Il disait à Marie que j'avais un goût sûr, que je repérais toujours le meilleur morceau dans un disque. Il se gardait bien de m'adresser le moindre compliment en face, même s'il savait que ma mère se hâtait de me le répéter. C'était le circuit obligé. Mon père se serait coupé le doigt plutôt que de me lâcher un embryon de louange.

Tout le monde semblait content, moi le premier, évidemment. Je revoyais mes amis de *L'Humanité* en me demandant comment ils arrivaient à supporter une ambiance de fin de règne interminable. Un

jour, ayant en réserve une interview dont je pensais qu'elle intéresserait le quotidien de Jean Jaurès, j'appelai Dolent qui me fixa rendez-vous au bar, comme d'habitude, hirsute, débraillé, sentant l'alcool. Il ne publia pas mon article. Nous avons surtout bu des coups ensemble. Mais je me souviens qu'il se tourna vers moi. « *Rock & Folk*, c'était quelque chose, hein ? » Et il sourit. Je souris à mon tour, lui tapai amicalement sur l'épaule, fier d'une histoire familiale qui me donnait aussi le droit de vivre, je l'espérais (comme pour me justifier d'être entré à *La Vie française*), bien d'autres aventures dans la presse. Puis Dolent tomba malade. Le cancer s'était installé en lui. La dernière fois que je le vis, c'était lors d'un concert. Il errait, chauve, coiffé d'une casquette, la cigarette à la main, un peu absent. Il avait connu Alain Beaudet, cet ancien de *L'Humanité* qui avait préféré s'engager dans l'hebdomadaire *Résistance*. L'un mourut, l'autre disparut. Deux journalistes doués, mais qu'un reste d'idéologie déçue et l'alcool avaient rendus tristes et désespérés.

Deuxième partie

L'Homme qui découvre
©la Nouvelle-Orléans

(1^{ère} et 2^{ème} générations)

Je possède la plus belle carte postale du monde, reçue il y a bien longtemps : une constellation d'images anciennes, aux jolies couleurs pastel, et qui se déploie comme un éventail. Sur le premier volet s'étend un jardin intérieur avec, au milieu des fleurs, une fontaine bleue. Du lierre court le long des façades rouges. La deuxième partie montre le patio d'une noble résidence. De larges dalles recouvrent le sol, entourées de légers palmiers et de buissons d'une belle teinte verte, des fenêtres à petits carreaux trouent les murs de briques, ouvrant peut-être sur une cuisine, une salle à manger ou un salon chaleureux. J'ai toujours imaginé quelle splendide félicité devait baigner les habitants des maisons fraîches et secrètes de ce petit paradis, loin de tout tumulte.

Lorsque je la déplie encore, apparaît un square ombragé par des arbres, que domine une cathédrale blanche (Saint Louis). Des lampadaires veillent comme des gardes d'honneur de chaque côté.

J'aime caresser le carton rugueux sur lequel le siècle s'est doucement répandu et contempler le lettrage gothique, *New Orleans, America's Most Interesting City*.

Un texte jaillit du dernier volet :

« New Orleans est justement appelée "le Paris d'Amérique". La vieille-nouvelle cité, porte d'entrée vers la Grande Vallée, avec ses débauches de romance et de souvenirs, est le grand refuge pour tous ceux qui cherchent le plaisir. »

Je n'étais même pas né quand « la plus intéressante cité d'Amérique » et les secrets de son vieux Quartier français ont atterri dans notre monde. Mon grand-père Rodolphe avait envoyé cette carte en 1959. La date, à moitié effacée, demeure encore visible. L'heureux destinataire, mon père, âgé de vingt et un ans, garderait en lui l'image de ce paradis voué – c'était écrit – à la « romance et au plaisir ». Il n'imaginait pas qu'un simple éventail coloré marquerait profondément son existence. Peut-être aurait-il, malgré tout, égaré cette carte postale (adolescent, il était très désordonné) si la jeune femme qu'il avait rencontrée à cette époque, devenue bientôt son épouse puis ma mère, déjà soucieuse de créer une certaine forme de mémoire familiale, n'avait prudemment enfermé l'objet précieux dans son secrétaire, dont

elle le sortirait bien plus tard pour me le montrer.

Depuis, je l'arrache de temps en temps aux limbes, avec une infinie délicatesse, craignant qu'il se déchire ou tombe en poussière, comme s'il s'agissait d'un manuscrit ancien. J'ai remarqué assez tard cette signature tirée d'un rapide trait de plume : « *Greetings From Dad* ».

Mon grand-père aimait bien s'exprimer en anglais, en hommage à ceux qui avaient libéré notre pays. Il devait aussi trouver dans cette langue un certain chic. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui. J'avais neuf ans quand il mourut brutalement. Ma mémoire d'enfant a gardé l'image d'un homme élégant, au visage énergique et sévère. Il a certainement dû sourire ou rire plus d'une fois, mais je ne peux l'imaginer détendu. L'impression austère que j'ai conservée de lui ne correspond pas au ludique voyageur louisianais. Seule la carte trahit désormais une humeur vagabonde, joyeuse. Pour le reste, je le revois derrière son bureau de l'avenue Georges-Mandel, debout, droit, en veste grise, entouré de ses livres anciens, dans une ambiance de cuir assez étouffante, typique de son caractère martial. J'étais d'autant plus intimidé qu'il était très grand, avec des cheveux argentés, ondulés par vagues, un nez droit, des yeux perçants capables de deviner le fond de votre pensée. Je ne pouvais surtout détacher mon regard d'un fil qui ondulait le long de son cou et se coulait dans ses vêtements tel un serpent.

Dès qu'une porte claquait, il grimaçait, glissait nerveusement sa main sous le revers de sa veste, pour régler l'appareil dont j'entrevois alors la machinerie complexe et lourde. Il essayait de baisser le volume, après qu'un sifflement strident eut vrillé son oreille, et redoutait de ne pouvoir atténuer la douleur. Je mis du temps à comprendre pourquoi mes parents, sans raison apparente, nous chassaient de la pièce, nous poussaient dans le jardin, puis refermaient la porte. « Vous reviendrez quand nous vous le dirons », lançaient-ils. Et nous restions, ma sœur et moi, plantés parmi les fleurs, choqués, immobiles. Je ressentais cette éviction comme une véritable injustice, une disgrâce (car je n'avais pas le sentiment d'avoir commis une bêtise), bien loin de me douter quel poison nous infusions sous le toit familial. Les petits-enfants que nous étions criaient, gesticulaient, et chacun de nos énervements puérils transperçaient le crâne du blessé de guerre.

J'avais peur de lui, de ses réactions imprévisibles. Plus tard, j'ai souvent entendu mes parents et ma grand-mère Jeanne évoquer – « en riant », écrit Marie, mais je ne le crois pas – avec une certaine indulgence ses mouvements d'humeur. Le paradoxe voulait que cet homme, inquiet du moindre bruit et surveillant avec angoisse, comme

le lait sur le feu, l'enfièvrement nerveux de ses proches, fût lui-même irritable, l'auteur des seuls éclats de voix permis dans la maison familiale. Un jour, ne trouvant pas le déjeuner à son goût, il jeta au plafond une cuisse de poulet qui rebondit et tomba sur une lampe. Il claquait les portes (après avoir débranché son appareil), pouvait sortir de table en renversant chaise et couverts si une remarque ou une idée lui avait déplu. Jeanne me racontait toujours la sécheresse avec laquelle il l'avait rabrouée pendant une visite officielle. Malgré sa blessure, Rodolphe avait réussi à grimper les échelons de Peugeot jusqu'à devenir directeur des transports. Il ne se plaignait jamais et travaillait beaucoup. Au moment de conduire une délégation dans une usine, il demanda à son épouse de l'accompagner, espérant donner un certain charme à la sortie protocolaire. Il était surtout fier de sa femme. Elle avait de la classe, un air de Grace Kelly, toujours en tailleur impeccable. Mais il n'aurait pas cru qu'elle serait si... légère. En voyant les ouvriers, Jeanne lâcha : « Oh, comme c'est dur de travailler dans ces conditions ! » Embarrassé et furieux de cette réflexion – *bien que pleine d'humanité* (Marie) – prononcée devant un groupe d'industriels, mon grand-père la foudroya du regard.

Jeune, il avait été provocateur et s'amusait, pour le seul plaisir de prendre le contre-pied, à défendre des causes scandaleuses que je n'ose même pas citer ici. Il ne supportait pas le consensus, la pensée unique. Cette détestation le poussa à quelques excès regrettables, surtout pendant les sulfureuses années 1930. Il tenait des propos communistes aux réactionnaires, ou, pour troubler une ambiance trop bien-pensante à son goût, n'hésitait jamais à balancer des imprécations douteuses.

Nés bien après nous, mes cousins ne l'ont pas connu, mais partagent avec ma sœur et moi la même vision, relativement dure, de l'Ancien. Petit, j'en étais tellement marqué que je ne compris pas pourquoi ma mère pleura *tellement* (Marie) en apprenant sa mort. Elle avait l'air si triste. Je la revois encore, accroupie au pied du téléphone, le visage inondé de larmes. Je n'oublie pas cette scène. À mes yeux, mon grand-père deviendrait celui qui avait découvert La Nouvelle-Orléans, notre Christophe Colomb à nous, qui avait légué à sa descendance l'image d'une ville merveilleuse aux patios secrets. Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans une lettre retrouvée sur lui, alors qu'il se battait avec son régiment du côté des Ardennes, il avait manifesté son envie bien compréhensible de ne pas mourir, et son espoir, une fois démobilisé, de voyager, de visiter la Louisiane, de toucher les hauts cyprès chauves. Cette petite lueur venue d'un pays magique brillait au fond du trou, l'aidait à supporter la peur – *la violence* (a rectifié Marie sur mon manuscrit, car, pour elle, mon grand-père ne pouvait ressentir de peur). La photo noircie d'un « homme extraordinaire », son cousin

Charles, à la barbe blanche fluviale, comme Dieu, était serrée dans son portefeuille. Les armes crépitaient autour de lui et la fumée envahissait le ciel. On dit « voir Naples et mourir ». Il tenait à survivre à cause du rendez-vous qu'il s'était fixé de l'autre côté du monde, de l'océan. Mais laissons un instant mon grand-père, cerné par les ennemis, rêver de sa terre promise, et remontons le temps. Car derrière lui se dessine le paysage dévasté de la guerre et d'un xxe siècle tourmenté qui inspira peut-être au génial compositeur Cole Porter cette question douloureuse : quelle est cette chose que l'on appelle amour ? (« *What Is This Thing Called Love* » ?)

La réponse vient bientôt.

Nous descendons de ces trois figures tutélaires : Charles Koechlin, celui à la barbe fluviale, « Dieu », mon grand-père Rodolphe et sa mère Geneviève, provocatrice et excellente pianiste. Celle-ci avait des cheveux frisés qu'elle n'aimait pas, les coiffant et recoiffant, sans réussir à discipliner ces fourches du diable et, jeune fille, se réveillant la nuit en pleurs après avoir rêvé qu'elle avait de longues boucles lisses comme ses deux sœurs. Ah, ces trois-là ! La joyeuse cité de Belfort paraît encore chuchoter le nom de ces déesses bien plus connues que leurs trois frères.

Le vendredi, c'était jour de fête pour les soupirants : la triade parcourait les rues de la ville à bord d'une calèche noire emmenée par deux alezans à la croupe luisante. Elle s'arrêtait en plein soleil, à l'entrée de la place. L'aînée, Geneviève, la chevelure couverte d'une voilette, descendait du marchepied, puis venaient Marie-Antoinette et Andrée. En une harmonieuse cérémonie de blanc, leurs bijoux scintillant à la lumière, elles s'engouffraient dans une boutique et en ressortaient quelques minutes plus tard, les bras chargés de paquets. Elles « flambaient », avec bonheur, l'argent de l'industrie familiale. Aucun jeune homme n'osait les approcher, par crainte de ne pouvoir résister à d'aussi forts tempéraments. Geneviève devait parfois séparer ses deux cadettes querelleuses. Andrée et Marie-Antoinette s'arrachaient leurs colliers, et les perles nacrées volaient, puis crépitaient au contact du sol comme des tac-tac de mitrailleuses, roulaient dans tous les sens, sur le parquet de leur maison. Les voisins et amis auraient été bien en peine de saisir les motifs de ces disputes. On invoquait l'esprit agité de leur père, Georges Koechlin, un homme célèbre en son temps grâce à cette presse qui est justement au cœur de ce livre.

Il dut cet honneur aux bons offices d'un polémiste réputé, Henri Rochefort, héritier d'une grande famille et positionné à gauche, fondateur du quotidien *L'Intransigeant*. Celui-ci n'apprécia pas de voir arriver un soir son propre fils, blessé au bras par deux coups de sabre. Le garçon avait participé à un défilé à Paris pour réclamer l'amnistie des communards. Mais la police avait chargé et molesté une quarantaine de jeunes révoltés. Bouleversé et furieux, Rochefort adressa au préfet de police Louis Andrieux une lettre virulente rendue publique. Il parlait de « tentative d'assassinat », ajoutant : « Je n'ai pas la prétention d'obtenir justice d'un gouvernement qui a laissé votre

beau-frère tuer impunément un adversaire dans un duel certainement déloyal puisque le meurtrier évite avec tant de soin la publicité des débats judiciaires. » Le beau-frère du préfet Andrieux traité de criminel n'était autre que mon arrière-arrière-grand-père, Georges, dont la réponse fut cinglante : « Pour ce qui me concerne, cette lettre contient une insulte, ce qui dénote de la bêtise. Elle contient, en outre, une calomnie, ce qui relève de la lâcheté. Auriez-vous perdu votre antique réputation d'homme d'esprit, exerceriez-vous celle de lâche ? » Il envoya donc ses témoins au domicile de son ennemi. Mon ancêtre avait combattu dans les rangs des dragons, mais sa mère l'avait convaincu de démissionner pour reprendre, à Troyes, la filature familiale. Son travail l'ennuyait et, lors de ses séjours à Paris, il s'adonnait aux plaisirs que sa fortune autorisait, courses, théâtre et débats d'idées, mais cette dernière occupation l'exposait à quelques dangers. Il avait ainsi répondu aux insultes contre notre famille d'un certain Liebenberg et l'avait provoqué en duel. Je l'imagine, au petit matin, un 13 octobre 1880, dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, en chemise blanche. À la suite d'une feinte, Georges enfonça la pointe de son épée dans le côté gauche de son adversaire. Transporté en sang chez lui, le malheureux vaincu mourut le lendemain d'une hémorragie. Georges aurait pu risquer l'échafaud si la mère de Liebenberg n'avait renoncé à le poursuivre, affirmant qu'il avait été loyal et que son fils avait tous les torts.

Rochefort ne crut jamais ou affecta de ne pas croire cette version de l'histoire. Mais, en accusant mon arrière-arrière-grand-père de meurtre, ne devait-il pas s'attendre à recevoir les témoins de ce dernier, en habitué des duels, dont la liste aurait pu couvrir un mur entier ? Habitué ? Voire. Âgé de cinquante et un ans, il ne s'était plus battu depuis longtemps, et l'idée d'affronter un ancien officier adroit au maniement du fer l'inquiétait.

Les deux hommes se retrouvèrent dans la région de Nyon, entre Versoix et Coppet. Chacune des parties embarqua séparément à la gare de Paris, en toute discrétion, et voyagea pendant plus de dix heures, pour arriver le soir à Genève. Ils avaient choisi un champ, en prenant soin de ne pas être vus depuis la route. Des arbres les cachaient des patrouilles de police. Il faisait beau, ce matin-là, à 5 heures. Les feuillages étincelants exhalaient une odeur humide après les pluies de la veille, un rossignol chantait sur une branche, au-dessus du lac bleu profond. Au loin, les montagnes s'étiraient dans la légère brume, ceinte d'une couronne de lys, le mont Blanc. C'est la vision qu'en eut l'un des témoins de Rochefort, Georges Clemenceau, expert en duel, passionné d'escrime, venu avec un autre représentant de l'extrême gauche, Édouard Lockroy. Rochefort, nerveux, « tiraillant sa

barbiche » selon les journalistes présents, si peu confiant d'ailleurs qu'il avait, la veille, rédigé son testament, avait réclamé en vain un combat au pistolet. Il dut prendre l'épée chère à Georges, décrit comme « froid, impassible ». Ce fut un engagement rapide, à peine plus de vingt secondes. Georges Koechlin connaissait parades et attaques et planta un bout de fer dans l'abdomen de son adversaire, qui, frappé d'hémorragie, fut emmené à l'auberge voisine. On le donna pour mort, mais il survécut. Agité de fièvres, il délira pendant plusieurs semaines et perdit tout son prestige.

Sur le chemin du retour, Georges rencontra des policiers qui lui demandèrent où avait lieu le duel pour en arrêter les combattants. « Un duel ? fit-il semblant de s'étonner. Quelle horreur ! Je ne sais rien à ce sujet ! »

Je n'ai jamais vu de photo de Georges, mais je sais vaguement à quoi il ressemblait. Ses provocations et duels faisaient le tour de la capitale, et les lecteurs réclamaient le récit de ses exploits. En 1880, *Le Gaulois*, journal conservateur, inhumé depuis au cimetière des « illusions perdues » (allée B), l'a décrit de manière favorable : un « grand garçon blond à l'œil franchement ouvert, et loyal. Il a vingt-cinq ans environ. Sous tous les rapports, c'est un homme du monde, et il déteste la politique qui est pour lui lettre close. Ses aptitudes d'homme d'affaires contrastent avec son âge ». Un autre, *La Presse* (Allée Y), moins indulgent, évoque à son sujet une « lourdeur germanique ».

Mais *Le Gaulois*, fondé en 1868, ne le soutint pas éternellement, car, bien des années plus tard, cette feuille prit le parti des antidreyfusards. Georges, comme le reste de sa famille, exigea la réhabilitation du militaire injustement condamné et se rapprocha de Clemenceau, le témoin de son ancien adversaire, alors que Rochefort, le polémiste de gauche, se déclara antisémite.

Georges ne combattit plus jamais. Il essaya d'élever ses trois princesses, et, de leur côté, celles-ci filèrent doux, tétanisées par le respect qu'il leur imposait. Son épée magnifique trônait dans le salon, mais il n'avait pas conservé les coupures de presse relatives à ses combats et évitait d'en parler. Sa mort en 1904, dans un accident d'automobile, laissa ses filles désespérées et inquiètes. Marie-Antoinette se plaindrait souvent que les voitures de cette époque freinaient si mal. « Il aurait fallu attacher un tronc d'arbre à l'arrière pour en ralentir la course », répétait-elle en pestant contre la fatalité. Les trois belles de Belfort vécurent ainsi dans l'orgueil du souvenir de leur père héroïque.

Elles voulaient se marier avant de voir leur beauté se faner, décidées

à ne pas perdre le confort qu'elles avaient toujours connu. Les deux jeunes bagarreuses parvinrent à convoler assez tôt. Geneviève éprouva plus de difficultés à se ranger. À vingt-sept ans, elle errait dans un désert affectif sans fin. Les hommes ne souhaitaient rien partager avec elle. Peu d'entre eux l'attiraient, et elle en souffrait, regrettant même jusqu'à ses réactions de jalousie envers ses sœurs. Et puis le miracle arriva, incarné par un Suisse plus âgé qu'elle, mais cette différence ne la rebutait pas. Andrée et Marie-Antoinette aussi avaient choisi des époux mûrs. Un « détail » aurait cependant pu l'embarrasser : il portait le même nom qu'elle, Koechlin. Mais Geneviève ne s'inquiéta pas de ce que l'on pourrait penser. Le généreux Émile, employé de commerce dans la maison Steiner aux Forges, à Belfort, devait venir d'une branche assez éloignée de la famille, et elle avait confiance en lui.

La bonne société ne partageait pas son optimisme et posait sur elle un regard hostile. Elle eut raison de n'écouter personne, car elle vécut avec lui les plus belles années de son existence.

Ils quittèrent l'Alsace et s'établirent à Neuilly-sur-Seine. Émile, mon arrière-grand-père, changea d'emploi et rejoignit la banque comme fondé de pouvoir au service de la Société anonyme des cycles et automobiles Peugeot. Il se rendait souvent au siège, à Montbéliard, et rapportait toujours de ses déplacements, dans cette France qu'il aimait, un ou deux souvenirs. C'était un homme bon et travailleur, d'un caractère sérieux, propre à rassurer son épouse. Geneviève n'était pas non plus franchement disposée à l'humour. Après sa jeunesse turbulente, elle avait ressenti le besoin de bâtir quelque chose de solide, de durable, que symbolisa, en 1913, la naissance d'un garçon, Georges Rodolphe. Le couple voulait un deuxième enfant, peut-être une fille, mieux valait attendre la fin des tensions en Europe.

Geneviève patienterait. Comme beaucoup, elle pensait que le conflit ne s'éterniserait pas, que les Allemands seraient vaincus rapidement ou ramenés à la raison, et que chacun rentrerait chez soi. Elle comprit son erreur lorsque Émile fit ses valises. Il aurait pu emmener sa famille en Suisse, mais, indifférent à son rôle de père et de mari, courageux et peut-être aussi désireux de se montrer à la hauteur du duelliste Georges dont Geneviève parlait si souvent, il courut aux bureaux de recrutement. Le commandement militaire avait besoin de volontaires, même un peu trop âgés, et Émile signa son engagement, au grand désespoir de Geneviève qui observa ses préparatifs de départ, incapable de prononcer un mot. L'un de ses frères, Alfred, avait rejoint l'aviation et tournoyait dans le cirque de la mort, avec Guynemer et les autres. Elle ne trouvait plus le sommeil, l'imaginant prisonnier de son aéroplane en flammes. Elle en avait perdu un autre, peu avant la guerre, assassiné par sa maîtresse, et maintenant son époux s'apprêtait

à se battre.

Comment, à quarante ans, en charge de famille, pouvait-il endosser l'uniforme et partir au front ? Ce conflit était l'affaire de la jeunesse. Geneviève avait sondé en vain les sentiments de son mari, partagé, imaginait-elle entre le goût de l'aventure et l'attachement à son foyer. Mais il ne disait rien ou si peu. Était-ce l'ennui ? L'envie de sauver l'Alsace menacée ? De provoquer les membres de la famille qui ne le regardaient pas avec tendresse ? Geneviève – il n'avait aucune raison d'en douter – l'aimait. Et pourtant, comme ses deux sœurs, elle s'ingéniait à masquer ses sentiments derrière un tempérament ombrageux, peut-être héréditaire. La guerre – s'il en revenait médaillé – le mettrait hors de portée des humeurs féminines.

Pendant les premiers mois au front, Émile lui écrivit souvent, affirmant avec une certaine sobriété qu'il tenait bon. « Tu vas bientôt rentrer ? » demandait-elle. Il ne répondait pas toujours, mais, lorsqu'un message voyageait jusqu'à elle, les mots de son mari la réconfortaient. Il continuait de penser que cette boucherie s'arrêterait bien assez tôt, qu'il regagnerait son foyer, verrait grandir son fils. Émile se comportait en héros, au point d'avoir été nommé capitaine et de commander la compagnie de mitrailleuses de son régiment. Il revint en permission, fier de sa force. Son épouse décela pourtant chez lui un fond de tristesse et d'inquiétude. Il évoqua les bombardements sur Belfort, puis changea de sujet et n'en parla plus. Geneviève tomba de nouveau enceinte. Une manière d'assurer leur foi dans l'avenir. Elle mit au monde un deuxième garçon, Rodolphe, mon grand-père, né le 30 avril 1916.

Pendant ce court séjour, Émile avait annoncé à sa femme son départ pour la Grèce. « Une nouvelle mission liée aux hasards de la guerre. » Mais il jura de rentrer le plus vite possible. Un navire l'emporta « à l'autre bout du monde », à Salonique. Les Alliés y ouvraient un second front afin de prêter main-forte à l'armée serbe qui refluit devant l'avancée allemande. La France et l'Angleterre dépêchèrent quelques milliers de soldats, aux confins de la Méditerranée, et livrèrent là-bas de pénibles combats, sans obtenir de victoires décisives. Les troupes, fatiguées, démoralisées, rembarquèrent dans la confusion. D'après nos informations assez succinctes, Émile avait été nommé adjoint au directeur du port. Il faisait toujours bonne impression auprès de ses supérieurs et se retrouvait investi de responsabilités. Cette promotion ne l'empêchait pas de ressentir un certain désarroi. Il voulait rentrer, le fiasco servit ses souhaits. Et c'est sur un ton tout guilleret qu'il envoya un télégramme à Geneviève : « Le *France IV* me ramène. J'ai hâte de revoir les enfants. À très vite ! » Geneviève plaqua le bout de papier contre son cœur. Elle ne laisserait pas repartir son époux et, s'il

le fallait, s'enfuirait avec lui aux États-Unis.

En ce jour de septembre 1916, elle habilla son fils aîné et emmaillota soigneusement le petit Rodolphe, âgé de cinq mois à peine. Puis elle prit le train pour Toulon. Le voyage lui sembla interminable, parmi la cohue des passagers, la chaleur, avec ses deux petits éternués. Elle arriva épuisée. En touchant le Sud, toutefois, elle respira presque un air de vacances, le parfum de la mer, et les minots se calmèrent. Une clarté laiteuse s'étendait sur la côte, un petit vent frais dansait autour d'elle. Elle longea un mur, humant l'odeur marine de l'autre côté. Ignorant le jour d'arrivée d'Émile, elle avait réservé une chambre d'hôtel. Elle s'y installa et attendit, les yeux rivés au large. Les activités trépidantes des ports lui rappelaient toujours la scène d'ouverture de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. Ces bateaux qui fumaient, les ballots, les barriques, les câbles, les gens hors d'haleine, et, au milieu, le jeune Frédéric Moreau en route vers son destin. Elle aussi avait l'impression de jouer son avenir dans cette cité splendide à la lumière déclinante. Elle contemplait l'eau gommée par les nuages nomades qui faisaient venir la nuit avant l'heure. Chaque jour, elle se rendait à l'arsenal, suivait le sillage des bâtiments militaires. Elle n'oublierait jamais le moment où elle aperçut le *France IV* et ses énormes cheminées grasses et noires. Une immense croix rouge barrait sa haute coque sombre : en plus de transporter les troupes, il servait de navire hôpital. Émile lui avait confié sa satisfaction de naviguer à bord de ce beau paquebot confortable, mis à flot à Saint-Nazaire l'année même de leurs noces. Combien de pauvres gars avaient dû agoniser là-dedans ! Geneviève ignorait si son mari avait été blessé. Il n'avait rien dit. Mais elle était prête à le soigner, et peu importaient les années difficiles qui s'annonçaient.

Au bord du quai, les familles se pressaient, silencieuses, entre joie et crainte, enfants, vieillards, et tant d'épouses comme elle, perdues, cherchant, parmi la foule, un cœur avec qui partager leurs angoisses. Ses deux fils serrés contre elle, et sa robe plaquée sur son corps par la chaleur, Geneviève traversa la marée humaine, sans s'arrêter. Elle ne souhaitait parler à personne, elle était venue pour prendre son époux et rentrer au plus vite afin de mettre sa famille à l'abri. Le *France IV* avait accosté au bout de la jetée et disparaissait derrière des montagnes de caisses, dans le halo du jour mourant. Les soldats s'étaient répandus tout autour d'elle, des malles encombraient le quai. Les hommes enlaçaient leur belle. Geneviève n'apercevait toujours pas Émile, elle se frayait un chemin difficilement, ses enfants à bout de bras, harassée, obligée de contourner les couples. Elle avait mal aux jambes, au dos, transpirait. Peut-être avait-il manqué le bateau ou finissait-il d'empaqueter ses affaires dans sa cabine ? Puis elle se

retrouva au milieu du vide, les familles s'étaient envolées. Devant le bateau, un officier repliait la passerelle. Elle se jeta sur lui.

« Je cherche mon mari, Émile Koechlin ? lui demanda-t-elle, persuadée que tout le monde le connaissait.

– Quel nom dites-vous ?

– Koechlin ! »

Elle épela par habitude. Le marin consulta une liste. Koechlin... Koechlin...

Puis il arrêta son doigt, hésita :

« Koechlin... Il est mort.

– Mort ? »

La sueur qui l'inondait se transforma en linceul glacial. Ses jambes s'alourdirent. La brise, dont elle appréciait la douceur quelques minutes auparavant, n'était plus qu'un souffle froid. Incapable de bouger, elle resta figée devant l'homme qui l'observait, elle et ses deux bébés. Sa première pensée fut pour eux. Elle devrait continuer à sourire, à garder la même expression.

« Où est-il ? Son corps... »

Elle bredouillait, jetant des regards affolés vers le bateau, incrédule. Elle s'attendait encore à le voir arriver.

« Il a été déposé en mer. »

Déposé en mer !

« Il a attrapé le typhus, et il est mort de ses fièvres pendant la traversée. »

Selon la tradition, son corps avait été rendu à cet abysse infini où s'effaçait le souvenir des héros. Geneviève ne pourrait même pas lui offrir une sépulture.

Pendant un instant, elle ne sut plus où aller, s'efforçant de cacher son affliction et sa haine.

Le chemin jusqu'à sa chambre d'hôtel lui parut infini.

Geneviève aurait voulu aller n'importe où plutôt que de regagner une maison vide, amputée d'une vie. Mais ses enfants avaient besoin d'elle. La jeune veuve ne demanderait rien à ses sœurs et ne souhaitait surtout pas retourner à Belfort. Elle s'installa de nouveau à Neuilly et tenta d'oublier, passant ses journées à jouer du piano ou à arpenter des rues désertes, peuplées çà et là d'ombres indifférentes. Elle avait l'impression que son visage, autrefois plein de rondeur, s'était vidé de toute expression, comme un masque aux bords coupants. Personne ne la regardait. Elle eut même la surprise de recevoir la visite de plusieurs avoués. Les Koechlin de Suisse réclamaient les possessions d'Émile, meubles, tapis... Elle ne pouvait s'y opposer et, de toute façon, n'avait plus le courage de se battre malgré son attachement à tout ce qui avait matérialisé son rêve de bonheur. Aussi regarda-t-elle partir les biens de son mari sans réagir. Mais elle se mit à détester une partie de la famille.

La tragédie avait déréglé ses nerfs, la transformant en femme acariâtre, prisonnière d'un deuil éternel. Elle ne supportait pas qu'on parlât d'Émile, et, à la moindre allusion au drame, pleurait. Elle adressa au gouvernement des dizaines de lettres où elle déplorait sa « triste » solitude, terminant toujours ses messages en réclamant une augmentation de la modeste pension allouée aux victimes de guerre. Émile avait connu une mort absurde. « Le pays n'aime pas ses héros », disait-elle, consciente que le typhus de son mari la rendait elle aussi pestiférée. Elle avait repris un emploi d'infirmière, la seule activité permise à une femme de son milieu et, comme elle parlait couramment plusieurs langues, elle complétait son maigre salaire grâce aux traductions que les officines – éditeurs, ministères – lui commandaient. Elle avait appris le décès de son frère aviateur, peu après le 11 novembre 1918. Une panne de moteur. Sa sœur Marie-Antoinette raconta que le jeune pilote avait fêté l'armistice en effectuant quelques loopings imprudents et que, ivre de sa virtuosité, il n'avait pas mesuré son altitude et s'était écrasé. Le crash de mon arrière-grand-oncle reste cependant mystérieux.

Elle reporta ses espoirs et son affection sur ses fils. Elle avait surtout peur de voir le cadet, Rodolphe, perturbé. Son tempérament fougueux l'effrayait. S'il travaillait bien en classe, il tardait à rentrer, énervé, à la maison, se moquait bien de ce que sa mère lui disait, faisait même preuve de violence, d'*indépendance* (préfère Marie). Bien sûr, il

n'aurait jamais levé la main sur elle ni sur quiconque, mais ses éclats verbaux étaient si soudains qu'elle prenait peur et abandonnait la partie. Elle ne se sentait pas capable de l'élever et avait besoin d'une force pour l'aider.

Un jour, au retour de l'école, Rodolphe aperçut un visiteur de taille imposante dans le salon de Neuilly. Ce grand cousin, vêtu d'un long manteau gris, l'observa un moment. Le jeune garçon ne se rappellerait jamais son visage. Il reverrait en revanche ses mains d'acier et sentirait longtemps la tenaille qui le saisit et l'emmena sur une échelle de fer, au milieu du ciel. Il avait dix ans et grimpa vers les nuages, en plein vent. Parfois, il s'effondrait, s'écorchait un genou, s'arrêtait, reprenait son souffle ; il levait alors les yeux vers son guide qui, au-dessus de lui, en plein soleil, l'attendait. L'homme descendu de son ciel était venu chercher un enfant récalcitrant pour lui faire gravir les marches du Paradis ou de l'Enfer. Le monde tournoyait tout en bas, les rues, la Seine, les arbres... Combien de paliers avait-il franchis ? L'horizon, vers lequel s'échappait le colimaçon accroché au vide comme dans un rêve, lui paraissait interminable et circulait à la manière d'un labyrinthe vertical. Il poursuivait son ascension, sans bien savoir où elle le mènerait, s'asseyait de nouveau, agrippé aux degrés métalliques. Dès qu'il était en perdition, il saisissait l'énorme main et sentait tout son corps se soulever, comme mû par une force surnaturelle. Il touchait le cœur du monde et de la vie au prix d'une étrange sensation de fatigue... Devant lui, le guide avançait gaillardement. Ils parvinrent au sommet, haletants, et ce fut le silence que seul le vent froissait. L'homme lâcha quelques mots, mais le garçon ne put les saisir. Il se souviendrait toujours du retour sur terre en douceur, encore étourdi de vertige, d'air et de peur. L'inconnu le ramena chez lui puis disparut. Rodolphe resta immobile, partagé entre le soulagement d'être descendu de cette échelle cosmique et l'envie d'y remonter, de revivre la délicieuse ivresse. Un lien puissant l'unissait d'ores et déjà à son convoyeur du firmament, Maurice, connu dans la famille Koechlin sous le nom du « bâtisseur ».

« C'est le vrai père de la Tour ! lui dit sa mère. Toi aussi tu seras ingénieur. Comme beaucoup de grands esprits de la famille. »

C'était donc lui qui avait dessiné et imaginé cette belle échelle, la tour Eiffel. Mais pourquoi, dans ce cas, ne portait-elle pas leur nom ? Geneviève ne répondrait jamais à cette question. Rodolphe apprendrait plus tard que Maurice Koechlin était l'homme de confiance de Gustave Eiffel, son chef du bureau d'études. Pendant les réunions, le patron se tournait toujours vers lui : « Qu'en pensez-vous ? » lui demandait-il. Et le mutique Maurice, l'Alsacien impavide, d'un geste ou d'un mot, enterrait un projet ou le faisait vivre. Il

planait sur les eaux, dans les airs. Viaducs, statue de la Liberté à New York, au service de l'architecte Bartholdi, ponts... Il modelait les bronzes et l'acier.

Le « Bâtitteur » répugnait à revenir sur cette « vieille histoire », mais, dans la famille, on le faisait pour lui. Un radieux jour d'été, en juin 1884, Gustave avait réuni ses collaborateurs dans les bureaux de l'usine, à Levallois-Perret.

« Nous préparons un projet pour l'Exposition universelle dans cinq ans. Il nous faut emporter le morceau. »

Un doux rayon tape la vitre de l'usine, rue Fouquet. Maurice Koechlin griffonne une page, espérant activer son imaginaire. Puis, devant le silence des autres collaborateurs, il avance : « Et si on bâtissait une tour ? » Personne ne réagit. Gustave se montre vaguement intéressé : « Pourquoi pas ! Faites le plan ! Et nous verrons ! » Maurice regagne son domicile de la rue Le Châtelier, esquisse la silhouette de la tour qu'il imagine, en treillis de fer, haute de 300 mètres, sorte de pylône fort de quatre piliers écartés à la base. « Le croquis, racontera-t-il à Rodolphe, ne passionna guère Gustave. Mais j'avais l'habitude avec lui. Je comprenais. Personne n'avait jamais érigé une construction aussi haute, et, en plus, nous qui avions fait dans l'utile, le définitif, bâti des gares, des ponts, nous projetions de la démolir ensuite. C'était risqué. Il autorisa malgré tout Émile Nouguier et moi-même à continuer à y réfléchir. » Maurice ne laisse rien au hasard. Sa tour résistera au vent, ce vent qui, au mois de janvier 1884, a entraîné la chute du viaduc de la Tarde avant l'achèvement des travaux, unique échec d'Eiffel, mais dont le souvenir hante la riche et arrogante entreprise. Puis l'architecte Stephen Sauvestre, un autre employé d'Eiffel, la maquille et apporte à la créature tant de décorations que le maître finit par être convaincu.

« Cette tour est intéressante, tout compte fait. On va déposer le brevet. À partir de maintenant, je prends tout en charge. Je mettrai mon nom avant les vôtres, messieurs. Mais vous serez largement dédommagés. »

Émile Nouguier accepte, et Maurice ne dit rien. Il a accompli sa tâche. « Nous lui avons tout cédé, se rappellera-t-il. Seul Eiffel avait les capacités de réaliser le projet, et il a tout fait pour que ce rêve prenne forme. C'est moi qui ai eu l'idée et qui ai fait les calculs. Mais le vrai père, c'est Eiffel. »

J'admire la modestie de la famille. Mon père s'est lui aussi toujours tenu en retrait. Il s'est appliqué, pendant une grande partie de sa vie, à sortir sa revue, confronté aux humeurs des uns et des autres, aux

caprices de l'inspiration et de l'époque, et il a laissé à ses journalistes le soin d'occuper l'espace médiatique. Il n'était heureux que dans son petit laboratoire, avec sa colle et ses ciseaux, et un bon vieux disque de Count Basie en fond sonore.

J'ignore ce que Maurice écoutait, peut-être de l'opéra. Je me pose souvent cette question, persuadé de pouvoir déceler dans ses goûts musicaux les secrets de quelqu'un, proche ou non. Un soir d'hiver, en rentrant chez moi, sur l'esplanade du Champ-de-Mars, j'ai aperçu un petit groupe. Des gens, transis de froid, brandissaient des pancartes au pied de la Tour. J'ai pu lire de loin : « Tour Koechlin ». Des cousins inconnus trépignaient sous la neige en se frappant les mains au milieu des passants indifférents, tandis qu'une femme âgée distribuait des tracts et qu'une autre proposait la revue familiale, *Les Koechlin vous parlent*. Oui, car, j'ignore ce qu'il en est pour les autres, mais chez nous, pendant des années, des membres de notre famille ont rédigé et édité un magazine trimestriel sur ses personnages glorieux. La presse est décidément une vraie manie.

Maurice aurait jugé ce genre d'initiative bien ridicule. Ses proches ne sont jamais parvenus à détecter chez lui une quelconque posture orgueilleuse ni un commencement d'aigreur. Le « bâtisseur » sortait de sa retraite à l'arrivée du printemps et s'en allait gravir, fidèle à une sorte de pèlerinage, son « échelle ». Rodolphe se rappelait que, pendant leur montée, le vieil ingénieur avait repoussé un journaliste qui, en chemin, l'ayant reconnu ou suivi, souhaitait obtenir un entretien.

Cette ascension calma le jeune homme, du moins pendant un temps. À quinze ans, il avait déjà accompli toute sa scolarité et obtenu le baccalauréat. Il s'apprêtait à rejoindre les grandes écoles, Polytechnique ou autres, et sa mère imaginait pour ses fils des destins exceptionnels, prête à claironner leurs exploits, en espérant que les Koechlin de Suisse reconnaîtraient l'excellence de ses garçons. Elle souhaitait qu'ils rejoignent la haute société et arrachent leur petite famille à cet enfer de solitude où les avait plongés l'arrivée du bateau maudit. Mais Rodolphe, âgé de dix-huit ans, décida de ne plus avancer, et ses journées ressemblèrent à de longues pages vides remplies de virées à moto, de soirées inutiles, de vagabondages improductifs.

Lorsqu'elle l'entendait s'approcher de la porte d'entrée, en début de soirée, sa mère se précipitait vers lui :

« Où vas-tu ? »

Il ne répondait jamais.

« Tu sors encore avec eux ? » insistait-elle.

Il avait beau marmonner, elle savait qu'il rejoindrait cette ligue active depuis près de dix ans, les Camelots du roi, liés à l'Action française de Charles Maurras. Rodolphe ne partageait pas toutes leurs idées et si d'aventure il tenait des discours antiparlementaires, c'était le plus souvent par provocation, volonté de ne pas suivre le troupeau. Il n'aimait rien tant que de faire l'éloge de la droite au milieu de communistes et de déclencher des bagarres dont il ressortait couvert de bleus et de sang. Un soir, Geneviève le vit revenir le nez fracturé et s'en vanter comme s'il avait reçu la Légion d'honneur. Celui qui l'avait cogné était un journaliste de *Gringoire*, la publication d'extrême droite connue pour ses caricatures racistes. Cette fois, Rodolphe avait prononcé un panégyrique du « Juif » Léon Blum.

Les Camelots, simples relations de voisinage, lui donnaient surtout l'occasion de se servir de ses poings, de respirer un parfum d'aventure. Quand sa mère s'inquiétait, Rodolphe lui adressait un sourire de défi.

Elle ne comptait plus les nuits blanches, assise sur son lit, à guetter le bruit de la porte, ressassant l'échec de son éducation. Elle ne comprenait pas ce garçon si beau, élancé, plein d'allure, mais que l'absence du père, héros martyr, avait déboussolé. « C'est la révolution ! disait-il. On va tout casser, les démocrates, les Juifs... » Elle le giflait, et il se mettait à hurler encore plus fort, jubilant de l'effrayer. Alors elle jouait les indifférentes, et, privé d'adversaire, le jeune provocateur se calmait, du moins en apparence.

Elle se souviendrait de la terrible soirée de février 1934 : la grosse radio en bois, sur sa table de chevet, lui apprit qu'une manifestation antiparlementaire avait dégénéré. Une foule bouillonnant de tout ce que le pays comptait d'anciens combattants, de nostalgiques royalistes, de groupuscules séditieux, Croix-de-Feu, Camelots du roi, bardés d'oriflammes et de fanions, courut sus à la Chambre, espérant renverser le gouvernement Daladier, jugé corrompu. « Des coups de feu ! Des coups de feu ! Il y a des morts ! » entendit-elle. La place de la Concorde rougeoyait. Des carcasses d'autobus et d'automobiles flambaient, les révoltés enfonçaient les barrières de police, envahissaient le pont, plusieurs personnes tombèrent à l'eau, des chevaux, éventrés à l'arme blanche, s'effondrèrent sous les gardes républicains. Le long du quai, des incendies éclatèrent. Les hordes, répandues dans les jardins des Tuileries, arrachèrent les branches des arbres, puis, après les avoir disposées en fagots, y mirent le feu. « Jamais depuis la Commune, la Ville lumière n'a connu pareille anarchie », s'alarmait le reporter.

Geneviève éteignit le poste. Elle ne tenait pas à en apprendre

davantage, mais n'arrivait pas à fermer l'œil. Le pays s'abîme, le pouvoir vacille, pensa-t-elle. Le silence autour d'elle l'effrayait.

Le lendemain, à l'aube, elle ralluma la radio. L'Assemblée nationale était toujours debout, et Daladier n'avait pas lâché les rênes du pouvoir. Elle respira, mais lut dans *La Vie française* l'horrible récit des événements. Une femme de chambre, qui assistait aux combats depuis une fenêtre de l'hôtel Crillon, avait reçu en pleine tête une balle perdue. La presse dénombrait une quinzaine de morts. Le quotidien conservateur fustigeait les « bandes marxistes » qui s'en étaient prises aux « bons patriotes » et comparait les parlementaires à « des figurants de cirque ». Daladier aurait évoqué la possibilité d'un état de siège. De leur côté, les communistes craignaient que le président du Conseil ne livrât le pays aux généraux et n'établît une dictature.

Mon arrière-grand-mère comprenait cette jeunesse à laquelle la crise économique laissait peu d'espoir. Elle avait certainement entendu parler de l'affaire Stavisky, ce financier douteux trouvé mort dans des circonstances mystérieuses. Elle s'inquiétait peut-être aussi – quand sa propre survie financière ne l'occupait pas trop – du triomphe nazi en Allemagne. Mais aucune nouvelle, même la plus affreuse, ne l'alarmait davantage que Rodolphe et ses mauvaises fréquentations.

Il avait menti en prétendant dormir chez un ami, afin de se rendre à la Concorde et de prendre part à l'Histoire. Elle avait eu tort de le laisser partir, même si elle le savait assez malin – du moins s'en persuadait-elle – pour éviter les coups. Quand il revint deux jours plus tard, elle le secoua et hurla jusqu'à l'extinction de voix. Rodolphe résista à la tempête. Plus elle essayait de le contraindre, plus il se fermait. Il lui avoua, malgré tout, avoir participé aux terribles affrontements, fasciné par l'éblouissant brasier, sur la place de la Concorde, les ombres dans la Seine. Puis, visiblement perturbé, il ne prononça plus un mot pendant une semaine.

Geneviève décida alors d'éloigner son fils à Versailles, chez sa sœur, et de lui faire rencontrer Charles Koechlin.

La renommée de ce compositeur, qui a magnifiquement orchestré la nature, les mouvements de l'univers, retentit depuis plus d'un demi-siècle au cœur de notre famille. Il enseignait la composition et l'arrangement avait formé plusieurs grands noms, même si Geneviève aurait été bien en peine d'en citer un seul. Elle essaierait de convaincre Rodolphe de suivre ses cours, certaine que l'initiation le détournerait de ses dangereuses escapades.

Dans la famille, Charles, surnommé le « bolchévique », avait pourtant une réputation sulfureuse. Les uns assuraient qu'il avait

défendu la révolution en Russie et qu'il ne ratait jamais une occasion de tenir des discours ouvriéristes. Geneviève ne savait pas si elle devait croire ou non ces histoires. D'autres disaient notre cousin bon, bienveillant. Peut-être était-il simplement incontrôlable, comme tant d'artistes ? Elle avait cependant un grand besoin de connaître celui qu'on appelait aussi le « druide », sans en expliquer les raisons.

Geneviève disait admirer *La Course du printemps*, composée en 1925, et la *Ballade pour piano*, *L'Ancienne maison de campagne*, citait deux ou trois pièces du maître, mais en réalité, élevée au classicisme, elle ne percevait pas les subtilités d'une œuvre qui devait pourtant être sacrément intéressante. Même si Charles n'était pas connu du grand public, il suscitait l'admiration des intelligences du siècle. Debussy l'adorait, et Fauré avait eu jadis assez confiance dans l'imagination de notre ancêtre pour lui confier l'orchestration de son opéra *Pelléas et Mélisande*. Il fut surtout le premier homme fameux de notre famille à exprimer ce gène bizarre qui consiste à vouloir occuper les colonnes des journaux. Geneviève avait lu quelques-uns de ses articles dans des publications pointues, la *Revue musicale* ou *Le Ménestrel*, sans bien saisir le sens de ses analyses sur les rapports de la musique et de la société. Il écrivit même pour *L'Humanité*, comme moi, et pour un autre journal communiste, *La Pensée*. En 1921, il avait rédigé un essai, dont la thématique agiterait toute notre famille, séparerait insensiblement, parmi les générations suivantes, ma grand-mère Jeanne de mon père : *La Musique : plaisir de l'esprit ou jouissance sensuelle*. Geneviève s'était forcée à le lire, sans imaginer qu'elle le rencontrerait et aurait l'occasion de lui parler de son travail, et ce jour allait peut-être arriver. Elle avait retrouvé la trace de Charles, rue des Boulangers. Le compositeur avait souvent déménagé pour fuir le mauvais voisinage (il aimait le calme et la paix), mais aussi en raison de ses finances toujours dans le rouge.

Elle lui écrivit une longue lettre, recommença douze fois, puis, après avoir mis le point final, hésita à l'envoyer. « Je suis complètement folle », songea-t-elle. Finalement, elle s'y résolut.

Charles lui répondit et accepta son invitation.

Geneviève se persuadait qu'elle ne pouvait décemment recevoir seule un personnage d'une si grande envergure. Elle savait jouer du piano, mais elle se garderait bien d'exhiber ses talents devant le maître. Elle n'avait pas organisé de réception depuis la guerre et le licenciement de sa domestique. La cuisine, où elle avait préparé tant de dîners avant 1914, n'avait plus jamais servi pour de grandes occasions. La conception du repas l'inquiétait cependant moins que la conversation. Son insuffisance de culture musicale risquait de la mettre dans l'embarras. Un membre de la famille lui rappela alors le nom d'un étudiant de Charles, Francis Poulenc, qui avait adressé à notre grand-oncle une longue lettre où il disait toute sa fierté de suivre son enseignement : « J'espère que vous accepterez un élève aussi autodidacte que moi, et que mon ignorance ne vous rebutera pas. »

Mais elle ne fut qu'à moitié rassurée d'apprendre que Charles tolérât des « ignorants ». Que Poulenc se fût qualifié ainsi ne changeait rien à l'affaire. Car Geneviève affronterait une personnalité non seulement illustre mais tourmentée, un homme lunaire dont on disait qu'il portait le deuil inconsolable de sa mère. Le compositeur avait en effet longtemps vécu auprès de sa vieille maman, à une ou deux rues de distance, avant d'épouser, à l'aube du *XX^e* siècle, la dévouée Suzanne Pierrard, joueuse de tennis comme lui, mais surtout passionnée de musique. Comment aurait-il pu s'éprendre d'une femme insensible aux harmonies ? Leurs échanges auraient tourné court. À trente-cinq ans, Charles le célibataire avait enfin trouvé une deuxième protectrice. Il ne cachait pas sa fierté d'emmener partout une partenaire capable de saisir les subtilités de ses créations et de le soutenir. Quand il donnait une représentation au piano chez des amis, elle se mettait au premier rang et posait sur lui un regard intense, souvent enthousiaste. J'ai vu à quoi elle ressemblait sur les photos gardées dans les fonds de la médiathèque musicale Gustav-Mahler. Élégante, assez dodue, comme le voulaient les canons de l'époque, le visage poupin aux yeux très doux, elle était certainement l'épouse dont les artistes rêvent.

Il vécut avec elle les années les plus fertiles de sa vie. Fort de la confiance qu'elle mettait en lui, libéré de toute peur, il laissa parler son tempérament épique. La réussite de son poème symphonique *La Forêt* doit certainement beaucoup à la présence de Suzanne. Il avait l'impression qu'aucune limite ne pouvait réduire son imaginaire

panthéiste, du moins tant que la muse se trouverait à ses côtés. Malheureusement, son état d'euphorie ne dura pas. Il se rendit bien compte que sa carrière ne progressait pas – *dis plutôt « progressait lentement »* (Marie, toujours optimiste) –, que ses œuvres étaient peu jouées. Charles en souffrait, mais refusait de changer sa manière. Il se fâchait lorsque ses proches – même sa chère épouse – l'encourageaient à se mettre plus en avant. « Je suis un musicien, pas un vulgaire représentant de commerce », s'irritait-il.

Il abhorrait la Société nationale de musique, devenue un ramassis de fossiles sclérosés, sourds à toute nouveauté et surprise. Avec ses amis Gabriel Fauré et Maurice Ravel, il avait pourtant d'abord soutenu cette organisation créée en 1871 par le grand Camille Saint-Saëns, dans les douleurs vivaces de la défaite contre la Prusse, et qui avait entrepris de réaffirmer la grandeur française face à l'hégémonie de la tradition allemande. Le public ne se déplaçait que pour entendre Beethoven, Mozart ou Haydn, et nos créateurs nationaux étaient relégués à l'arrière-cour. Le prestigieux chef d'orchestre Jules Pasdeloup leur disait : « Faites des symphonies comme Beethoven, et je les jouerai. » La Société avait donc permis à des œuvres françaises de figurer aux programmes des temples nationaux. Quand il s'agissait de promouvoir notre culture aux quatre coins de la terre, notre cousin enfourchait son cheval de bataille et dégainait sa meilleure plume. Dans ses archives figure une photo de son idole et ami Saint-Saëns en bon pater familias barbu, le chapeau à la main. Charles l'a prise avec son vérascope à Béziers en 1901. Peu de temps après, Saint-Saëns démissionna, et la Société défendit de moins en moins les jeunes créateurs, désormais incapables d'imposer leur nouvelle esthétique, face à la vieille garde académique. Pour Charles et les autres, ce fut le début des tourments. Tout compositeur qui n'entrait pas dans le petit canevas recevait une lettre type :

Cher Monsieur,

Nous n'avons malheureusement pas pu retenir votre Suite qui n'entre pas dans notre politique de création.

On pouvait disparaître si l'on ne se conformait pas au prosaïsme des nouveaux dirigeants. En manque d'argent, Charles Koechlin écrivit à de nombreux collègues. Maurice Ravel le réconforta. Lui aussi avait présenté l'œuvre « intéressante » d'un élève, refusée comme les trois précédentes, et proposa de créer une structure concurrente, la Société musicale indépendante, afin d'y libérer leur imaginaire et d'envoyer au diable tous les pisse-froid ! Quand Suzanne lui reprochait d'être trop effacé, Charles avançait le lancement de cet organisme, son pas sérieux dans la politique, comme il disait. Il avait agi de la meilleure

manière, et si les sourds ne l'entendaient pas, il n'y pouvait rien !

Les « sourds » entendirent plus sûrement le son du canon. La Grande Guerre fut pour Charles le plus douloureux des dénis. À quoi servait l'art ? Accompagné de Suzanne, il rendit visite à des blessés dans un hôpital de Saint-Raphaël, essaya de les soulager. Leur parla-t-il de musique, de littérature ? Peut-être laissa-t-il à sa femme le soin de redonner espoir aux combattants. Il rentra à Paris et continua, parce qu'il n'avait pas le choix. Il avait dépensé une grande quantité de ses ressources à monter ses propres concerts, au lieu d'attendre un hypothétique avis favorable de décideurs gâteux et, de toute façon, le public avait d'autres préoccupations que la musique. L'impensable lui pendait au nez : chercher un autre métier, à condition qu'il fût lié à la musique, l'écriture ou l'enseignement, peut-être les deux. Le journalisme l'aiderait à survivre et à défendre ses idées.

J'imagine son désarroi à la pensée de délaisser la création pour devenir un commentateur, un passeur. Il ne savait pas encore qu'il concilierait superbement le tout avec son fameux *Traité d'orchestration*, œuvre majeure de l'esthétique musicale, à laquelle beaucoup de contemporains se réfèrent aujourd'hui.

Il fit paraître une annonce en décembre 1916 :

Cours destinés aux élèves qui désirent s'inspirer de l'écriture contrapuntique des grands maîtres (Jean-Sébastien Bach). Prix : 15 francs. Charles Koechlin, critique musical à la Gazette des Beaux-Arts.

Charles se rappelait sa jeunesse, quand il suivait, aux côtés de Ravel, les cours de leur mentor Gabriel Fauré. Par ailleurs, chaque jour, il rédigeait ses articles. L'écriture le passionnait, lui, l'amateur de poésie, de littérature du XVIII^e siècle, de l'abbé Prévost. Charles fut donc le premier critique musical de notre famille. Je me demande comment cette étrange activité s'est transmise aux générations suivantes, comme si nous nous étions passé une formule. Je pense à la carte magique envoyée par mon grand-père depuis la Louisiane. Elle nous a ensorcelés, mais le premier envoûteur avait bien été Charles, l'insatiable curieux, le missionnaire de grand talent.

Pour son invitation, Geneviève fit le tour des amis susceptibles d'honorer le grand homme et de l'intéresser, voire de le contrer gentiment. Quelques-uns avouèrent ne pas le connaître. « C'est dommage, car c'est un génie, très influent. Debussy et Fauré pourraient vous le confirmer. » Elle parvint néanmoins à convaincre deux cousins érudits d'assister à son dîner. Elle ne serait donc pas obligée de mener elle-même la conversation.

Au milieu du salon, Charles se tenait droit, imposant. Rodolphe garderait toute sa vie l'image d'un druide à barbe blanche et à veste rustique de berger. Derrière suivait Suzanne. Tout le monde savait qu'il n'avait pas toujours été fidèle, et ses yeux, parfois songeurs, devaient se représenter la douce figure de la chanteuse soprano Aïno Achte à qui il avait écrit de longues lettres enflammées. Il s'absentait, puis revenait à la réalité. Il adorait parler musique, et un feu colorait ses joues dès que la conversation abordait la nature et les arbres.

« C'est comme dans mon *Livre de la jungle*. Orchestrer le mouvement sensuel de la forêt où se meut le jeune Mowgli fut pour moi un ravissement et un plaisir. »

Puis il s'interrompait, reprenant sa respiration : « Je déteste que l'on coupe les arbres, les barrages, et toutes ces choses. La nature pourrait se venger. Il faut laisser la vie suivre son cours. »

Il parlait d'une voix lente et douce, avec l'assurance des vieux sages. Sa femme posait sur lui des yeux pleins de chaleur et d'affection – d'*amour* (rectifie Marie, pensant qu'au sein d'un couple seul l'amour existe).

Rodolphe écoutait. Il n'avait jamais vu l'appartement aussi lumineux et élégant. Sa mère avait redonné du brillant aux couverts, aux meubles, remis de la vie dans ces pièces abandonnées. Elle interrogea son illustre invité sur les tensions en Europe.

« Les risques de guerre... répondit Charles. La probabilité existe. Mais il faudrait que ces bandes fascistes arrêtent de vouloir déstabiliser le gouvernement. »

Geneviève jeta un regard inquiet vers son fils, qui ne cilla pas, attentif, fasciné. Rodolphe avait renoncé à ses provocations habituelles.

Charles s'interrompit de nouveau, puis ajouta : « J'écris dans *L'Humanité*, mais je ne suis pas membre du Parti communiste, et je ne le serai jamais. Trop libre pour ça ! »

Geneviève lui servit un ice-cream, son péché mignon. Charles savoura le dessert tandis que, à la demande de son hôtesse, il racontait son voyage en Amérique.

« Mais c'est loin. C'était juste à la fin de la Grande Guerre. Je voulais voir le monde en paix. Je n'aime pas ces transatlantiques, avec ces riches entassés au soleil, dans des cabines luxueuses. Cela me choque. Les riches sont étrangers à l'art. Ils ont pitié des artistes. »

« Ça y est ! Le voilà parti dans ses idées communistes ! » songea Geneviève, bien décidée à ne rien dire.

Charles continua :

« Peut-être qu'ils ont raison, finalement. Un artiste qui ne gagne pas d'argent n'est pas un artiste. Courir le cachet n'est pas une profession... »

Il soupira, jeta un énième coup d'œil vers Suzanne, qui esquissa un sourire plein de bonté. Puis il balaya ses soucis. « Allons ! Je ne suis pas venu pour me plaindre. Parlons de New York... » Il commença son récit, mais Rodolphe, fatigué, se retira dans sa chambre.

Charles avait apporté et laissé un joli livre finement ouvragé. Un cachet en cire ornait la couverture dorée sur laquelle montaient de grandes lettres gothiques. L'écriture, à la main, naviguait entre des dessins à l'encre de navires, de maisons à colonnade, comme sur un parchemin. Rodolphe ignorait si les illustrations étaient l'œuvre de Charles. Les images encadraient deux textes, *Un soir à La Nouvelle-Orléans*, et *Les Amazones de Newcomb College*. Il ouvrit le recueil et lut les premières lignes : « Ce n'est pas une histoire vraie, mais elle aurait pu m'arriver. Les historiens, les érudits et les hommes de science me trouveront absurde. Je m'en console. Je ne souhaite que d'avoir pour moi les poètes, et tous les amants de la fiction, laurier du monde. »

Charles avait disparu, mais mon grand-père continua son voyage vers le pays dont on ne revient jamais.

Nous l'avons tous imaginé sur la loggia aux moulures rococo d'un vieil hôtel. Peut-être a-t-il allumé un bon cigare, le regard noyé dans ce Mississippi qui roule silencieusement ses eaux dans la nuit. Il fait doux. Charles vient de terminer sa conférence sur la tradition de la musique française. Il a évoqué *Manon*, l'opéra de Massenet, et prononcé son discours en français, car, en ce temps-là, la bonne société néo-orléanaise maîtrise encore bien notre langue. Puis, après avoir achevé son étude sous les applaudissements, il sort prendre l'air sur le balcon, respire, à la fois satisfait de son repas et rasséréné par les acclamations et l'enthousiasme de son auditoire. Il sent une présence et se retourne. Une jeune femme, intimidée, se tient devant lui. Elle prétend être une descendante de Manon Lescaut, la « catin » désespérée qui hanta, en 1753, l'abbé Prévost...

Rodolphe ne peut lâcher l'ouvrage et poursuit ce voyage au cœur de la cité onirique, presque perdue. Il cherche son atlas, tire le lourd volume, l'ouvre, suit du doigt le dessin doré de la Louisiane. Puis il se replonge dans le petit livre.

Au début, Charles ne semble pas beaucoup aimer La Nouvelle-Orléans, reprochant au centre-ville d'être banalement américain, avec de grands cubes, des buildings réguliers, un paysage pollué par les réclames lumineuses. Il ne dépeint pas la cité des rêves où Rodolphe, mon père, ma mère et moi-même chercherons, comme le conquistador Hernando de Soto, une route vers la Chine, mais une ville au confort moderne, parcourue par les fils du téléphone et les rails du tramway, semblable aux autres, à San Francisco, à Philadelphie, à Buffalo, à Indianapolis. « Quant à l'ancien quartier français, écrit-il, ce ne sont que de pauvres maisons, sans grand intérêt, pas assez anciennes pour offrir une beauté architecturale, pas assez modernes pour avoir le droit de durer. » Il pense qu'elles seront bientôt abattues au profit d'immeubles clinquants, plus conformes au goût du jour. Les docks l'ont déçu. Leur manque d'ordre et de composition l'écœure.

Rodolphe reste songeur. Charles se serait trompé. Le fameux Quartier français, d'après le récit d'autres voyageurs plus récents, a conservé son style, et les touristes aiment toujours s'y promener. La mauvaise prédiction de son cousin l'irrite si bien qu'il hésite à poursuivre une lecture presque désenchantée, mais décide malgré tout d'aller jusqu'au bout. La lumière. C'est par la lumière que Charles a été acquis à La Nouvelle-Orléans. Alors qu'il ne s'y attend pas,

Rodolphe reçoit au détour d'une page un gigantesque vent de soleil, un éclat printanier. Le « druide », homme de gauche, militant acharné qui aspire à convertir le peuple à la culture, cède à l'admiration des palais. Il exalte les maisons de campagne des riches, véritables « oasis dans la cité commerciale ». « Ici, enfin, le soleil, glorifie-t-il, le grand soleil du trentième parallèle (presque le tropique) ne verse pas en vain sa lumière translucide comme celle d'Alger. » Le miracle du texte vient de son approche à rebours de la ville. Charles ne trouve rien d'exotique à ces demeures. « Ni des huttes tahitiennes, ni des murs de terre comme à Tombouctou, ni des minarets ni des mosquées aux faïences vertes et bleues. Et l'on n'aperçoit pas de Méditerranée violette à l'horizon, ni de temple grec, ni de cap Sounion, ni même le Faron, ni le mont Agel... Tout au plus certains de ces cottages, par la décoration un peu frivole de leurs bois découpés à la manière de certains bungalows, feraient-ils songer à quelque avenue de Ceylan, avec des nègres, des tramways, de grands magnolias et de majestueux chênes verts, aux branches desquelles se suspendent comme d'étranges longues barbes de vieillards les *spanish moss* – mousse espagnole – où avec un peu d'imagination que tout voyageur digne de ce nom conserve dans son cœur, je me croyais par moments à Columbo, à Calcutta, à Bombay... »

En décrivant ce que notre Dame de Cœur n'est pas, Charles raconte ce qu'elle est en vérité, et même mieux, son rêve, son inspiration. Et quel est ce souffle ? La lumière, encore et toujours, une soirée sous un croissant de lune, sous des palmiers et des chênes verts, où, imprégné de la « ferveur contemplative des vrais croyants de l'Islam », il rêve de Virginie, de vaisseaux découvrant des paradis parfumés. Rodolphe sent presque les effluves du jardin, de ce jardin qu'il cherchera bien des années plus tard et dont il fera parvenir des images à mon père. Il tombe sous le charme de la jeune descendante de Manon, à laquelle il prête un corps, une âme.

« Ah monsieur, dit-elle, quelle joie j'ai ressentie à vous entendre rappeler notre pays et ses gloires, ses valeurs, et comme votre causerie était bien de chez nous. »

Il y a de l'évangéliste chez Charles, un plaisir à ressusciter un personnage idéal pour lui, une créole nostalgique de la France. Elle lui apprend que Manon n'est pas morte en arrivant à La Nouvelle-Orléans, mais qu'elle a survécu, modestement, avec son amant Des Grieux (la cupide écervelée était devenue raisonnable). Ils ont possédé un ménage d'esclaves « nègres » et une plantation de canne à sucre, élevé des enfants et travaillé dur jusqu'à leur mort. L'arrière-petite-fille de Manon raconte tout cela avec un accent américain et quelques anglicismes. Puis elle s'efface peu à peu du monde comme un rêve.

Notre cousin avoue sa tristesse devant un combat trop inégal. Croyait-il que sa célébration de la splendide musique française, dans l'ancienne colonie, renverserait le cours de l'Histoire ? Ridicule. La jeune femme rappelle l'épopée difficile des créoles, désespérés de voir la Louisiane vendue par Napoléon aux États-Unis. Méprisés, ils ne purent qu'obtenir des emplois médiocres, barbiers, serveurs, conducteurs de tramway, condamnés à voir passer, dans leurs automobiles luxueuses, les opulents seigneurs du Nouveau Monde et à entendre, pendant la Grande Guerre, les rumeurs désagréables que les Allemands installés en Louisiane répandirent sur leur compte. Mais la victoire de la France en 1918 obligea la « vertueuse Amérique » à respecter les créoles.

Rodolphe pose le livre. Il a retenu, dans une étrange confusion, que La Nouvelle-Orléans abrite des temples et des huttes trempés d'un joyeux « soleil d'Orient », que Charles s'alarme de voir la beauté française menacée, l'art, la musique, la pensée en danger dans une civilisation nouvelle qui ne « songe qu'aux affaires ».

Rodolphe avale le deuxième récit, *Les Amazones du Newcomb College*. Notre cousin y visite un réfectoire au très haut plafond gothique où il donne une conférence devant des jeunes filles qui font un chahut du tonnerre. Un cri de bacchanales, « poussé par de solides poitrines », s'élève. « Hourrah ! Hourrah ! French Mission ! »

J'ignore ce que Suzanne a pu penser des fixations de son mari sur les jambes des femmes, objets de fréquentes notations dans ses carnets de route. Les amazones chantent d'abord un vieil air américain. « D'où venait-il ? se demande Charles. N'était-il pas né, plutôt collectivement, à la minute même, spontanément, dans l'âme et sur les bouches de toutes les jeunes girls ? » Il veut y voir la naissance de la musique populaire, « celle qui traduit l'âme de la collectivité ». Sans le savoir, l'esthète de l'avant-garde française, l'ami de Maurice Ravel, découvre le jazz.

Rodolphe ferme le petit ouvrage. Voilà le lieu idéal où il ira. La Nouvelle-Orléans s'est imposée dans son esprit comme une Babylone pleine de princesses et de musique. Elle chassera ses angoisses. Rien ne le lie à ce monde-ci. Rien, sauf l'amour. Et l'amour ne sera jamais aussi intense que prodigué par une amazone du vieux Quartier français. Sur un vieil air américain.

Le récit *Un soir à La Nouvelle-Orléans* laissait à Rodolphe des désirs très différents de ce que sa mère avait espéré. Non seulement il n'avait toujours pas envie de continuer ses études, mais en plus il souhaitait à présent voyager, voir le monde.

Ce fut par simple curiosité qu'il accepta malgré tout d'assister au cours de musique de son cousin.

Suzanne, l'épouse de Charles, ouvrit la porte avec un grand sourire, mais lui fit signe de garder le silence. Les éclats scintillants d'un piano transperçaient les murs. Était-ce Charles ? Rodolphe demeura plusieurs minutes à l'entrée du salon. Une incroyable symphonie de notes déboulait en cascade, résonnant sous le haut plafond et contre la cheminée en marbre. Le miroir ourlé d'or renvoyait l'image du Steinway dont le couvercle, déployé comme une aile, dérobait à sa vue le visage du musicien. Ce n'était pas Charles, car le « druide » se tenait près de la fenêtre, immobile. Non loin, un peu en retrait, une femme âgée était assise. Elle ressemblait à une duègne, emmitouflée dans un châle d'où dépassait une fleur blanche accrochée à sa veste. Elle avait des cheveux courts, le nez camus, une bouche assez large, et l'expression enjouée, matoise, des vieux professeurs bienveillants. Concentrés, Charles et elle ne quittaient pas des yeux le pianiste, prêts à intervenir.

Rodolphe avança, aperçut une main, remonta le long du bras et découvrit le visage d'une jeune madone, dont les cheveux tirés en arrière mettaient en valeur des traits fins. Un collier de perles éclairait son cou. Son chemisier blanc étroitement boutonné et sa jupe droite grise serrée épousaient la ligne parfaite de son corps. Ses pieds n'en finissaient pas de virevolter d'une pédale à l'autre. Il la trouva tout de suite belle. Elle jouait vite, avec une frappe où s'exprimaient son autorité, ainsi qu'une certaine impatience. Rodolphe détenait quelques notions de musique, assez en tout cas pour apprécier une excellente technicienne, capable de donner beaucoup d'ampleur à son jeu, comme si elle possédait trois ou quatre mains. Le métronome en bois dansait au rythme des coups assénés.

Quand elle acheva son audition, l'ultime note demeura longtemps suspendue en l'air, aussi éclatante qu'un écho de cristal. La musicienne, Charles et la femme âgée restèrent comme figés par la résonance mourante. Rodolphe attendit, de peur de briser le fil

invisible entre les maîtres et l'élève.

La vieille enseignante se pencha vers la jeune pianiste et murmura quelques mots à son oreille. Sans doute Rodolphe regretta-t-il à cet instant de ne jamais avoir eu le désir d'apprendre un instrument. Il aurait tant aimé s'asseoir sur le tabouret et interpréter un chef-d'œuvre. Des années de souffrance pour trois minutes de plaisir.

Charles remarqua le jeune homme, apparemment heureux de le voir. Puis il se tourna vers la professeur :

« Je vais vous présenter à madame Marguerite Long et...

– Vous pouvez dire marquise de Marliave ! » coupa l'ancienne sur un ton qui ne tolérait aucune réplique.

Rodolphe observa son visage chiffonné, nimbé de cet orgueil hautain qui l'avait portée au sommet. Cette grande pianiste, égérie des meilleurs compositeurs français du ^{xx}e siècle, Maurice Ravel, Gabriel Fauré, tenait à ce titre de marquise, en hommage à son mari, le musicologue Joseph de Marliave, tué pendant la guerre de 1914. Ce beau mariage lui avait ouvert bien des portes, mais ses « amis » critiquaient son goût pour le luxe et l'« estrade », sa propension à parler trop d'elle. Ils la surnommaient, non sans irritation, la « princesse », décrivait une personne au cœur sec, obnubilée par son art, qui n'avait pas pleuré assez longtemps la disparition de son époux. Combien elle dut être satisfaite lorsque Jean Cocteau déclara à son sujet : « Une prêtresse, une servante du dieu. Et c'est sous ce signe que je la salue. »

Charles en profita pour amener la pianiste devant Rodolphe. Il détestait qu'une personne, et *a fortiori* une femme, fût tenue à l'écart.

« Mademoiselle Jeanne Vincent, je vous présente mon cousin. »

La jeune interprète se joignit au groupe.

« Jeanne est l'un de mes meilleurs éléments », ajouta la marquise.

Marguerite Long avait ouvert son propre conservatoire de piano au début des années 1920 et formé beaucoup de grands noms, Jacques Février, Jean Doyen, plus tard Samson François. Elle ne se privait jamais de répéter – et avec raison – que son école accueillait l'élite du pays.

Jeanne rougit, esquissa un sourire timide, mais se reprit vite et jeta plusieurs coups d'œil impatient vers son piano.

Mon grand-père n'était pas du genre émotif, et pourtant, il avait l'impression d'être exclu.

Il prit congé de Charles. Le compositeur le remercia et promit en riant de l'inviter à La Nouvelle-Orléans. Rodolphe voulut saluer Marguerite Long, mais, assise, la marquise suivait des yeux la seule personne importante au monde pour elle, son élève Jeanne Vincent, qui retournait vers son piano. Ignoré, le jeune visiteur abandonna les lieux, enveloppé de sentiments joyeux et tristes. L'aventure l'attendait, loin de ce snobisme bourgeois auquel il était totalement étranger.

Son rêve de voyage ne dépassa pas Versailles et les vieux murs d'une propriété familiale. Il s'installerait chez sa tante Andrée pendant une année afin de soulager sa mère et de conquérir enfin sa liberté. Cette femme qu'il connaissait assez peu habitait une maison cachée derrière une rangée d'arbres. Des degrés de pierre menaient à un porche décoré de fleurs sculptées et encadré par de hautes fenêtres. Les pièces se perdaient entre de sombres couloirs où des lustres diffusaient, à la tombée du soir, des lueurs tremblotantes. Rodolphe gagna la chambre que sa tante lui avait allouée, au fond de la demeure. Le parquet impeccablement ciré, l'épais couvre-lit vert foncé et la lourde commode en chêne l'écrasaient. Au-dessus, un tableau noirâtre avait dû franchir les siècles, exposant aux regards indifférents son or passé.

La domestique posa la valise du jeune homme, puis disparut, et l'invité demeura seul, à l'écoute du moindre bruit, l'esprit agité. Il observa les volets mi-clos, sans même avoir la curiosité de voir sur quel paysage donnait sa fenêtre et, résolu à combattre une dépression naissante, il décida de sortir, poussa la porte vitrée et atterrit dans un incroyable jardin au gazon d'un vert éclatant. Une couronne de vieilles pierres entourait un petit bassin qui reflétait le soleil à travers les chandelles d'arbres. Là-haut, les nuages circulaient entre les feuillages. Les bruits du monde avaient disparu. Par-delà un muret s'élevait un hôtel particulier, aux balcons finement ouvragés. Rodolphe eut tout de suite la tentation d'y jeter un œil. Il s'approcha, mais le domaine d'à côté paraissait abandonné. Il avait trouvé un refuge plutôt plaisant où il pourrait se reposer, penser.

Sa tante gardait ses distances, lui tenait compagnie lors du petit déjeuner, tôt le matin, avant qu'il ne parte pour l'université – il était censé apprendre le commerce –, se figeait sans rien dire, le dévisageant comme si elle cherchait à percer sa véritable identité.

Il passait des heures au fond du jardin, à observer jusqu'à l'ennui la maison des voisins, essayant de saisir une ombre, un rire, un bruit. Tous les matins, à la même heure, dans la fraîcheur de la rosée, le clac d'un volet le sortait de sa torpeur. Il entrevoyait l'avant-bras d'une femme et le bracelet doré qui cerclait son poignet. Il se penchait, espérant découvrir son visage, sans y parvenir, à moins que, en bon amateur de mystère et d'aventure, il préférât ne rien voir.

À force de fixer le portail d'à côté, il vit parfois passer un élégant jeune homme blond vêtu d'une fine veste de cuir. Il se dirigeait vers sa moto, une Triumph argentée, l'enfourchait et, cheveux au vent, dévalait les rues de Versailles. Il garait sa machine n'importe où, la réparait souvent, se livrant à des travaux qui semblaient ne jamais devoir se terminer.

Au début, Rodolphe et lui se saluaient, puis, peu à peu, leurs échanges se prolongèrent autour de l'engin si souvent désossé, aux pièces posées sur de vieilles pages de journal couvertes d'huile. Le jeune casse-cou, nommé Jean, cherchait peut-être un ami avec qui partager sa passion et ses courses folles à travers la ville endormie.

« Vous aimez le monde du cinéma ? »

Voulait-il l'impressionner ? Rodolphe hésitait. Bien sûr qu'il s'intéressait aux films.

« Je vais aux studios Éclair, à Épinay. Vous avez envie de venir ? »

Rodolphe déclina l'invitation. Mais, le lendemain, il trouva Jean au même endroit, le visage bronzé, diabolique tentateur.

« Alors vous venez ? »

Ce garçon n'avait donc rien à faire ? Rodolphe s'arrêta.

« J'aimerais beaucoup. Mais je ne peux pas. »

Jean n'insista pas.

« Que faites-vous ? demanda-t-il.

– Des études de commerce. »

Le jeune motard se contenta de lui adresser un sourire teinté d'ironie. Rodolphe se rappelait les émeutes place de la Concorde, la violence, la peur qu'il avait éprouvée cette nuit-là, et gardait en ligne de mire son projet de voyage en Louisiane. Alors, il essaya de se protéger de ce charmeur versaillais, comme de toute distraction.

« Vous travaillez au studio Éclair ? demanda Rodolphe.

– Un peu. Je décharge des caisses, je transporte du matériel. Je me destine au cinéma. D'ici dix ans, je ferai un film. J'ai même écrit un scénario. »

Jean lui montra ce cahier que j'ai vu après la disparition de ma grand-mère, un vieux recueil noirci et chiffonné, à l'écriture à moitié effacée : *Le Loup*. C'était une histoire de malédiction dans un château, en Bavière ou ailleurs. Il y avait imaginé qu'une famille d'aristocrates était poursuivie par une bête cruelle. Il avait tout prévu, le lieu de

tournage, la forêt noire, la brume, et en avait écrit aussi les dialogues. « Vous verrez, disait-il, je ferai frémir dans les chaumières. » Pourquoi en Allemagne ? « Parce que les Germains savent bien foutre les jetons ! »

Nombre de filles avaient dû remarquer ses traits fins. Elles s'empressaient autour de lui. On disait qu'il entretenait une liaison avec une célébrité.

Rodolphe et Jean se retrouvèrent un jour aux portes des studios Éclair. Mon grand-père avait l'impression d'accéder au château de la Belle au bois dormant. Il regarda les fenêtres en forme de meurtrières, déambula parmi les bâtiments avec l'envie de pénétrer dans chaque bloc pour voir les scènes qui s'y déroulaient. « Et là... Et là ? Si on entrait ? » demandait-il, ignorant que ce lieu obéissait à des règles. Jean avait conçu un rêve bien des années plus tôt et, depuis, s'efforçait d'y accéder. Cherchait-il l'amour d'une belle actrice ou voulait-il réellement tourner un film ? Rodolphe appréciait ce garçon, dont la séduction paraissait pouvoir dynamiter les murs les plus infranchissables. Jean accosta une jolie brune qui traversait la rue, les bras chargés de dossiers.

« Je viens voir René Clair, il est là ? »

Sans être grand connaisseur, Rodolphe avait aimé le film de René Clair, *À nous la liberté*. Il n'en revenait pas d'entendre citer, dans la bouche de son ami, un nom aussi célèbre. L'employée, surprise, gênée dans sa course affairée, se radoucit en découvrant celui qui avait interrompu son trajet :

« Il était là ce matin. Vous voulez que je me renseigne ? »

Jean poursuivit son chemin sans l'attendre. « Je dois voir quelqu'un. J'en ai pour quelques minutes ! » dit-il avant de disparaître. Rodolphe patienta, craignant qu'un vigile ne le chasse. Puis, à l'angle d'une allée, il aperçut Jean qui lui faisait de grands signes. « Viens ! Ils sont en train de tourner ! » Les deux garçons se glissèrent parmi les entrelacs de fils, le long des panneaux. Ce fut un si joli souvenir que plus tard Rodolphe irait jusqu'à douter de sa réalité. À ses pieds s'étendait un petit village aux maisons en bois, avec son clocher de campagne, traversé par un canal miroitant. Personne ne bougeait. Les lumières des projecteurs balayaient les murs peints. Ils demeurèrent là tout l'après-midi. À un moment, Jean agita le bras, et au loin, entre deux arquebusiers, une femme, en voilette, répondit. « C'est Françoise Rosay ! Quelle actrice ! Je la prendrai pour mon futur film... » Il ajouta : « Et là-bas, c'est son mari. Le cinéaste Jacques Feyder. » Le film s'intitulait *La Kermesse héroïque*, comédie en costumes qui avait la

saveur d'un conte. Jean parlait à toute vitesse. « Je n'ai pas de temps à perdre. La jeunesse passe si vite. Nous aurons bientôt des gueules à faire peur, tu ne crois pas ? C'est maintenant ou jamais ! »

Rodolphe passa plusieurs journées dans les studios d'Épinay, à voir danser les flocons de neige artificielle, se lever le soleil en pleine nuit. Bien plus tard, il regretterait de ne pas avoir exploré plus avant ce monde mystérieux.

Fatigué et joyeux, il raccompagnait Jean jusqu'à son portail, le quittait avec une seule idée : y retourner le lendemain. Et il s'endormait dans l'ombre qu'étendait sur lui la haute et silencieuse maison voisine, imaginant que des actrices et de grands réalisateurs venaient s'y divertir. Il ouvrait sa fenêtre, tendait l'oreille, et se demandait pourquoi il n'avait pas encore été invité.

Le lendemain, il se réveillait tard, descendait doucement l'escalier, et la voix de sa tante résonnait dans le couloir : « Tu es en vacances ? Tu n'as pas cours aujourd'hui ? » Il ne répondait pas. La quinquagénaire jaillissait devant lui. Il évitait de la regarder, secouait la tête d'un air grognon. Elle le suivait, et, pour avoir la paix, il racontait ses cours imaginaires.

Le jeune homme refusait finalement de gâcher son temps dans un amphithéâtre, préférant fréquenter les bars, rêvasser au soleil, sentir la nuit envahir les rues, même si ses escapades étaient parfois décevantes. Il ne trouvait pas toujours avec Jean et sa bande le bonheur espéré. Parfois, les conversations le mettaient mal à l'aise. C'était à qui célébrait le mieux la gloire de son propre nom, exhibant ses armoiries familiales. Les jeunes Versaillais questionnaient beaucoup Jean au sujet de son père, un commandant de la marine, autoritaire (c'est du moins ce qu'on disait), dont le prestige fascinait ces garçons-là. L'homme avait commandé un destroyer en 14-18 et coulé plusieurs navires allemands, avant de se retirer, couvert de décorations, entouré de ses enfants.

« Et ta sœur ? Elle vient ce soir ? » lui demandaient régulièrement les jeunes.

Jean souriait.

« Eh non... répondait-il invariablement. Pas ce soir... Ça ne l'intéresse pas. »

Rodolphe s'amusait de leurs obsessions.

« Ils veulent connaître ma sœur, car ils ne l'ont jamais vue. Ça les énerve. Et toi, tu as une fiancée ? » glissa Jean à l'oreille de Rodolphe, surpris.

Un soir, alors qu'il rentrait tard sans l'avoir prévenue, sa tante lui sauta dessus, le bouscula et, devant sa morgue (c'est du moins l'impression qu'elle ressentit), le poussa dans la rue et claqua la porte derrière lui comme un coup de tonnerre. Un lourd silence retomba. Elle l'avait flanqué dehors ! Il regarda autour de lui, saisi de honte à l'idée qu'un voisin ou une connaissance eût été témoin de cette scène ridicule. Il ne bougea pas, persuadé que sa tante allait revenir et le laisser rentrer, mais Andrée semblait avoir regagné son lit sans se soucier des conséquences de son geste. L'envie lui prit de tambouriner contre la porte, mais son orgueil l'en empêcha. Après tout, c'était un signe : il avait gagné la liberté ! Il marcha un peu au hasard des artères silencieuses, imaginant les familles réunies derrière les fenêtres éclairées, en train de déguster un bon dîner, avant que les enfants regagnent leur chambre et s'endorment d'un sommeil paisible. Il n'avait jamais vraiment connu ce genre de bonheur, mais n'en voulait pas à sa mère. La disparition de son père avait laissé une tempête agitée dans leur famille, que rien ne semblait pouvoir apaiser. Il hésita : retourner chez Geneviève au risque d'un nouvel affrontement, ou vagabonder. L'idée de dormir à la belle étoile l'excita un instant, conforme à son intense désir d'aventure. Puis le plaisir s'évanouit, et il rebroussa chemin pour s'arrêter face à la haute demeure de son seul ami. Il grimpa les marches, l'œil fixé sur la grosse cloche, tendit la main, se demandant s'il n'allait pas voir apparaître Viviane Romance ou Françoise Rosay. Il tira la sonnette, espérant que Jean, pourtant invisible en ville depuis plusieurs jours, l'accueillerait. Une musique légère vint jusqu'à lui. Elle circulait à l'intérieur de la maison, approchait, s'éloignait... Il sonna une deuxième fois. Le petit air mourut, le silence tomba, des pas furtifs remplirent l'espace, le lourd verrou sortit de ses gonds, et la porte s'ouvrit, lentement. Une jeune femme, dans un déshabillé de lys, se tenait devant lui. Il mit quelques secondes à reconnaître la pianiste rencontrée quelques semaines plus tôt au domicile de Charles. Elle ressemblait tellement à Jean qu'il se demanda si son ami ne s'était pas déguisé.

– **J**ean est-il là ?

– Vous le cherchez ? murmura doucement la jeune femme.

– Je ne peux pas retourner chez moi. Est-ce que vous voulez bien m'accueillir quelques minutes ? »

Elle hésita. Finalement, elle s'effaça, le laissa passer, mais posant sur lui des yeux qu'assombrissait une expression de vague contrariété. Elle regretta tout de suite son hospitalité, consciente d'avoir manqué à toute prudence. Si elle critiquait les fréquentations de Jean, elle l'adorait et n'avait jamais la force d'ignorer ou de renvoyer quiconque se recommandait de lui.

Après avoir étouffé un fugace bâillement, elle mena le visiteur dans un petit salon noyé d'obscurité. Rodolphe observait la jeune femme. Elle possédait la même élégance que son frère, avec son visage fier, ses grands yeux allongés. Elle avait attaché ses cheveux blonds de façon rudimentaire.

« Vous ne pouvez pas rentrer chez vous ? demanda-t-elle.

– Non... » soupira-t-il.

Elle n'essaya pas d'en savoir davantage, et il apprécia sa discrétion.

« Il va revenir. Vous pouvez dormir ici ce soir. Nous avons une chambre d'amis ! »

Il observa les fleurs qui répandaient un lourd parfum, presque insupportable. Où était Jean ? se demandait-il, à l'affût du moindre bruit de moto dehors.

Elle posa deux tasses sur un plateau argenté et lui proposa différentes sortes de tisanes. Rodolphe, ne supportant plus le silence, évoqua la seule chose qu'il connaissait de Jeanne, son talent de pianiste. Elle esquissa pour la première fois un sourire. Elle se leva, traversa la pièce, poussa un paravent et dévoila un deuxième salon. Au centre trônait un imposant piano à queue.

« Je ne jouerai pas maintenant... Je ne joue pas beaucoup en ce moment, j'ai une légère blessure à une main... Et puis, mon père est fatigué, alors je le ménage. »

Elle sourit tandis que Rodolphe observait ses mains longues et fortes posées sur les touches. Elle referma vite le couvercle du piano.

« Marguerite Long m'a prise sous son aile. Elle n'est pas commode, je peux vous le dire. Elle doit croire vraiment en moi, car j'ai souffert. Ses cours sont très chers. Je vais sans doute être obligée d'arrêter. »

Elle se tourna vers lui :

« Tout cela n'a pas grande importance. »

Il ne la crut pas. Ses réflexions moroses contrastaient avec l'éclatante fraîcheur qui émanait d'elle.

« Venez ! dit-elle, comme pour conclure cette discussion gênante. Je vais vous montrer votre chambre. »

Ils montèrent un petit escalier, atteignirent la chambre d'amis. Elle sortit une literie d'une armoire, déplia les couvertures, étendit et borda les draps. Elle lui adressa un dernier sourire chaleureux et disparut.

Il ne dormit pas beaucoup cette nuit-là, réfléchissant à ses futures journées, loin de son foyer, et à l'inaccessible jeune maîtresse des lieux.

Il se réveilla tôt et, avant même de songer à petit-déjeuner, dévala les marches et se dirigea vers la pièce de musique avec le sentiment de pénétrer un endroit presque sacré.

Jeanne se trouvait dans le jardin. Un tablier rustique entourait sa taille, et des mèches de cheveux tombaient sur son visage marqué par la fatigue. Elle se penchait sous le soleil, et ses mains de pianiste remuaient la terre, inlassablement. On pouvait l'entendre râler contre les mauvaises herbes. Un chat noir se frottait contre ses jambes. Il la trouva ravissante et détourna aussitôt le regard, car une telle vibration menaçait de l'entraîner dans une histoire douloureuse qui pouvait le conduire à renoncer à ses projets de voyage.

Rodolphe fit la connaissance de l'autre frère de Jeanne, François. Lui aussi, comme Jean, rêvait de consacrer son existence à la littérature, la musique, la poésie ou le cinéma. Bien que le commandant fût hostile à ces fantaisies de jeunes insouciantes, dans cette famille, l'art primait le reste. Rodolphe, lui, assumait son absence de talents artistiques avec fatalisme, tâchant simplement de profiter de ce qu'il apprenait en retrouvant Jeanne et ses frères. Il appréciait l'aîné, François, que j'ai croisé à la fin de sa vie, malheureusement trop tard. Je me souviens de Marie me disant que j'avais été privé du plaisir de connaître un homme à la culture infinie. Je le revois, assis dans son fauteuil, tremblant, un sourire bienveillant figé au coin des lèvres. Il n'avait jamais eu l'allure princière de Jeanne et de Jean, ni leur grâce, mais n'en avait pas moins mené une brillante carrière,

jusqu'à devenir le directeur général de Radio France à la fin des années 1950. Adolescent, il avait été le genre à qui personne ne peut dicter une conduite. Il s'était opposé à son père, rejetant toute idée de carrière militaire ou commerciale, s'enfermant dans sa chambre pour lire et s'adonner à son autre passion, la musique, heureux lui aussi de parfaire sa connaissance du violon avec peut-être l'espoir d'en vivre. Mais le commandant ne voyait pas son avenir de la même manière. Il l'envoya dans une pension, en Angleterre. François emporta son violon, endura la solitude, les coups de garçette sur les doigts, l'uniforme trop serré dans lequel il étouffait. Une nuit, il sauta le mur, se hissa sur la plate-forme d'un train et atteignit le port de Brighton. Il grimpa à bord d'un navire marchand en partance pour la France et se cacha parmi des sacs de pommes de terre, sentant sous son manteau l'étui en bois de son cher instrument qui lui comprimait les côtes. Il passa plusieurs semaines à jouer aux terrasses des cafés, devant les églises, afin d'empocher quelques sous. Ce fut l'un des plus beaux moments de sa vie. Il s'autorisa cette liberté avant d'être ramené à ses parents et envoyé dans une institution encore plus sévère, à La Flèche. Mais le garnement ne s'apaisa pas. Une lettre datée de 1915, adressée au commandant, annonce son exclusion de l'école, l'accusant d'insubordination, de paresse et, pour finir, d'une nouvelle tentative d'évasion.

Il racontait cette période de son existence en riant au coin du feu, montrait son violon de liberté qu'il espérait bien conserver jusqu'à sa mort. Aucune autorité ne le faisait plier.

Rodolphe était reparti vivre chez sa tante, mais sonnait souvent chez ses voisins, en quête de leurs conversations lumineuses et parce que la maison débordait de musique, de petits concerts improvisés. Il venait surtout voir Jeanne, qui menait l'existence des jeunes filles de bonne famille, entre broderie et cuisine, lisait Balzac, Baudelaire, récitait des poèmes sous l'œil attentif de sa grand-mère. Elle s'animait dès qu'un interlocuteur affichait une certaine culture. Le reste ne l'intéressait pas. Une morosité un peu lourde, sans doute une forme d'ennui, embrumait son regard. Elle s'absentait et laissait vagabonder son esprit vers on ne sait quelle pensée lointaine. Un jour que Rodolphe se reposait dans le jardin voisin, sous le feuillage noir du grand chêne, il entendit une mélodie. C'était elle qui jouait ! Les notes résonnaient en échos glacés et tirèrent Rodolphe hors du monde. Il oublia tout, pénétré de l'intense pouvoir de la musique. Elle parcourait le clavier avec tant de finesse, il ne comprenait pas comment elle pouvait douter de ses qualités, dans ses moments de spleen. C'était probablement une sorte de renoncement. Elle aurait déjà dû se présenter aux plus grands concours, fouler les parquets des

auditoriums, au lieu d'attendre qu'on lui trouve un bon mari.

Rodolphe revint souvent chargé de fleurs et plein d'attentions, même si elle le recevait comme les autres. Seule son amitié avec Jean, toujours aussi forte, l'autorisait à nourrir les espoirs les plus fous. Un jour, il sut qu'il l'épouserait. Cette ambition était devenue la première de toutes.

« Je ne trouve plus mes boucles d'oreilles ! »

Le cri de la grand-mère maternelle de Jeanne a longtemps retenti dans notre famille comme celui de la Castafiore. Tous les petits-enfants se mettaient alors à chercher le précieux trésor afin de rassurer leur mécène adorée, cette protectrice des peintres, sculpteurs et écrivains, qui avait transmis à ses descendants l'amour des Arts et accordait plus d'importance à un compositeur qu'à un polytechnicien.

Le commandant s'était lui aussi entiché d'elle. Il n'avait jamais connu ses parents, sur lesquels courait une étrange histoire que seule la vieille domestique connaissait, tout en se gardant bien de révéler le secret. Sa mère, une belle femme, aurait été la maîtresse d'un monarque, Napoléon III, Léopold de Belgique ou Maximilien d'Autriche, et dans l'un de ces lits royaux aurait été conçu le père de Jeanne. Celui-ci fut élevé sur les bancs d'un collège strict et y passa sa jeunesse comme pensionnaire, recevant chaque mois une somme importante, pour son éducation. Et la rente continua à lui être versée toute sa vie, sans qu'il pût jamais en déterminer la provenance.

Jean ricanait, excité par ces mystères qu'il avait tout de suite partagés avec son ami. Devenu un confident privilégié, Rodolphe se sentit plus proche du commandant et éprouva même de la compassion pour cet homme sans père qui essayait de se donner une contenance derrière une froideur agressive.

La disparition des bijoux bouleversait la famille.

Jean, qui souriait en observant l'affolement général, attira Rodolphe à l'écart.

« Tu viens ce soir ? J'ai quelque chose à te montrer. »

Ils partirent dans la nuit vers Paris et arrivèrent devant le Théâtre Marigny, enveloppé de lumière, où se pressait la foule. Jean tendit deux tickets à la caissière. Rodolphe découvrit ainsi *La Créole* de Jacques Offenbach, une opérette plutôt ratée. Mais il n'oublia jamais cette fille noire aux longues jambes, montée sur ressorts, dont le corps était couvert de laine blanche. Sa souplesse, son agilité donnaient à l'exotisme de pacotille un intérêt inattendu. L'histoire ne mérite même pas d'être racontée, et d'ailleurs Rodolphe s'en moquait. Par moments, il observait Jean qui suivait avec un regard halluciné les mouvements gracieux de Joséphine Baker.

À la fin, Jean se leva très vite, tira son ami par le bras et l'entraîna vers les coulisses. Ils patientèrent devant une loge pendant près d'une heure, puis un homme vint les chercher. Rodolphe demeura seul. Il regrettait d'être venu. Jean réapparut, la mine réjouie. « Une voiture avec chauffeur nous attend. » Mon grand-père hésita pour la première fois de sa vie tandis que Jean n'arrêtait pas de gesticuler, de parler, il avait une chose importante à dire, brûlait de la lâcher, et, n'y tenant plus, à bord de la limousine où les deux garçons avaient fini par monter, il extirpa du fond de la poche de son manteau deux objets étincelants. Rodolphe mit peu de temps à les identifier.

« Tu as compris ? C'est un secret entre nous », murmura Jean, le visage rouge de plaisir.

Qui n'aurait pas compris ? Le coupable était heureux, incapable de mesurer la portée de son geste. Rodolphe jeta un regard inquiet vers le chauffeur. La suite se déroula comme dans un rêve étrange. La voiture s'arrêta devant un hôtel luxueux. Jean se tourna vers son ami et, de son air rieur et fier, lança : « Tu m'attends, hein ? J'aurai des choses à te raconter. » Puis il s'engouffra dans le hall. Rodolphe savait qu'il aurait dû partir à toutes jambes, il fit les cent pas dehors, réduit à observer, du fond de la nuit glacée, les allées et venues des invités. Jean lui avait demandé d'attendre, mais cet ordre ne résista pas à la curiosité, à la lassitude aussi, et, pris dans le tourbillon de la foule, il se laissa entraîner par un groupe à travers les salons, parmi les buffets rococo. La fatigue commençait à alourdir ses paupières, de sorte que la vision de cette longiligne femme noire, flottant sur le tapis laiteux, lui apparut d'abord comme une illusion. C'était bien elle, l'agile comédienne qu'il avait vue au Théâtre Marigny quelques heures plus tôt. Joséphine Baker. Vêtue d'une robe blanche au col ourlé de fourrure, elle marchait, droite, comme sur une éternelle scène de théâtre, puis disparut dans l'ascenseur. Se pouvait-il que... L'interrogation n'a jamais trouvé de réponse probante, et la disparition des bijoux a gardé cette aura des secrets familiaux que l'on aborde avec la plus extrême prudence, de même l'éventuelle liaison de Jean et de Joséphine sur un tas de pierres précieuses.

Rodolphe fixa longtemps l'ascenseur, puis finit par se décider à rentrer, l'esprit plein de visions romanesques, d'envies, de regrets mêlés à une certaine fatalité. En découvrant les pas rythmés de la féline Américaine, il avait vu apparaître cet art venu de l'autre côté de l'Atlantique, le jazz. Les concerts de Jeanne avaient instillé dans son âme la passion de la musique. Il avait désormais envie de développer ses sensations, toutes ses sensations, au-delà du classique. Il remonta le fil de l'histoire, jusqu'à la « Revue nègre » de Joséphine Baker, dix ans plus tôt, éplucha tous les articles sur le sujet, intrigué par le nom

du saxophoniste, ce Bechet, originaire – tiens donc ! – de La Nouvelle-Orléans. Il fréquenta les endroits où Joséphine avait chanté et initié les Parisiens au charleston : l'Abbaye de Thélème, place Pigalle, le Swing Time, ce bar-restaurant de Montmartre où, le samedi et le dimanche, à l'heure du thé, un orchestre, le Hot Club de France, faisait bouger les couples. Il ne dansait pas, mais il participait, depuis son petit recoin d'ombre, en tapant du pied. C'étaient des caves basses pleines de passages secrets. Il avait remarqué un saxophoniste immigré, peut-être André Ekyan, l'un des grands meneurs du jazz hexagonal, au jeu suave, tout en douceur, ainsi que d'autres musiciens, des bateleurs qui avaient toujours un récit aux lèvres, heureux de narrer leurs voyages aux États-Unis, leurs rencontres avec des maestros de New York ou du vieux Sud. En les écoutant, Rodolphe goûtait simplement son plaisir, obligé de se contenter de ses rêves.

Il n'a jamais rien révélé de l'équipée nocturne à l'hôtel de Joséphine Baker, mais il l'avait certainement en tête, le matin du 17 avril 1937, lorsqu'il épousa Jeanne Vincent dans une église de Versailles. Les échanges de regards entre Jean et lui ne laissaient aucun doute sur leur passé complice et leurs affinités. Rodolphe – et il savait que le frère jumeau de son épouse pensait comme lui – aurait aimé mêler les musiques pendant l'office, associer le jazz au classique, mais la tradition l'emporta : un organiste interpréta une aria enlevée, et il n'eut pas à se plaindre.

J'ai vu les photos des noces de mes grands-parents, Jeanne, dans sa longue robe virginale, très digne, avec son profil de prêtresse grecque, et à côté, Rodolphe, en tenue militaire. Plus loin, Jean et François sont tous deux grands et beaux et ont des têtes de vainqueurs. Je sais que Jeanne s'est battue, a imposé ses vues malgré les portes claquées et les bouderies. « Non, tu n'épouserai pas un protestant ! » avait dit son père. Elle utilisa tous les arguments possibles, le passé illustre de cette grande famille d'industriels, les Koechlin, répéta qu'elle jouait les œuvres de Charles. Heureusement, Jeanne reçut le soutien de sa mère Hélène.

Rodolphe ne prit pas tout de suite conscience des combats que son épouse avait livrés. Il savait dans quel coin du monde il l'emmènerait fêter leurs noces : à La Nouvelle-Orléans. Jeanne soupira secrètement. Elle n'y était pas favorable. Elle n'aimait pas voyager, et la Louisiane, éloignée, peuplée de « sauvages » (ce qui m'a toujours frappé et fasciné chez ma grand-mère, c'est sa lecture surannée du monde, très « Fenimore Cooper »), l'effrayait un peu. Mais elle dompta ses appréhensions et consentit à séjourner une semaine ou deux là-bas, mais à condition qu'ils accomplissent la traversée sur un beau transatlantique.

Rodolphe patienterait cependant avant d'effectuer ce voyage. La famille de Jeanne ne disposait pas de moyens énormes, ou peut-être leur maison dévorait-elle une grande part de leurs revenus. Le jeune couple devrait compter sur lui-même et commencer par assurer ses arrières plutôt que de songer à parcourir le monde. Jeanne tomba d'ailleurs assez vite enceinte, et Rodolphe devint responsable.

« Nos enfants seront protestants », prévint-il.

Elle fut choquée, mais se rendit vite compte de la détermination de son mari. Il avait été investi d'un devoir de mémoire envers une « religion pure, martyrisée ». Il se rappelait Geneviève, sa mère, assise sur le bord de son lit, répétant à son oreille, d'une voix douce, que leur bonne famille alsacienne était l'ambassadrice de la « meilleure des morales, et la plus juste ». Jeanne n'insista pas. Elle avait parcouru tant de chemin pour faire accepter cet homme, qu'elle ne voulait plus reculer.

Il l'emmena loin de Versailles et, grâce à son reste d'héritage, l'installa rue Jean-Bologne, dans le XVI^e arrondissement. Il s'occupa de tout, et Jeanne, qui détestait les contraintes, apprit à supporter le tempérament dirigiste de son mari. Elle aimait son dynamisme, cette faculté qu'il avait de trouver de nouvelles idées, admirait sa foi dans leur avenir à tous les deux. Il essayait de tenir sa mère à l'écart. Geneviève se montrait pressante, à la limite du supportable, intervenait à tout bout de champ, ayant trouvé un moyen de combler sa solitude. Rodolphe la provoquait, lui infligeait la revanche d'une tête brûlée assagie.

Le 8 mai 1938, à 14 h 58, arriva sur terre mon père Philippe. Ses rêves d'une jeunesse insouciant parurent sans doute à Rodolphe un peu ridicules en comparaison de cette naissance. Il continuait néanmoins à mettre de l'argent de côté, afin de préparer son grand voyage, dont il avait encore une fois repoussé l'échéance à cause de son service militaire.

Je ne sais presque rien de l'expérience de mon grand-père sous les drapeaux, à Saumur, mais un acte témoigne de son fier caractère et de son audace, que le mariage et la paternité n'avaient pas endormis. À la question « Savez-vous monter à cheval ? », il répondit « oui ! » sans hésiter, persuadé de pouvoir se débrouiller. De toute façon, personne ne lui avait jamais appris quoi que ce soit. Il parvint à se maintenir en selle, passa de sales journées, le dos moulu, à traîner les séquelles de plusieurs gamelles. La douleur et les humiliations (*non, pas ce mot. Ton grand-père n'a jamais éprouvé d'humiliation*, me dit Marie) qu'il endurait n'avaient qu'un seul but : en remonter au commandant Vincent. Il n'aurait pas cru que sa rude épreuve militaire le remplirait de

nostalgie à l'idée de quitter l'éclatant uniforme pour le costume de futur vendeur d'automobiles. Il avait appris à monter, à jouer aux cartes, à commander, s'était adonné à la fête, aux sports, sans mauvaise conscience. Au moment de changer d'horizon, il regretta la vie au grand air, mais son passage dans l'armée lui avait redonné de l'ambition. Il se donnait désormais trois ans pour accomplir quelque chose de noble.

Jeanne et lui vécurent ces années dans le bonheur malgré les difficultés financières, et le projet sans cesse ajourné de leur voyage de noces. La vieille bonne versaillaise s'était mise à leur service. Rodolphe protestait, en vain. Décidé à se libérer de son étouffant beau-père, il ne pouvait accepter son aide, et le meilleur moyen de s'en délivrer était bien sûr la promotion sociale. Il devait grimper au sommet ou disparaître... Il s'était fixé une mission et n'avait pas le droit d'échouer. Il osa sa première folie, l'achat, pour sa femme, d'une magnifique décapotable remarquée dans les vitrines Peugeot. Un jour, à l'heure du déjeuner, il se rendit chez le concessionnaire. Il contempla la carrosserie jaune, les sièges en cuir rouge, se glissa à l'intérieur de la limousine et la conduisit prudemment jusque devant chez lui, rue Jean-Bologne. Il monta l'escalier à toute allure et pria Jeanne de descendre après lui avoir demandé de fermer les yeux. Arrivée en bas, elle les ouvrit et porta aussitôt la main à son cœur, refusant presque d'y croire. Il se pencha, tira doucement la portière, invita son épouse à prendre place sur le siège, puis fit démarrer le véhicule et se dirigea vers le bois. Le visage tourné vers le soleil, heureuse, Jeanne humait pleinement l'air, même si une légère appréhension gâchait quelque peu son plaisir. Elle craignait de se laisser griser, ce qui était contraire à son éducation versaillaise. L'homme, à côté d'elle, cet époux presque inconnu et libre, l'attirait et l'inquiétait. La jeune femme avait pourtant l'intuition qu'elle ne vivrait pas un mariage tranquille. Elle rentra à la maison, un soir, le visage blême : « La France vient de déclarer la guerre à l'Allemagne... »

Rodolphe s'assit et soupira. Il avait complètement oublié la politique, la crise, Hitler... Il allait tout perdre.

Mobilisé, Rodolphe fut envoyé dans une garnison du côté de la Belgique. Comme beaucoup, il emporta avec lui quelques objets chers à son cœur : des photos de Jeanne et de son petit garçon, et l'ouvrage de Charles, *Un soir à La Nouvelle-Orléans*. Il avait eu des nouvelles de Jean, affecté dans une brigade motocycliste. « Nous allons les écraser ! » disait le jumeau de Jeanne. Rodolphe ne partageait pas cet enthousiasme. Au moment de partir, il serra fort son épouse, enceinte de leur deuxième enfant, salua sa mère Geneviève, toute tremblante, embrassa son père, alors âgé d'un an, et prit la direction de la gare, le cœur battant. Sur le chemin, il échafaudait toutes sortes de scénarios, un recul de l'Allemagne, une concorde de dernière minute. Il avait obtenu de son patron la promesse qu'il récupérerait son emploi sitôt la paix revenue. Cette assurance le réconfortait, mais rapidement le doute l'empoisonnait de nouveau. Son espoir était-il insensé ? C'était la même rengaine qu'en 1914.

Il faisait froid. La drôle de guerre avait commencé. Rodolphe crapahuta dans le nord de la France, sans voir d'ennemis. Il écrivait à Jeanne de longues lettres où il disait son impatience de voir la fin de cette absurdité. « Les deux armées ne paraissent pas vouloir s'affronter », concluait-il avec optimisme. Elle le tenait au courant de son accouchement imminent, et il se disait furieux de ne pouvoir y assister.

Peut-être fut-il soulagé en apprenant que les Allemands avaient enfin décidé de passer à l'offensive. J'ignore quel fut exactement la suite, mais plusieurs témoins et mon grand-père lui-même rapportèrent un choc entre deux bataillons dans une ville brumeuse, et en pleine nuit. Les combattants ne voyaient de leurs ennemis que les reflets de leurs armes. Rodolphe rasait les vieux murs des fermes, accroché à son fusil, les pieds trempés, ne sachant pas où il marchait. Pendant ces semaines d'immobilité, il avait pensé à Jeanne jusqu'à la névrose, l'obsession. L'action le libérait de ses songes douloureux. Maintenant, il bougeait. Une pluie fine mouillait ses vêtements. Il tira vers une maison obscure, puis avança. Un cliquetis métallique fit trembler le sol, tandis qu'une sombre masse traversait la route transformée en bournier. Un char. Cette effroyable machine, dont chaque mouvement soulevait une gerbe d'eau, déplaçait l'air humide, faisant un trou glacé autour, et il l'observa sans penser à reculer, puis il quitta sa cachette et courut, ébloui par des éclairs, des déflagrations

de mitrailleuses, le corps plié en deux, la tête rentrée, en trébuchant, haletant. Il devait rejoindre son unité. Il essayait de percer le brouillard quand une scie lui transperça le crâne. Il chuta dans la boue. Le silence revint.

La nuit s'effiloça, un soleil humide, rougeâtre, réapparut. Les traces des chenilles s'étaient fossilisées sur la terre en train de sécher. Les infirmiers ramassaient les blessés et laissaient les morts. Un médecin militaire remarqua, parmi les dizaines de cadavres, un corps gisant dans une mare de sang. « Je le connais ! » La veille, il avait joué au bridge avec lui. Il appela les brancardiers. Le combattant respirait encore et fut soulevé délicatement, puis acheminé jusqu'à l'hôpital le plus proche. Les chirurgiens l'opérèrent d'urgence, mais durent se rendre à l'évidence : ils ne pouvaient pousser le bistouri plus avant sous peine d'endommager le cerveau. Des morceaux de projectile s'y étaient logés, à quelques millimètres des points vitaux. Avec un peu de chance, le blessé vivrait à condition que l'intrus métallique ne bouge pas. Les médecins craignaient cependant que le pire arrive dans les prochains jours, au mieux les prochains mois.

Rodolphe n'apprit rien de l'énorme débâcle que subirent les troupes françaises. Mes oncles ne devinrent pas des héros. Face à un char allemand, Jean versa sa moto dans un fossé afin de ne pas être capturé et resta de longues minutes, coincé sous sa machine qui tournait au ralenti et dont le pot d'échappement lui brûlait la jambe. Malgré l'intense souffrance, il ne poussa pas un cri, tandis que les soldats de la Wehrmacht triomphante passaient à une dizaine de mètres de lui. Il garderait des séquelles de l'épreuve.

C'est ainsi que l'amer goût de la défaite revint hanter notre famille. Jeanne fut informée de la blessure de son mari et de son hospitalisation. Elle décida de le rejoindre. De toute façon, comment aurait-elle pu assister au triomphe allemand ? En sortant de l'appartement rue Jean-Bologne, portant ses deux fils serrés contre elle, suivie de la nourrice, elle se précipita vers la belle décapotable. En toute hâte, elle remplit le coffre de vêtements, embarqua ses garçons, la vieille domestique, et consentit même à emmener Geneviève sur les routes de l'exode.

Le voyage fut pénible. Geneviève considérait sa bru comme un larbin, lui confiait sa valise, ses chaussures, ne cessait de l'accabler d'ordres et de recommandations. Jeanne ne dit rien jusqu'au moment où, épuisée, elle lui jeta ses affaires à la figure. « Portez-les vous-même ! » Désespérée à l'idée de retrouver son mari blessé, elle ne supportait plus l'autoritarisme absurde de sa belle-mère, échevelée, qui avait froid, chaud, faim, se mettait en colère sans raison, et que la

guerre, la défaite, le désordre avaient déséquilibrée. Seul l'amour du mari et du fils représentait l'ultime lien entre deux femmes étrangères l'une à l'autre.

La famille se rendit près de Lyon, dans le château de la marquise de Villaréal, une amie versaillaise des parents de Jeanne. Là-bas, une violente querelle éclata. Geneviève gifla ma grand-mère, un soufflet qui retentit encore dans ma famille, plus de soixante ans après. Bien sûr, l'imminence des retrouvailles avec leur héros les angoissait et augmentait la brutalité de leurs rapports. Mais, aux portes de l'hôpital de Lyon, elles ne dirent plus un mot. Elles le trouvèrent allongé, la tête bandée, affaibli, pâle. Elles s'efforcèrent de se montrer dignes, sans y parvenir complètement. Mon grand-père avait repris conscience. Il les invita à garder espoir sur un ton tremblant mais autoritaire qui ne souffrait aucun commentaire.

« Nous allons retourner à Paris et vivre normalement !

– Malgré les Allemands ? demanda Jeanne tandis que Geneviève, prostrée, fixait en se frottant les mains nerveusement le corps meurtri de son garçon.

– Malgré les Allemands ! Ils ne nous chasseront pas de chez nous ! »

Un médecin fit un signe aux deux femmes et les conduisit dans son bureau. Il leur apprit que l'éclat du projectile avait gravement endommagé l'audition de Rodolphe. Il n'entendrait plus jamais bien, si tant est qu'il vécût. « Il a eu beaucoup de chance. Mais si les bouts de métal que nous n'avons pu extraire bougent, c'est... » Le spécialiste ne termina pas sa phrase, mais Geneviève et Jeanne comprirent. Elles se regardèrent et, à cet instant, se sentirent proches l'une de l'autre. Rodolphe n'ignorait rien de sa situation, mais s'attachait à ignorer superbement la menace qui pesait sur lui, commençant même à bâtir des projets à long terme. Aucun obstacle ne réussirait à les contrecarrer.

Quelques semaines plus tard, Geneviève, Jeanne, Rodolphe et leurs deux fils reprirent le chemin de Paris désormais occupé.

À Paris, une seule préoccupation : survivre, repousser le froid. Adrienne, la domestique, rapportait du bois et le brûlait, éclairant les grandes pièces sombres. Les placards étaient vides. Chaque matin, Jeanne cherchait des idées afin de nourrir sa famille. Dans les banlieues maraîchères flamboyaient, disait-on, des carottes d'un orange éclatant. Elle prit sa bicyclette, fit monter mon père sur le porte-bagages et pédala jusqu'à Croissy, mais elle trouva les terrains dévastés. Les Parisiens, comme des sauterelles, avaient tout arraché. Par dizaines, ils poussaient leurs vélos chargés de légumes, quelques-uns se battaient à coups de couteau pour de misérables poireaux. Elle ne pouvait lutter contre eux et renonça. C'était toujours la même chose. Les plus forts avaient raison. Elle réussit cependant à acheter des carottes (100 francs la botte), les glissa dans la sacoche et fila à vive allure, puis s'arrêta en chemin, ayant aperçu de superbes laitues.

Le lendemain, elle recommençait. Ses enfants l'inquiétaient. Philippe, son aîné, connut un troisième hiver de guerre – en 1943 – difficile. Il contracta une violente fièvre. Dans ses lettres entassées pêle-mêle sur mon bureau, adressées à je ne sais qui, ma grand-mère livre ses angoisses, regrette la mauvaise santé des uns et des autres. Elle se rassure avec son second fils, très en forme, puisqu'à trois ans, écrit-elle, il « chante très convenablement » *Au clair de la lune*, accompagné au piano par elle-même, j'imagine. « Même son père le reconnaît. » Disant cela, elle laisse supposer que Rodolphe avait repris une vie familiale normale et qu'une comptine susurrée par une voix d'enfant ne meurtrissait pas ses oreilles. Cette image m'amuse, car je sais que mon oncle Thierry a toujours eu des dispositions pour le chant. Mon père m'a raconté que, peu après la guerre, il avait entendu, un soir, sur la place d'un village où la famille passait ses vacances, s'élever une voix haut perchée. Il s'était précipité pour apercevoir son petit frère en culottes courtes, avec ses petites boucles blondes, sur un podium, il chantait *Étoile des neiges*. Ayant appris qu'un pain d'épice était promis au vainqueur d'un concours de chant, le gosse n'avait pas hésité et l'avait gagné.

Jeanne écrivit beaucoup durant cette période. Soigné à l'hôpital Foch, son frère Jean avait regagné le domicile familial, sans argent ni travail, traînant la jambe. Quoique les médecins lui aient déconseillé de conduire à nouveau une moto, il envisageait de s'acheter une énorme cylindrée pour filer dans le maquis. Mais les concessionnaires

avaient fermé ou avaient été réquisitionnés. Jean, en manque d'argent, errait de Versailles à Paris, porté par des idées confuses, hésitant entre faire du cinéma et entrer dans la Résistance. Ma grand-mère n'évoque pas les ambitions de son jumeau et le remercie surtout de l'aide morale qu'il leur apporte. Pourtant, il n'avait pas renoncé à fréquenter le milieu du septième art, et pouvait encore compter sur cette beauté à laquelle des actrices avaient été sensibles. Un soir, il revint accompagné d'une jeune femme. C'était la comédienne Madeleine Sologne, jolie blonde à qui toutes les gamines de France rêvaient de ressembler. Jeanne a fait de cette vision le rayon de soleil des années noires. Apparemment, Jean avait réussi à monter son film, précisant bien qu'il n'avait pas bénéficié de capitaux allemands, et à attirer l'une des comédiennes les plus prometteuses de l'époque. Il choisit lui-même le cinéaste, William Dorat, et loua le château fort d'Anjony, dans le Cantal, où le tournage dura plusieurs semaines, en extérieur. Le film, qui fait aujourd'hui partie des classiques du cinéma français, passe de temps en temps à la télévision, sans émouvoir les critiques. Je dirais qu'il a plutôt mal vieilli, mais que son atmosphère poétique reste assez prenante, et lorsque je vois au générique le nom de mon oncle, comme producteur, scénariste et dialoguiste, je frémis d'aise. J'aime toucher le vieux cahier noir plein de taches du *Loup*. Je n'ai pas connu Jean, mais je sais que son charme lui ouvrait toutes les portes, dont celle de Madeleine Sologne. J'ignore si le film a obtenu du succès, il a en tout cas rapporté un peu d'argent.

Ce rayon de lumière fila, chassé par les soucis. Rodolphe livrait une bataille secrète et redoutable contre le lourd et envahissant silence à l'intérieur de lui. Il attendait le violent assaut qui lui ferait rendre définitivement les armes. Ce grand-père, si déterminant dans notre vie et notre culture, m'inspire aujourd'hui tant d'admiration, bien que je l'aie peu connu ! Son visage et son attitude sévères, intimidants pour l'enfant que j'étais, furent le paravent de son *courage* (précise Marie), de ses angoisses. Il n'envoyait pas encore promener les objets, il avait juste peur de mourir et de *laisser les siens sans ressources* (Marie). Les migraines dont il avait tout à craindre survenaient la nuit. Il s'agitait, secouait le lit, allumait la lumière, en sueur, réveillant sa femme, persuadé qu'il vivait le moment tant redouté. Jeanne courait à la salle de bain et revenait avec une serviette imbibée d'eau froide, des médicaments.

Elle s'occupait aussi du commandant, très malade, en bout de vie, plein de déceptions à l'égard des Anglais depuis qu'ils avaient coulé la flotte française à Mers el-Kébir afin d'en priver les Allemands. Lorsqu'elle rendait visite au vieil homme, elle essayait de ne pas trop prêter attention à ses récriminations habituelles.

Rodolphe avait besoin d'un appareil auditif. Mais où le trouver ?... Jeanne, fatiguée par ses deux fils, payait déjà au prix fort et au marché noir de quoi se nourrir, consciente qu'elle pouvait un jour rentrer et découvrir son mari mort. Pendant cinq ans, mon père Philippe et son frère ont été privés du moindre plaisir accordé habituellement aux enfants, une nourriture de qualité, des jouets, l'affection de parents trop occupés à survivre.

Rodolphe sentit malgré tout qu'il remportait la bataille. Il se mit à célébrer chaque nouvelle année comme une grande victoire sur sa fin annoncée. Parfois, sa tête était prise dans un étau... Il redoutait physiquement la musique trop forte, mais son esprit et son cœur la réclamaient. Selon l'heure du jour, cette passion se transformait en torture. Jeanne ne l'ignorait pas, mais, tout comme les lettres et l'écriture, Chopin et Mozart l'aidaient à supporter l'Occupation et ses terreurs, lui donnaient du courage. Elle jouait tous les jours, vivant au rythme du métronome. Elle éliminait les partitions trop dures, trop arides, par crainte de fatiguer son mari convalescent, mais jamais elle n'aurait renoncé à ses gammes, au plaisir de glisser ses mains sur les touches. Elle se levait à l'aube, faisait les courses en raclant les fonds de tiroir, revenait et, à midi, jouait trois quarts d'heure avant de préparer le frugal repas. L'après-midi, la maison replongeait dans un lourd silence. Rodolphe se reposait, et Jeanne tournait en rond, puis déposait un disque sur le gramophone, en prenant soin de baisser le son, comme une mélomane clandestine. Elle craignait les Allemands et les réactions de son époux. Parfois, un simple friselis violoneux le fracassait. Il arrivait et, sans rien dire, retirait le bras du phonographe. Désespérée, elle le voyait repartir furieux, sans se douter qu'il regrettait son geste. Mon grand-père combattait deux passions chères à son cœur, sa femme et la musique, et le supportait mal, persuadé que Jeanne ne voulait pas prendre la mesure de sa souffrance.

J'ignore quel aurait été leur avenir à tous les deux si l'Occupation avait duré un an de plus. Jeanne ne connaissait pas grand-chose à la politique. On ne lui avait pas appris... Elle écrivit :

Mon amie Marguerite est venue goûter. Elle m'a raconté un dîner à Ligné chez les Robert avec l'amiral Platon qui dit que la force des Allemands est encore immense et que, de part et d'autre, la guerre peut encore durer des années. Il croit à la victoire des Allemands, dit préférer la perte de l'Alsace et de la Lorraine à la perte des colonies. Ça peut se discuter quand même !

Elle lisait Émile Zola et assemblait des suites de notes :

Jean qui était chez lui m'a téléphoné que le bruit des bombes arrosant Renault semblait un roulement de tambour. Hier,

bombardement sérieux. C'est encore le 16^e qui a écopé. Les avions sont passés au-dessus de la cuisine. On les voyait très bien. Soudain l'un d'eux se détache et continue à monter en flambant comme une torche ! Vision horrible. Il continuait sa route en flammes puis tout à coup s'est mis à tomber verticalement. Et, à côté, descendant lentement, un tout petit point brillant... Le parachutiste en flammes ! Une minute après, un second avion en flammes. Jean a tout vu à la jumelle depuis la fenêtre de la cuisine. Il a vu trois parachutistes sauter et s'éloigner vers le nord. Sans flamber. Les bombes ont été jetées sur Renault. C'est évidemment ce qu'il y a eu de plus sérieux jusqu'à présent. Vos pommes de terre sont rentrées. On commence à sortir les nôtres. Les vôtres sont plus grosses ! On ne l'aurait pas cru à voir les feuilles.

Les petits ont été enchantés de leurs cartes. Philippe a demandé tout content si vous rentriez demain.

L'oreille si sensible de Philippe résonnerait longtemps d'un cri guttural entendu un jour que la famille circulait à bicyclette en ville. Tremblants, ils se retournèrent, prêts à affronter l'ogre assoiffé de sang des contes de Perrault. Mais le géant qui les avait interpellés n'avait pas de barbe rousse ni de boucles enflammées. Le soldat du Reich, un troufion terrifiant, pointait du doigt un paquet de beurre tombé du panier. Ils revinrent épuisés dans leur appartement de la rue Jean-Bologne.

La Libération arriva d'un coup. Elle délivra la famille. Jeanne descendit dans la rue pour acclamer l'armée du général Leclerc, et Rodolphe la suivit. Pour la première fois depuis cinq ans et sa chute sur le champ de bataille, il respira un bon bol d'air, maigre et pâle, mais vivant et heureux.

J'ai en mémoire l'image d'une jeep et de GI, des enfants qui tournent autour. Les témoins m'ont raconté leur joie, les cris. Des airs de jazz retentissent. Parmi les gosses frétilants se trouve un jeune homme appelé Jean-Pierre Leloir. Comme les autres petits Français, il a manqué de tout pendant cinq ans et observe un soldat américain, espérant recevoir des bonbons, du chocolat. Le marine se penche et lui tend un drôle d'objet. Un appareil photo. Ce geste va décider d'une vie. Jean-Pierre deviendra l'un des plus grands photographes français. Futur collaborateur et ami de mon père, il sera avec lui à l'origine de la création de *Rock & Folk*.

Emportant son Kodak, il se fond dans la foule joyeuse, les flonflons, les bals...

Je crois aussi pouvoir deviner les sentiments de mon grand-père en 1945, au milieu de cette population en liesse. Pour lui, la guerre n'était pas finie. La balle allemande pesait lourd. Cependant, il voulut partager la joie et l'insouciance collectives et décida d'ignorer sa blessure, de ne plus jamais en parler, et tança sévèrement quiconque s'aventurait à y faire allusion. Il mit tout de suite au pas sa mère et Jeanne qui se tournaient vers lui toutes les deux minutes pour s'enquérir de sa santé. Il ne supportait plus leur sollicitude. Après tout, il pouvait presque vivre comme un être normal, grâce à un nouvel appareil, plus discret, dont il cachait l'armature sous ses cheveux et dans son col. D'ailleurs, il retrouvera tout de suite son emploi. Et quand Jeanne l'invita à réclamer une pension d'invalidé de guerre, il balaya la suggestion d'une main. « Alors ça non ! Quelle invalidité ? Je suis NORMAL. » Elle cherchait surtout à améliorer l'ordinaire des enfants. Il n'avait pas compris, mais la rassura. Comme le patron, monsieur Alain, le lui avait promis, Rodolphe récupérerait donc son poste chez Peugeot. Pourtant, le doute ne le lâchait pas, et lorsqu'il emprunta, pour la première fois depuis la fin de la guerre, le chemin de son bureau, il ne se sentit pas très bien. Comment ses nouveaux collègues le recevraient-ils ? Quels regards porteraient-ils sur lui ?

Les employés ne semblaient pas avoir été trop marqués par la guerre. Plus de trois cent mille Français avaient été tués ou blessés, mais ces chiffres ne disaient rien à beaucoup. Certains eurent la délicatesse d'ignorer son handicap, d'autres montrèrent à son égard une politesse exagérée et artificielle. Ces gens-là, qui ne s'étaient pas montrés autrefois formidablement altruistes, lui conseillaient

maintenant de faire valoir sa blessure afin d'obtenir des promotions rapides. Il se tournait vers eux, les surplombant de sa grande taille, et répondait sur un ton froid : « De quoi parlez-vous ? » Il refusa même des congés supplémentaires. Personne ne s'avisa d'insister.

Il avait bien l'intention de recommencer à zéro, débarrassé du costume encombrant du héros ou de l'homme dont on avait pitié. Cette discrétion ne l'empêchait pas de conserver précieusement dans son tiroir sa médaille de guerre, secrètement fier d'avoir combattu au service de sa patrie, comme son père.

Ne ménageant pas ses efforts, il profita d'un départ à la retraite et d'un changement de service et grimpa d'un échelon. Il arrivait tôt et repartait tard, recevait les clients avec beaucoup de soin et d'élégance. Jean lui rendait souvent visite. Il réfléchissait à un deuxième film, avait presque fini un nouveau scénario et rêvait de réengager Madeleine Sologne. Hélas, il ne pouvait plus l'atteindre depuis le succès de *L'Éternel retour* avec Jean Marais, sorti un an après *Le Loup*. Rodolphe souhaita lire son projet.

Le cinéma lui permettrait d'oublier un temps sa mère Geneviève. Il n'en pouvait plus de ses humeurs, de son tempérament maussade et querelleur, de ses superstitions. Elle disait toujours : « Ne dis pas ça ! Ça porte malheur ! » À quoi Jeanne répondait en aparté : « C'est elle qui porte malheur ! » Leur passion commune pour le piano et leur talent dans ce domaine ne les rapprochaient pas. Jeanne dirait plus tard à son jeune fils, Benoît : « Ma belle-mère n'a jamais joué devant moi. »

Geneviève avait passé les dernières semaines chez eux, sombre, oisive, inquiète, demandant en permanence qu'on s'occupe d'elle, qu'on la prenne en considération, qu'on l'aime. Un courrier changea tout. Elle déplia nerveusement la fine enveloppe et serra les poings. Elle avait passé un examen de traductrice devant des militaires. Le défi avait consisté à entendre des mots dans une langue, l'allemand ou l'anglais, et à les retransmettre le plus rapidement possible dans une autre. Elle s'était montrée habile, vive, et pensait avoir réussi. « On vous écrira ! » avait dit le grand homme à casquette. L'attente l'avait torturée. Elle se précipitait chaque jour sur le courrier, passant de l'excitation au désespoir. Mais elle avait donc finalement obtenu le travail. Et quel travail ! Le genre de travail qu'elle n'aurait jamais osé imaginer ! Assurer les traductions dans le grand procès des criminels nazis qui se tiendrait bientôt à Nuremberg. Elle fit ses valises, y engouffra pêle-mêle ses affaires les plus précieuses comme si elle envisageait de s'absenter longtemps. Jeanne lui donna un coup de main, contente de la voir débarrasser le plancher. De son côté,

Geneviève se montra encore une fois instable, irritable et joyeuse à la fois, capable de rire et de crier la minute d'après. « Vous verrez, je ne vous embêterai plus ! » lâcha-t-elle, consciente de ses torts, si heureuse de ce rendez-vous inespéré avec l'Histoire. Elle allait enfin jouer un rôle dans ce monde dont elle avait été, depuis la mort de son mari en 1916, une spectatrice frustrée à qui personne ne prenait garde.

Elle gagna d'abord le village de Zirndorf, où une majorité des délégations – secrétaires, interprètes, attachés militaires – était logée. Les libérateurs avaient prévu des transports, et elle se retrouva roulant à bord d'un vieux camion de l'armée, à travers les rues de la mythique Nuremberg où, dix ans plus tôt, l'impérium nazi organisait ses parades. Geneviève avait en mémoire les bâtiments carrés, de style romain, les torches dans la nuit, les oriflammes aperçues aux actualités et qui lui inspiraient encore de la terreur. Elle arriva par un temps maussade. Un ciel gris surplombait des pans de murs noircis qui avaient vomi leurs pierres calcinées au milieu des arbres morts et des poteaux télégraphiques couchés. Un groupe de femmes en tablier, courbées, perdues sous cette étendue de poussière, comme de la craie blanche irréaliste, déblayaient les décombres. Un chien errant courait, reniflant les trous, pissant dans les cavités, à l'endroit même où les bottes noires claquaient naguère du talon. L'armée américaine avait placé des cordons de sécurité partout, quelques lémures dont Geneviève entrevit furtivement les formes déambulaient sur les gravats.

Elle aperçut, au-dessus de la lune morte, la citadelle du palais, intacte, à la manière d'une Atlantide enfouie, arrachée à un volcan. Elle s'arrêta et l'observa, intimidée à l'idée de franchir ces portes. Puis, avec une prudence inutile, elle pénétra dans l'enceinte, entre de sombres boiseries, de hautes fenêtres que de longs rideaux gris couvraient depuis le plafond, laissant à peine filtrer la lumière. Le chef des francophones Jean Meyer l'accueillit, lui témoigna de l'attention comme elle n'en avait jamais connu. Elle fut emmenée dans une salle où un responsable expliqua à des hommes et des femmes de tous âges leur emploi du temps. Chaque séance durerait trois quarts d'heure. Puis elle rejoignit une petite cage de verre, son lieu de travail, et demeura perplexe devant cet appareillage complexe de microphones, de fils et d'écouteurs. Mais elle aurait le temps de s'adapter.

Sa cabine dominait la tribune où les monstres s'aligneraient bientôt. Elle fixait la porte, qui finit par s'ouvrir lentement et laissa passer les coupables. Elle ne les connaissait pas tous, suivit du regard ceux qui la terrifiaient, le gros en passe de maigrir, Goering, avec son air satisfait et légèrement absent, et Rudolf Hess, émacié et agité de tics. Derrière eux, un petit homme ensorcelé, Julius Streicher, balançait des

invectives obscènes et la fit sursauter au point qu'elle retira ses écouteurs. Elle avait peur, ses mains devinrent moites, et elle chercha aussitôt du regard les juges français, en robe noire à rabat blanc, son petit bout de pays perdu dans cette messe glacée, le professeur Donnedieu de Vabres et son assistant Pierre Falco. À côté, les magistrats soviétiques, dans leurs uniformes bruns, rehaussés de larges épaulettes, affichaient une raideur impitoyable. Elle observait tout, oubliant presque les raisons de sa présence ici. Elle avait un travail à fournir, mais elle était sûre de mériter sa place, privilège dû à sa maîtrise de l'allemand (comme tout bon Alsacien) et de l'anglais. Personne ne pourrait rien lui dire. Elle songea à son mari défunt et à son fils blessé, confondit les deux guerres, pleine de ressentiment envers l'Allemagne. Elle aurait tant de choses à raconter à Rodolphe et à ses petits-enfants, et certainement ils l'écouteraient, passionnés. Pourtant, elle fut d'abord déçue. Les débats, techniques, la litanie des accusations l'ennuyèrent. Elle se réveilla quand Goering voulut lire un texte, mais en fut empêché par le président. Après, tout alla vite, trop vite sans doute. Elle se trompa une première fois, appuya sur le mauvais bouton, gaspilla un temps précieux. Ses collègues d'à côté – des interprètes formés dans la prestigieuse école de Genève – semblaient mieux s'en sortir. Elle apercevait leurs mains agiles manipuler avec brio l'appareillage IBM, tandis qu'elle ne parvenait pas à comprendre comment fonctionnait ce lourd matériel. Rien ne marchait. Et elle se sentait observée depuis l'extérieur de la cabine, auscultée, jugée. Des gouttes de sueur coulaient de son front, brûlaient ses yeux. Elle les chassait d'un rapide revers de main, gardait la tête baissée, les yeux fixés sur les intervenants, espérant que personne ne remarquerait son trouble, sa panique, le tremblement de sa voix. Mais elle n'en pouvait plus, elle avait mal partout, étouffait et vit arriver avec soulagement la première pause.

Lorsqu'elle sortit, un homme de grande taille, en tenue militaire, la prit à part et lui fit une remontrance. Puis elle fut convoquée dans un bureau à l'écart. Des gaillards costauds se tenaient de chaque côté de la pièce, formant un autre tribunal. Elle ne savait pas s'ils étaient français, américains ou russes. Le premier, assis derrière un bureau, un officier dépourvu d'âge et de grâce, la fixa et asséna dans sa langue :

« Nous regrettons, mais nous allons devoir nous séparer de vous. Trop d'erreurs. Et vous n'arrivez pas à utiliser le matériel. Vous n'êtes pas assez rapide. Vous allez reprendre le train pour la France. Désolé. »

Son cœur se mit à marteler sa poitrine. Elle sentit que ses jambes se dérobaient, un frisson parcourut son corps, elle chercha un soutien parmi ces visages inconnus et sombres qui la regardaient, incapable de

répondre. Elle avait commis des erreurs, bien sûr, mais croyait que ses patrons lui donneraient une nouvelle chance, l'aideraient. Presque absente, d'une main mécanique, elle signa deux papiers sans les lire, mais dont elle devinait le contenu, se leva, serrant fort son sac contre elle, puis repartit, d'un pas de somnambule, la tête vide. Son retour à l'hôtel fut une torture. Elle éprouvait une grande honte. Comment expliquerait-elle à sa famille ce retour précipité ? Sa vie était un échec. Elle n'avait donc rien réussi. Rue Jean-Bologne, elle tenta d'ignorer le regard noir (du moins, elle l'interpréta ainsi) que Jeanne posa sur elle, se raccrocha à l'expression plus mélancolique de Rodolphe. Elle répéta plusieurs fois qu'elle avait démissionné. Pendant plusieurs jours, elle demeura secrète, presque éteinte. Elle ne voulait pas entendre les informations. Lorsqu'elle voyait traîner un exemplaire du quotidien *La Vie française*, elle le flanquait à la poubelle. Elle tournait en rond, errait à travers les pièces, ne ratait pas une occasion de s'en prendre à Jeanne. Elle cherchait surtout un prétexte pour déverser son amertume, sa tristesse. Le soir, elle pleurait. Personne ne la respectait, prétendait-elle, son mari et son fils avaient été des héros « et tout le monde s'en fichait ». Elle invoquait l'amour de ses enfants jusqu'à l'obsession, soliloquait, assise sur son lit, à moitié prostrée, la tête entre les mains. Après quelques semaines, sa santé déclina, elle n'avait plus d'appétit, de goût à rien.

Un matin, alors qu'il s'apprêtait à quitter l'appartement, ne la voyant pas, Rodolphe poussa la porte de la chambre de sa mère et avança la tête. La pièce, étouffante, était plongée dans les ténèbres. Il l'appela, mais elle ne répondit pas. Peut-être était-elle partie ? Elle ne se serait pas éclipsée sans leur dire au revoir. Il s'approcha du lit, tâta le matelas, mais ne perçut aucun mouvement. Il alluma la lumière et la vit, étendue sur le dos, les yeux fermés, comme si elle dormait, calme, enfin détendue.

Mon arrière-grand-mère Geneviève s'est laissée mourir de désespoir. Son éviction du procès de Nuremberg avait achevé cette femme déjà usée, à bout de nerfs, vaincue par les tragédies du siècle, qui avait trop voulu croire à l'utilité de sa participation à l'un des plus grands événements de l'Histoire.

Rodolphe et son frère furent profondément bouleversés, nous n'en serons guère surpris. Ils l'aimaient de tout leur cœur. Jeanne fut aussi touchée, d'une manière différente. Elle avait surtout peur pour son mari, l'observait du coin de l'œil, prête à l'emmener à l'hôpital si par hasard le chagrin qui le submergeait, malgré ses efforts pour le dissimuler, réveillait sa blessure. Elle redoutait une mauvaise réaction, une dangereuse fatigue. La mort de Geneviève la laissait seule face à cette responsabilité. Elle était extrêmement tendue, mais, au fond, même si elle se reprochait cette pensée peu charitable, elle était soulagée de ne plus avoir à affronter de perpétuelles critiques. Bien plus tard, elle se montra sévère envers les enfants de la famille, dont moi, qui auraient le malheur de lui rappeler furtivement sa belle-mère.

Par une curieuse ironie, l'enterrement eut lieu à Belfort le jour où les juges de Nuremberg prononcèrent le verdict de pendaison (« *death by hanging* ») contre les dignitaires nazis. Le cercueil descendit dans la fosse, devant les rares intimes qui avaient fait le déplacement.

Rodolphe se força à retourner au travail, toujours avec cette volonté de ne rien lâcher, de ne rien montrer. Seule sa petite famille comptait dans ce pays en pleine reconstruction, où chacun œuvrait à son avenir. Il ne pensait pas vivre très vieux et, avant que la balle endormie ne le frappe, il tenait à solidifier les fondations de son foyer, à le rendre indestructible.

Il devint chef d'équipe. Pour réussir, il devrait prendre sur ses nuits, trouver des idées, maintenir une grande vigilance. Il imagina un système de transport de voitures et présenta le projet à la direction, qui se montra intéressée et le convoqua. Il prépara son rendez-vous, refusant de se ménager. Parfois, un élanement l'interrompait, le figeait. Et il repartait, passait au-dessus de la douleur et de l'inquiétude. Au fur et à mesure qu'il progressait, les réunions devenaient plus nombreuses. Ce fut bientôt sa hantise. Parfois, il n'entendait pas bien les participants, leurs voix s'entrechoquaient autour de lui, comme des crécelles insupportables. Il masquait tant

bien que mal ses suées, ouvrait les fenêtres, déboutonnait le col de sa chemise. Ses collaborateurs prenaient cette agitation pour de la « simple » claustrophobie ou une réaction somme toute normale face au poids de ses responsabilités. Resté un employé anonyme, il n'aurait jamais été obligé de dissimuler son mal, de vaincre ce qui aurait dû le condamner à un état de servitude. *Non ! Je ne ferai pas répéter ! Je ne ferai pas répéter !* Il apprit à lire sur les lèvres, supporta le désordre des paroles, la confusion, ce vertigineux brouillard sonore où il aurait pu errer à l'infini. Il se renseignait, s'achetait les appareils auditifs les plus modernes. Cette technologie et sa volonté lui permettaient de tenir un rang dont il n'aurait jamais rêvé au sortir de la guerre.

Jean l'admirait et venait souvent déjeuner avec lui, joyeux, car il s'apprêtait à tourner un nouveau film. Puis il repartait à moto, faisait rugir sa machine énorme, toute neuve. Il virevoltait, s'amusait, parcourait la ville en tous sens, plein de gaieté. Il n'avait pas changé, les années ne pesaient pas sur lui. C'est pourquoi, lorsqu'une voix, au téléphone, annonça à sa sœur son accident, elle eut du mal à y croire. C'était un jour printanier de 1950. Jean descendait à vive allure la rue pentue de Boulaivilliers, dans le XVII^e arrondissement, quand ses freins lâchèrent. Il s'écrasa contre un portail, non loin de l'école et du lycée Molière où j'ai suivi toute ma scolarité. Cette rue, nous l'empruntons presque tous les jours depuis un demi-siècle. Et longtemps, ma mère a pointé le doigt vers la grille coupable qui, je le devine, n'est certainement plus la même. « Tu vois, c'est là que Jean s'est tué ! » J'ai souvent imaginé l'accident. Marie m'a raconté aussi que ma grand-mère dut aller identifier son cher frère jumeau à l'hôpital. Elle vit son propre visage défiguré. Lors de la cérémonie d'enterrement, une dizaine de jeunes filles éplorées défilèrent, le nez enfoui dans leur mouchoir. Une mystérieuse couronne de fleurs blanches fut déposée devant l'église.

Je revois ma grand-mère trente ans plus tard avec son air sévère, son allure de grande dame autoritaire. Je finirai par comprendre d'où venait son tempérament peu commode. Sa vie n'a pas été heureuse. Je garderai toujours l'image de cette femme qui jouait du piano dans notre maison de campagne, vers midi. Son toucher, si léger autrefois d'après ce que l'on m'avait dit, s'était alourdi, était devenu plus sombre, plus froid. La musique demeurait son unique lien avec une jeunesse brûlée.

Elle me raconterait souvent le jour où Rodolphe décida d'effectuer sa grande expédition à La Nouvelle-Orléans. Il avait besoin de voir un autre pays et de tenir enfin cette promesse qu'il s'était faite des années avant la guerre. Il profiterait d'un voyage d'affaires et étudierait par la même occasion la modernité des transports américains.

Maurice était décédé en 1946, presque en même temps que Geneviève, après avoir gravi avec sa canne, pour la millième fois, « sa » tour Eiffel. Le vieux Gaulois Charles le suivit quelques années plus tard. Rodolphe ne pourrait donc jamais confronter ses propres impressions touristiques avec celles de son guide et se contenterait des seuls récits du compositeur. Personne n'avait oublié la phrase de Darius Milhaud : « L'anonymat de Charles Koechlin est un scandale ! » Elle mettait en valeur l'une des caractéristiques de la famille, cette tendance à accomplir discrètement des œuvres prestigieuses.

Jeanne ne pouvait accompagner son mari. Elle devait s'occuper de ses trois enfants et n'avait de toute façon pas le cœur à organiser un périple fatigant et inquiétant. Rodolphe tenta de la rassurer. « Il y a des hôpitaux là-bas. Les États-Unis ne sont pas le tiers-monde. Je dois vivre normalement. Je n'ai pas le choix. Ne te fais pas de souci ! Vous me reverrez ! Je ne suis pas inconséquent. »

Tendant ses mains vers lui, Jeanne essaya une dernière fois de le dissuader de partir. « Tu ne crois pas que j'aie enduré assez de malheurs ? S'il t'arrivait quelque chose, les enfants et moi, nous serions perdus. » Il faillit abandonner, puis continua son chemin. Annuler maintenant ce voyage signifiait y renoncer à jamais ! Il avait mis de l'argent de côté, contracté une assurance-vie. Sa famille ne risquait plus rien.

Il embarqua sur un navire de rêve, comme Charles quarante ans plus tôt, et aborda les rives américaines un beau jour du printemps 1951.

Il descendit le Mississippi et atteignit la Louisiane, puis La Nouvelle-Orléans, surpris de trouver un vieux décor de théâtre, avec ses maisons de poupées jaunes, bleues, ses petits palais roses aux balcons blancs en fer forgé qui, la nuit, traversés de lumières, ressemblaient à des lustres. Comme beaucoup de voyageurs avant lui et nous-mêmes plus tard, il accepta la mise en scène réalisée à l'intention des touristes, se plongea dans ce beau monde factice. Le flamboyant hôtel rococo où il séjourna existe toujours. Je peux retracer fidèlement son itinéraire à travers le Vieux Quartier, en imaginant les coulisses, les fils, les poulies. Il devait craindre que le spectacle s'arrête, que le rideau de velours rouge s'abatte et le prive de ce paysage d'allées fleuries, jalonnées de fanaux suspendus. Il avait l'impression de marcher le long d'un gigantesque navire et de croiser Tom Sawyer.

Puis, soudainement, une bouffée de mélancolie le submergea. Il pensa à Jean, son beau-frère, qui admirait tant *Autant en emporte le vent* et lui avait souvent parlé de La Nouvelle-Orléans, au point qu'ils s'étaient promis d'effectuer le voyage ensemble. Il se trouva du coup

bien seul, entre ces rues peuplées d'inconnus indifférents, de familles heureuses et de leurs enfants piailleurs. Sa femme et ses garçons lui manquaient. Il essaya de chasser sa tendance à la morosité. Heureusement, cette lumière dorée, dont Charles avait si bien parlé, l'allégea, apaisa son chagrin. La ligne du soleil rasait les vieux toits. Il la suivit, ne pensa plus à la mort, goûta pleinement la vie supplémentaire que la Providence lui avait accordée. Il essaya de se rappeler les endroits où son grand-oncle s'était promené. Le compositeur et critique avait bien rendu les soirées suaves de la ville, les douces nuits qui incitaient à fumer un bon cigare, à déguster une fraîche snow-ball en plongeant son regard au fond des feuillages où rampait une eau mordorée, lourde comme un saurien. La cité ne le déçut pas. La musique emplissait les rues, les cafés, débordait de partout. Rodolphe entra dans une boutique et remarqua, sur une étagère, la fameuse carte postale que ma mère a conservée. Elle montrait l'intérieur des maisons, les jardins dérobés à la vue du visiteur, les passages secrets d'une cité bâtie à la manière des poupées russes. Ne connaissant personne – il ne rencontra pas de douce Manon –, il écrivit un mot sur le recto de la carte et décida d'envoyer l'image à son fils aîné, mon père Philippe, comme un encouragement pour sa vie future.

Puis il emprunta Bourbon Street, s'arrêta devant chaque bar, chaque restaurant, écouta des orchestres de blues, oublia l'heure, ne vit pas la nuit l'envelopper. Il s'en moquait, comblé de revivre, dans leur creuset originel, les belles soirées jazz d'avant guerre. Il se tenait prudemment à l'écart, afin de ne pas faire siffler son appareil, se sentait bien. Son corps ne le torturait pas.

Il rentra à son hôtel avec la satisfaction d'un explorateur qui aurait beaucoup d'histoires à raconter. Malheureusement, le jour du départ approchait, trop vite. La veille, il aperçut un magasin de musique et s'y précipita. C'était la caverne aux merveilles. Des dizaines d'enregistrements grimpaient jusqu'au vieux plafond, débordaient sur le trottoir et dans la petite cour derrière. Il fouilla les bacs à la recherche des airs qu'il avait entendus, tomba sur un disque coloré : Louis Armstrong. Le visage ravi du grand trompettiste occupait la largeur de la pochette avec, au cœur d'un ciel rose, un bout de balcon de La Nouvelle-Orléans. Le génie lui adressait un énorme sourire, tenant son pavillon doré et un mouchoir blanc à la main. C'était une formidable image de bonheur, de souffle. Rodolphe connaissait le musicien. Pourrait-il l'écouter ? Chaque fois qu'il s'apprêtait à effectuer un achat, il se demandait si la dépense en valait la peine. Vivrait-il assez pour en profiter ? Ce doute empoisonnait parfois son esprit. Il s'amusait à se représenter Jeanne tandis qu'il l'initiait au

jazz, impatient de voir sa réaction, de la bousculer dans ses certitudes.

Mais il était surtout heureux à l'idée d'offrir un cadeau à ses deux fils aînés qui, espérait-il, le goûteraient pleinement.

J'imagine mon grand-père, à l'aube, sur le terrain d'aviation de La Nouvelle-Orléans. Un Constellation l'attend, corps noir de poisson ailé. Nous ne dirons jamais assez ce que cet aéroplane a représenté pour toute une génération, avec la douce courbure de son fuselage et le grondement puissant de ses hélices, le plus bel avion de tous les temps.

Rodolphe tient contre lui son 33-tours, grimpe les marches de la passerelle et s'assoit, jette un dernier regard sur une ville qu'il ne reverra sans doute pas. Il a certainement plus profité de ses expériences que nous n'en profiterons jamais, conscient que chacune d'elles pouvait être la dernière. Il s'est senti soulevé en plein milieu du ciel flamboyant de lumière, emportant avec lui l'âme du jazz, bientôt la nôtre. La légende est là : mon grand-père a rapporté un disque de Louis Armstrong dans un Constellation à hélices. C'était pendant les années 1950-1951. L'album est aujourd'hui dissimulé dans la discothèque de mon père. Je l'ai cherché, en vain, Philippe ne me l'a jamais montré. De toute façon, je n'oserais pas le toucher. Et pourtant, il vibre, tout près, répandant son pouvoir magique, son envoûtement. Je sais qu'il contient l'un de ces magnifiques morceaux dont le titre a certainement attiré l'œil de mon grand-père, *On The Sunny Side of The Street*.

Du côté ensoleillé de la rue.

Un porte-bonheur.

Troisième partie

La passion d'un jeune homme

(3^e génération)

Ma sœur Sophie, qui est illustratrice et peintre, a brossé dans un tableau magnifique la silhouette d'une grande propriété du Midi. Elle a esquissé une arche couverte de lierre, un bout de terrasse, quelques marches posées sur un jardin nappé de nuit, ornées de pots en terre cuite d'où s'échappent des fleurs. On sent la maison, on y entend le soupir d'une douce soirée d'été accrochée aux feuillages nimbés de bleu, qu'on imagine exhaler encore la chaleur de la journée. Sophie a toujours éprouvé pour ce domaine, Le Miradou, situé à Castelnau-le-Lez, près de Montpellier, un véritable amour d'enfance.

Lorsque je contemple le tableau, je lui suis reconnaissant de réveiller en moi une forte nostalgie. Je me rappellerai toujours nos vacances là-bas. Je trouvais le voyage bien long et sautais de joie quand j'apercevais, depuis la fenêtre du train, sur la colline lointaine, joyeusement triomphantes, les arcades blanches de notre gentilhommière. On ne voyait qu'elle et son histoire, sa sympathique arrogance, son invitation amoureuse.

À travers cette représentation, Sophie a sans doute aussi voulu rendre un hommage à Marie, qui a passé, dans ce bel endroit les premières années de sa vie, même si elle y a longtemps traîné les douloureux souvenirs de la guerre, l'absence de son père fait prisonnier en Allemagne, le désarroi de sa mère Pauline et les terreurs de la petite fille qu'elle était.

Quand la famille s'installe au Miradou, alors que les canons tonnent en Europe, Marie et son frère n'ont que deux et cinq ans. Ils vivront là-bas plusieurs années, au milieu des bosquets chauds, des lavandes parfumées, respirant les odeurs des aiguilles de pins sous l'œil bienveillant de leurs grands-parents. La maison a été bâtie sur une hauteur, avec ses terrasses face au ciel, son large escalier en pierre le long de la façade jusqu'à la loggia et ses colonnes, surplombant un jardin mystérieux et sombre qui, autour d'elle, forme un puits de sapins, palmiers, platanes, et fait le délice des enfants. Un sentier s'enfuit en tournoyant parmi les oliviers et les vignes, jusqu'à la ville.

Je me rappelle la vieille Renault noire que mon arrière-grand-père avait achetée en 1930 et conserverait toute sa vie dans son garage. Il ne cachait pas sa fierté d'avoir obtenu le troisième permis de conduire de Lyon, en 1903, bien qu'il eût perdu rapidement le plaisir du volant. Devenu très jeune patron d'entreprise, il s'était vu imposer un

chauffeur, et il s'ennuyait, lui dont les rêves l'exilaient à des milliers de kilomètres de ses obligations. Les week-ends, il peignait des aquarelles, d'éclatants paysages de Provence, il sculptait des animaux... Ma mère possède toujours un aigle en marbre qu'il avait patiemment modelé dans son petit atelier du Miradou, au fond du jardin. Il détestait le moment où il devait s'arracher à son éden et reprendre à contrecœur le chemin de son usine de soieries, fatigué de n'avoir pu trouver le sommeil. La question le torturait : comment annoncer à ses ouvriers le nouveau plan social, la suppression d'une centaine de postes ? Il n'en savait rien, conscient qu'il n'existait aucune bonne façon d'expliquer ce genre de choses. Des licenciements ou la fin de la fabrique.

En cette époque du Front populaire, les patrons avaient mauvaise presse. Léon avait même entendu, derrière les murs de son jardin, des voix crier : « Le petit Schulz, à la lanterne, on le pendra ! » Des ouvriers s'introduisirent chez lui, jusque sous ses fenêtres, pour le menacer. Bouleversé, il prit la décision de vendre l'usine et de se retirer des affaires, à cinquante ans, profitant de son pécule familial. Il se consacra à son art, dans une solitude qu'il ne savoura pas longtemps. Il avait déjà à protéger son fils aîné Albert, atteint d'une maladie rare qui le clouait sur un fauteuil, la tête renversée vers le ciel, et l'une de ses filles, artiste mais déséquilibrée, qui peignait la nuit et dormait le jour. Elle fut retrouvée un matin d'hiver, dans une petite mare avoisinante, sous la glace. Suicide ? Accident ? Personne ne saura jamais.

Sa deuxième fille, Pauline, et ses deux enfants débarquèrent à la fin de l'été 1939 dans cette nouvelle maison, près de Montpellier. Les premiers mois ne manquèrent sans doute pas de douceur, du moins si nous les observons avec les yeux d'une fillette de quatre ans. De nombreux amis empruntaient l'allée, comme ce cousin René Pagezy, un beau jeune homme blond (alors que tous les autres membres de la famille étaient bruns) aux mains franches et solides. Un jour, il appelait Marie « ma petite princesse » et, le lendemain, « gadoue ». Pauline s'étonnait d'entendre un terme aussi étrange. Il répondait : « C'est pour qu'elle ne s'en croie pas ! » Marie aimait aussi sa tante Suzanne, la mère de René, une vieille dame aux cheveux gris, habillée de noir, qui venait tous les soirs lui lire un passage du *Petit Prince*. Souvenirs éphémères d'une période presque irréelle, bizarrement joyeuse, seulement interrompue par quelques éclats de voix dont elle n'interprétera le sens que bien plus tard.

Un jour, elle vit son cousin et Pauline ressortir du salon, le visage défait, creusé.

« Non, je ne te crois pas. Ce n'est pas possible, dit-elle.

– Mais si, je t'assure. Il nous a trahis. »

Marie comprit alors que son cousin René souhaitait partir, et que son envie avait provoqué des tensions dans la maison. Pourquoi le grand homme qui la faisait courir, jouait avec elle, la taquinait, désirait-il abandonner leur bonheur, le ciel bleu, les lavandes ?

Un soir, il disparut...

Trois ans plus tard, le sentier isolé du Miradou résonna de bruits de moteurs, de cris, d'ordres. Des camions s'arrêtèrent à quelques mètres de la maison, et un officier blond, sanglé dans un uniforme vert kaki, frappa à la porte de la cuisine. Nous étions au mois de novembre 1942, et les Allemands avaient envahi la zone libre. Pauline, petite femme robuste et courageuse, ouvrit et dévisagea le soldat, sans arrogance ni peur particulière.

« Votre maison est réquisitionnée, cria l'officier. Nos soldats s'installeront là. Nous vous demandons de la vider avant ce soir. »

Il regarda les alentours et désigna le pavillon réservé autrefois aux domestiques.

« Il y a quelqu'un là-bas ?

– Non !

– Très bien ! C'est là que vous vous installerez avec votre famille. »

Pauline, qui parlait allemand, affecta de se montrer accommodante.

« D'accord, mais nous devons transporter mon frère qui est très malade.

– Qu'a-t-il ?

– Nous ne savons pas, peut-être une maladie contagieuse. »

En entendant ce dernier mot, l'officier jeta un œil à l'intérieur de la maison, puis vers la dépendance plus modeste. Il rajusta sa casquette, poussa un soupir et s'éloigna sans rien dire.

Finalement, les Allemands s'installèrent dans le petit pavillon et évitèrent soigneusement la demeure principale. Marie les épiait, mais ne voyait que leurs bottes noires impeccablement cirées. Elle promenait son regard à travers un ballet de talons épais, de jambes kaki interminables. Elle et son frère se collaient à la vitre et guettaient les hommes qui faisaient une revue de leur linge. Ils sursautèrent en entendant un cri. Le commandant aboyait des ordres, les soldats tournaient leur chemise pour l'inspection, puis la troupe se dispersait.

L'un d'eux remarqua les enfants et leur adressa un signe. Les minots ouvrirent la fenêtre, acceptèrent chacun un bonbon, mais, sitôt le militaire parti, Marie arracha celui de son frère et les jeta dans la poubelle. « Faut pas manger ! Ils sont empoisonnés ! »

Elle prit peur. Un soir, en courant se cacher, elle trébucha sur une pierre et s'écorcha le genou. Il faisait nuit. Pauline, pour la soigner, ne respecta pas le couvre-feu de 22 heures, alluma une lampe et répandit sur la plaie du mercurochrome lorsque la terre explosa : hurlement – « *Achtung ! Licht !* » – et rafale de mitraillette contre le volet... Pauline et Marie ne bougèrent pas, englouties brutalement dans une nuit silencieuse. Le lendemain, ma grand-mère colla du calque bleu aux fenêtres afin de masquer la lumière.

Et pourtant, aucun effort ne la préservait des terreurs venues du ciel. « Si tu entends des sirènes, tu files dans la tranchée, au fond du jardin ! » lui ordonna sa mère. Mais, ayant entendu que seules les grosses tables résistaient aux bombardements, elle plongeait sous le grand autel en chêne de la salle à manger où jadis les amis et ses cousins riaient, plaisantaient et festoyaient.

Par un triste après-midi, le banquet fantôme l'appelle. Sa mère a disparu. Et son frère ? Les ténèbres ont chuté brutalement. Il fait presque noir. Entre les pieds ouvragés du meuble, par la baie grande ouverte, elle aperçoit la terrasse, les vignes, les clochers, toute la région de Montpellier, jusqu'à la mer, éclaboussée de lumières, d'où jaillissent des gerbes rouges. Elle voit les avions tourner entre les flammes et l'étendue bleue, pleure et se tient la tête. Elle sait que sa mère se trouve dans cet enfer. Quand le silence et le calme reviennent, elle attend, recroquevillée, le retour de sa protectrice et, toute tremblante, se précipite dans ses bras.

Combien de fois a-t-elle crié, appelé sa mère qui avait toujours le don de disparaître au pire moment, de s'attarder en chemin, entraînée dans son bavardage ? Quand Pauline assistait à l'office religieux le dimanche, c'était uniquement pour discuter avec des connaissances. Ses courses n'en finissaient jamais, elle rencontrait des voisines et, au lieu de les saluer brièvement, s'arrêtait, engageait des conversations interminables, posait des questions sur toute la famille, les enfants, la santé du petit dernier... Alors que l'armée américaine infligeait une pression de plus en plus importante, cette mauvaise habitude inquiétait Léon et les enfants. Elle aurait pu d'ailleurs être pulvérisée par un matin radieux, lorsqu'elle croisa, le cabas chargé, sur un pont de Castelnau, madame Blanchard, une pipelette impénitente. Ma grand-mère savait bien l'encourager. « Monsieur Albert a une grippe ? La mercière a trompé son mari avec un jeune du village... » Elle

remarqua un avion dans le ciel, juste au-dessus d'elles, mais continua ses échanges de politesses. Au bout d'un moment, elle regarda de nouveau en l'air, finit sa phrase, attaqua une nouvelle idée, avant de s'interrompre, gênée. « Oh, cet avion est vraiment bizarre. On ne s'entend plus. Je ne sais pas ce qu'il a. On ferait peut-être mieux d'arrêter... » Pauline salua madame Blanchard et s'éloigna. À peine avait-elle quitté le pont et parcouru quelques mètres qu'elle entendit une déflagration énorme. La terre vibra. Elle se réfugia dans une pharmacie, les murs tremblaient, les bocaliers valsaient. Elle ressortit trois ou quatre minutes plus tard, une fumée noire envahissait la rue, flottait sur le vide. Le pont s'était écroulé. Nous avons longtemps imaginé l'agacement du pilote anglais attendant que cette bavarde, vêtue d'une robe rouge, finisse son papotage.

Pendant des mois, Marie s'accrocha à sa mère. Elle n'a jamais su vraiment ce qui s'est passé ensuite. Le grand toit de verdure qu'elle observait depuis la terrasse retrouva son calme. Un matin, en ouvrant le volet, elle regarda partout. Les hommes violents avaient déserté le jardin. Sa mère arriva, lui prit la main et l'emmena dans sa chambre. Elle fouilla son placard, en sortit une belle robe et glissa sur elle le vêtement d'un tissu en couleurs, les premières jolies teintes qu'elle mettait. La petite fille demanda : « On va où ? » Pauline répondit : « Nous avons un rendez-vous. » C'est ainsi qu'elle se retrouva sur le quai d'une gare, dans l'effervescence des voyageurs, la fumée des trains, le bruit des porte-bagages, les cris... Et elle attendit. Les minutes lui paraissaient interminables. Puis, parmi les dizaines de visages inconnus qui défilaient devant elle, l'un d'eux se détacha. Un grand homme chauve approcha et se pencha vers Marie. La petite fille recula, intimidée. Il voulut prendre sa main, qu'elle retira, mais, devant les supplications de Pauline – « Dis bonjour à ton père ! » –, elle accepta de la donner. Sur le chemin du retour, elle ne dit pas un mot. L'inconnu, avec sa grosse voix et sa haute taille, l'impressionnait. Elle ne comprit pas au début pourquoi sa mère s'empressait auprès de lui et s'occupait moins d'elle.

« Où est René ? » demanda-t-elle.

Sa mère garda le silence. Marie insista.

« Notre cousin a accompli un grand voyage. »

Elle apprendra son destin. Arrêté par les hommes de Klaus Barbie, il avait été torturé puis fusillé. La tante de Marie, la brave dame en noir qui lisait *Le Petit Prince*, avait dû se rendre à la prison de Lyon pour l'identifier, mais ne l'avait pas reconnu. Marie devina le sens de ce voyage et en conçut une vive tristesse. Seule la présence du père inconnu l'atténua. Elle apprit vite à l'aimer.

Pourtant son arrivée annonçait un autre chagrin : le départ du Miradou. Son frère et elle y avaient passé leur enfance comme des petits sauvages. Ils n'avaient jamais emprunté le chemin de l'école, recevant des précepteurs à domicile. Marie avait pris l'habitude de parler aux arbres, de vagabonder dans la nature jusqu'au soir, sans rencontrer de camarades de son âge. Elle s'était fabriqué un monde, convaincue finalement d'avoir été une enfant adoptée que ses vrais parents viendraient bientôt chercher. Elle pleura à l'idée de renoncer à la beauté des pins, à la couleur ocre de la terre, au silence secoué par le mistral.

À Paris, elle fut éblouie. Les rues, l'asphalte et les voitures la fascinaient. Elle nourrira toujours le complexe de la petite campagnarde montée à la ville. Loin de son paradis d'enfance où elle avait eu si peur, mais auquel elle resterait attachée toute sa vie.

« Où est papa ? »

Combien de fois Marie s'est-elle inquiétée de son absence ? Une nouvelle peur a chassé les autres. La mort de ses parents. Elle a traîné cette terreur bien au-delà de l'adolescence, une terreur irraisonnée, absolue, obsédante. Combien de fois s'est-elle réveillée avec à l'esprit la vision de deux cercueils, le tableau sinistre de leur maison plongée dans la pénombre du deuil ? Ce spleen l'a longtemps maintenue à l'écart des groupes, transformant sa scolarité en long chemin solitaire. Et c'est une jeune fille effacée qui a débarqué au collège Jean-Jacques-Rousseau en 1955.

Pendant les premiers mois, elle se contenta d'observer, regardant les autres rire, organiser leurs fêtes, former des clans fermés auxquels elle n'avait pas accès. À la fin des cours, elle se dépêchait de rentrer. Sa mère lui avait expressément interdit de traîner dans les cafés et de parler aux garçons. Et elle obéissait, non par crainte d'être punie, mais parce qu'elle ne voulait pas décevoir Pauline et son père André, tellement heureuse de les sentir vivants après avoir cru les perdre tant de fois.

Elle détestait les fins d'année. Ses camarades évoquaient leurs projets de vacances, et Marie se sentait exclue, condamnée à passer son été au Miradou, comme tous les ans, et à s'y ennuyer, entre les taquineries de son frère et la surveillance de sa mère.

Un jour de printemps, en passant devant une fenêtre du collège Rousseau, elle entendit de la musique. Ces airs lui rappelaient ceux qu'elle avait aimés, à la radio, grâce à l'ancienne domestique. Du jazz ! Elle avança et aperçut Fabrice entouré d'autres garçons. Ils se réunissaient une ou deux fois par semaine, installaient un tourne-disque dans la pièce, échangeaient des 78-tours, des livres, des récits.

Désormais, Marie, avant de quitter l'école, prit l'habitude de faire un petit détour. Parfois, la salle était vide, silencieuse, et elle repartait, déçue. Mais, quand les jeunes gens occupaient l'endroit, elle s'attardait pendant quelques minutes, bien cachée derrière la vitre, et les écoutait. Un nouvel élève du nom de Jean-Louis Dumas claquait des talons sur le plancher comme Fred Astaire, escaladait les tables en exhortant ses camarades à le suivre. Elle remarqua, à côté, son ami Philippe Koechlin, les pieds allongés sur une chaise, qui riait et soufflait de gros nuages de fumée.

Spectatrice clandestine, elle avait une grande envie de se joindre à eux, mais s'éclipsait toujours sans avoir révélé sa présence. Et c'est avec un certain regret qu'elle retrouvait son propre monde, ses amis plus raisonnables, et replongeait dans un univers où les études formaient le cœur des conversations. « Tu rêves ?... lui demanda le gentil Alain de Fran, un aristocrate au visage très mat, assez beau, qui, elle le savait, la trouvait à son goût. – Non, non, dit-elle, je suis là, tranquille, avec vous... » Elle proférait un demi-mensonge et pensait bien plus souvent à ceux qu'on appelait « la bande des alligators », terme désignant, dans l'argot musical de La Nouvelle-Orléans, un amateur de jazz.

Les garçons semblaient s'être concertés pour augmenter sa frustration : ils éteignaient et rangeaient le tourne-disque dès lors qu'un étranger ou une étrangère profanait leur sanctuaire. La première fois qu'elle se montra, ils baissèrent la voix, mais elle parvint à saisir quelques bribes de leur conversation. Les coquins montaient un orchestre de jazz et préparaient un voyage à travers la France. Ils avaient même récupéré une Cadillac ! Les filles ne seraient pas de la partie, à part les promesses (et encore !), et pourtant Marie espéra se joindre à eux, les aider, assurer leur réclame, avant d'admettre que sa timidité l'en empêcherait. Elle ne proposait jamais rien, attendait une invitation de leur part, surtout de Fabrice. Mais il ne lui accordait pas beaucoup d'attention, posant délicatement au fond de la classe la longue boîte noire qu'il ne quittait jamais des yeux. À l'intérieur, tout était bien rangé : chiffons de soie, anches de remplacement, partitions... Et le saxophone à l'or éclatant. Les autres le regardaient d'un air envieux, car ils n'avaient pas les moyens de s'offrir un tel instrument.

Philippe Koechlin faisait lui aussi partie de l'orchestre à venir. Comment Marie aurait-elle pu deviner que ce garçon enfermé dans ses rêves possédait un quelconque don musical ? À son tour, il apporta un étui poussiéreux, l'ouvrit et en sortit un... trombone, auquel il n'apportait cependant pas autant de soin que Fabrice à son saxophone. Il l'avait acheté en vendant sa collection de Dinky Toys. L'œil de Marie fut attiré par l'objet bicornu, à l'or terni, puis elle fixa ces mains qui actionnaient la coulisse, très grandes et belles, pleines de douceur. Elle ne les avait jamais vraiment regardées, ni quoi que ce soit d'autre chez Philippe, d'ailleurs.

Je sais pourquoi mon père avait choisi un tel instrument, l'un des grands héros des fanfares de La Nouvelle-Orléans : il adorait Kid Ory et Jack Teagarden. Je pense aussi qu'il aimait cette noblesse d'éléphant. Le trombone ressemble à un grand mammifère à trompe, puissant et fragile, fort et menacé à la fois. Marie se rappellera le

premier son qui s'en échappa, sans doute guère famélique, mais cela n'avait eu aucune importance. La musique est parfois affaire de circonstance, d'humeur, d'état d'esprit. Elle apprécia ou crut apprécier ce qu'il joua.

Écoute-t-elle aussi le batteur ? Ce brun à l'œil vif avait pris place en faisant un boucan du tonnerre. À peine arrivé au cours Jean-Jacques-Rousseau, Jean-Louis Dumas s'était tout de suite proposé pour assurer la rythmique. Sans doute parce qu'il avait beaucoup d'humour ou, plus sûrement, qu'il était un bon parti, des dizaines de filles assistaient aux répétitions chez ses parents, dans une chambre mise à la disposition du groupe. Héritier de la prestigieuse maison Hermès, peut-être appelé à la diriger un jour, il faisait naître des vocations. Dès qu'il commettait une bêtise – coincer un ascenseur, imiter une vieille tante –, ses oncles lui rappelaient ses responsabilités : « Enfin, Jean-Louis, toi qui es le plus intelligent de la famille ! » Le jeune homme s'est toujours bien accommodé de cette pression, incapable de penser à l'avenir, peut-être parce qu'il recevait très peu d'argent de poche et n'avait jamais un sou sur lui. Marie le trouvait intelligent et séduisant, mais, contrairement à ses amies, ne recherchait auprès de lui que l'amitié, bien loin d'imaginer quel virage prendrait son existence après son baccalauréat. Elle prévoyait, confusément, de se marier et d'avoir des enfants, mais certainement pas avec l'un de ses camarades de jeunesse. En regardant Jean-Louis balancer cymbales et baguettes, elle songeait que de tels plaisirs ne dureraient qu'un temps. « Gene Krupa n'a qu'à bien se tenir », lâchait-il devant les filles qui pouffaient sans avoir jamais entendu parler de ce Gene machin-chose. À chacune de ses facéties, il lançait un clin d'œil à Marie.

Toujours en retrait et souriante – parce qu'on le lui avait appris –, elle se gardait bien de prendre la parole, de peur de dire une bêtise, et essayait de trouver sa place entre Philippe Koechlin et le virevoltant Jean-Louis. Tous les deux se connaissaient depuis leur prime enfance. Elle envoyait leur sens de la repartie et de l'analyse, et les trouvait drôles. Un jour où elle les avait invités, sa mère annonça fièrement qu'elle avait un ancêtre dont le nom était gravé sous l'Arc de Triomphe. Et Jean-Louis lui répondit : « Je ne savais pas, Madame, que vous descendiez du Soldat inconnu ! »

Elle était heureuse de participer, en fin d'après-midi, à leurs conversations passionnées sur le jazz. Cinq, six, puis dix garçons et filles se donnaient rendez-vous classe n° 27, comme l'année où Louis Armstrong enregistra *Tight Like This*. Marie commençait à s'enhardir malgré son malaise, hasardait même une ou deux interventions, embarrassée de sentir une bouffée de pudeur empourprer son visage. Quoiqu'elle butât sur les mots, elle leur raconta qu'une femme de

ménage l'avait initiée et dépeignit ses danses sous l'œil amusé des garçons. Et eux, comment y étaient-ils venus ? Jean-Louis Dumas avait fréquenté les bars et les clubs de Saint-Germain. Et Fabrice ? Mystère. Et Philippe Koechlin ?

Elle demanda à Fabrice la liste des morceaux qu'ils interpréteraient pendant leur tournée. La star de la classe, ne sachant quoi répondre, se tourna vers Philippe qui déplia une feuille et énuméra cinq ou six titres. C'était donc lui, l'élève aux notes médiocres, l'initiateur du projet. Le prince des contes et légendes ! Marie l'écoutait, étonnée de sa transformation, comme dans la fable où le canard devient cygne. Avait-elle mis, sans s'en rendre compte, la musique au premier rang de ses priorités ? Elle fut enchantée d'entendre Philippe raconter l'histoire du disque rapporté par son père de La Nouvelle-Orléans, dans un Constellation à hélices.

« Pourras-tu me le prêter ? » demanda-t-elle.

Il acquiesça. Elle n'avait pas complètement changé d'opinion à son sujet. Mais ce qu'elle avait pris pour de la légèreté mit en évidence son propre ennui. Marie aimait ses parents, mais les jugeait trop conformistes ! Elle en avait assez des promenades du dimanche en forêt ou au musée. Elle aurait préféré aller au cinéma. Souhaitant la récompenser de ses bonnes notes, parfois son père lançait : « Samedi, nous irons au Normandie ! » La grande salle, comme un vaisseau spatial, l'éblouissait dans son manteau bleu, ses fauteuils en velours confortables, l'écran infini... Elle irait voir l'un de ces grands films sentimentaux qu'elle chérissait. Elle attendait toute la semaine, comptait les heures, prête à tirer la nuit vers elle. Quand le jour venait, elle se levait tôt, suivait les aiguilles de la montre, jusqu'à sentir le soir approcher. Mais, au moment de partir, sa mère s'asseyait d'un air las dans le fauteuil. « Je suis désolée ! J'ai mal à la tête ! Allez-y sans moi ! » Et son père renonçait. « Bon... Eh bien ce sera pour une autre fois ! » Et la jeune fille enlevait tristement son manteau, puis retournait entre les murs vides de sa chambre.

Pauline n'appréciait pas les salles obscures, « une distraction de jours pluvieux », disait-elle. Marie ne comprenait pas ce que le temps venait faire là-dedans, mais elle savait que le moindre rayon de soleil la priverait d'une joie unique. Son frère Michel, indifférent au septième art, ne protestait jamais, et elle se sentait bien seule.

Au cours Jean-Jacques-Rousseau, pour la première fois, elle avait l'impression d'être en parfaite communion.

« Ce voyage à La Nouvelle-Orléans est une histoire fantastique ! dit-elle à Philippe. Quelle belle famille tu as ! »

Il se contenta de sourire avec une expression à la fois satisfaite et navrée. « Oui, mais pas toujours commode ! »

Jeanne avait mis au monde deux autres garçons, Lionel, en 1948, et Benoît, en 1950, nés après le drame national et donc mieux traités. Au moment où Philippe était pressé de quitter une enfance qu'il avait passée sans plaisir, il assistait à celle, épanouie, des petits derniers, à qui Rodolphe offrait de paisibles vacances au bord de la mer. La chance leur avait tout de suite souri. Mon père a vu évoluer la génération de la paix, différente, iconoclaste et plus gâtée. Il deviendrait malgré tout proche de Lionel, comme une sorte de protecteur et d'ami, heureux de partager avec son cadet le même humour caustique. Je le revois au téléphone, éclatant de rire : je devinais facilement l'interlocuteur au bout du fil. Lionel, l'ancien sale gosse agité et drôle, avait adressé un joli bras d'honneur à l'école pour devenir le dessinateur à qui la presse, *Libération*, *Le Monde* et les plus importants éditeurs feraient les yeux doux. Et les voilà qui rient, trouvent des formules assassines, imaginent des oncles et amis de notre famille dans des situations improbables, rock and roll, torpillent la religion, la politique, l'armée... Depuis ma chambre, je les entends encore, je les écoute, comblé par toute cette joie répandue autour de moi. J'aime leur manière de désacraliser les pesanteurs. J'étais fier d'avoir un oncle comme Lionel, jeune, plein d'esprit et de talent. Bien sûr, quand mon père a publié ses premiers dessins dans *Rock & Folk*, nous nous sommes dit : « Oui, il est gentil avec son petit frère ! » À l'époque, les images de Lionel, son style flottant et onirique, nous passaient au-dessus de la tête. Mais Philippe avait très tôt décelé les grandes aptitudes de son cadet, comme il le ferait avec tant d'autres. Nous étions naïfs de croire qu'il aurait privilégié une forme de népotisme avant de songer à la qualité de sa revue. Car la réussite du magazine primerait toujours les liens du sang.

Il a admiré son petit frère et n'a jamais ressenti de jalousie en pensant aux faveurs dont ce dernier avait bénéficié, lui qui, de toute son enfance, ne vit jamais un bout de montagne ni un coin de mer et fut soumis à cette unique activité de plein air : le fastidieux cours d'équitation du dimanche matin, un caprice de Rodolphe bien dans la règle des hommes de la famille : « Si moi je l'ai fait, je ne vois pas pourquoi tu ne le ferais pas ! » Mon père reproduirait d'ailleurs avec moi ce principe, convaincu qu'on pouvait transmettre les expériences sans tenir compte des sensibilités particulières.

Il aurait préféré apprendre le tennis. Un jour, il insista tellement que ses parents acceptèrent l'invitation d'une amie qui possédait un château et un court. Philippe, âgé de onze ans, arriva avec sa raquette. Mais les jeunes gens de la famille, plus grands que lui, l'humilièrent,

lui envoyant des balles trop difficiles ou ne le faisant pas jouer. Confronté à cette richesse arrogante, le gosse conçut pour le sport haine et dégoût et attendrait près de vingt ans avant de s'y remettre.

Il grandit ainsi avec une seule obsession : s'affranchir de ses parents, de l'école, des souvenirs peu glorieux, construire sa vie ou plutôt la commencer. L'idée du Trocadéro Jazz Band sonna à ses oreilles comme un premier signal de liberté, un moyen pour lui de rejoindre le père orgueilleux et fier, si déroutant, parfois, qu'il détestait – Marie me suggère d'effacer ce mot, mais je persiste à dire que leurs relations demeuraient agitées –, puis adorait, et de retrouver sur ce terrain commun et joyeux le découvreur de La Nouvelle-Orléans, « la cause de tout ça, finalement », disait-il. De la même manière, je choisirai le jazz pour me rapprocher le plus possible de mon père. Mais, contrairement à moi, Philippe nourrissait depuis presque toujours une forme de rancœur. Je peux imaginer quelle violence secouait les esprits d'une famille Koechlin encore fière des exploits du bretteur Georges, mon arrière-arrière-grand-père. Rodolphe, furieux du désordre, déboulait dans la chambre de ses fils, écrabouillait avec son pied les jouets mal rangés des deux garçons, puis gagnait le salon, s'asseyait au fond de son fauteuil et lisait son journal. Jeanne emmenait discrètement les enfants à l'écart, n'osant affronter son mari. Ma grand-mère opposait à la dureté de l'homme blessé son amour envers ses deux aînés, s'efforçant de leur rendre l'existence agréable. Un jour, Rodolphe rentra plus tôt que prévu et aperçut Philippe et Thierry, sagement attablés, leurs serviettes autour du cou, en train de laper du thé et de déguster avec application et gourmandise leurs pains au chocolat. Une belle nappe blanche avait été dressée, et Jeanne s'affairait autour d'eux. Il s'arrêta, passa devant eux et, le regard plein de mépris, leur lança : « Bâfrez, mes petits ! Bâfrez ! »

Philippe se réfugiait dans sa chambre. Il avait délaissé son Meccano pour imaginer un petit journal, *L'Écho des bisons*. Chaque soir, en rentrant de l'école, il se précipitait sur la machine à écrire miniature que son père lui avait offerte, écrivait, puis assemblait les pages, y plaçait des nouvelles, des rêves. Il commandait à son frère Thierry des articles et dessinait. Il avait même engagé ses camarades de classe, son compagnon des premiers temps, Jean-Louis Dumas, et deux autres garçons de la bonne société protestante, Jean-Bernard Keller et Alain Brisac. Il organisait des réunions de rédaction, le dimanche après-midi, à l'heure du goûter, distribuait les sujets, tout et n'importe quoi, les films qu'ils avaient vus, des portraits de leurs professeurs, chacun imaginait des comics... Philippe garda de ces journées le meilleur parfum de son enfance, peut-être même le seul vrai et joyeux souvenir. Il répartissait le travail non sans difficultés, tant ses petits

partenaires, dissipés, excités, laissaient vagabonder leur esprit un peu partout, mais il les ramenait à leur tâche principale, la confection du journal, et le bel objet finissait par prendre forme. Le plus inventif contributeur restait Jean-Louis, qui fourmillait d'idées et réussissait de jolis crayonnés. Et quand Philippe, quelques jours plus tard, leur montrait le résultat, la couverture peinte, les photos collées et les lignes de leurs textes harmonieusement disposées, ils écarquillaient les yeux et n'avaient qu'une hâte : que la semaine passe vite pour revenir le dimanche suivant et continuer *L'Écho des bisons* !

L'envie lui était venue parce qu'il lisait *Tintin* toutes les semaines et avait été ébloui par cette formidable une montrant un avion au-dessus des flammes. C'était *Le Secret de l'espadon* d'Edgar P. Jacobs. Nous possédons, à côté des *Rock & Folk*, de précieuses reliures de ce grand hebdomadaire, datant de 1948. Les couleurs un peu passées me rappellent d'anciennes gravures.

Les deux héros se nommaient Blake et Mortimer. *By Jove* ! Je me dis souvent que mon père a eu la chance de découvrir ces aventures presque au moment de leur création. Il avait dix ans. Tous les jeudis, il se précipitait vers le kiosquier du coin de la rue. Le marchand voyait débouler un petit bonhomme frisé, en nage, essoufflé. « Mon journal est arrivé ? » demandait le gamin qui tirait de ses poches quelques sous et repartait sans perdre de temps. Il avalait le numéro, trop vite, et se mettait de nouveau à compter les jours, impatient de connaître la suite des histoires. Pendant une semaine, ces récits et leurs images laissaient en lui un rêve tenace. Il saisissait une page, ses crayons de couleur, tentait de reproduire des bateaux, des zincs, restait jusqu'au soir, à quatre pattes, plié sur ses feuilles, avec l'assentiment de sa mère. Jeanne considérait le dessin comme la plus saine des activités, appréciant le petit atelier que son fils aîné s'était aménagé. Si un jeu de société « Faites un journal » avait existé plutôt que l'éternel Monopoly, il aurait demandé à ses parents de l'acheter et tout le monde y aurait joué. Il découpait ses croquis et en décorait les pages de *L'Écho des bisons*, disposait les illustrations, traçait de beaux titres en rouge, rangeait le tout dans son tiroir et, à la première occasion, sortait son « œuvre » et l'emportait en classe afin de la montrer à ses camarades. Jeanne s'en apercevait parfois et le forçait à vider son cartable. « Non, là où tu vas, tu n'en as pas besoin ! » Après avoir pleuré, il cédait et traînait sa lassitude de classe en classe. Les cours lui paraissaient interminables ; il n'avait qu'une idée : rentrer pour continuer sa gazette jusqu'au dîner, vers 8 heures. Il n'avait pas intérêt à être en retard sous peine d'essuyer de sévères remontrances. Jeanne tenait au respect scrupuleux des horaires, au point que son mari, un peu agacé, l'avait surnommée « madame Pendule » (tout en exigeant

lui aussi la ponctualité). Une fois le repas terminé, Philippe courait dans sa chambre et revenait, les bras chargés. Sa mère tournait alors lentement les feuilles, donnait son avis, corrigeait certains articles, complimentait ses esquisses. Heureux, il s'endormait, bercé chaque soir par le même rêve : des milliers d'enfants couraient vers tous les kiosques de France pour acheter son journal et lire ses articles.

Malheureusement, les parents de ses amis leur avaient interdit de poursuivre l'élaboration de *L'Écho des bisons*, jugeant que ce travail, « certes honorable », était trop prenant et risquait de nuire à leur scolarité. Philippe se retrouva donc abandonné, le dimanche, avec ses rêves éperdus et peut-être perdus de journalisme, étrange vocation née après son onzième anniversaire et qu'il ne pouvait plus partager. Il continua, mais le silence lui sembla pesant.

Combien de fois essaya-t-il de se représenter la vie dans la rédaction de son hebdomadaire préféré. De temps en temps, les artistes et journalistes dévoilaient un bout des coulisses, à travers quelques photos, et Philippe évoluait en pensée parmi eux comme au sein d'une autre famille imaginaire, parmi des amis idéaux, puis les quittait à regret.

Toute sa vie, il a ainsi tenu au chaud, dans un coin de sa tête, l'unique diamant qu'il avait sauvé de son enfance, une nostalgie merveilleuse pour l'onirisme de Black et Mortimer, d'Alix, de Spirou et Fantasio, de Buck Danny, des fameuses *Histoires de l'oncle Paul* qui ont constitué une bonne part de sa culture autodidacte. Je n'ai pas oublié, alors qu'il dirigeait l'une des revues les plus connues en France, sa rencontre avec Jacques Martin, le créateur du jeune Gaulois Alix l'Intrépide. Chaque année, nous nous rendions au Salon de la bande dessinée, à la Mutualité, messe sacrée où mon père rencontrait ses héros. Je me trouvais encore dans ses pattes, n'en perdant pas une miette. Ce jour-là, je le vis, l'espace d'une seconde, redevenir l'enfant qu'il avait été, ce jeune lecteur de *Tintin* et de *Spirou*. « Vous savez, quand j'ai découvert Alix, j'ai eu un choc esthétique ! » lança-t-il à un Jacques Martin fier et reconnaissant, en présence du jeune rédacteur en chef de *Spirou*. Philippe ne se rendait même pas compte que Martin aurait aimé dessiner dans *Rock & Folk*, et que le patron du journal *Spirou*, dont les années glorieuses appartenaient à un autre temps, l'enviait.

Certains trouveront le terme de « choc esthétique » exagéré, mais mon père prononçait avec naturel ce genre de panégyrique. La ligne claire l'avait tellement subjugué que, une fois parvenu à un poste de décideur, il se fit un plaisir d'engager de nombreux dessinateurs dans sa revue, espérant lui offrir des décors merveilleux comme ceux de

Tintin et Spirou.

Jeune, il n'aurait jamais osé méditer pareille destinée et s'endormait, protégé par les murailles de papier de Rome ou de Carthage, où son père et ses colères n'entraient jamais.

À son retour de La Nouvelle-Orléans, Rodolphe n'avait pas pu résister au plaisir de faire écouter le 33-tours de Louis Armstrong à son épouse, espérant secrètement engager une polémique. Il aimait bien la musique classique, mais avait parfois envie de tout envoyer promener et d'imposer chez eux une atmosphère différente. Jeanne cependant ne se choqua pas, concédant même à voix basse : « C'est un bon musicien ! »

Son mari avait donc gagné le droit d'introduire (un peu) de jazz à la maison, amusé et déçu de n'avoir pu livrer ce genre de bataille esthétique dont il raffolait. Ma grand-mère ne lui interdisait jamais rien. Le disque tourna au sein de la famille, et Philippe, âgé de treize ans, s'en imprégna. Lorsqu'il l'entendit pour la première fois, il sortit de la salle de bain, la bouche encore pleine de dentifrice. Par la suite, chaque fois que le son de la trompette venait chatouiller ses sens, l'adolescent abandonnait toute activité et se laissait porter. Il en aurait presque oublié l'école (ce qui n'était pas difficile), savourant un rêve reçu en héritage, La Nouvelle-Orléans, et le même désir de s'y rendre un jour que le compositeur Charles et son père. Il ne pouvait se douter que le chemin vers la Compostelle du jazz serait, pour lui aussi, très long et plutôt étrange.

Lorsque son père était absent, Philippe prenait le sacro-saint disque et en contemplait le cadre en or, les lettres bien dessinées. Sur un ciel de sorbet, le colossal Noir souriait, brandissant sa trompette qui semblait jeter des rayons. C'était toujours le même émerveillement : un doux timbre, l'innocence d'une musique lointaine, le bonheur de jouer... Malgré la distance du temps, la force généreuse du roi Louis taillait sa route franche et poétique. « Je t'aime, mon petit », semblait lui dire l'artiste en jouant une musique gaie et pourtant au bord de la tragédie, entre bal, soleil et flammes.

Parfois, Rodolphe observait discrètement Philippe, heureux de le voir s'introduire dans son bureau. Il tenait à ce que son garçon conservât un beau souvenir de lui, moins sérieux. Il aimait beaucoup ses enfants, même s'il ne le leur avait jamais vraiment dit. Étrangement, la musique d'Armstrong racontait tout cela et apaisait leurs propres angoisses à tous les deux. Cette passion-là serait la meilleure alliée du jeune homme durant sa vie future.

Rodolphe eut raison. Les années filaient, et la figure de Louis

Armstrong n'abandonna pas Philippe. Il passait des heures à l'écouter en contemplant la pochette, qu'il posait délicatement au sommet de son étagère comme un tableau. Il se mit à courir libraires, kiosques et stands de marché, à la recherche de la moindre information sur le jazzman. Le rideau s'ouvrit et dévoila, derrière chaque pas du musicien, une ville. Mon père visita en pensées La Nouvelle-Orléans, ses bateaux à aubes aux guillochures de métal, comme des jardins sur l'eau, et ses bungalows multicolores, sa jungle... La Babylone éclaira sa grisaille quotidienne.

Il n'eut de cesse alors que de retrouver l'extase de la première fois. Entre quatorze et dix-sept ans, il acheta tous les disques de jazz que son maigre argent de poche lui permettait de s'offrir, au grand déplaisir de sa mère, soi-disant tolérante (il ne faut pas exagérer non plus). « Mon chéri, pense aussi à écouter du classique. Mozart, tiens, c'est bien, Mozart... » Il disait oui oui, mais boudait les enregistrements que Jeanne glissait sur sa table de nuit. Peut-être craignait-elle que ces rythmes horriblement sensuels (elle n'osait trop le dire) ne rendent toute la famille un peu maboule et fatiguent Rodolphe. Les enfants, la bonne, les oncles avaient tendance à oublier – et lui aussi, d'ailleurs – que sa blessure n'avait pas disparu.

En attendant, Philippe avait réussi à se constituer une bonne petite discothèque, où trônaient les 78 puis 33-tours de Kid Ory, tromboniste et chef d'orchestre américain de Louisiane, ancien patron de King Oliver et de Louis Armstrong. Il avait choisi ce musicien un peu au hasard. En 1952, on recherchait le disque comme on chassait un animal merveilleux. Les pochettes guidaient les choix. Il collectionnait celles où était représentée une Nouvelle-Orléans de carte postale. Il les nettoyait avec soin et écoutait dans sa chambre, pendant des heures, les mêmes soli en rêvant du Mississippi. Son père ne lui avait pas tellement raconté son voyage, il s'en rendait compte. La communication avec cet homme frappé de migraines n'était décidément pas aisée, à l'exception de leurs échanges à propos de la musique. Dans ce domaine, un miracle avait eu lieu. Avec le jazz, Rodolphe avait importé de Louisiane un pacte de non-agression, un territoire imaginaire et pacifique où l'éducateur sans concession se radoucissait, devenait presque compréhensif.

Pourtant, Philippe poussa la curiosité plus loin que Rodolphe, déjà repris par le quotidien familial et sa difficile vie de bureau. Il dépassa vite son père, comme s'il l'avait abandonné sur le bord du Mississippi. En conçut-il de la tristesse, désormais obligé de vivre sa passion seul ? Tout à son bonheur immédiat, il n'y songeait sans doute pas.

Un jour, dans une petite boutique, il tomba sur un mensuel

spécialisé dont la couverture représentait un musicien au fond d'une rue illuminée de néons. C'était curieux, fascinant. La publication, intitulée *Jazz Hot*, évoquait les villes obscures, la nuit... On y parlait de prisons, de vies, de morts. Philippe s'intéressa à la « revue de presse » d'un écrivain nommé Boris Vian. Il prit en pleine figure l'esprit d'un homme intelligent, caustique et moqueur. De nombreux passages le faisaient rire :

« On me signale qu'en Amérique le chanteur Johnny Ray a gagné la célébrité d'un coup à vingt-trois ans en se mettant à sangloter au milieu d'un disque. On devrait donc lui conseiller d'interpréter, pour changer, une fantaisie, sur Ris donc, paillasse, ou un arrangement de L'Homme qui rit, à l'occasion du centenaire de Victor Hugo. »

Il apprendrait bien assez tôt qui était Johnny Ray, mais, en attendant, il n'avait pas besoin d'en connaître le pedigree pour imaginer la scène.

Il n'avait malheureusement pas assez d'argent pour s'offrir ce magazine tous les mois. Jeanne consentit une ou deux fois à acheter le journal, mais, agacée, décida qu'il serait plus utile pour lui de lire autre chose, Balzac, Georges Sand... Car Philippe avait entamé ce qu'il appellerait plus tard sa lente « dérive scolaire ». Il fut renvoyé de Janson-de-Sailly et privé de *Jazz Hot*. Jeanne l'inscrivit au cours Jean-Jacques-Rousseau et lui fit promettre de fournir les efforts nécessaires, mais il ne s'intéressa pas davantage à ce que les professeurs racontaient – la perfection du petit Mozart par exemple – ni aux romanciers du *XX^e* siècle, leur préférant les récits vécus de la guerre, *Les Sept Piliers de la Sagesse* de Lawrence d'Arabie, et *Le Grand Cirque* de Closterman, le combattant français de la RAF au temps de la bataille d'Angleterre. C'étaient des cadeaux de Jeanne qu'il lisait vite avant de se les voir confisqués.

Il avait du mal à saisir les décisions de ses parents, comme si, effrayés de leur propre audace, saisis d'un brusque sentiment de culpabilité, ils essayaient de refermer la porte qu'ils avaient eux-mêmes ouverte. Philippe savait cependant que Jeanne, toujours prête à développer sa curiosité, l'autoriserait de nouveau à lire sa revue ou ses romans préférés. Elle n'avait pas renoncé à encourager les goûts artistiques de ses enfants. Du coup, mon père se gavait de jazz et dormait en cours...

Quelque chose avait d'ailleurs changé depuis le fameux voyage du chef de famille. Peut-être l'amélioration de la situation financière de Rodolphe rendait-elle son humeur plus sereine. Les murs semblèrent s'écarter. Rodolphe acheta une propriété, en Eure-et-Loir, dans le hameau de Tresneau, et Philippe put s'arracher à l'étroitesse

étouffante de l'appartement familial. Il lia cette transformation à La Nouvelle-Orléans. La vieille ferme sentait le fumier, mais était entourée d'un vaste parc plein de broussailles. Les garçons pouvaient y écouter leurs disques de jazz à tue-tête sans déranger qui que ce soit. Rodolphe vendit même sa voiture afin de débloquer l'argent manquant. Jeanne installa tout de suite un piano dans la propriété familiale et put se consacrer à son autre passion, le jardinage. Elle s'attardait dehors jusqu'au soir, s'interrompant juste pour prendre son thé. Les enfants connurent enfin le bonheur. Philippe avait l'habitude d'ouvrir les fenêtres et, allongé dans l'herbe fraîche, il écoutait Louis Armstrong, sous un beau soleil. Mais, un jour, une violente piqûre secoua tout son corps. Un serpent. Il cria si fort que Jeanne et des voisins arrivèrent, comprirent vite la situation, lui firent un garrot à la jambe et l'emmenèrent à l'hôpital de Chartres. La célérité des soins le sauva, mais, choqué, il passa ensuite des heures sur son lit, pâle, recroquevillé.

Alertés, les paysans du coin retrouvèrent le reptile et le tuèrent à coups de pelle, étonnés par son énorme tête cuivrée aux lèvres blanches, couverte d'écailles, comme ils n'en avaient jamais vu de toute leur vie. Ils le portèrent à des médecins : selon eux, ce mocassin vénéneux n'aurait jamais dû se trouver là. Il habitait certaines régions d'Amérique du Nord, et ne sévissait pas en Europe. Mes grands-parents apprirent alors sa disparition du laboratoire où il avait été examiné. On l'avait volé. Ou il avait repris vie. Rodolphe, toujours rationnel, avança une explication logique : un camion avait dû perdre, sur une route de campagne, une caisse de bêtes exotiques. Quoi qu'il en soit, pendant des mois, il recommanda à ses deux fils de ne pas traîner dans le jardin.

Plus tard, mon père souffrit de vertiges. Il se plaignait d'une lourde fatigue. Jeanne l'emmena chez le médecin. Une prise de sang révéla qu'il manquait de globules blancs, mais personne ne s'en inquiéta, car d'autres tests atténuèrent les premiers résultats. Le docteur, au courant de l'« incident », ne fit cependant aucun rapprochement avec l'étrange reptile. Mon père n'a jamais voulu revenir là-dessus. Pendant les années qui suivirent, il ne retourna plus à l'hôpital et ne laissa paraître aucune faiblesse.

Marie connaissait cette histoire, sans savoir qui l'avait racontée. Philippe, toujours discret sur ses malheurs et peu pressé de parler de lui, n'en avait jamais rien dit. Elle avait du mal à l'admettre, mais elle y décelait un lien avec le jazz, un lien du sang.

Plus disert lorsqu'il s'agissait de musique, Philippe exhibait ses numéros de *Jazz Hot* et *Jazz Magazine*, dûment annotés, lisait à ses camarades des articles, discutait du jugement des critiques les plus chevronnés. Combien de lettres avait-il écrites pour prendre contact avec certains d'entre eux ! Lorsque sa prose était publiée dans le courrier, il ne pouvait s'empêcher de la montrer à Marie et d'annoncer en même temps ses prochaines diatribes : « Tu connais le poète et romancier Pierre Mac Orlan ? Il a déclaré ne pas aimer le jazz. Écoute ce que je lui dis :

Monsieur Mac Orlan, vous avez dit, dans le dernier numéro de Jazz Hot : « Je n'aime pas du tout le jazz : c'est une chose qui m'horripile ! » Comment, vous, qui avez écrit le merveilleux Quai des Brumes, pouvez-vous balancer ce genre de sentences lapidaires ?...

Fouillant ce roman, il s'était arrêté sur ce passage :

« Rabe se frottait les mains l'une contre l'autre comme des cymbales. Les yeux brûlés par la rouge lueur de la bûche qui se consumait, il pensait au feu, au prix du bois, à la douceur d'être toujours assis près d'un feu impérissable. Rabe se voyait comme un pauvre, mais heureux vavasseur du feu. Autour de lui, une neige éternelle ensevelissait petit à petit la ville qu'il habitait. Entre les flocons, des fantômes vêtus de drap de couleur s'affairaient dans un rythme social dont il n'avait souci... »

Monsieur Mac Orlan, vous n'écoutez donc pas les propres mains de votre héros qui sont frottées l'une contre l'autre comme des cymbales ? Vous n'entendez pas votre prose pleine de rythme social ? Tout cela n'est-il pas jazz ?

Le romancier ne lui répondit pas.

« Il vaut mieux lire Boris Vian ! conclut Philippe. Sa revue de presse demeure un modèle de pertinence ! »

Depuis le temps qu'il dévorait ses articles, mon père connaissait sur

le bout des doigts la manière inimitable, pleine d'humour, avec laquelle l'écrivain assassinait la vieille école. Et du côté de *Jazz Magazine*, il ne ratait jamais non plus la rubrique de Frank Ténor, un billet d'humeur dans le même esprit, caustique, une attaque du show-business pleine de potins et d'anecdotes. Il rêvait de rencontrer ce personnage, dont la photo en haut de la page représentait un homme au sourire moqueur, décontracté. Avec Daniel Filipacchi, Frank Ténor animait sur Europe 1 l'émission « Pour ceux qui aiment le jazz ».

« Tu écoutes cette émission ? s'enthousiasma Marie, fière de partager ce secret. Moi aussi. J'aime beaucoup Ténor. Filipacchi et lui sont jeunes, chaleureux, ils se tutoient comme de vieux amis...

– De bons amis... ajouta Philippe en souriant. Frank doit être un homme très sympathique et drôle. »

Philippe suivait jusqu'aux déplacements des chroniqueurs. Tiens, celui-là revient de Chicago. Quel veinard ! Il l'imaginait débarquant sur les rives du lac Michigan, comme son grand-oncle Charles, exalté à l'idée de rencontrer les musiciens et d'en rapporter un texte unique. La liberté ! Des fantasmes dignes de Tintin le berçaient. Il n'avait aucune idée des circonstances du voyage, ni du coût, mais il s'en moquait, observant les images de métropoles illuminées, de clubs enfoncés dans la terre, d'ombres émouvantes... Un jour, lui aussi se rendrait là-bas, à La Nouvelle-Orléans ou traverserait la *Windy City*, ces deux « Mecque » du jazz. À cette seule pensée, une vive émotion l'envahissait... L'Amérique ! Les images et les noms se confondaient... Beale Street, les marais de Louisiane, Michigan Avenue...

Il s'enflammait, et Marie le trouvait franchement séduisant (*délicieux*, préfère Marie). Était-elle tombée amoureuse ? Non, pas de lui ! C'est impossible ! « Ce n'était pas un premier prix de beauté ! me dira-t-elle bien plus tard. Il avait un teint si blanc qu'il ne semblait pas en très bonne santé. Et il n'avait pas d'argent. Mais l'argent, je m'en suis toujours moquée. »

Pourtant, elle cherchait sa compagnie et gagnait en chemin l'amitié de Jean-Louis Dumas. Elle sentait peser sur elle le regard des autres filles, brûlant de jalousie et de méchanceté. Marie eut le déplaisir d'apprendre qu'une de ces garces, assez douée en dessin, l'avait caricaturée, exagérant son menton prognathe. (Marie a remplacé par « *un peu pointu* ». « Tu comprends, m'assure-t-elle. Que mes vieux amis lisent tes descriptions ne me gêne pas, mais j'en ai de nouveaux, et je ne voudrais pas être présentée à mon désavantage... »)

L'ennemie artiste montra son « œuvre » à Philippe et à Jean-Louis. Marie sentit monter en elle un feu irréprouvable : elle aurait volontiers

arraché les yeux de cette pouffiasse ! Les deux garçons regardèrent à peine l'infâme portrait, et leur attitude à son égard ne changea pas. Pourtant, sa colère ne retomba pas. Elle ne supportait pas de voir Philippe continuer à être aimable avec sa rivale. Elle aurait attendu de lui qu'il déchire le bout de papier. Mais il n'en fit rien.

Quand j'ai conçu le projet de ce livre, Marie m'a expressément demandé de ne pas citer le nom de la caricaturiste... « Cela lui ferait trop d'honneur, même pour en dire du mal... » Elle a toujours eu la rancune tenace, surtout lorsqu'on s'attaquait à l'un de ses complexes. Elle entra longtemps dans le métro à reculons afin qu'on ne voie pas ce qu'elle estimait être un grave défaut physique.

Philippe avait réussi à convertir toute la classe au jazz, à faire apprécier les « musiciens » du Trocadéro, qui donnaient au quotidien un peu de couleur et d'humour. Marie craignait de voir arriver des ennuieuses. Elle voulait préserver la bonne ambiance de la bande comme un paradis trop souvent menacé.

Tous souhaitaient suivre l'orchestre et échapper à leurs vacances en famille. Philippe avait le sentiment d'avoir enfin réussi quelque chose. Les enseignants ne cessaient de critiquer son indépendance et son manque d'attention, mais reconnaissaient sa popularité parmi ses camarades. Que faire de cette qualité ? L'orchestre semblait enfin apporter une réponse.

Il se sentait utile, presque libre. Les filles lui accordaient même un peu plus attention, et de son côté, il les regardait mieux, surtout deux ou trois belles et intrigantes, dont cette jolie nature réservée, Marie.

Pendant une réunion du « groupe jazz », Philippe se tourna vers la jeune femme, qui se tenait à l'écart :

« Et toi, qui aimes-tu ? »

Il posa cette question avec douceur, mais, à cet instant, elle lui en voulut terriblement de la placer au centre de l'attention. Elle rougit, vit tous les visages se tourner vers elle. Elle se rappela alors avoir dansé, pendant une surprise-partie, sur *Les Oignons* et *Petite Fleur* de Sidney Bechet. Un garçon collant et suant s'était même frotté contre sa poitrine, et elle avait mis fin au slow. Elle avait honte de l'avouer, mais elle aimait bien *Petite Fleur*, cette ritournelle commerciale. Pourquoi ne pas le dire ?

« J'aime Sidney Bechet ! »

Elle se souvient encore de l'air moqueur des filles et du ricanement des garçons. Elle n'osa même pas jeter un regard vers Philippe, mais elle entendit sa voix :

« Mais non, c'est super-bien, Sidney Bechet ! Armstrong l'admirait énormément. *Petite Fleur* est un traditionnel. »

Les gloussements s'arrêtèrent d'un coup. Personne ne pouvait rien contre une vérité livrée avec une telle simplicité, sans volonté d'humilier le voisin. Toute sa vie, mon père gardera cette envie de partager sa passion, de la communiquer.

Marie sourit, plus soulagée que triomphante, heureuse de ne pas être ridicule.

Philippe avait remarqué, non sans agacement, la présence fréquente, à côté de la jeune fille, du grand dadaïste brun, élégant, Alain de Fran. Cet aristocrate plutôt sympathique tournait autour du groupe. Il s'ennuyait le samedi soir, si bien qu'un jour Philippe lui dit :

« Tu veux venir avec nous ? Joue !

– Je ne sais pas jouer !

– Essaie la contrebasse ! »

Alain loua donc une contrebasse et la chargea sur le toit de la belle limousine avec la batterie de Jean-Louis. Il appartenait enfin à l'équipe, en route pour une soirée dans le XVI^e arrondissement. Mais quel poids ! Il transporta péniblement son instrument jusqu'à la scène, le visage en sueur. Dans quel pétrin s'était-il fourré ! Tout ça parce qu'il cherchait à être un héros, une star ? Il tritura les cordes maladroitement, soulagé de voir que tout le monde s'en moquait. Et pourtant, à la fin, un spectateur de la fête s'approcha et lui tendit la main : « Qu'est-ce que vous jouez bien ! »

Plus que leurs étranges concerts, Alain aimait les conversations, les soirées au bar, les rencontres, désireux sans cesse de prouver sa légitimité.

« J'adore le jazz ! » lançait-il souvent à Philippe, qui n'arrivait pas à démêler le vrai du faux.

Alain n'ajoutait rien. Il n'osait pas trop en dire. En revanche, devant Marie, souhaitant impressionner cette jeune fille blonde, fine et jolie, un peu timide mais passionnée, il crânait. Le dimanche, il venait la chercher à son domicile de la rue Poussin et l'emmenait en promenade. Elle aimait bien ses prévenances de gentleman, mais jugeait sa conversation banale.

« Tu devrais te joindre plus souvent à nous, dit-il à Marie. Philippe nous fait écouter ses disques. Il a une connaissance incroyable. On a entendu cet enregistrement de Louis Armstrong rapporté de l'Amérique. »

Cet été-là, pourtant, elle ne suivrait pas l'orchestre. Son père l'avait inscrite à un séjour linguistique en Angleterre, à Swanage. Alain se réjouit :

« C'est drôle ! Moi aussi, je vais dans une famille, mais à Bournemouth !

– On s'appellera. C'est bien ! Nous ne serons pas loin l'un de l'autre. »

Marie vivait mal ce voyage absurde pendant l'ultime été dont elle aurait pu profiter, avant d'entamer les deux prochaines années, vers le baccalauréat, un chemin de veillées tardives, d'angoisse au ventre.

Philippe et Jean-Louis se désolaient-ils au moins de son absence ?

Pendant la traversée en ferry, elle éprouva un vague à l'âme aussi poisseux que l'embrun, se retrouva bientôt à traîner son sac sur un quai, puis découvrit ce que tant de jeunes gens ont connu : une rue déserte à la périphérie de la ville, avec ses maisons en briques identiques alignées, l'intérieur glacé et propre d'un « ça me suffit » anglais, et la famille au langage incompréhensible que l'on a l'impression de déranger... Une chambre l'attend au premier étage, mais, une fois là-haut, que faire ? Le dîner arrive tôt, 18 h 30. Et ensuite ? Une longue soirée qu'elle passe, enfermée, à la lueur d'une lampe faiblarde, n'osant descendre, condamnée à guetter le moindre bruit... Son cœur s'affole lorsqu'elle entend des pas dans le couloir... Pourvu que la mère de famille n'entre pas !.... Alors, son esprit vagabonde. Elle se demande ce que fabriquent les garçons, voit Philippe et ses longues mains sur la coulisse du trombone. Mais un frisson la sort de ses songes. Après avoir eu trop chaud, elle a froid. La fatigue, l'ennui ou le sommeil ? Des journées interminables. Elle aura le temps de lire *Guerre et Paix* de Tolstoï, contempera le ciel et s'adaptera lentement à ses hôtes.

Le père, un joyeux Irlandais, essaie de la divertir et l'emmène en ville. Pendant le trajet, il s'amuse à lui montrer les traces des bombardements, mais elle ne tient pas à en savoir davantage, à entendre évoquer la guerre, ces nuits bleues dont elle a gardé l'éclair effrayant dans les yeux. Comme par hasard, alors qu'elle aurait préféré ne rien comprendre, elle saisit chaque mot. Heureusement, elle aperçoit un marchand de disques et prie son sympathique chauffeur de la déposer à l'entrée. Il reviendra la chercher plus tard, mais elle l'écoute à peine, se précipite vers le rayon jazz, et d'une main agitée, tremblante, passe en revue les 33- et 45-tours de Louis Armstrong, tourne les piles, en quête d'un musicien qui corresponde à l'originalité et au goût de Philippe. Son œil remarque une éclatante pochette

rouge. Chris Barber. Un Anglais inconnu ! L'homme tient l'instrument qu'elle a appris à chérir, le trombone. Elle s'empare de la galette et se glisse à l'intérieur de la cabine. Dès les premières notes, elle sent une bouffée de joie l'envahir. Du *très bon* (ajout de Marie) jazz Nouvelle-Orléans ! Elle n'en a pas encore tout à fait conscience, mais elle s'acquitte presque d'un cadeau d'amour et revient excitée, fière d'exhiber l'enregistrement à ses hôtes gentils et peu concernés.

Le soir même, un appel d'Alain l'énerve pourtant. Elle devrait se réjouir de retrouver une voix familière, d'apprendre que le jeune homme lui aussi compte les jours, avachi sur un dur sommier. « Tu as eu des nouvelles du groupe ? » Il n'a reçu aucune lettre, mais a eu la même idée qu'elle : offrir un disque à Philippe ! Et il se vante d'avoir acheté un « formidable » Louis Armstrong. Du classique ! Et si Philippe préférerait celui d'Alain ? Une crainte si puérile n'est pas digne d'elle. Marie ne peut s'empêcher de ressentir une amertume anticipée à la pensée que le bienheureux destinataire abandonne les présents dans un coin, oubliant ses généreux amis, ou bien s'émerveille d'écouter son trompettiste chéri, au point d'ignorer Chris Barber.

Elle fut à la fois soulagée et anxieuse de revenir au cours et de sentir l'automne. Le Trocadéro Jazz Band avait joué en Suède. Jean-Louis Dumas, à la batterie, avait séduit son public par ses blagues et sa vivacité. Philippe s'amusait en évoquant leur concert dans un château, chez une comtesse qui s'était offert un orchestre afin de divertir ses amis. Elle leur avait réservé trois chambres au sommet du donjon et les avait autorisés à se restaurer dans la cuisine. Au moment de monter l'escalier, les membres de l'orchestre entendirent un bruit d'argenterie. Ils levèrent les yeux et virent les cymbales qui rebondissaient sur les marches, pour venir mourir aux pieds de la vieille dame. L'incident la fit rire, mais Philippe soupçonna Jean-Louis d'avoir volontairement laissé échapper ses deux grands disques de cuivre.

Ils vécurent bien d'autres bons moments, à bord de leur vieille Cadillac. Ils dormaient à la belle étoile, le long des routes, se baignaient où ils voulaient, jouaient sur les places des villages. Ils installaient leur matériel autour de la voiture et attaquaient *Muskrat Ramble*, puis *Royal Garden Blues* jusqu'à sentir, chaque fois, une cohésion meilleure, des sensations plus vives. Ils avaient hâte de récolter de l'argent et de découvrir une autre ville, craignant peut-être que leurs publics éphémères ne repèrent les ficelles grossières de leur musique. Un soir, entraînés par Fabrice, ils eurent l'impression de décoller. Débarrassées des obstacles, les notes glissèrent. Ils retardèrent au maximum la fin de leur petit concert, persuadés de ne jamais retrouver une pareille aisance. Et effectivement, par la suite, ils

coururent vainement après ce moment de grâce.

Ils renforcèrent leurs liens. Jean-Louis râlait parce que le démontage de sa batterie lui prenait trop de temps et qu'il se désespérait de ne pouvoir accompagner ses amis jusqu'au bar et draguer les filles. Mais personne n'aurait été plus rapide que Fabrice pour séduire les belles et disparaître.

De retour au cours, ils étaient décidés à prolonger la vie de l'orchestre pendant l'année. En les retrouvant à la répétition, le jeudi, chez Jean-Louis, énervée de comparer sa peau blanchie par le spleen anglais au teint doré des garçons, Marie dissimula le disque. Elle ne voulait pas dévoiler son cadeau devant tout le monde au même moment qu'Alain, dont les rodomontades attiraient davantage l'attention. Elle exposa ses craintes à une amie : « Oui, Alain va donner son disque, et moi aussi, presque en même temps. Mais l'enjeu n'est pas le même. Je devrais peut-être attendre... » L'autre, faussement ingénue, s'étonna : « Comment ça, l'enjeu n'est pas le même ? N'est-ce pas l'amitié ? » Marie rougit et détourna la tête.

Philippe reçut la pochette de Louis Armstrong avec plaisir et la posa sur la chaise. Puis il observa Marie et allongea le bras vers l'objet qu'elle semblait vouloir soustraire à sa vue :

« Qu'est-ce que tu as là ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

« Oh, un disque... Moi, j'aime bien... mais je ne sais pas... »

– Chris Barber ! Je ne connais pas ! Quelle bonne idée ! »

Il sourit, l'embrassa. Elle ne l'avait jamais vu aussi heureux et n'osa pas jeter un œil vers Alain, derrière eux. Philippe déposa soigneusement l'album sur le pick-up. Brusquement, les envolées magnifiques remplirent la pièce, à la tombée du soir. Tout le groupe écouta. Le romantisme, l'élan de Barber enthousiasmaient. Puis, Philippe mit un disque de Sidney Bechet... *Blackstick, Jungle Drums...* Dehors, il faisait doux, et le saxophoniste attaqua le crépusculaire *When The Sun Sets Down South...* De temps en temps, elle entendait la voix calme de Philippe, mêlée aux notes... « Clarence Bereton à la trompette... » Elle ne retenait aucun nom, mais chaque précision apportée l'était avec passion. Elle n'en revenait pas du sérieux que le jeune homme mettait à aborder cette musique considérée par les bourgeois et sa propre famille comme une aimable plaisanterie. Elle se laissait bercer, imprégner de chefs-d'œuvre. Puis ce fut le merveilleux *Chant in the Night*.

Et, tout au long de cette fin d'après-midi paisible, Marie sentit

qu'elle tombait amoureuse...

Le Trocadéro Jazz Band aurait pu écrire l'une de ces pages légendaires qui immortalisent les destins. La Cadillac décolle dans les nuages, tourbillonne, puis s'immobilise sur le toit. Les passagers sortent par les fenêtres, avec quelques égratignures, leurs vêtements froissés, persuadés de retrouver leurs instruments détruits, écrabouillés. Mais la galerie a disparu. Ils la cherchent, le cœur serré, et l'aperçoivent un peu plus loin, dans l'herbe. La contrebasse et la batterie, intactes, forment comme un étrange champignon dressé vers le ciel. Elles ont plané avant de se poser délicatement, comme une couronne de fleurs.

Philippe aurait apprécié cette vision, mais il a abandonné ses amis la veille, afin de respecter l'ultimatum de son père : rentrer immédiatement sous peine de se voir infliger une terrible punition. J'imagine ses regrets de n'avoir pu savourer jusqu'à l'envol final un rêve dont il entrevoit désormais la fin. Les élèves pensent à leurs examens. Mais, quoi que dise le seigneur de la maison, le fils non prodigue n'arrive pas à se soucier des études, lui, l'irréductible, obsédé par le jazz et les sorties. Il trouve en Jean-Louis un autre rebelle et passe tous les après-midi chez son ami, à analyser le jeu de Gene Krupa tandis que Rodolphe part à sa poursuite, le soir venu.

« Où est Philippe encore ? » demande-t-il à sa femme.

Jeanne répond, ennuyée :

« Chez Jean-Louis Dumas sûrement... »

Il saisit le téléphone, fait le numéro et tombe sur une voix grave, celle de Dumas père. « Bonjour, c'est monsieur Koechlin ! Excusez-moi de vous déranger ! Philippe est-il chez vous ? » Il utilise tous les termes de politesse possibles pour demander le retour de son fils, en obtient l'assurance, mais, après avoir raccroché, reste perplexe. Ce n'était pas monsieur Dumas, le patron de la maison Hermès ! Il a cru percevoir une légère exagération dans le ton de son interlocuteur, puis un léger pouffement, et soupçonne Jean-Louis d'avoir imité la voix de son père. Personne n'a jamais osé se gausser ouvertement de lui. Ces gens-là... profitent de son handicap pour le ridiculiser. Il a le sentiment d'être méprisé. Quelques jours plus tard, il débarque dans l'atelier Hermès. Un homme, qu'il reconnaît pour l'avoir croisé plusieurs fois au temple, l'accueille. Vêtu d'une blouse blanche, sa tenue de sellier, monsieur Dumas sourit. Je vois très bien Rodolphe,

du haut de son imposante taille, cachant son appareil, le visage tendu. D'une voix ferme, il expose le motif de sa visite : « Je viens directement vous voir puisqu'en vous téléphonant on n'est pas sûr de tomber sur vous ! » Il parle de dignité, de respect, puis se tait, écoute, entend le beau personnage qui le reçoit affirmer ne pas lui avoir répondu au téléphone. Le visiteur courroucé obtient ce qu'il était venu chercher, des excuses. Jean-Louis, prêt à tout pour s'amuser et plaisanter, a surtout vu dans mon grand-père un simple trouble-fête.

Philippe avait proposé à son ami de relancer un journal, rappelant les promesses qu'ils s'étaient faites autrefois, lors de l'expérience inachevée de *L'Écho des bisons*. Jean-Louis avait manifesté beaucoup d'enthousiasme. Ils avaient même choisi le nom, *Actuel*, et défini les rubriques, le ton. Que de soirées à concevoir des reportages, des voyages partout dans le monde ! Ils n'avaient aucune notion de l'heure. Parfois, une jeune fille se joignait à eux, une Grecque à la douceur exquise dont Jean-Louis semblait épris. Elle donnait des conseils et apportait à la maquette un goût sûr, très élégant. Elle deviendra plus tard sa femme. Quand Philippe dut renoncer à leurs rendez-vous, Jean-Louis, désireux de reconforter son ami, prononça donc un serment : « Notre journal verra le jour ! » Mon père lui jeta un regard où passaient une profonde amitié, mais aussi son désarroi. Il n'avait pas envie de s'interroger trop longtemps sur son avenir, préférant inviter Marie au cinéma, à condition de se débarrasser du pot de colle Alain. Parfois, la jeune femme déclinait ses invitations, obligée de réviser ses leçons.

Quand il ne pouvait la voir, il téléphonait à son meilleur ami. Jean-Louis l'encourageait à aller plus loin : « Épouse-la ! Cette fille est géniale ! » Philippe partageait cette certitude depuis le soir où il s'était rendu chez elle et s'apprêtait à bafouiller quelques compliments ambigus lorsque Alain avait sonné quelques minutes après lui. Marie pria Philippe de ne pas se montrer, mais il avait volontairement laissé dépasser son pied par la porte entrouverte afin que le contrebassiste du Trocadéro Jazz Band l'aperçoive et comprenne.

Il savait donc ce qu'il voulait, bien que l'éventualité de s'engager l'empêchât de dormir et l'exaltât tour à tour. Elle finit par l'inviter dans son sanctuaire ensoleillé du Miradou, cette belle maison blessée par la guerre, mais qui avait repris sa posture orgueilleuse sur la colline. Le Midi l'oppressait. Le chant des cigales, la chaleur l'accablaient. Évidemment, Marie et lui ne partageaient pas la même chambre. Le jeune soupirant devait se soumettre aux mœurs : rien avant le mariage ! Mon père, rebelle naturel mais enfant de son époque, inexpérimenté, respectait ces contraintes, maintenant fiancé à Marie qu'il aimait profondément.

Lorsque la jeune fille l'avait présenté à ses parents, il avait ressenti la même impression que Rodolphe jadis dans la famille de Jeanne : un accueil généreux pour un représentant de ces Koechlin à la bonne réputation. André, le père de Marie, ce grand homme distingué, et Pauline, dont le bavardage rendit fou un aviateur anglais au moment de bombarder un pont à Castelnau, furent peut-être soucieux de ses mauvais résultats scolaires, mais sans vraiment s'alarmer. Ils appréciaient Philippe et le recevaient chaleureusement. Le fiancé comprit pourtant ce qu'on attendait de lui. Sérieux et travail.

De temps en temps, Marie lui glissait : « Alors, tu t'en sors avec tes révisions ? Si tu veux, je peux t'aider. » Il l'observait, la trouvait tellement attirante avec ses cheveux blonds, son sens du devoir. « Oui, oui, ça va ! » jetait-il, se dépêchant de changer de sujet.

Je sais qu'il fut admissible à l'oral, sans travailler, au contraire de ma mère, qui, elle, brûla quelques heures de sommeil. Lors de l'examen, le professeur, trouvant Philippe sympathique, essaya de l'aider : un Alsacien devait être incollable sur sa région. Il traça un long trait sur le tableau et se tourna vers le candidat : « Voici les Vosges. L'Alsace et la Lorraine se trouvent de part et d'autre de cette ligne de montagnes. Dites-moi où ! » Philippe n'en savait rien, se fia à la chance et plaça son pays d'origine au mauvais endroit. L'examineur soupira.

« Il y a des ignorances inadmissibles au bac. Vous avez zéro pointé. »

Jeanne, avec une parfaite mauvaise foi, jugea cet enseignant stupide et injuste. « Il lui a tendu un piège. C'est scandaleux. » Et le recalé retourna à ses disques de jazz. Ah, si seulement on lui avait demandé de situer La Nouvelle-Orléans !

Marie obtint le diplôme après avoir énuméré tous les présidents de la République depuis Adolphe Thiers, en 1871. Philippe osa dire :

« Facile comme question. Si j'avais eu ça ! »

Marie m'a raconté qu'ils se retrouvèrent devant Notre-Dame par une belle fin de journée, inquiets de leur avenir. « Qu'allons-nous faire ? »

Philippe n'en savait rien, mais aucun des deux ne remit en question leur projet de mariage, et ils passèrent malgré tout un splendide été, en Bretagne, dans une petite localité appelée Préfailles. Comme toutes les chambres de l'unique hôtel Saint-Paul étaient occupées, Philippe dormit dans la voiture de son futur beau-père, face à la plage et à la mer, et éprouva toutes les peines du monde à fermer l'œil. La première nuit, il devina une présence de l'autre côté de la rue. Il aperçut des visages connus. Des amis de ses futurs beaux-parents

vérifiaient que le fiancé n'avait pas subrepticement quitté son automobile pour rejoindre sa bien-aimée.

Marie se glissa avec timidité dans sa future belle-famille. Elle fut impressionnée par la « reine » Jeanne, qui admirait la noblesse et aurait aimé en être issue, jouait du Liszt, citait des poésies de Victor Hugo, comme *Booz endormi*... Elle n'avait aucune idée de la profession que pourrait choisir son fils aîné, mais peu importait. Il savait dessiner, appréciait la musique, et sa jeune et délicate fiancée l'aiderait à accomplir son destin. Cependant l'invitée ne se sentait pas très à l'aise, surtout en présence de Rodolphe, dont la haute taille et l'air sévère accéléraient ses battements de cœur. « Pourvu que je lui plaise ! » s'angoissait-elle, oubliant, toute à son émotivité affolante, l'influence de la blessure dans l'attitude rigide de cet homme.

Elle surprit une conversation entre mon grand-oncle François, fraîchement nommé directeur de la radio nationale Paris-Inter, et Philippe :

« Tu aimes le jazz et tu sais écrire ? Si je crois bien, tu faisais un petit journal quand tu étais plus jeune... C'est ce qui te plaît ! Pourquoi ne proposerais-tu pas tes services à l'une de ces revues ? Tu devrais aller voir Frank Ténôt. Je l'ai fait démarrer. Il ne pourra pas refuser de t'aider. »

Philippe n'y avait pas pensé, ou, plutôt, il avait évacué cette idée-là, parce que *Jazz Hot* et *Jazz Magazine* publiaient les textes de ses deux idoles, Boris Vian et Frank Ténôt. Comment oserait-il prétendre s'asseoir à la même table ?

Marie insista : « Il a raison ! Fais-le ! » Philippe réfléchit. Pourquoi ne pas au moins essayer ? Il profiterait du concert de Sidney Bechet. Il emprunta de l'argent à Fabrice, acheta une place et se rendit à l'Olympia discrètement, muni d'un carnet de notes afin de rédiger un article qu'il enverrait par la poste. La soirée fut très émouvante. Le grand-père du jazz aux cheveux blancs souffla son air doux de saxophone soprano aux oreilles d'une jeunesse émerveillée. Comme le reste de la salle, mon père vibra au rythme de fanfare du maître et rentra chez lui, joyeux.

Les portes du temple s'étaient ouvertes. Quelle magnifique première fois ! Pendant plusieurs jours, la fièvre de Bechet ne le quitta pas. Il s'imagina à la tête d'une revue de jazz que le public s'arracherait... Un

vieux rêve qui revenait.

Finalement, presque certain qu'un journaliste de *Jazz Magazine* rendrait compte du spectacle de l'Olympia, il écrivit un portrait de Louis Armstrong, le musicien qu'il vénérât sans doute le plus. Il travailla une bonne partie de la nuit sur sa petite machine à écrire, relut son texte une vingtaine de fois. Il n'en parla à personne, plia la feuille, la mit dans une enveloppe, puis réfléchit. Non, il se déplacerait, essaierait d'appeler. Mais il eut toutes les peines du monde à obtenir un rendez-vous.

« Il n'y a personne pour le moment. Rappelez plus tard. Merci. »

Au bout du quinzième coup de fil, il réussit à décrocher une entrevue avec Frank Ténor. Il aurait bien aimé crier, l'annoncer sur tous les toits, nerveux à l'idée de rencontrer celui dont il lisait la moindre ligne. Combien de soirées, dans ses rêves, il avait passées en tête-à-tête avec le journaliste et homme de radio ! Il devait vaincre son manque d'assurance. Ténor incarnait le changement d'époque, la relève merveilleuse à toute cette soupe qu'on entendait sur les ondes, les André Claveau et compagnie, Machin et ses violons magiques, toutes ces parties lénifiantes d'accordéon, de vieilles chansons dégoulinantes. Philippe se moquait même de Marie, qui aimait Jacqueline François et ses *Lavandières du Portugal* ! Ces vieilleries disparaîtraient bientôt. « Je ne dois pas rater le train », se répétait-il, les mains moites, au moment de prendre le chemin de *Jazz Magazine*, avenue de Neuilly. Qu'il fût engagé, et c'était la perspective de rencontrer un jour Bechet et Armstrong, de donner un sens à sa vie.

De vieilles affiches couvrent les murs, et un nuage de fumée traîne en suspens parmi les pièces étroites. Il entend des chuchotements et le tic-tac d'une machine à écrire, se pose bêtement dans l'entrée, les bras ballants, réduit à adresser des sourires gênés aux rares employés de la maison de disques Barclay ou du journal qui traversent le couloir en trombe.

Pendant ces quelques minutes, il observe l'activité, surpris que la revue emploie si peu de monde et ne possède pas de bureaux plus spacieux. Je sais que l'entretien avec Frank Ténor n'a pas duré très longtemps. Le visiteur d'à peine vingt ans reconnaît l'homme tant admiré, avec sa fine moustache de zazou, sa décontraction, sa fameuse voix enchanteresse. Mais, pour le reste, Philippe découvre quelqu'un de différent, qui ne tient pas à perdre de temps.

« Désolé ! Nous n'avons pas de place. »

Ténot regarde sa montre, il s'ennuie, salue quelques collègues qui passent, puis fait semblant de s'intéresser à son hôte, l'air de penser : « Bon ! Vous êtes toujours là ? Qu'est-ce que vous voulez encore ! » Il pourrait s'en tenir à ce refus, mais croit bon d'ajouter :

« Vous voulez être journaliste ? Dans la musique ? Le jazz ? s'étonne-t-il. Renoncez ! Il n'y a pas de débouchés ! Je vous conseille de faire autre chose... »

Puis il le congédie poliment et l'accompagne vers la sortie avec le sourire artificiel d'un homme dérangé dans une journée bien chargée qui se débarrasserait d'un vendeur de calendriers. Philippe ne m'en a jamais parlé. J'imagine que la blessure a été profonde, la même ressentie par tant de jeunes aux portes des entreprises. Tout ce que je connais de cette scène, je l'ai appris de Marie, comprenant au passage beaucoup de choses du fier caractère de mon père, dont les admirations n'ont jamais été tributaires des aléas qu'il subissait. Après avoir réussi, il a souvent approché celui qui avait essayé de le décourager, il a même conservé toute sa vie, sous la vitre de son bureau, un texte de Ténot. Nées d'un malentendu, leurs relations ne seraient jamais simples. On peut dire que ces deux hommes se sont ratés toute leur existence. Ils eurent bien du mal à se comprendre, malgré une estime réciproque. L'associé et ami de Frank, Daniel Filipacchi, dirait de mon père qu'il avait le « front bas ». Nous n'avons jamais su ce que l'expression signifiait. Était-ce pour lui une marque de stupidité ou le signe d'un tempérament têtu ? Connaissant l'intéressé, nous opterons pour la deuxième hypothèse. Un patron qui recevait « Keuchelin » craignait certainement d'avoir affaire à un esprit peu malléable.

Je vois Philippe à la sortie des locaux de *Jazz Magazine*, triste, découragé. Il erre jusqu'au soir sans savoir où aller, l'été finissant glisse sur lui comme un vêtement poisseux. Il pense qu'il n'accomplira jamais ses rêves, se sent honteux de son échec. On l'écoute comme le mélomane, l'oreille de l'Amérique, la sentinelle du vieux carré français, dont il connaît les moindres recoins sans y avoir mis les pieds, et il n'est même pas capable de placer un article. Ses discours ne servent donc à rien. Il se contentera d'être un parleur, un théoricien de salon qui ne parviendra jamais à communiquer au-delà des surprises-parties.

Il retrouve ses amis. Les bacheliers envisagent leur avenir, tandis que Philippe ne dit rien. Il contemple une photo magnifique : Sidney Bechet, en costume blanc, devant des rideaux de salon, brandit son saxophone, tel un éléphant, sa trompe. La qualité du cadrage, la lumière, la pose, portent une signature : Jean-Pierre Leloir. C'est le

petit garçon démuné qui a reçu des mains d'un GI, à la Libération, un appareil photo. Plus tard, l'artiste dira à mon père : « Je me suis glissé au bord de la scène, la lumière était magnifique. J'ai eu tout le temps que je voulais. Il était là, j'aurais pu le toucher. »

Il en parlerait comme du Christ.

C'est en voyant cette photo que Philippe décide de persévérer.

Il se tourne donc vers l'autre revue de jazz, rédige une longue lettre et l'envoie. La réponse arrive vite.

J'aurai peut-être quelque chose pour vous. Nous avons engagé une secrétaire de rédaction. Si elle ne fait pas l'affaire, nous vous prenons ! Revenez en janvier

Robert BAUDELET. Administrateur.

Il attendra.

Par une froide journée de janvier 1958, Philippe débarque rue Chaptal, longe un bistrot situé au fond d'une impasse où jadis la grande chanteuse Fréhel, bouffie et peinturlurée, héla un gamin du coin, Serge Gainsbourg, et lui offrit un diabolob-grenadine. Il emprunte la même chaussée qu'un pianiste de légende, au siècle précédent, Frédéric Chopin en visite chez des amis. Des magasins d'instruments se succèdent, et les cuivres de location jettent leurs éclats fatigués derrière de poussiéreuses vitrines. Il s'arrête devant une trompette dédicacée Louis Armstrong, vendue d'ailleurs très cher, avec un mouchoir blanc en prime. De temps en temps, un maître de l'avant-garde s'arrête à l'entrée d'une boutique, observe les partitions et remonte dans son atelier de création, là-haut, sous les toits. Ces rêveurs de notes – saxophonistes, compositeurs – se croisent aux premières heures de la soirée, comme s'ils participaient à une comédie musicale, puis se réunissent chez l'un ou l'autre d'entre eux. Quand il fait nuit, l'été, quelques lueurs venues des mansardes transpercent l'obscurité, et des sons légers résonnent dans la rue.

La première fois que mon père arrive ici, il succombe au charme du coin, sans se douter qu'il y restera presque toute sa vie. En vingt ans, je n'y suis allé que deux fois, mais, cette rue, j'ai l'impression d'en connaître parfaitement tous les recoins.

Il n'a pas rencontré de Fréhel ni de mioche Gainsbourg, mais certainement sa vie même.

Au fameux numéro 14 – important au cœur de son panthéon personnel –, Philippe se serait presque attendu à trouver un panneau étincelant au-dessus d'une porte cochère entourée de lumière : *JAZZ HOT*. Qu' imagine-t-il au sortir de son adolescence, de l'école ? Que La Nouvelle-Orléans est une Babylone scintillante, et les revues de jazz, des entreprises multinationales ?

Au lieu de cela, il pousse le battant grinçant d'un modeste hôtel particulier, aujourd'hui occupé par le fabricant de guitares Gibson. Il atterrit dans une petite cour sale que décore une plante défraîchie. À l'autre extrémité s'entassent des poubelles d'où débordent de vieilles bouteilles et du papier toilette. Deux entrées sombres lui font face, et, à côté de chacune, deux plaques bleues ont été posées : « rue Louis-Armstrong », à droite, « rue Sidney-Bechet », à gauche. Philippe sourit, suit le sillage de la musique... En bas se trouve une cave où Charles

Delaunay invitait les musiciens du Hot Club de France. Des volutes swingantes montaient dans la cage d'escalier. Au-delà du délabrement survit une buée de mythe...

Il époussette sa veste et avise, en haut de quelques marches, une porte entrouverte. Derrière – il en est persuadé – s'étend un univers merveilleux, La Nouvelle-Orléans, le Mississippi, l'Amérique... Sans doute hésite-t-il à la pousser. Il frappe, tourne lentement la poignée, puis pénètre dans une sorte de cabine de bateau. Comme Armstrong onze ans plus tard (pas Louis, mais Neil), il pose le pied sur sa lune à lui, le monde du jazz, et pense certainement à son père, dont il veut imaginer la fierté silencieuse. Le local fatigué représente l'accès direct à ses idoles noires, à ce mont Rushmore bleu qui occupe son paysage mental depuis l'enfance.

Au plafond constellé d'auréoles humides brûle une ampoule pisseuse. Philippe enjambe une corbeille à papier, s'efface pour laisser passer une secrétaire, jette un œil rapide aux alentours, aperçoit deux bureaux en désordre, des cendriers débordant de mégots. Peut-être Boris Vian s'est-il absenté ? Conscient de gêner, il retourne dans le couloir parmi toutes sortes d'épaves : chaises empilées, dossiers obèses, cartons vomissant des photos en vrac... Il n'aurait pas été surpris de voir des repasse-limace, des tabourets à glace, des cire-godasses, la *Complainte du progrès* chantée par Vian quelques années plus tôt.

Lancé en 1935, le mensuel vivait depuis entre ces murs jaunis. Son créateur, Charles Delaunay, continuait à le diriger avec un tempérament atrabilaire que ses collaborateurs acceptaient, tout à leur admiration. Il avait hérité de ses célèbres parents, les peintres Robert et Sonia Delaunay, une fortune appréciable. Sa prospérité lui avait permis, avant guerre, aux côtés du grand critique Hugues Panassié, de former le quintette du Hot Club de France devenu un phare musical. Les musiciens désargentés du pays se donnèrent le mot et commencèrent à rôder autour du tabac Pigalle, demandant au patron : « Le Hot Club a besoin d'un trompettiste ces jours-ci ? » Et le taulier répondait : « Ah, tu tombes bien. Ils cherchent quelqu'un... » Et le candidat débarquait au 14. Avec un peu de chance, il croisait ce musicien au visage sombre que Panassié et Charles avaient repéré, un Gitan du nom de Django Reinhardt. Après les répétitions, les accompagnateurs sans grade et le génie partageaient un verre au Saint-Marcoux... Ils attendaient la belle Gitane qui venait ou ne venait pas. « Savez-vous, disait Delaunay, j'ai rencontré cette femme. Un génie pur. Elle ne sait ni lire ni écrire, connaît mal l'anglais, ignore les

notes, mais, dotée d'une oreille infallible, reprend toutes les chansons d'Ella Fitzgerald sans se tromper. » La jeune fille brune, timide, couverte de châles, les bras chargés de bracelets en or, répondait au joli nom de Pâquerette et marchait avec beaucoup de grâce. « Dieu m'a tout appris », répétait-elle avant de descendre dans la cave. Quelques musiciens apportaient leurs instruments. Delaunay distribuait des jus de fruits aux voisins. Et c'était le miracle : l'adolescente reprenait les classiques d'Ella, avec un brio et une justesse rares, et repartait. Pâquerette enchantait quelques caves de Saint-Germain-des-Prés, puis, un jour, elle disparut. C'était un peu cela, le territoire du vieux Charles : une foire aux prodiges éternels.

La guerre jeta une ombre sur ce charmant oasis. Quand la défaite fut consommée, Delaunay tourna le dos au confort et rejoignit la Résistance. Nous ne savons pas s'il a dynamité des trains, abattu des Allemands ou caché des armes. Sa biographie presque parfaite ne le dit pas. Tout juste cite-t-on son chef de réseau, Pierre Suttill, exécuté en 1945. À la Libération, il retourna à ses amours musicales, lança la maison de disques Vogue. Mais sa gloire ne le rendrait jamais beaucoup plus aimable. De retour à la vie civile, il avait rompu avec ses anciens camarades. Delaunay, qui aimait pourtant le style New Orleans, cherchait l'avenir jusqu'à l'obsession, invoquait sans cesse le « jazz progressiste », le be-bop... Il appréhendait de vieillir et de voir l'œuvre de sa vie, son cher journal, sombrer dans la ringardise. À la fin des années 1950, il dominait encore le quartier solaire, mais une nouvelle génération du jazz émergeait déjà. On le voyait sortir du Black Cherry Blues, magasin de raretés musicales et rendez-vous des passionnés. À l'angle de la rue, il tombait sur le batteur Kenny Clarke, l'un de ces illustres musiciens américains exilés à Paris, qui composerait un morceau intitulé *Rue Chaptal*. Ses amis occupaient encore le IX^e arrondissement, mais Charles ne se rendait pas compte du lent changement des environs.

Il demeurerait pourtant, comme on l'a dit, favorable à l'évolution, au contraire de son ancien ami Panassié, l'influent musicologue de jazz et critique de son temps, qui, attaché au style de sa jeunesse – Armstrong, Benny Goodman, Bechet – comme à une bouée de sauvetage, haïssait la nouvelle génération des Charlie Parker et compagnie, et se voyait accusé d'être un vieux grigou d'extrême droite. Charles Delaunay et lui n'avaient plus rien à se dire. Dans cette querelle classique des anciens et des modernes se jouait bien plus qu'un simple débat musical : un conflit d'ordre politique entre des sympathisants communistes appelant de leurs vœux un monde nouveau et des réactionnaires figés au début du siècle.

En ce jour frisquet de janvier 1958, mon père débarque donc dans cet étrange et complexe cercle d'intellectuels mélomanes et engagés, avec un bagage à la fois magnifique et dérisoire : son simple et pur amour du jazz. Il aime Armstrong, La Nouvelle-Orléans, mais aussi les modernes, et ne voit pas pourquoi il devrait choisir un camp plutôt que l'autre, même s'il entend de jeunes Noirs comme Miles Davis reprocher au vieux Louis de faire trop de grimaces, de jouer le bon nègre pour amuser les Blancs. Les débats alimentent l'antique magazine, et Philippe préfère s'en amuser. Il rit en lisant les chroniques de Boris Vian qui ridiculisent Panassié. De toute façon, tout ce qu'écrit le romancier-chanteur le fascine.

Un bruit de chasse d'eau couvre les conversations. Mon père tourne la tête. Des toilettes s'échappe un gros homme dépeigné, la chemise flottante. Le costaud serre sa ceinture tandis que l'un de ses collègues passe la tête par une porte et hurle : « Hé, quand tu vas aux chiottes, ferme la porte après. » Voici donc la folle ambiance d'une rédaction ! Quelques journalistes entassés les uns sur les autres, et des odeurs de W-C.

Philippe avise une sorte de poterne enfoncée entre une étagère déglinguée et une table de cuisine : le bureau de l'administrateur chargé des finances. Il frappe, entre et aperçoit un homme de taille moyenne, aux cheveux bruns, soigné de sa personne, avec un visage lisse et un regard sombre. Il devine à sa voix douce, presque timide, que ce gaillard-là aime séduire. À part cette première impression, mon père ne distingue encore rien du tempérament particulier de Robert Baudalet, de son intransigeance envers ses collègues mâles ou de sa manière mielleuse de parler aux femmes, à qui il cède presque toujours. Au demeurant, dans le petit monde du jazz, le sexe ne semble pas constituer un effectif important. Mais ce que découvre Philippe le satisfait amplement : un esprit cultivé, grand lecteur. Des exemplaires de *France Observateur*, l'ancêtre du *Nouvel*, beaucoup plus à gauche, traînent sur son bureau. Baudalet a demandé au service des abonnements de lui envoyer les numéros rue Chaptal plutôt qu'à son domicile, craignant que ses voisins ne devinent son orientation politique. Ce provincial, fils de chef de gare (c'est tout ce que nous saurons jamais de lui), se montre prudent. Il a commencé à travailler aux NMPP (Nouvelles Messageries de la presse parisienne), où il a rencontré sa femme Yvette, alors secrétaire, une blonde aux longs cheveux, parfois délicieusement vulgaire. Quand il l'emmène au cinéma ou chez des amis, il s'enduit d'eau de Cologne et répand une odeur plutôt plaisante dans ces bureaux qui puent le tabac froid.

Sans doute sa position très privilégiée l'a-t-elle amené à côtoyer Charles Delaunay et à le remplacer progressivement, assumant de plus en plus de responsabilités au sein du mensuel. Ses diplômes auraient pu lui permettre d'espérer un emploi de haute volée dans la finance. Mais il se retrouve au royaume des bricoleurs, des doux dingues. Il n'aurait jamais imaginé prendre la tête d'un petit journal musical. Il avait écouté un peu de jazz au temps de ses jeunes années, comme tout le monde, dragué sur les airs de Sidney Bechet et rêvé au son de *In The Mood* de Glenn Miller, le chef d'orchestre disparu en 1944 au-dessus de la Manche. Cette simple musique de danse l'a sauvé d'une vie ennuyeuse tout en diluant ses ambitions.

Il saisit l'article du visiteur, le lit d'un coup d'œil rapide. Mon père entend son cœur battre plus fort.

« C'est pas mal, mais, malheureusement, on n'a pas la place de publier votre article. Peut-être dans le courrier des lecteurs...

– Dans le courrier des lecteurs ? Mais j'ai déjà publié plein de lettres là. Trois sont déjà passées. Je voudrais maintenant proposer des articles... Vous m'aviez dit que j'avais peut-être ma chance au secrétariat de rédaction si je repassais en janvier... »

L'administrateur, mal à l'aise, dodeline de la tête.

« Oui, j'ai dit cela. Mais l'actuelle secrétaire nous convient. J'aurai peut-être besoin de vous... Vous pourriez... classer les photos pour commencer. »

Que peut-il espérer de plus, lui, le lycéen à la dérive, sans avenir, comme il me le dira si souvent ? Au moins, personne n'exige qu'il présente des diplômes ou des références. Il accepte et passe finalement de belles journées à ranger les portraits de ses héros, dont beaucoup portent la signature de Jean-Pierre Leloir.

Sans qu'il s'en doute, il a été placé à un endroit stratégique. Les journalistes, en quête de photos, se pressent devant son cagibi, juste éclairé par une loupote. Chaque fois que la porte s'ouvre, Philippe s'attend à voir apparaître Boris Vian, mais la brillante plume semble avoir perdu le chemin du magazine.

La fin de la semaine le rend morose. Curieusement, il n'a plus très envie de quitter sa petite pièce, malgré le plaisir de voir Marie, le

week-end, et de reprendre ses cours de trombone avec son professeur, Raymond Fonsèque. Le journal occupe tant son esprit que, le vendredi, il range à regret ses affaires, frustré de ne pouvoir assister aux comités de rédaction, impatient de revenir occuper sa place, même modeste. Il pense à Frank Ténor, qui l'a découragé d'une manière cavalière, espérant le convaincre un jour de sa valeur. Il n'a plus beaucoup de temps à perdre. L'annonce de ses fiançailles avec Marie lui a mis la pression. Les deux familles s'entendent bien et commencent à préparer une cérémonie qu'on annonce éclatante. Le mariage l'excite et l'angoisse, à cause de l'effervescence qu'il sent monter. Ses parents attendent beaucoup de cette union. Rodolphe s'est radouci, comme si l'aura de la discrète Marie protégeait Philippe.

Il a le sentiment pourtant de ne pas encore mériter pareille félicité. Combien de fois, désireux de rassurer ses futurs beaux-parents, n'a-t-il pas exagéré l'importance de son travail à *Jazz Hot* et le plaisir qu'il prend à entrer dans le petit hôtel particulier, à saluer la secrétaire, à faire partie de l'équipe. Pourtant, son enthousiasme des débuts s'enlise dans la peur de la médiocrité. Heureusement, Baudelet aime discuter avec lui et, pendant ces journées sans lumière, les visites de l'administrateur l'encouragent. Toute sa vie, mon père aura attiré vers lui des gens heureux de pouvoir se confesser.

Un matin, il a même une bonne surprise.

« Vous pouvez aller porter ce pli chez Boris Vian ? »

Il n'en revient pas, s'empare du paquet et se précipite. Sur le chemin qui le mène au quartier de Clichy, il tremble, la bouche sèche. Que lui dira-t-il ? Peut-être cet homme caustique se montrera-t-il désagréable ? Il s'enfonce dans le hall sombre de la cité Véron, grimpe les marches, essoufflé, s'arrête devant la porte, frappe. Il entend des pas, et un drôle d'oiseau longiligne et pâle lui ouvre la porte. L'auteur du *Déserteur*, de *J'irai cracher sur vos tombes*.

« Un pli de *Jazz Hot* ! »

Vian, souriant, le remercie vivement de s'être déplacé. Philippe aurait aimé entrer, discuter, rester avec le romancier jusqu'à la nuit. Mais même s'il montre beaucoup de politesse, Vian ne voit en mon père qu'un porteur de messages, doublé aussi sans doute d'un admirateur, car le jeune homme recule, incapable de détacher son regard de ce visage long et blême, de ces yeux intelligents. Philippe brûle d'évoquer sa revue de presse, d'en réciter à son auteur des passages par cœur.

« Attention ! s'inquiète l'écrivain. Il y a un escalier derrière vous ! Ne tombez pas. Le bouton de l'éclairage est à votre droite ! »

Après s'être assuré que son visiteur repart sans dommages, Boris fait un petit signe et referme la porte. Philippe le reverra-t-il ? Baudalet ne le cache pas : chaque mois, Boris maugrée à l'idée de rédiger sa rubrique. Elle ne lui rapporte pas un sou et le fatigue. « Vous me faites perdre mon temps », se plaint-il. Va-t-il démissionner ?

Cette fugace entrevue est restée pour Philippe l'un de ses deux meilleurs souvenirs des années 1958 et 1959. Les mauvais viendront assez vite. L'autre moment de grâce fut évidemment son mariage, dans le temple de l'Oratoire. J'ai souvent visionné le film muet et attendrissant de la cérémonie, bien de l'époque, semblable à celles que tous mes aînés ont connues. Les deux familles affichent leur béatitude. Jeanne, magnifique, resplendit dans sa tenue beige, coiffée de son chapeau extravagant ; mes deux grands-pères, ravis, exhibent leur queue-de-pie, encadrant la belle Buick noire de gangster qui emportera bientôt les mariés submergés par l'avalanche des embrassades. Ma mère, noyée sous son ample voile de tulle, dans sa robe de dentelle blanche, n'est pas encore la féline colorée et hippie qu'elle deviendra, mais une adolescente un peu embarrassée et heureuse, prête à supporter le poids du devoir. Elle ne se trouve pas très jolie – elle me le dira – et adresse des sourires stupides (selon elle) à la caméra. On lui a dit que, avant d'entrer dans la famille Koechlin, elle devait apprendre à en prononcer le nom et connaître le compositeur Charles. La première condition ne lui pose pas de problème. Mais elle s'interroge sur la seconde. Que doit-elle savoir ?... Son regard paraît chercher une réponse du côté de son époux, mi-sérieux, mi-rieur. Engoncé dans sa jaquette noire, les cheveux coupés court, il semble mal à l'aise et pressé d'en finir. Je décèle, à travers ses gestes nerveux, une infime inquiétude. Depuis, j'en ai deviné la nature. Ne commet-il pas la plus grosse bêtise de sa vie ? demandent ses pupilles affolées. Il observe sa femme qui s'efforce de ne pas se tenir trop près de lui, car, avec ses talons hauts, elle le dépasse de quelques centimètres et ne veut pas l'oppresser. C'est un début d'été très chaud. À la fin, il l'enlace.

Ils montent dans la limousine pour se rendre rue de Siam, ce nom de pays exotique où nous resterons toute notre existence. Marie et Philippe y occuperont d'abord un petit deux-pièces au cinquième étage. Quand un logement se libérera au quatrième, mon grand-père maternel l'achètera. Un ami du jeune ménage dira : « C'est bien d'habiter un appartement où l'on mourra ! » Ils rient, sans accorder une attention particulière à la plaisanterie, réjouis de posséder un espace à eux.

Les années noir et blanc se terminent. Boris Vian va disparaître.

Un monde nouveau se prépare.

Peut-être le mariage décida-t-il Baudalet à faire évoluer son plus jeune archiviste. Il le trouvait sympathique et astucieux. Le garçon franc s'était forgé une culture assez originale, où voisinaient illustrations, musique, livres, et ne manquait pas d'idées. Une sorte d'amitié naissait entre eux, si bien qu'un soir le financier l'invita à prendre part au comité de rédaction.

Philippe a certainement pensé à ces dimanches de son enfance, à l'heure du goûter, quand il réunissait ses camarades pour concevoir *L'Écho des bisons*. Il s'est souvenu aussi des soirées au cours desquelles son oncle François, président de Paris-Inter, recevait les membres de l'académie Charles-Cros pour élire les meilleurs disques de l'année. Mon père, encore tout jeune, prenait les manteaux de ces messieurs très âgés, les accrochait au perroquet à l'entrée, puis se glissait à côté du salon et les écoutait. Chacun y allait de sa tirade, de ses effets oratoires, comme sur une scène de théâtre, porté par la certitude de bâtir quelque chose d'essentiel... Les conversations lui paraissaient interminables, mais, parfois, ils mettaient de la musique, et Philippe découvrait des œuvres classiques et contemporaines.

Jazz Hot proposait ce genre d'ambiance avec une autre musique, plus de violence et plus d'engagement. Ce soir-là, les journalistes dont il connaissait les signatures jaillirent de la nuit pluvieuse, égouttèrent leurs parapluies et s'entassèrent dans l'étroit local. Au fur et à mesure que les discussions s'échauffaient, les cigarettes sortaient des paquets, et un brouillard envahissait la pièce. Philippe savoura la bonne odeur de café. Je connaîtrais moi-même, quelques années plus tard, ces comités de rédaction, moments d'angoisse et d'excitation.

Cris, querelles, éclats sonores...

C'est ainsi que mon père apprit la diplomatie, l'art de la persuasion, l'art oratoire. Un grand maigre défend les envolées épiques du saxophoniste Sonny Rollins, tandis qu'un autre lui oppose les recherches plus exaltantes d'un John Coltrane. Les discussions partent dans tous les sens. Le cercle se moque des dernières déclarations de Guy Mollet et ne s'enfièvre qu'au nouveau disque de Miles Davis... La nuit tombe, engloutissant les bruits de la rue, les heures, le monde, et personne ne s'en rend compte. Philippe aperçoit, dans un coin de la salle, un visage émacié, où brillent des yeux d'une intensité incroyable. Tel un fauve prêt à bondir, Jacques Demêtre semble porter

dans son corps longiligne et emprunté une certaine souffrance mêlée d'exaltation. Chaque mois, il raconte l'épopée du blues sans se douter que ses articles marqueront plusieurs générations. Nul ne connaît son vrai nom. Car ce fils d'immigrés russes, jeune employé à la Sécurité sociale, cultive le secret comme un membre de Lutte ouvrière. Dimitri Vicheney ne tient pas à ce que ses collègues découvrent son activité de critique et dissimule sa deuxième existence, modeste, entièrement sacrifiée à la sainte mission. D'ailleurs, cela a-t-il de l'importance ? Aucun des journalistes ne se soucie du passé des uns et des autres. Il y a quelque chose de la Légion chez ces mercenaires mélomaniaques jetés par la nuit dans un rond de lumière qu'envahit bientôt le brouillard des cigarettes.

Les « tonitruantes gueules » se lèvent, dessinent d'amples gestes de tribuns, puis se rassoient, bondissent de nouveau... Demêtre résiste, profitant de la bénédiction de Charles Delaunay et de son hésitation à livrer entièrement sa revue au modernisme. Le fondateur craint de perdre des lecteurs et a souhaité consacrer des pages au blues du Mississippi, à ces pionniers damnés dont la romance, les voyages, les séjours en prison divertiront le public. Mais quelle bataille : chaque mois, Demêtre affronte les mauvaises plaisanteries. « C'est quoi, cette musique de paysans ? » entend-il. Même Boris Vian, lors de sa dernière apparition au comité, l'a attaqué : « Ça prend trop de place, ton truc ! On ne parle que de ça ! C'est qui, cet harmoniciste, Sonny Terry, qui sait à peine jouer ? On dirait un chat en train de miauler... » Et tout le monde d'éclater de rire devant un Demêtre rougissant. Ces moqueries le blessent. Il a rencontré Sonny Terry, vieux bluesman aveugle, et son complice guitariste, le boiteux Brownie McGhee, atteint de polio. Leur humanisme, que traduit une musique simple, l'a touché. Un miaulement de chat ? Il admire Vian, mais ne peut souffrir ce genre de réflexion qui le renvoie à une horrible solitude. L'auteur du *Déserteur* a-t-il entendu *The Fox Chase*, la « Chasse au renard », où Sonny, avalant dans sa bouche l'harmonica comme un troisième poumon, mime la cavalcade, l'essoufflement de l'animal, le ralentissement de son cœur et sa mort prochaine ? A-t-il écouté cet artiste panthéiste, naturel, analphabète, un homme des forêts errant entre le soleil et les profondeurs végétales ?

Philippe comprend que le privilège de s'exprimer, même dans un magazine aussi spécialisé, est une bataille de tous les instants.

Après avoir rendu sa copie, Demêtre repart, le cœur momentanément plus léger, jusqu'à ce que sa douleur le rattrape, liée à une flamme dévorante, jamais rassasiée, et à l'indifférence qu'elle suscite. Mon père m'a rapporté une légende à son sujet.

Demêtre s'était lié d'amitié avec un étudiant qui possédait une impressionnante collection de disques de blues et de jazz. Les deux passionnés se donnaient rendez-vous deux ou trois fois par semaine afin d'écouter et d'échanger leurs 78-tours, se vouant une confiance mutuelle. Il convia son jeune ami à dîner, l'intégra à sa famille, de manière si insistante que son épouse et le garçon auraient commencé à se trouver des affinités. Découvrant finalement la liaison adultérine, Jacques aurait proposé à son invité le marché suivant : tu peux partir avec ma femme, mais tu me laisses ta collection de disques... Ainsi devint-il *l'homme qui avait échangé sa femme contre une discothèque*. Vrai ? Les histoires précèdent et accompagnent ces figures de la critique.

Nous avons tous sacrifié des fiancées sur l'autel de la musique, ce Moloch dévorant. Ces portraits de journalistes exaltés ont fait le lit de mon enfance. J'avais à peine onze ans quand j'ai rencontré Demêtre, aux sports d'hiver, à Innsbruck (Autriche). Nous sortions d'un télésiège lorsque mon père a lâché ses bâtons et s'est précipité vers un homme un peu raide, avec des lunettes, et lui a serré longuement la main. Leurs chemins se croisaient pour la première fois depuis vingt ans, au cœur d'une montagne blanche, quelque part dans le Tyrol... A-t-il jamais su combien Philippe l'admirait, notamment pour sa merveilleuse odyssée accomplie à la fin des années 1950.

Mon père revint vers Marie, ma sœur et moi :

« C'était Demêtre. Incroyable ! »

Devant mon air ahuri, il ajouta, selon sa bonne habitude de toujours nous faire partager sa culture particulière :

« C'est l'auteur de *Voyage au pays du blues* ! Il faut que tu le lises. C'est formidable ! »

La scène reste gravée en moi, et je lirai la série de reportages « en Amérique » de Jacques Demêtre. Il y avait emmené un ami disquaire, Marcel Chauvard, un autre fou de la note bleue, qui avait travaillé longtemps dans la boucherie de son père, où, entre deux côtelettes, il essayait de convertir la clientèle au jazz, dont un jeune et inventif fan de musique, Jean-Christophe Averty. Le futur réalisateur de télévision s'en souviendra longtemps : « Vous vous rendez compte ? Quand je vais chez mon boucher, je parle de Jelly Roll Morton ! »

Demêtre et Chauvard avaient plongé dans les ghettos noirs de Chicago, puis dans Harlem, où les Blancs ne se risquaient pas, et de leur voyage, de métropole en métropole, ils avaient rapporté des témoignages, des interviews, leur journal intime. Une célèbre photo symbolise cette équipée : elle montre, sur un trottoir ensoleillé de

Détroit, un jeune musicien alors inconnu. En bras de chemise avec sa guitare, John Lee Hooker chante, à la fois élégant, lumineux et sombre.

Fasciné, Philippe me raconterait souvent, à la nuit tombante, ce légendaire voyage.

Demètre et Chauvard ont rencontré les anciennes vedettes noires des années 1930. Beaucoup se consumaient dans l'enfer des grandes villes, ténèbres sans fin où nos voyageurs les ont retrouvées. Les seigneurs oubliés avaient dû reprendre leur travail à l'usine, à cinquante ans passés, un âge où l'on peut pourtant espérer couler des jours paisibles. J'entends encore les supplications, les larmes aux yeux, d'un vieux pianiste, Curtis Jones, auteur du prémonitoire *Lonesome Bedroom Blues*. « Surtout, ne me quittez pas. J'ai besoin qu'on m'aide, je suis prêt à venir jouer en Europe. Ne me laissez pas mourir dans ce trou ! »

Comment ne pas être ému en lisant leur rencontre avec cette gloire déchue Tampa Red, au fond d'une chambre lugubre de Chicago. Chauvard et Demètre apprennent au propriétaire l'identité de son locataire, depuis tant d'années réduit à l'aumône, mais dont le nom jadis suffisait à attirer un public nombreux. En toussant ses années d'alcool, le survivant se baisse, tire sa guitare du dessous de son lit et entonne un vieux blues devant le taulier qui fond en larmes.

Voyage au pays du blues, publié dans les colonnes de *Jazz Hot* dès le mois de décembre 1959, sous forme de feuilleton, a fait taire les râleurs, a étouffé les rires et offert une couronne à Demètre et à son style naïf, emporté. L'indigence et ses drames lui donnaient une certaine beauté, mais l'épopée dans l'enfer de l'art renvoyait aussi à la misère qui collait au jazz et semblait contaminer ses amateurs et ses exégètes. Croyant se sauver, Philippe se retrouvait aux portes de la pauvreté. Il comprit que le magazine n'était pas tout à fait à la hauteur de ses espoirs. Delaunay n'en avait-il pas établi la devise : « *Jazz Hot* ? En faillite depuis le premier numéro ! » La déprimante rubrique « news », au début du journal, apportait un éclairage douloureux. À côté de nouvelles amusantes, comme : « Le roi de Siam, amateur de jazz, a offert à un pianiste un clavier taillé dans une défense d'éléphant », combien lisait-il d'annonces de ce genre : « Un pauvre hère, trompettiste à Saint Louis, disparaît dans un hospice abandonné après avoir vécu de dons et de la mendicité » ?

Au milieu de ces ténèbres brillait malgré tout une lumière, l'homme du jazz qui avait réussi : Sidney Bechet. Mon père l'aperçut un jour au

bout de la rue, avec ses cheveux blancs de grand-père, dans son costume anthracite. Il ne pouvait avancer, abordé tous les deux mètres pour un autographe, entouré de filles. Un chauffeur de taxi arrêta même sa voiture à sa hauteur, en descendit et donna au vieil homme un carnet. Le musicien sourit et écrivit son nom, radieux, conscient qu'il n'aurait pu rêver pareille ferveur aux États-Unis. Les garçons de café le héraient comme un ami de longue date ou un parent. Philippe n'oublia jamais cette image d'une légende proche des gens, accessible, capable de s'asseoir avec vous et de plaisanter. Peut-être son amour du jazz s'incarna-t-il dans ce septuagénaire. Qui apercevait-il ? Le génie, mais aussi l'émissaire du paradis de la carte postale, La Nouvelle-Orléans ! Comme il aurait aimé que ce jour-là, Marie fût présente à ses côtés ! Il resta immobile, sans oser l'approcher ni le suivre, le vit s'arrêter devant le 14 de la rue Chaptal, regarder le numéro, puis s'engouffrer sous la porte cochère. Sans doute Sidney rendait-il visite à son manager Charles Delaunay, mais il disparut tel un fantôme évaporé entre les murs, laissant sur le trottoir un sentiment de joie et de bonheur.

Philippe monta l'escalier, colla son oreille à la porte du bureau de Delaunay, frappa doucement et entendit : « Entrez ! » Le patron l'invita à s'asseoir. Philippe lui raconta son amour du jazz, son désir d'apporter au magazine l'enthousiasme et l'énergie qui le portaient, évoqua la carte postale, le voyage de ses proches à La Nouvelle-Orléans. Le directeur de *Jazz Hot*, encore beau avec ses tempes argentées et son air sérieux, l'écouta, amusé par le souffle de la jeunesse, et mon père continua, décidé à le convaincre de sa légitimité et de son appartenance à la famille.

Puis, devinant une présence, il se retourna. Sidney Bechet se tenait dans l'encadrement de la porte. Le vieil homme exhalait autour de lui une étrange force, une aura venue de l'aube du siècle. Presque pétrifié, Philippe regretta une nouvelle fois l'absence de Marie. Le musicien s'avança, adressa un grand sourire au jeune homme et lui tendit sa main. « J'ai été à deux doigts de lui demander pourquoi il avait délaissé totalement la clarinette pour le saxophone soprano, mais je me suis retenu. Il venait régler des problèmes de tournée et avait d'autres soucis en tête... » me dira mon père, riant de sa « question de jeune puriste qui heureusement me resta en travers de la gorge ». Mais, près de trente ans après, il se souviendrait de la solide poignée de Sidney comme d'un symbole, une sorte de « bienvenue au pays du jazz » !

Il avait enfin intégré la famille, touchait 900 francs par mois. Il commençait à respirer et pourrait peut-être dire à ses beaux-parents de cesser leurs cadeaux et même les rembourser. Sans doute a-t-il pensé au début quitter la belle aventure du journalisme musical et se choisir un horizon plus raisonnable et lucratif. Mais lequel, sans baccalauréat ? Écrire des articles fantômes sur le jazz tout en travaillant à la Poste ? S'engagerait-il dans ce genre de double vie comme tous ces passionnés assis dans la salle de rédaction : le philosophe et professeur Lucien Malson, auteur de *L'Enfant sauvage*, qui inspirera à François Truffaut un film, ou le musicologue genevois Demêtre Ioakimidis, venu dans sa 2 CV bringuebalante toucher une maigre rétribution, qui ne remboursait même pas son voyage ? J'imagine son anxiété au moment de franchir le seuil du 14. Se battrait-il longtemps pour défendre son territoire musical, dans lequel il avait investi, comme les autres, une bonne part de sa vie, de ses sentiments, alors qu'il pouvait rester chez lui avec femme et enfants ?

Parmi tous les esprits écorchés qu'il fréquentait, Philippe avait remarqué un autre Suisse, Kurt Mohr. Quel combat menait-il, lui ? Quelque chose de pire que le blues paysan, à la limite de l'acceptable, le rhythm and blues et la soul, genres dansants et poisseux !... Discret, Kurt possédait un beau visage droit et honnête qui donnait envie de le fréquenter. Il a souvent raconté à mon père ses débuts, la petite radio achetée en 1931, sa joie, en l'absence des parents, de presser le bouton et d'entendre les orchestres de jazz. Louis Armstrong et La Nouvelle-Orléans l'ont emporté à bord d'un bateau à aubes imaginaire et, comme d'autres, il n'est jamais vraiment revenu de ce voyage. Ingénieur chimiste, employé dans une entreprise pharmaceutique à Bâle, il avait pris l'habitude d'interviewer des musiciens le soir et d'arriver en retard à son travail, jusqu'au jour où son patron le somma de choisir entre la critique musicale et les tubes à essai. Il abandonna donc son métier et son pays pour la France et un emploi de disquaire au Quartier latin. Il emménagea dans une petite chambre de bonne, devant l'église Saint-Séverin, cellule monacale où l'évangéliste qu'il était se consacrerait à sa mission sans crainte d'être dérangé.

Comment ne pas imaginer le désordre de son unique pièce : dossiers empilés, classeurs entassés jusqu'au plafond, monceaux de 45-tours, linge éparpillé... Et au milieu, sortant d'un tunnel de paperasses, un lit étroit sur lequel, en fin de nuit, il se laisse choir, la tête pleine de

chiffres, de sigles et de musique.

Il dort à peine trois ou quatre heures, se rend dès potron-minet à son magasin, puis à *Jazz Hot*. Si Kurt vit dans quelques mètres carrés sens dessus dessous, il reste élégant. Les cheveux plaqués en arrière, habillé de sa belle veste, la cravate impeccable, il a conservé l'allure d'un ingénieur.

Il ne regrette rien, gagne bien moins d'argent que s'il avait persévéré dans la chimie, mais s'en moque. Sa joie comme son désintéressement irradient :

« Vous savez, dit-il, j'ai vendu un disque de Fats Domino à un fan de Johnny Hallyday. J'ai réussi ma journée. Tout n'est pas perdu.

– Tu veux parler de Domino ? coupe un autre critique mal luné du nom d'André Hodeir. Ce gros type aux cent chaussures et aux deux cents costumes. Du cirque tout ça ! Vaut mieux suivre Thelonious Monk, solitaire amateur d'aventures. »

Puis Hodeir se lève et ouvre la fenêtre : « Il fait chaud ! On est trop serrés ! Il n'y a pas assez de place ici ! »

Charles Delaunay avait interdit à la rédaction d'investir le dernier étage de l'hôtel particulier, occupé par un vieil ami peintre que le patron avait rencontré avant la guerre. Personne ne connaissait le nom du mystérieux locataire, surnommé « Ficelle » en raison de sa grande maigreur. Il regagnait son logis vers 19 heures tous les soirs, portant sous le bras une baguette de pain et un fromage, montait sans bruit, comme une ombre. Les journalistes le croisaient dans l'escalier, le saluaient, et il répondait, toujours aimable. Ses horaires ne changeaient jamais, jusqu'au jour où il ne rentra pas. Où était-il ? Aucun employé de la revue ne l'avait aperçu depuis le début de la semaine. Mon père fut témoin de l'affolement de Delaunay – « Vous n'avez pas vu mon ami ? » – et des efforts de Baudalet pour débusquer l'étrange fantôme. Il grimpa, frappa à la porte, mais aucun bruit ne s'échappa de la pièce. Lorsqu'il ouvrit, une odeur nauséabonde le prit à la gorge. Étendu dans la pénombre, « Ficelle » gisait, presque nu, en travers du lit. Mort. Philippe suivit des yeux le corps que l'on descendit le long des étroites et branlantes marches en bois, recouvert d'un drap blanc sommaire, d'où dépassaient deux pieds sales.

Les pompes funèbres emportèrent le cadavre, froid depuis quelques jours. Le convoi partit pour une destination inconnue. La fosse commune ? Mon père y vit une image du destin réservé aux artistes.

Mais le journal a gagné un étage supplémentaire, et les malheurs du

pauvre « Ficelle » sont vite oubliés. Chaque soir, Kurt investit la chambre du mort, repeinte, afin d'établir les discographies qui l'occupent une bonne partie de ses nuits. Il ferme le volet et se concentre. À la manière d'un mormon généalogiste, il trace des lignes, annote les dates et heures d'enregistrement des disques, les noms des musiciens, producteurs, arrangeurs, compositeurs. *Jazz Hot* publie le résultat de ses recherches. D'habitude, personne ne veut s'acquitter de cette tâche rébarbative, mais lui « prend son pied », comme on dit, sans percevoir de rémunération. Un jour, Philippe lui demande : « Mais pourquoi passes-tu ton temps à faire des discographies ? À quoi cela sert ? » Kurt, un peu vexé, sourit et lui répond : « Mon cher, si demain le monde est détruit par une attaque nucléaire, que retrouvera-t-on sous les décombres ? » Il se tait, afin de mesurer son petit effet : « Eh bien, les discographies ! »

On ne lui a jamais vraiment connu de femme. La passion méticuleuse semble promise aux vieux garçons. Désireux de l'arracher à sa manie solitaire, ses amis lui présentèrent néanmoins une jeune fille, douce, attentive. Elle l'écoutait tendrement tandis qu'il racontait comment Gerry Mulligan avait enregistré son chef-d'œuvre, *Blues in Time*. Un soir, elle le convia à dîner au restaurant. Il hésita. Pouvait-il abandonner ces *dm*, *tp*, *tb*, *produced by*, *75rpm/45s*, *Cs ()* ? Impensable. Mais il avait fini la discographie du guitariste Charlie Christian et employé sa journée de samedi à vérifier ses informations. N'avait-il oublié aucune précision avant de livrer ses feuilles lundi au journal, à la première heure ? Il pouvait se détendre une ou deux heures. Il éteignit la lumière, descendit et s'enfonça dans la nuit humide, parmi la dense circulation. Enfermé depuis deux jours, il avait du mal à supporter le bruit, le vent, et grognait. La demoiselle patientait au bout de la rue, rayonnante, embaumée d'un parfum étourdissant. Elle s'approcha de lui et, avec timidité, l'embrassa sur les joues. Il esquissa un mouvement de recul, rougit, mal à l'aise. « Où allons-nous ? » s'enquit-elle. Il devait prendre en main la soirée et en était bien incapable, ne connaissant pas vraiment Paris et encore moins les restaurants. Pendant qu'elle lui parlait, il semblait ailleurs. Elle s'en rendit compte et ne dit rien. Le caractère lunaire de cet homme l'attirait. Elle aurait tant aimé aller le chercher dans ses rêves, mais éprouvait toutes les difficultés à l'atteindre, ne sachant même pas s'il l'entendait vraiment.

« Il y a un souci ? » demanda à Kurt son amie du soir.

Elle répéta la question et le tira de ses songeries brutalement. Visiblement perturbé, il la regarda et dit :

« Je n'ai pas cité le batteur de Charlie Christian dans *Wholly Cats* de

Columbia 358 10... Harry Jaeger ! Comment ai-je pu l'oublier ? Je n'ai plus ma tête. »

Il s'agita. La jeune femme ne comprenait rien à ce qu'il racontait, ignorait tout de Charlie Christian, et pourquoi ce batteur avait tant d'importance. « Il faut que je remonte », répéta-t-il, rongé par l'angoisse. Elle ne le croyait pas, il plaisantait et pourtant semblait vraiment perdu au milieu du carrefour. Il l'embrassa et partit à toutes jambes après s'être confondu en excuses, laissant la jeune fille seule et désespérée. On ne le revit plus jamais en galante compagnie. Pour la première et dernière fois, il avait connu et quitté une femme, en un temps record. Là-haut, il avait retrouvé son vrai paradis, son bonheur suprême. C'était cela, *Jazz Hot*, la revue dans laquelle mon père avait débarqué un beau matin.

Souvent, le soir tard, les habitants de l'immeuble du 14 apercevaient une petite lumière en haut de l'hôtel particulier. Ils savaient que Kurt occupait son bureau.

La lueur ne s'éteignait jamais.

« **Mon ami Lester** » par Maurice Cullaz

« **Mon vieux Sidney** » par Charles Delaunay

Deux grands articles parurent ce mois-ci.

« *I love Paris in the springtime* », chante Frank Sinatra. Mais le printemps 1959 fut digne d'un sombre hiver. Deux légendes venaient de mourir, le saxophoniste Lester Young en mars, et Sidney Bechet, le 14 mai, à Garches. Leurs disparitions bouleversèrent mon père. Depuis des années, Marie et lui assistaient au concert annuel de Sidney à l'Olympia. Ils étaient même présents le soir où la foule, excitée, chavira et brisa des chaises. Ils avaient bu et dansé jusqu'à l'aube. Avec la mort du grand-père, une partie de leur jeunesse s'envolait. Ils n'avaient pas l'impression d'être vieux, mais la nostalgie imprégnait déjà leur mémoire, pourtant encore fraîche, du cours Jean-Jacques-Rousseau, lorsqu'ils s'étaient rencontrés et aimés au son des chansons *Dans les rues d'Antibes* et *As-tu le cafard* ?.

Quelque chose disparaissait, peut-être tout simplement l'enfance, le pur plaisir, une part de cette joie que l'image du patio coloré et paisible de La Nouvelle-Orléans reçue après guerre avait suscitée ! Investi de responsabilités, marié, bientôt père, Philippe basculait de l'adolescence à l'âge adulte, et ce changement lui pesait. La mort de Sidney semblait dévoiler toutes les questions auxquelles sa jeune existence allait être confrontée : comment gérerait-il sa passion de jeunesse et les factures, les gosses, l'épouse à protéger ? Je me poserais les mêmes plus tard avec moins de violence, car je n'aurais pas de famille à charge. Le talent et la sincérité ne suffisaient pas à assurer le confort. Cette révélation a signé la fin de nos illusions, les siennes puis les miennes.

Romantique Billie Holiday » par Démètre Ioakimidis

Le grand article de Ioakimidis couvrait plusieurs pages. La chanteuse Billie Holiday s'était éteinte en juillet 1959, à 44 ans, usée par l'alcool et les combats. Sur la couverture de *Jazz Hot*, se dressait sa silhouette élégante, en tailleur blanc, coiffée d'un béret. Pendant ses derniers jours, la femme brûlée avait traîné sa pâle fatigue, sa pauvre voix brisée, lâchant quelques notes dans les nuits blafardes. Philippe avait tant aimé ses chansons *Don't Explain* et *Strange Fruit* contre le lynchage, où « Lady Day » cueillait ces « fruits qui pendaient aux arbres dans le Sud galant », avec le timbre déchirant d'une martyre noire obligée d'emprunter l'escalier de service des hôtels, tandis que les musiciens blancs de l'orchestre passaient par la grande porte. Billie Holiday avait rejoint son compagnon musicien, le saxophoniste Lester Young, qu'elle surnommait « le Président ».

Le magazine brûlait ses ponts, comme une petite armée en retraite, de plus en plus clairsemée, ses unes devenaient de jolis faire-part de décès. Chaque mois apportait son numéro, plus beau que le précédent, traversé par une ultime étoile.

Mon père en aurait presque oublié que Boris Vian avait rendu les armes pendant la projection du film adapté de *J'irai cracher sur vos tombes*. Il souffrait du cœur. Les médecins lui avaient déconseillé de jouer de la trompette, mais l'auteur de *Blouse du dentiste*, chanté par Henri Salvador, ne les avait pas écoutés.

Philippe travaillait désormais au secrétariat de rédaction. Baudélet avait tenu ses promesses. Le jeune homme relisait et corrigeait les articles, mais, en cet été noir, il se voyait comme un infirmier chargeant sur son brancard les morts et les malades. Peut-être un jour n'aurait-il plus personne à enterrer ? Il partageait ses peines avec les journalistes et se lia davantage au magnanime Kurt Mohr, qui, ayant pris la direction artistique des disques Odéon, proposa à Marie un emploi de secrétaire en remplacement d'une collaboratrice incompétente.

« Ta femme, assura-t-il à Philippe, connaît et aime le jazz : elle tapera les noms des musiciens sans commettre de fautes. »

C'est ainsi que ma mère atterrit dans un bureau et se vit confier une

machine à écrire. Elle devait remplir des fiches, se mit au travail, fière mais le cœur agité parce qu'elle se trouvait prise entre les vœux contradictoires de ses parents. Sa mère lui avait conseillé de suivre des cours de sténodactylo, n'accordant guère à sa fille bachelière d'avenir prestigieux. Et son père ne voulait pas la voir travailler, prêt à lui allouer une somme chaque mois pour qu'elle se contente d'élever ses enfants. Tiraillée, elle ne s'épanouirait pas dans cette activité, même si au début elle y prit un certain plaisir et se sentit utile.

Elle aimait bien Kurt et son accent helvétique, sa gentillesse avec les secrétaires qui ne cessaient de l'interpeller.

« Monsieur Mohr, que faut-il mettre sur ce disque ? Samba ou rumba ? »

Il n'en savait rien. Alors l'employée se levait et invitait à danser le directeur artistique.

« Vous voyez, la rumba, c'est comme ça, et la samba, c'est différent... »

Il se laissait entraîner, toujours poli et souriant, mais Marie devinait que ces jacasseuses l'épuisaient. De son côté, elle n'avancait pas très vite, à chaque rature recommençait la fiche, si bien qu'à la fin de la journée elle en avait rédigé moins que prévu, toutes impeccables, d'une propreté suisse, mais en trop petit nombre. Et puis elle était fatiguée par sa grossesse. Elle avait informé sa hiérarchie de son prochain congé de maternité et, décidée à reprendre vite le travail, coché la date de son retour. Un matin, Marie trouva une jeune Anglaise assise à côté de son bureau. À peine s'était-elle installée que la tête du patron d'Odéon – le supérieur de Kurt – apparut, tout sourire, dans l'entrebâillement de la porte.

« Marie, pouvez-vous lui prêter votre machine ? Je veux juste voir si elle sait taper ! »

L'entreprise paraissait vouloir renforcer son équipe. Elle invita la belle étrangère à essayer sa Remington, et la Britannique fit preuve d'une habileté diabolique sur le clavier. Le lendemain, la compatriote de Chris Barber occupait son siège. Marie était virée ! Elle n'avait pas tenu plus de huit jours. En sortant du bureau, elle s'assit sur un banc et resta prostrée, humiliée comme elle ne l'avait jamais été. Un nœud enserrait sa gorge. Elle se souvient encore du visage désolé de Kurt, qui l'avait embauchée par amitié. Elle avait le sentiment d'avoir tout gâché. Ce n'était pourtant pas une tâche très compliquée ! Elle avait beau se répéter que son licenciement était davantage dû à sa situation de future mère et aux complications qui en découleraient pour la maison de disques, elle se sentait nulle, idiote, persuadée de son

impéritie dans n'importe quel emploi, même facile.

Elle revint, la mine pâle, le regard fuyant, mais Philippe ne lui reprocha rien.

« Ne t'inquiète pas, lui dit-il. C'est ta grossesse, et tu vaux mieux que ce travail idiot... »

Elle voulut y croire, et pourtant, sa malheureuse semaine de travail – la seule qu'elle effectuerait jamais – instillerait en elle, toute sa vie, le poison du doute et de la culpabilité. Elle admirerait toujours la faculté de mon père de ne jamais nourrir de stériles regrets et de penser à l'avenir. Or, l'avenir n'avait rien de lumineux pour lui : le service militaire arrivait à grands pas, avec toutes ses incertitudes et tous ses dangers, l'éventualité de perdre son travail à *Jazz Hot* et peut-être davantage s'il était amené à traverser la Méditerranée et à livrer une guerre dont il ne savait rien. Le général de Gaulle promettait d'allonger la durée du devoir national jusqu'à deux ans et laissait entendre que des appelés seraient envoyés en Algérie afin de participer à l'« opération de police intérieure ». Un voyage interminable attendait Philippe, peut-être sans retour. Marie essayait de ne pas y songer, regrettant à toute heure d'avoir perdu son utile occupation, qui aurait chassé ses mauvaises pensées. Philippe paraissait d'un calme étonnant, comme indifférent à la terrible échéance. Il écoutait, pensif, ses chers disparus, le doux saxophone soprano de Sidney Bechet et la voix de Billie.

Il lisait les articles du trompettiste Bernard Vitet et, le soir, rassemblait ses amis pour jouer du trombone. Il avait retrouvé les camarades du Trocadéro Jazz Band, conscient qu'ils passeraient probablement leur ultime nuit de musique ensemble, car chacun de ses membres prenait un chemin différent. Jean-Louis était entré dans la maison familiale Hermès et n'avait plus beaucoup de temps, Fabrice avait rejoint la banque, laissant son instrument au fond d'un placard. Une fête protestante réunit les « alligators » du cours Jean-Jacques-Rousseau. Ne doutant de rien, Philippe demanda à Bernard Vitet de se joindre à leur orchestre, mais à peine le professionnel foula-t-il la petite scène qu'il se rendit compte de son erreur. Ces garçons jouaient vraiment comme des patates. Et ils avaient osé l'appeler ! Il poussa quelques notes, mais c'était impossible ! Le trombone de Koechlin faisait trop de bruit et vociférait dans tous les sens, sans se soucier de la mise en place. Personne ne s'aperçut, ce soir-là, qu'un vrai musicien avait joué. Le Trocadéro Jazz Band avait vécu.

Marie se souviendra longtemps du mois de novembre 1959. Il faisait gris et froid, le long des rues désertes bordées de squelettes d'arbres. Philippe et elle se rendirent à un Salon du jazz, errèrent sans un mot dans la glaciale bulle de verre et de métal, sans beaucoup de cœur. Elle vivait très mal la perspective de voir partir mon père. Depuis leurs noces, ils ne s'étaient pas quittés, soudés l'un à l'autre, en parfaite harmonie. Au moment où, mariée et future mère, elle croyait avoir accompli son rêve de jeune fille romantique, le bonheur se dérobait. Elle devrait patienter vingt-huit mois, peut-être davantage, avec cette large conscience du temps propre à la jeunesse et qui lui donne le sentiment de l'éternité. Elle s'inquiétait de la guerre d'Algérie, lisait les violentes diatribes de François Mauriac dans *L'Express* contre cette mauvaise aventure, et partageait son opinion. Des appelés y avaient été envoyés. La radio annonçait des morts, des embuscades... Elle n'en pouvait plus d'entendre toutes ces informations désastreuses, refusait que son mari risque sa vie à des milliers de kilomètres. Le nœud qui serrait son estomac depuis son enfance et les visions de bombardements l'étreignait à nouveau, gâchait ses nuits.

Philippe quitta à regret son petit bureau, les fiévreux comités de rédaction, non sans avoir obtenu de Robert Baudalet la promesse que, une fois rentré, il récupérerait sa place. Mais peut-être sa remplaçante plairait-elle davantage au patron ? Pendant ses longues nuits polaires, entre les murs gris des casernes, il reverrait en pensée Sidney Bechet, sentirait sa chaude poignée de main, voulant toujours y voir la signature d'un pacte définitif avec le jazz.

Sa première escale militaire l'emmena au Kremlin-Bicêtre, où il prit tout de suite le chemin de la prison, car il avait perdu sa couverture, dérobée. Puis, pendant l'hiver 1959, il découvrit la ville de Laval, ses bâtiments gris, sans âme. Le froid le pétrifiait. Il se rappellera longtemps les réveils au petit matin, l'ennui, la mauvaise nourriture. Après les repas, les cuisiniers jetaient les gamelles dehors avant de les laver, et elles tintaient sous l'empressement des rats qui léchaient les restes. Marie le revit à sa première permission, affublé d'un triste calot, d'une veste militaire mal coupée et trop petite. Il faisait peine à voir. Elle l'embrassa très fort et le serra contre elle.

La guerre d'Algérie envahit toutes les conversations. Le conflit épargnait encore l'amoureux de Billie Holiday, le mélomane libre,

hostile au colonialisme. Il ne serait jamais un grand lecteur, mais dévora *Les Croix de bois* de Dorgelès et son recueil de nouvelles *Le Cabaret de la belle femme*, des œuvres baignées d'antimilitarisme (ce qui ne l'empêchera pas de refuser plus tard de me soutenir dans mes tentatives pour échapper à mon service national, espérant que j'y abandonnerais mon enveloppe confortable d'adolescent pour celle d'un homme). Il privilégiera toujours les récits qui vantent l'exaltation et le courage et avait pris soin de glisser dans sa valise *Le Grand Cirque* de Pierre Closterman, le pilote français de la RAF pendant la bataille d'Angleterre.

Ces ouvrages lui tenaient compagnie, le soir, à la lueur d'une ampoule vacillante. Il levait les yeux et regardait la pluie cingler les vitres, s'écouler des gouttières, inépuisable. Il observait, par l'ouverture, le champ comme un miroir où brasillaient les cordes d'eau dans le halo diffus des projecteurs du camp. « Si je dois partir d'ici, se demandait-il, où irai-je ? De l'autre côté de la Méditerranée ? »

Il pensait à *Jazz Hot*, demanda à Marie de l'acheter chaque mois. Dans ses lettres, il ne racontait rien de ce qu'il vivait, se livrait à des déclarations enflammées. Elle accueillait ses effusions avec plaisir, mais répondait toujours par la question qui brûlait ses lèvres : « Tu ne partiras pas en Algérie ? » Elle s'efforçait de trouver chaque fois des formules différentes, moins directes et pourtant transparentes. Les silences de Philippe la plongeaient dans une grande nervosité. Un jour, il l'informa qu'il avait passé des tests d'aptitude au morse et partirait bientôt pour Saint-Brieuc afin d'étudier les transmissions. « Six mois de gagné ! » se réjouit-il. Grâce à sa parfaite oreille musicale, il avait maîtrisé la technique, et ce trésor le préservait des dangers. Il citait souvent les propos de la pianiste Mary Lou Williams, elle-même citée par Boris Vian : « Un jour, je donnai le *la* pour remplacer un diapason que le maître avait perdu, et on découvrit que j'avais l'oreille absolue. Le bruit de cette bizarrerie se répandit dans l'école, et les élèves flanquaient des coups dans les casseroles ou des pots et autres objets sonnants, en disant : c'est quelle note, Mary ? » L'article figurait parmi ceux que mon père avait glissés dans son portefeuille.

Curieusement, ce don partagé avec l'une des plus grandes artistes de jazz ne facilitera jamais sa compréhension de l'anglais, qu'il parlera toujours assez mal. Mais, en cette fin d'année 1959, cette sensibilité aux sons menait encore Philippe – un signe, décidément – aux frontières de la musique. Il fut surpris de rencontrer, attablés aux écoutes, plusieurs batteurs. Le sens du rythme s'accordait parfaitement à la scansion du morse. Son monde le suivait, même au cœur des

sinistres casernes.

Après sa formation, il revint à Paris en permission, pour assister à la naissance de sa fille, le 19 avril 1960. Puis il « séjourna » au mont Valérien. Il y demeura huit mois, avant de recevoir son affectation en Allemagne. Il atterrit à Rastatt, loua une chambre dans une pension de famille et invita Marie et leur fille à le rejoindre. Ma mère n'a gardé de la ville que le souvenir de leurs promenades à la fraîche. Une fois, un officier s'arrêta à leur hauteur et les observa longuement, avant de poursuivre son chemin. Le lendemain, Philippe fut muté à Berlin, où il fut chargé d'intercepter les conversations de l'ennemi soviétique. Marie s'est toujours dit que, en raison de ses cheveux blonds, le gradé l'avait prise pour une Allemande, relation peu conseillée en ces temps de paranoïa galopante. Philippe gagna l'ancienne capitale du Reich, dans le quartier Napoléon du Tempelhof (anciennement Goering), au décor trop parfait avec ses allées de graviers, bordées de réverbères et de pavillons identiques. Mon père vivrait la fin de son service confiné entre ces murs blancs, suintant l'ennui et la routine. Comme tous les hommes mariés, il avait le droit d'habiter une maison, située à l'écart, quand il recevait Marie. Je serais conçu là-bas, dans une sorte de joie anxieuse. Philippe, grâce à la paternité, avait échappé à l'Algérie pour se retrouver en première ligne d'une autre guerre, peut-être plus terrible encore.

Au cours d'une promenade, pendant une chaude nuit d'août, il perçut un remue-ménage. Des ombres installaient des barbelés sous les yeux des anges libres. Un projecteur balayait les ténèbres, comme si le diable venait de sortir de la terre et plantait ses fourches, faisant basculer une partie du monde dans l'enfer. Le monstre empilait des pierres, du fer, du ciment, à l'infini... Comme beaucoup de témoins égarés sur cette ligne de fracture, mon père ne pouvait y croire. Des serres d'acier transportaient des tonnes de matériaux, les camions rugissaient en bringuebalant. Une partie de la ville sombrait tel un énorme navire englouti.

Depuis leur quartier, les Français assistaient à la saignée, secoués par le discours de leur adjudant Plantier : « Vous êtes les sentinelles avancées du monde libre ! » Au fronton de leur bureau il avait même inscrit le sigle, SADML, traversait la pièce en criant à la manière d'un coach. Toujours entre deux verres, l'homme tentait de dissimuler les ravages de l'alcool sous du fond de teint et derrière une mise impeccable, vérifiait avec une glace la propreté de son uniforme, jetait un œil inquiet vers ses chaussures, s'aspergeait d'eau de Cologne pour masquer ses odeurs de transpiration. Il répandait un vent de folie à l'intérieur de la caserne. Persuadé que les « rouges » avaient rempli la salle de micros, il retournait les tables, démontait les lampes, faisait

creuser le sol. Beaucoup doutaient de sa sincérité, préférant voir dans ces manœuvres une manière de maintenir la troupe en alerte. D'ailleurs, il finissait par calmer le jeu. « Aucun souci ! riait-il. Les Russes, c'est tout dans la gueule. Y a rien derrière. » Le whisky le rendait parfois optimiste, au grand plaisir de Philippe et de ses amis du morse, Boncours, Lessertier et Karpinsky... L'oreille collée à la radio, ils employaient leurs nuits à essayer de déceler les respirations de l'ennemi, puis s'endormaient. Mais leur sommeil était brutalement interrompu, et les journées qui suivaient paraissaient interminables.

Comment s'occuper ? Un gros fantassin, originaire de Moselle, se vantait : « De temps en temps, je me fais une petite. » De très jeunes filles, attirées par l'uniforme, erraient autour de la caserne, longeaient les parois du restaurant et écoutaient le cri d'Édith Piaf : « Non, je ne regrette rien. » Les Français aimaient la bonne voix du pays, patientaient en tripotant leur montre. Un « critique musical », qui avait « serré la main de Sidney Bechet », organisait des concerts, le samedi soir, et cherchait à réunir des instrumentistes. Un vibraphoniste, un trompettiste, un batteur se présentèrent en espérant qu'on ne leur demanderait pas d'éplucher les patates. Les soldats aménagèrent une salle, installèrent la scène, et le quartier militaire prit un vague air de club. Philippe préparait sa liste de thèmes musicaux, bien sûr Sidney Bechet et Louis Armstrong. Avant chaque morceau, il en racontait l'histoire, la signification du titre, redevenait ce qu'il avait toujours aimé être : le conteur. Devant un auditoire captivé, il parlait de Louis Armstrong, de son séjour en taule, au cours duquel le génie avait découvert la trompette, évoquait Billie Holiday et *Strange Fruit*, puis il empoignait son trombone, soufflait avec son orchestre sans s'économiser, et un sentiment d'extase l'envahissait. Il ne pensait plus à rien, se laissait porter par l'instant présent, le plaisir immédiat de la musique, les yeux des appelés dirigés vers lui. Alors disparaissait l'incertitude et pointait une forme de bonheur. Peut-être imaginait-il que les citoyens de l'Est enfouis, disparus au fond de l'enfer communiste, l'entendaient. Il y mettait tout son cœur, puis baissait le pavillon glorieux de cuivre comme s'il ramenait les couleurs d'un navire, remballait ses affaires au milieu de ses camarades enthousiastes. « C'est fini ! À samedi prochain ! » Il remerciait et, portant son lourd étui, retournait au baraquement et s'endormait, plein de félicité.

Un samedi soir, comme par miracle, son ami Jean-Louis Dumas put l'accompagner à la batterie. Il avait débarqué le matin même, persuadé de trouver son ancien partenaire musical désespéré, dans l'angoisse, et il fut surpris de l'ambiance. Il traversa une première pièce et croisa deux troufions appliqués à cirer des chaussures.

« Philippe Koechlin est là ?

– Koechlin ? Il dort encore ! » répondit l'un des deux bidasses en astiquant le cuir.

Jean-Louis frappa à la porte, en vain. Il entra et aperçut Philippe, vautre dans ses draps. Quelques disques de jazz traînaient au pied de son lit.

« Ça va ? demanda le visiteur d'un air amusé.

– Jean-Louis, que fais-tu ici ? s'amusa Philippe d'une voix douce. Ça va. Comme tu vois, Billie, Sidney et Marie m'accompagnent. Et aujourd'hui, je n'ai rien à faire... »

Il se leva, saisit son uniforme et les chaussures que les bidasses s'étaient employés à lustrer. Mon père n'avait aucun galon, et pourtant des appelés lui rendaient de nombreux services. Il ne s'apercevait jamais du pouvoir qu'il exerçait sur les autres. Beaucoup se disputaient son amitié et le privilège de le satisfaire. Sans doute admiraient-ils sa capacité à leur faire oublier, par son enthousiasme et sa culture, les nuits mornes et les journées vides.

Le soir même, le jeu de Jean-Louis et de Philippe emmena les officiers, aux bras de leurs épouses, dans un fox-trot diabolique, jusqu'à l'extinction des feux.

Marie assista à plusieurs concerts. Elle comptait les jours comme autant de victoires. Philippe n'avait toujours pas pris la route de l'Algérie. L'inquiétude s'éloignait...

Parfois, il délaissait son trombone, décidé à profiter de ses permissions. Il franchissait le poste de garde en militaire, mais, quelques mètres plus loin, se précipitait dans un café, revêtait une tenue civile et emmenait ma mère et Jean-Louis au cœur de Berlin, jusque sous les toits où se trouvaient les boîtes de jazz. On dansait et on buvait, sans davantage se réjouir.

Quitterait-il un jour l'armée, le froid et l'ombre des miradors ? Il pensait à *Jazz Hot* et à son avenir de journaliste, qui lui semblaient de plus en plus lointains.

Baudelet n'avait pas répondu à sa carte postale.

L'adjudant Isnard lisait *Carrefour*, interdit, comme *France Observateur* d'ailleurs, que Philippe dévorait puis cachait sous son matelas. Ils se refilaient leur lecture en ricanant. « Tiens, passez-moi l'organe officiel du FLN, lançait le gradé. – Et vous, plaisantait Philippe, prêtez-moi le tract de l'OAS. »

Les conversations tournaient autour de la musique. Karpinsky empoignait sa guitare et fredonnait un air de rock and roll, *Wake up Little Susie* des Everly Brothers, un groupe vocal américain blanc. C'est du moins ce que mon père écrira plus tard dans son livre de souvenirs, mais je doute qu'un appelé eût écouté, en 1962, les Everly Brothers, ce duo aérien devenu célèbre pour avoir influencé les Beatles. Quand il prétend avoir entendu son ami de régiment entonner *Don't Be Cruel*, il approche davantage la vérité. Elvis Presley cristallisait débats, déclarations, haines. Philippe voyait aux actualités les shérifs du Texas briser sur leurs genoux les disques du King. Son mépris du rock and roll ne l'empêchait pas d'abhorrer ce vandalisme inquisitorial. Comment pouvait-il accepter de telles images, lui, l'enfant de la guerre, élevé par un père sévère, lycéen médiocre que la grande et innocente passion de sa vie avait tiré vers la lumière et le salut ? Sans doute découvrit-il une réalité inconcevable pour l'homme encore peu politisé et enveloppé des derniers frimas de l'enfance qu'il était : la musique effraie la société. Il ne connaissait pas *La République* de Platon. Je l'ai déjà souvent cité : « Il est à craindre que le passage à un nouveau genre musical n'ébranle les lois de la république. Si tu veux contrôler le peuple, commence par contrôler la musique. » Du fond des âges, le philosophe grec a prévu l'arrivée du jazz, du rock et aujourd'hui du rap, et les secousses sociales et politiques accompagnant leur avènement. J'ignore si mon père avait connaissance de toutes les informations saugrenues répétées à l'envi sur les ondes. Les docteurs islamiques d'Iran déconseillaient à la population de danser le twist, le jugeant trop dangereux pour le bassin. Le démon enivrait la populace. J'imagine que ce genre d'anecdote l'aurait divertie à une époque où l'islamisme n'inspirait pas la terreur.

Le temps semblait long. Philippe passait ses journées à lire, hantait les librairies pendant ses permissions. Puis, un jour, il s'arrêta devant la vitrine d'un marchand et fit la plus belle découverte de sa vie en apercevant la couverture d'une revue allemande, *Twen*. Il ne

comprenait pas bien l'allemand, mais ce titre désignait le bel âge de vingt ans. Il fut ébloui comme s'il avait vu une toile de maître. « Quelle splendeur ! » songea-t-il, admirant la sobriété du noir et blanc, rappelant un film d'Antonioni, l'agencement aéré des photos et des textes, ces filles brunes en pantalons sombres sur fond de lys. Dans l'appartement familial, une vingtaine de numéros occupent la bibliothèque. Ma mère n'y a pas touché. Je lui ai demandé de m'en sortir un ou deux. J'ose à peine les feuilleter, car le temps les a détériorés. Mon père s'aperçut un peu tard que notre vieux chat trouvait très plaisant de faire ses griffes sur les tranches.

Les pages, raides comme des parchemins, ne tiennent plus qu'à un fil, mais la beauté des corps et des costumes resplendit encore. Je comprends ce qui l'a séduit et pourquoi il n'a cessé de nous en parler. Cette revue, consacrée à la jeunesse, affichait un style, un chic comme il n'en avait jamais vu.

« Du grand art ! songea-t-il. C'est le genre de magazine que j'aimerais créer... » Même *Rock & Folk* ne correspondra jamais tout à fait à son journal idéal, mélange d'esthétisme, d'images poétiques et de prose raffinée.

Il acheta deux numéros, les empaqueta, puis les rangea au fond de son sac. Il avait l'impression de tenir un rêve entre ses mains. Grouillot de l'austère *Jazz Hot*, parviendrait-il un jour à l'accomplir ?

Mon grand-père avait décidé de l'aider en engageant le frère de Robert Baudelet chez Peugeot. « Après cela, dit-il à Philippe, on ne pourra pas te fermer la porte. Il est obligé de te reprendre ! » Il usait de tous les moyens pour que son fils réussisse. Cela suffirait-il ?

Jusqu'au bout, le jeune homme douta de sa libération, craignant de se voir infliger « un peu de rab », entre cette guerre d'Algérie qui n'en finissait pas et « le mur de la honte » à Berlin. Puis arriva la dernière soirée, programmée comme un triste réveillon, les adieux un peu forcés, le manque de naturel de ses amis de régiment. Mais, à la maison, un bonheur l'attendait : Marie, enceinte, accoucherait, quelques semaines plus tard, d'un deuxième enfant, l'auteur de ces lignes, le 12 juin 1962.

Il y a quelques jours, dans un restaurant, j'ai rencontré un batteur de jazz, âgé de soixante-cinq ans, Michel. Prolétaire au langage truculent, cet homme dînait seul, devant un verre de vin rouge, jetant des regards mornes vers les autres tables. Accompagné d'un ami, je me suis assis à côté de lui et, ayant saisi au vol quelques bribes de ma conversation et appris ainsi mon identité, Michel s'est adressé à moi. Il se souvenait bien de Philippe, qu'il avait croisé au mont Valérien.

« J'étais plus jeune que lui », dit-il. J'avais du mal à le croire en observant ses bajoues, son petit ventre rebondi et son crâne chauve. Puis il me raconta son épopée de batteur. « Ouais, mon gars, fallait accepter de ne dormir que trois heures », riait-il. Un matin, il avait froid à Chicago, le lendemain, il cuisait à Mexico, battant la mesure derrière les seigneurs du blues, la chanteuse Big Mama Thornton et le guitariste T-Bone Walker, et John Lee Hooker... Il se considérait comme un ouvrier du swing. J'étais heureux de cette discussion. Régulièrement, je rencontre des gens qui ont connu mon père, comme si une énorme vague me ramenait ses compagnons de voyage, naufragés que le courant vient déposer sur le rivage, rincés, usés, épuisés, mais toujours vivants. Michel vivait enfermé dans cet espace-temps musical d'où l'on ne sort apparemment jamais. Silencieux sur sa petite banquette, l'instant d'avant, il semblait prêt à reprendre la route si l'occasion se présentait. Et je suis arrivé, moi, le fils de mon père... Le fils de l'« Alligator », dont le seul nom réveille les passions encore chaudes.

À la fin de l'hiver 1962, Philippe récupéra sa place de secrétaire de rédaction. Il trembla au moment de pousser la porte du vieil hôtel particulier, mais Baudalet avait tenu parole. Les bureaux n'avaient pas changé, toujours aussi étroits. Un nouveau venu, Jean Senso, qui travaillait au département jazz de Philips, s'était joint à l'équipe et avait pris la suite de Boris Vian. Ce brun au visage pâle lui aussi, creusé par les heures de travail, avait un nez long et fin, des yeux clairs, une expression généreuse et inquiète. Très tôt, il s'était pris de passion pour la musique et le jazz, parlait souvent de Django Reinhardt, qu'il avait découvert jeune en écoutant la radio. Après avoir obtenu le baccalauréat, il voulait travailler dans le disque. Pourquoi ne chercherait-il pas de nouveaux talents comme le fameux Jacques Canetti ?

Malheureusement, son père, un homme austère qui ne tolérait aucune contradiction, le convoqua dans son bureau. « C'est bien, je suis fier de toi. Tu vas faire médecine maintenant... » Jean, tétanisé, n'osa pas s'opposer à cet ordre.

Les quatre années suivantes, chaque fois que le fils fut tenté de contourner la volonté seigneuriale, la famille lui coupa les vivres. Jean perdit le sommeil. Nerveux, hanté par le spectre de l'échec, craignant de décevoir la toute-puissance paternelle, il poursuivit ses études de médecine. « Pourquoi dois-je faire ce qui ne me plaît pas ? demandait-il. Par peur de la solitude, du reniement familial ? »

Les années de sacrifice et de lutte avaient marqué son visage, et arriva le moment où l'addition, le prix de son amertume, fut tellement corsé qu'il décida d'abandonner la voie tracée pour se mettre en harmonie avec lui-même. Fini la médecine, « en avant la zizique », comme l'avait écrit Boris Vian. Enfin maître de son destin, il avait d'abord éprouvé un immense soulagement et une sensation inédite de bonheur, malgré la peur de la punition, la vision de sa chute aux pieds du père. Mais la Providence le guidait. C'était une certitude... Les Muses l'avaient tiré par le pied et emmené jusqu'au temple où, sans se créer un ulcère, il obtiendrait reconnaissance, plaisir, et gagnerait sa vie : chez Philips, multinationale phonographique... Comble de l'honneur, il remplaçait Boris Vian et adressait une formidable riposte à son géniteur. Depuis, épuisé et heureux, il partageait son temps entre la gestion du département jazz et la rédaction de *Jazz Hot*.

Le soir, en guise de récréation, il apportait ses articles, traînait un peu, buvait des coups et plaisantait avec les autres journalistes, raillait les notes de service vicelardes qui encombraient les bureaux de Philips. « Cette boîte me rendra dingue », se plaignait-il, racontant les mesquineries de bureau. Il faisait alors preuve d'un humour discret, mais ne disait rien de son orgueil, enfoui au plus profond de lui-même, mais que Philippe avait fini par déceler : la fierté de travailler pour une si grande entreprise et d'être influent ! Il laissait aussi paraître un sentiment trouble, la crainte de rater tout simplement sa vie comme le lui avait prédit son père.

Lors des comités de rédaction, Jean Senso prenait sa place au fond de la salle. Il parlait peu, écoutait, se chargeait des articles que les plus anciens refusaient d'écrire. Il voyait le mensuel changer et appuyait les transformations, les idées des jeunes rédacteurs.

Pour autant que je m'en souvienne, Philippe publia son premier article en mai 1962. Marie dactylographia son texte et le corrigea. Il associa tout de suite son amour pour le dessin à sa passion du journalisme. Il avait appris que l'artiste Siné, mordu de jazz, avait voyagé à New York, et voulut le récit de ses aventures. La couverture accueillerait l'un de ses petits personnages, de façon à ouvrir la revue à un créateur populaire hors de la musique.

Quand, n'ayant plus grand monde sous la main, Robert Baudelet invita mon père à codiriger la rédaction, Philippe n'hésita pas. Avec la force de ses vingt-quatre ans, il comprit la chance qui lui était offerte, à un moment faste de la presse en France. Plusieurs nouveaux magazines se lançaient, pleins d'ambition et de verve. Il aimait particulièrement *Pilote*, dirigé par le réputé Goscinny, riche de ses nombreuses réalisations graphiques – *Astérix*, *Barbe Rouge*, *Bob Morane*, *Blueberry* de Jean Giraud. Philippe ne vieillissait pas, continuait à dévorer avec la même gourmandise ces histoires, se tenait à l'affût des récentes parutions. Il acheta une feuille encore confidentielle, *Hara-Kiri*, vendue dans la rue par des colporteurs et dont l'humour noir, semblable à celui de Siné, le faisait rire. Les gags volaient parfois en dessous de la ceinture, la mort et la maladie subissaient tous les outrages possibles. Philippe, qui, depuis son échec au baccalauréat, entretenait un contentieux avec l'école, le conformisme, accueillait ces pages comme une revanche des cancre sur les bons élèves.

Rue de Siam, il avait aménagé une bibliothèque dans sa chambre, où, tel un collectionneur, il rangeait, à côté de l'élégant *Twen*, les numéros de *Pilote*, de *Hara-Kiri*, les articles du professeur Choron qu'il

écoutait aussi, guettant ses horreurs, à la télévision, dans une émission très regardée à l'époque, « Les Raisins verts ». Mon père avait loué pour ma mère un poste en noir et blanc, heureux de voir le travail du réalisateur Jean-Christophe Averty, sa science de l'image et du montage, l'usage de l'électronique naissante, les sketches virulents. Il aspirait à rejoindre cette famille insolente et rêvait peut-être d'en devenir un jour le meneur, mais le manque de moyens limitait ses ambitions. Pourtant, tous ces iconoclastes ne paraissaient pas disposer non plus de grandes fortunes. Comment s'arrangeaient-ils ? Philippe tentait de percer leur secret. Une alternative s'offrait à lui. Soit il essayait de se faire embaucher chez eux, soit il fourbissait ses arguments afin de les attirer rue Chaptal et de placer le jazz au cœur de la modernité journalistique et de la jeunesse. La revue de Charles Delaunay, gardant les traces glorieuses du passage de Boris Vian, bénéficiait encore d'un certain prestige, supérieur à ces fraîches et très remuantes publications nées au tournant de la décennie (du moins il s'en persuadait). Mais son auréole pâlisait avec le temps. *Jazz Hot*, incapable de rétribuer ses collaborateurs, risquait de rater le tournant. Chaque semaine, Baudalet répétait que les caisses étaient vides et s'abritait derrière le fameux « système D ». Philippe semblait ne pas en tenir compte, tout à son envie de changer la routine, mais il ne pouvait inventer un argent inexistant.

Un jour, il saisit son téléphone et appela un dessinateur alors inconnu, qu'il avait repéré dans les colonnes de *Hara-Kiri*, Cabu, un autre jazzophile. « Pourriez-vous tenir une rubrique ? Rapporter les "choses vues" des clubs de jazz ? » Le jeune caricaturiste débarqua ainsi rue Chaptal, étonné d'apprendre qu'un rédacteur en chef le connaissait. Et il partit, muni de son carnet, à Saint-Germain, au Caveau de la Huchette, entre les murs médiévaux suintant d'humidité, traversa à bicyclette des nuits de bonheur. Mon père faisait ses premiers pas dans la contre-culture des années 1960. Cabu a raconté à un ami journaliste son ravissement. Pour la première fois, un journal officiel publiait ses dessins. « Philippe Koechlin m'a fait plaisir », dirait-il. Lorsqu'il entrera à *Pilote* pour créer son célèbre Grand Duduche, il n'oubliera pas son bienfaiteur : « Viens ! Goscinny veut te voir ! » Philippe répondit à l'invitation, impressionné de rencontrer le scénariste des aventures de Lucky Luke et d'Astérix. Mais qu'allait-il pouvoir faire ? Mener la mission qu'il se fixerait toujours : transmettre sa passion aux plus jeunes. Il créa une rubrique, « Le jazz expliqué aux ados ».

Il se voulait ainsi : passeur, pédagogue, prosélyte. Et cette génération de l'avenir qu'il espérait toucher existait, exprimait ses attentes. Il la sentait respirer, frémir. Elle écoutait tous les après-midi,

sur Europe 1, l'émission « Salut les copains », où des chanteurs habillés à la mode américaine – le rondouillard Richard Anthony, qui entendait siffler le train, et l'« idole des jeunes », Johnny Hallyday – partaient à la conquête de l'Ouest. Plus excitantes que Jacqueline François et ses *Lavandières du Portugal*, ces chansonnettes ne passionnaient pourtant pas davantage mon père. Il aimait surtout dans ce programme populaire le formidable générique, *Rat Race* de Count Basie, et les voix chaleureuses des deux animateurs. Dès qu'il entendait les notes de piano et les ruades de cuivres, il cessait toute activité. Son plaisir lui faisait cependant un peu mal au cœur. Car il se demandait comment Daniel Filipacchi et Frank Ténor, drôles et charmeurs à l'antenne, avaient pu se montrer si froids et expéditifs avec lui.

Le succès du rendez-vous radiophonique avait convaincu le célèbre duo de lancer *Salut les copains* sur papier glacé. Sur fond de lumière estivale et de mer bleue, le magazine éclairait la grisaille quotidienne et célébrait les amours des jeunes chanteurs français yé-yé, les héros beaux et riches apparus chez nous comme des épigones d'Elvis Presley. Seules importaient l'illusion de repousser la vieillesse, et le public, encore une fois, avait répondu présent. En comparaison, le noir du jazz et sa mélancolie romantique prenaient un coup de vieux. Les kiosques débordaient du frais et ludique journal à la santé florissante, distribué avec les moyens d'une multinationale. Son omniprésence dans la ville rendait encore plus cruelle le manque de visibilité de *Jazz Hot*. Philippe admirait la prospérité de rivaux – ou qu'il voulait imaginer comme tels – seigneurs d'un territoire de charme et de victoire dont, jeune, il avait été banni. « Quelle réussite ! Quelle réussite ! » pensait-il, conscient que le mouvement balaierait le vieux régime.

Je feuillette ses articles de l'époque, encore marqués d'un certain puritanisme, où il défend un jazz « moins lucratif que le rock et les familles royales ». Il pensait que ses prises de position servaient à quelque chose, touchaient des sensibilités et, pourquoi pas, pouvaient changer l'état d'esprit des jeunes lecteurs. Mais n'avait-il pas déjà perdu ses chimères ?

Malgré ses doutes et ses frustrations naissantes, il vécut de belles journées, peut-être les plus merveilleuses de sa vie. La nouvelle mode des festivals d'été promettait d'agréables villégiatures. Depuis quelques années, les mélomanes devaient se rendre au Newport Jazz Festival. Le producteur George Wein avait, en 1954, installé ses tentes à Rhode Island, près de New York, inaugurant les concerts bucoliques au bord de l'eau. Comment ne pas imaginer quels tableaux les peintres impressionnistes des guinguettes, Monet ou Renoir, auraient pu tirer

de ces rendez-vous au soleil ? Duke Ellington, Louis Armstrong, Miles Davis et John Coltrane enrichissaient le palmarès de Newport. Puis la France se prit à vouloir égaler son modèle. Ce fut la promesse lancée sur la Côte d'Azur : voir et entendre les grands musiciens dans un cadre amoureux. Je ne crois pas si bien dire : la tendresse fut bien au cœur de cette conquête.

J'ai revu souvent les images du mariage de Sidney Bechet, son carrosse fleuri dans un technicolor amateur et tremblant. Le 17 août 1951, il épousa, à la mairie de Cannes, l'Allemande Elisabeth Ziegler. C'est une jolie histoire. Sidney la rencontre en 1927, à Berlin, ville alors puante des odeurs méphitiques et prête à s'offrir aux barbares. Il s'éprend d'elle quand un message du compositeur Noble Sissle l'oblige à interrompre l'idylle. Aucun musicien ne résiste au fascinant architecte de la renaissance de Harlem, conscient que le travail est trop rare pour le sacrifier à l'amour. Sidney repart aux États-Unis, mais garde l'élue bien au chaud dans son cœur. Il entame avec elle une correspondance suivie et ardente jusqu'au début de la guerre, puis leurs lettres se perdent au-dessus de l'Atlantique. Mais Elisabeth ne renonce jamais. Elle retrouve l'adresse du musicien et en 1948, depuis son domicile marocain, lui envoie un salut plein de tendresse. Le futur créateur d'*As-tu le cafard ?* est si touché qu'il décide d'épouser sa belle d'autrefois, malgré l'opposition de la mère d'Elisabeth, raciste : « J'ai du respect pour Sidney Bechet en tant qu'artiste, confiera-t-elle, mais, comme gendre, j'aurais espéré mieux ! »

Cette passion par-delà les océans et la couleur de peau a, entre autres, donné ce petit film montrant un Sidney heureux, que son fils Daniel Bechet conserve précieusement. Le convoi et le char semblent trahir une certaine mégalomanie, mais relèvent en réalité d'une tradition toute néo-orléanaise. Au cours d'une parade, un homme, couronné « roi des zoulous », joue à plaisir le souverain jovial au-dessus de la foule. Longtemps auparavant, dans la capitale louisianaise, Louis Armstrong avait endossé le costume, et Sidney s'en souvenait. Peut-être même avait-il suivi la procession, noyé dans la cohue ? Vingt ou trente ans après, le long des rues d'Antibes, il aurait aimé que son ami fût présent pour l'acclamer. La principauté de Monaco avait prêté une calèche que précédait un saxophone de deux mètres de long porté par de jeunes pages. Autour se pressaient toutes sortes de gens costumés et des figures importantes, la princesse d'Égypte Fawzia et le peintre Pablo Picasso. Une dizaine d'orchestres punctuaient la route, tandis qu'une nuée de colombes envahit le ciel.

La fête s'acheva dans les jardins du Vieux-Colombier, en plein cœur du pittoresque quartier d'Antibes. Les témoins ont décrit un magnifique décor, des murs colorés, éclairés par les enseignes, les

cabanes où l'on vend des hot-dogs et des glaces italiennes... Dans la bibliothèque de mon père, j'ai trouvé un livre tout jauni datant de 1959, *Sidney Bechet, notre ami*, de Raymond Mouly : « Dans toute la ville, une ambiance de fête continuelle, où se mêlent comme pour enivrer tous les sens à la fois, les musiques des dancings, celles des juke-boxes, les lumières multicolores, le parfum précieux qui marque le sillage d'une légère robe blanche ou celui plus poivré d'une commune huile solaire, le miroitement d'une carrosserie *made in USA*, ou l'étincelle fugitive d'un collier de diamants, et aussi, donnant le ton, la paresseuse brise de mer. »

Le champagne coula à flots. Un pâtissier avait sculpté un immense saxophone en sucre et amandes, et des tonneaux de rhum furent installés à chaque coin de rue. Sidney voulut même faire danser la chanteuse Mistinguett, mais, comme il avait trop bu, elle dut le soutenir. « La police, écrit Mouly, ramassa des ivrognes jusqu'au lendemain matin dans les rues d'Antibes. »

Sidney, infatigable, animait la cité. Au Vieux-Colombier, l'orchestre de Claude Luter chauffait le public avant l'arrivée, à minuit, du maître qui jouait jusqu'à une heure et demie. La foule se pressait aux portes du lieu, des célébrités – Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et le boxeur Sugar Ray Robinson – se mêlaient à la population. Puis les musiciens s'égaillaient dans la nuit juanaise, erraient au Pirate's Bar et finissaient allongés sur la plage, le regard perdu au large, vers les étoiles. À midi, on pouvait croiser le héros sur le vieux port. Sidney s'échappait le long du rivage, sautait à bord d'un bateau, pêchait, revenait en fin de journée, buvait quelques bières à l'ombre des palmiers. Puis, le soir, c'était de nouveau les Mille et Une Nuits.

Le mariage de Sidney scella d'autres noces : celles de la Riviera et du jazz. En 1958, il participa au premier festival de la Côte d'Azur, à Cannes, au palais des Congrès, où il croisa Miles Davis et Dizzy Gillespie. En fin de nuit, de somptueuses demeures, accrochées au roc, entrant dans la mer, débordèrent de rires et de musique ; l'ombre des danseurs s'imprimait à la surface de l'eau. La pianiste de boogie Yvonne Blanc ouvrit ses jardins aux édiles de la région, maires, journalistes, écrivains, et aux musiciens. La presse européenne séjourna beaucoup à Cannes, en ce mois de juillet, avide de fréquenter les poètes populaires qu'étaient les jazzmen. Le grand producteur Norman Granz musardait en short et, tandis que son étoile Ella Fitzgerald, le cabas à l'épaule, faisait un petit tour du côté de Juan-les-Pins, le trompettiste Roy Eldridge, vêtu d'une chemise rouge, rêvait, adossé à un arbre. Des cocktails, des excursions en bateau avec bouillabaisse party, des visites dans les gorges du Loup divertissaient les musiciens impatients d'investir à la fraîche des scènes où ils ne

jouaient pas comme ailleurs. Les concerts se prolongeaient bien au-delà de minuit, et, à leur descente de scène, les artistes se laissaient emporter dans une houle chaude ou vers le velours d'un bar cosy. Cannes envisagea une deuxième édition de ses nuits du jazz.

Ces étés seraient magiques. La mort du magnifique interprète de *Jungle Drums* et le souvenir de son mariage convainquirent la municipalité d'Antibes de créer, en 1960, son propre festival, devenu aujourd'hui la plus ancienne célébration européenne du jazz. Cette terre sacrée de la musique porte son blason avec un certain orgueil. Sans le savoir, le saxophoniste a lancé l'aventure comme ces personnalités qui viennent en tenue de gala pour frapper le ballon et donner le coup d'envoi d'un match, mais abandonnent le terrain sans jouer.

Je suis revenu à Juan-les-Pins en l'an 2000, désireux de retrouver mon enfance. J'avais cinq ans lors de mes premiers spectacles, mais je ne me souvenais de rien. Et pourtant, des images, une impression, une couleur, des parfums, se réveillaient. C'était étrange. La mer n'avait pas changé, et la pinède se tenait immuable, semblable à un vestige antique.

Circulant au hasard, en quête de mes sensations d'autrefois, j'entendais les chansons de Sidney Bechet – *Le Marchand de poissons*, *Les Oignons*, *Petite Fleur*, et la marche *Dans les rues d'Antibes*, magnifique importation de la jeunesse de Sidney à La Nouvelle-Orléans composée entre le marché et le port. Sa musique m'ouvrait l'appétit et me donnait envie de partir vers le sud. Je retrouvai les endroits que ma mère m'avait décrits. La bande d'amis de mes parents s'était aimée aussi là-bas, y avait consolidé leur amour ou leur amitié.

Les disques de jazz se vendaient peu et les magazines spécialisés végétaient. Mais le public affluait aux concerts à la belle étoile, heureux d'écouter un grand orchestre en dégustant un plateau de fruits de mer.

« Nous sommes arrivés là-bas émerveillés, comme si notre musique avait reçu en legs un château », m'a dit mon père. En fouillant nos archives, j'ai retrouvé une photo de Philippe tout jeune, juste derrière le trompettiste Dizzy Gillespie, torse nu. Il le couve du regard. Je peux deviner ce qu'il pense. Il croit mesurer le prestige de *Jazz Hot*. Je le revois, les yeux grands ouverts. Là, sur l'eau scintillante du Sud, les gladiateurs flottent au cœur du soleil, sous les voiles blanches. Le soir descend, calme, tandis que des lueurs lointaines s'accrochent, une par une, au mont brumeux. Il fait bientôt nuit, et c'est dans ce fragile intervalle, entre la mort lente, sensuelle du jour et le suave voile bleu transpercé par les cuivres d'or, que naissent les meilleures voluptés, une certaine euphorie. Les musiciens jouent avec le bruissement des vagues, au loin, le cri des mouettes qui trouble à peine le silence de la côte, la légère brise apportant dans le parc les notes et la senteur des pins. Un parfum que je sentirai toute ma vie, depuis mes premiers pas sur cette côte jusqu'à aujourd'hui. Après avoir savouré à midi un bon petit rosé sous un auvent en paille, Robert Baudalet et mon père se reposent. Le calme du soir succède au fracas de la journée, aux baigneurs, aux bruits des couverts et des conversations sur les terrasses.

Le concert fini, ils rentrent à leur hôtel, discutent un peu et, au loin, n'entendent qu'un chuchotement à travers les pins. Puis, les pas sur le gravier, la terre... Un délassement mérité au cœur de l'été.

À l'entrée de la pinède Gould, théâtre des concerts de Juan-les-Pins, Philippe remarqua un jeune homme qui dormait sur un banc. Le garçon portait un pantalon en toile grossière, et sa chemise flasque, sans col, pendait le long de son corps efflanqué. Tous les matins, avec une précision maniaque, il rangeait son barda, qu'il accrochait ensuite aux branches, puis se lavait à l'eau de mer... Pendant la journée, il errait le long des étals, saisissait au vol quelques fruits, obtenait des restaurateurs la permission de finir les restes.

Philippe l'aborda.

« Mon nom est Chris ! lâcha l'adolescent.

– D'où venez-vous ? lui demanda Philippe.

– De Paris.

– Vous êtes étudiant ? »

Il sourit d'un air amusé.

« C'est fini ! Je viens d'avoir mon bac. Et en récompense, mes parents m'ont autorisé à faire cette escapade à Juan. Ils m'ont donné un peu d'argent et je me suis acheté des places de concert. »

Son œil était pensif.

« Vous êtes un amateur de jazz, je crois, non ? enchaîna Philippe. Et libre... Très libre... C'est bien. Venez déjeuner avec nous. On va se prendre une bonne table... »

Le jeune homme hésita, surpris. Puis il se leva, les mains dans les poches, décontracté, et suivit ses hôtes comme s'il avait toujours fait partie de leur groupe, jusqu'à un restaurant peu fréquenté et bon marché où la nourriture était abondante. Malgré son impécuniosité, Philippe avait l'intention d'inviter le jeune homme. Il lui présenta ses amis de *Jazz Hot*, Jean Senso, Robert Baudalet et un nouveau venu, Philippe Adler, qui publiait des articles corrosifs, pleins de provocation.

Le dénommé Chris s'était rendu à Juan en 1961 pour assister au concert que Ray Charles, âgé de trente et un ans, un « Genius » formidable, mais transpirant, fiévreux, serrant son pardessus contre lui, en manque. Et il comptait bien y retourner jusqu'à sa mort. Quelque chose les intriguait chez ce « lecteur » toujours flanqué d'un carnet de notes. Son détachement peut-être. Chris ouvrait les portes des voitures et se glissait à l'intérieur afin d'y passer la nuit ou, si le temps le permettait (et, dans le Sud, le temps le permet toujours), s'allongeait sur la plage, face à l'océan.

Philippe l'invita à partager la petite chambre qu'il avait réservée avec Philippe Adler.

Chris n'avait pas connu son père, un résistant exécuté en camp de concentration pendant la guerre, et sa mère, membre d'un réseau, avait accouché de lui sur la paille d'une sombre geôle. Libérée en 1945, elle épousa un homme qui reconnut l'enfant et l'éleva. Ainsi commença pour Chris une quête éperdue : redessiner l'existence glorieuse de son géniteur, en assembler les traces fragiles. Mais il ne trouva au bout du chemin qu'une indicible solitude. Après une fâcherie avec son père adoptif, il se réfugia dans la musique et l'errance et, maintenant qu'il avait rencontré des journalistes, il sentait à nouveau une espérance l'envahir. La vie bohème et ce sentiment

qu'un avenir joyeux s'offrait à eux les rapprochaient.

Ma mère vécut mal les deux étés de festivals, contrainte de s'occuper de son deuxième enfant, c'est-à-dire moi – le premier tracas que je lui causerais avant beaucoup d'autres. En juillet 1963, il ne faisait pas très beau à Paris. Dans l'appartement vide et mal éclairé (quand mon père était absent, elle semblait tout laisser à l'abandon), au milieu de mes braillements, elle secouait le petit poste de radio, cherchait la station qui retransmettait les concerts de Juan. En entendant la voix pure de la divine Sarah Vaughan, elle reposa son fer à repasser et se mit à pleurer. Puis elle sécha ses larmes et continua sans prêter trop d'attention à l'état de ses chemises. Déçue de son existence au foyer, elle imaginait mon père et ses amis en train de rire, de bien manger et de savourer les concerts par de douces nuits. Elle appréhendait aussi les éventuelles tentations féminines. Sa tristesse venait surtout de sa frustration. Elle avait un besoin physique d'écouter de la musique. Si elle avait aimé Philippe, en plus de sa gentillesse, c'était aussi grâce à sa passion du jazz, qu'elle partageait. Qu'il la vive loin d'elle la faisait souffrir.

À son retour, Philippe ne se rendit pas compte de l'affliction de sa femme et ne se priva pas de manifester son enthousiasme : « Tu aurais dû voir Sarah ! Quelle allure elle avait à la nuit tombante, devant la mer ! » Et quelle beauté en coulisse... Le naïf époux rapporta même son émoi lorsque la chanteuse lui avait fait signe d'approcher et l'avait prié de l'aider à remonter la fermeture Éclair de sa robe azurée. Le cœur battant, les mains moites, le jeune critique avait lentement tiré la glissière le long de ce corps bronzé aux omoplates saillantes et aux fesses bien fermes. Quand il avait eu fini, Sarah s'était retournée, puis, observant les cheveux crépus de mon père, avait dit en souriant :

« Oh, c'est mignon... Comme nous... »

De sa grande main, elle avait caressé doucement la tête de Philippe, qui s'était figé. Sarah était l'une des plus belles femmes du monde. Elle avait passé sa paume sur la joue du jeune homme, lui avait souri, puis adressé un clin d'œil avant de retourner dans sa loge. Les autres avaient plaisanté, faisant allusion à son récent mariage. Il avait rougi, heureux mais embarrassé, car ces moqueries ravivaient son sentiment de culpabilité.

Je crois bien qu'une photo existe de mon père et de Sarah, mais je ne l'ai jamais vue. Peut-être l'a-t-il soustraite à nos regards et cachée quelque part – dans ce cas, je la trouverai un jour par hasard, fichée entre les pages d'un livre ou au fond d'une pochette de disque.

S'il s'est amusé, il a surtout travaillé. Bien des années après, je lis et

reliés ses articles pour entendre sa voix. J'écoute encore et encore l'amateur de jazz, le puriste secoué dans ses certitudes. Je m'amuse de son opinion sur le rock à cette époque, de ce qu'il dit du pianiste et chanteur, pourtant originaire de La Nouvelle-Orléans, Fats Domino, le créateur de *Blueberry Hill* ou *Fat Man* : « Il ne sait pas qui est Thelonious Monk, écrit mon père. Il serait cependant injuste de s'en tenir là. Ce brave Domino, qui n'a d'ailleurs pas l'air d'être très apprécié de ses confrères, s'écoute sans ennui car il balance. Bien sûr, à la vue des jeux de scène un peu pénibles des premiers soirs, les purs jazzfans présents dans la pinède criaient : "Au zoo !" On se serait passé du ténor tombant assis par terre durant son exhibition ou de tel autre éventant son copain pendant qu'il poussait des aigus. Cela dit, on le sait, les harmonies du rhythm and roll (on dit aussi "rock and blues") ne sont pas très subtiles, et la technique pianistique du leader s'en contente largement. »

Partagé entre son refus des clowneries et ce nouveau et coupable plaisir qu'il ressent malgré tout, il ne se reconnaît pourtant plus dans le « jazzfan » radical criant « Au zoo ! » pour vilipender un musicien de rock acrobatique. Car s'il utilise des mots paternalistes comme « brave » et parle de pauvreté technique comparée à celle du génial Thelonious Monk, d'un autre côté il défend le spectacle, reproche à Ray Charles de donner des concerts parfois trop bien réglés, sans âme. En bon protestant, Philippe protège aussi une morale, traitant, deux pages plus loin, le vieux maître du swing, Benny Goodman, d'« abruti ». L'interprète de *Sing Sing Sing* et de tant de morceaux célèbres pendant les années 1930 se montre toujours aussi sadique. Il aime torturer ses chanteuses, comme cette pauvre Shirley à qui il emprunta une caméra. Quand elle voulut récupérer son bien, Benny le jeta par terre. Comment aurait-elle pu protester ? Le clarinettiste l'aurait chassée d'un orchestre encore illustre, malgré des dorures ternies.

Dans ses textes, je ne remarque aucune interview de jazzmen américains. Les entretiens prestigieux – Coltrane, Miles Davis – étaient l'apanage d'un autre critique, François Postif. À l'image de sa génération, mon père ne parlait pas anglais et en conçut toute sa vie une certaine frustration, mais il compensait cette lacune par l'originalité de ses prises de position, sa fraîcheur d'âme, n'hésitant pas à ouvrir les colonnes du journal à des personnalités attractives, de Siné à Henri Salvador. Il essayait de chasser l'austérité du magazine d'avant-guerre. Philippe Adler évoqua le goût prononcé des choristes de Ray Charles – les Raelets – pour le cognac. Il essuya des protestations de lecteurs et eut le déplaisir de voir arriver Chris, le jeune garçon bohème et janséniste, avec le texte corrigé. Il avait

souligné en rouge toutes les erreurs. Adler s'énerma : « Mais on s'en fout. Le tout, c'est que le texte soit amusant. »

Pourquoi les puristes refusaient-ils tout discours poétique et humain ? Je me rappelle une soirée à Beaubourg, où un collectionneur projeta ses films des années 1930 et 1940. Louis Armstrong, Roy Eldridge et les musiciens de l'époque jouaient dans des jungles de carton-pâte, manifestaient une joie communicative. Mon père et moi avions ri aux éclats, tandis que les spectateurs gardaient un air compassé, droits comme des prêtres à l'office. En sortant, j'entendis la voix de Philippe : « Quelle bande de coincés ! » Son ancienne famille l'attristait.

Il revint à Juan tous les étés. Les tableaux défilaient devant ses yeux. Il gardait en mémoire le trompettiste Miles Davis, une nuit, la cigarette au bord des lèvres, observant la mer plongée dans l'obscurité, la main posée délicatement sur l'épaule de sa femme. Le seigneur orgueilleux, solitaire, voyageait loin de ses musiciens et ne souhaitait pas être filmé. Miles recevait les journalistes avec mauvaise grâce, et si l'un d'eux prononçait le mot « jazz », il le chassait.

Philippe me rapportera des dizaines d'histoires que l'on ne trouve pas dans les récits biographiques. Par un très beau soir d'été, la reine Ella Fitzgerald cessa de chanter, contempla les arbres, les buissons, huma l'air. Un criquet bruyant s'était mêlé à son chant. Alors, elle sourit et improvisa un duo avec l'insecte, joli va-et-vient entre l'instinct mécanique et la sensibilité humaine. Puis ce fut au tour de Duke Ellington et de ses musiciens en costume anthracite alignés devant leur pupitre. L'orchestre, magnifiquement réglé, faisait naviguer les cuivres, avant de laisser la place aux solistes. Quand il ne jouait pas, le saxophoniste Paul Gonsalves s'affaissait lentement sur sa chaise, la tête penchée en avant contre son instrument, assoupi... Le public le regardait fixement, se demandant s'il allait se réveiller à temps pour jouer sa partie, avec l'espoir ou la crainte de voir dérailler la machine étincelante. D'un signe de tête, Duke alertait le voisin de l'endormi, qui lui donnait un petit coup de pied. Paul ouvrait les yeux, se levait lentement, portait l'embouchure à ses lèvres et déployait jusqu'aux étoiles sa formidable sonorité, son sens du timing et du swing. Puis, son chapitre musical refermé, il se rasseyait et reprenait son somme.

Philippe adorait, fasciné, l'affection paternelle qui liait le maestro et son génie fantasque. En rentrant à l'hôtel, au petit matin, après avoir terminé un article face aux vagues, il aperçut, étendu sur le sable blanc, comme suspendu dans le halo de la lune, un corps. Il

s'approcha et le reconnut. C'était Paul Gonzalvès, habillé de son costume de gala trempé par la marée. Il avait erré le long du rivage et, saisi d'une envie bien naturelle, s'était arrêté, mais avait chuté lourdement, les yeux braqués vers le ciel. Il transpirait le mauvais alcool. Où était Duke ? Pourquoi ne s'occupait-il pas de son ami ? Le jeune critique ne pouvait laisser un aussi grand musicien échoué ainsi au milieu de la grève. Il prit son bras, tenta de le soulever, eut toutes les peines du monde à l'arracher de la terre et, le soutenant au prix d'un violent effort, prit la direction de l'hôtel. Épuisé, il le confia au concierge, qu'il assomma de recommandations. « Protégez-le ! Cet homme est une légende ! » Mais, à Juan plus qu'ailleurs, les employés de palace connaissaient et aimaient le jazz. Rassuré, Philippe regagna sa chambre. Longtemps, il crut qu'il avait rêvé, tant les nuits de Juan le projetaient sur une autre planète.

Dès 1964, il y emmena ma mère. Mes parents m'ont souvent relaté leurs voyages interminables en Dauphine, à quatre avec Chris et sa nouvelle fiancée, rencontrée lors d'un concert. Ils passaient par les Alpes, dormaient dans la voiture et atteignaient Nice éreintés. La première fois, Marie fut déçue. Elle imaginait la ville de Juan-les-Pins moins plate. Mais l'agitation incroyable du festival finit par la conquérir. La bande d'amis s'amusait. Parmi eux, Philippe Adler ne perdait pas une occasion d'en mettre plein la vue, paradant dans une Panhard décapotable achetée d'occasion.

Pendant la journée, les hommes allaient travailler, interviewer des idoles, tandis que les femmes se doraient au soleil en contemplant la mer scintillante. Puis Philippe et les autres revenaient et les emmenaient déjeuner dans de bons restaurants, sous un vent léger. Après, c'était la sieste, et le soir, les concerts. Robert Baudalet s'occupait de la trésorerie. Fier de la confiance que les dirigeants du festival lui accordaient, il surveillait les comptes, prenait une boîte en fer contenant la recette du jour – des milliers de francs – et l'emportait jusqu'à sa voiture. Philippe l'accompagnait, tout guilleret depuis que *Le Nouvel Observateur* avait accepté de publier ses premiers articles. Peut-être y ferait-il son parcours professionnel, gagnerait-il enfin de l'argent ? Le métier semblait enfin lui sourire.

En 1965, Marie nous prit avec elle, ma sœur et moi. Elle tenait toujours à notre présence, prête à sacrifier un peu de temps pour nous. J'ai peut-être entendu le légendaire concert de John Coltrane cette année-là, une soirée dont le festival s'enorgueillit aujourd'hui, car l'artiste rare n'est jamais revenu. Malgré la chaleur, Coltrane avait exigé de ses musiciens qu'ils portent un smoking et une cravate noire, devant des spectateurs presque torse nu.

Marie nous couchait, sous la surveillance d'une jeune baby-sitter, puis rejoignait mon père, leurs amis, Adler, Jean, Chris, Baudalet, le photographe Jean-Pierre Leloir qui, tel un vieil oncle, me raconterait lui aussi ses beaux souvenirs. Un soir, il pleuvait, phénomène si rare sur la Côte que l'eau tombée du ciel en devenait surnaturelle. Enfermé dans l'hôtel Provençal, Jean-Pierre trouvait le temps long. Il aéra la pièce, s'installa sur le balcon et observa l'eau qui ruisselait des arbres, frappait la toiture, quand il entendit chuter, en cascade, parmi le crépitement des gouttes, le son chaud d'une trompette, une mélodie bien connue, *Do You Know What it Means to Miss New Orleans ?*. « Savez-vous ce que cela signifie de manquer La Nouvelle-Orléans ? »... Nous l'avons toujours su. Il se pencha et vit que la complainte s'échappait de la fenêtre du dessus, elle aussi ouverte. C'était la chambre de Louis Armstrong. Le maître faisait ses gammes. Jean-Pierre embarqua une photo qu'il avait prise du musicien, monta, frappa à sa porte, et une voix rocailleuse l'invita à entrer. Le massif homme noir légendaire, assis, regardait l'averse, l'instrument posé sur la table. Il adressa au visiteur un signe de la main et sourit en saisissant le portrait que le jeune photographe lui tendit. Les deux hommes restèrent une partie de l'après-midi à converser, désireux d'échanger leurs souvenirs. Un an plus tard, en visite à New York, Jean-Pierre aperçut dans le salon d'Armstrong son œuvre au milieu du mur blanc...

Quand je suis revenu à Juan-les-Pins, bien plus tard, l'hôtel Provençal, vestige de l'orgueilleuse Riviera, n'était plus qu'un fantôme de pierres plein de crevasses, dressant sa carcasse morte au-dessus des arbres. Je me suis arrêté et j'ai cru percevoir ce vibrant appel de La Nouvelle-Orléans.

Il ne cessera jamais de se faire entendre tout au long de notre vie.

En revenant à Paris, Philippe retombait de ses rêves, condamné à chercher des idées pour élargir le public de la revue, et il retrouvait avec plaisir Siné, dont les colères le réjouissaient. De son côté, le dessinateur, plus âgé de dix ans, se plaisait à travailler pour un fin connaisseur des arts graphiques, ouvert à l'esprit frondeur. Dans le bureau étroit de *Jazz Hot*, ils buvaient des coups, refaisaient le monde, discutaient de jazz. Siné possédait une collection de disques impressionnante, qui avait suscité l'admiration de Malcolm X, venu en visite chez lui. Et il riait, parlait de *L'Express*, où il avait commencé à travailler, se moquait du « catho » François Mauriac. Un jour, Philippe lui lança :

« Tu pourrais tenir une rubrique un peu dans le même style, mais à ta manière. Ce serait une sorte de succession à la fameuse revue de presse de Boris Vian. Tu es son héritier.

Au nom de Vian, le visage de Siné s'éclaira :

« Carte blanche alors ? Et je serai payé comment ? »

Mon père baissa la tête et soupira :

« Nous n'avons pas beaucoup de moyens ! Avec des disques... si tu veux !

– Des disques ? grogna-t-il. Mais c'est pas avec ça qu'on bouffe ! »

Pourtant, il accepta, heureux d'enrichir sa discothèque. Ainsi, en janvier 1963, créa-t-il son « débloc-notes », mêlant croquis et texte. Mon père espérait attirer l'attention sur sa revue et ne s'attendait pas du tout à recevoir autant de lettres indignées. Mais ce qui l'amusait au cours de conversations privées prenait sur le papier une toute autre dimension. « *Je suis d'ores et déjà décidé à vous retourner votre débloc-crottes de mars* », écrivit un lecteur ulcéré. « *Mais, cette fois, je le maculerai de m... C'est tout ce que vous méritez !* » Philippe s'interdisait de faire la moindre remarque à Siné, dont la plume pourfendait curés, militaires, presse d'extrême droite, et jusqu'à la « dégoûtante » et « vulgaire » Édith Piaf. Combien de temps Philippe, amoureux du talent de son aîné mais dépassé par l'ampleur des réactions, tiendrait-il ? Et Siné, résisterait-il aux rogatons qu'on lui offrait en guise de salaire ?

Charles Delaunay avait disparu. Sans doute avait-t-il d'autres soucis

avec sa maison de disques Vogue. Les locaux de la revue ressemblaient à une maison fantôme où trônait l'imposante photo de Sidney Bechet. Philippe se creusait la tête pour inventer de nouveaux concepts, s'usait les yeux sur les pages, essayait de rafraîchir la maquette. Mais certaines remarques le déstabilisaient. La forme importait moins que le fond. Combien de fois avait-il entendu ce genre d'argument de la part des lecteurs ! Cela valait-il la peine de se donner tant de mal ? Mon père, chantre du graphisme allemand et du magnifique *Twen*, avait toujours considéré la presse comme un art. Pourtant, les râleurs devaient avoir raison de douter de son travail, car, à l'extérieur du cercle des amateurs de jazz, personne ne connaissait le journal.

Pendant les comités de rédaction, Philippe tentait de secouer son équipe, interrompait les longs discours par une petite pique d'humour, relançait les timides. Parfois, il s'égarait dans des rêvasseries lointaines, oubliant de répondre aux questions, adressant de tendres pensées à sa femme. S'il ne rentrait pas trop tard, il lui proposerait un cinéma... Puis il revenait à la réalité, notait les sujets des journalistes, leurs immuables obsessions, quittait son bureau bien après la tombée de la nuit et, à 22 heures, il franchissait la cour noyée d'ombre de la rue de Siam, s'arrêtait devant le grand arbre, humait la fraîcheur, pénétrait dans l'appartement à demi éclairé où l'attendait ma mère, à moitié endormie. Il l'embrassait, dînait, puis se couchait, silencieux. Marie souffrait, mais n'en laissait rien paraître. À quoi occupait-elle son existence ? À élever ses enfants ? Elle préparait des repas qu'elle prenait seule, puis se couchait en consultant sa montre.

Le vendredi, ses beaux-parents l'invitaient à prendre le thé, avec les enfants et sa mère qui se confondait en remerciements. « Arrête, maman ! » chuchotait Marie, gênée. Une fois arrivée avenue Georges-Mandel, l'impénitente bavarde réaffirmait son bonheur qu'une famille aussi brillante aimât sa fille. Marie lui donnait des coups de pied sous la table. Mais Rodolphe, loin de se montrer hautain, regardait Pauline avec tendresse. « Vous savez, c'est nous qui sommes heureux, votre fille Marie est extrêmement intelligente ! » Marie m'a souvent répété cette phrase, qu'elle conserverait toute sa vie dans son cœur. Sa maisonnée ne lui avait jamais adressé un tel compliment. Rodolphe n'entendait pas très bien, mais elle découvrait un homme capable de deviner le mal-être le plus enfoui.

Aucune louange n'aurait pu lui procurer plus de plaisir que les soirées passées avec Philippe. De temps en temps, il revenait et lui annonçait : « Nous avons des invités à dîner. » Elle adorait ces imprévus. Deux hommes débarquèrent un soir, bientôt légendaires. Le génial pianiste de be-bop Bud Powell et son mécène Francis Paudras. Leur histoire inspirera le beau film de Bertrand Tavernier *Autour de*

minuit. Jeune homme blond plein d'élégance, le teint très blanc et l'œil d'aigle, Paudras bavardait comme pour remplir un besoin trop souvent inassouvi. On savait qu'il était marié et avait accompagné plusieurs artistes en tournée. Nous le verrions toujours comme un éternel et romantique jeune homme. Il accueillait les artistes américains, les hébergeait et s'était ainsi lié d'amitié avec Bud Powell.

« Sa femme Nicole et lui, que n'ont-ils pas fait ? » m'a raconté mon père. Le jeune couple avait installé le musicien chez lui, dans le petit appartement rue de Clichy qu'il avait acheté en s'endettant. Ils surveillaient discrètement les sorties de leur hôte pour le protéger sans le vexer, supprimèrent peu à peu les cachets de Largactyl, prévinrent les bistrots du coin qui consentirent à réduire le contenu des verres de vin. Si Bud tardait, ils enfilaient leur manteau et partaient le rechercher dans la nuit. Ils avaient aménagé une « pièce de musique » insonorisée où Bud pouvait jouer à toute heure, sur un magnifique piano blanc. Des milliers de disques ornaient les murs et les boiseries. Francis accueillait les visiteurs à la manière d'un gardien chargé de préserver la huitième merveille du monde. Personne n'osait rire de son protégé devant lui. Les journalistes de *Jazz Hot* savaient dans quel denuement ce prodige avait grandi, la drogue, la maladie... Aux États-Unis, il avait reçu un coup de matraque alors qu'il défendait son ami Thelonious Monk contre une agression policière. Cette blessure le fit basculer dans un autre monde. Mon père me raconta qu'enfermé, en proie à des migraines épouvantables, il avait dessiné un clavier imaginaire sur les murs de sa cellule. Ensuite, il n'était plus jamais sorti du circuit infernal : prisons, hôpitaux psychiatriques, jusqu'à l'errance parisienne, soumis à une femme méchante qui ramassait l'argent et l'avait transformé en un animal craintif, farouche, juste bon à mendier des verres de vin aux clients du Blue Note. Paudras, ému, l'avait alors pris sous son aile. Je relis l'article que mon père consacra à cette histoire dans *Jazz Hot* : « Je le revois, immobile, souriant, le regard incroyablement doux, bouddha rasséréné, dans ce cocon où se réfugient tant d'amis... C'est un grand enfant, curieusement étranger au monde des autres. »

Philippe m'a raconté qu'une nuit Bud Powell pleurait en écoutant l'un de ses disques : il ne s'était pas reconnu.

En 1963, le grand musicien tomba malade. Il fut soigné puis envoyé au sanatorium de Bouffémont. Ces soins nécessitèrent beaucoup d'argent. Francis s'était endetté. Il ne savait plus comment financer le rétablissement de son ami. Mon père, Baudalet et Jean Senso, désireux de l'aider, organisèrent un concert avec des jazzmen bénévoles. La

soirée se termina chez Paudras. Bud embrassa ses amis, ému, intimidé.

Philippe me fera aussi le récit de leur belle croisière sur la Méditerranée. Francis embarqua accompagné de son épouse Nicole. Et tout de suite, il fit part de son regret :

« Quel beau temps ! Ah, si Bud était là ! Quel dommage ! Il aurait adoré. »

Philippe sourit. « J'imaginai mal Bud Powell sur un voilier », me dira-t-il.

Paudras ne parlait que de son protégé, de ses menus, de ses habitudes. Il pensait que le monde entier devait l'aimer. Quand le musicien, soûl, commettait des dégâts quelque part, il arrangeait le coup et le ramenait au bercail. « Allez, je te laisse. Compose. Tu as du temps et un piano. Et je m'occupe de tout... » Les mauvaises langues disaient qu'il enregistrait en secret ces séances à domicile pour revendre les bandes. Le monde ignorait tout de leur combat. Bud souffrait de tuberculose, la femme de Francis nettoyait la baignoire à l'eau de Javel. Ils essayaient de garder le musicien en France, craignant qu'aux États-Unis les revendeurs de drogue l'encerclent à nouveau. Ce serait la mort pour lui.

Mes parents m'ont décrit un grand Noir qui parlait peu. Ce soir-là, le pianiste s'assit au bout de la table, noua sa serviette autour du cou et engloutit le repas sans un mot, tandis que Paudras le regardait avec adoration. Puis Bud bâilla, quitta la table, gagna la chambre de mes parents, s'écroula sur leur lit et s'endormit d'un coup en lâchant quelques pets sonores. Pourtant, dès que ce cœur simple s'installait à son piano, il montrait une incroyable rigueur mathématique.

La belle aventure devait s'achever un jour. Mon père reçut un appel affolé de Paudras : « C'est affreux ! Bud retourne aux États-Unis. J'ai peur pour lui. » Philippe tenta de le rassurer, accompagna les deux hommes à l'aéroport. Francis avait bon espoir de le ramener en France, mais le voyage de l'artiste sur sa terre natale fut une lente dérive, entre tracasseries, arrestations et rumeurs. Bud, effrayé, tenta de se réfugier chez son père, qui le vira. Philippe apprit que Paudras rentrait de New York et alla le chercher à Orly, espérant le voir sur la passerelle avec son musicien, mais il l'aperçut, seul et triste. Le jeune admirateur n'avait pas réussi à arracher le pianiste à sa tourbe américaine. Bud, ce génie comparable à Charlie Parker, mourut le 1er août 1966. Paudras apprit la nouvelle par un télégramme. Couvert de dettes, ce dernier se suiciderait en 1997.

Mon père fut ainsi le témoin de la fin d'une époque. Il n'aurait pas imaginé que la presse lui ferait toucher de si près les douleurs

humaines.

Il eut certainement plus de peine à enterrer Bud que le saxophoniste Albert Ayler, retrouvé, en 1970, noyé sous le pont de Brooklyn. Le free jazz l'ennuyait. Il m'a souvent cité ce musicien qui déclarait en 1963 : « La grille d'harmonies me fait penser aux barreaux d'une prison. » Le saxophoniste disait « retravailler sa technique pour mieux la tuer ». Le « free » se proposait de torpiller la structure, la mélodie, comme le Nouveau Roman avait tué le personnage et la ligne narrative. Les musiciens de la « New Thing » jouaient au gré de leurs fantaisies, libérés de toute contingence.

Philippe s'effrayait du monstre en train de naître. Il avait toléré le be-bop, apprécié Charlie Parker et Coltrane. Mais pouvait-il aller plus loin, participer à cette impossible quête d'absolu ? La grille d'harmonies était tout ce qu'il avait aimé chez les grands artistes, comme Sidney Bechet et Louis Armstrong. Pourquoi tuer la technique et, du même coup, l'émotion ? Les lettres et articles que mon père nous a laissés se lisent aujourd'hui comme un adieu à son siècle :

« Sur scène, son corps fumait. Une vapeur perpétuelle. Il y avait cette incantation, cette cérémonie furieuse. Elvin Jones labourant ses caisses, McCoy Tyner hypnotisé au piano, Coltrane enroulant son saxophone autour d'un accord, et Elvin qui fumait, fumait dans le bleu des projecteurs. Vu des coulisses, de tout près, une sorcellerie qui figeait sur place, un tonnerre reçu de plein fouet, le contraire d'une musique distrayante. Une violence ultime, une étrange impression de fin du voyage, de retour à la case départ. Je revoyais le film du jazz. Armstrong, la trompette triomphale et "Star Dust" : terminé. Le Duke, smoking et sonorités somptueuses : terminé. Charlie Parker, son alto et ses audaces désespérées : terminé. Tout ça fini, dévoré si vite : en cinquante ans, le jazz avait tout connu, tout compris. Et là, c'était à nouveau l'Afrique, la mère lointaine, des nuits d'orgie au cœur des jungles. Coltrane célébrait tout cela, mais il sonnait aussi une espèce de glas. »

On devine un fond de tristesse chez ce passionné. Pour lui, le jazz s'arrêtait après ce concert salle Pleyel, comme un bouquet final. Il savait qu'il ne retrouverait plus jamais l'émotion de ces ultimes années. Combien de fois il repartirait de cette même salle avec un sentiment d'ennui ? Détruisons tout ! Brûlons ! Ornette Coleman ne l'intéressait guère. Sa musique froide, accrochée à rien, ses sonorités saccadées le déprimaient. Mais ce qui énervait le plus mon père, c'était de voir les journalistes en extase, dont certains, soupçonnait-il, faisaient semblant d'aimer le cubisme sonore. De jeunes excités

assiégeaient son bureau, résolus à partager leur prétendu plaisir avec lui, puis renonçaient devant sa moue. Cette pression l'obligeait à s'amender, à cacher au fond de son âme ce qu'il pensait vraiment. Et s'il émettait la moindre réserve, évoquait *Sornette* Coleman, les invectives fusaient. « Il ne faut pas être réactionnaire ! » lui disait-on. Il doutait, car chaque avènement d'un genre musical avait donné lieu à de semblables querelles. N'entendons-nous pas les mêmes reproches de conservatisme adressés aux contempteurs du rap ? Il faut avoir la jeunesse de son côté, même si la jeunesse se trompe. Mon père ne l'ignorait pas, déconcerté de se retrouver si vite dans le camp des anciens avant même d'avoir eu l'impression de vivre pleinement son temps. Quel était ce monde où l'on ne pouvait plus affirmer un principe aussi clair que celui de la mélodie ? N'avait-il pas traversé le temps, du baroque compositeur anglais Purcell, au XVIII^e siècle, à Duke Ellington ? Mais l'état d'esprit changeait, peut-être aussi parce que les vrais talents manquaient et que la musique traversait une crise. Mon père pressentait que la critique et le public s'apprêtaient à consommer un divorce irrémédiable, et que le jazz risquait d'y perdre ses derniers restes de popularité.

Du coup, des interrogations plus prosaïques se faisaient jour. Si *tout était fini*, comment parviendrait-il à concilier sa flamme musicale et ses charges de chef de famille ? Mon père devinait l'inquiétude de son épouse. Il avait toujours espéré la rendre heureuse, lui offrir ce dont elle rêvait, robes, bijoux, voyages, mais, au lieu de cela, il vivotait, trop absent, dans un appartement que ses beaux-parents avaient acheté. Bientôt, ses enfants réclameraient les plaisirs de leur âge, jouets, colonies de vacances, sports... Comment les comblerait-il avec si peu d'argent ?

Il feuilletait les pages de *Salut les copains*, entendit les clameurs de la foule joyeuse réunie place de la Nation, en 1963, pour accompagner le départ du Tour de France, une manifestation organisée à l'initiative de Filipacchi et Ténor qui avaient pris la direction de la jeunesse. « Aucune formation politique ou confessionnelle n'a jamais réussi à mobiliser en France une telle armée de moins de vingt ans », se félicitaient-ils. Philippe relirait souvent ces propos, songeur. Calicots et oriflammes flottaient, un nom de magazine décorait les lampadaires, ce qui n'était jamais arrivé. *Salut les copains* était gorgé de publicités, la rédaction louait des hélicoptères pour prendre des photos depuis le ciel, construisait ses propres décors.

Mon père rêvait de cet éclat cru, doré, dans son bureau sombre, face à ses morts, regardant sa chère Billie Holiday qu'il croyait apercevoir immobile sous le petit jour de la fenêtre. Il parlait aux disparus ou plutôt les disparus s'adressaient à lui. Le visage juvénile et blond de

Sylvie Vartan se superposait à celui, amaigri et ravagé par l'alcool, de « Lady Day ». Quelle injustice ! Pourquoi le jazz et ses merveilleux acteurs ne parvenaient-ils pas à atteindre la même popularité ?

Mon père aurait dû se désintéresser des fondateurs de *Salut les copains*, et pourtant, toute sa vie, il a suivi leurs aventures. Il savait que le vernis de leur mensuel et du gigantesque empire de presse qu'ils allaient créer les années suivantes – *Mademoiselle Âge tendre*, *Lui*, *Newlook* –, cachait du vide, le degré zéro de l'écriture, mais il admirait la vision et les stratégies de Filipacchi, respectait l'homme omniprésent dans les colonnes des magazines féminins, louait sa physionomie d'acteur américain aux traits réguliers et photogéniques, ce visage brun qu'irradiait un sourire aux dents éclatantes, son air de héros en bonne santé à la Cary Grant – tout ce que Philippe n'était pas. Pendant toutes ses années, « oncle Dan » aurait l'air de passer un été permanent à bord d'un yacht, baigné de soleil et entouré de jolies femmes. La plus belle de ses fiancées était bien la magnifique Sondra Peterson, dont le visage de sphinx, coiffé d'une tiare mauve, le corps nimbé de bijoux décoraient les unes de *Vogue*. On pouvait donc être une star dans le journalisme !

L'estime qu'il conservait malgré tout pour « oncle Dan » et Ténot venait de leur attachement à *Jazz Magazine*. Le succès de *Salut les copains*, de *Lui*, l'acquisition plus tard de *Paris-Match* et de tant d'autres titres célèbres, ne les firent jamais renoncer à la petite feuille déficitaire. Mon père vénérât cette fidélité à leur amour d'enfance.

Et lui, resterait-il fidèle ?

Un soir, Marie téléphona à *Jazz Hot*. Elle avait envie de parler à son mari, mais apprit qu'il avait quitté les locaux du journal une heure plus tôt. Nous nous rappelons tous la date : c'était le 15 mars 1966. Je garde l'image de ma mère rongée par l'angoisse. Fine psychologue, elle avait senti l'attitude lointaine de Philippe, deviné à ses gestes, au ton de sa voix, une certaine lassitude. Elle aurait toujours confiance, mais, curieusement, la peur reviendrait souvent. Elle n'associait pas la morosité de son mari à la musique, à leur avenir, persuadée d'être la cause de ses états d'âme. Marie ne travaillait pas et en concevait une terrible culpabilité. Pourtant, elle économisait l'argent du ménage, s'habillait simplement.

Quand la lourde porte de l'immeuble claqua en bas, elle se précipita à la fenêtre, tenta de distinguer la silhouette qui traversait la cour, entendit l'ascenseur s'ébranler, puis un pesant silence enveloppa l'immeuble.

L'aiguille marqua 1 heure du matin, 2, 3...

Elle se réveilla, se retourna dans son lit, essaya de lire.

Son esprit fatigué délirait.

Puis...

Ce fut la délivrance, la clef qui fouille la serrure à cinq heures. Il se dressait devant elle, la mine réjouie, les yeux brillants.

« Je l'ai vu ! dit-il.

– Tu as vu quoi ? répondit-elle de sa voix douce, éteinte par le sommeil.

– L'avenir ! Rien n'est fini. Tout commence. »

Il avait passé sa soirée à l'Olympia. Qui était-il allé voir, à minuit, au point d'en revenir transformé et si joyeux ?

Quatrième partie

Naissance d'une idole

(3^e génération)

Il fait noir, puis, brusquement, la scène s'illumine. Peut-être se voit-il comme un étranger dans un pays lointain. Il a certainement éprouvé un peu d'appréhension et ne se sent pas à l'aise, à l'endroit même où il assistait jadis aux concerts féériques de Sidney Bechet. L'Olympia, ce soir-là, n'a pas changé d'adresse, ne s'est pas métamorphosée en grotte de sorcière, et pourtant, la salle s'ouvre devant lui comme un gouffre chaud et haletant. Ses deux amis, Kurt Mohr et le photographe Jean-Pierre Leloir, l'accompagnent.

Ils attendent, et, à minuit, le couvercle de la marmite saute, libérant une fumée bleue.

Le « vieux music-hall », selon ses propres mots affectueux, chavire sous les trépignements d'une foule désordonnée, hurlante. Philippe n'a jamais assisté à un tel spectacle. Une immense clameur, des applaudissements, des rires, des sifflements, des coups sourds font trembler le sol. Et que dire des danseurs en costumes pailletés, des trompettistes et saxophonistes qui balancent de droite à gauche leurs pavillons d'or en un ballet bien réglé. L'orchestre avance comme une machine de guerre. Sur le devant de la scène, le gladiateur, trapu, frappant les notes à la manière d'un boxeur, se jette à genoux, empoigne son micro, invoque l'amour, hurle « *I got a brand new bag* », prolonge un morceau indéfiniment, saute, mélange de muscles et de grâce, d'athlète et de poète, se transforme en statue afin d'exciter les femmes, puis se couche, foudroyé. Les cuivres tonnent, brûlent, la voix rauque jaillit, accompagnée de riffs martelés à l'infini, proches de la transe. Les trois amis ne voient pas le temps passer. C'est presque fini, l'agonie se prolonge quand des valets jaillissent de l'obscurité, enveloppent le magicien d'une cape azurée et le relèvent pour l'emmener hors de la scène.

Philippe jette un œil vers Kurt Mohr et Jean-Pierre Leloir, hypnotisés. « Est-il beau ou affreusement laid ? se demandent-ils. – Beau, répond Kurt. » Les trois critiques se réjouissent, découvreurs d'un nouveau monde. Cette fois, ils n'ont repéré aucun journaliste de *Salut les copains*.

À peine sortis, totalement ébahis, ils restent plantés sur le trottoir au milieu de la foule excitée. Puis Kurt et mon père se jettent dans un taxi, pressés de rédiger leurs notes. Philippe a noirci des pages de mots, d'impressions, et, ayant évité la querelle de ménage – sa femme

témoigne d'une magnifique patience –, il commence son article.

Cette nuit-là, il n'a pas beaucoup dormi.

« J'ai fait un voyage chez les rockers », écrira-t-il dans le numéro d'avril de *Jazz Hot*, prenant son air de Livingstone. « James Brown est au jazz ce que Superman est à Flaubert. » Mais il aime ce chanteur avec une délicieuse culpabilité et prend une décision que sa position de rédacteur en chef lui autorise : James Brown occupe la couverture du magazine, la moitié du visage dans la nuit, l'autre baignée par une lune rouge, accompagné de ce titre : « James Brown, rock ou r'n'b ? » Je n'ai jamais discuté avec lui de ce concert qui changea notre vie à tous, mais je dépouille encore et toujours ses articles comme une conversation posthume. Le titre de son papier révèle son état d'esprit :

« Le cas James Brown : Ornette n'est pas tout le jazz ».

« Et c'est bien de la musique de voyous qui, l'autre nuit, couvraient les cris aigus, maintenant indispensables, de quelques femmes exaspérées par l'appel de ce rythme découpé à la hache sur des harmonies en acier trempé. Pas de la dentelle. Mais du jazz, qu'on le veuille ou non. Du jazz qui swingue. Une forme horriblement vulgaire, mais horriblement vivante du jazz. »

Il avait lâché le mot : swing. Brown avait explosé la gangue de glace qui emprisonnait la musique et réduisait un public jazz à l'état de momie, privé de réactions. La phrase suivante m'a toujours rempli d'émotion : « Moi, pauvre amateur de jazz conditionné par les articles de André Hodeir, les beautés du be-bop, conditionné dans mon amour de cet art jamais vraiment reconnu, j'ouvre des yeux comme des soucoupes. Voilà bien la saine vitalité d'une musique qui continue par ce qu'elle a de plus fort en elle : le swing et le blues. » De son côté, Kurt oppose le funk populaire noir de James Brown et d'Otis Redding à l'impopulaire free jazz, percevant dans les deux styles un même côté hargneux, nourri par la protestation contre les injustices raciales et sociales. Mais, alors que le free exprime l'aigreur et la rage impuissante, James Brown considère la musique comme un acte de vengeance.

Et l'acte de vengeance et de gloire a sonné aussi pour une poignée de mélomanes en quête d'avenir.

Le numéro consacré à James Brown se vendit encore plus mal que les autres. Philippe comprit l'avertissement des lecteurs de *Jazz Hot* : « Restez confinés dans votre enclos ou nous vous lâchons. » Charles Delaunay, absent depuis quelque temps, débarqua au journal, l'air sombre.

« Le magazine court à l'échec », asséna-t-il, en jetant un œil froid aux bureaux en désordre et à la mine chiffonnée des rédacteurs. Il menaça de céder la revue au premier acheteur venu, puis disparut en claquant la porte.

Philippe se rendit dans le bureau de Robert Baudelet.

« On ne s'en tirera pas. Nous allons tous finir à la rue si on ne fait pas quelque chose.

– Et vous proposez quoi ?

– Vous avez vu *Salut les copains* et Daniel Filipacchi ? Tous ces jeunes chanteurs... J'ai eu l'occasion d'en rencontrer quelques-uns. Certains sont intéressants, Gainsbourg, Polnareff... »

Robert sourit. Son ami et collaborateur avait toujours éprouvé un mélange de fascination et de répulsion pour cette revue colorée, sans croire à sa pérennité. Philippe poursuivit :

« Et depuis que j'ai vu James Brown, je sens qu'il y a quelque chose à faire avec cette génération-là !

– Je sais que vous avez aimé. »

Baudelet croyait en son jeune rédacteur en chef, qu'il pensait incapable de jouer la comédie.

« On pourrait créer un journal à partir de ces musiques, poursuivit Philippe. Mais en plus sérieux, moins scolaire, avec des analyses. Cela manque. Il y a un public. »

L'administrateur réfléchit.

« Nous ne pouvons pas lancer un journal à partir de *Jazz Hot*. Le magazine n'en a pas les moyens. »

La sentence semblait définitive. Baudelet venait de ruiner le rêve de son père. Pourtant, les deux associés ne se séparèrent pas. La nuit tomba. Prévenue, Marie savait qu'il rentrerait tard, à nouveau, et

qu'elle devrait l'attendre en regardant, sans y prêter trop d'attention, le vieux téléviseur de location en noir et blanc. Elle ne dirait rien, résolue à assumer son rôle d'épouse fidèle et solide.

L'idée germa dans la pénombre du vieux bureau. L'administrateur esquissa un léger sourire. Depuis longtemps, Philippe ne l'avait pas vu aussi enjoué.

« Je sais ce que nous allons faire... Un numéro spécial sur ces nouvelles musiques. Cela nous permettra de voir s'il y a vraiment un public, et si la réaction est bonne... »

Quels sujets aborder dans ce hors-série ? Un mélange de musique noire et de chanteurs français incarnant la nouvelle génération ? Le paysage inexploré leur semblait infini. J'ignore qui a trouvé le nom et rassemblé deux termes aussi antinomiques. *Rock et Folk*. Charles Delaunay leur avait interdit l'usage des mots *Jazz Hot* : « Vous faites ce que voulez, mais je ne veux pas que mon titre soit impliqué là-dedans. » Ni Baudalet ni Philippe, persuadés de consacrer ce numéro spécial au blues, n'avaient alors une idée précise de ce que le mot « rock » impliquait. Mais leurs incertitudes furent balayées par la joie collective et juvénile qui sembla saisir une partie de la rédaction devant le nouvel horizon. Ils débouchèrent du champagne sans savoir s'ils célébraient une naissance ou une étoile filante.

En vérité, le folk glissait des lèvres d'un garçon insolent, déjà repéré en France, Bob Dylan. Mon père le connaissait-il ? Dans notre discothèque de Babel figurent les premiers albums du jeune maître américain, qu'il a dû écouter, étonné d'entendre une telle sonorité, rêche et coupante, cette voix aigre, tendue, lâchant à toute vapeur des mots, sans prendre le temps de souffler. Il se souvenait de sa conversation avec son ami Kurt Mohr :

« Le rhythm and blues est sauvage, il jaillit avec une force incroyable. On ne pourra pas l'arrêter... Il faut se pencher sur ce courant. Tu as entendu parler de Bob Dylan ? »

Mon père avait dévisagé le mélomane suisse avec intérêt.

« Oui...

– C'est un garçon qui sort des disques superbes. Écoute bien *Masters of War* ! Un troubadour. Il est le descendant de Woody Guthrie et des nobles songwriters américains, et même plus puissant qu'eux ! Et en plus, il a un discours. C'est lui, l'icône de demain. Il faut le suivre, crois-moi. »

Philippe apprécia la photo du disque *Bringin' It All Back Home*, où Bob Dylan, dans sa maison new-yorkaise, regarde fixement l'objectif,

sous le regard sévère d'une jeune fille brune, assise au fond d'un fauteuil de roi, qui tient élégamment une cigarette en l'air. Il aime sa robe rouge, comme une tache de sang, convaincu qu'elle apporterait beaucoup de classe à la couverture du numéro spécial, dans le style *Twen*.

Mon père prit ses premières décisions au jugé, en se fiant à son instinct, à ses goûts et aux influences conjuguées de ses amis moins sectaires, Philippe Adler, Kurt Mohr et quelques autres journalistes à peine sortis de leur adolescence. Quand la grande aventure commença, il avait déjà vingt-sept ans et pouvait être considéré comme un vieux.

« Cela te dirait de faire un article sur ces groupes anglais, les Rolling Stones et les Beatles ? demanda-t-il à Adler.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ces petits Anglais ? Cela ne vaut pas Charlie Parker... » lâcha Adler en plaisantant.

Mais il s'attela au texte dans la joie.

Panorama 66 / l'Histoire du rock/ Le vrai Bob Dylan /Place aux Rolling Stones / Le folk vu par : Nino Ferrer, Antoine et Hugues Auffray / Chuck Berry : ma vie / Eddy Mitchell juge...

L'esprit du journal s'est vite dessiné : mêler les chanteurs français yé-yé et le rhythm and blues. *Rock & Folk* empruntait le sillage de *Salut les copains*, mais avec la volonté d'éclairer davantage le phénomène. Un monde nouveau existait depuis longtemps dans le royaume anglo-saxon, gueules d'anges et musique écorchée, beaux voyous de Sa Majesté et dandys perdus...

Quand je revois ce premier numéro, je ne peux m'empêcher de ressentir toujours autant d'émotion. La belle naïveté avec laquelle il fut conçu me touche. Rien ne permettait de prédire ce qu'il deviendrait ni l'importance qu'il prendrait pour des générations entières. Et je m'amuse encore de l'éditorial de Robert Baudalet, avec son cri de soulagement :

« Enfin, ça bouge ! Enfin la musique guimauve, la musique des résignés, la musiquette ne règne plus sans partage sur le monde musical. Elle conserve bien son audience auprès des générations anciennes, des nostalgiques rétrogrades, mais cette peau de chagrin a bien diminué. »

François Postif rencontre le guitariste et chanteur Chuck Berry, l'inventeur du rock and roll, du riff de guitare, qui, en mangeant des spaghettis, lui parle de son amie « Maybellene », une « coureuse finie » dont il a tiré sa fameuse chanson. Kurt Mohr relate l'histoire du rock,

situant son origine en 1955. Philippe Adler explique pourquoi les jeunes adorent les Rolling Stones, « leurs visages insolents et provocateurs bons à irriter les parents ». Il conseille aux adolescents d'emmener aux concerts leurs grands-mères, certain qu'elles grimperont sur les chaises et revivront. Quelques pages plus loin, je ris au dessin de Siné : quatre petits personnages à cheveux longs jouent devant des haut-parleurs aussi immenses que des gratte-ciel, au point de paraître écrasés. Et ils disent : « C'est encore trop faible ! » Les deux initiateurs du hors-série montrent une belle liberté de ton. Comme d'habitude, mon père se réserve l'entretien en français avec l'un de ces chanteurs vifs et nouveaux, Nino Ferrer, et recueille déjà les regrets d'un homme qui aurait voulu être James Brown et ne fait que courir après son chien « Mirza ». Bien plus tard, ma mère l'apercevra dans un restaurant, seul, et voudra l'aborder pour le remercier et lui dire combien l'entretien qu'il avait accordé à son mari Philippe avait été important, fondateur, mais elle ne bougera pas, puis apprendra son suicide et regrettera longtemps d'avoir eu peur de le déranger.

Mon père et Baudelet ont eu la bonne idée de demander à l'interprète de Bob Dylan pendant la conférence de presse donnée à l'hôtel George-V de livrer son regard décalé. Jacques Hess – ainsi s'appelle-t-il – confesse être la seule personne de l'assemblée à n'avoir jamais entendu le musicien folk, mais témoigne avec lui d'une vraie complicité face aux questions absurdes des journalistes : « Que pensez-vous de la coiffure de Yul Brynner ? »

Eddy Mitchell, chanteur d'un groupe rock français en vogue, les Chaussettes noires, et passionné de musique anglo-américaine, juge les disques « in » de l'année 1966 : « *I Can't Explain* des Who ? Pas mal, mais trop lourd. » Il évoque Gene Vincent le magnifique, l'auteur du succès *Be Bop A Lula*, en 1956 : « Il est fou. Il s'est bousillé lui-même. Nous étions amis et, brusquement, il a menacé de me tuer pour des raisons bizarres. Il ne le sait même pas. Un cas pathologique. »

Pourtant, en proie au doute, la rédaction invite le lecteur à réagir, à faire part de ses critiques. Cette précaution ajoute à la spontanéité d'un numéro vibrant, vivant, désordonné et frais.

Mon père s'est souvent rappelé son état d'esprit au moment de quitter la rue Chaptal, à minuit, son numéro hors-série sous le bras. Un mélange d'euphorie et de soulagement le rendait léger. Il faisait doux en cette soirée de juin. « Ça y est ! On l'a ! » s'excita-t-il en rentrant chez lui. C'était plus la satisfaction du changement, du renouveau de la vie musicale, la joie de concurrencer Daniel Filipacchi et Ténor, qu'une véritable adhésion aux artistes rock et folk.

Lorsque le numéro spécial parut au début du mois d'août, Marie et

lui étaient en vacances. Un matin, il se leva tôt, ouvrit les volets, réveilla son épouse et lui dit :

« Nous y allons ! »

À moitié endormie, elle murmura :

« Où ? »

Il sourit :

« On va faire la tournée des marchands de journaux ! »

Ils nous déposèrent chez mes grands-parents, puis s'engouffrèrent dans leur nouvelle voiture, une Dauphine bleue qui tomberait souvent en panne. Marie, heureuse, entraînait dans la vie professionnelle de son mari, participait à l'aventure collective.

Baudelet leur avait conseillé de s'arrêter à Grenoble, puis à Nice et Antibes, de visiter les stations balnéaires et, plus tard, La Baule.

Jamais mon père ne sillonnerait la France comme il le fit ce mois-là, à la poursuite d'un succès espéré. Le périple commença à Grenoble, que ma grand-mère Jeanne détestait. « Les hivers sont interminables là-bas, et on ne voit que des anoraks », disait-elle avec ce sens du raccourci et la mauvaise foi qui la définissaient. L'expérience de mes parents lui donna pourtant raison. Ils ne rencontrèrent qu'ombres et nuit. La bruine les trempa. Mon père, fatigué d'avoir conduit toute la journée, avisa un kiosque et eut encore la force de s'y précipiter. Mais le commerçant, un homme d'une soixantaine d'années, barbu, vomit sa colère :

« Ce truc ? *Rok & Floc* ? Oh non... Rien ! J'ai rien vendu ! D'ailleurs, je vais renvoyer toute la pile. Ça m'encombre. J'espère qu'ils auront compris et qu'ils n'infesteront plus mon étalage avec ça... »

D'un pas mécanique, mon père retourna à la voiture. Il sentit une boule dans sa gorge. « Je n'y arriverai pas, songea-t-il. Ce métier m'échappe ! Mais que ferai-je d'autre ? » Le voyant ainsi déconfit sous la pluie, Marie sortit, l'embrassa, sans se douter qu'elle ne percevrait plus jamais le moindre signe de découragement chez cet homme ennemi des plaintes.

Ils roulèrent tout le lendemain, vers le sud. Peu à peu, les nuages s'éloignèrent, la lumière réapparut, enflammant les plages presque blanches. Ils se reposèrent à l'ombre des palmiers. Dans cette chaleur, les kiosques ressemblaient à des oasis. *Jazz Hot* restait introuvable, tout comme *Rock & Folk*. Ceux qui l'avaient reçu ne savaient pas où le ranger.

À Cannes, un marchand fouilla son étalage, disparut au fond de sa

réserve, puis revint :

« Désolé ! J'ai tout vendu !

– Tout vendu ? »

Ils n'y croyaient pas. Un autre commerçant venait lui aussi d'épuiser son stock. Peut-être Baudalet, avec sa prudence coutumière, n'avait-il prévu qu'un ou deux exemplaires ici ou là ? Plus tard dans la journée, à Nice cette fois, Marie et Philippe aperçurent deux piles de *Rock & Folk* qui trônaient sur un étalage. Fatigués, ils se laissèrent choir sur un banc, chauffés par le soleil déclinant. Devant la petite tourelle de journaux qu'ils ne quittaient pas des yeux, le temps n'existait plus, suspendu. Un passant eut le regard accroché par la couverture de Bob Dylan et l'acheta. Quelques minutes plus tard, un couple qui sortait d'un café traversa la rue, hésita, s'arrêta et emporta le numéro spécial, puis ce fut de nouveau l'attente... Venus de l'autre côté de la place, des jeunes envahirent le trottoir. Ils parlaient, riaient, chahutaient. Ils s'approchèrent et repartirent avec deux *Rock & Folk*. Le tas avait déjà diminué de moitié. Mon père vécut ce qu'il avait si souvent imaginé en rêve, des inconnus assaillant les kiosques pour se procurer son journal. Ce n'étaient pas des enfants, et ils ne couraient pas, mais des adolescents, et même des trentenaires qui apparaissaient, sans se presser, hésitants, et dont l'emplette paraissait découler du hasard, de l'inspiration subite et non d'une décision mûrie. Et la belle jeune fille brune – une étudiante – peut-être aurait-il aimé lui demander pourquoi elle achetait ce magazine-là plutôt qu'un autre, et ce qu'elle espérait y trouver. Mais il se contenta de l'accompagner du regard.

Ils restèrent jusqu'au soir devant la mer baignée d'une radiance orangée, dans la douce brise, lorsqu'un bruit les tira de leur songe. Le kiosquier repliait ses volets. Mais mes parents n'eurent aucune envie de quitter leur banc, enlacés, la tête de ma mère reposant sur l'épaule de mon père. Ils n'avaient pas forcément le sentiment d'être sauvés, mais prenaient conscience que leur vie bougeait. Enfin...

Le numéro spécial de *Rock & Folk* s'était écoulé tout de suite à 5 000 exemplaires, comme *Jazz Hot* après trente ans d'activité. Il resta dans les kiosques pendant trois mois, et, sur les 30 000 exemplaires distribués, la moitié fut vendue. Baudalet et mon père décidèrent de lancer un mensuel. Leur projet assombrit l'ambiance au sein de la rédaction.

« Vous nous lâchez ? »

Personne ne sut d'où venait la remarque.

« Non ! Tout le monde pourra collaborer à *Rock & Folk*, répondit l'administrateur.

– Tu crois que tu vas faire un journal sérieux ? Avec quelle équipe ? Celle de *Jazz Hot* ? Mais ce sont tous des amateurs qui ont d'autres métiers et ne savent écrire que sur le jazz... Ou alors ne savent pas écrire du tout... »

Les « amateurs » en question fusillaient du regard les deux initiateurs du hors-série.

« Et toi, Philippe, tu n'aimes plus le jazz ? Qu'allez-vous faire de *Jazz Hot* ? Le brader ? Mettre la clef sous la porte ? »

Mon père préféra ne pas répondre. Il adorait toujours le jazz, mais ne cachait pas sa déception face aux réactions étriquées de ses amis. Bien nourris grâce à leurs métiers confortables et accrochés à leurs petites habitudes, ils ne se remettaient plus en question. Heureusement, quelques-uns les soutenaient. Jacques Demêtre espérait pouvoir publier enfin des reportages sur le blues. Mon père a gardé longtemps le souvenir de cette réunion houleuse, ces accusations de « trahison » que j'entends encore aujourd'hui.

Il restait à trouver d'autres journalistes. Ceux qui annonceraient le monde nouveau. Où étaient-ils ? Peut-être tout simplement au bout de la rue...

Et l'argent ? Philippe savait qu'un tel projet nécessiterait des fonds importants. Baudalet s'apprêtait à solliciter un prêt des banques sans être certain que les financiers accorderaient leur manne aveuglément. Ils avaient besoin d'un parrainage. Alors mon père eut l'idée d'appeler son ami Jean-Louis Dumas. Il lui annonça tout de suite la bonne nouvelle.

« Ça y est ! Je le fais... le journal ! »

Il manqua de dire « notre » journal. Ses responsabilités et son labeur chez Hermès commençaient à l'accaparer, mais Jean-Louis prendrait toujours du temps pour discuter avec Philippe, même quand il occuperait le poste suprême.

« Tu me fais plaisir... Tu fais *Twen* avec du jazz ?

– Euh... Non, c'est un journal de... rock ! »

Il perçut une légère déception dans le « ah » de son compagnon.

« Mais je t'appelle parce que nous aurions besoin d'une caution pour des facilités bancaires. Je me disais qu'avec Hermès nous pourrions gagner la confiance des...

– Tout de suite ! Je te rappelle... » coupa Jean-Louis sur un ton joyeux.

D'après ce que l'on m'a dit, le père de Jean-Louis Dumas, patron de la prestigieuse maison de luxe, n'était pas du genre à se dandiner au son des Beatles. Pourquoi aiderait-il une bande d'amis rockers, surtout le fils de cet homme austère qui avait jadis frappé à sa porte pour se plaindre d'une plaisanterie stupide ? Le sérieux notable se rappelait la rencontre et s'en amusait. Mais, au fond, il avait confiance dans cette famille Koechlin et décida donc d'engager Hermès comme assurance auprès des banquiers. Sans son geste généreux, *Rock & Folk* serait resté un rêve inaccessible. Et grâce aux Dumas, que Rodolphe avait poursuivis de sa mauvaise humeur, le projet d'une vie, de tant de vies, trouva son accomplissement. Philippe respira.

De son côté, sans le prévenir, Marie rendit visite à ses parents. Elle a souvent revécu la scène, le visage de son père, grave, toujours aussi imposant avec son menton carré, glabre, et ses grandes mains croisées devant lui, celui de sa mère, enfin silencieuse pendant qu'elle expliquait l'entreprise dans laquelle *ils* s'étaient lancés (elle n'oubliait jamais de s'y associer). Comme Robert-Louis Dumas, André, qui me faisait réciter mes prières et que sa foi avait soutenu pendant ses années de captivité, n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le rock and roll. Mais il avait une totale confiance en son gendre et, sans un mot, il se dirigea vers son bureau dont il revint avec un chèque. Le cadeau laissa Marie confuse et joyeuse. André fit donc lui aussi partie des fondateurs de *Rock & Folk*. Du côté paternel, Rodolphe se fendit de judicieux conseils. « Il voyait surtout la dimension indépendante de la chose. Il avait la vision de l'entrepreneur, m'a expliqué ma mère. La Nouvelle-Orléans était désormais, pour lui, un souvenir bien lointain. »

Cette petite arrivée d'argent conforta les autres membres de la rédaction. Jean Senso, bon financier, mais dont les ambitions ne le prédisposaient pas à œuvrer indéfiniment parmi les saltimbanques, ou alors en simple amateur éclairé, se joignit à l'aventure. À cette étape de notre histoire, ce garçon pâle et silencieux quitte les seconds rôles pour rejoindre le triumvirat des fondateurs de la revue. Peut-être ne désirait-il pas cet honneur et aurait-il aimé continuer à cultiver sa marotte, le jazz, tout en gagnant de l'argent ailleurs ? Mais il avait appris, quelques jours plus tôt, son licenciement de Philips. L'emploi qu'il occupait dans la maison de disques lui avait permis de s'assurer une paix durable avec ses parents, mais, depuis son éviction, réfléchissant au moyen de les informer, il ne dormait plus. Aurait-il le courage d'entendre son père, l'honorable docteur d'un village gersois, répéter qu'il avait eu tort de renoncer à la médecine et que, s'il finissait clochard, il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même ? Ces « on te l'avait bien dit » le mettaient en rage. Philips avait été une chance, la solution idéale pour conjuguer passion, bonne situation et une certaine forme de pouvoir. Il avait édité les albums des illustres Coleman Hawkins, Erroll Garner et Roland Kirk, tout en écrivant dans *Jazz Hot* sans autre motivation que le simple plaisir. Malheureusement, l'industrie phonographique traversait l'une de ses premières crises, et il fut contraint d'en partir, le cœur chamboulé. Grâce au lancement du nouveau magazine *Rock & Folk* une porte s'ouvrait. Mais, au fond, il ne croyait pas au projet et il n'avait pas envie d'embrasser une carrière aléatoire de journaliste. L'euphorie de Baudelet et de mon père le laissait de marbre et augmentait son inquiétude.

« Viens ! On a besoin de toi ! Tu gagneras ta vie à *Rock & Folk*... » lui disait Philippe.

Il avait adressé des lettres à toutes les maisons de disques de France, sans succès. Ce fut donc faute de solutions et à regret qu'il se laissa emporter dans le mouvement. Il s'occuperait de la publicité et des relations avec les maisons de disques, espérant secrètement profiter de cette parenthèse pour nouer des contacts et réussir enfin à intégrer l'une d'elles. C'était un homme sérieux, très méticuleux. Il passait des heures à ranger son bureau, à classer les dossiers, à remplir des fiches. Dès qu'un tableau était de travers, il le remettait droit, une manière de chasser l'anxiété.

Philippe réussit à apaiser Jean, qui garderait pourtant longtemps une sourde angoisse de l'échec. Avec Siné, il en alla tout autrement. Un soir, le dessinateur débarqua dans le bureau de mon père, furieux. « J'ai été censuré ! » protesta-t-il, indigné de voir qu'une tache d'encre obscurcissait un passage de sa dernière chronique publiée dans *Jazz*

Hot. Au festival de Juan-les-Pins, le dimanche, un prêtre organisait une messe jazz. C'était une tradition héritée évidemment du gospel. L'homme en soutane jouait de la contrebasse. Siné l'avait agressé violemment, et des plaintes avaient submergé le journal, venues de l'Église et du festival. Toucher au sacro-saint rendez-vous de Juan exposait à des punitions. *Jazz Hot* ne pouvait se permettre d'être banni de la Riviera. J'ignore qui a pris la décision de couper le texte. J'aimerais croire que l'ordre est venu de Robert Baudalet ou de Charles Delaunay plutôt que de mon père. Arriverais-je à imaginer mon héros comme un censeur, défenseur des punaises de bénitier ou d'intérêts mesquins, un rédacteur en chef brusquement apeuré ? Peut-être a-t-il ressenti un certain affolement à l'idée de perdre des lecteurs. Car *Jazz Hot*, malgré Siné, ne décollait pas, plafonnant à ses 5 000 exemplaires.

Quelle attitude aurais-je adoptée à sa place, dans la société française corsetée et puritaine du général de Gaulle ? Siné profita de ladite censure pour quitter *Jazz Hot* et fuir vers des horizons plus prometteurs. Il démissionna et intégra le groupe de Daniel Filipacchi et Frank Ténot, au service de *Jazz Magazine* et de leur nouveau bébé encore un peu malingre, *Lui*, lancé grâce aux bénéfices de *Salut les copains*. Mon père et le grand caricaturiste garderont malgré tout de forts liens d'amitié, qu'une croisière en bateau calamiteuse ne réussirait pas à gâcher.

Chaque été, Robert Baudalet, navigateur accompli, et Philippe louaient un voilier et cabotaient le long des côtes méditerranéennes. Ils invitèrent Siné, qui se présenta armé d'un fusil de chasse sous-marine, persuadé de pouvoir tirer l'espadon. Mais à peine avait-il embarqué que son sac de couchage, posé trop près du moteur, prit feu. Quelques jours plus tard, une houle agita leur embarcation, et Siné, malade, blême, finit au-dessus du bastingage. « Quittons cet endroit tout de suite, cria-t-il au milieu des bourrasques. C'est dans cette région que mon frère s'est noyé... » Il frissonnait, épuisé par l'insomnie. Il supplia qu'on le ramène au port et, une fois les amarres solidement accrochées, il remballa ses affaires et sauta sur le quai. Il avait retrouvé des couleurs. « Salut les gars, je vais sur la colline là-haut rendre visite à mon amie Petula Clark. » Depuis, quand je le rencontre et évoque ce lointain souvenir de mer, il sourit. « Ah oui, il y a eu le feu ! » J'ai toujours aimé Siné comme mon père l'a aimé.

L'aventure du nouveau magazine s'accomplirait donc sans le créateur du « Débloc-notes ». D'autres préférèrent le suivre. Il fallut ainsi gérer les mauvaises humeurs, les dépenses liées au tirage, à la distribution. J'éluderais bien les détails techniques de l'enfantement, mais j'ai envie de m'arrêter un instant sur le choix de l'imprimerie

Danel, à Loos, près de Lille, qui, au début, accepta des paiements décalés. La survie de la jeune revue de rock en dépendait. Un visage incarnait l'entreprise du Nord, celui d'une dame plutôt jolie, très soignée. Madame Le Hideux – c'était son nom – passait souvent au 14 rue Chaptal. Elle trouvait ces trois garçons, Baudalet, Philippe et Jean, adorables, déjeunait avec eux, prolongeait ses journées le plus tard possible, négociait les tarifs, discutait de tout et de rien, puis repartait après avoir passé du bon temps. *Rock & Folk* a d'abord vécu du désintéressement, de ces petits liens affectifs.

Pendant près de vingt ans, une fois par mois, mon père se rendra dans la capitale des Flandres pour superviser la fabrication de son journal. Ces jours-là, il revenait vers 21 heures et nous racontait la vie des typographes, de Roger qui avait eu un enfant ou de Gérard, le sanguin toujours en train de râler. Un dimanche après-midi, il m'emmena à un match de football. *Rock & Folk* étincelait alors, au sommet de sa gloire. Les ouvriers de l'imprimerie Danel rencontraient une équipe parisienne de manufacturiers. Mon père, invité, avait tenu à s'y rendre par amitié. Le stade se trouvait dans une lointaine banlieue, coïncé entre des terrains vagues. Nous avions garé notre Peugeot flambant neuve le long d'un entrepôt, et étions arrivés complètement décalés, lui avec sa cravate et son complet élégant, et moi, l'enfant du XVII^e arrondissement. Je revois les piliers en briques, les fauteuils en bois, et la pelouse infinie, d'un vert brun. C'était la première fois que j'assistais à un match amateur. Je me souviens de femmes au visage rubicond, hurlant lorsque leurs maris, de solides gaillards aux jambes de feu, réussissaient des dribbles ou de beaux tirs. Elles sifflaient entre leurs doigts, balançaient des insanités assez drôles. Nous étions plongés dans une belle ferveur populaire, parmi les oriflammes et les tambours. À la fin, les joueurs de chaque équipe s'enlacèrent, échangeant leurs maillots. Il y eut le p'tit coup à boire, des rires, des embrassades, et nous reçûmes un fanion aux couleurs du club... Je me dis que sans eux, sans leur force de vie, rien n'aurait été possible. Vingt ans plus tard, journaliste débutant, je suis revenu à Lille pour imprimer à mon tour un journal local, et j'ai vu les anciennes usines vides, sombres, des trous noirs, le silence avait remplacé les matinées fiévreuses entre les machines, à fabriquer *Rock & Folk* et d'autres journaux, que me racontait avec passion mon père.

La naissance de notre revue nous renvoie aussi à une façon de concevoir l'existence, aujourd'hui disparue.

Le premier numéro du mensuel *Rock & Folk* parut en novembre 1966 avec en couverture Michel Polnareff. Derrière d'énigmatiques lunettes noires, le chanteur pose, appuyé contre un mur, dans un style anglais, en bonne compagnie, entouré de jeunes groupes de Sa Majesté, les Beatles, les Small Faces, les Who, et un Américain, le maestro de la soul Otis Redding. Mon père se sentait alors porté par l'espoir. Ses amis et sa famille attendaient beaucoup du projet. Les ouvriers de l'imprimerie Danel y croyaient également, tout comme cette jeunesse idéaliste qui rêvait d'un sanctuaire bien à elle, et tout le monde avait embarqué sur l'esquif au milieu d'une mer démontée sans être certain d'arriver quelque part. Mon père oscillait entre le trop-plein de sujets et la peur du manque. Pendant l'automne, il avait cherché dans la panique des plumes capables d'écrire sur le rock et le rhythm and blues, genres inconnus de lui.

Il apprit l'existence d'un mensuel pionnier, *Disco Revue*, créé par Jean-Claude Berthon. Il l'éplucha, repéra des noms, appela des journalistes. Il recruta ainsi Jacques Barsamian et François Jouffa, personnage très original et (quand les générations postérieures oublient de rendre grâce à son travail) susceptible, qui éclairèrent son chemin. Philippe savait écouter les jeunes chroniqueurs arrivés au 14 rue Chaptal, et lentement, sûrement, il commença à aimer ce qu'il entendait.

Les surprises venaient de tous les horizons, du baladin folk Donovan et sa danse médiévale au géant Otis Redding dont la voix et les cuivres chaleureux le bouleversèrent (j'entendrai bien souvent à la maison la romance *Try Me a Little Tenderness* et sa dramaturgie progressive jusqu'à l'apothéose). J'envie mon père d'avoir pu assister au concert à l'Olympia d'un chanteur aussi exalté. N'appréciait-il pas déjà le grand frère Ray Charles ? En dehors de toute logique, la pop blanche l'envoûta. Peut-être le barrage s'est-il effondré le jour où l'éclaireur Kurt Mohr parut à l'entrée de son bureau en brandissant l'album *Revolver* des Beatles. « Une bombe, Philippe ! C'est énorme ! » Mon père, plein d'estime envers ces passionnés plus âgés qu'étaient Kurt Mohr ou Jacques Demètre, mais aussi de plus jeunes, comme François Jouffa, renonça peu à peu à ses préventions. Malgré un reste de culpabilité, il ne pouvait ignorer l'enthousiasme général, résister à ce vent de fraîcheur. Oui, sans oser se l'avouer, il prenait plaisir à écouter de la pop, comme un religieux trop longtemps prisonnier d'un couvent

et découvrant le monde au risque d'abjurer sa foi.

Mon père s'imprégna de *Revolver*, adora *Eleanor Rigby*, *Taxman*, mélange de simple poésie et d'orchestration raffinée. S'interrogea-t-il sur sa propre évolution ? Je ne crois pas. Marie m'a confirmé ce sentiment : « C'est bizarre. Nous nous sommes mis à aimer cette musique assez vite... »

Lorsque je rencontre aujourd'hui des critiques de jazz qui ont connu mon père, ils ne me cachent pas leur irritation. Philippe, répètent-ils, les a lâchés pour l'argent, commettant une trahison, une apostasie. Je leur réponds toujours – mais pourquoi dois-je le justifier ? – qu'il a profondément, absolument, adoré les Beatles, Bob Dylan, les Doors... Alors les vieux *jazz*eux ouvrent grands les yeux et me dévisagent avec une expression de désolation et de compassion. « Impossible ! Impossible qu'il ait aimé cette... variété ! » L'un d'eux m'a même apporté un vieil article de Philippe, comme preuve de sa palinodie, où il évoquait l'imbécillité du rock. « Tu ne le connaissais pas vraiment ! » Oui, messieurs, vous connaissez mieux mon père que moi ! Vous oubliez ce que disait Miles Davis quand un critique le qualifiait de *jazzman*. « Je ne joue pas du jazz, mais de la musique. »

Je n'ai jamais entendu mon père dire à propos de la pop : « Oui, c'est pas mal, mais cela ne vaut pas Duke Ellington ! » Il a toujours su que la seule vérité tenait à l'émotion devant une œuvre et non aux analyses savantes auxquelles se livraient les critiques. Il avait bien sûr les connaissances d'un musicologue – combien de fois me ferait-il compter sur mes doigts les mesures et les temps d'un blues ! –, mais la technique ne guidait jamais ses engouements artistiques. Il privilégiait les serremments de cœur, impatient de voir où ses splendides intuitions le mèneraient.

L'avenir se jouait maintenant. Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir avaient acheté des parts du journal, et l'équipe d'amis créa sa propre société, les Éditions du Kiosque. Baudalet et mon père appliquèrent une stratégie à laquelle ne songea pas le malheureux Berthon, dont la *Disco Revue*, rebaptisée *Les Rockers*, disparut de la circulation en 1966. Le soutien de la maison Hermès et la maîtrise budgétaire du grand administrateur permirent à *Rock & Folk* de surmonter les écueils. Baudalet connaissait tous les kiosques de France les mieux placés pour distribuer le magazine. Son passage aux Messageries lui avait donné un sixième sens, et son talent ne serait jamais pris en défaut tout au long de la formidable prospérité du titre. Philippe n'avait aucune idée de la manière dont se vendait un journal, mais apporta aussi ses propres idées. Il se rappela comment *Hara-Kiri* avait réussi à tenir grâce au colportage. Le professeur Choron avait envoyé des équipes

sur le trottoir, les faisant carburer au vin blanc. Pourquoi ne pas les imiter ?

C'est ainsi qu'une jeune fille débarqua un matin au 14. Francette. Ah, Francette ! Je me dis souvent en regardant les murs de ma maison, mesurant ma relative sécurité financière, que je dois beaucoup à cette jeune femme évanouie dans la nuit des temps. Je la vois comme une Gitane, une nomade sans attaches, avare de mots inutiles. Elle n'a probablement pas la conscience de son importance, même si elle prit des actions dans le capital du journal. Mon père l'a appelée « l'incroyable cheftaine underground ». Il a toujours éprouvé une fascination-répulsion pour les femmes de tête, le contraire de ma mère. Il n'aurait jamais vécu avec ce genre de « cheftaine », craignant de voir son pouvoir et sa liberté s'éroder lentement. Mais il admirait leur esprit d'initiative.

Francette publia des annonces de recrutement dans plusieurs quotidiens et vit arriver des filles et des garçons qui peuplaient des squats, à la recherche de petits boulots. Cette génération abandonnée se retrouva au coin des rues, une pile de journaux invendus sur les bras, faisant du porte-à-porte et abordant les passants malgré le froid. « Vous n'avez rien contre les jeunes ? » demandaient-ils. Quand le découragement guettait, Francette surgissait, s'emparait des numéros, leur montrait, criait, plaisantait, bateleuse hors pair, parcourait les trottoirs avec eux. Les petits colporteurs assaillaient les gares. « Voici *Rock & Folk*... Le nouveau magazine de la nouvelle culture ! Le premier mensuel rock ! » Ils oubliaient la *Disco Revue* du sacrifié Jean-Claude Berthon, qui, son rêve enterré, redeviendrait bientôt disquaire à Nancy.

Les démarcheurs tremblaient, gelés. Dès qu'ils apercevaient leur patronne, ils se plaignaient et, le soir, rejoignaient la rue Chaptal en disant :

« J'en ai assez ! J'en ai vendu soixante. Je veux rentrer.

– Pas question ! rétorquait-elle. Tu peux en vendre soixante-dix ! »

Quelques-uns disparaissaient après avoir touché l'argent, mais la plupart restaient. Mon père se rappellera un adolescent maigre au teint jaune, Albin, qui demeurait au journal jusqu'à la fermeture. Il n'avait aucun endroit où aller, refusait d'évoquer sa vie, réclamait juste du travail et de la chaleur. Philippe lui donnait un peu d'argent en plus, discrètement, et l'autorisa à dormir une ou deux nuits en bas, dans la cave. Le garçon finirait par devenir gardien et homme à tout faire, mi-lumineux, mi-sombre et marginal.

Un jour, le téléphone sonna. C'était Francette.

« Des flics ont embarqué mes gars. Faut faire quelque chose ! »

Son débit saccadé indiquait un grand stress. Baudelet essaya de la calmer. « Quel commissariat ? » Il prit sa belle veste, noua sa cravate et s'y rendit. Les jeunes vendeurs avaient été entassés dans une cellule. Certains souriaient d'un air résigné, ayant certainement déjà expérimenté la taule.

« Vos garçons sont dans l'illégalité, lui dit le commissaire. Il est interdit de vendre dans la rue. Et en plus, ils ne sont pas tous inconnus de nos services. »

Le policier se montra vite menaçant. Baudelet ne répondit rien. « Et quand on a fait une bêtise, on n'a plus le droit de travailler ? » songea-t-il en se gardant bien de faire part de sa réflexion. Il n'avait pas envie de polémiquer avec ces gens sûrs de leur bon droit. Il regretta que son ami Boris Vian ne fût pas présent à ses côtés. L'auteur du *Déserteur* aurait lancé de cinglantes épigrammes au représentant de la loi, qui se serait sans doute montré plus accommodant envers l'écrivain prestigieux.

L'homme baissa pourtant le ton :

« Écoutez, je veux bien passer l'éponge... Mais si on en chope un à nouveau, on ferme votre boîte pour travail illégal. »

Robert décida de ne pas tenir compte de l'avertissement. Il les fit changer de quartier. La survie du magazine avait besoin de leur apport, malgré les risques.

Le mari de Francette occupait ses journées à boire des coups avec les kiosquiers, les convainquant de mettre la revue en bonne place, et il revenait ivre. Puis, le soir, arrivait la détente. La « cheftaine underground » récompensait sa troupe en l'invitant à partager un bon buffet. « Et si on dansait ? On est chez *Rock & Folk*, oui ou zut ? » Elle descendait dans la cave du 14, installait une sono, et invitait toute la rédaction. Baudelet et Philippe, peu adeptes de ce genre de festivités, consentaient pourtant à participer à la fête. Ils ne voulaient pas se comporter en patrons distants. Cette fille intrépide les aidait bien. « Je me suis retrouvé à danser un slow avec une timide zonarde épuisée par sa journée », m'a t-il raconté plus tard. J'ai souvent imaginé cet étrange ballet sur le *Nights With Satin* des Moody Blues. « Si j'avais été là, cela ne m'aurait pas plu ! » m'a dit Marie. Francette s'entendait certainement mieux avec Choron et les gars de *Hara-Kiri*, plus proches de sa gouaille et de son univers.

L'énergie de Francette et de tant d'autres permit à la revue de survivre. Celle-ci nageait pourtant dans le flou artistique. Mon père ne savait pas quelle orientation lui donner vraiment. Pendant les

premiers mois, à l'exception des Rolling Stones, la rédaction consacra ses couvertures à des artistes français, Johnny Hallyday, Nino Ferrer, jusqu'à Sylvie Vartan, héroïne du numéro 7, qui se demandait dans une bulle : « Suis-je rock ? » Le nouveau journal ne pouvait apporter de preuve plus éclatante de son indécision, mais se posait en rival – bien plus littéraire – de *Salut les copains*. Il affichait les mêmes chevelures blondies au soleil, les mêmes habits multicolores, mais enrichis de textes construits, d'analyses plus profondes, de récits romanesques. Et le lectorat frémissait.

Un signe les rassura vite. La fameuse rubrique « courrier » vibrait déjà de combats et de polémiques. De nombreuses lettres affluaient, mêlant félicitations et avertissements – d'autres puristes montaient au front – sur la tentation de sacrifier à la musique facile. Certains enterrèrent le rock en 1959, après le crash aérien où Buddy Holly, l'amoureux de *Peggy Sue*, avait trouvé la mort, car, pendant que le jazz portait le deuil de Billie Holiday et de Sidney Bechet, la nouvelle musique honorait aussi ses premiers martyrs. Philippe, à l'époque, ne s'en était guère ému. Sans le savoir, il quittait un champ de bataille artistique pour un autre. Les chambellans du folk contestataire, Joan Baez et Bob Dylan, affrontaient aussi les puritains implacables qui les traitaient de « millionnaires » vendus au système. « On chante tout, bientôt on chantera les notes de gaz et ce qu'on a mangé au restaurant. »

Mais, au moins, la vie bouillonnait, et les ambitions s'exprimaient. *Rock & Folk* attira tout de suite les aventuriers, candidats au voyage, au départ. Parmi eux s'avança un homme magnifique, entré dans notre vie un jour de l'hiver 1966, qui dormirait sur le canapé de notre appartement et se cachait sous un nom étrange, « Burning Daylight » ou « Elam », référence à l'un des héros chercheurs d'or de Jack London. Mon père le connut à travers ses lettres et messages téléphoniques. Quand il appelait, le paysage derrière lui changeait comme un kaléidoscope. Un jour, Elam, de sa voix très douce, parlait dans un silence monacal (peut-être se trouvait-il chez lui, à quelques mètres) ; une autre fois, le vent sifflant effaçait la moitié de ce qu'il disait. Ou alors un bruit diffus de voitures couvrait sa voix. Il parlait à côté d'une *freeway* ; le lendemain, il chuchotait dans le combiné comme s'il craignait de réveiller des fantômes au cœur d'une nuit chaude, si bien que mon père sentait presque peser sur lui la touffeur d'un climat exotique à l'autre bout de la ligne.

Son histoire, qu'il raconterait dans un livre, m'a tenu éveillé toute mon enfance. Décidé à rejoindre la Californie pour couvrir une course de dragsters, élevé par une famille aristocrate avec laquelle il semblait avoir rompu (d'où son pseudonyme), il débarqua à New York, les

poches presque vides, traversa le hall défraîchi du miteux Greenwich Hotel et dénicha une paillasse au premier étage. Il ne put fermer l'œil. Cette foutue ampoule dans le couloir était restée allumée toute la nuit. Des gars complètement ivres cognaient les murs, hurlaient, des notes de guitare se mêlaient à des chants, parfois des bagarres éclataient, et, quand le calme revenait, une sirène de pompiers brisait le silence. New York se réveillait. De la fumée montait des bouches d'égout, les cornes des bateaux tonnaient sous le pont de Brooklyn.

Le lendemain, « Burning Daylight » errait vêtu d'un triste pantalon de toile et d'une gabardine ramassée au coin d'une rue. En voyage, il recyclait ce qu'il trouvait, un morceau de plastique, un gant, des chaussettes... Il n'avait presque rien emporté, persuadé que son séjour n'excéderait pas deux mois : un appareil photo, des carnets, une paire de bottes, un sac de marin acheté aux puces... Il loua une autre chambre minuscule, sombre et infestée de cafards. Une fenêtre à guillotine, toujours coincée, laissait filtrer un air poisseux. La nuit, transpirant, il fantasmaient sur les filles, les seins lourds, le sexe, rempli de désirs. Le matin, très tôt, il partait, libre et curieux, mais surtout très léger, mangeait peu, de la soupe, quelques légumes, désireux d'économiser son maigre pécule. Et il photographiait à tout-va les milliers de visages anonymes, blancs, noirs, métissés, qui arpentaient inlassablement les artères populeuses de Manhattan.

Le soleil faisait briller la poussière des rues. Il épongea la sueur de son front. Des notes de guitare flottaient partout, et « Burning Daylight » changeait de direction, attiré par la musique. Puis le silence reprit ses droits, vite chassé par un bruit de pas derrière lui. Des Noirs l'avaient repéré. Leurs ombres larges se découpaient sur le ciel gris. Il n'avait rien à donner, se mit à courir, tourna à droite, à gauche, et se heurta à un mur coloré d'astres et de graffitis. En se retournant, il aperçut trois hommes.

Elam plaisanta, tendit des cigarettes aux inconnus... Sans très bien savoir pourquoi, il proposa ses bottes. Les Noirs se mirent à rire et disparurent avec leur butin. Et le jeune journaliste termina sa journée en chaussettes.

Pourquoi avait-il traversé l'Atlantique ? Il ne savait plus, l'esprit troublé par des sons dans la tête, comme une ivresse qui vous saisit au cœur sans rémission. Il aurait pu se préserver, à la manière d'Ulysse ordonnant à ses marins de l'attacher au mât pour résister au chant des Sirènes et éviter de sauter à l'eau, mais Elam s'était défait trop facilement de ses liens et avait plongé. Les jours suivants, il fut presque à la dérive, traîna de bar entre bar, le long de la 42^e Rue, jusqu'à l'aube, affamé, las du ciel pollué et de la circulation.

Il rencontra un petit bricoleur en mécanique, Antonio, qui lui proposa une bonne affaire : convoyer avec lui une rutilante Pontiac jusqu'à Los Angeles. L'homme parlait un argot trempé dans le Sud profond, branchait la radio à tue-tête, hurlait dès qu'il entendait du jazz, observant du coin de l'œil son « invité » perdu en contemplation devant le paysage.

Le voyage fut idéal, grâce à des filles rencontrées sur la route, aimées puis quittées, de fabuleuses visites, comme Big Sur et ses rochers où se retira l'écrivain Henry Miller. Elam fut bercé par le chant frais des Byrds sur *Eight Miles High*, au son d'une guitare lyrique, puis par cette autre mélodie d'un groupe appelé Buffalo Springfield, *Expecting to Fly*, une merveilleuse romance en apesanteur, pleine de douceur et de lumière. Oui, il volait !

Son compagnon riait sans raison et fumait des joints. De plus en plus sale, il commençait à contaminer le jeune Français. Leur voiture naviguait à travers l'irréel désert du Mojave, baigné de lumière blanche et de fantômes. « L'aube se lève sur l'Arizona, écrivit Burning, j'observe les cactus. Ils éclairent la pénombre, au milieu du désert, ressemblent à des candélabres. » La cité des Anges jaillit dans le feu du soleil, enveloppée de brume, brillant d'un éclat terne. Ses routes poussiéreuses semblaient rejoindre le ciel métallique, sans couleur, montaient et descendaient entre la forge chthonienne, industrielle, et l'air chargé de gaz. Elam n'avait jamais vu quelque chose d'aussi grand, d'aussi inhumain.

Antonio roulait vite. Les maisons clinquantes et grotesques défilaient comme dans un film. Elam ne savait pas où il allait exactement et ne s'en souciait guère. Il se laissait porter, longea Sunset Boulevard, la fameuse marque déposée du chef-d'œuvre de Billy Wilder.

« J't'arrête là. Moi, j'veis fourguer la voiture... »

La Californie lui fit subir une véritable transformation. Ses habits changèrent, sa crinière s'allongea, et à son expression d'adolescent perturbé se substitua un regard plus profond et serein. Un mélange d'inquiétude et de confiance absolue l'agita. C'était bizarre mais diablement excitant. Il aurait dû se diriger vers Santa Barbara pour assister à la course de dragsters, mais il suivit la direction opposée.

Je l'ai toujours vu comme le personnage dessiné sur les *Guides du routard*, portant, accroché à ses épaules, le globe terrestre. Notre premier grand journaliste rock nous faisait penser à un Tintin hippie. Quand mon père le rencontra après avoir publié ses premiers articles,

il découvrit un éternel jeune homme à l'œil clair et au corps mince, gainé de cuir. Elam traînait une vie de repas frugaux et de nuits trop courtes. Quand il débarquait rue Chaptal, la rédaction de *Rock & Folk* fermait les fenêtres, craignant qu'il ne s'envole. Car, sitôt parti, il redevenait une âme, un être invisible, la caméra de Philippe et de Baudelet sur le monde. Le long de son chemin vers Compostelle, il avait goûté au LSD, envolées dont il n'était jamais tout à fait redescendu, éternel enfant émerveillé.

Il écrivit des textes et les envoya à *Rock & Folk* par ses propres moyens. Il sentait que mon père accompagnait chacun de ses pas, participait à son épopée.

Peut-être, pendant ses voyages, oubliait-il le métier de journaliste pour redevenir un homme de nulle part, un nomade orphelin privé de but et de logique. Il vivait pleinement son aventure, photographiait le désert, veillant à la lueur des bougies, en écoutant du rock.

Dans un squat de Los Angeles, une jolie Canadienne, Linda, aimait s'étendre à côté de lui et l'embrasser. Il adorait ses longs cheveux, sa bouche fine, ses yeux gris. « Je vais partir dans le désert. J'ai rendez-vous », prévenait-elle. Mais il ne savait pas quelle part de vérité accorder à ses propres hallucinations. Elle ne se décidait toujours pas et continuait de se shooter en promettant qu'elle arrêterait bientôt. Une sorte de morosité l'immobilisait.

« Tu es journaliste ? demanda-t-elle un jour en désignant l'appareil photo.

– Oui, je travaille pour un magazine de rock en France !

– Tu viens pour la mort de Bob Dylan ?

– La mort de Bob Dylan ? »

Elle sourit d'un air gêné.

« Tu n'es pas au courant ? Il a eu un accident de moto. Il serait mort, à ce qu'on m'a dit. »

Elam la détesta pour son indifférence à une telle tragédie. Dylan mort, il pensa quitter les États-Unis.

« Je te plais ? » demanda Linda après avoir glissé son corps nu contre lui.

Il se leva sans rien dire et disparut, mais n'abandonna pas le pays utopique. Bob Dylan avait survécu et publierait bientôt son chef-d'œuvre, *Blonde on Blonde*. Elam continua à vagabonder, à boire, à festoyer, à prendre des notes, à faire la cour... Une serveuse qu'il avait séduite dans un bar le prit par la main et lui fit traverser la rue. Elle

était grande et fine, avec son joli cou décoré de perles, ses bas couverts de bracelets. Elle pointa du doigt une demeure toute blanche et l'emmena « là-haut », contente de présenter un groupe de rock à un journaliste français. Des colonnades se dressaient sur un sol en marbre d'où partaient des escaliers infinis.

« Tu sais où nous sommes ? » demanda-t-elle.

Il fit non de la tête, ne la quittant pas des yeux.

« Dans une maison qui a appartenu à Rudolph Valentino. Tu sais, ces amis que tu vas voir, ils seraient contents si... comment dire... tu les prenais en photo... Au fait, je m'appelle Hélène. »

Il grimpa les marches vers le firmament éblouissant, atterrit sur une terrasse en pierre blanche. Là, en plein soleil, se tenait une bande débraillée et magnifique. Il remarqua au premier rang le Prince des Miracles, vêtu d'un gilet marin rayé et d'un pantalon coloré de larges fleurs, le visage barré d'une moustache à la Groucho Marx. Le jeune reporter observa ces musiciens bariolés qui portaient de hautes bottes de cavalier, des collants, des chemises de soie aux motifs orientaux. Le groupe s'était baptisé Mothers of Invention, et l'homme en matelot deviendrait bientôt une légende : Frank Zappa.

Aujourd'hui Frank Zappa est considéré comme l'un des plus éminents créateurs du *xxe* siècle, mais, en 1966, ceux qui le rencontraient avaient tout à découvrir de lui. Mon père ne savait rien de tout cela. Je ne l'ai jamais interrogé sur la manière dont il l'a reçu. Je l'imagine perplexe, décidant d'accorder à son éclaireur lointain une confiance qu'aucun rédacteur en chef désormais ne consent à donner, à deux exceptions près : qu'il ait vu le musicien sur le petit écran, ou que son fils en ait touché un mot pendant le dîner familial. Dans mon métier de journaliste, j'ai parfois eu cette chance. Philippe consulta les images, écouta son premier disque, *Freak Out*, oublia le cirque et les costumes baroques et vit l'inépuisable terreau – jazz fusion, blues – où sa musique plongeait ses racines. Ses chansons dénonçaient l'American way of life et la guerre du Viêt Nam...

Quand il quitta les Mothers, heureux, Elam emporta un peu de leur musique, de leur force. Il voulut rester sur cette terre miraculeuse. Palm Beach n'avait pas livré tous ses trésors. Chaque maison cachait un miracle. Cette fois, il fut présenté à un jeune couple. La fille, une brune longiligne à l'ample chevelure noire, vêtue d'une veste en daim à franges, trempait ses pieds nus dans l'eau, au soleil. Son compagnon, en costume blanc de page, soignait sa coupe moyenâgeuse. Les amoureux fredonnaient leur classique, *I Got You Babe*, portés par le son chaud d'un hautbois. La surface brillante et lumineuse de l'océan semblait traverser ces deux figures de la pop vitrail. Sonny, taciturne, et Cher, au sourire énigmatique, le dévisageaient. Après les ténèbres fabuleuses des Mères de l'Invention, surgissaient les amants romantiques. Il les photographia.

La nouvelle Amérique n'en finissait pas de l'emporter comme un courant gigantesque. Parfois, une violente angoisse le saisissait. En plus de *Rock & Folk*, pouvait-il proposer son travail à *L'Express* ? Au *Figaro* ? Au *Monde* ? À *Paris-Match* ? Cette idée l'amusait. Un grand directeur de journal ne détesterait-il pas l'allure psychédélique des Mothers of Invention et leur discours ? « Burning Daylight » se réveillait la nuit, en sueur : « Tout mon voyage est vain, ma chance est vaine... » Il savait que le plaisir, bientôt, laisserait place à la frustration. Mais *Rock & Folk* avait été créé pour lui !

Des étoiles plein les yeux, il arriva dans la perle de Californie. Une légère brume tamisait les lueurs de San Francisco, qui tressaient des guirlandes le long des collines. Des petites cabanes vermillon, tango,

accrochées au ciel, sortaient tout droit d'un conte. Quelques voiles blanches flottaient à la surface de la masse noire. Au loin, le Bay Bridge s'élançait de cette terre carnaval et opulente pour s'évanouir dans un néant noyé de nuages. Le Golden Gate, échappé des enfers, avec ses majestueux piliers en sang, s'évanouissait et réapparaissait au milieu des ombres d'eau et des reflets du soleil.

C'est toute cette poésie que mon père lut passionnément et dont je cultiverais l'héritage moi aussi. À la manière d'un enfant agité, *Rock & Folk* bouillonnait, criait, faisait des bêtises, ruait, et, en comparaison, le chenu *Jazz Hot*, du haut de ses trente années, s'appauvrissait.

Les deux premières années furent malgré tout fragiles, marquées par le trépas d'Otis Redding en plein hiver dans un accident aérien. Le pilote s'était posé sur un lac gelé du Wisconsin dont la glace avait cédé, engloutissant le chanteur de *Try Me a Little Tenderness*. Quand je relis les articles consacrés au drame, je ne peux m'empêcher de sentir la douleur et l'émotion de l'époque. En s'ouvrant à une musique plus jeune, plus éclatante, mon père pensait refermer le Livre des Morts. Lorsqu'il rédigeait consciencieusement, à onze ans, son petit *Écho des bisons*, il voyait le journal comme une ligne de vie, et non comme un funérarium. Mais, dès le début, les pages du nouveau magazine ressemblèrent à un catalogue d'âmes sacrifiées sur l'autel d'une existence folle. Mon père était même bien loin d'imaginer qu'un jour ce serait lui – ombre solitaire, tenant à la main deux sacs de voyage au milieu d'une gare perdue, dans un paysage noir et gris, prêt à embarquer pour l'autre monde – qui figurerait sur la première page de son propre journal, accompagnée d'une merveilleuse épitaphe écrite par un merveilleux ami encore extérieur, en cette année 1967, au décor de sa vie.

En attendant, il ne savait plus où donner de la tête. À peine avait-il découvert le Pink Floyd, « passionnantes tentatives de synthèse entre les différents courants qui animent la musique moderne », écrivit-il, qu'on lui parlait de Jimi Hendrix. C'était au printemps. L'été, un facteur déposa un disque, *Procol Harum*, d'un groupe britannique raffiné aux influences de cabaret et de musique classique et, juste au moment où il commençait à épuiser leur œuvre, arrivèrent les Doors et leur catharsis crépusculaire, pleins de frustrations œdipiennes, puis le trio Cream, avec Eric Clapton...

À la maison, il n'écoutait plus que cette musique. Ma mère vit, pleine de tristesse, s'éloigner et disparaître son cher Sidney Bechet derrière les poses turbulentes des Who. Elle finit par s'adapter et

même par apprécier, mais, de cette période musicale, pratiquement rien ne s'est imprimé en elle.

Toujours incollable sur Bechet, Armstrong, Count Basie, peut-être gardait-elle au plus profond de son âme l'image d'une période qu'elle rattachait aux meilleures années de sa vie, mais aussi à la fin ?

Pendant les premiers temps du journal, mon père écrivit beaucoup d'articles. Il avait tout à dire, tout à partager, conscient de l'impact de ses textes malgré des ventes encore incertaines. La revue tenait bon. Marie, préparée à affronter les obstacles, comprit la nature particulière de l'entreprise. Son mari accouchait lui aussi, comme s'il vivait une mue, délaissant sa vieille peau morte, *Jazz Hot*, pour le corps ailé de *Rock & Folk*.

Elle assista à la difficile naissance, observatrice joyeusement résignée face à la place que l'idole prendrait au sein de notre famille. Un totem de bronze était entré chez nous et n'en ressortirait plus jamais. Nous apprendrions très tôt à le vénérer, à obéir à ses caprices de diva, à aménager nos journées en fonction de sa merveilleuse tyrannie. La chose avalerait toute notre existence, et encore aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je la sens tout près de moi, sous le velours des reliures, mais aussi dans la ville, l'air ambiant, sur les lèvres de ceux que je rencontre. Même vendue à d'autres depuis longtemps, la revue sorcière, débordant de ses milliers de voix, m'appartient autant que je lui appartiens. Elle reste prodigue.

Elle avait envoûté Philippe, pris son âme entièrement. Il rentrait tard, Marie l'attendait. Elle nous couchait, repassait le linge en écoutant, sur RTL, le duo caustique formé par Jean Yanne et Jacques Martin. Puis, l'émission terminée, incapable de supporter le silence, elle cherchait une autre station, ne trouvait rien, éteignait la radio, s'allongeait dans le canapé, lisait des revues et finissait toujours par s'endormir. Quand elle se réveillait, le salon plein de lumière l'éblouissait, lui semblait désertique et trop grand. Disposées en haie d'honneur sur les étagères, les commodes et les tables, les lampes, chaleureuses en début de soirée, ne distillaient plus qu'une lueur glacée qui blessaient ses yeux. Elle acceptait alors l'impensable, entrer dans la nuit, seule, avec un sentiment d'abandon qu'elle combattait féroce. En secret, elle posait un ultimatum à son jeune mari : « Je te laisse quelques mois, voire même un ou deux ans, mais tu devras assouplir ton emploi du temps. C'est mieux pour les enfants, mieux pour nous deux ! »

Mais elle n'oserait jamais rien lui dire. Comment se plaindre d'un homme aussi prévenant qui lui achetait des fleurs et l'invitait à partager son existence en la tenant informée de la vie du journal et de

ses collaborateurs ? Les autres épouses n'avaient pas cette chance. Il se battait pour offrir à sa famille une vie décente.

« Patiente, patiente. Le bonheur viendra ! » se disait-elle, s'efforçant d'oublier le grand déséquilibre entre leurs deux existences : elle, isolée, immobile, et lui, dans une société pleine de surprises et de mouvement. Philippe ne se rendait absolument pas compte de l'impression qu'il produisait sur elle en racontant ses journées (même si elle attendait de lui toujours plus d'histoires). La scène de son théâtre, dont elle était la spectatrice, se peuplait de personnages qui apparaissaient et s'évanouissaient aussi vite. C'était cela, le journalisme. De nouvelles rencontres tous les jours... Mon père citait des noms qu'elle oubliait, non sans avoir noté avec satisfaction l'absence de femmes dans ce monde très masculin. Elle ne redoutait aucune mauvaise surprise de ce côté-là.

En l'attendant, Marie lisait, écoutait la radio, à l'écart de tout, réduite à voir les gens vivre, s'amuser, se battre. Elle apprit que des grèves risquaient de paralyser le pays. La contestation politique augmentait, le gouvernement Pompidou vivait ses derniers instants. Le journal existait depuis plus d'un an (ils n'avaient pas vu le temps passer) que des nuages semblaient déjà assombrir l'avenir. Philippe se trouvait aux premières loges de la révolution étudiante de mai 1968. Mes parents, poussés par le vent de la jeunesse, partagèrent l'enthousiasme au début, en espérant que ce conflit social ne durerait pas trop. Mon père liait ces événements à sa propre aventure. Une révolution musicale avait lieu et s'accompagnait tout naturellement d'un bouleversement politique.

Un samedi matin, il reçut un appel d'un ami : « Venez ! Venez ! C'est la révolution. » Il se tourna vers Marie qui sourit et lança : « On y va ! » Ils prirent le métro jusqu'à Saint-Michel, montèrent l'escalier, mais un étrange silence les accueillit dehors. En sortant, au ras du sol, ils aperçurent la place vide : d'un côté, une carapace noire, les CRS en ordre de bataille ; de l'autre, une vague hirsute et multicolore, les étudiants, agités, masqués... Au milieu, Marie et Philippe se demandèrent bien pourquoi ils étaient montés au front.

J'ai toujours vu dans leur apparition entre les deux camps un symbole de la position modérée que mon père se flatterait de respecter. Il comprit assez vite que les soixante-huitards étaient des bons élèves, et que bientôt ils deviendraient des notables amnésiques. Il pensa aux efforts et aux sacrifices qu'il consentait pour faire vivre son magazine. Contrairement aux petits bourgeois qui s'amusaient à dévaster le Quartier latin, lui n'avait ni argent ni diplôme. Mais, à chaque lever de soleil, il y croyait un peu plus, contemplait, admiratif,

le numéro de mai, dont la couverture affichait le doux visage, dans un médaillon, de « Jools », la chanteuse hippie Julie Driscoll, madone à la chevelure rousse, vêtue d'une robe noire sur laquelle étincelait un collier d'argent. Il se sentait fier de sa revue, aimait son apparence de plus en plus soignée et sexy, vibrait aux passions de Jouffa et aux emportements de Kurt Mohr, attendait avec impatience les articles de « Burning Daylight ». Le premier de ses grands reporters peignait le monde, racontait l'effervescence sociale et politique des campus californiens, entre fumée d'herbe et musique planante. Des rumeurs lui prêtaient une liaison avec Janis Joplin. Mon père se gardait bien d'y faire allusion, juste heureux de publier sa prose colorée. Le reste pouvait l'amuser, mais ne le regardait pas. Parfois, il s'imaginait à la place de son « chercheur d'or », l'enviait, mais il avait choisi de fabriquer un magazine plutôt que de le vivre sur grand écran.

Rock & Folk commençait à trouver son rythme, et les grèves s'éternisaient. Les camions restaient au garage, des piquets bloquaient les imprimeries, l'essence manquait. Prudent, Baudalet avait amassé des fonds pour surmonter la pénurie, mais il n'eut pas besoin de les exploiter, car la « révolution » s'acheva à temps. Le mensuel en sortit plus fort, parce que la jeunesse silencieuse, de toutes les origines sociales et de toutes les régions, avait, dans la chaleur de ses protestations et manifestations, pris rendez-vous avec lui et son équipe.

C'est certainement ce qui troubla le plus Philippe : voir combien sa petite idée lancée à la nuit tombante, dans les vieux bureaux du 14, répondait au mal-être et aux douleurs collectives. Un courrier déjà important arrivait au journal. Il lisait ces lettres non sans une certaine émotion.

Oui, j'écris à mon journal-maman, car je suis devenu un pauvre ouvrier, et l'on m'avertit que si je reprenais le travail avec les cheveux longs, je n'aurais plus qu'à prendre la porte. J'ai jusqu'à demain, et il me semble que le monde s'écroule. Quelles seront mes pensées quand j'écouterai un album des Mothers of Invention, du MC5, de Captain Beefheart ?

Une lettre raconta l'histoire d'un garçon qui s'était immolé par le feu après avoir été licencié à cause de ses cheveux longs.

Et moi, continuait le correspondant, je me fais traiter de pédé, d'efféminé, je suis en butte à toutes sortes de harcèlements. Mon prof m'a ordonné de couper ma tignasse et a même convoqué mon père pour m'obliger à aller chez le coiffeur sous peine de me sanctionner. Je n'en peux plus. J'annonce que je vais me suicider. La peur me ronge, mais je ne céderai pas.

J'ignore ce que mon père a pu penser en découvrant ces lignes dramatiques. Les a-t-il prises au sérieux ? Jamais la nouvelle d'un suicide annoncé ne lui est venue aux oreilles. Il espérait qu'en publiant ce message le déprimé renoncerait à ce sacrifice inepte. Qu'en savait-il ?

Il releva la tête. Dans l'entrebâillement de la porte de son bureau se tenait un jeune homme maigre au visage creux et à l'allure triste. Il avait des cheveux bruns, mi-longs, des jambes assez fines. Il n'était pas spécialement beau, avec son grand nez, mais possédait un charme qui tenait à la douceur de sa voix et à son élégance et à ses yeux verts. Il portait une chemise blanche.

« Excusez-moi ! On m'a dit de m'adresser à vous. J'ai un article à vous présenter. »

Philippe sourit et invita le visiteur à s'asseoir. Il ne lui posa aucune question, et d'ailleurs, quels renseignements aurait-il demandés : son ascendance, sa religion, ses opinions politiques, ses amis, de préférence haut placés ? Il saisit le feuillet, dactylographié, commença à lire et le dévora d'une traite. L'article était rédigé sans une seule rature (ce qui le changeait) ni une faute d'orthographe. Il évoquait Otis Redding. C'était un texte bouleversant, plein de références, comme une homélie poétique. Il racontait que la société, après la mort d'un artiste jeune, avait tendance à le diviniser, à voir en lui un génie, mais que chez Otis le génie était celui de la vie, de cette vie qui emportait tout dans de grands éclats de rire et des chansons. Il citait Voltaire : « Il avait cet esprit simple et droit, et c'est pour cela, je crois, qu'on l'appelait Candide. » Puis il enchaînait : « N'est-ce pas une forme de génie de refuser d'être un gagne-petit du bonheur, de vivre une vie aussi belle et brillante que la trace d'une étoile filante dans la nuit ? »

Mon père comprit le chemin que la revue devait suivre : il avait entre les mains un texte d'un niveau vraiment littéraire, mêlant profondeur d'analyse et métaphores choisies. « Peut-être écrit-il trop bien pour *Rock & Folk* ? » songea-t-il, s'apercevant du même coup de la piètre qualité des articles publiés dans la jeune revue. Mais il balaya vite cette mauvaise réaction.

Il sut très vite deux ou trois choses de lui (et n'en apprendrait jamais plus). Le garçon disait s'appeler Dorian. Il n'avait presque pas connu son père, qui avait quitté le foyer familial très tôt et dont quelques nouvelles lui parvenaient d'Amérique du Sud ou de Chine. Sa mère avait dû l'élever seule, sans toujours réussir à deviner ses secrets et ses motivations. Il s'imaginait écrivain, lisait des romans, rêvait, fréquentait les bars, s'ennuyait au fond de son village près de Rennes. Décidé à tenter l'aventure du journalisme, il décrocha une bourse,

loua une chambre de bonne au Quartier latin et s'inscrivit au CFJ (Centre de formation du journalisme). Il suivit les cours pendant un an avant d'y renoncer, mais, au lieu de rentrer chez lui, il s'installa dans la capitale. Tous les soirs, il écumait les salles de concert, se demandant à quoi occuper sa vie. Seule une profonde passion pour la littérature et la musique le convainquait de se lever le matin et de se promener. Il se prenait pour un personnage de son écrivain favori, Francis Scott Fitzgerald, auquel il empruntait la chic décadence, écoutait Otis Redding et les Rolling Stones, dépensait tout son argent dans le juke-box, *Pain In My Heart*, *Security* ou *Try Me a Little Tenderness*.

Dorian n'avait jamais vraiment songé à transformer sa passion en carrière. Il n'avait pas entendu parler de *Rock & Folk* jusqu'à ce jour d'hiver 1967 où une radio lâcha l'information : le grand Otis Redding s'était tué en avion. Dorian paya sa bière, sortit et se laissa choir sur un banc public, malgré la pluie et le froid. Il tremblait, le cœur dévasté, comme s'il avait perdu un ami très cher. Poussé par sa vive émotion et meurtri de voir les médias accorder si peu de place à cette tragédie, il retourna chez lui et se mit à rédiger une ode à l'artiste aimé, composée pour calmer sa douleur, sans penser à la montrer à qui que ce soit. Il passa plusieurs jours sur son texte, qu'il rangea au fond de son tiroir. Puis il continua son errance et se rendit un mois plus tard à un concert qui devait changer sa vie. Il y fit la connaissance d'un photographe et le suivit jusque derrière la scène, puis dans le salon privé réservé aux reporters. L'homme affirmait travailler au service d'un nouveau magazine, *Rock & Folk*.

Par curiosité, le lendemain, Dorian se dirigea vers le kiosque le plus proche pour acheter le journal. Il feuilleta le bel objet en couleurs, plaisant au toucher, mais fut surpris de découvrir une écriture plutôt basique. Sans oser se l'avouer, il pensait tenir sa chance. Il regagna sa petite chambre, ouvrit le tiroir de son bureau, récupéra son article sur Otis et prit la direction de la rue Chaptal.

Et c'est ainsi qu'apparut notre ami dans l'embrasure d'une porte. Pour la première fois, mon père rencontrait un mélomane qui avait emprunté un autre chemin que le sien, un garçon né avec le rock, et non un amateur de jazz dévoyé.

Dorian ne paraissait pas intimidé. Il promenait un œil curieux sur le petit local, s'adressait sans hésitation à son hôte plus âgé, au nom bien alsacien mais à la chevelure frisée noire, peut-être originaire d'Afrique du Nord. Le co-fondateur de la revue relut pour le plaisir ces mots agencés avec grâce et précision, s'amusa de l'humour acerbe du jeune auteur, comme si le nouveau magazine n'avait attendu que lui. Le

visiteur patienta. N'importe qui aurait raconté sa vie, vanté ses atouts, mais Dorian gardait le silence. Il ne parlait jamais de lui, laissant prospérer le mystère autour de sa personne. Mon père apprécia un tempérament aussi entier, loin de se douter que l'inconnu, poète tombé du ciel, deviendrait l'un de ses meilleurs amis et écrirait, trente ans plus tard, dans les colonnes de ce même journal, sa nécrologie.

Ma mère aimait fêter Noël. Elle savait surtout qu'elle ferait plaisir à ses petits et entendrait leurs rires joyeux du fond de leur chambre. Ce bonheur valait bien quelques efforts. Alors, pendant des années, elle rapporta de hauts et lourds sapins, s'arrêtant tous les deux mètres, à bout de souffle. Elle les remontait, gravissait péniblement l'escalier, la tête enfouie sous les épines, puis s'effondrait sur le canapé, jetant un œil à la fois désespéré et satisfait vers la chose griffue abandonnée dans l'entrée. « Quand je pense que je devrai le redescendre et aspirer toutes les épines sur la moquette, songeait-elle. C'est ridicule ! » Elle avait encore une fois acheté un arbre trop grand. Il lui restait à l'installer. Elle plaçait une couverture dessous, sortait le carton de boules et de guirlandes, accrochait les bougies. Elle ne perdait pas de temps, espérant finir son décor avant d'aller chercher les enfants à l'école et leur en réserver ainsi la surprise. Dès que la nuit tombait, vers cinq heures, elle allumait les lampes du salon aux abat-jour de toutes les couleurs, orangés, jaunes...

Mon père reprochait à sa femme de se donner trop de mal. Les enfants et leurs rêves, qu'il confondait avec des caprices, ne le passionnaient pas. Pourquoi devait-il les gâter, lui qui n'avait pas eu cette chance, confronté à la guerre, aux humeurs d'un père blessé et d'une mère peu chaleureuse ? Il n'avait jamais été un papa-poule et n'aurait pas imaginé un seul instant préparer les biberons, changer les couches ou faire « arheu arheu » à quatre pattes. Sans doute attendait-il que nous fussions plus grands pour pouvoir converser sérieusement avec nous ? J'aurais alors droit aux discussions « d'homme à homme », et il offrirait à ma sœur une part de lui que je ne connaîtrais jamais.

Juste après notre naissance, il avait laissé Marie exhiber ses bébés devant les invités, peut-être secrètement fier (c'est du moins ce qu'elle croyait), mais ne tenant pas à s'investir plus que son travail ne l'y autorisait. Les éclats de joie de son fils et de sa fille l'ont certainement touché pendant ces matinées du 25 décembre. La cérémonie des cadeaux lui permettait d'acheter les bandes dessinées de son enfance qu'il lisait en douce avant de les céder à sa progéniture. Une fois, je reçus une voiture à pédales rouge, une Lotus frappée d'un numéro de course que ma mère avait trouvée dans une boutique de la rue de Passy et rapportée en se cassant le dos. Je ne devais pas être bien âgé. C'était peut-être l'année où Jimi Hendrix sortit son chef-d'œuvre *Electric Ladyland*, ou celle de la parution de *John Wesley Harding* de

Bob Dylan. J'étais loin de tout cela, et je mettrais du temps à m'en approcher. Où bien était-ce la sortie du double album blanc des Beatles ? Celui-là, je me le rappellerais souvent, parce que mon père l'écoutait sans cesse à la maison.

L'arrivée de Dorian au journal avait changé le mode de vie du rédacteur en chef. Philippe se levait plus tard et travaillait le matin à la maison. De la porte de sa chambre entrouverte s'échappait la symphonie des Beatles, et le son nous attirait inmanquablement, ma sœur et moi. Nous nous avançons à pas furtifs et l'apercevions de dos, concentré sur sa tâche, tandis que ses haut-parleurs, au fond de la pièce, répandaient partout le pays enchanteur où nous emmenaient les fabuleux anglais, rempli de flûtes champêtres, de friselis de guitare, de violon. *The Continuing Story of Bungalow Bill* me plaisait particulièrement, grâce à cette petite voix féminine vers la fin, qui amenait l'apothéose. Je crus qu'il s'agissait de l'histoire du trappeur Buffalo Bill, dont j'avais lu les récits, et j'eus hâte de la réentendre. J'aimais aussi la formidable mélodie *While My Guitare Gently Weeps*, un carillon joyeux, une fête foraine pleine de saveurs, un vrai moment de grâce. Je me dis aujourd'hui que l'auteur d'une telle œuvre – George Harrison – pouvait se reposer avec le sentiment d'avoir réussi sa vie. Un autre album des Beatles, *Sergeant Pepper's Lonely Heart Club Band*, éclaira notre quotidien. Je me souviens de ma chanson préférée, l'épique *A Day in The Life*, et surtout de la montée chromatique. Ma sœur et moi, assis dans l'embrasure de la porte de la chambre parentale, nous imaginions un train arrivant à grande vitesse. Notre jeu consistait à courir et à trouver au plus vite un perchoir – meuble, tuyau de radiateur – où grimper avant la fin de la chanson et éviter d'être écrasé. Puis, quand le convoi était passé, nous redescendions, prêts à sauter de nouveau sur notre quai à la prochaine alerte.

Depuis, lorsque j'écoute les Beatles, je ne peux m'empêcher de revivre cette enfance heureuse, d'imaginer notre appartement de la rue de Siam emplie de lumière et de musique. Je me rappelle l'un des morceaux préférés de Philippe, *The Wind Cries Mary* de Jimi Hendrix. « C'est ta chanson ! » disait-il à ma mère. Et elle acquiesçait, allongée sur le grand lit de leur chambre, au soleil, enveloppée par les notes suaves et volatiles comme une rosée. Alors oui, elle aimait beaucoup cette chanson. C'était plus qu'un joyeux moment de musique comme notre maison en était remplie, mais une déclaration d'amour.

Je n'avais aucune notion de ce que fabriquait exactement mon père, mais, du haut de mes sept ans, je trouvais déjà son activité rigolote puisqu'elle flottait sur ce tapis sonore à l'heure où tant d'autres s'enfermaient dans des bureaux.

Noyé sous mes jouets bon marché – car mes parents surveillaient encore leurs dépenses –, je ne savais rien évidemment des changements qui se tramaient au journal. Charles Delaunay avait appelé d'autres collaborateurs afin de relever *Jazz Hot*, en pleine déliquescence, et pourvoir au remplacement de l'équipe, de plus en plus investie dans *Rock & Folk*. L'un d'eux, Michel Le Bris, se distinguera en réhabilitant la littérature d'aventures, les romans de mer. J'ai beaucoup d'estime pour lui et son œuvre, Breton magnifique, écrivain et fondateur du festival Étonnants Voyageurs. Dans ses mémoires, *Nous ne sommes pas d'ici*, il avouera avoir ressenti lui aussi une certaine déception en arrivant au 14 rue Chaptal. « Le jazz pour moi était quelque chose de si important... C'est idiot, bien sûr, mais je m'attendais à de grands bureaux dans un bel immeuble. Alors de les découvrir dans deux petites pièces sombres et poussiéreuses... » Il ne défendait pas encore la belle écriture fluide, cette quête merveilleuse de l'or qui le définit aujourd'hui. En 1967, maoïste, il professait la révolution, collaborait au mensuel gauchiste *La Cause du peuple* que le plus jeune des frères de mon père, très révolté, lisait avec passion. Marie m'a raconté les querelles familiales. Philippe disait toujours à Benoît : « Regarde ce titre. Il faut pendre tous les patrons ! Tu as envie qu'on pendre ton père ? » Il abhorrait la violence et toute forme d'extrémisme. Pris dans un même mouvement révolutionnaire, politique et musique commençaient à se confondre dangereusement. Philippe n'a jamais bien compris Le Bris. Quand il me parlerait de lui, il me rappellerait toujours avec un mélange d'inquiétude et de fascination que son rival d'un jour avait tâté de la prison. Leur mésentente fut assez vive. Je regrette que mon père n'ait connu que l'exalté assiégeant son bureau pour vanter une seule musique – le « free jazz », la « new thing », comme l'appelaient les musiciens du black power –, et non le beau passeur littéraire.

« Nous devons tourner la page. De nouveaux lecteurs vont arriver. Et *Jazz Hot* deviendra le journal mondial de la musique afro-américaine. »

Philippe se laissait emporter dans des échanges sans fin.

« Oui, mais les chiffres de vente ne le démontrent pas. Et il faut mélanger différentes musiques. *In medio stat virtus*. »

Le Bris souriait.

« *In medio stat virtus* ? Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une expression tiédasse comme le jazz d'avant. C'était un bâtard occidentalisé trop blanchi. Le free est vraiment noir. »

Il y croyait. Et mon père endossait un rôle qu'il n'aimait pas,

regrettait de parler chiffres, de citer ce proverbe latin comme un professeur racorni.

« Les orchestres blancs des années 1930 ont servi l'exploitation capitaliste, assénaient les jeunes tenants du free. Quant à Louis Armstrong, c'est une caricature de nègre qui fait des grimaces pour divertir le Blanc. » Ils démolissaient tout le passé.

Les hussards du free ne parlaient plus de musique mais d'environnement, de contexte social et politique. Ils citaient les « Black Muslims » qui proposaient de débaptiser le nom des instruments, trompettes, saxophones, leur reprochant d'être des inventions occidentales. Le jazz avait commis un crime inouï : s'évader hors du folklore ancestral. Les révolutionnaires remettaient son existence en jeu.

Mon père en éprouva une vraie blessure.

« Ils ne voulaient plus, me dira-t-il, de cette belle histoire, la déchirante aventure au cœur de la culture blanche, du génie de ses créateurs jonglant avec les thèmes, les harmonies, les mesures du vieux monde. De cette tension était né le swing. »

Il aimait la musique tout simplement, au-delà des castes et des stériles coteries.

Et la musique ou le journalisme le récompensèrent. Mon père réussit un premier grand coup en février 1969, mais il ne le saura que bien plus tard. Chris, le jeune homme qui dormait à la belle étoile à Juan-les-Pins, lui proposa une idée : réunir les trois grands de la chanson française, Jacques Brel, Léo Ferré et Georges Brassens. Mon père dit oui. « Pourquoi pas ? » À ses yeux, c'était un sujet comme un autre, même s'il risquait d'exposer le magazine aux critiques des puristes du rock. Je devine bien qu'il évaluait très vite les dangers et les réactions. Il prenait ses décisions à l'instinct et n'aurait jamais pu concevoir ce qui suivrait, que la photo de Jean-Pierre Leloir montrant les trois hommes attablés derrière des micros ornerait un jour des cartes postales, décorerait des cafés, serait l'une des plus célèbres images du siècle ; ni que l'interview donnerait lieu à une pièce jouée sur la scène de la Comédie-Française.

Les trois personnalités furent réunies dans l'appartement de la belle-famille de Chris, rue Saint-Placide. Chaque fois que Lucie, la femme du jeune reporter, verrait en vitrine la célèbre photo, elle dirait : « Nous aurions dû cacher les rideaux de ma mère. Ils sont vraiment affreux ! »

Ce sujet, à l'époque, peina à sortir du lot. Chaque jour, tant de journalistes bourrés d'idées neuves gravissaient l'escalier du petit hôtel

particulier. Je suis resté ami avec beaucoup d'entre eux. Je croise parfois l'un des pionniers, Pierre Chatenier, dont j'apprécie l'air d'homme tranquille revenu du front et cultivant avec plaisir ses souvenirs. Lui et le photographe Gilbert Nencioli, devenu plus tard notre grand ami, se rendirent au 14 rue Chaptal sans très bien savoir quelle déconvenue ou quel bonheur ils y trouveraient. Philippe les accueillit, lut leurs textes, examina leurs photos. « C'est bien ! J'ai un truc pour vous ! » Cela commençait toujours par : « J'ai un truc ! », manière de faire comprendre au « candidat » qu'il était embauché.

Quand ils me voient aujourd'hui, ils me témoignent beaucoup d'affection, me rendent ce que mon père leur offrit sans réclamer de CV, ni exiger un parrainage, se fiant à la seule qualité du travail présenté.

Avec l'arrivée de Dorian, le niveau et l'exigence avaient pourtant considérablement augmenté. Sa sensibilité touchait les lecteurs et faisait naître des vocations. Je me rappelle son article sur le grand groupe de blues Canned Heat, les auteurs de l'hymne hippie *On The Road Again*, musiciens meurtris que leur succès éphémère n'apaisa pas. Il brosse un portrait amer de leur leader Alan Wilson, l'écologiste effrayé, surnommé la « chouette aveugle » à cause de ses lunettes à double foyer, harmoniciste et chanteur à la voix d'ange, si myope que pendant le repas, dans le snack face à la maison de l'ORTF, il cherchait un bout de viande sous ses frites. Dorian observe ensuite le guitariste Henry Vestine, « longue fleur un peu pâle qui n'a jamais vu le soleil », et l'autre chanteur, le gros Bob Hite. Dans sa prose, chaque geste trahit ce que les conversations ne disent pas ou cachent, la souffrance, le doute, il examine tout cela avec son œil poétique et cruel, pressentant la défaite d'une utopie musicale sous les flonflons de l'industrie du spectacle.

Ce fond de nostalgie et de romantisme trahit une certaine peur de l'avenir. Connaissant Dorian, je n'appellerais pas cet étrange sentiment la crainte, mais un fatalisme noir qui fera le succès de *Rock & Folk* durablement, avant d'en être le fossoyeur. Quand je revois l'année 1969, je me dis qu'elle était belle. La revue devenait séduisante, et tant de monde l'aidait. Mon père avait rencontré la femme d'un marchand d'instruments pendant un concert de Ravi Shankar. Elle s'appelait Rachel Belma et paraissait bien connaître le monde de la musique. Il lui proposa d'intégrer l'équipe. « J'aurais besoin d'augmenter notre publicité », avançait-il. La jeune femme soupira. « Je n'ai jamais exercé ce métier. » Il insista, et elle accepta, mais dut se battre.

« Vos lecteurs sont des chevelus crasseux, affirmaient les

annonceurs. M'étonnerait qu'ils aient assez d'argent pour acheter des guitares. À quoi cela nous servirait-il de vanter nos produits ? »

Ils interdisaient même aux jeunes l'accès à leurs boutiques. Mais l'entregent de Rachel les convainquit d'acheter des encarts publicitaires dans le magazine. Elle négociait les prix et la place, réclamait en vain des photos des magasins, finissait par les découper dans le catalogue. Les annonces augmentèrent vite. Philippe joignit un ami, Bernard de Bosson, responsable chez Barclay, et lui proposa de promouvoir sa maison de disques moyennant un prix d'ami. Il ne pensait pas aux conflits d'intérêts, exploitant l'énergie et la moindre idée capable de soutenir l'envol de son entreprise.

Mon père n'oublia pas les médias. Il s'était lié d'amitié avec José Artur, qui l'invitait chaque mois au « Pop-Club », sur France-Inter. Il embarquait une petite pile de numéros et descendait jusqu'au « Bar noir » de l'ORTF, rue de Boulainvilliers, serrant contre lui son magazine comme une compagne encore un peu timide dont il souhaitait exhiber les charmes et l'intelligence. José lui accordait deux ou trois minutes pour informer le public de la parution du nouveau *Rock & Folk*.

S'il avait eu besoin d'une autre preuve de l'intérêt que suscitait la revue, la télévision la lui apporta. La première chaîne avait créé une émission, « Forum Musique », et cherchait de nouveaux visages pour la présenter. Son producteur Pierre-André Boutang pensa à la jeune équipe de la rue Chaptal et dit à mon père : « Toi, tu as une bonne tête ! » Philippe ne montra guère d'enthousiasme. Il n'appartenait pas à la génération du petit écran, se défiant de l'atmosphère artificielle et puritaine qui régnait sur les plateaux gaullistes. Les programmes commençaient à peine à s'intéresser au rock, au rhythm and blues. Le « gentil » Jean Nohain, animateur vedette de l'époque, s'était cru obligé d'évoquer Ray Charles, mais pour finalement le traiter de « drogué ». Philippe ne tenait pas à affronter ces gens-là. Pourtant, avait-il les moyens de boudier un tel « privilège », dont son cher magazine avait grand besoin ? Et c'est ainsi qu'à 20 h 30, un mardi soir de 1969, il apparut devant des millions de spectateurs. J'aime bien visionner l'émission à l'INA comme un soupir d'outre-tombe, dans un beau noir et blanc. J'aperçois toute l'escouade de *Rock & Folk* sagement assise sur des marches. Dorian, avec ses cheveux longs, son air sérieux et sa douce voix, Jean Senso derrière, assez joyeux, Pierre Chatenier et mon père, jeune, le visage rond aux joues bien pleines, les lèvres luisantes. Je suis frappé par leurs regards, fixes et brillants, où l'idéalisme rencontre la réflexion. Je nous revois encore, Marie, ma sœur et moi, ma grand-mère Jeanne, réunis dans un salon, à quelques centimètres d'un vieux téléviseur. Je ne savais pas que mon père,

souffrant d'un trac fou, avait vomi quelques minutes avant la prise d'antenne. Sa voix tremblote. Il saisit délicatement le micro et s'adonne au difficile exercice : raconter Franck Zappa à un peuple français élevé aux blagues de Fernand Raynaud et aux discours pontifiants d'Alain Peyrefitte. En invitant ces chevelus à une heure de grande écoute et en direct, Boutang avait fait preuve d'une audace incroyable.

Mon père, envoyé au front, avait écrit un texte plein de nuances. Son portrait de Zappa se veut sérieux : ce musicien, dont « tout le monde se souvient une fois qu'on l'a vu, cherche une voie médiane entre le jazz et la musique contemporaine avec comme référence Edgard Varèse ». Il prévient : « Leurs gags visuels et sonores interviennent dans un contexte défini. »

Désireux de convaincre le public, mon père rame avec application. Il n'avait pas prévu qu'un gros plan de la caméra, pendant la prestation du groupe, se fixerait de manière fort inopportune sur le batteur de Zappa. L'homme s'humecte les lèvres, profère un « prrrrrtttt » et crache.

Puis aux maladresses succèdent des séquences absurdes. Après le concert de Zappa, deux karatékas tombent du ciel, sans explication, et se livrent à une sorte de chorégraphie combattante pendant de trop longues minutes. Cet improbable entracte permet aux techniciens de changer le plateau. J'observe les balbutiements de la télévision quand Dorian introduit le deuxième artiste, Joe Cocker, moins provocateur. Je me souviens du ballet qui suivit ou précéda – je ne me rappelle plus – et des chanteuses un peu trop déshabillées. L'apparition d'un sein nu alimenta le procès à venir.

Des lettres furieuses affluèrent. Convoqué, Boutang fut averti que l'émission serait supprimée si d'autres scènes vulgaires s'y déroulaient. Le producteur appela son animateur à la « bonne tête » et lui fit part de l'émoi général.

« Bon, Philippe ! Zappa et consorts, c'est terminé. La semaine prochaine, nous invitons Guy Béart. C'est un musicien folk, non ? »

Le fondateur de *Rock & Folk* ne répondit pas, mais regretta de ne pas avoir démissionné. Car le chanteur de *L'Eau vive*, d'une grande gentillesse, s'affola et demanda au journaliste de lui transmettre ses questions pour pouvoir scotcher, au dos de sa guitare, ses réponses. Son trac gagna mon père, qui, avant de se lancer, but la moitié d'une bouteille de scotch. « Notre duo, me dira-t-il en riant, n'a pas dû battre des records d'audience. »

Il fut licencié et s'en félicita. Un mois plus tard, la blonde Dalida

vint y chanter son tube *Zoom zoom*, crut bon de s'asseoir sur les genoux des hommes présents, agitant leurs bras en cadence. Les invités se laissèrent manipuler comme des pantins. Philippe respira. Il avait échappé à une ridicule pantalonnade.

Il répugnait à jouer les clowns, même au bénéfice de sa revue. Et pourtant, il n'avait pas le droit d'ignorer une telle tribune, car la concurrence, de plus en plus fournie, n'hésiterait pas à y aller. Le lancement d'un autre magazine rock, *Best*, l'inquiéta, confirmant malgré tout une tendance favorable : leur musique intéressait. Même les Américains n'avaient lancé leur *Rolling Stone* qu'en 1967. Tous ces efforts ne menaceraient pas l'hégémonie naissante de notre *Rock & Folk*, un projet conçu par des amis, un jour de printemps 1966.

La vie s'écoulait cependant plus vite qu'ailleurs. Brian Jones, le fondateur des Rolling Stones, le petit prince du blues élisabéthain, fut retrouvé noyé dans sa piscine, en Angleterre, un soir de juillet 1969. Cette disparition, christique, irréelle, marqua les esprits. Qu'il semblait loin le temps où un Charlie Parker expirait seul devant un poste de télévision ! La popularité des rockers rendait leurs destins plus terribles et spectaculaires. Les avions tombaient, le chlore d'un bassin menait à l'enfer.

Dorian, déjà lui, toujours lui, en Bossuet du rock, ce « Francis Scott Fitzgerald après la fête », comme les lecteurs l'appelaient, écrivit :

« Soudain, elle crut déceler une ombre qui ondulait à la surface de l'eau. Elle se pencha et frissonna. Des ténèbres marmoréennes et silencieuses avait surgi un corps, les bras en croix, poussant devant lui une algue d'or qui formait comme une auréole dans l'onde. Il dérivait vers la lumière, lentement, onctueusement. Anna Wohlin sut qu'elle ne serait plus tout à fait la même. »

Si la mort hantait les pages du magazine, elle était contrebalancée par un trop-plein de santé, de beautés et d'espoirs malgré tout. Un mois après la disparition de Brian Jones, une belle énergie souleva la région de Woodstock, près de New York. Mon père n'y envoya aucun journaliste. Il n'aurait jamais pensé que ce festival banal, parmi tant d'autres, rejoindrait la légende, que son ruban de voitures à travers la campagne, la vision d'un Jimi Hendrix guerrier, au petit matin, habillé de sa tunique à fleurs et triturant l'hymne américain, les discours politiques de Joan Baez, les bains de boue, ces tentes perdues dans la nuit comme des campements d'Indiens, tout au long de la colline, feraient le tour de la planète.

Mais quelques semaines plus tard, mon père, accompagné de son ami Jean-Pierre Leloir, se rendit au festival de l'île de Wight. Il avait

promis à Marie de l'y emmener l'année suivante. La grand-messe anglaise avait été organisée en l'honneur de Bob Dylan, qui avait boudé Woodstock et cherchait une autre scène sur laquelle triompher, sans affronter de rivaux.

Souvent, mes amis me disent : « Qu'est-ce que tes parents ont dû s'enfiler comme trucs, à Woodstock ou à Wight ! » À l'école puis au lycée, cette réflexion n'a cessé de me poursuivre. J'étais fier d'être fils de mélomanes rockers, alors que mes camarades n'avaient chez eux aucun héros de la contre-culture, mais des pères comptables industriels, commerciaux ou médecins et des mères classiques, se moquant bien de savoir que, de l'autre côté de l'Atlantique, existaient des groupes fabuleux comme les Doors. Quand Marie venait me chercher à l'école, rue des Bauges, éclatante de blondeur, elle les éclipsait par sa jeunesse, ses vêtements colorés, portant sur elle les mélodies des théâtres musicaux où elle avait voyagé. Pourtant, l'originalité de mes parents ne devait pas me suffire, car je ne démentais pas toujours l'image fausse qu'on se forgeait d'eux, celle d'aventuriers naviguant entre deux soirées hallucinogènes. Je laissais dire qu'ils avaient connu Woodstock et leur inventais toutes sortes d'histoires. Qu'auraient compris mes camarades à notre jansénisme familial ? Jeune, Marie n'avait jamais eu le droit d'aller seule dans les cafés, soumise à une éducation de jeune fille rangée, à un protestantisme rigoureux, dont elle gardait des traces indélébiles. J'avais l'impression que le lourd regard du pasteur pesait toujours sur elle. Pendant les soirées, elle repoussait les joints qu'on lui tendait. Les femmes des autres journalistes n'osaient pas refuser ; elles se mettaient à rire bêtement, persuadées d'investir quelque région secrète, comme si elles participaient à un jeu, et lançaient des regards triomphateurs vers Marie, qui de son côté n'arrivait pas à cacher son dégoût devant leur aboulie. Atteintes de faiblesse morale – le pire aux yeux de ma mère –, ses amies devenaient de plus en plus étrangères à ses valeurs.

Je lui ai souvent reproché sa trop grande rectitude, essayant de la convaincre qu'un fumeur de marijuana pouvait être fréquentable. Mais elle ne transigeait pas avec le manque de volonté, l'incapacité à dire non et à être soi-même. Elle voulait la liberté.

Plusieurs compagnes ne reviendraient d'ailleurs jamais complètement parmi nous. Les excès et l'inconscience gagnaient nombre de ses proches, même certains journalistes, en particulier Elam. Personne ne savait encore à quels abîmes exposait l'absorption de LSD. Beaucoup plongèrent à corps perdu dans ce plaisir, mais mes parents conservèrent toujours une attitude plus en retrait, partagés entre l'enchantement de l'époque et une grande méfiance. Et surtout, mon père avait un journal à sortir chaque mois. Cette obligation le

prémunissait contre les tentations qui auraient pu le détourner de son inoxydable rigueur.

Quand il prenait la plume, c'était avec le sens du devoir. Il revint ainsi de son premier voyage sur l'île de Wight ébloui par les « *beautiful people* », selon son expression, mais alarmé. Dans le port de Ryde, les hippies, joint aux lèvres, marchaient calmement le long des rues, tandis que trois policiers réglaient la circulation. Le pacifisme régnait. À la fin de son article, Philippe met cependant les jeunes en garde contre le danger de la manipulation. Il dénonce cette non-violence prônée dans les vapeurs du hasch, qui peut conduire à une forme de passivité. La drogue, déplore-t-il, profite aux fascistes résolus à détruire toute résistance. C'était ce qu'il disait en 1969. *Rock & Folk* commençait à être écouté de la jeunesse et, en homme de conviction qu'il resterait toute sa vie – le sang du bretteur Georges, son arrière-grand-père, coulait dans ses veines –, mon père, qui n'ignorait rien de son écrasante responsabilité, n'avait pas envie de raconter des sottises. Ma mère ne le lui aurait d'ailleurs jamais permis.

Elle l'accompagna pendant son deuxième voyage sur l'île de Wight, en 1970. Je l'ai souvent entendue narrer ce souvenir, qui, pour elle, est synonyme de bonheur. Ils avaient traversé la Manche, entourés de leurs amis, Elam, notre radieuse aurore de l'aventure, le découvreur de Zappa, François Jouffa, Dorian bien sûr, et d'autres journalistes... Ils se noyèrent dans les champs, les vallons, la nuit. Des milliers de mélomanes, routards, navigateurs au long cours, une marée humaine de peaux nues, blanches ou bronzées, colorait la terre grise. Je regarde souvent les photos de cette époque. Mon père n'a pas changé d'apparence, mais ma mère a atteint une sorte d'apogée, de magnificence. Elle se trouve au centre, assise sur l'herbe chaude, encadrée d'hommes barbus, boueux, que je reconnais à peine. À sa gauche, Dorian, habillé d'un haut foncé au col montant, paraît observer le ciel. Elam, moustachu, coiffé d'un chapeau, enveloppé de son manteau de sable, semble déjà ailleurs. Et au milieu resplendit ma mère. Avec ses longs cheveux blonds qui renvoient l'éclat de cette fin de journée anglaise, elle ressemble à Marianne Faithfull, vêtue d'une chemise à fleurs et d'un pantalon en daim à franges. Un collier de perles brille autour de son cou. Je vois une vraie hippie. Elle offre à l'objectif de mon père un visage solaire, très doux, des yeux d'un bleu profond. Elle a enterré la timide adolescente en robe de mariée dans le noir et blanc des années 1950, tout juste sortie de sa chrysalide familiale. Dix ans après, elle explose de mille couleurs, de beauté et de jeunesse, épanouie comme jamais, au bord d'une mer scintillante.

Elle était heureuse sur le ferry qui l'emmenait vers la plaine verdoyante de l'île britannique, malgré sa tristesse d'avoir laissé ses

enfants à ses parents. Elle avait envie de les emmener partout, mais avait dû renoncer par sécurité.

Arrivés sur cette île aux ailes de cerf-volant en plein vent, mes parents réservèrent une chambre dans un petit relais de Ryde, jolie demeure en bois, aux croisées rondes, située au bord d'un lac. De paisibles vacanciers y séjournaient. Mon père avait appris que son frère Lionel les rejoindrait le lendemain avec sa fiancée et les invita à partager leur toit.

Sur les photos parues dans *Rock & Folk*, je revois la scène et le dos du chanteur folk Ritchie Havens, qui avait improvisé sa célèbre chanson *Freedom* à Woodstock, baignés d'une lumière orangée, la poussière dorée soulevée par l'humanité. Au fur et à mesure que je tourne les pages, le soleil décline puis se couche sur le théâtre de Wight. Viennent les apparitions, les rêves et romances. Au cœur de la nuit magnifique resplendit la chemise blanche d'une princesse fantôme africaine, Cynthia, musicienne du groupe funk Sly and the Family Stone. Ses deux grandes mains enroulées autour de sa trompette, les yeux mi-clos, elle se dresse comme une statue au fronton d'un temple sacré. À travers le reportage, j'effeuille l'odyssée de mes parents, une part de leur vie qui m'est à la fois inconnue et familière. Mon père n'a jamais tenu son journal que pour me raconter sa passion, son amour, son bonheur. Le magazine est ses yeux. Il respire de tout ce qu'il a pensé, senti, aimé, respiré...

Des feux de bois brûlent au fond des ténèbres. Leonard Cohen s'approche et sourit. Depuis son promontoire, le chanfre des merveilles *Suzanne* et *So Long Marianne* entend les clameurs, le souffle de la foule invisible. « Brandissez des allumettes que je vous voie ! » Et des flammèches dansent dans le ciel noir. Mon père a beaucoup aimé son concert. « Il n'a jamais chanté aussi bien », me dira-t-il, les yeux encore brillants. Le Dieu jaillit à minuit, le samedi, ombre bouffie et barbue... Jim Morrison, habillé d'un poncho aux dorures mexicaines. Des échos de guitare résonnent, « les cymbales frémissent comme si seul le vent les agitait ». C'est ce que Dorian, à la plume toujours aussi lyrique, sent en écoutant le poème œdipien *The End* et la voix incantatoire, devant des soldats en équilibre sur le mince rai d'une lanterne. On dirait Hamlet ou Oreste, un déclamateur de la Shakespeare Company.

Marie n'en gardera pas un bon souvenir. Elle n'a jamais aimé les Doors, qu'elle trouve sombres et désespérés, comme un abysse sans lumière. Là où nous nous laissions porter par leurs échos de cristal, elle entendait sonner des glas et, chaque fois, ressentait une profonde solitude. Marie préférait les solaires Beatles, plus proches de ce qu'elle

imaginait être l'éden où voguaient une charmante *Lucy au ciel avec des diamants* et le baroque *Sergent Poivre*. « Personne n'a aimé le concert des Doors », m'a-t-elle souvent dit. Leur spectacle sur l'île de Wight déçut le public, peut-être aussi parce que Morrison ne se déshabilla pas, ou ne joua pas les chansons espérées. Mais Dorian et mon père adorèrent, en extase perpétuelle devant ce chaman lascif faisant tournoyer dans la nuit le bout incandescent de sa cigarette.

Mon père et moi n'arrivions pas à comprendre pourquoi Marie n'appréciait pas Jim Morrison et des chansons aussi belles que *The Crystal Ship* ou *Queen of The Highway*. « Tu n'as pas bien écouté ! » je lui disais. Et elle répondait : « C'est possible ! » Elle dut supporter notre incompréhension un peu hautaine, du genre : « Tu n'as pas compris ! Ce doit être un certain manque de culture de ta part ! »

Ils revinrent à Ryde au petit matin, soûlés de musique, heureux, bien décidés à prendre un bain avant d'y retourner. Leurs pataugas maculés de boue souillèrent l'escalier du charmant petit hôtel. Ils s'assoupirent en rêvant de ce qu'ils avaient entendu quand, à deux heures de l'après-midi, quelqu'un frappa à la porte. Mon père se leva, ensommeillé, ouvrit sur le directeur de l'hôtel.

« Nous vous prions de partir ! Ainsi que vos collègues. Vous ne pouvez plus rester ici. »

L'Anglais stylé, qui parlait un français parfait, avait reçu des plaintes à cause du bruit et de la saleté. Trouvant la décision injuste, Philippe s'apprêtait à discuter, mais Marie l'en dissuada. Elle n'aimait pas les histoires, toujours prête à assumer ses fautes, même imaginaires, regrettant de n'avoir pas mieux protégé son clan. Mes parents firent leurs valises. Dehors, des jeunes couples dormaient sur les bancs, des corps jonchaient la plage jusqu'à la mer.

Mon père les remarqua à peine. Il ne se plaignit pas de leur mésaventure. Il avait juste envie de continuer à écouter de la musique, la blonde diaphane Joni Mitchell ou le Noir magnifique Miles Davis. Il n'en avait pas écouté assez, il n'en aurait jamais assez. Et Marie l'accompagnait avec la même ferveur. Elle l'aurait suivi jusqu'en enfer, ce qui finirait par arriver. Mais, ce soir-là, elle profitait du paradis, un paradis au bord du précipice.

Ils achetèrent une grande camionnette d'occasion pour y ranger leurs sacs. Ils s'arrêtèrent sur la route et prirent la pose. La photo a souvent été publiée dans la presse. On y aperçoit Dorian sur le toit, allongé, mon père, au centre, à côté de Marie, et, plus loin, Burning Daylight et sa fiancée de l'époque. Ils ressemblent à un groupe de rock.

Devant la scène, les palissades gisent, effondrées. Les Français se battent contre les forces de sécurité et déambulent en tenant par les pattes des poulets à demi morts et des litrons de vin qu'ils boivent au goulot. Lorsque la chanteuse folk Joan Baez retire sa veste, des cris s'élèvent de la foule : « À poil ! » Elle leur lance un sourire méprisant et baisse le pouce vers le sol. Un arbre brûle, des bagarres éclatent, les chiens policiers pourchassent des resquilleurs dénudés. Dorian, dans son reportage, s'en prendra à la bêtise de nos compatriotes.

Toutes sortes d'images hantent l'esprit de Marie : le concert, un an plus tôt, des Rolling Stones à Altamont et l'assassinat du Noir par les Hells Angels, le massacre de Sharon Tate et de ses amis dans une maison hollywoodienne, victimes d'un fou mystique. Elle croit apercevoir partout Charles Manson, le tueur invisible.

Les Beatles seront là cette nuit ! Philippe entend cette rumeur, parmi tant d'autres, tandis que le jour descend lentement et que la scène et ses gréments commencent à s'illuminer dans l'abîme noir du festival géant. Il aperçoit des couples enlacés, indifférents à l'humidité, les bâches de leurs tentes se soulevant sous la brise. *Il paraît qu'il n'y a plus rien à manger sur l'île, que les organisateurs se sont enfuis...* Encore des rumeurs ! Un homme surgit de l'obscurité, comme un diable, le torse barré de cicatrices. Il pointe son doigt vers la colline en face, dans les ténèbres où brillent des lueurs. Un tireur s'est posté là-haut ! Un tireur ! Le mot circule sur toutes les lèvres... *Tireur...* Comme ceux qui ont abattu John Kennedy, son frère Bob et Martin Luther King... La foule croit voir briller le canon d'un fusil et reflue en désordre, cherchant un abri. Contre la peur ou quelques gouttes de pluie... Folie de leur imaginaire à tous. Drogue collective après trois jours sans dormir. Ma mère s'est blottie contre mon père. Le monde n'existe plus. Elle se souviendra toute sa vie de cette nuit infinie, comme son beau-frère Lionel, à quelques mètres, avec sa fiancée blonde, une jolie femme réservée de la belle aristocratie, immergée dans la tempête musicale, sans palier de décompression, parmi les soulards et les danseurs peinturlurés.

Marie, qui a tout de suite apprécié sa future belle-sœur, se tourne vers elle et lui adresse des sourires, en signe d'accueil. « Tu verras, tout se passera bien... On s'amuse avec eux ! » Et c'est dans une aube pâle qu'il a surgi.

Habillé d'une tunique verte sur laquelle dansent des flammes rouges, Jimi Hendrix, l'auteur de *The Wind cries Mary*, joue pendant une demi-heure de la musique moyenne, comme le chuchote Philippe à l'oreille de ma mère. Dans cette matinée blanche, Marie essaie de garder les yeux ouverts, s'assoupit un instant, mais elle se réveille

lorsque Jimi s'approche du micro et lance : « Allez ! On recommence tout à zéro ! » Et il tord sa guitare, puis – je cite les propos de mon père – « improvise au centre d'une sphère d'amplis géants, balance une série de bruits fous, magnifiques, grandioses, un échafaudage spontané dont rêveraient les compositeurs contemporains ». Marie découvre un Jimi plus mince, plus pâle aussi, comme si elle voyait le monde à travers son corps transparent. Elle ne le sait pas encore, mais leur deuxième grande aventure musicale est déjà presque finie, elle observe l'une de ces étoiles qui brillent d'un éclat intense avant de disparaître.

Hendrix mourra un mois plus tard.

Marie comprendra la chanson désenchantée de Morrison : « *The Summer is almost gone.* » C'était un jour de juillet 1971. Il faisait chaud. Mes parents dormaient, la fenêtre ouverte. Le chant d'un oiseau les réveilla.

« On a sonné !

– C'est un oiseau.

– Non, on a aussi sonné !

– N'ouvre pas ! » murmura Marie, dans un demi-sommeil.

Mais Philippe avait disparu. Elle n'entendit rien pendant plusieurs minutes, perçut un chuchotement. Elle appela doucement : « Philippe ? » Engourdie, elle se leva, chercha à tâtons sa robe de chambre, l'enfila, puis ouvrit la porte avec une extrême lenteur, comme si elle redoutait une mauvaise rencontre. Le salon était noyé d'obscurité. Deux ombres lui tournaient le dos, éclairées par une lampe et, presque allongée, une silhouette assez corpulente paraissait endormie, dans la position où elle avait dû se laisser choir. Marie aperçut Dorian debout, puis la masse et le cuir sombre. Elle s'approcha et crut reconnaître, sous le désordre des cheveux longs, l'ancien Adonis né au soleil de Venice, le compositeur de *The Summer is Almost Gone...* Jim Morrison !

« Un ami me l'a amené cette nuit, murmura Dorian. Je ne peux pas le garder. Il est dans un sale état. »

J'ai gardé un souvenir étrange de l'apparition. On eût dit une créature de contes pour enfants. C'était un géant à la figure bouffie, dont les yeux vous fixaient de manière hallucinée. Mon père a conservé le canapé où s'est allongé le créateur et poète des Doors, et je l'en remercie, car mes rêves, nos rêves, viennent de ce meuble féérique.

Il ne m'a jamais beaucoup parlé de la visite de Morrison, sinon pour

prêter à *Rock & Folk* une certaine magie, mais ma mère m'a raconté la suite. Le chanteur, à demi conscient, marmonnait, fumait. En apercevant la jeune maîtresse de maison, il voulut se lever et retomba lourdement.

Mes parents repartirent se coucher tandis que Dorian s'étendit dans un coin. Quand Marie ouvrit les yeux le lendemain, Philippe était parti. Il avait déposé un mot. « Nous l'avons emmené ! »

Ils accompagnèrent Morrison au Quartier latin et, arrivés près de la Sorbonne, s'attablèrent à un café. La petite amie de Jim, Pamela, les rejoignit, impatiente et peu désireuse de rester avec ces Français. Mon père ne comprenait rien de ce que racontait le chanteur, vautré sur sa chaise. La lumière de ce jour d'été aveuglait leurs regards embués de sommeil. Alors, Philippe préféra les quitter, conscient que le chanteur avait entamé son long voyage où personne ne pouvait plus l'accompagner. Marie aurait agi de la même manière. « On ne pouvait voir tous ces gens boire sans s'arrêter. Cela faisait mal au cœur. » Mon père regrettera longtemps son départ. Peut-être aurait-il changé le destin de cette « journée poisseuse de juillet », éviter la mort, dans la baignoire de la rue Beautreillis, de celui qu'il admirait et qui fut enterré en catimini au Père-Lachaise. Il n'a même pas songé à prendre une photo ou deux. Dorian rentra lui aussi, mais n'eut aucun remords de n'avoir pas sauvé Morrison, ce grand artiste en bout de course venu à Paris en hommage au poète français Arthur Rimbaud.

C'était fini.

Et pourtant, chez nous, le bonheur continuait.

Cinquième partie

Du côté ensoleillé de la rue

(3^e et 4^e générations)

Il est un morceau qui m'a toujours fasciné, c'est *On The Sunny Side of The Street*, parce que mon père l'écoutait souvent. Il figure sur le fameux disque rapporté par Rodolphe de La Nouvelle-Orléans. Mais il aimait aussi la version de sa chère Billie Holiday.

Attrape ton manteau et enfile ton chapeau

Laisse tes soucis sur le seuil de ta maison

La vie peut être si douce

Du côté ensoleillé de la rue !

Le côté ensoleillé de la rue !

Être du bon côté de la rue comme de la vie. Une vraie philosophie. J'ai toujours vu dans l'étroite rue de Siam, où nous avons vécu toute notre existence, une illustration de notre chance. À midi, le soleil éclaire notre versant, laissant dans l'ombre le trottoir d'en face. De cette époque – c'est curieux – je ne garde le souvenir d'aucun changement de lumière, d'aucun voile qui passe, comme si le soleil était suspendu en permanence au-dessus de nous. Nous étions alors du bon côté de la vie. Rien n'a bougé dans la petite voie de mon enfance. Ni les immeubles en pierres finement ouvragées, ni la boulangerie, ni le marchand de fleurs. Petit, je m'y rendais quand je venais de me quereller avec ma mère. Espérant me faire pardonner, je lui achetais des fleurs, mais, comme je n'avais pas assez d'argent, les vendeuses se mettaient en quatre pour m'assembler un petit bouquet convenable à partir des lys et des roses tombés. Ces femmes généreuses ont évidemment disparu, mais la boutique a survécu, tout comme, rue Guy-de-Maupassant, le restaurant Au Relais du Bois, toujours debout après un demi-siècle d'existence, avec sa devanture bordeaux et sa terrasse. Mon père nous y invitait souvent à déguster une bonne entrecôte.

Je le revois garant en bas de chez nous sa confortable limousine. Il en sort, et je contemple de loin ses frises poivre et sel nimbées d'un halo clair. Parmi les quelques silhouettes déambulant dans la rue, je ne vois que lui. Je presse le pas et, pourtant, l'idée de cheminer à ses côtés jusqu'à notre appartement me pétrifie. À dix-sept ans, je traîne ma timidité d'adolescent flamby et boudeur, et lui ne sait pas très bien quoi me dire. J'ai même peur qu'il me demande comment s'est passée ma journée au lycée. Je ne tiens pas à l'entendre jouer la comédie, se repeindre en papa sérieux alors qu'il n'a rien à faire de mes études et

serait bien en peine de se rappeler dans quelle classe je suis. Je ne lui en veux pas. Comme je le comprends ! Il s'amuse, et mon univers scolaire l'ennuie. Il travaille avec tellement de personnalités plus brillantes que son dadaïsme de fils !

C'est du moins l'impression que j'en ai à l'époque. D'ailleurs, son indifférence me rend service. Quand un professeur, furieux, brandit devant moi mon carnet de notes et menace de convoquer le chef de famille, j'affecte un air affligé, j'attrape le carnet et je le présente le soir à Philippe, non sans m'être assuré que Marie ne se trouve pas dans les parages. Et bingo, comme prévu, il le regarde distraitement et le signe non moins distraitement. Je l'ai dérangé, interrompu en plein solo de Jimi Hendrix.

Il n'éprouve aucune envie de me parler. Parler à un enfant puis à un adolescent ! Voilà une difficulté, un embarras qu'il a toujours essayé de contourner, de repousser. Alors, quand nous nous apercevons, d'un bout à l'autre de la rue, une certaine panique nous saisit tous les deux. Il aimerait bien faire semblant de ne pas me voir et fuir en douce. Mais non, il doit m'attendre. Heureusement, la délivrance viendra vite. Nous sommes plus à l'aise là-haut au milieu de nos disques, et surtout dans le rayonnement de Marie qui nous désinhibe.

Là-haut, plongés dans une ambiance de fête, nous avons une idée de la santé de plus en plus florissante de *Rock & Folk*. Pendant ma jeunesse, j'ai toujours eu l'impression que Philippe vivait d'éternelles vacances.

Pourtant, malgré cet afflux de talents et la hausse des ventes, mon père était-il serein ? Les grands navires sombraient. L'année 1970 avait été aussi cruelle pour le rock que le printemps 1959 pour le jazz. Les Beatles s'étaient séparés après *Abbey Road*, ultime et merveilleux album conçu par quatre cœurs meurtris. Alan Wilson, le bluesman écolo de Canned Heat, retrouvé pelotonné chez lui dans son sac de couchage par une nuit fraîche, avait pris la route du paradis. Jimi Hendrix, à Londres, Janis Joplin quinze jours plus tard dans un hôtel de Los Angeles, puis, en 1971, Jim Morrison, à Paris, foudroyé en pleine baignade – à moins qu'il ne se fût effondré dans les toilettes de ce dancing, le Rock and Roll Circus –, disparurent. Mon père gardera longtemps le goût de la bière tiède de l'île de Wight. Il me rapporterait souvent cette scène – rêvée ou réelle – de Hendrix et Morrison en conversation, sur fond de toile kaki, à la lueur blanche d'une ampoule. « L'un était transparent, évanescent, l'autre sombre et alourdi. J'avais rencontré un Français, Louis, notre compagnon d'un soir. Je l'entends encore me souffler : "La page se tourne." Il a vu alors Hendrix qui se

penchait vers Morrison et lui murmurait quelque chose à l'oreille : "Tu crois qu'il lui a dit : 'Peace and love, brother' ? En fait, c'est plutôt : 'T'as pas une adresse, ouais.'" Ces années avaient laissé les héros fatigués ; nous étions entrés dans une zone dangereuse, quand le papillon se brûle les ailes. »

Il se souvenait de ce que lui avait dit Louis :

« Tu fais un journal pop. Bon, eh bien maintenant, tu l'arrêtes. Sinon, tu vas prendre du ventre comme tous les bourgeois. Tu finis l'aventure en 1970. Une belle année : ça boucle les 60, un chiffre rond. Sinon, ça va devenir du pur commerce, comme pour tout le monde. »

Philippe avait été surpris. « Un moraliste, qui l'eût cru ? » Louis avait ajouté : « Tu ne sens pas comme une ambiance de fin ? The dream is over ! Non mais regarde ce merdier, des gens qui n'ont pas dormi depuis trois jours dans une poubelle géante. »

Il m'a souvent décrit ce personnage, Louis, qu'il a probablement inventé. Leur conversation était censée se dérouler pendant le festival de Wight en 1970, mais il l'évoquera bien plus tard, regrettant peut-être le virage qu'il aurait dû prendre à ce moment-là.

Une insolente revue de la contre-culture, *Actuel*, s'amusa à parodier une rubrique de notre mensuel, « Érudit Rock », où chaque mois des lecteurs écrivaient pour connaître la discographie de tel ou tel artiste. « Dites-moi, cher Érudit, pouvez-vous me donner la cartographie des cimetières où les musiciens sont enterrés ? » Cette publication, qui parlait autrefois de jazz et de pop, avait été reprise par un homme extravagant, issu d'une bonne famille. Jean-François Bizot, héritier millionnaire, cédait aux excès du temps, drogue, vodka, voyages, nuits blanches. Quand il mourut en 2007, *Libération* publia le décompte suivant : « Ses journées sans sommeil passées à jouer les vigies sur le pont de ses journaux montrent qu'il n'est pas décédé à 63, mais plutôt à 126 ans ! » Il rentrait à l'aube après le bouclage, retrouvait une maîtresse et lui faisait l'amour quand mon prince du rock dormait encore. Mon père et lui se sont croisés, comme deux extrêmes qui ne se touchent pas. Les deux hommes étaient au sens littéral le jour et la nuit.

Philippe ne s'inquiéterait jamais de ce concurrent turbulent. *Rock & Folk* prônait la « musique avant toute chose », tandis que Bizot la considérait comme un sujet parmi d'autres de la nouvelle culture. Mon père estimait les reporters et chroniqueurs remuants d'*Actuel* – Bernard Kouchner, l'écrivain Gilles Perrault –, même s'il ne s'entendait pas vraiment avec une génération très à gauche. De beaux esprits lui

reprochèrent cette phrase alors que même son jeune frère continuait de dévorer *Le Petit Livre rouge* : « Si un Dylan chinois existait, il chanterait contre Mao ! » Il refusait décidément de se laisser embarquer dans cette dérive politique, et prédit que les donneurs de leçons changeraient d'orientation. Je relis souvent les lettres qu'il nous a laissées, où il fait part de ses sentiments sur l'époque : « J'ai aimé les années 1970. Elles furent passionnantes, mais aussi parfois insupportables. » Il travaillera cependant longtemps à côté de journalistes qui liaient la musique et la révolution. Dorian en était le chef de file, mais il s'intéressait à ces questions d'abord par esthétisme.

J'ai rendu visite à Jean-François Bizot dans son « château » de Saint-Maur-des-Fossés. Impressionnant bric-à-brac ! C'était l'autre d'un fou ou d'un génie, mais surtout celui d'un passionné. Au centre de sa pièce de musique trônait un grand bureau sur lequel s'entassaient des montagnes de papier, de vieux postes de radio, des cendriers remplis de mégots. On trouvait de tout, même des rouleaux de papier-toilette. Jusqu'au soir, nous avons écouté des disques de jazz. Il possédait des 33-tours introuvables, empilés en vrac le long des murs, qu'il ramassait et mettait fiévreusement sur sa chaîne. Nous attendions avec d'autres amis dans la pièce voisine et, de temps à autre, il passait la tête par l'ouverture, échevelé, l'œil halluciné, nous faisant sursauter par ses apparitions soudaines et incongrues. « Et ça, vous connaissez ? Le jazz, la seule musique vivante jouée par des morts ! »

Je pensais à mon père, à son calme apparent, à son amour du soleil, de la bonne vie. Il refusa cette part d'ombre qui définirait ces journalistes de la contre-culture. Marie, surtout, que le beau film *More* sur la déchéance d'un couple de drogués aux Baléares avait bouleversée, ne laisserait jamais la nuit tomber chez nous.

Pendant ce temps, Philippe continuait d'écrire l'histoire de la musique populaire contemporaine. Il enterra son bon vieux Louis Armstrong. Cette fois, la disparition procédait d'un phénomène plus naturel, mais le remplissait de tristesse tant Louis accompagnait sa vie. Mon père publia à cette occasion son plus important article au *Nouvel Observateur*, où il avait conservé une place et qu'il envisageait d'ailleurs de quitter. *Rock & Folk* lui prenait trop de temps, et batailler chaque semaine pour imposer dans le grand hebdomadaire sa rubrique jazz et rock le décourageait. Il essayait d'élargir la colonne qu'on lui accordait, mais n'y parvenait pas toujours. Heureusement, le roi de La Nouvelle-Orléans abattait les murs pour lui et en abattait de nombreux autres. Philippe avait signé un pacte avec le musicien. Il ne cesserait de raconter sa vie, à la presse, à la radio, puis un jour à la télévision.

Hendrix, Morrison, Armstrong... Qui d'autre maintenant ? La Faucheuse allait se servir même chez lui, emporter celui qui l'avait initié jadis au monde du roi Louis... Son père Rodolphe, comme la famille le redoutait depuis tant d'années, fut transporté d'urgence à l'hôpital. Les éclats de bombe près de son cerveau s'étaient réveillés, et une fièvre soudaine l'avait saisi. En se dressant dans son lit, aidé de l'infirmière, il poussa un ultime et violent soupir. Il avait cinquante-six ans. J'ignore quels étaient les rapports des deux amoureux d'Armstrong, éloignés ou proches, pudiques certainement. Philippe éprouva beaucoup de tristesse, mais il n'en parla pas. Issu d'une époque et d'une éducation où l'homme devait assumer seul ses tourments, il ne se plaignait jamais : « Prendre chaque épreuve comme une expérience », disait Rodolphe.

Jeanne gouverna désormais la famille. Reine brillante, peu commode, naturellement autoritaire, elle dirigeait son monde à la baguette. Sa force de caractère lui permit de surmonter son chagrin, mais la rendit aussi plus difficile à vivre. Elle s'enferma derrière les haies de sa maison de campagne, dans son univers de littérature classique, entre son piano et le jardinage. Levée à 6 heures du matin, elle s'imposait une cadence soutenue. Ses matinées obéissaient à un rythme de métronome. Elle s'occupait de ses fleurs, donnait à manger aux chats errants du voisinage, partait à la messe. Habillée avec soin et maquillée, elle conservait son allure de grande dame, refusant de se laisser aller à la solitude. Elle avait besoin d'échanger, appelait mon père dans la semaine et lui demandait l'heure de son arrivée, consciente que de sa réponse dépendrait la venue de ses autres fils. En présence de son aîné, elle se montrait plus détendue et calme, mais, dès qu'il s'absentait, elle passait sa mauvaise humeur sur les autres, ses petits-enfants, moi par exemple. Même Marie subissait sa souveraineté. Nos escapades bucoliques ne remplissaient pas toujours ma mère de joie. Elle ne se reposait pas, devait préparer les repas, se montrer, jusqu'au dimanche soir, disponible et enjouée, supporter les caprices et les manies de sa belle-mère. Adorant son mari, prête à tous les sacrifices, elle assumait comme elle pouvait, obligée de conserver un sourire permanent. Philippe, lui, ne se rendait pas vraiment compte de ces agacements, simplement content de voir la famille réunie.

Sans que mon père s'en aperçût tout de suite, la rue Chaptal devenait la destination préférée des jeunes gens en quête de gloire. Ils patientaient à la porte du bureau, tenant leurs textes d'une main tremblante. Les ventes commençaient à grimper, les médias citaient les unes du journal, débattaient des articles, s'empoignaient autour des positions de tel ou tel journaliste.

J'eus le temps de bien connaître toutes ces plumes sans jamais les rencontrer. Quand il rentrait le soir, Philippe nous faisait le portrait de ces aventuriers : le jeune éphèbe blond, issu d'une bonne famille, François Ducray, dont on disait qu'il possédait un château, un vignoble dans le Berry, et aimait Chateaubriand, renvoyé de toutes les écoles religieuses où son père avait essayé de le placer, avait découvert le rock derrière les murs d'une pension mariste, à Riom. Un autre décadent, Yves Adrien, fit son apparition au journal, sorte de long félin perdu dans ses rêves et parlant de lui à la troisième personne. Il se présenta à Dorian par ces mots : « Je suis le fantôme d'Yves Adrien. Il est indisponible pour l'instant. » De temps en temps, il se définirait comme l'« exécuteur testamentaire » de lui-même. Il avait juste 15 ans lorsque, au cours d'une errance à travers Paris, son regard s'arrêta : un kiosque affichait la photo d'un chanteur, en pull shetland, les mains sur les hanches. Il déchiffra le titre, *Rock & Folk*, l'acheta puis s'engouffra dans le métro, tellement absorbé par sa lecture qu'il en oublia sa station. Il décida de ne jamais écrire ailleurs que dans la revue de ses rêves et mettrait quatre années avant d'arriver rue Chaptal et de graver le petit escalier raide. Le courrier des lecteurs, le meilleur passage vers les colonnes du mensuel, venait juste de publier l'une de ses lettres, où il s'était amusé à noter les articles des journalistes, dont ceux de Dorian. « Son reportage sur Canned Heat était très vivant, sa mise au point sur les Stones, solide, constructive et judicieuse, l'analyse de Burdon fine et nuancée... Bravo monsieur Dorian... »

Vêtu d'une redingote, le cou enserré par un jabot, Yves Adrien traversait la rédaction avec son air éthéré, toujours perfectionniste. Il prenait soin d'effacer au correcteur blanc la moindre virgule qui ne lui convenait pas. Mon père craignait son esprit sardonique et ses fantaisies, l'œil fixé sur les ongles vernis du dandy. Le poète décida un jour de les couper et de porter des gants.

« Vous avez vu Yves Adrien ? »

Cette question fusait bien souvent. Mais non, le poète ne viendrait pas aujourd'hui. Philippe entendait sa voix au téléphone.

« Je... je ne peux pas venir. Je n'ai pas fini mon papier. Pardon, pardon ! Mais un nuage gris métal est passé devant mes fenêtres, m'a bloqué et m'a empêché de rédiger la conclusion. »

Mon père soupirait en haussant les épaules.

« Bien ! Nous attendrons ! »

Et la revue attendait que son prince daigne retrouver sa bonne étoile. Mais ses crises duraient parfois des mois.

Un jour, il revint avec un long article, « Je chante le rock électrique », dont le titre s'inspirait d'un livre de l'écrivain de science-fiction Ray Bradbury, *Je chante les corps électriques*. Il livra un texte que le magazine espérait voir devenir le manifeste de la jeunesse. Il y racontait le plaisir d'écouter de la musique, de descendre les autoroutes, la nuit, dans un vieux bus crachant du Chuck Berry.

« Les fins d'enfance en banlieue grisâtre relèvent de si petits conflits qu'elles nécessitent des références constantes au mythe qui sublimeront leur quotidien, les bijoux de Little Richard dans le port de Sidney, l'habit en cuir noir revêtu par Gene Vincent à la mort d'Eddie Cochran. Ainsi naissent les légendes, ces commodités exhumées quinze ans plus tard pour satisfaire la nostalgie d'une génération. »

À travers ce récit bientôt mythique et fondateur, il révélait ce qui poussait les inconnus de vingt ans, issus parfois des banlieues lointaines, à se rendre rue Chaptal en espérant se ménager un avenir.

Un jeune Havrais du nom de Philippe Garnier débarqua un matin. Il se promenait seul dans sa ville, plein de lassitude et les poches vides, condamné à reluquer les vitrines ou les kiosquiers, sans pouvoir rien s'offrir. Ses années au lycée l'avaient empli de morosité. Il lisait *Salut les copains*, écoutait Brassens et Ferré, avait découvert Bob Dylan grâce à un ami qui revenait de Londres. Pour assouvir sa passion musicale, il eut l'idée de travailler chez un disquaire, Crazy Little Thing, se gava de sons, de nouveautés, de discussions avec tous les clients de passage, jusqu'à recevoir en échange un mensuel dont il n'avait jamais entendu parler, *Rock & Folk*. Sa première réaction fut d'écrire pour se plaindre d'un article, puis il envoya de nombreuses lettres incendiaires et décida de « monter » à Paris afin de rencontrer la rédaction. Dorian le reçut et apaisa sa colère. « Au lieu de râler contre nous, écris toi-même ! » Cette collaboration amènerait Garnier à écrire pour *Libération* et à participer à de nombreux documentaires télévisés. Mon père en était fier, énervé cependant quand le quotidien de Serge July

annonçait : « De notre envoyé spécial, Philippe Garnier » alors qu'il était encore celui de *Rock & Folk*, qui payait une partie de son hébergement à Los Angeles.

Nous voulions, sans oser le dire, voir reconnu notre travail, et nous n'étions jamais rassasiés. L'histoire et l'ascension du magazine nous semblaient tellement incroyables. Mon père aimait nous raconter la détermination de ce garçon qui avait loué une chambre sordide en bas de Sunset Boulevard et entendait des coups de feu la nuit. Garnier s'imposa comme l'une des plus belles signatures du magazine, conservant – j'en ignore les raisons – un regard critique sur celui-ci et son équipe. Il dirait même au biographe du magazine, dans le livre *Génération Rock & Folk* : « Ce qui me déplaisait à *Rock & Folk*, c'était le côté boutiquier, le côté : "On reste là tant que ça dure, mais on n'y croit pas trop !" Koechlin m'a sidéré en me demandant un jour sur un ton très sérieux : "Toi, qui t'y connais, le rock va durer combien de temps ?" »

Plus tard, invité sur le plateau de Canal Plus, il se fendrait d'une réponse lapidaire à la courte présentation de l'animateur Philippe Gildas : « Vous avez débuté à *Rock & Folk* ? – Oui, lâcherait-il du bout des lèvres, on peut dire ça... » Il avait aussi déclaré à *Libération* que « la direction de *Rock & Folk* faisait en sorte que les journalistes ne se rencontrent pas pour les diviser et mieux régner ». En lisant l'interview, Marie avait blêmi. Je savais qu'un rien rayait le beau ciel bleu de son souvenir. Je lui pris le bras. « Maman, lui dis-je, les journalistes ont bien le droit de critiquer leur ancien employeur. Tu sais ce que c'est le travail, les malentendus... » Elle ne voulait pas l'entendre, triste de voir son idéal écorné. Je n'ai jamais voulu idéaliser mon père, effacer ses défauts, afin de ne pas le perdre définitivement dans mon souvenir. Mais Marie n'y parvenait pas. Ce « diviser pour mieux régner » la blessa tant qu'elle écrivit une lettre au journal.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je suis la veuve de Philippe Koechlin, l'un des fondateurs du magazine Rock & Folk. Je me permets de vous écrire, car j'ai été choquée des propos de Philippe Garnier selon lesquels « la direction faisait en sorte que les journalistes, le petit personnel, ne se rencontrent pas pour mieux les manipuler ». Ce mot de « direction » me semble totalement incongru, comme s'il s'agissait d'une multinationale avec des couloirs à n'en plus finir, des secrétaires, des dizaines de bureaux. Or, Rock & Folk était une petite entreprise familiale, on y entrait comme dans un moulin, et les journalistes pouvaient se rencontrer dans le petit bureau en haut de l'escalier ou

au restaurant de l'Annexe, en face du journal. Personne ne les aurait empêchés, ou ne se serait livré à des manipulations aussi machiavéliques. Je tenais, cher Monsieur, à rectifier des propos totalement faux.

Elle me la lut douze fois, mais finalement la trouva ridicule et ne l'envoya jamais. Qui la publierait ? Qui s'en soucierait ? Cette correspondance fantôme avec un rédacteur en chef l'avait cependant apaisée.

Le caractère ombrageux de Garnier ne m'empêchait pas d'adorer son style, reconnaissable au premier mot, à la manière de se mettre en scène, de rapporter les détails. Ma mère ne comprenait pas les références de ses textes. « Il faut être cultivé ! » disait-elle, incapable d'ouvrir ses magnifiques livres, *David Goodis, la vie en noir et blanc* ou *Caractères*, dans lequel il fait le portrait des trognes du cinéma américain, comme Jack Elam, ancien manager du Bel Air Hotel et expert-comptable, abonné aux rôles de tueurs bigleux dans les westerns – *Le train sifflera trois fois, Vera Cruz* –, le « strabisme le plus payant de la profession ».

J'adorais ce genre d'histoire que Garnier avait commencé à raconter dans *Rock & Folk*, y insufflant beaucoup de verve et d'humour. Il a fait connaître la littérature noire, James Crumley, David Goodis, Dashiell Hammett, et ses articles-fleuves dans *Libération* ont consacré sa splendide griffe. J'ai appris qu'il se heurtait à des résistances du côté du grand quotidien – même lui ! – et j'en ai éprouvé une certaine peine. À *Rock & Folk*, il avait foulé un tapis rouge. Qui écrirait désormais sur les seconds couteaux du cinéma hollywoodien dont les vies étaient parfois plus passionnantes que celles des stars ?

Ces morceaux de bravoure renforcèrent vite la réputation du journal et les fantasmes qui l'accompagnèrent. En franchissant la petite porte de la rue Chaptal, les candidats débarquaient, la tête pleine de rêves, de Hollywood, de Californie, de Swinging London... J'imagine que les ombres des Garnier, Dorian, « Burning Daylight », Yves Adrien, ne les rassuraient pas, tout comme la prestance des fondateurs du magazine. Ils pensaient voir des jeunes en blouson de cuir, avec leurs motos garées sur le trottoir, se représentaient des locaux empestant le haschisch. Mais ils n'auraient jamais cru rencontrer des hommes plus âgés, en veston-cravate, à l'apparence simplement bourgeoise.

Dorian occupait désormais le poste de rédacteur en chef sans en avoir le grade. Philippe lui avait confié cette tâche essentielle en toute liberté, abandonnant peu à peu l'écriture – sans doute reconnaissait-il aux autres un talent supérieur au sien – pour se consacrer à sa vraie passion, à l'esthétisme, aux arts graphiques. Il n'avait pas mis

longtemps à mettre en place cet équilibre délicat, renforçant le duo complémentaire qu'il formait avec Dorian, emprunté aux commissariats : le bon et le méchant. Philippe affichait son air bonhomme et décontracté, apaisait les conflits, alors que Dorian, en prince souverain, toisait les postulants, leur balançait des répliques cinglantes, infiniment admiré d'un côté pour ses portraits de musiciens, son style léché et ses visions, de l'autre, terriblement craint dans son rôle d'examineur. Il se moquait d'être aimé. Seule primait la qualité d'écriture. Il ne réclamait toujours aucun CV à l'entrée et encore moins de diplômes. Tout le monde avait sa chance. Dorian exigeait du style, une vraie personnalité. Sans doute la tâche qu'il se fixait était-elle facilitée par l'aura grandissante du magazine. Encore fallait-il repérer les talents ! Or, la sentinelle ne se trompait pas, il engagea ainsi l'écrivain Jean-Jacques Schuhl, alors très confidentiel. Les apprentis venus de nulle part devaient affronter la pénible épreuve de la lecture.

Dorian s'emparait de l'article, adressait un petit signe au « bon flic ». Aucun mot n'était prononcé entre eux deux, mais quand Philippe levait les yeux vers le postulant et disait : « Tu viens bouffer avec nous ? », le candidat savait qu'il faisait désormais partie de la famille.

Je devine le mal-être de ceux qui repartaient sans rien obtenir. Mon père ne m'a jamais donné de noms. Y en eut-il beaucoup ? Je croise encore des journalistes musicaux plus âgés dont certains m'assurent fièrement avoir connu Philippe et travaillé pour le magazine ! Je ne vérifie jamais. À quoi bon ? Leur collaboration pouvait se limiter à un vague article, une brève ou une photo.

La plupart m'ont parlé de l'« armoire magique », le coffre sacré où étaient gardés précieusement les disques. Les critiques chevronnés se servaient d'abord, et les moins expérimentés prenaient le reste. Dorian distribuait le trésor. De temps à autre, des journalistes se disputaient un même album. Quand Burning Daylight et François Ducray réclamèrent en même temps la nouvelle parution du grand groupe folk hippie Jefferson Airplane, Dorian, en souriant, jeta une pièce en l'air pour les départager.

Et la jeunesse, turbulente, utopiste, continuait de déferler. C'est ainsi qu'un jeune homme débarqua en fin de journée, vêtu d'un blouson de cuir. Il se nommait Philippe Manœuvre et avait lui aussi écrit, dans sa petite soupenote de la Bastille, une lettre vengeresse après un article qui s'était moqué de son groupe favori, les Stooges d'Iggy Pop. Il lisait *Rock & Folk* tous les mois et s'indignait presque toujours, mais continuait à dépenser ses maigres sous d'étudiant pour s'offrir son mensuel. Il avait découvert le magazine par hasard, à quinze ans,

en allant acheter, comme toutes les semaines, *Salut les copains*. Arrivé au kiosque, il avait aperçu un journal noir et rouge, avec ce titre sur la couverture : « La fin d'un Rolling Stone. Mick Jagger : Adieu Brian. »

En 1985, Manœuvre a troussé son histoire, *L'Enfant du rock*. L'autobiographie de celui qui se présente comme l'autre fils de Philippe m'aide à combler les vides que mon père a laissés. Je tiens ce vieux livre un peu jauni comme tous ceux qui figurent dans notre bibliothèque. Je pourrais rassembler en un recueil toutes les dédicaces amicales sur les ouvrages arrivés par le courrier de 9 heures : « À toi, Philippe, mon premier boss », « Pour toi, cher Philippe, à qui je dois ma belle aventure »...

Le récit de Manœuvre me donne un aperçu des sentiments d'un adolescent des années 1970 découvrant notre magazine. Il ne put détacher son regard de « cette couverture sombre, endeuillée, glacée, terrible de sobriété, avec sa photo de Jagger, crispé, et un médaillon noir et blanc montrant Brian Jones, si lointain, comme effacé déjà. » Il l'acheta, courut dans sa chambre, se jeta sur son lit. Il dévora les articles, « carrément brillants », puis retourna chez le marchand, prit un second exemplaire, désireux de le découper et d'accrocher au mur les photos des musiciens.

Dès lors, le journal guida ses pas. Porté par cette fougue juvénile qui ne le lâcherait jamais, il se fit engager comme stagiaire à RTL et n'eut de cesse que de rejoindre la route du rock. Elle commencerait à Bruxelles où jouaient les Rolling Stones. Il se rendit gare du Nord et prit le train, émerveillé de croiser en chemin de grands journalistes. Même *France-Soir* avait dépêché le romancier de *La Vallée des roses*, Lucien Bodard. « Cela avait excité tout le monde, écrira Manœuvre dans ses mémoires, et me semblait infiniment moins remarquable que le fait que *Rock & Folk* envoie François Ducray en personne ! Car dans les wagons, au hasard desquels je traînais le voyage durant, c'était encore et toujours *Rock & Folk* qu'on épluchait, qu'on commentait, qu'on critiquait. »

Le garçon envoya des missives rue Chaptal, appela la rédaction, discuta avec les responsables. Derrière ces voix inconnues à l'autre bout du fil, il imaginait le sable blanc de la Californie, des promenades en compagnie d'Iggy Pop ou de séductrices. Et le miracle se produisit. Le téléphone sonna. *Rock & Folk* lui commandait un article sur Lou Reed. Le chanteur new-yorkais se produisait à Paris, et Manœuvre fut chargé de rédiger la critique du concert. Une bouffée de plaisir l'envahit. La porte du journalisme s'ouvrait. Mais, le soir même, son amie Carole, jeune femme brune et gouailleuse qu'il adorait, le quitta et fit ses valises. Il resta planté au milieu de sa chambre de bonne, le

télégramme de *Rock & Folk* à la main, et son amour à l'entrée, froid et inaccessible. « C'est fini ! Tu ne me reverras plus ! » Il ne bougea pas. Comment écrirait-il l'article le plus important de sa vie, le cœur en charpie ? Le rédacteur en chef, Dorian, ne l'avait jamais vu et lui faisait confiance.

Chantre de la noirceur électrique, de l'opéra urbain, Lou Reed inspirait toutes les poésies, mêlait la littérature, *Les Chants de Maldoror* et le rock. Avec Lou, le jeune critique peut affûter ses dents de lait, y mêler son impétuosité à des analyses qui lui donnent l'illusion de la maturité. Manœuvre revint enchanté de la salle Pleyel, mais, à cause de sa déception amoureuse, il éprouva des difficultés à se concentrer. Il devait rendre son texte le lundi, travailla une partie de la nuit, et toute la journée du dimanche, incapable de formuler un récit cohérent, de discipliner ses phrases. Il jeta de nombreux brouillons, avant de parvenir à un résultat à peu près convaincant.

Il n'a jamais oublié son arrivée rue Chaptal, dont il fera le récit émouvant dans son livre. Triste, il redoutait de subir un nouvel échec. Il se rappelle avoir patienté sur le seuil. Ce jour-là, d'autres journalistes occupaient les locaux, il entendait des discussions, des querelles, des plaisanteries. « Et Lou Reed ! Où est Lou Reed ? » cria mon père, couvrant les autres voix. Manœuvre entra. Tenant sa feuille légèrement froissée, il se dirigea vers Philippe qui, d'un signe de tête, l'envoya voir l'homme aux cheveux longs et à l'air moqueur. D'une main mal assurée, le jeune postulant lui remit sa feuille et retint sa respiration. Dans un profond silence, Dorian attaqua la lecture. Manœuvre se sentit brusquement fébrile, dansa d'un pied sur l'autre. Dorian ramassa un stylo, ajouta une virgule, vira un verbe et murmura en tendant le papier à mon père : « Habile ! Ça passe ! »

L'apprenti n'en revenait pas et sauta de joie sur le trottoir.

« Critique de *Rock & Folk* ! J'y suis ! »

Je veux bien croire qu'il a gardé et encadré ce premier texte appelé « Lou Reed, la mort de l'ange noir », paru dans le numéro de juillet 1974. Mais, lorsqu'il revint rue Chaptal afin d'obtenir une deuxième commande, il se heurta à Dorian, froid, sec :

« Nous n'avons pas besoin d'un nouveau journaliste dans ton genre ! »

Un nœud serra sa gorge. Il ne comprenait pas, s'efforça de ravalier sa déception, prêt à combattre, à toucher son but, à se sauver de la dépression.

« Je vais passer mes vacances aux États-Unis, et je pense interviewer le groupe Blue Oyster Cult ! »

Dorian le dévisagea.

« Ah bon ? Eh bien, on va voir ! »

Il s'était radouci devant tant de détermination, bricola une fausse carte de presse au garçon et lui souhaita bon vent. Manœuvre parvint à rencontrer Blue Oyster Cult lors d'un concert avant leur envolée pour le Japon. La suite appartient à l'histoire. Mon père aima effectivement comme un deuxième fils ce jeune Rouletabille qui deviendrait le journaliste le plus célèbre de *Rock & Folk*.

J'ai replongé dans les belles reliures de *Rock & Folk* avec une crainte : que mes souvenirs ne correspondent pas à la réalité de textes peut-être vieillis, de découvrir que l'œuvre de mon père dont je suis si fier n'a plus beaucoup de valeur ou d'intérêt. Mais je n'ai pas été déçu. Je ne manque pas de relire Dorian. Sa rubrique « Hollywood » était une oasis de poésie :

« Tout là-haut, c'est une nuit de velours. Aucun souffle ne remue l'image noire du grand magnolia posée sur le gravier blanc. Un gramophone envoie des tangos à la lune immobile, dans leurs deux coupes, le champagne s'éteint d'oubli. Ils se tiennent debout sous la lumière argentée, les pieds dans leur ombre, un pli à la bouche. Loin, en contrebas, Hollywood noie son lait électrique dans le brouillard accroché aux collines. Froide et humide est la pierre de la balustrade, frêle rempart au dessin d'Italie qui sépare la terrasse du vide... Miss P ne bouge pas, abandonnée dans le parfum des arbres aux fleurs de sang... De nouveau, elle laisse tomber ses yeux dans le vide, sur les piscines lisses comme des miroirs... »

Je ne m'en lasse pas. Dorian aura toujours tourné autour de ses obsessions romantiques : la séduction, le champagne, les belles femmes mystérieuses...

Cette plongée dans notre histoire me comble à un tel point que les retours vers le présent me déplaisent.

J'ai quitté les heures glorieuses du journal de mon père et je me réveille au siècle suivant devant mon ordinateur, où s'étale le texte que j'écris pour le supplément culturel de *La Vie française*. Je m'ennuie. Plus je pense à l'aventure de mes aînés, plus la morosité de ma vie m'accable. J'ai certainement tendance à idéaliser notre magazine et l'époque. Mais puis-je faire autrement ?

Dehors, il pleut. Les gouttes glissent longuement sur la vitre.

Une sonnerie m'annonce qu'un courriel vient de chuter dans ma boîte. Je lis cette phrase :

« Adrien et moi souhaiterions te voir. Quelles sont tes possibilités ?

Bonne journée.

Je sais ce que cette phrase signifie. Adrien Rambard, tout frais directeur des rédactions, a entrepris de « rénover en profondeur » le journal, c'est-à-dire de changer les têtes, mettre ses propres alliés aux postes-clefs. Il a nommé Marie-Élisabeth Gerrard chef de service du supplément. Personne ne connaît cette fille, propulsée des soutes du groupe jusqu'à la lumière, et mes collègues semblent ignorer les raisons de sa soudaine promotion. Bien sûr, j'entends ici ou là d'inavouables chuchotements...

La première fois que j'ai vu cette fille, grande, plutôt jolie, chaussée de longues bottes, vêtue de daim, je lui ai trouvé de la grâce, de l'élégance, mais le charme s'est vite rompu. D'ailleurs, son attrait, sa séduction ont-ils ici de l'importance ? Nous devons obéir à ses injonctions. « La voix de son maître », la surnomment les journalistes haineux. Moi, je ne la déteste pas. Cela ne sert à rien, même si je la trouve parfois brutale.

Quant à Adrien Rambard, je n'ai jamais pu établir le contact avec cet homme austère, soigné de sa personne, à l'allure de bureaucrate, qui parle d'une voix atone, indifférent aux gens, à leur sensibilité, à leurs aptitudes, indifférent à tout, sauf à sa carrière. Contrairement à Marie-Élisabeth, nous savons comment Adrien est arrivé à ce poste. Il a épousé la fille du principal annonceur. J'ai appris que ce Niçois était arrivé en même temps que moi au journal, comme stagiaire. Le voilà maintenant numéro trois du groupe. Les rumeurs circulent, étourdissantes, assourdissantes, fatigantes... C'est pourquoi j'aime bien aller aux toilettes, le seul endroit où je n'entends rien. Mais quand je ressors, cela recommence : Adrien aurait eu la bonne habitude de rendre visite à tous les patrons successifs et de leur offrir des cadeaux. Son ascension rapide a multiplié le nombre de ses ennemis. L'autre jour, j'ai entendu une information sur une grande radio nationale : « Selon un sondage, énonçait le journaliste, les moustachus ont plus de chance d'obtenir des promotions que, dans l'ordre, les barbus et les rasés de près. » Tout me paraît clair maintenant : si j'avais su, je me serais laissé pousser la moustache. Mais je ne suis pas très poilu. À quoi tiennent les carrières !... J'ai l'impression que, avant, l'écriture, l'idée, le talent primaient l'apparence. Je ne dois plus y songer, mais vivre avec mon temps.

Y parviendrai-je ? Tous autant que nous sommes, dans les locaux de *La Vie française*, nous évoluons au milieu des souvenirs. Les jeunes essaient de tenir, et les vieux comptent leurs points de retraite. *La Vie française* autrefois méritait encore son nom. Les salles de rédaction, chaleureuses, grouillaient de monde. On y entendait des rires, des

débats, des disputes aussi. Mes voyages de presse m'amenaient à Los Angeles. Je descendais au prestigieux hôtel Marmont, où l'acteur John Belushi, le Blues Brother, fut trouvé mort d'une overdose. J'effectuais aussi de belles virées à Londres... La maison de disques Sony avait envoyé une mystérieuse invitation à quelques journalistes dûment choisis. Les reporters se présentèrent devant les Invalides, montèrent dans des bus et furent acheminés jusqu'à l'aéroport de Roissy. Là-bas les attendaient un Concorde et une hôtesse qui leur distribua des écouteurs, et hop ! un saut en plein soleil, au-dessus du Groenland, pour écouter le nouveau disque de Michael Jackson, *Invincible*, puis retour à la maison dans la matinée. Nous ne le savions pas encore, mais cette envolée à plusieurs dizaines de milliers de dollars fut à la fois le sommet et le crépuscule de nos folies. Je ne peux m'empêcher de penser que mon père et *Rock & Folk* avaient contribué à lancer ce « business ». J'ai toujours eu le sentiment que les années de grâce se termineraient un jour, que l'atterrissage serait douloureux. Je m'y suis préparé. Mais on ne se prépare jamais assez aux difficultés.

La Vie française a connu, comme le reste de la presse, une baisse drastique de ses ventes. Le supplément du jeudi, « Scènes parisiennes », et ses cinquante pages hebdomadaires de théâtre, concerts, livres, coûte cher. Lorsque le groupe a changé de main, nous avons tous pris conscience des difficultés de l'entreprise. Les mots « déficit », « pertes financières », obsèdent les esprits, les syndicats se sont alarmés de voir le consortium Mars and Co devenir actionnaire majoritaire. Un millionnaire russe y aurait injecté des fonds importants, mais nous n'avons pas essayé d'en savoir davantage. Puis, tout le monde s'est de nouveau assoupi, sans se rendre compte que les dirigeants débonnaires et conservateurs avaient fait place à des gestionnaires glacés.

Le groupe a déménagé dans l'ancien musée des Arts premiers, un bel et vaste immeuble de sept étages situé près du parc Monceau. Les journalistes ont emballé leurs affaires, partagés entre le soulagement d'abandonner un immeuble crasseux, aux murs lépreux, où les ascenseurs tombaient en panne, et la peur de l'avenir. Les ampoules pisseuses qui répandaient un éclairage soviétique ont fait place à des néons nucléaires. Les bureaux, ergonomiques, glissent sur le sol ; les portes changent de place et, un matin, vous vous heurtez à une cloison là où la veille s'étendait un couloir : derrière, dans sa cage en verre, travaille un rédacteur que l'on ne connaît pas. On démonte, on remonte, comme un jeu de Lego où sont « rangés » les confrères alignés comme en rangs d'oignons, devenus des guichetiers.

Forestier a profité du plan de départ. Nous ne lirons plus ses articles philosophiques, nous ne profiterons plus de son attention portée aux

mots et aux idées, aujourd'hui obsolète. Aspirais-je vraiment à m'asseoir dans son fauteuil et de me mettre au service du quotidien ? J'hésitais, n'ayant pas une folle envie d'écrire sur la « variététoche » française. De toute façon, Adrien Rambard ne m'a rien proposé. Et finalement, je viens d'apprendre qu'il a embauché l'un de mes anciens amis, Jean Duroy. Maupassant ne hante plus les couloirs, mais son personnage de *Bel-Ami* y est resté. Des rumeurs – encore elles – qu'il ne dément pas prêtent à ce Jean Duroy des liaisons avec des actrices et des chanteuses célèbres.

Ce garçon, de quinze ans mon cadet, avait commencé une collaboration discrète comme pigiste dans les journaux du groupe. Mais, rapidement, il demanda qu'on lui attribue un bureau et obtint satisfaction, menant l'existence d'un salarié sans en avoir le statut.

Il avait œuvré à la radio Rock-FM, où il traitait du rock anglais indépendant. Je le revois habillé de sa veste noire, avec sa belle chevelure blonde coulant sur ses épaules. Et je le retrouve complètement transformé, blanchi. En franchissant le seuil de *La Vie française*, il a adopté la cravate et pris dix ans. Les soucis, le loyer à payer... Évidemment, les factures, les traites l'ont rendu aussi dangereux qu'un loup. Fils de divorcés, il a été ballotté d'un côté à l'autre et a dû travailler jeune. Il n'a pas eu comme moi un couple de parents aimants, soudés, et un saint patron, *Rock & Folk*, qui nous a fait la vie facile.

Je me rappelle qu'à cette époque il se moquait de moi parce que je signalais dans un journal conservateur. Nous étions devenus amis. Il avait été, comme beaucoup, grand lecteur de notre magazine, et en apprenant ma parenté avec le fondateur, il avait été tout de suite admiratif et amical. Alors je suis surpris de le retrouver entre ces murs, si différent du camarade que j'ai connu et apprécié. Il me disait détester la variété française, et je viens de lire son article élogieux, rédigé sans le moindre état d'âme, sur Mireille Mathieu, qu'il ose comparer à Barbra Streisand. Les grosses ficelles ne l'effraient pas, et la direction s'en réjouit. Comment surnager au milieu d'un tel marécage ?

Adrien lui a demandé d'écrire dans tous les titres du groupe afin de rentabiliser au maximum son salaire. Il devra produire, pondre au kilomètre, usiner des mots. Le patron de la culture ne veut plus de critiques, mais des articles « objectifs ». Nous traduisons : impersonnels, sans âme ni emportements, sans prise de position, tout ce qui faisait le sel de journaux comme *Rock & Folk*, *Actuel* et les autres. Le supplément « scènes parisiennes » a changé. La page « livres » a été supprimée. Tout l'espace dévolu à la culture se réduit

pour laisser place à des informations people, à un carnet de bonnes adresses. Il faut pousser le lecteur à consommer. Acheter, acheter...

La photo d'un dandy satisfait s'étale en couverture. Il représente le « personnage « in » de la semaine ». Un texte de Marie-Élisabeth en brosse un portrait saisissant. L'homme « in » porte une veste brune, mange des biscottes et dîne chez Castel. J'ignore où elle est allée chercher ses informations, et je m'en moque. Adrien et elle ne cachent pas leur satisfaction, prétendent que la publicité et la vente par abonnement ont augmenté. Je regarde ainsi le journal se métamorphoser comme si un nouveau propriétaire hostile me virait d'un logement où je croyais être en sécurité.

Il est l'heure pour moi de me rendre à la convocation. Les gouttes de pluie continuent de serpenter lentement le long de la vitre. Je suis encore imprégné de la chaleureuse soirée jazz passée la veille en compagnie de ma mère et de nos amis.

Je me lève et longe les couloirs déserts. Je descends l'escalier, emprunte un autre corridor, traverse des bureaux vides et noirs, puis je m'arrête devant une porte. Je frappe :

« Entrez ! »

Adrien, assis derrière son bureau, feuillette un journal. À ses côtés, Marie-Élisabeth attend, bras croisés, bouche pincée. La jolie femme des débuts affiche maintenant un visage fermé et sévère. Je m'assieds, souris bêtement parce que je ne sais pas quelle attitude adopter. Le silence est censé m'impressionner ou me faire cogiter.

Adrien se redresse et m'annonce sur un ton paisible et coupant :

« J'ai décidé de réorganiser le journal. Je pense que tu es au courant. Je voudrais que tu me proposes des sujets pour les premières pages. J'ai besoin d'idées. »

Je réprime un soupir. Vais-je devoir moi aussi élire l'« homme *in* », trouver une idée people ? J'en suis incapable.

« Oui, mais j'ai été engagé comme journaliste musique. C'est ma compétence. »

Il me réplique d'un ton poli et froid :

« Cette époque est finie. Nous n'avons plus les moyens d'entretenir un spécialiste musique. Un journaliste doit savoir écrire sur tout. "Scènes parisiennes" n'est pas une rente. »

Une rente ! Être entretenu ! Pourquoi un tel mépris ? Comme si je volais l'argent que l'on me donne pour mon travail. La colère monte en moi, mais je me retiens.

« En rock, je n'ai pas besoin de toi. Nous avons maintenant Jean Duroy. »

Sait-il qu'il vient de me poignarder le cœur ? La musique, pour moi, n'est pas seulement un gagne-pain, mais représente le lien inaltérable qui me rattache à mon père, à son existence. Le rompre, c'est comme briser le fil de ma vie et de mes souvenirs.

« Tu feras désormais le jazz », propose Marie-Élisabeth.

Cette fois, je soupire vraiment.

« Le jazz ? Autant dire rien. Il y a un article par an sur le jazz. »

Adrien ne répond pas.

« Vous voulez me pousser dehors !

– Non ! Pas du tout ! C'est la réorganisation.

– Tous les journalistes de “scènes” sont logés à la même enseigne », coupe Marie-Élisabeth.

Ils m'ont condamné, comme si j'avais été nommé évêque de Partenia, ce diocèse disparu depuis 1500, situé quelque part en Algérie (mais dont personne ne connaît la localisation), où l'Église affecte ses religieux en disgrâce. Ce fut le cas de monseigneur Gaillot. Le jazz est mon Partenia.

Je vais essayer de tenir le plus longtemps possible, mais je sais pertinemment que je ne trouverai pas d'idées pour les pages magazines du journal et que, si j'en propose, ils se réserveront le droit me les refuser et auront beau jeu de me rappeler ensuite mon manque d'implication.

Je ne dis plus rien et me lève, ferme la porte, cachant difficilement ma peine et mon dépit. Une fois sorti, j'appelle Marie, comme toujours, obligée de supporter mes angoisses, tutelle permanente d'une existence que j'aurais aimée plus lumineuse. Et je prends conscience du rôle qu'elle occupa pendant toutes les années au cours desquelles mon père dirigea *Rock & Folk*. Je crois que ce soir-là je me suis réfugié dans mes belles reliures.

J'ai à nouveau quitté le présent vers ce passé où je me sens si bien, auprès de mon protecteur.

À force d'épier ses manies, je connaissais exactement son mode de classement des vinyles, peut-être même mieux que lui. Une fois, j'eus la permission de les lui emprunter. Et comme je devais prendre un tabouret pour atteindre les œuvres blues, je lui demandai :

« Mais pourquoi tu as mis le blues, Muddy Waters, John Lee Hooker, si haut ? J'ai du mal à les atteindre... »

Placer ces disques dans un endroit peu accessible signifiait qu'il écoutait moins souvent ces guitaristes et chanteurs originels à qui le jazz et le rock devaient tant. Il réfléchit et lâcha :

« Si j'ai mis le blues là, c'est parce que je tiens cette musique en très haute estime ! »

Il se moquait de moi, mais cette réponse me satisfait pleinement. Il m'appelait d'ailleurs toujours « Oh my baby », stigmatisant avec gentillesse ma passion pour le vieux blues rural.

J'ai déjà évoqué nos difficultés de communication et son peu d'intérêt pour les enfants. Marie l'avait chargé de m'enseigner quelques « trucs » sur la sexualité, il essaya, puis renonça et n'en parla plus jamais. En vérité, il exprimait son amour autrement en nous ouvrant la porte de son atelier. Il nous laissait y pénétrer, observer. Il nous livrait le secret de son œuvre. La musique et le magazine constituaient nos seuls points de rencontre.

J'ai vu ainsi pendant une vingtaine d'années toutes les unes du journal se monter, jouets en kit, collages poétiques, bien avant l'ère immatérielle et glacée de la PAO (« publication assistée par ordinateur »). Devant lui s'étaient un ou deux numéros de son magazine de référence, *Twen*. Je surprénais les conversations entre ma mère et lui, sur fond de jazz cool : « Regarde, ma chérie, les typos des titres de *Twen*. Du Compacta Bold corps 96. Une rigueur germanique ! » Je ne comprenais rien à ce charabia. Je me rappelle simplement la double magnifique avec le profil princier, dans un élégant grisé, de Faye Dunaway et ce titre à gauche : « Bye Bye Bonnie ».

« Je ressentais une joie physique à feuilleter le magazine », écrira-t-il dans ses lettres. Un germanophile lui apprit cependant que les textes n'étaient pas à la hauteur de la présentation. Mon père haussa les épaules : « Tant pis. Après tout, quand Sarah Vaughan chante un

standard, est-ce mieux de comprendre les paroles ? Les mensuels du monde entier subirent l'influence de *Twen*, et pas mal d'hebdomadaires – finies les pages montées à la va-comme-je-te-pousse, avec des photos par-ci par-là. J'en ai rencontré des graphistes en tout genre conservant précieusement leur collection comme la pierre philosophale. »

Il apprit que *Twen* ne marchait pas en Allemagne. La revue fut d'ailleurs rachetée, Willy Fleckhaus partit avec de bonnes indemnités, et le prestigieux magazine perdit de sa magie. C'est toujours ainsi. Le racolage avait remplacé la poésie, chassé la fraîcheur et la hauteur de vue. Bientôt, mon père ne le trouva plus dans les kiosques et se sentit un peu orphelin. Il découvrit plus tard une interview de Fleckhaus, qui évoquait le nombre d'or, ses recherches sur l'équilibre et les formes, où il déclare : « Un directeur artistique a le droit de foutre son poing sur la figure d'un mauvais photographe. » Philippe notera en bas de la marge : « Impressionnant ! » Willy se retira en Italie et mourut d'une crise cardiaque, au milieu des oliviers. Je relis souvent ce que mon père a écrit en guise d'hommage à son mentor, affirmant encore une fois l'espèce de quête à laquelle il s'adonna dès les premiers numéros de *Rock & Folk* :

« Pourra-t-on encore se lancer à la poursuite du Grand Agencement Sublime quand la télévision a pris tant de place, et depuis la mise en page sur écran ? Moules inamovibles que remplissent sans rêver des exécutants dûment contrôlés ? Ainsi, tous les journaux rebaptisés produits bénéficient d'une mise en page correcte, propre, uniforme, mais pas très palpitante. »

Il rêvait donc au « Grand Agencement Sublime ». Comme un chirurgien qui opère, il tirait de ses tiroirs sa trousse à outils : scotch, règle en fer calibrée, feutres aux mines fines, des tire-lignes aux manches jaunes, toutes sortes d'objets menus et précieux que ma sœur et moi n'avions pas le droit de toucher. Mais j'aimais surtout ces grandes feuilles de caractères qu'il décalquait avec soin afin de composer les titres. Si par hasard l'un de ses biens manquait à l'appel, il soupçonnait ses enfants et, en général, il n'avait pas tort. Marie s'efforçait de surveiller le temple.

Grâce à ce matériel, toujours en pyjama, il calculait la taille d'un blanc, le placement d'un titre. Je le voyais ensuite poser délicatement sur de grandes feuilles les photographies de Jean-Pierre Leloir, un autre homme de laboratoire, un artisan, qui me raconta avoir photographié un concert de Miles Davis en 1991. De retour chez lui, satisfait, il avait rangé les bobines, avant de partir sur un autre reportage. Quand le trompettiste mourut peu de temps après, notre ami regagna son studio et sortit les images de Miles, avec la curieuse

impression, au fur et à mesure que s'assemblaient, dans le bain d'acide acétique, les formes de son visage, de son instrument et de son corps, de ressusciter l'artiste disparu. « Tu vois, je n'aurais pas eu la même sensation avec le numérique », me dira-t-il.

Rock & Folk prenait ainsi vie chaque mois dans le soin et l'application de ses concepteurs.

Mon père, très exigeant, n'aurait pas toujours un regard tendre envers son propre travail. Il trouverait les premières années brouillonnes, les effets psychédéliques et bariolés inopportuns. Je me souviens d'un reportage de Philippe Garnier à New York. Il avait cru bon de préparer une belle ouverture, plaquant le texte au-dessus de gratte-ciel. C'était illisible. Il m'a souvent confié avoir eu envie de refaire des numéros entiers.

La critique d'un lecteur le confirma dans ses doutes. Celui-là ne manquait pas de culot, d'autant qu'il adressa au journal un échantillon de ses travaux :

Cher Monsieur,

J'achète Rock & Folk tous les mois, et je suis étonné devant la pauvreté visuelle de votre revue. C'est pourquoi je me permets de vous adresser quelques propositions pour compenser ces erreurs...

Mon père soupira : « Bon, les jeunes sont ainsi. » Pourtant, il apprécia les essais qui accompagnaient la lettre, il appela l'inconnu et prit rendez-vous avec lui. C'est ainsi que j'entendis parler d'un « artiste inouï », Jean-Jacques Mahuteau, fan de rock, de surf, amoureux des voyages, aussi volatil que l'air, parfois introuvable. Mon père aimerait beaucoup celui qu'il surnommerait le « lettreur fou ». Le garçon, discret, ne haussait jamais le ton. Il avait longtemps habité à la campagne, vivant de menus travaux comme repeindre les enseignes des commerçants de son village. Puis, il avait décidé de s'installer à Paris, s'était mis au service d'une agence de publicité où il se morfondait, rêvant de musique et d'esthétisme. Dans sa petite chambre, il avait décoré ses murs de pochettes de disques, avec une préférence pour celles du groupe new-yorkais Velvet Underground signées du magnifique designer Doug Johnson. La perspective d'entrer à *Rock & Folk* l'excitait. Et il était prêt à travailler dur.

Mon père s'amusa de l'expression intimidée du garçon dont le courrier avait pourtant montré une certaine arrogance, mais qui ne s'imaginait sans doute pas être appelé aussi vite.

« Vous pouvez me refaire le design du titre ? »

Mahuteau devrait vite prouver ses capacités, mais, à partir de

l'instant où il avait franchi le seuil du bureau de la rue Chaptal, il était prêt. Sautant de joie, il dévala l'escalier et disparut. Pendant une semaine, il travailla toutes les nuits, puis il revint un lundi et présenta une planche sur laquelle figuraient de massives lettres d'argent, dignes d'une enseigne de science-fiction.

Je ne sais plus combien de fois le nom de Mahuteau circula chez nous. Derrière chaque coup de pinceau se cachait cet orfèvre. Philippe avait déniché une perle. Cela l'embarrassait presque : « Comment le paierai-je à la hauteur de son formidable travail ? se demandait-il. Je ne lui donnerai jamais assez d'argent... » Mais, comme le journal naviguait bien au-delà des 150 000 exemplaires, il put accorder au génie ce qu'il méritait. Le jeune artiste ne s'arrêterait plus. Il ne se contentait pas de répondre aux demandes. Il s'agenouillait, déballait au sol des fonds qu'il avait imaginés pour les rubriques, un mur de carreaux en céramique avec des reflets, des ombres différentes. Mon père adorait. « Ce garçon devrait crouler sous les commandes. Pourquoi n'en a-t-il pas plus ? » s'étonnait-il devant nous. Mahuteau quitta son agence et se consacra entièrement au magazine.

Lorsque Philippe nous parlait de ses collaborateurs, le terme de « jeunesse » revenait sans cesse. Je finissais par m'identifier à eux, jusqu'à me demander si mon père n'avait pas d'autres fils. Peut-être étais-je un peu jaloux ? Ses employés, à peine plus âgés que moi (du moins, je me les représentais ainsi), me surpassaient par leur fantaisie.

« Je ne sais pas où est Mahuteau, s'inquiéta-t-il un jour. Il est reparti à la campagne. Je crois qu'il a des soucis familiaux. »

Il était témoin des vies sentimentales compliquées de ses journalistes. Beaucoup se rendaient rue Chaptal avec leurs bambins. « Combien d'enfants, dira Philippe à ma mère, amusé, avons-nous vus cramponnés à leur père, écarquillant les yeux devant notre mur tapissé de vieilles couvertures ? »

Grâce à l'apport de talents comme Mahuteau et à sa propre expérience, au fil des ans, Philippe répara ses erreurs, et finit par entraîner dans l'aventure tous ceux qu'il aimait. Un geste – décrocher le téléphone – suffisait. Magique. Il n'en revenait pas lui-même. Gotlib créa pour lui ce personnage de scout crétin amoureux de la pop culture, « Hamster Jovial ». Cet antihéros devint célèbre, et l'un de mes cousins se fit traiter à l'école de « Hamster Jovial », sans savoir que son oncle y était pour quelque chose. Mon père appela aussi une figure de *Pilote* qu'il admirait, Philippe Druillet, homme carré, à lunettes, chaussé de santiags, les doigts couverts de bagues, dont le calme apparent contrastait avec l'univers délirant de ses peintures psychédéliques. Il l'emmenait à l'Annexe, en face, et les deux hommes

partageaient des repas pantagruéliques en balançant de bonnes blagues. Au mois de juillet 1975, l'artiste donna à *Rock & Folk* l'une de ses plus belles couvertures : un tableau de Jimi Hendrix, saturé de couleurs rouges, orange. Depuis, l'original trône sur le mur du salon familial, symbole de nos années fastes.

Mon père publia en feuilleton son œuvre maîtresse, *La Nuit*. Je revois les grandes planches dessinées, étalées sur la table de la salle à manger, qui montraient des formes sauriennes, pleines de griffes. Un drôle de film défilait devant moi, dépeignant une humanité apocalyptique et sans espoir.

Tous ces gens festoyaient gaiement chez nous. Les soirées se prolongeaient tard, et je me couchais en entendant les cris et les rires de Druliet, de Gotlib, de Claire Bretecher, de Gir.

Pendant toute ma jeunesse, l'appartement fut mon château de conte de fées. Je faisais croire à mes camarades de classe qu'il s'y déroulait des choses extraordinaires, et des amis, curieux, me raccompagnaient jusqu'à ma porte, la franchissaient et ne voulaient plus repartir.

« C'est là où ils sont ? »

– Qui ? »

– Les grands chanteurs du journal de ton père. Ils viennent là ? »

Non, David Bowie ne prenait pas de collation en haut. Et pourtant, j'en rêvais.

« Tu m'invites ? »

– Pas maintenant ! répondais-je.

– Pourquoi pas maintenant...

– Écoute ! Je dois te laisser. C'est le jour où *il* arrive.

– Qui ça, il ? »

Je souriais et m'engouffrais sous la porte cochère. Mes amis ne pouvaient pas comprendre. « Qui ça, *il* ? *Rock & Folk*, tiens ! » Je me souviens des jours où mon père revenait avec un exemplaire, sorti tout chaud du four de l'imprimerie. La cathédrale transparente et fragile dont j'avais suivi la construction était devenue un beau magazine de papier glacé, épais, riche de sa bonne santé. Le rituel ne changeait pas. Nous n'avions pas le droit d'y toucher avant lui, règle tacite que ma mère se chargeait de faire respecter. Elle-même devait cesser toute occupation. Nous avions également interdiction de « dire n'importe quoi » (traduction : qu'on ne s'avise pas de proférer une once de réserve, de critique ou de plaisanterie).

La messe pouvait commencer. Il déposait l'« œuvre » avec douceur sur la grande table de la salle à manger, contemplait la couverture, puis se mettait à tourner les pages lentement, délicatement, comme s'il craignait d'en faire tomber les photos, de déranger le bel ordre harmonieux. Parfois, il se figeait, le doigt en l'air. Un détail venait de l'arrêter, de le réjouir ou de le chiffonner.

Le salon était plongé dans un silence pesant et inquiet. Nous avions tous l'œil rivé sur lui, guettant ses réactions. Était-il satisfait du résultat ? Une couleur un peu baveuse, un relief massacré lui gâchaient la vie.

Au début des années 1970, à part ma mère, qui explorait jusqu'à la moitié du magazine, aucun de nous ne se plongeait dans *Rock & Folk*. Même si je ne ratais pas son élaboration, je trouvais les textes ardues. Il espérait que nous finirions par le lire et l'aimer.

La « cérémonie du numéro », comme on l'appelait, était certainement une manière de nous envoyer un message : « Vous n'en avez pas conscience, mais mon travail n'est pas mal du tout ! » Il chérissait son magazine, peut-être même plus que nous. Un jour, il entra dans ma chambre et m'invita à le suivre jusqu'au cœur de son sanctuaire. « Tu veux me rédiger un texte ? » Je devais avoir onze ans. Il avait besoin d'une écriture enfantine pour créer un effet de mise en page. Il me tendit une feuille et me dicta quelques phrases. Fier et tremblant, avec une attention comme je n'en avais jamais fournie en classe, je m'efforçai de dessiner les plus belles lettres du monde. Quand j'eus fini, il s'empara du papier et secoua la tête. « C'est bien ! Bravo ! » J'étais heureux. Mais, avant même que j'aie pu savourer ma joie, il me prit le stylo à encre des mains, le dévissa et pressa la cartouche pour consteller mon texte de grosses gouttes noires. Je n'avais pas, me dit-il, fait assez de saletés comme un enfant, selon ses clichés (ou peut-être ses souvenirs personnels), doit normalement en laisser. Je signale donc à l'attention des collectionneurs et archivistes que ma « cochonnerie » figure dans l'un des numéros de l'épopée.

Il ne nous forçait heureusement pas à lire le journal. Nous n'avions pas interrogation écrite à la fin du mois. Mais si j'étais venu lui parler du dernier texte de Dorian sur Led Zeppelin, sa journée aurait été illuminée. Il craignait davantage que nous nous intéressions au concurrent, *Best*, plus accessible. Il n'aimait pas sa maquette à l'emporte-pièce, ses articles basiques et simplement informatifs.

Nous n'avions pas intérêt à trouver l'*autre* « intéressant ». Une paire de baffes ? Privés de dessert ? Nous en plaisantions, et il riait. Mais, à l'extérieur de notre cocon familial, la concurrence n'incitait pas aux bons mots. Elle faisait rage. Je crois que, au temps de leur gloire, les

représentants des deux magazines ne se parlaient pas. Philippe redoutait aussi l'injustice de certaines réflexions, comme, par exemple : « Ta revue est trop luxueuse. Crois-tu que le rock mérite tous ces égards ? »

Il n'avait pas perdu l'espoir d'inviter Daniel Filipacchi et Frank Ténot, peut-être pour leur vendre *Rock & Folk* ou leur soumettre un autre projet. Comment les recevrait-il dans un lieu certes chaleureux mais sans style défini ? Philippe aurait bien aimé « maquetter » notre appartement à son goût, se désolant de ne pas disposer du même pouvoir rue de Siam. Il ne serait jamais réellement satisfait de la décoration de notre grand salon, qu'il estimait trop encombré de « vieilles choses ». Il devait toujours supporter la vue de l'antique meuble d'une tante décédée et ne cessait de remettre ses projets de grands dîners. Jean-Louis Dumas, devenu président d'Hermès, et qui habitait un somptueux appartement avec terrasse du côté des Invalides, proposa à mon père de mettre à sa disposition son palais pour inviter les deux influents patrons de presse. À quoi bon tricher ?...

Depuis l'âge de treize ans, je suivais ma scolarité dans un ancien lycée de filles du XVII^e arrondissement. Dès les premiers mois, un ennui poisseux m'avait englué et ne m'avait plus lâché. Assis au dernier rang, entouré de chaises vides, je grandissais médiocrement. Quand la sonnerie retentissait, je restais seul dans un coin de la cour, hésitant à me mêler aux autres. Mes rares tentatives se heurtaient à un rempart invisible. Les filles me regardaient, puis se regardaient, étouffaient des ricanements, et je me demandais pourquoi mes propos avaient provoqué leurs moqueries.

Heureusement, je ne me rendais jamais seul aux cours. L'Idole m'accompagnait. Je m'accrochais à elle comme un perdu, et j'attendais toujours le moment de révéler mon secret. *Mon père dirige le célèbre Rock & Folk !*

Je supposais que les professeurs l'avaient peut-être appris. Quelques signes me permettaient d'y croire, comme le jour où une enseignante cita, en plein cours, un chanteur de bluettes, Dave, et m'adressa un sourire gêné. La scène amusa mes camarades, qui s'adoucirent et m'intégrèrent à leur cercle. Je n'étais pas un meilleur compagnon que la veille, mais la béquille du journal me permettait d'accéder à une certaine popularité, quoique imméritée. Je prenais tout ce que je pouvais afin de supporter ma jeunesse incertaine.

Ma fierté, parfois, se retournait contre moi. Je n'ai pas oublié un fastidieux cours de solfège. Le professeur de musique, une femme d'un certain âge au visage sec et austère, lasse du brouhaha et de notre manque d'attention, cessa de parler de Vivaldi et souhaita nous distraire.

« Je sais que certains d'entre vous préfèrent le rock. »

Elle gagna son piano au fond de la classe et se mit à jouer un morceau avec une belle énergie : *Johnny B. Goode*. Je connaissais cet air, que j'avais vaguement entendu, et, sûr de ma réponse, j'assénai : « Ah, c'est *Be Bop A Lula !* » Je revois toutes les élèves, en un mouvement collectif, se tourner vers moi, y compris celles à qui j'avais fait des grâces toute l'année sans parvenir à quoi que ce soit, et crier :

« Noooooon ! C'est *Johnny B. Goode*. »

J'insistai.

« Je vous dis que c'est *Be Bop A Lula* !

– Noooooon ! C'est *Johnny B. Goode*. »

J'affectai finalement de sourire et j'entendis : « Il n'y connaît rien ! »
Je fis semblant d'avoir plaisanté.

Ma sœur vécut une mésaventure du même genre, sur l'antenne de France-Inter, où elle effectuait un stage. L'animateur lui avait demandé : « On va écouter Chuck Berry... Et, Sophie, vous qui connaissez bien le rock, Chuck, il est de quelle couleur déjà ?... » Il ne voulait pas la piéger, mais orchestrer un marivaudage. Seulement, surprise, mon aînée, intimidée, ne sut pas quoi répondre, hésita... Elle laissa planer un silence qui produisit un mauvais effet. En rock des années 1950, nous n'étions pas vraiment au point, et nos « trous de mémoire » nous valaient de vertes réprimandes. Mon père était vexé que les enfants du patron de *Rock & Folk* aient l'air d'ignares. « Enfin, vous ne savez pas ça ! C'est incroyable ! »

Oui, *je ne savais pas ça* ! J'avais pourtant commencé à lire péniblement le magazine. Je flottais entre les lubies propres à mon âge, mais l'envie d'écrire avait survécu à mes mues. À force de jouer les envoyés spéciaux du magazine au lycée, je finis par balancer pendant l'un des déjeuners familiaux : « Je veux être critique rock ! » D'après les récits de mon père, je trouvais que ce métier avait une classe folle. Je m'imaginais en cuir, entouré de minettes, sur des plages solaires.

Je revois Philippe, s'apprêtant à couper le rôti, le couteau en l'air.

« Ah oui... tu veux être *rock critic* ? Mais tu n'y connais rien. Il faut connaître le rock. Tu ne lis même pas le journal.

– Mais si ! Je connais ! J'ai lu le dernier numéro... Enfin, je suis en train de le lire...

– Mais non, tu ne connais pas ! »

Je réfléchissais à une réponse quand il me regarda fixement :

« Ah bon, tu connais ? Alors, qui est le leader de King Crimson ? »

Un vrai coup de grâce. Je cherchai du secours du côté de ma mère qui prit l'air désolé et m'adressa un sourire affectueux.

« Ben... je ne sais pas.

– Robert Fripp ! » lança-t-il sur un ton triomphant.

Ce jour-là, je crois que j'ai détesté mon père. J'avais tellement l'impression qu'il ne me témoignait aucune tendresse, qu'il préférerait ses journalistes à ses enfants ennuyeux et encombrants. Formuler cette

ambition était peut-être une manière de me rapprocher de lui. Mais, bien des années après, je sais qu'il avait raison de se montrer aussi cassant et désagréable. Son travail n'était pas un jouet ni une marotte.

Une heure plus tard, je me précipitai sur un dictionnaire du rock et lus la biographie de King Crimson, ce grand groupe anglais de rock progressif, à mi-chemin du jazz-rock et de la pop. La pochette de leur album *In The Court of The Crimson King* – un visage monstrueux aux yeux terrifiés ouvre grand la bouche, laissant apparaître le fond de sa gorge – m'effrayait.

Le lendemain, j'achetai une radiocassette et frappai à sa porte. « Je voudrais enregistrer des disques. Qu'est-ce que tu me conseilles ? » Son visage s'éclaira. J'entends encore son « Ah ! » de satisfaction. Il quitta ses maquettes, se dirigea vers la « montagne magique » et tira l'album intitulé *13*, un *best of* des Doors, sorti en 1970. Je contemplai la pochette avec le visage de Morrison, archange magnifique comme immergé sous l'eau. Quelque chose de morbide et de glacé émanait de ce mort. À partir de ce moment-là, des chansons comme *People Are Strange*, *The Crystal Ship* et *Love Me Two Times* tournèrent, tournèrent, répandirent leur liturgie, devinrent bientôt ma seule religion. J'étais désormais aussi fan du grand groupe que mon père.

Il me prêta un disque d'Otis Redding qu'il avait en double. Je naviguais entre la banquise lunaire de l'un et la chaleur dorée de l'autre.

Il me restait cependant beaucoup de travail pour rattraper le temps perdu. Mon père se tenait prêt à m'accueillir, sans me faciliter la tâche ni forcer mes désirs. Je me dis avec le recul que j'aurais pu devenir le plus jeune critique rock de France, entrer dans le *Guinness Book of Records*, un peu comme le héros de ce film, *Presque célèbre*, où un adolescent suit des groupes en tournée pour le mensuel *Rolling Stone*. Mais refaire l'histoire ne sert à rien. En fin de compte, ma seule contribution serait cette cochonnerie constellée de taches sur un coin du journal. Après tout, pourquoi aurais-je travaillé si tôt ? Ma situation de *fil*s de comblait mes rêves. Et j'attendais toujours trop du magazine.

Tout en me déniaient le droit de porter le blason de critique rock, mon père ne se doutait pas de l'usage que je faisais de son œuvre.

J'aimais une fille au visage diaphane. Je n'étais pas le seul, tous les garçons se disputaient le privilège de suivre les cours à côté d'elle. Mais elle ne paraissait pas vraiment s'intéresser à nous ou peut-être masquait-elle ses affections (c'est ce que tout adolescent frustré essaie de croire). Elle venait d'un milieu modeste, comme on disait, fille de

gardienne d'immeuble du XVII^e arrondissement, une condition qui, dans cet établissement bon chic bon genre, suscitait des commentaires pleins de bons sentiments. Si j'avais été élevé avec l'idée du prestige de ma classe bourgeoise, je ne m'en serais jamais servi pour l'impressionner, alors que d'autres ne se privaient pas d'exploiter ce qu'ils croyaient être leur supériorité sociale, même inconsciemment. En revanche, je brûlais de mettre en avant, encore une fois, l'Idole. Je ne doutais pas que son pouvoir m'aiderait à la conquérir et à vaincre mes rivaux. Je pensais à ce personnage malingre d'une aventure de Spirou et Fantasio, *Il y a un sorcier à Champignac*, qui boit un breuvage le dotant d'une force surhumaine. *Rock & Folk* était mon elixir.

L'occasion me fut donnée de tester ma potion magique. Notre bien aimée tomba malade. Nous n'avons jamais su de quel mal elle souffrait, mais elle fut absente pendant deux mois. Et je me rendis compte qu'elle était assez populaire, même auprès des autres filles, à cause de sa gentillesse, de son habitude de venir en aide aux élèves moins doués. Les enseignants évitèrent de nous en dire trop, de peur de nous bouleverser. Monsieur Briard, un homme d'âge avancé, toujours habillé d'une veste marron, souriant (ce qui était assez rare dans cette école), nous annonça un jour son retour :

« Eleanor revient. Elle a beaucoup souffert. C'est une élève vraiment bien, et je sais que vous l'appréciez. Je vous propose donc que nous lui faisons un cadeau. Qu'est-ce qu'on pourrait lui offrir, à votre avis ? »

J'aurais pu essayer de dire quelque chose, mais je ne savais pas quoi, car je n'avais jamais pris la peine de discuter sérieusement avec elle, sinon pour essayer de l'épater. J'entendis une fille lâcher : « Elle adore Elvis Presley ! »

Cette information me remplit de plaisir, accrut l'amour que je lui portais. Quelle sacrée fille ! Pourtant, je n'avais qu'une idée très vague d'Elvis Presley, ce chanteur obèse et vulgaire. Mon père l'avait détesté, et moi, je l'ignorais. L'amie acheta un album de ses « meilleurs morceaux ». Des élèves avaient apporté des bouteilles de Coca. Eleanor n'était pas encore arrivée, mais le professeur révéla qu'il allait désigner un garçon pour lui offrir le 33-tours. J'étais sûr que je serais l'élu. Il ne pouvait offrir ce rôle qu'au fils du fondateur de *Rock & Folk*. Je m'avançai, le cœur battant, les mains moites à l'idée de cette responsabilité. Je regrettais déjà ce privilège, craignant de rougir et de trahir mes sentiments. Monsieur Briard s'approcha, passa presque sans me voir et tendit l'objet à l'un de mes camarades, juste à côté de moi, un nommé Armand. Je me suis arrêté de respirer, j'avais chaud, je bouillais de colère et de jalousie. Quand Eleanor apparut, si belle malgré une légère pâleur, elle me jeta un regard rapide et se planta au

milieu du cercle, elle ne savait pas quoi faire de ses mains, et ses yeux erraient dans le vague. Nous étions tous gênés, et mon imbécile d'ami en premier. Il s'avança, cramoisi, lui remit le disque en bredouillant et l'embrassa sur les joues. Elle rougit et baissa la tête, mal à l'aise. Je vis mon camarade s'éloigner, soulagé de mettre un terme à cette épreuve. Je le maudis d'avoir gâché un moment pareil, persuadé que j'aurais été meilleur.

Je n'ai jamais renoncé à Eleanor pendant les quelques années où je l'ai côtoyée. J'étais certain que la force du magazine, toujours avec moi, finirait par être irrésistible et par la convaincre de m'aimer.

J'ai fait un drôle de rêve la nuit dernière. J'embarquais sur un bateau à destination d'une île, perdue en plein milieu du Pacifique, et dont le nom était Jazz, un bout de terre isolé, peu fréquenté, parfois aride. Une bande de sable presque blanc borde l'eau claire. Je saute dans l'eau, le sol me brûle la plante des pieds. Le capitaine me dit au revoir, jurant qu'il repassera, mais sans pouvoir me préciser le jour. Son bateau disparaît au large. Silence... Je suis frappé par le vide, la chaleur. Aucun souffle d'air. L'île est couverte de troncs calcinés. Je marche, pénétrant à l'intérieur des terres, sans croiser âme qui vive, manque de trébucher sur des ossements à demi enterrés, fais craquer des branches mortes. La sueur dégouline le long de mon dos. Au bout d'une heure épuisante, les pieds endoloris, assoiffé, j'atteins un petit village, composé de quelques tentes face à l'infini bleu. J'ai traversé l'île. L'un des petits chapiteaux de toile porte l'inscription : *Jazz Hot*. Le tissu flotte sous la brise, déchiré.

Au milieu, des hommes d'un certain âge sont assis en cercle. Ils se présentent : Jacques Demêtre, l'auteur de *Voyage au pays du blues*, Kurt Mohr et Demetre Ioakimidis. En me voyant, ils se lèvent, me sourient, heureux de ma visite, et m'invitent à m'asseoir. Ils me montrent une chaise plantée dans le sable.

« C'est celle que ton père occupait autrefois ! me dit Demêtre. Nous l'aimions beaucoup, et puis il est parti. Un bateau a accosté sur l'île, et il a embarqué. Nous ne l'avons plus revu. »

Je m'assois, fixant la place vide où se tenait Philippe quelques décennies plus tôt. Kurt m'emmène à l'intérieur de la tente et me désigne son petit bureau en désordre. « Il regardait souvent au large, pensif ! Voici même un article tapé sur sa vieille machine avec ses corrections à la main. »

Je reconnais son écriture. Quand je ressors, j'entends la voix de Ioakimidis :

« Il a préféré quitter notre petite île Jazz. Il devait trouver que c'était trop calme ou pas assez confortable. Il est allé sur la grande île du Rock avec des casinos, des banques, des commerces luxueux. C'est son choix, mais nous le regrettons. Et toi, son fils, pourquoi viens-tu nous voir ? »

Je souris.

« Mon journal m'a envoyé en exil ici. Sur l'île Jazz. Je ne sais pas combien de temps j'y resterai. Mais je crains que ce soit mon ultime destination, avant un exil encore plus lointain. »

Le Pacifique s'étend, immobile, sous un ciel de métal. Demêtré s'arrache à son siège, se lève et prend une bouteille d'eau dans une glacière, puis contemple longuement l'océan, au loin.

« Tu es le premier qui passe depuis des mois. Les gens ont oublié le chemin. Il n'y a plus rien à faire... »

Puis il se rassoit en soupirant.

« Tu as des nouvelles de lui ? Tu crois qu'il reviendra ? me demande-t-il, plein d'espoir.

– Mon père ? Oui, il reviendra, je vous le promets. Et on parlera beaucoup de jazz. Il n'a pas oublié le chemin. »

Je me dirige vers l'auvent, à l'ombre, et m'allonge, conscient que le temps, sur cette île étroite, me semblera interminable.

Je me réveille et consulte l'heure. 5 heures. Dehors, il fait nuit. Je n'arrive pas à me débarrasser de ce rêve étrange. Aujourd'hui, je me rendrai tôt au journal. Le grand patron a convoqué toutes les rédactions pour nous informer des études de marché. Je redoute cette journée après la décision d'Adrien de me renvoyer dans le monde du jazz, je transporte déjà mon île avec moi, mon exil intérieur.

Comme prévu, la quantité et la longueur de mes contributions ont diminué. Ma collègue et chef essaie de me défendre, de me commander des articles, mais chaque fois nous sommes convoqués. Emma doit céder et m'abandonner, au milieu de l'océan. Je ne quitterai pas de sitôt Sainte-Hélène.

Je gagne la vaste salle où un écran a été monté. Je m'installe, à l'écart. Nous attendons, sans rien dire, le patron de *La Vie française* passe devant moi. Jusqu'à présent, je ne connaissais de lui que sa forte respiration et ses pas lourds dans les escaliers, le déplacement d'un homme au souffle court, mais je ne l'avais jamais vu. Pourtant, je suis déjà fatigué de toutes les histoires à son propos. Il a grandi en Russie, s'est enrichi on ne sait trop comment, ne lit pas de livres, ne va ni au théâtre ni au cinéma. Mais il connaît tout de la télévision et des « people ». Il entre dans la pièce et salue l'auditoire. Sa grande taille, sa carrure nous écrasent. Je repère en haut de sa veste un petit ruban rouge. Une décoration. Il prend place au bout de la longue table, s'effondre péniblement sur une chaise, entouré de ses lieutenants,

promène ses petits yeux froids un peu partout, mais sans réellement voir les gens.

Les dirigeants de *La Vie française* ont dépêché des enquêteurs devant les kiosques pour demander aux lecteurs de classer par ordre de préférence les rubriques du supplément, et nous allons connaître le verdict. J'aperçois le comptable au visage parfaitement glacé. L'homme s'installe avec ses dossiers, qu'il ouvre méticuleusement, et s'apprête à nous asséner sa logique commerciale implacable. Je remarque, face à moi, une place vide. Le couperet a déjà tranché une tête. La journaliste qui s'occupe de la rubrique « enfants » n'est pas venue, et elle ne viendra plus. Les lecteurs ont choisi : ils n'ont cure des bambins et ont condamné ainsi les deux pages hebdomadaires. Par ici la sortie ! J'aperçois une autre chaise vide, celle du critique gastronomique, viré parce qu'il était trop vieux ; à côté se dresse ce petit bout de femme de cinquante-huit ans, Virgilia, le visage cerné, pâle et silencieuse. On lui a proposé de partir, mais elle a refusé. Célibataire, sans enfant, elle s'accroche au journal, qui est toute sa vie...

Le directeur nous parle du supplément qu'il ne compte pas supprimer, et pourtant, nous savons que la pagination sera réduite. « Nous devons faire en sorte que le lecteur ne s'en aperçoive pas », nous dit-il avant de quitter son fauteuil.

J'ai toujours en mémoire la beauté flamboyante des musiciens du Pink Floyd, au centre d'un cirque, à Pompéi, leurs corps d'éphèbes christiques dressés sous une chaude lumière, devant les colonnes ocre. Le film symbolise la splendeur de leur jeunesse qui se glorifiait du côté de l'Antiquité. En le voyant, mes parents s'étaient dit qu'ils feraient aussi leur pèlerinage historique, mais ils choisirent la Grèce. Ce fut, pendant l'été 1976, leurs premières longues vacances. Il fit très chaud. Marie a encadré dans son salon une superbe photo de mon père, minuscule, au centre de l'amphithéâtre d'Épidaure. Quand je me suis rendu au même endroit, j'ai croisé une foule dense, des touristes venus de tous les coins du monde, des groupes d'enfants, de nombreuses familles. Mais, sur l'image prise depuis les hauteurs, Philippe semble être l'unique visiteur, dans un dédale de vieilles pierres, en plein soleil, bras levés vers le ciel comme s'il invoquait les esprits de la Grèce ancienne. Assise en bas, sous l'une des larges et hautes marches, de dos, une femme, habillée de jaune, le regarde, Yvette, la maîtresse de son associé Baudelet, décédée elle aussi. Je les observe, tous deux réunis dans leur paradis éternel.

Mes parents poursuivirent leur villégiature à Préfailles une petite station balnéaire française, à l'ouest. Profitant de la température africaine, ils se baignèrent à minuit. L'eau était claire, et leurs peaux semblaient transparentes, irradiées d'une lumière blanche. Ils sortirent sans s'essuyer, s'allongèrent sur le sable et contemplèrent les étoiles. Âgés de trente-huit ans, ils avaient l'impression de dominer le monde. Mon père savoura pleinement ces moments de repos. Il se moquait pourtant des vacances, et la longue disponibilité qu'il nous offrit cette année-là fut exceptionnelle. Car, les saisons suivantes, il reprit son rythme habituel. Il ne partait jamais avec nous, préférant rester à Paris pour concevoir son journal. Imaginer *Rock & Folk* le passionnait davantage que paresser au bord d'un rivage breton. En son absence, je m'ennuyais un peu. Là-bas non plus, je n'avais pas d'amis. Les ados que je retrouvais tous les mois d'août parlaient de bateaux à voiles et de pêche. Leurs conversations ne m'intéressaient pas, et la passion de l'Atlantique me laissait froid au sens littéral du terme.

J'étais heureux, bien sûr, avec Marie. Des liens très forts nous unissaient, mais le tenant du savoir rock, la star me manquait. Et j'attendais son arrivée, avec impatience. Je savais qu'il venait pour nous faire plaisir. D'ailleurs, au début, il paraissait absent, téléphonait

à la rédaction, puis, lentement, se détendait. L'ambiance changeait et nous nous sentions brusquement moins seuls. Des amis nous rendaient visite et, d'un coup, mes grands-parents, ma mère, ma sœur et moi étions entourés.

Mais, après une semaine de repos presque forcé, il commençait à trépigner. Curieusement, mes souvenirs notables de Préfailles sont liés à ses passages, même fugaces. Je me souviens particulièrement du mois d'août 1977. Nous jouions au tennis sur les courts du village quand une voix, derrière le grillage, annonça à mon père la mort d'Elvis Presley. Le corps du chanteur avait été retrouvé sans vie au pied de sa baignoire en or de Graceland. Son pantalon de pyjama ambré était baissé jusqu'aux chevilles et sa tête baignait dans une flaque de vomi. Il avait expiré de fatigue, saturé de médicaments.

Philippe lâcha sa raquette et partit presque en courant vers l'hôtel. Je crois que le porteur de la mauvaise nouvelle était mon grand-père maternel, cet homme bon et droit, pour qui Presley ne devait pas signifier grand-chose. Mais toute la famille vivait au rythme du rock et du magazine, et André avait certainement jugé urgent d'informer son gendre. Mes cousins s'en souviennent encore. « Et il est parti ! », me disent-ils toujours étonnés. Effectivement, mon père remplit sa valise et prit le train en direction de Paris. J'aurais tant aimé l'accompagner, sentant en lui une angoisse mêlée d'excitation, drôles de sentiments en vérité que seul le journalisme provoque. J'avais quinze ans et je n'avais toujours pas une idée précise de l'importance d'Elvis. C'est en apprenant sa mort au soleil d'un club de tennis, à travers l'arrêt brutal d'une innocente partie de plaisir, que j'ai vraiment commencé à connaître l'interprète de *Jailhouse Rock*, à comprendre qu'on perdait le fondateur du rock, et non simplement cet arbre de Noël couvert de guirlandes et noyé dans la graisse.

Philippe changea la une et les articles du futur numéro. Toutes les couvertures que je tiens entre les mains contiennent ainsi des bouts de souvenirs. Celle de la mort d'Elvis, blanche, sobre, montrait le King dans une fenêtre, encadré par ses dates de naissance et de décès. Aucun titre ne gâchait la simplicité du faire-part. Dans ma confusion adolescente, j'ai cru que ce numéro-là pourrait servir de bague de fiançailles. À la rentrée, un mois plus tard, je courus au lycée et cherchai mon amour Eleanor, l'aperçus. J'attendis qu'elle fût seule (et cela n'arrivait pas souvent) et me ruai sur elle. « Tu viens ? On va au café en face. Je voudrais t'offrir quelque chose. » Elle hésita, regarda autour d'elle, en quête de secours, puis accepta. C'était gagné. Le bar, malheureusement, était bondé d'élèves. Je craignais de rencontrer mon rival Armand ou d'autres gêneurs, mais la chance était avec moi. Je l'entraînai sur un coin de table. Nous étions mal installés, et à cause

du bruit, j'entendais la moitié de ce qu'elle me disait. Je sortis de mon sac le magazine et sa belle couverture blanche, et le lui tendis. « Tiens ! Cadeau ! Pour toi ! » Eleanor ouvrit grands les yeux. « Oh... Super ! C'est gentil ! » Elle prit le mensuel avec beaucoup de délicatesse et le feuilleta. « J'ai parlé de toi à mon père, et il a conçu cette une pour... toi ! » C'était un mensonge éhonté, mais j'étais prêt à tout. Elle a souri, s'est approchée de moi et m'a embrassé... sur les deux joues ! « Merci... merci... cela me fait plaisir... » Se doutait-elle de mon amour ? Il paraît que les femmes sentent ces choses-là. Mais elle ne le montra pas. Elle embarqua le *Rock & Folk*, sourit encore et disparut. J'étais euphorique, puis éprouvai une vraie déception, car il ne s'était rien passé. Le lendemain, elle avait rejoint son groupe d'amis, et moi, ma solitude. Elle ne me parla ni du journal ni de l'article.

Mon père avait réussi à rattraper l'actualité, malgré la lourdeur d'un mensuel qui lui imposait un esclavage permanent. Tandis que nous profitions de l'océan, il livrait un combat permanent. Il était confronté à d'incessantes critiques. Pourquoi ne parlez-vous pas d'*Untel* ? Et *Machin*, ne mérite-t-il pas la une ou un grand article ? Pourquoi avez-vous fustigé le dernier album solo de George Harrison ? Chacun considérait que son musicien favori était le plus grand artiste du monde. De toute façon, les râleurs protestaient par principe contre leur magazine favori devenu une institution.

Robert Baudalet pressait mon père de remettre les Rolling Stones en couverture, assurance d'une très bonne vente. Philippe répondait qu'afficher la tête de Mick Jagger trop souvent finirait par épuiser le filon. Derrière son instinct gagnant et son apparent optimisme se cachait la peur de ne plus pouvoir assumer sa lourde charge familiale, de perdre un salaire confortable. Comment Dorian vivait-il la situation ? Je n'en sais rien. Il tenait à préserver ses secrets. Mon père apprit qu'il avait rencontré trois ans plus tôt, au cours d'une réception, une héritière fortunée, et emménagé dans un hôtel particulier de Neuilly. Pourtant, nous étions sûrs d'une chose : malgré son beau mariage, il était détaché des biens matériels et prêt à repartir comme il était venu, les poches vides.

Philippe ne disposait pas de la même liberté, mais il ne s'épanchait pas. Pourtant, Marie devinait ses appréhensions, partageait son anxiété silencieuse, désireuse d'apporter toute l'aide dont elle était capable. « Au pire, je travaillerai ! » songeait-elle, dans la solitude de ses nuits. Plus le magazine marchait, plus elle s'angoissait, se gardant bien elle aussi de confesser ses doutes à l'homme qu'elle aimait.

L'endroit où mon père recevait le moins de critiques, c'était encore

au sein de notre famille, même éloignée et complètement hermétique au lyrisme de John Lennon. Nous accompagnions nos parents aux réceptions ou mariages, ravis de voir notre star faire le spectacle. Dès qu'il arrivait, les invités l'entouraient. Les messieurs chics et bourgeois préféraient découvrir l'aventure de *Rock & Folk* plutôt que d'évoquer leurs affaires financières. Nous représentions pour eux une distraction, le quatuor saltimbanque amusant, même si leurs regards trahissaient une profonde incompréhension devant la réussite du journal.

C'était la même chose lors des soirées dans le milieu du « show-business ». Marie adorait raconter comment elle avait participé à l'épopée, disait souvent « nous », racontait l'île de Wight, les débuts de *Rock & Folk*, jusqu'au moment où l'une des femmes présentes lui demandait :

« C'est passionnant ! Vous travaillez donc avec votre mari ? »

La réplique, violente, la surprenait chaque fois :

« Non ! Je ne travaille pas, j'accompagne Philippe. »

Son interlocutrice se détournait et ne lui adressait plus la parole de toute la soirée. Souvent, la même question revenait : « Comment vont tes enfants ? » Elle n'en pouvait plus, tentait de rectifier son image de mère au foyer : « Je relis quelques articles, je conseille... », mais le regrettait, craignant de se montrer prétentieuse.

Ces sorties représentaient parfois une épreuve. Elle revenait la mine sombre, s'efforçant de dissimuler sa déception. Un soir, elle s'emporta contre des épouses de journalistes qui avaient imaginé un projet de magazine féminin. Elles s'étaient distribué les postes :

« Tiens, toi tu seras responsable de la rubrique santé, toi, de la déco... »

Puis elles s'étaient tournées vers Philippe, sur un ton charmeur :

« Et tu en seras le directeur ! Avec ton talent et nos idées, on fera un malheur ! »

Aucune n'avait pensé à Marie, ne lui avait proposé une quelconque responsabilité dans leur journal imaginaire. Ma mère détestait provoquer des disputes, mais reprocha à mon père de ne pas avoir songé à l'intégrer à cette rédaction fictive. De telles entreprises, lancées dans les vapeurs du vin, ne l'intéressaient pas, et il était loin de soupçonner que sa femme y attachait un quelconque enjeu symbolique, partagée entre le bonheur d'encourager la carrière de son mari et l'envie de sortir de l'ombre.

Peut-être éprouvait-elle parfois une certaine nostalgie de l'époque

Jazz Hot. Le succès avait révélé un trait de caractère jusque-là endormi chez elle, la jalousie, et le doute de soi qui l'accompagnait : elle se détestait de ne pas croire davantage à ses qualités. Elle aurait bien tordu le bras à une autre de ces « filles », attachée de presse au visage outrageusement fardé. Chaque fois que cette femme apercevait mon père, elle se mettait à sourire exagérément, traversait la foule et, sans prêter la moindre attention à Marie, qu'elle bousculait au passage, se jetait au cou de Philippe et l'inondait de compliments. Ma mère se tenait en retrait, énervée, la traitait intérieurement de « conne ». Elle me dirait toujours que ces « professionnelles » ne comprenaient rien à leur métier. Pour arriver à placer leurs artistes dans le journal, elles auraient dû savoir que le meilleur stratagème était de se rendre sympathiques auprès de l'épouse. Parfois, instinctivement, l'une d'elles s'apercevait de sa présence et lançait un bonjour mécanique, comme pour se débarrasser au plus vite d'une pénible corvée. Marie encaissait les petites humiliations, le mépris de ce milieu superficiel, puis, agacée de voir mon père vulnérable aux minauderies de ces allumeuses prêtes à tout pour « vendre » un musicien, elle s'emportait :

« Cette fille... cette fille... Tu as vu ?

– J'ai vu quoi ? Elle est sympa.

– Sympa ? Elle est aussi fausse que...

– Arrête ! »

Je pense qu'il n'était pas dupe mais estimait que l'attitude des attachées de presse ne méritait pas des disputes. Il abhorrait la jalousie féminine. Elle eut fort à faire avec une brune assez grande, plutôt jolie, mais aux « dents de cheval » (j'utilise plutôt ici les termes de ma mère, car je ne l'ai jamais vue). Productrice de son état, elle prenait Philippe à part et lui racontait des secrets.

« Méfie-toi d'elle ! l'avertissait Marie. C'est une manipulatrice. Elle ne pense qu'à ses intérêts. »

Il haussait les épaules. Mais au cours d'une réception, alors qu'il lui parlait, il vit le regard de la productrice s'échapper. Elle ne prêtait plus aucune attention à ses propos, ayant repéré quelqu'un de plus important par-dessus son épaule. Elle bouscula mon père et se précipita vers Daniel Filipacchi. Marie n'en fut pas étonnée et se garda d'en rajouter, de plus en plus lasse de cette permanente comédie humaine autour des patrons de presse influents de l'époque.

Elle voulait simplement défendre son pré carré et profiter de son bonheur.

Les années 1977 et 1978 furent les meilleures de l'incroyable aventure. Mon père abandonna toutes ses activités annexes pour se consacrer au magazine. Il quitta *Le Nouvel Observateur*, où les anciens se souviennent de lui comme de l'un des rares rédacteurs démissionnaires de l'hebdomadaire. Les rivalités et les intrigues ne lui plaisaient pas. Il se sentait mieux dans son village.

Il abandonna aussi la radio, répondit seulement à la proposition de son ami Jean-Louis Dumas de confectionner le luxueux catalogue *Le Monde d'Hermès*. Les deux amis accompliraient enfin leur vœu d'enfance : travailler ensemble à leur propre journal. Philippe avait rêvé de se consacrer à un nouveau *Twen*, une revue mêlant de somptueuses photos et des textes élégants. Il ne se sentit cependant pas à l'aise dans le milieu de la mode, et ne parvint jamais vraiment à imposer ses choix de maquettes et de rubriques. Un beau texte de Dorian fut refusé. Jean-Louis était resté le même, drôle et ouvert, mon père retrouva ce regard farceur qu'il était le seul à voir, mais n'apprécia pas autour de lui le ballet des courtisans et préféra démissionner. Cette courte expérience ne gâcha pas leur fraternité.

Il ne regretta pas ce relatif échec. Le magazine l'absorbait trop. Et il devait régler bien des problèmes dus à sa notoriété. L'une des bandes dessinées suscita des protestations de mères de famille. Dorian en avait écrit le scénario, un récit léché et licencieux, entre sexe et mort, qui leur valut une convocation au tribunal. La revue faisait l'objet d'une attention particulière des renseignements généraux et des censeurs : les publications destinées à la jeunesse devaient respecter un certain nombre de règles que *Rock & Folk* avait enfreintes. Accompagné de Dorian, mon père se rendit au Palais de Justice. Il m'a décrit son attente dans une salle froide, l'écho des pas, les chuchotements, puis l'assesseur qui arrive et les mène au bureau du juge. Il avait en mémoire l'interdiction du mensuel *Hara-Kiri* en 1969, après le fameux titre : « Bal tragique à Colombey : 1 mort ! », et redoutait de payer une forte amende ou de subir une suspension de parution. Goscinny et Jean-Michel Charlier, l'auteur de *Buck Danny* et *Blueberry*, lui avaient raconté combien, pendant leurs belles années, les « sages » en robe les avaient tourmentés. La révolution de mai 68 avait assoupli le puritanisme, mais les comités de vigilance gardaient leurs mauvaises habitudes. Philippe et Dorian s'assirent. Le magistrat, un homme d'une quarantaine d'années, leur tendit la main, tout sourire.

« Mon fils lit *Rock & Folk*, dit-il. Mais moi, je suis plutôt jazz. D'ailleurs, monsieur Koechlin, je vous suis depuis le début. J'ai lu tous vos articles. Je les ai même découpés et gardés. »

Et il commença à poser des questions sur le jazz moderne, essaya de savoir ce que mon père pensait du free, et les deux hommes finirent par se découvrir un goût commun pour Sonny Rollins. Puis le magistrat reprit un air grave :

« C'était bien de parler jazz avec vous ! Bon... On va en rester là, hein ? dit-il en levant la tête. Faites quand même attention. Des jeunes vous suivent et vous aiment. Ne faites jamais l'apologie de la drogue. »

Ils se serrèrent à nouveau la main de manière franche, puis les journalistes repartirent, soulagés. L'homme de loi avait surtout eu envie de les rencontrer. Philippe surveilla quelque temps les créations graphiques, mais ce rôle lui déplaisait. Comment aurait-il bridé ces artistes qu'il admirait ? Plus que le scandale, il craignait de se laisser dépasser. *Rock & Folk*, organisme vivant, plein d'atomes, de sang, avait besoin de vitamines, d'air.

Rien ne semblait cependant pouvoir arriver. Le bel étendard argenté nous mettait à l'abri du danger, du moins le croyions-nous. Il brillait dans la nuit quand je sortais du métro, porte de Pantin, et traversais la dalle immense sous les lampadaires, parmi des centaines de jeunes dont les ombres s'allongeaient. Nous nous rendions en silence aux Abattoirs, où se tenaient les grands concerts rock, et l'oriflamme *Rock & Folk* clignotait, comme si mon père veillait sur un territoire où je pouvais me risquer sans craindre un mauvais coup. Les fanaux aux couleurs du magazine flottaient partout, sur les murs, les T-shirts, les autocollants...

À onze ans, j'avais assisté à mon premier concert. C'était le groupe pop Chicago Transit Authority. La belle pochette « chocolat », assez croquante, figure en bonne place dans la discothèque magique. La musique était d'ailleurs savoureuse, gorgée de cuivres chaleureux. Je commençais lentement mais sûrement à rejoindre la longue liste des mélomanes de la famille depuis le grand Charles. Je réclamaï à mon père des places, résolu à profiter de ce privilège pour convaincre des filles de m'accompagner. Au moment de proposer un concert à l'une d'elles, je sentais mon cœur battre à toute vitesse, je bafouillais, lâchais du bout des lèvres : « Ça te dit d'aller voir Bruce Springsteen samedi soir ? » Si elle refusait, j'en étais mortifié. N'avait-elle rien compris à ma proposition, ou n'avais-je pas montré assez d'assurance ? Quelques-unes devaient appréhender un piège. Je réussis à entraîner une jolie brune, mais mes maladresses et ma timidité m'empêchèrent d'aller plus loin.

Je me débrouillais alors pour obtenir trois places, conviais un garçon afin de ne pas me retrouver en tête à tête avec la bien-aimée. Ce fut dur, surtout quand je tournai les yeux vers mes invités et les vis en train de flirter. Ils n'avaient rien suivi du concert.

J'aurais bien aimé emmener mon amour de jeunesse, Eleanor. Elle me fit regretter la mort d'Elvis Presley. Le King n'avait jamais donné de concert à Paris de son vivant, à cause du colonel Parker, peu enclin à s'éloigner des États-Unis. Si le roi du rock n'avait pas été foudroyé, peut-être aurait-il fini par traverser l'Atlantique, chanté au Casino de Paris, et j'y aurais emmené Eleanor. Je n'avais pas renoncé à elle, sans m'être jamais déclaré. Cet amour sans issue avait beaucoup accru ma solitude, une certaine aigreur m'avait repoussé dans les pattes de mes parents. Dès que je croisais Eleanor, je perdais mes pauvres moyens. Je la détestais pour sa beauté, son triomphe auprès des garçons. Comment pouvait-elle préférer ces types au fils du fondateur d'un journal, avec tout ce que cela comportait de surprises ? J'ai aujourd'hui la réponse : *Rock & Folk* m'infantilisait.

Les circonstances me le firent comprendre. La superbe qu'elle affichait disparut d'un coup. La direction du lycée la convoqua, et elle sortit livide du rendez-vous. Le proviseur l'avait informée que ses notes n'étaient plus assez bonnes pour lui permettre de continuer sa scolarité dans un établissement d'enseignement général. Elle devrait suivre une formation professionnelle. Eleanor, pourtant bien meilleure que moi, ne supporta pas cette injustice.

Je la vis errer dans la cour, la tête basse. J'essayai de la reconforter. Beaucoup de soupirants l'entouraient. Je tendis ma main, puis la retirai après l'avoir frôlée. C'est alors qu'elle se précipita vers moi, les yeux rouges de larmes, et se mit à crier :

« Tu peux parler, toi, avec tes parents qui sont derrière. Ils sont journalistes, connus. Tu ne risques rien. Tu es protégé. Moi, je n'ai rien de tout cela, et je vais devoir me battre pour m'en sortir. Ce n'est pas juste ! Pas juste ! Surtout que mes notes valent bien les tiennes. »

Puis elle me tourna le dos, agitée de sanglots. Je n'ai jamais su pourquoi elle s'en était prise à moi. Bien sûr, elle visait le système à travers ma personne. Comment aurais-je pu prévoir un tel retour de bâton ? Mon père, ancien cancre, avait créé avec courage et sans aide l'un des grands magazines de la contre-culture des années 1960 et 1970, et maintenant il incarnait une « société respectable et élitiste » à laquelle tout était permis, jusqu'à certaines indulgences. Un jour, mon professeur à l'école primaire, peut-être fatigué d'enseigner à des ignares et désireux de se distinguer, lui avait demandé des connexions au *Nouvel Observateur* parce qu'il avait des « choses à dire et à

publier ». Dès qu'il voyait Philippe, il se confondait en flatteries sur son fils « tellement original » ! L'Idole et le prestige du métier, s'ils n'amélioreraient pas mes notes et mes mauvaises appréciations, me protégeaient d'un renvoi, bien plus que si j'avais été fils de concierge. Le proviseur du lycée aurait eu pourtant mille raisons de me flanquer à la porte à la place d'Eleanor.

Elle savait tout cela.

Devant sa colère, je restai sans rien dire.

Et je ne la revis plus.

« **L**e vendre ? »

Je surpris une conversation que je n'aurais pas dû entendre. Philippe sentit ma présence, car il ferma la porte et baissa la voix, mais j'avais saisi le mot interdit. L'idée qu'il vende le journal m'était insupportable. J'en étais devenu un lecteur assidu. Les références à Huysmans, à la culture décadente, ce mélange de descriptions lyriques et de franglais me fascinaient. Je n'avais plus envie de devenir journaliste, rêvant de littérature, que je considérais, du haut de mon arrogance adolescente, comme supérieure. Mon père n'avait pas lu beaucoup d'auteurs classiques, mais s'agaçait de mon mépris alors que je n'avais pas fait mes preuves. Il ne doutait pas que j'avais trouvé un moyen de manifester une certaine irritation d'adolescent incapable de se ménager une place dans la société ni dans sa famille. La porte la plus facile à ouvrir pour moi aurait été le magazine, mais mon père ne m'avait rien proposé depuis le jour où il avait raillé mon envie d'être critique rock, et inconsciemment je lui en voulais et je continuais à être prisonnier d'une enfance qui n'en finissait pas.

Rock & Folk m'empêchait de grandir, m'énervait et m'inspirait de l'amour. Je rêvais de le brûler, mais l'aurais défendu avec acharnement.

Au cours du sacro-saint déjeuner qui suivit cette conversation entre mes parents, je décidai d'intervenir :

« Tu ne vas pas le vendre, quand même ? »

Il reposa sa fourchette et me regarda. Un père normal aurait sans doute lancé : « Ce sont mes affaires ! Cela ne te regarde pas ! » Mais lui, malgré une très légère irritation, m'écouta. Je n'avais rien à dire, à défendre, à proposer, sinon mon adoration pour une publication dont les tribulations m'accompagnaient depuis ma plus tendre enfance. Il eut la gentillesse de me répondre. Je crois qu'il ne s'attendait pas à me voir exprimer un tel attachement à *Rock & Folk* et qu'il en fut presque ému.

Avec quelques années de plus, j'aurais certainement mieux saisi les arguments de Philippe : vendre l'affaire au sommet de sa gloire au lieu de la brader après sa chute. Robert Baudalet, les actionnaires et même Dorian, qui avait acheté des parts financées sur son salaire, n'y étaient pas totalement opposés. Encore une fois, la fin de notre état de grâce

les obsédait. En 1978, Philippe aurait négocié un très bon prix. Je me rendis vite compte cependant que la négociation ne s'effectuerait pas tant qu'il n'aurait pas trouvé un cadre élégant où organiser le « dîner d'affaires ».

J'étais rassuré.

L'idée s'enlisa et disparut des conversations. Au fond, l'envie leur manquait à tous. Pourquoi céder une entreprise en pleine réussite, changer d'habitudes, de trajet, tourner le dos à une vie heureuse, enterrer un rêve de jeunesse ?...

Les dix bougies d'anniversaire avaient été soufflées. Nous avions beaucoup parlé de la fatigue des Beatles, de leur lassitude d'être ensemble, sans prévoir que *Rock & Folk*, un autre cercle d'amis, certes moins célèbre, pourrait aussi s'éteindre dans une forme d'asthénie et de ras-le-bol.

Philippe proposa à Dorian le poste de rédacteur en chef et une revalorisation de son salaire, craignant de le voir partir. Son ami – il le savait – recevait de nombreuses propositions, à la télévision et dans les plus grands journaux, mais ne paraissait pas se décider. Jusqu'à quand ? Baudalet ressentait le même genre de peur. Une décennie le séparait de la retraite, et l'éventualité d'une dislocation de l'équipe gâchait ses nuits.

Mon père regardait toujours avec une secrète admiration le parcours de Frank Ténot et Filipacchi. L'envie de créer un journal culturel assez large le titillait. Il se serait bien vu dirigeant une sorte de *Paris-Match*, présidant aux destinées d'une publication où se mêleraient reportages-chocs autour du monde, cinéma et musique. Mais Baudalet n'avait plus l'âge de repartir à l'aventure et souhaitait profiter de la vie. Il s'attachait à saborder ces vagues projets. « Souvenez-vous, Philippe : Filipacchi a dit que vous aviez le front bas », répétait-il, espérant raviver la blessure que cette réflexion avait provoquée chez son associé et le dissuader de rejoindre la maison ennemie.

Mais Philippe n'éprouvait pas de rancune. S'il n'allait pas voir ailleurs et finissait par enterrer ses projets, c'était pour une raison bien plus simple : il aimait profondément *Rock & Folk*.

Alors, il attendrait que le journal le quitte, renonça à devenir l'un de ces grands patrons de presse qu'il admirait tant, un funambule habile passant d'un titre à l'autre. Mon père était trop sentimental et pas assez soutenu.

Je n'avais donc pas perdu *Rock & Folk*, mon « grand frère » protecteur capable de parler et de briller à ma place, de montrer ses pectoraux et de me défendre. J'en avais encore besoin, même si je ne le sollicitais pas. Mes parents m'inscrivaient tous les étés à des stages de tennis. Parfois, j'étais heureux. Où que je voyage, dans n'importe quelle ville de France, un kiosque vendait *Rock & Folk*. Une année, alors que je suivais un entraînement sportif près de Nîmes, les deux garçons qui partageaient ma chambre me prirent en grippe. Toute la nuit, je devais me battre contre eux, ils défaisaient mon lit, sautaient dessus, jetaient mes affaires à travers la pièce. Le meneur était joufflu, assez enveloppé et agressif, et le suiveur, maigre, blond, sans aspérités, le plus agaçant finalement car il pratiquait ses brimades en douce, me retenant au moment où j'essayais de fuir et de me soustraire à leur violence.

Évidemment, au bout de trois jours, j'avais des cernes jusqu'en bas du visage, je ne pouvais plus courir, épuisé, je frappais à côté de la balle, et les entraîneurs me hurlaient dessus, m'obligeaient à rester plus tard que les autres. J'aurais pu me plaindre. Mais j'étais décidé à régler ce problème tout seul. Et la nuit, les coups reprenaient, avec chaque fois plus d'intensité. Je me couchais, les larmes aux yeux, sur un matelas noyé de dentifrice, d'eau, dans des draps froissés. Le Joufflu et le Maigre s'acharnaient à m'humilier par tous les moyens, à me montrer leur supériorité, surtout en présence des filles. Un soir, j'ignore pourquoi, je me laissai entraîner dans l'une de ces discussions qui ne mènent à rien. Le Joufflu s'amusait à siffloter une chanson très populaire cette année-là, *Rockcollection*. Elle évoquait une petite fille susurrant des classiques du rock. Des extraits de *Mellow Yellow* de Donovan, *Hard Day's Night* des Beatles ou *Get Around* des Beach Boys punctuaient une mélodie sirupeuse.

« Cet air qui vous trotte dans la tête. Pas moyen de s'en débarrasser ! répétait-il. Et au fait, toi... Le bébé qui n'a jamais couché avec une fille. »

À seize, dix-sept ans, tout le monde le sait, on ne peut subir de pire camouflet, surtout que je ne faisais pas mon âge. Tous se tournèrent vers moi. L'une des filles, Julia, lança dans ma direction un regard désolé, pressentant que j'allais encore être ridiculisé devant tout le monde. J'ignorais ce que Julia pensait de l'attitude de son vague soupirant (parce qu'il n'arrivait à rien avec elle), sans doute partagée

entre le secret espoir de me voir me révolter et un certain embarras. Je me raccrochais à toutes les constructions intellectuelles possibles.

Et mon ennemi envoya ses missiles foireux :

« Je parie qu'en rock tu es nul à chier ! Tu dois être du genre à écouter des comiques troupiers. »

Je me rappelle les rires. Le Joufflu savait-il de quoi il parlait ?

« Tu sais qui est Stevie Wonder ? poursuivit-il. Tu sais, celui qui voit très bien... »

Je ne répondis pas.

« Attendez... On va s'amuser. »

Il se retourna, alla chercher au fond de sa valise un journal fripé, le dernier numéro de *Rock & Folk*, qu'il avait acheté à la gare. Je n'en revins pas. Le hasard m'apportait ma vengeance sur un plateau. Malgré la bouffée de plaisir qui m'envahissait à l'idée de lui porter le coup de grâce, je savourai mon secret tandis qu'il parcourait frénétiquement le magazine à la recherche d'une question à me poser. Je le trouvais pathétique et ridicule. Soudain, je me décidai :

« Tu as fait un bon achat, là ! Tu tiens entre tes mains le magazine dont mon père est le fondateur et directeur ! »

Son visage, ébahi, incrédule, me fixa.

« Quoi ? Ce n'est pas vrai ! »

Les filles s'approchèrent de nous, amusées.

« C'est vrai ? »

– Bien sûr que c'est vrai ! Vérifiez dans l'ours. Vous verrez le nom de Philippe Koechlin, mon père.

– Si ce n'est pas vrai, *Keuchelin*, je te rase la tête et te vire définitivement de la chambre... »

Le Joufflu tournait les pages à toute allure. Il ne savait pas où se trouvait l'ours, et je dus l'informer qu'en général la liste des collaborateurs et concepteurs figurait au début du journal. Il s'arrêta à la deuxième ou troisième page, écarquilla les yeux :

« Mais... c'est vrai ! Ça alors... »

Les marques d'hostilité et de mépris avaient disparu. Je découvris dans les yeux des jeunes filles plus de tendresse et de respect que de pitié.

« Vous savez d'ailleurs pourquoi on utilise dans la presse le mot

“ours” ? ajoutai-je.

– Euh... non...

– Cela vient de l’anglais *ours* (“les nôtres”). »

C’était l’une des rares informations dont je disposais, mais elle suffit à impressionner le jeune auditoire.

Mon grand frère de papier leur avait balancé un uppercut qui les laissait K-O. Dès cet instant, protégé par l’Idole, comme par une barrière invisible, je pus dormir tranquille. Le Joufflu se transforma en « bon copain sympathique ». Lui et son sbire le Maigre m’invitèrent à boire des verres, me servirent des cafés et se proposèrent même de porter mes raquettes. Les participants au stage voulaient tous jouer avec moi, m’accablaient de questions, toujours les mêmes sur mes amitiés supposées avec les grands musiciens. Julia me fut acquise, et j’eus mon premier flirt. Même les enseignants de tennis, réputés intransigeants, se radoucirent et m’accordèrent des conseils individuels. Plusieurs d’entre eux lisaient *Rock & Folk*.

Je pensais à mon père et l’imaginai là-haut, chez nous, en train d’assembler sa cathédrale transparente, sans se douter qu’il mettait entre nos mains une drôle de baguette magique.

Dans n'importe quel endroit du pays, je rencontrais des gens – professeurs, sportifs, étudiants – qui avaient lu *Burning Daylight* ou Philippe Manceuvre. Je répondais aux questions, m'apercevant que la vie d'une rédaction de presse intéressait tout le monde. Il faut dire que j'avais des histoires à raconter. Un jour, par exemple, Yves Adrien déboula dans le bureau de la rédaction, l'air joyeux.

« C'est incroyable, en traversant un parc en plein soleil, j'ai aperçu un papillon jaune. J'en suis sûr, c'était Brian Jones réincarné ! »

Philippe baissa la tête sur ses maquettes. Quand mon père, débordé, donnera l'un de ses articles à relire à Marie, elle prendra ce travail comme un honneur, mais eut le souffle un peu coupé et les mains légèrement moites. Yves Adrien, amateur de Huysmans et de la littérature romantique, était devenu l'un des journalistes les plus connus de la jeunesse et de la contre-culture. Il s'adonnait à la poésie pure dans les colonnes du journal, et, miracle, des milliers de lecteurs attendaient ses textes avec impatience. Marie y passa tout un après-midi, remit sa copie et guetta la réaction de l'auteur. Elle obtint ses remerciements et fut soulagée. La moindre virgule avait été respectée.

Dans cette atmosphère fantaisiste et lyrique, le temps s'écoulait à vive allure pour mes parents, entre dates de concerts et sorties d'albums. Mais, pour moi, il traînait en longueur. Mes vacances agitées avaient pris fin, et je reprenais le chemin du lycée. Je n'écoutais toujours rien de ce que les professeurs racontaient, préférant regarder par la fenêtre de la salle de classe. J'aimais beaucoup le vieil arbre au centre de la cour. Je me rêvais en résistant pendant la guerre ou marin sur les rives de la Californie, destination qui m'obsédait depuis les textes de *Burning Daylight* et de Philippe Garnier. Où pouvaient-ils être d'ailleurs à cet instant précis ? En train de dactylographier, exaltés, leurs prochains articles ? J'apprendrais plus tard que leur existence n'était pas celle de stars hollywoodiennes. Aucun d'eux ne s'offrirait une propriété à Malibu. Beaucoup se plaindraient ensuite de leur maigre rétribution. Comme tous les comptables, Baudelet ne lâchait rien et, comme tous les artistes, mon père ne se souciait pas des affaires financières. Devenu moi-même journaliste, je retrouverais plusieurs d'entre eux dans leurs mêmes habits, à plus de cinquante ans, crapahutant sur les sentiers du monde, sans fortune, semblables à d'éternels héros de Kerouac. Ils avaient été heureux, j'imagine. « Leur but, comme le nôtre, n'était pas l'argent »,

me soufflerait Marie. Je veux bien le croire.

Ils complétaient mon éducation littéraire. Je lisais avec passion les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, puis j'écoutais Otis Redding. Le lendemain, je m'arrachais de nouveau à mon cocon et repartais au lycée. Je marchais d'un pas guilleret quand m'attendait le cours de français, dont se fichaient bien mes camarades. Puis la cloche sonnait, et les mathématiques débarquaient, cortège de sigles barbares. Pour me donner du courage, je lisais ce passage de *La Vie en fleur* d'Anatole France où la géométrie lui apparaît comme un monde sec, anguleux et triste, alors que les lettres vous font voir les couleurs, les arbres, l'ombre du soir.

Cette vie de lycéen se déroulait dans une insupportable routine. Seuls mes retours à l'appartement rue de Siam m'égayaient. Chaque fois que je traversais la cour, je levais les yeux et observais l'une des fenêtres, au quatrième étage de l'immeuble voisin du nôtre. Quand j'avais sept ou huit ans, j'en avais souvent vu surgir, dans le soleil, un diable en cape noire, sous un sombre chapeau, agitant les bras. Il lançait des coups de sifflet stridents. Puis ma mère apparaissait et nous faisait signe de rentrer, ma sœur et moi. C'était toujours la même chose : quand nous jouions dehors, le démon jaillissait et hurlait. J'appris plus tard que ce personnage était un grand écrivain du nom de Virgil Gheorghiu. Marie m'avait expliqué pourquoi il était vêtu aussi étrangement : « Il est roumain, de confession orthodoxe, et c'est un pape. » Ma mère ne s'entendait pas avec lui. Elle louait une chambre de bonne à un travailleur immigré noir qui avait le malheur d'aimer la fête. Un jour, en fin d'après-midi, quelqu'un sonna à la porte. Marie ouvrit et aperçut Gheorghiu. Le romancier tenait par le bras le locataire, tout penaud. « Je suis venu régler un vrai problème. Je ne peux plus supporter le vacarme de votre... Dites à ce... » La conversation s'envenima, et à un moment, Gheorghiu, le regard haineux, se tourna vers le Noir : « Retourne dans ta jungle ! » Le visage de ma mère s'empourpra. « Monsieur Gheorghiu, je ne tolère pas ce genre de propos racistes chez moi ! » Elle lui claqua la porte au nez, mais regretta aussitôt d'avoir cédé à la colère. Elle essayait de conserver de bons rapports avec le voisinage, ce qui n'était pas simple, car nous étions tous assez bruyants, et elle se sentait coupable. Pourtant, Gheorghiu ne parut pas lui en vouloir. Il continua à la saluer tout en balançant de son inimitable accent roumain : « Il y a trop d'étrangers dans cet immeuble ! » Je ne comprenais pas comment l'auteur d'un livre aussi humaniste que *La Vingt-Cinquième Heure* pouvait répandre et susciter autant de haine. Il fut d'ailleurs accusé d'antisémitisme. Un soir, en descendant l'escalier, Marie s'arrêta, pétrifiée : des croix gammées noires couvraient les murs du couloir.

Elle sut très vite qu'elles visaient Gheorghiu. Le commando s'était trompé d'immeuble, mû par une vengeance lointaine, remontant à la Deuxième Guerre mondiale, lorsque l'écrivain, alors diplomate, travaillait pour le fasciste Antonescu. Adolescent, je n'étais pas au courant de toutes ces histoires compliquées. Je voulais simplement qu'il me raconte la genèse de son chef-d'œuvre, *La Vingt-Cinquième Heure*, où il dénonce la perte de l'identité de l'homme du ^{xx}e siècle, englouti dans les univers concentrationnaires hitlérien et stalinien. Quand j'ai obtenu ma maîtrise de lettres, il me félicita et m'appela non sans ironie « le plus grand homme » de l'immeuble. Nos relations s'améliorèrent. J'appris, dans un article de *L'Équipe*, que Virgil avait rencontré Nadia Comanecchi et envisageait d'écrire un livre avec elle, la petite fée des Jeux olympiques de Montréal, en 1976. À quatorze ans à peine, j'avais ressenti mes premiers émois en suivant les mouvements gracieux de la gymnaste entre les barres asymétriques. Nicu, le fils du dictateur Ceaucescu, s'éprit d'elle, jusqu'à essayer de la kidnapper pour l'installer dans son palais et la transformer en esclave sexuelle, mais elle fut dans le coffre d'une voiture. Et voilà que j'avais l'occasion de la rencontrer, à quelques mètres de chez moi ! Croisant Gheorghiu, je lui demandai de me présenter à Nadia. Je le revois, penché vers moi, tout sourire : « Nadia est une amie. Je vous le promets ! Dès qu'elle vient, je vous appelle ! » Mais elle n'est jamais venue. Gravement malade, Virgil mourut un an plus tard. Après sa disparition, l'une des habitantes de notre immeuble, employée à la mairie, fit installer une plaque commémorative : « Virgil Gheorghiu (1916-1992), prêtre, humaniste, écrivain, épris de liberté, auteur de *La Vingt-Cinquième Heure*, a vécu ici de 1960 jusqu'à sa mort en 1992. »

Le lendemain, une croix gammée barrait l'inscription. La plaque fut retirée, nettoyée, puis réinstallée. Mais, la nuit suivante, elle fut de nouveau souillée. La main vengeresse vola même le marbre.

C'est donc baigné d'histoires merveilleuses que je me dépêchais chaque jour de rentrer chez moi. Un jour, plus découragé qu'à l'ordinaire par ma scolarité passive, j'ouvris la porte de l'appartement et aperçus un jeune homme brun, élégant, aux côtés de mon père. L'inconnu se leva et me salua, tout sourire.

« Ah... mon fils... » lâcha Philippe, comme gêné et surpris de mon intrusion.

Mais il reprit le contrôle de la situation et me présenta le jeune homme :

« C'est Tardi ! »

Tardi, le créateur d'Adèle Blanc-Sec ! Le morose adolescent que

j'étais se sentit soudain léger, excité. J'eus du mal à regagner ma chambre et restai dans un coin à les écouter, impatient de connaître les raisons de sa présence. Mais leur discussion professionnelle était finie, et ils échangeaient des propos anodins. Après le départ de l'illustre invité, je me précipitai vers mon père :

« Que va-t-il faire ? Que va-t-il faire ? »

Il sourit.

« Une couverture. Ce sera un portrait de Neil Young. »

La revue dépassait en surprise tout ce que j'avais imaginé. L'affichette du numéro 144 figure en bonne place chez moi. Neil Young par Tardi, en maillot blanc, derrière son harmonica, chante devant un public de spectateurs martiens, encapuchonnés, aux yeux rouges.

De retour au lycée, j'avais envie de crier à la classe : « Vous savez qui était chez moi ? » Mais la perspective d'endurer un cours de mathématiques doucha mon enthousiasme. Heureusement, le professeur ne se présenta pas. Il était tombé malade. J'aurais bu volontiers un verre de champagne à sa mauvaise santé. Je le détestais, non pas qu'il fût méchant, mais je ne pouvais supporter son charabia. Comme sa maladie se prolongea, les parents d'élèves firent part de leur émoi. Marie, pourtant très vigilante sur l'école, s'en moquait éperdument. Mais les autres familles n'imaginaient pas pour leurs enfants d'autres voies que les sciences, et refusaient le cauchemar, la filière littéraire. L'un de ces pères, en son costume sombre, s'était mis à crier : « Je ne veux pas que ma fille soit avec les déchets ! » Je faisais partie des déchets parce que j'aimais le français. Marie ne put rester plus longtemps. Elle claqua la porte de la réunion, furieuse.

Le proviseur nous trouva assez rapidement un remplaçant et, quand je le vis arriver, je n'en crus pas mes yeux. Il avait des cheveux longs, une barbe fournie mangeait son visage. J'aimais aussi sa longue veste en jean. Je ne m'intéressais pas davantage au cours, mais l'homme me plaisait, et je me suis tout de suite dit : « Lui, il doit lire le magazine ! » C'est même devenu une obsession, mon seul souci tandis qu'il traçait les mêmes signes incompréhensibles, à vomir. Sa voix, sourde, ne portait pas très loin. Je compris très vite que son apparence de post-baba, le desservirait dans ce lycée du XVI^e arrondissement. Lorsqu'il tournait le dos à la classe pour écrire au tableau, les élèves se moquaient de son accoutrement. Il affectait de ne rien voir ni entendre, se demandant sans doute quelle attitude adopter, et son indécision m'attristait. Une fois, hors de lui, il balança une craie vers une écervelée et la manqua de peu. La fille n'esquissa plus un seul

mouvement, terrifiée. Mais je sus, à son regard perdu, qu'il l'avait tout de suite regretté.

J'avais envie de lui parler, de l'encourager, souhaitais aussi vérifier mon intuition, mais le trac me paralysait. J'ai fini par me décider, et alors qu'il remettait ses feuilles dans sa mallette noire, je l'ai abordé. Il eut l'air surpris, mais ne me jeta pas un œil. Il n'avait pas le contact aussi facile que son apparence le laissait supposer.

« Je voulais savoir... Vous lisez *Rock & Folk* ? »

Il sourit, tout en continuant à ranger ses affaires. Il avait l'air pressé de partir. J'avais honte de ma question parfaitement ridicule. Puis il reposa son sac.

« Oui ! murmura-t-il. Pourquoi cette... »

Je l'interrompis.

« Parce que c'est mon père qui l'a fondé. »

Son visage se détendit. Il rougit même. Je n'avais jamais provoqué une telle réaction embarrassée chez aucun de mes professeurs. Je ne l'imaginais pas timide. Je ne m'apercevais pas non plus que cet homme était à peine plus âgé que ses élèves. Je ne voyais rien, tout à mon bonheur d'évoquer pour la millième fois l'Idole. Nous sommes restés de bien longues minutes à parler de musique.

« Je lis les articles de *Burning Daylight*. Tu le connais ?

– Bien sûr, il est même venu dormir chez mes parents. »

Le professeur, qui se nommait Charles Bert, était redevenu un jeune homme émerveillé, et moi, le cancre, je m'étais hissé à son niveau. Il voulut connaître la couverture du mois prochain.

Bert oublia toutes les réserves auxquelles doivent se soumettre les enseignants. Il espérait un article sur le groupe punk américain Ramones et me chargea implicitement de transmettre le message à qui de droit. Il formula sa demande avec gentillesse et s'en excusa presque. Les lecteurs réclamaient des artistes impossibles, ne se souciant jamais des ventes, de cette réalité commerciale dont mon père était obligé de tenir compte.

Bert ne me donna pas de meilleures notes, mais il me lançait des oeilades complices. Un matin, je lui donnai « en exclusivité » le nouveau numéro de *Rock & Folk*, il me remercia.

« Il n'y a pas de texte sur les Ramones, mais ça viendra peut-être. J'ai fait passer l'information en haut lieu... »

– Eh bien, j'attendrai », s'amusa-t-il.

Nous avons occupé le reste de la semaine à échanger, il avait bien aimé tel article, un peu moins un autre, nous parlions des disques parus, le *Broken English* de Marianne Faithfull, qu'il avait beaucoup apprécié. « La chaleur du soleil jamaïcain dans un corset de glace », me dit-il.

Dans le même temps, la classe devenait de plus en plus difficile. Il ne parvenait toujours pas à se faire entendre, et je le sentais épuisé. Et puis un jour, il adressa un mot d'excuse pour justifier d'une absence. Affolés, les parents d'élèves envoyèrent aussitôt une délégation chez le proviseur, qui n'engagea cependant aucune procédure, car, trois jours plus tard, monsieur Bert informa la direction de l'établissement de son retour. J'étais enthousiaste, je m'apprêtais à lui annoncer que *Rock & Folk* publierait bientôt un article sur les Ramones. J'en avais parlé à mon père, mais sans doute cette décision devait-elle plus à la coïncidence qu'à mon influence.

Je guettais donc monsieur Bert devant la porte de la classe, prêt à lui réserver un accueil chaleureux afin de compenser la cruauté de mes camarades. Il se dirigea d'un pas lent vers nous, je lui lançai un grand sourire, mais il ne me vit pas, ne vit personne. Il entra dans la salle, tête baissée. Il semblait boursoufflé, et sa façon de fixer le vide m'intriguait, comme si une colère infinie menaçait de l'emporter, de déborder. Il se leva, tira un long trait blanc sur le tableau noir et commença à égrener son cours d'une voix morne, mécanique. J'avais l'impression qu'il évitait mon regard et ceux des élèves. De grosses gouttes luisaient sur son visage blême, il tremblait. Je donnai un coup de coude à ma voisine. « Tu ne le trouves pas bizarre ? » Et elle répliqua : « Non, qu'il dégage ! Il est nul ! » Puis elle reprit sa conversation avec son amie à côté.

Je tenais à lui annoncer le futur article sur les Ramones, je me plaçai dans son champ de vision, mais ne croisai qu'un œil inexpressif. À la fin du cours, je rangeai mes affaires et remontai les rangs en bousculant mes camarades, mais il avait disparu. Je partis à sa recherche, me précipitai vers un pion. « Charles Bert ? Oui, je l'ai vu. Il vient de quitter le lycée. Il semblait vraiment pressé. » Je me doutais qu'il ne voulait pas s'attarder entre ces murs hostiles, mais pourquoi ne m'avait-il pas adressé un signe ?

Il ne revint plus. Et une semaine plus tard, j'appris la nouvelle : Charles Bert s'était suicidé. Pendu. Son épouse l'avait retrouvé, accroché au bout d'une corde. J'ignorais qu'il était marié. J'ignorais beaucoup de choses à son sujet. Bert avait su que les parents d'élèves avaient signé et fait circuler une pétition contre lui, et il ne l'avait pas supporté. Sa mort me rendit profondément triste, parce qu'il était

lecteur de *Rock & Folk*, et que cette « qualité » avait établi un fort lien entre nous. Parfois, je rêvais de détruire ce que l'Idole avait créé pour moi : un aimant qui rendait les amitiés plus rapides, mais aussi dénaturées, étranges. Je souhaitais me débarrasser de ce filtre et craignais de ne pas y arriver, du moins tant que je demeurerais un adolescent insatisfait à la recherche de son identité.

Bert n'avait peut-être jamais eu le privilège de croire en quelque chose, au contraire de moi qui célébrais mon dieu de papier.

Souvent, quand j'écoute les Ramones, je pense à cet enseignant de mathématiques malheureux.

Le suicide de mon professeur de mathématiques m'obsède encore. Pourquoi n'ai-je pas rendu visite à son épouse pour lui donner l'article sur les Ramones ? J'y ai pensé bien après et me suis contenté de regarder la place vide de monsieur Bert.

Mon père ne l'avait jamais vu, mais, en apprenant sa mort, il laissa ses maquettes, retira ses lunettes et se frotta les yeux.

« Il le lisait ? »

J'acquiesçai et devinai le fond de sa pensée. Il comprenait pourquoi il aimait tant le journalisme, son incroyable force qui créait des liens avec des inconnus, entraînait dans leur intimité. Or, depuis ses échafaudages de papier, il ne s'en rendait pas toujours compte.

Aucune de ces passions ne remontait jusqu'à lui. Il n'entendait le plus souvent que les critiques lancées contre le magazine. Un bref moment de recueillement pour un homme disparu, amateur des Ramones, l'aidait à recouvrer le sens de son œuvre.

Je devenais lentement mais sûrement un homme, j'avais mué, grandi, cherchant à me débarrasser de ce duvet enfantin qui me collait à la peau et m'humiliait. Pour *Rock & Folk*, c'était exactement le contraire. Le défi lancé au mensuel était de conserver sa fraîcheur adolescente, d'éviter de vieillir. Nous devions évoluer à l'opposé, moi vers le monde adulte, et l'Idole, vers la jeunesse éternelle. Mais, cette fois, c'est *Rock & Folk* qui m'a imité. Le magazine voulait coucher avec des filles, se marier, mener une vie pépère, construire un foyer. J'avais beau lui répéter : « Ce n'est pas possible ! Tu vas y laisser ta peau ! », il ne m'écoutait pas. Et voilà, cher *R & F*, que tu commis ta première boulette ! Tu as raté le mouvement punk ! Beaucoup te condamnèrent pour cette raison dès la deuxième moitié des années 1970. Ils y virent le début de ton déclin, mot réservé aux institutions dont l'hégémonie commence à lasser. En 1978, les Sex Pistols se séparèrent, et tu as consacré ta une à l'événement. Le chanteur Johnny Rotten y tient une bouteille de bière et exhibe son dos hérissé d'épingles de nourrice. Le graphiste Mahuteau a transformé le titre du mensuel, comme explosé par une bombe à peinture sur un mur. Aucun groupe punk ne réapparaîtra en aussi bonne place jusqu'en 1981. Ce sera alors un portrait du groupe Clash.

Mon père n'avait pas beaucoup d'empathie avec cette révolution

musicale. Comment, élevé aux subtilités d'un Duke Ellington, puis aux harmonies poétiques des Beatles, aurait-il pu saisir un mouvement qui se moquait de tout et applaudir des musiciens qu'il jugeait médiocres ? Il devait trouver Sid Vicious, le bassiste des Sex Pistols, stupide et immature. Le garçon poignarderait sa petite amie Nancy Spungen, avant de mourir d'overdose. Le punk attaquait le système auquel *Rock & Folk* appartenait. Dorian, dans l'interview qu'il donnera au biographe du journal, se défendra pourtant de l'avoir ignoré : « Tous les disques punks ont été chroniqués. Il n'en manque pas un ! Et les groupes sont présents. Le magazine essayait de suivre une voie médiane, sans se perdre dans le show-business ni emprunter les dangereuses bordures de l'underground. » Néanmoins, la revue avait fini par devenir une lourde machine, avec ses habitudes, et une certaine forme de paresse qui s'installait peu à peu. Dorian aimait les musiciens habiles, le rock bien produit, les sonorités lyriques, et abhorrait la nouvelle marginalité destructrice. C'était ça *R & F* : une bonne maison bourgeoise au bord de la mer. C'était ton rêve, n'est-ce pas ? Je peux le comprendre.

Au lieu de déplorer la fin des Sex Pistols, mon père fut heureux, au numéro suivant, de remettre Jim Morrison à la une. Il s'en faisait une joie. Je l'ai vu monter son « affiche », placer la photo du chanteur des Doors, les bras tendus comme un Christ, sur un fond violet. Des rééditions et des hommages avaient suffi à le convaincre de se ménager ce plaisir. Mais quelles rééditions ? Je n'ai rien vu qui nécessite cette actualité. Peu importe.

Il sentait mon souffle enthousiaste, derrière lui. Un vrai pousse-au-crime : « C'est vrai ? Tu mets Morrison ? Géniaaal ! » Je ne dis pas qu'il mit à la une Jim Morrison pour me faire plaisir, et pourtant, j'étais son unique public – un *djeune*, son fils en plus, totalement déconnecté. Je veux croire que ce bonheur commun qui nous unit à ce moment-là fut important pour lui.

Nous nous laissions aller à des joutes interminables : quel était le meilleur album des Doors ? Il citait toujours le dernier, *LA Woman*, que j'aimais moins à cause de la voix de Morrison, grasse et shakespearienne. Je préférais *Strange Days* et *Waiting For The Sun*. Mais il argumentait, et notre conversation se prolongeait. Le monde extérieur n'existait plus.

« *Summer's Almost Gone*, affirmai-je, c'est une bien meilleure chanson que *America*. Plus légère, plus tragique. »

Je lui assénais mes vérités tandis qu'il collait ses lettres en dessous du visage de Jim qui nous fixait, presque en remerciement.

Opération Résurrection.

Une fois sa composition achevée, il se leva et observa le résultat avec un sourire de satisfaction. Je trouvais là une magnifique. Il me dévisagea d'un air joyeux, puis, toujours vêtu de son pyjama, se dirigea vers la salle de bains. Je gagnai ma chambre, profitant toujours de ce moment pour passer des disques empruntés à son trésor après avoir obtenu sa permission dûment signée, ou d'autres que j'avais achetés. Je savais qu'il m'épiait à travers les murs. Je laissais ma porte entrouverte, espérant qu'à son retour il s'arrêterait et me dirait : « C'est bien, ce que tu écoutais ! C'est quoi ? » Alors je lui présentais l'œuvre. Il l'auscultait, recto verso, et repartait avec le 33-tours sous le bras, un honneur suprême.

Pendant des années, les voisins ont souffert. Trois sœurs et leur mère habitaient en dessous. Elles hurlaient, s'emparaient d'un manche à balai et frappaient à toute force le plafond, téléphonaient... La vieille dame ne survécut pas à un solo de Jimi Hendrix, et les filles, avec l'âge, se calmèrent. Plus tard, quand notre appartement, étreint par le malheur, plongea dans le silence, elles vinrent trouver ma mère et lui avouèrent leur nostalgie de cette époque où la musique jaillissait de partout, enveloppait tout l'immeuble. « Vous étiez la vie ! » Marie leur rendit un sourire attristé.

Sophie aussi se plaignit parfois du volume de ma musique, surtout pendant ses révisions du baccalauréat. La guitare électrique du petit gars de Cork, Rory Gallagher, dans son blues *I Wonder Who*, lui permit de situer l'Irlande sur une carte, mais la détourna de son travail. La pochette du disque *Irish Tour 74* me rappelle tant de bons souvenirs que je la garde près du cœur. Je ressortais en transe de ma chambre. « Ouah ! Ce morceau m'a soufflé ! » Et mon père me répondait : « La maison aussi ! »

Je naviguais aussi entre la Californie et le Mississippi tandis que Philippe faisait des escales un peu partout, à Londres, à Chicago. Marie traversait ces pays au rythme des corvées ménagères, transportait le linge à laver jusqu'à la cuisine, située à l'angle d'une rue de Harlem, où jouait Count Basie, puis, une fois qu'il était propre, elle revenait avec une bassine, traversant le Mississippi, guidée par John Lee Hooker, et enfin gagnait la salle de bains pour accrocher nos chemises et pantalons sur un sèche-linge de Trenchtown, le ghetto de Kingston, au son de Bob Marley. Elle planait au gré de ces univers et, aimant beaucoup ce qu'elle entendait, se gardait bien de nous demander de baisser le son.

Le numéro « Opération Résurrection » n'aurait pas obtenu l'assentiment de ma mère (mais elle avait un compte à régler avec Jim Morrison, peut-être depuis l'île de Wight). Et il connut une mauvaise vente. Mon père, désappointé, supporta en plus les critiques de Baudalet. Il aurait dû comprendre qu'il n'était plus l'homme de la situation. Son esprit sentimental commençait inconsciemment à refuser l'évolution du monde musical, à ne plus vouloir dépasser ce qu'il avait aimé et continuait à chérir. Le promeneur affectif qu'il était entraînait chaque jour un peu plus en conflit avec le professionnel.

Il n'était pas le seul. Combien d'artistes ou concepteurs autrefois inspirés arrivaient au tournant de la décennie essorés ! La période avait été belle, fougueuse, agitée, difficile aussi. Et les machines à créer commençaient à se gripper. *Rock & Folk* réclamait toujours sa maison calme, les pieds dans l'eau, au soleil. Mon père recevait des appels de ses anciens hérauts. Il avait au bout du fil un Philippe Druillet triste et las, à court d'idées. L'artiste redoutait d'être à jamais enfermé dans les années 1970, de ne pouvoir donner une suite à *La Nuit*, qui appartenait peut-être à un style révolu. Et il ne savait plus quelle péripiétie inventer pour son héros de l'espace Lone Sloane. Il attendait une piste. « Je suis sec ! » disait-il.

Philippe ne put l'aider, confronté lui aussi à une panne d'inspiration. Dans les moments de crise, il avait son propre remède : la flânerie. Un soir, il s'échappa en sortant du bureau, traîna un peu. Il ne lisait pas trop, mais aimait bien rendre visite à son ami bouquiniste Jacques Blin, à l'angle de la rue Chaptal. C'est entre ces murs qu'il rencontra plus tard un éditeur et céda à ses (maigres) avances. Il offrait au libraire le dernier numéro de *Rock & Folk*, contemplait les belles reliures anciennes, songeait à l'amour que sa mère Jeanne portait aux livres. Il s'arrêta devant un exemplaire de *Salammbô* de Gustave Flaubert. Blin le convainquit de l'acheter. Et Philippe rapporta à la maison le vieil ouvrage brun et doré aux pages parcheminées. Il s'installa confortablement et en attaqua la lecture. Quelques minutes après, il avait oublié ses angoisses. Je l'ai lu aussi et, pour une fois, il ne m'a pas influencé. Sans nous passer le mot, nous avons été pris de passion pour ce roman.

Philippe vit tout de suite le parti qu'un adaptateur pouvait tirer de ce péplum sur la révolte des mercenaires contre Carthage pendant l'Antiquité, plein de sauvagerie, où le décor raffiné se mêlait aux charges d'éléphants. Je crois qu'il a assez vite appelé Druillet.

« Pourquoi tu n'adapterais pas *Salammbô* ?

– *Salammbô* ? »

Druillet l'acheta, le lut d'une traite et téléphona à Philippe :

« C'est génial, ce bouquin ! Quelle bonne idée ! Je ne le ferai pas à l'antique, mais dans mon style de science-fiction. »

Mon père fut surpris. Il imaginait une œuvre à la Jacques Martin, le créateur d'Alix, mais il comprenait que son ami ne tînt guère à peindre des temples, des cuirasses. Après tout, replacer le récit dans un monde futuriste n'avait rien de blasphématoire.

« Je vais changer la fin, annonça le dessinateur. Je pense que si Flaubert a fait perdre les barbares, c'était pour rassurer le monde bourgeois. »

Cette idée relança la carrière de Druillet, qui dédia son livre au « grand chambellan de *Rock & Folk* », mais ne le publia pas dans le magazine. Cela importait peu, car Philippe avait retrouvé du souffle. Les artistes autour de lui gardaient malgré tout la forme.

Mon père apprit aussi avec satisfaction que Lionel, dont il avait promu le talent, était enfin repéré. Son frère avait reçu un appel décisif : Bill Smith, un directeur artistique, avait retenu trois artistes pour illustrer le nouvel album de Genesis : Roland Topor, André François et mon oncle, qu'il avait remarqué en épluchant l'*European Illustration*. Le style du premier effraya les musiciens, et le deuxième se montra trop gourmand. Bill Smith décida alors de se rendre chez Lionel, qui lui montra son travail et l'un de ses livres, *L'Alphabet d'Albert*, paru deux jours plus tôt. Bill Smith s'en empara et repartit pour Londres avec l'ouvrage. Mike Rutherford et Phil Collins adorèrent ce petit personnage perdu, rêveur, devant une grande fenêtre.

« Vous êtes toujours partant ? » demanda Bill Smith.

Lionel manqua d'éclater de rire. Son trait flottant, onirique, ne séduisait pas encore beaucoup ses contemporains, et orner la pochette d'un grand groupe de rock pouvait aider à sa reconnaissance. Il traversa la Manche. Un douanier l'arrêta et se mit en tête d'inspecter ses bagages.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Des dessins. Ah, joli...

– Oui, répondit Lionel. C'est la pochette du prochain album de Genesis.

– Vrai ? »

L'homme ouvrit grands les yeux et le laissa passer royalement après avoir prévenu ses collègues. Lionel m'a envoyé un court texte où il raconte son étrange équipée, l'arrivée dans la maison de disques, les

sphères en or partout sur les murs, et les trois membres de Genesis, Mike Rutherford, Phil Collins et Tony Banks, assis dans de confortables fauteuils. Un responsable de la compagnie tenta de s'opposer à leur projet. Il regarda le dessin : « Vous n'allez pas prendre ça ? Pas avec ces couleurs ? Cela ne veut rien dire... » Lionel craignit de voir son rêve s'écrouler, mais Bill Smith lui prit le bras. « Ne vous inquiétez pas ! Ce sera votre dessin... » Et les deux hommes montèrent dans la Rover.

Lionel avait toute la nuit pour calligraphier les titres et les paroles des chansons. Je l'imagine dans son hôtel luxueux, hanté par les souvenirs de Richard Burton et Liz Taylor, qui aimaient bien y séjourner. Peut-être, euphorique, est-il descendu pour commander un bon verre de vin. Il en a gardé un souvenir d'élégance, de nuit festive. Le disque, intitulé *Duke*, parut en mars 1980 et a fait entrer Lionel dans la légende, au point que beaucoup de fans et de collectionneurs lui proposent de racheter l'original à prix d'or. Malheureusement, le dessin a été volé chez l'imprimeur.

Mon père ressentit une grande fierté. Il continuait de penser que *Rock & Folk* et sa vitrine devaient son éclat à ses artistes. Au petit-déjeuner – moment essentiel de nos échanges –, il nous révéla qu'il envisageait de publier en feuilleton *Blueberry*, et que les contacts avec le scénariste Jean-Michel Charlier et le génial dessinateur Gir étaient bien avancés. Je me représentais, plein de gourmandise, les paysages ocre du Mexique, les rivières chaudes et bleues, le ciel métal, étalés magnifiquement sur les pages de notre journal. C'était comme si *Blueberry*, le vieil ivrogne MacClure et la danseuse amoureuse Chihuahua Pearl allaient s'inviter dans notre salon. *Rock & Folk* nous rendait tout familier, même les œuvres les plus puissantes.

Je rêvais de la sublime Chihuahua et de son cigarillo, plus sexy et séduisante que toutes les femmes après lesquelles j'avais vainement couru.

Le magazine ferait les présentations. Comme toujours.

Les présentations n'eurent jamais lieu. Chihuahua Pearl ne viendrait pas balancer la fumée de son cigare dans les colonnes du magazine. Une question de droits avec la maison d'édition Dargaud empêcha notre rêve de s'accomplir. J'étais toujours surpris de voir que des lois, des tracasseries administratives pouvaient être plus fortes que la magie de *Rock & Folk*.

Peut-être la revue perdait-elle de son pouvoir ? C'était impossible. Personne ne vit de funeste présage dans la légère baisse de niveau des œuvres graphiques publiées. Au contraire, malgré l'absence de Blueberry – j'ai longtemps traîné ma déception –, la rédaction écarta ses murs. Mon père profita d'une occasion, convainquit Baudalet d'acheter un hôtel particulier au 9 de la rue Chaptal et y déménagea tout le journal. Ils disposaient enfin de locaux spacieux.

Ils eurent comme voisins le compositeur de musique contemporaine Iannis Xenakis et sa femme Françoise, une romancière, peu excitée de voir se rapprocher le fameux mensuel de rock. Elle craignait d'être dérangée par le bruit. Son mari, solitaire, accepta cette promiscuité, sans doute parce qu'il se rappelait avoir eu le plaisir d'un grand article en 1970, même si l'envoyé de *Rock & Folk* avait semblé partagé et indécis sur la valeur de son œuvre, jugée « aride », « lourde », mais bizarrement « passionnante ».

Les Xenakis ne pouvaient boudier longtemps une publication aussi connue, dont le tirage frôlait à présent les 200 000 exemplaires. L'arrivée de *Rock & Folk* insuffla de la vie au vieil immeuble silencieux. Par les fenêtres s'échappait de la musique et des rires. Toutes sortes de visiteurs circulaient du matin au soir, portant des cartons à dessins, des dossiers. Les annonceurs se bousculaient, Rachel Belma passait ses journées au téléphone à accepter ou refuser de la publicité, la revue débordait de santé, épaisse, riche, avec ses photos en couleurs, ses encarts commerciaux glorieux, son appétit insatiable et ses peintures surréalistes.

Mon père vivait exactement ce qu'il avait toujours espéré du journalisme, l'aventure collective et amicale. Je ne suis allé à la rédaction que deux ou trois fois. Je le sentais, il n'avait guère envie que sa famille encombrante traîne sur son lieu de travail. Je le laissais et me contentais d'imaginer leur quotidien. De toute façon, j'étais trop timide pour me hasarder là-bas sans y être invité.

Une autre génération de journalistes avait franchi la porte de la rue Chaptal, plus cynique. Ils n'avaient cure de l'aventure et de la romance, décidés à utiliser le magazine comme un tremplin pour la gloire, la célébrité. Dorian vit arriver deux hommes élégants, Thierry Ardisson et son ami Jean-Luc Maître, à la tête d'une agence de publicité nommée Business. En entrant, ils inspectèrent les locaux, promènèrent leurs regards froids et amusés à travers la belle pièce, puis s'assirent et observèrent le « bon et le mauvais flic ». Dorian et mon père étaient heureux de recevoir dans des locaux dignes et sérieux ces jeunes loups pressés.

Les deux nouveaux venus ne paraissaient ni inquiets, ni intimidés, et n'avaient aucun article à proposer. Philippe ne se doutait pas qu'Ardisson, derrière son assurance, avait conscience d'investir un sanctuaire. Le jeune ambitieux admirait le journal pour sa dimension littéraire et, allongé sur son lit, le lisait avec soin chaque mois.

« Nous avons une idée de rubrique, commencèrent-ils. Elle s'appellera "Descente de police". Nous ferons des interviews décalées de stars qui n'appartiennent pas forcément au monde de la musique.

– Qui, par exemple ? demanda Dorian.

– Montand, Gainsbourg, Guy Lux... ! lâcha Ardisson, tout sourire. Et le général Bigeard ! »

Mon père et Dorian se regardèrent. Les années 1980 commençaient bizarrement. Les étourdis avaient dû s'égarer en chemin pour oser leur proposer un article sur Guy Lux, l'animateur des soirées pépères de la télévision et du stupide jeu « Schmilblick ». Mais ils ne plaisantaient pas et s'efforcèrent de prouver leur connaissance du magazine, récitèrent des articles par cœur. La surprise passée, leurs interlocuteurs semblèrent amusés.

Ardisson et Maître reprirent leur exposé. Ils seraient déguisés en inspecteurs de police et maquilleraient les visages des célébrités avec du sang, des bleus, comme après un passage à tabac. Leurs questions seraient provocatrices, décalées, réécrites : « Vous avez sans doute eu une enfance troublée » deviendrait : « Paraît que tu étais délinquant ? » Ardisson cherchait le scandale, le scoop, et s'adressait à des hommes de presse, surtout mon père, étrangers à cette culture. Il voulait publier vingt-deux « Descentes de police » et se retirer en espérant s'être fait un nom.

Serge Gainsbourg, Yves Montand, Coluche se prêtèrent de bonne grâce à la mise en scène. La renommée du magazine flattait leur image. Le maquilleur arrangeait des faux nez ensanglantés, des cocards, passait les menottes. Mon père appréciait la qualité des

textes. Le duo rendait toujours ses articles à l'heure, impeccables, avec les photos. Indifférent, il débarquait dans le bureau et balançait des noms :

« Nous allons faire Sheila et le général Bigeard ! »

Mon père manqua de tomber de sa chaise. « Sheila ? Euh... D'accord... Mais pas le général Bigeard quand même ! » lâcha-t-il, toujours allergique à l'armée, incapable de se débarrasser de son vieux cauchemar où il endossait l'uniforme et repartait pour Berlin. Il finit cependant par accepter.

« Et si on faisait Yannick Noah ? » lança Ardisson.

Philippe sourit.

« Cela pourrait être bien. Et il est lecteur du journal en plus ! »

Avec ces nouvelles plumes, le magazine tombait entre des mains sûres.

Mes parents respiraient. Ils s'inquiétèrent davantage de mes échecs scolaires. À force de ne pas penser à mes études et de vibrer aux aventures du journal, j'avais échoué au baccalauréat et ne semblais pas me soucier de cet échec. Je ne souhaitais pas quitter le cocon de la rue de Siam. Qu'allaient-ils faire de moi ? M'inciter à apprendre l'anglais. Ce fut une idée. Mon père me proposa un voyage aux États-Unis. J'étudierais dans l'université de Philadelphie avant de rejoindre une famille et d'y partager son passionnant quotidien pendant une quinzaine de jours. J'étais content de devancer mes parents sur ce terrain. Depuis toujours, Philippe s'occupait de la musique anglo-américaine et, âgé de quarante ans, il n'avait encore jamais franchi l'Atlantique. Le chemin vers La Mecque s'annonçait plus long pour lui que pour Charles et Rodolphe. Même son fils le précéderait sur la terre promise. Il ne fut pas déçu. Arrivé au pays des rêves, j'occupai toute la première partie du séjour à sortir et à boire jusqu'à rencontrer la réalité crue de notre fantasme musical, dans une boîte de nuit de Philadelphie, « Replay ». Mon ami de voyage et moi-même étions complètement soûls. Nous sommes montés à l'étage supérieur, pour pisser. Les toilettes débordaient de monde. Je me souviens d'un Français de Toulon et du collier qui ornait son cou, constitué de petites lames de rasoir. Le reste appartient à un étrange rêve. Je vole dans les airs. Puis ce sont des lumières bleues, un gyrophare. Un uniforme traverse le voile de brume où j'erre comme un fantôme. Il fait chaud. Des dizaines de jambes dansent autour de moi, puis des visages se multiplient à l'infini. Une douleur déchire ma mâchoire, me cogne la nuque. J'ai peur d'avoir perdu toutes mes dents. Quelqu'un m'a porté en bas, à moitié inconscient, et m'a déposé dans la petite

cour devant le club.

Je me tourne vers mon compagnon d'infortune, hagar, assis tout près. Il porte une marque sur le cou. Celle du cran d'arrêt que les agresseurs ont appuyé contre sa gorge. Je lui demande : « Pourquoi j'ai mal derrière ? » J'entends sa voix, mécanique, lasse : « Tu es tombé sur une poubelle ! » Mon rêve de parcourir les États-Unis s'est donc achevé sur un poing américain, au milieu des ordures, comme une expulsion du paradis adolescent. J'avais franchi l'Atlantique dans un état second, baigné par la musique, le feuilleton *Dallas*, l'image des voitures paquebots, des mannequins, des immeubles argentés, infinis, sous le vaste ciel. En posant le pied sur la Lune, j'avais ressenti un vertige qui m'avait mené aux portes de l'enfer.

Je fus rapatrié dans un avion-hôpital et atterris à Paris, tôt le matin. Quand je retourne à Roissy, je revois exactement l'endroit où mon père m'a récupéré. J'étais comme un somnambule, tandis qu'il sillonnait les couloirs du labyrinthe. Des cernes noirs creusaient ses traits. Je ne l'ai pas reconnu tant il m'a paru fatigué. Peut-être me croyait-il grièvement blessé ?

Il a fini par retrouver figure humaine, mais j'ai longtemps regretté de lui avoir causé un tel souci. Il me conduisit à la Pitié-Salpêtrière, cour des miracles peuplée de créatures. Deux policiers surveillaient une chambre. Ils gardaient un collègue qui avait volé des documents secrets et reçu pendant sa fuite une giclée de vitriol en plein visage. Les infirmiers m'installèrent dans une chambre double qu'occupait un jeune garçon plâtré de la tête aux pieds. Le malheureux avait glissé et chuté d'un étage en allant récupérer une balle de tennis sur un toit. Il avait traversé une verrière. Seuls deux petits yeux rouges me fixaient, et une voix sourde s'échappait de la carapace blanche. Sa pauvre mère, une petite femme toute ronde aux cheveux tristes, et avec un gentil regard, serrant contre elle un sac à main noir, le veillait sans rien dire. En nous voyant, elle s'approcha timidement :

« Vous êtes français, nous dit-elle. Nous avons peur, mon fils et moi, que ce soit un Américain. On nous a dit que quelqu'un qui venait des États-Unis allait venir. Je me suis dit que mon garçon ne pourrait pas lui causer... »

Elle jetait des regards effrayés vers les infirmiers. Nous avons sympathisé.

Mes parents repartirent. J'eus le temps de réfléchir à ma bêtise. J'avais brûlé des centaines de dollars dans l'affaire, et mon crâne explosait. Ma première nuit m'angoissa. Mon voisin ne bougeait pas. Je l'entendais respirer, observais du coin de l'œil son corps momifié.

Par la porte vitrée de la chambre, je vis, le long des couloirs, vagabonder des ombres, qui paraissaient ne pas avoir de tête. Je ne dormis pas beaucoup, puis, au petit matin, m'intéressai au garçon ; je lui apportais des verres d'eau, tentais de lui parler, sans parvenir à comprendre ce qu'il disait.

La mère arriva, s'assit et ne bougea plus, les yeux humides. Heureusement, Marie et Philippe revinrent et tentèrent de la reconforter. Lorsqu'elle apprit le métier de mon père, elle s'accrocha à lui. Elle n'était pas du genre à lire une revue de rock, mais, comme beaucoup, elle en avait entendu parler.

« Vous devez donc connaître monsieur Johnny Hallyday ? »

Philippe, d'instinct, ne dit rien. Il n'avait jamais rencontré le rocker français, mais n'osa pas démentir cette femme désespérée.

« Jérôme, mon fils, est fan de Johnny Hallyday. Est-ce que... cela ne vous dérangerait pas de demander à Johnny un autographe, un mot ? Cela aiderait mon garçon. »

Embarrassée par sa supplique, elle rougit, bafouilla, tendit en tremblant un petit carnet à mon père qui le saisit et le glissa dans sa poche. A-t-il essayé de transmettre le message à Johnny ? J'ai fini par quitter l'hôpital, laissant derrière moi ce drame. Nous n'avons jamais su ce qu'il est advenu de ce malheureux.

Mes parents se souviendraient longtemps de cet été-là. Je me remettais, la mâchoire bloquée par un appareillage fixe, obligé d'avaler de la nourriture liquide pendant un mois. Après mon épreuve, Préfailles me parut souriant et plaisant. Toute mon enfance j'avais rêvé de voyages à travers articles et livres, et le mien avait tourné court.

J'étais pourtant fier. C'était mon western. Et j'aurais bientôt des raisons supplémentaires de retrouver un peu de fierté. En revenant de vacances, à la fin du mois d'août, mes parents allumèrent la télévision pour regarder les informations sur la première chaîne et virent s'afficher en grand le titre doré de notre *Rock & Folk*. Le journal faisait la une de l'actualité. Thierry Ardisson avait réussi ! Mais ce fut pour mon père un nouveau motif d'angoisse.

Je vis ce que beaucoup d'autres employés connaissent, l'atmosphère qui précède le licenciement. Votre chef de service passe devant vous sans vous voir, se dirige vers les salariés bien en cour, les salue, pendant que vous êtes tenu à l'écart, seul, et que l'on ne vous confie plus aucune tâche.

Je pense à tout cela en regardant les gouttes qui n'en finissent pas de mourir le long des vitres. J'entends le cliquetis des claviers, quelques chuchotements flottent ici ou là, une ombre fugitive traverse le couloir en face. Je me lève, traverse la pièce et me dirige vers le distributeur de boissons. Je n'ai pas réellement envie de boire du café, mais, en chemin, je réfléchis à mon article, à mon avenir aussi, en me demandant où je pourrais bien trouver du travail si le journal me flanque dehors. « On est toujours plus connu que l'on croit, et moins qu'on l'espère ! » m'a dit un jour un ami. Cette devise me soutient.

L'étau se resserre, l'air manque. Jean Duroy occupe ma place. J'aurais dû me méfier d'un garçon qui n'aime ni le football ni les Doors. C'est le printemps des liaisons. Mon rival fréquenterait la chanteuse appelée Notes, une belle Noire émule d'Ella Fitzgerald. Je me rappelle ce que l'on disait de Burning Daylight et de sa liaison avec Janis Joplin. Un soir, après son concert, apercevant le jeune journaliste français, la star du blues lui avait fait signe, s'était penchée et l'avait embrassé à pleine bouche. Il était resté longtemps étourdi de cette saveur d'alcool et de sueur.

J'ai aussi eu mon coup de cœur pour une chanteuse, mais il ne s'est rien passé. J'ai aimé cette fille au prénom médiéval, Isobel Campbell. Je l'ai découverte au sein du groupe folk écossais Belle and Sebastian, qui emprunta son nom à un feuilleton français noir et blanc des années 1960. Quand le duo s'est séparé, elle a cheminé seule, blonde enfant à la voix douce, avec son violoncelle, comme un troubadour. Elle a invité sur ses albums le rocker Mark Lanegan et sa voix sombre de crooner. J'écoute souvent *Seafaring Song* ou *Come Undone*, des chansons chuchotées, nimbées de cordes et de tintements féériques. Elle a financé de sa poche les coûteux arrangements de ses disques, désiré et obtenu Mark Lanegan, musicien d'un autre continent. Elle a défié toutes les lois économiques pour créer sa musique. Je l'ai rencontrée une fois et, pendant l'interview, elle entortillait ses cheveux de sa main droite, me regardait d'un air rêveur, ne manifestant pas ces signes d'impatience typiques de tous les artistes.

Parler de son art l'exaltait. Oui, de toutes mes campagnes journalistiques, elle reste l'un de mes meilleurs souvenirs. Si nous étions des chevaliers, je porterais les couleurs d'Isobel.

Un bip me tire de ma rêverie. Une nouvelle convocation vient de tomber dans ma boîte mail. Ce sera bien la dernière. Je repense à l'été 1980. Nous étions réunis devant le téléviseur, chez nous. Je sautais de joie. J'observais mon père et, à ma grande surprise, je le vis plus ennuyé qu'enthousiaste. L'interview de Yannick Noah, dans la rubrique « Descente de police », avait provoqué un scandale. Le tennisman y racontait qu'il faisait l'amour dans les vestiaires avant les matches et que les grands joueurs étaient dopés :

« Tu tiens le coup pendant un tournoi, et tu t'écroules après. T'as des mecs qui ont joué super-bien pendant un tournoi et qu'on n'a plus jamais revus. Plus jamais entendu parler.

– Qui par exemple ?

– Je ne sais pas, moi... comme... comme... Pecci.

– Tu en es sûr ?

– Certain. »

Le Paraguayen Victor Pecci avait atteint la finale de Roland-Garros l'année précédente contre Bjorn Borg. Philippe se rappela sa réaction en lisant ce passage. Il était resté plusieurs minutes, la paire de ciseaux en l'air. Pour la première fois, il était confronté à ce cas de figure : s'exposer à des poursuites pour diffamation à cause d'un scoop. Mais il reposa son « arme » tant le geste qu'il devait accomplir lui était difficile. Sans doute n'imaginait-il pas la bombe que de telles révélations, lancées par un journal de rock, feraient exploser dans le milieu feutré du tennis.

Philippe écrira que, cet été-là, les radios diffusaient : *Message in the Bottle*, le tube d'un « groupe de qualité », Police. Il faisait chaud, et une torpeur engourdissait le pays, à peine troublée par une interminable et lénifiante grève de pêcheurs. Les éclats de Noah réveillèrent tout le monde. « Plus un numéro dans les kiosques, racontera-t-il dans son livre. Mais nous nous sentons quand même un peu gênés, le scandale n'est pas notre pain quotidien. » Je comprends mieux son attitude distanciée. Il n'oubliait pas l'avertissement du juge qui l'avait sommé de ne pas célébrer la drogue. Pourtant, il assumait et, malgré son hostilité à toute forme de corporatisme, il s'indigna d'entendre ses confrères prononcer blâmes et leçons de morale. Quand un homme politique souhaita la création d'un ordre des journalistes, sur le modèle de celui des médecins, aucun responsable de presse ne s'en alarma.

Mon père chargea Albin de recevoir les plaintes. Le garçon, que Francette avait amené près de quinze ans plus tôt, courait d'un téléphone à l'autre, essayait les récriminations et les colères, laissait des messages sur les bureaux. Il ne s'énervait jamais, personnage de l'ombre précieux, à la fois secrétaire et messenger. Ce chahut fait sourire aujourd'hui, mais, en 1980, le cynisme et la provocation, bientôt banals, avaient choisi comme terrain d'expérimentation notre vieux journal familial, devenu d'un coup apprenti sorcier.

Noah subissait un vent de haine et de critiques. Il disputait l'US Open et voyait le journal français passer de main en main entre les rangées. Quand il voulut démentir ses propos, Ardisson l'informa qu'il avait gardé la cassette et la tenait à disposition de la justice.

Lorsque le champion revint des États-Unis, un rendez-vous fut organisé dans les locaux de la rue Chaptal. Mon père s'étonna de la taille immense du joueur. Les cinq hommes prirent place et s'expliquèrent. Noah avoua que des pressions l'avaient obligé à mettre en cause la bonne foi du journal. « Nous ne devons pas nous dissocier », lui répondit Ardisson. Le joueur acquiesça. Il avait retrouvé la paix, salua l'équipe, mais, en ouvrant la porte du bureau, il buta sur Albin qui, à quatre pattes, tentait d'écouter la conversation. « Encore un obstacle à déjouer ! » ironisa mon père.

En partant, Ardisson lui souffla à l'oreille :

« Cela vous fait gagner en reconnaissance ! »

Il avait raison. Aucun procès n'eut lieu. Victor Pecci, mis en cause, pardonna au délateur, et *Rock & Folk* y gagna une notoriété définitive, comme un ultime éclat.

La rédaction évita cependant d'en rajouter, et les numéros suivants n'exhalèrent aucune odeur de soufre. Philippe sera souvent surpris d'entendre parler de cette interview longtemps après. Au lycée, je racontai ce que je ne savais pas vraiment, comme d'habitude.

J'ignorais quels signes néfastes le scandale apportait avec lui. Était-ce les symptômes d'une maladie ? Le magazine frôlait la ligne blanche. Je devais l'oublier un peu, me concentrer sur ma scolarité. Mais j'avais toujours la tête ailleurs au moment d'entamer ma deuxième terminale. J'espérais obtenir le diplôme facilement, sans gaspiller trop de soirées. La vraie vie se rapprochait, et pourtant je n'en voulais toujours pas.

L'hiver s'annonçait. Les silhouettes soufflaient leur haleine gelée sous le languissant halo des réverbères. Quand je partais vers l'école, la rue de Siam ressemblait à une venelle de vieux port breton, enfoncée dans la brume accrochée à sa lanterne suspendue au vide.

J'avais froid et je bâillais en longeant les murs. J'arrivais en classe avec le souvenir de ce professeur suicidé et la perspective d'un avenir pénible.

Chez moi, mes parents se réveillaient doucement. La tempête médiatique retombait.

J'ignore combien j'ai vécu de ces matins ténébreux. Ils se ressemblaient tous. Parfois, les flocons de neige se dandinaient devant ma fenêtre sur le fond noir de la nuit. J'allumais la radio, puis je m'habillais, les yeux embrumés. Noël approchait, comme un paradis perdu. Le sapin n'était plus aussi grand. Au fil des ans, il avait même fini par disparaître.

Un matin, tandis que je laçais mes souliers à moitié endormi – je m'en souviens si bien –, j'entendis le présentateur du journal annoncer :

« John Lennon a été tué hier soir à New York... En bas de l'hôtel Dakota. Un homme s'est approché et a tiré sur lui... »

Une sueur glacée le long de l'échine, un coup au cœur... Je me revois, la bouche sèche, dans l'appartement silencieux, dressant l'oreille, étonné de ne pas entendre des cris, des lamentations. La mort de John Lennon me blessa autant que la disparition d'un proche. J'étais tellement habitué à le voir en photo dans le magazine, à lire ses interviews, à écouter sa musique. Les Beatles et les Rolling Stones avaient toujours représenté les deux grands oncles inoxydables d'une famille vaste et intime à la fois. Je traversai doucement le salon obscur. Mes parents dormaient. Je restai un instant devant la porte de leur chambre, le cœur battant. Je guettais, mais aucun bruit ne vint rompre l'épais silence. Puis je perçus un infime murmure... Ils étaient réveillés ! Je m'approchai, frappai doucement, et puis, après y avoir été invité, je passai la tête :

« John Lennon !... Il a été tué !

– Quoi ? »

La lumière inonda aussitôt la pièce. Mon père se leva et me dévisagea. Je lui racontai le fan fou, les balles tirées à bout portant, dans le dos, et, le voyant suspendu à mes propos, je savourai ce triomphe évidemment pathétique. Marie se tenait, en chemise de nuit, les bras croisés sur la poitrine. Ma mère pensait à l'amour-passion entre Lennon et Yoko Ono. « Où était-elle pendant le... ? » Mon père

marcha autour de la pièce. Je ne l'avais jamais vu aussi choqué. Combien de musiciens avait-il enterrés ? Maintenant, c'était Lennon... Assassiné ! Horrible ! Le *Rock Horror Picture Show* ! La folie de la célébrité gagnait les esprits, incarnée par un diable surgi des ténèbres, un revolver dans une main, et le joli roman *L'Attrape-Cœur* de Salinger au fond de la poche.

Rock & Folk adressa à ses lecteurs un nouveau faire-part élégant et mélancolique, où l'on voyait le musicien et son épouse s'embrasser sur un fond gris. La photo avait orné son ultime album, *Double Fantasy*.

John Lennon : la dernière interview.

De temps en temps, je consulte les sites de vente en ligne qui proposent de nombreux anciens numéros de la revue. Je m'étonne de la disparité des prix, entre 0,90 et 50 euros. Je regarde les couvertures, délicieux souvenirs de mon enfance, ces portraits de musiciens au charme indéfinissable que je ne retrouverai plus : Dylan, l'air princier, posant avec son chapeau sur la poitrine ; l'aguicheuse Blondie, accompagnée de cette exclamation « Oh les filles ! » ; Frank Zappa ; le groupe de hard-blues AC-DC sur scène... Le « lettreur fou » Mahuteau avait confectionné une nouvelle enseigne *Rock & Folk* en or, qui paraissait avoir été extraite d'une mine, en Afrique du Sud, symbolisant le poids et la valeur financière du magazine.

Dans ses écrits, mon père, quatorze ans après la naissance de *Rock & Folk*, se montre heureux et satisfait de la nouvelle génération de journalistes qui poussent la porte de la rue Chaptal. Il a même laissé quelques annotations à leur sujet : Thierry Châtain, « calme apparent, plus hard rock », François Gorin, « un Ringo Starr romantique », Michka Assayas, « souriant mais sardonique ». Il ajoute : « et avec Philippe Blanchet, Philippe Leblond, Hugo Cassavetti, ils sont bien dans la tradition du journal, raisonneurs, incisifs. Quant à Karl Zéro, il se fait les dents... »

L'Idole nous maintenait encore sous la lumière. Mon père donna à ma sœur Sophie, fan de reggae, une invitation pour se joindre à une croisière sur la Seine en compagnie de Bob Marley et des Wailers, lente traversée du Styx, dans l'odeur de ganja et l'oubli du temps. La péniche menait son étrange convoi jamaïcain, longeait les quais transformés en une scène de théâtre éclairée par des rampes. Les bancs s'étaient remplis d'ombres amoureuses, la ville offrait une haie d'honneur à celui que l'on verrait comme le « dernier mythe musical du *xxe* siècle ». Mais Marley ne témoignait qu'indifférence à cette célébration. Il fumait à l'arrière de l'embarcation, parmi de jolies déesses noires. Aussi sombre que du goudron, l'eau balançait ses reflets au pied des ponts. Le champagne coulait à flots. Sophie vit Dorian, en costume blanc, vagabonder d'un groupe à l'autre. Quand il l'aperçut, il sourit, lui lança un mot aimable, rejoignit une jeune femme à la tenue pailletée, puis se fondit dans la cohue aux tuniques dorées, bonnets verts et longues tresses. Il parlait à Bob Marley, peut-être de football, leur passion commune.

Dorian avait été gardien de but lors d'un match opposant les *rock*

critics à une équipe jamaïcaine, devant le palace Hilton, à Paris. Un crachin froid trempait les joueurs. Des journalistes de *Best* et de *Rock & Folk* faisaient équipe pour la première fois. Le chanteur, au centre de l'attaque, était habillé d'un survêtement bleu nuit, les nattes enroulées dans un tam de laine sombre. Les soleils noirs aux couleurs éthiopiennes transperçaient la brume humide, volaient sur le sol fangeux et brunâtre. Bob Marley feintait, passait, dribblait avec une incroyable habileté, quand l'un de ses adversaires piétina son pied droit. L'incident lui coupa les ailes. Marley perdit sa légèreté et passa le reste du match à boitiller, incapable de décoller du sol. L'arbitre jugea la faute bénigne et ne siffla pas de coup franc. Le « prophète » sortit, consulta un médecin qui banda son pied. Un ongle d'orteil avait été arraché. Plus tard, la blessure obligea le musicien à subir des examens plus sérieux au cours desquels son cancer fut diagnostiqué. Je relis les lignes fortes de la belle biographie de Francis Dordor, l'une des meilleures plumes de *Best* : « Vu l'état avancé de la tumeur, il restait à Bob Marley moins d'un mois à vivre. Bob encaissa en silence. L'image qui s'impose spontanément pour décrire l'impact d'une telle annonce est celle du séisme, du sol qui se dérobe sous les pieds. On imagine qu'une grande partie de soi-même bascule immédiatement dans un gouffre, tandis que l'autre s'accroche désespérément à ce rebord étroit et friable qu'offre le simple fait d'être encore en vie. » J'y songerai lorsqu'un homme en blouse blanche me révélera un mal incurable. Et je repense à mon père. L'a-t-il su ?

Mais, au moment de la sinueuse remontée de la Seine, la vie nous comblait encore pleinement. Pourtant, notre croisière à nous touchait bientôt à son terme. Il nous restait à profiter des cocktails et des concerts, avant la fin du rêve. Les ventes du mensuel commençaient à fléchir, même si, pendant les deux années qui suivirent, la courbe rebondit parfois jusqu'à 130, voire 140 000. Philippe était inquiet, et la campagne électorale, houleuse, ne l'apaisa pas. Jeune, je ne me doutais pas de l'impact de la politique sur notre vie tranquille et celle du magazine.

Le 10 mai 1981, nous étions en famille devant le téléviseur quand le crâne dégarni du nouveau président de la République se dévoila. Ce n'était pas le bon. Philippe aurait préféré voir celui de Giscard. De mon côté, je sautai de joie, heureux, je n'avais connu que le précédent régime, et l'arrivée de la gauche représentait une vraie bouffée d'oxygène, un espoir (lequel ? Je n'en savais rien). Pour la première fois, âgé de dix-huit ans, j'avais voté, et mon « champion » l'avait emporté.

Mon cher mentor, conseiller, ami, géniteur, frère en musique, chargé de trop de rôles, la mine sombre, ne me regardait pas, l'œil

rié à l'écran. Je le croyais de droite et m'étais persuadé qu'il pleurerait la défaite de l'UDF. Marie et lui avaient refusé de me dire pour quel camp ils avaient voté, et leur silence renforçait mes soupçons. Environnés de socialistes, de libertaires, dans un milieu rock très à gauche, ils étaient gênés – du moins je le pensais – de leur choix. Je ne les jugeais pas. Mon père m'avait souvent répété que les questions politiques ne méritaient pas d'inutiles fâcheries, il évitait de se laisser entraîner dans de vaines discussions. Je le remercie aujourd'hui de ne pas m'avoir révélé la couleur de son bulletin, car, avec ma fougue juvénile, je l'aurais attaqué, et il m'aurait répondu vertement. Cet homme, d'un tempérament très jovial, pouvait, surtout envers moi, se montrer cassant. Il voulait bien me dévoiler les coulisses de son travail, mais n'avait pas envie de perdre du temps à se justifier auprès d'un ado révolté. Cette indifférence éteignit en moi toute envie de brandir le poing et de dresser des barricades dans le salon. J'avais même acheté *Le Petit Livre rouge* de Mao, mais, voyant mon père soupirer de lassitude, je le rangeai et ne l'ouvris plus jamais.

Je découvris plus tard les raisons de son anxiété. Pourquoi liait-il notre avenir, et donc celui du magazine, à une élection ? Je ne comprenais pas en quoi le président des années 1970, Giscard d'Estaing, personnalité raide, guindée, amateur d'accordéon, aurait pu aider *Rock & Folk*. Je ne saisisais pas ce que mon père, plus âgé, sentit très vite. Il n'était pas un anti-socialiste primaire, un paranoïaque – au contraire de ma grand-mère maternelle, persuadée que des chars soviétiques allaient bientôt sillonner les Champs-Élysées. Le pays vivait une profonde mutation. Voter à droite revenait à rejeter ce changement, à essayer de conserver la société telle que nous l'avions tant aimée, composée de lecteurs attentifs, capables de dévorer de longs articles philosophiques qui célébraient le rock comme une précieuse fresque, enfermée dans sa chapelle Sixtine dont le sonneur de cloches restait le magazine. Autant dire, une utopie perdue.

En applaudissant au résultat du 10-Mai, sans m'en douter, j'avais célébré le futur enterrement de la revue, la fin d'une époque, de ce jardin merveilleux, plein de fruits dont s'était nourri abondamment notre vieille Idole. Peut-être le fallait-il pour me libérer, nous délivrer tous, grandir, fomenté d'autres projets ? En glorifiant ce qui allait tuer le journal, je m'affranchissais du père, amorçais ma vie d'adulte, un début d'émancipation douloureuse et longue, car porter en terre *Rock & Folk* m'accablerait. Mon adieu à l'enfance !

Le ministre de la culture Jack Lang nomma un « monsieur Rock ». Il fit construire un peu partout en France des salles pour accueillir les grands concerts, enterrant nos souvenirs des Abattoirs et de ces lieux sauvages où nous avions assouvi notre passion. Le gouvernement

autorisa aussi les radios libres, et le rock déferla sur la société comme un tsunami. Cette musique devenait officielle, privée de sa vigueur contestataire.

Philippe avait vu fondre toute son avance. Voici ce que dit une de ses lettres :

Il n'y a plus de fidélité, seulement des mouvements quand l'actualité les favorise. Ce n'est plus la même musique. Plus porteuse des mêmes élans. Les anciens ont perdu leur souffle, les jeunes en manquent. Le rock commence à être partout et nulle part. Il se déroule sur NRJ et tant d'autres radios privées, imperturbable fond sonore ; il est là pour vous assister lors d'une visite au supermarché, ou dans le choix d'un jean. On ne l'approche plus comme une culture à acquérir, on le consomme plutôt comme un produit entre autres. Michael Jackson, Madonna sont bien symboliques de cette évolution, excellents techniciens peu soucieux d'émouvoir, plutôt de distraire, attentifs au spectacle – un show Madonna n'est-il pas une version modernisée du french cancan ?

Il avait été élevé au sortir du conflit de 1940, où tout était à faire, à prendre, à conquérir. Il aimait la rareté, l'exceptionnel, la fidélité, se consacrait au journalisme pour cette raison. Mais les épopées semblaient appartenir à un temps révolu, comme les reporters aventuriers.

Il continuait cependant à vouloir se battre et à sauver ce qui pouvait l'être. Il redresserait le magazine et le vendrait à Filipacchi malgré le peu d'enthousiasme qu'une telle perspective lui inspirait. Il ne parvenait pas à se déprendre de sa créature.

Et cette fidélité s'effilochait. Philippe Manœuvre, bougon, énervé, démissionna. Il se plaignit de censure, critiqua les choix de « Descente de police ». Pourquoi Dalida ? Il accusa les dirigeants du magazine d'être des « vieux ». Mon père ne fut pas vexé. Il ne souffrait pas de susceptibilité, et vieillir ne l'effrayait pas, bien au contraire. Mais Dorian, qui n'avait pas renoncé à son personnage de don Juan dans les soirées rock et auprès des attachées de presse ou des autres journalistes, le prit mal. Manœuvre voulait surtout courir d'autres fortunes. Il collaborait à un mensuel dessiné concurrent, *Métal hurlant*, où il jouissait d'une place privilégiée (il le dirigerait), rêvait de télé et n'avait plus assez de temps à consacrer à *Rock & Folk*. Mon père le regretta, même s'il avait admis depuis longtemps le processus naturel d'un journal, condamné comme l'eau d'un fleuve au renouvellement

perpétuel afin d'éviter l'assèchement. Pourtant, chaque départ le blessait.

Il serait content de voir revenir Philippe Manœuvre, plus de dix ans après, pour assurer la rédaction en chef du vieux magazine, qu'il n'avait donc pas oublié.

1983 fut la dernière bonne année. Je me replonge souvent dans les numéros de cette période. Philippe pensait certainement beaucoup à la mort. L'assassinat de John Lennon l'avait marqué profondément. L'une de mes couvertures préférées demeure celle où s'étend sur un ciel bleu le visage orangé d'Elvis Presley, avec ce titre : « Rocker au paradis ». Dans un coin, parmi les autres accroches figurent, tiens !, ses chers Doors.

L'article énumère les mille disparitions tragiques du rock : le batteur de Booker T and The Mg's Al Jackson, tué à coups de revolver par un rôdeur. Le saxophoniste King Curtis, poignardé en plein cœur de Harlem (il venait encaisser un loyer). Felix Pappalardi, le bassiste de Mountain, tombé sous les tirs de sa propre épouse. Terry Kath, le guitariste de Chicago, qui eut tort de jouer à la roulette russe...

Je relis ces quelques lignes sur un certain Harvey Lee : « Guitariste de Stone The Crows et fiancé de Maggie Bell. Un soir de 1972, en concert à l'université de Swansea, il s'avance vers le micro pour en pousser une. Il prend l'engin à pleine main et une décharge électrique le foudroie. » J'aime la notation : « et fiancé de Maggie Bell ».

Le magazine se tournait-il vers sa propre tombe ? Une concession au carré des « illusions perdues » l'attendait. Je l'aurais bien prévenu. Méfie-toi, *R & F* ! Tu risques l'indigestion, l'apoplexie. Regarde ton bide, tes grosses joues roses. Tu vas exploser. Tu peux rire, mais à force de dévorer du cadavre tu vas en devenir un toi-même ! « Et toi, tu ne les aimes pas, les cadavres ? » m'as-tu répondu. Oui, j'étais friand des positions christiques d'un Jim Morrison, du vol céleste d'Elvis. Nous tomberions ensemble.

Philippe donnait au nécrophage sa nourriture. Parfois, il appliquait sa vieille recette – mettre les Stones à la une –, mais la bibine d'« oncle Mick », comme il le surnommait, se révélait de moins en moins efficace. Nous avons tous été surpris de ce déclin soudain. Que se passait-il ? Nous aurions des mois et des années pour essayer d'énumérer les causes de la chute, et nous continuons aujourd'hui à ressasser cette vieille ritournelle obsédante. Le départ de Manœuvre et d'autres journalistes annonçait une débandade. Philippe s'attendait au pire, à la démission de Dorian, par exemple, qui demanda un soir à le voir. Mon père était tendu.

« Filipacchi m'a appelé. Il veut m'engager pour m'occuper d'un journal de leur groupe, *L'Écho des savanes*. J'ai accepté à condition que tu viennes avec moi. Ce sera peut-être l'occasion de lui proposer d'acheter *Rock & Folk*. Nous serons dans la place. »

Philippe ouvrit grands les yeux, joyeux de participer à cette nouvelle aventure. J'ai toujours admiré sa magnanimité. Il avait fondé et dirigé l'une des plus belles entreprises de presse, prouvé sa valeur, et vingt ans plus tard, Filipacchi et Frank Ténort continuaient à le traiter en homme invisible. Mais il n'était pas de tempérament jaloux, ni aigri, se moquait des circonstances, prenait les cadeaux comme ils arrivaient. Les trois créateurs – les deux gérants, Baudalet et Jean Senso, prisonniers de leurs comptes rébarbatifs, et Philippe, qui s'était retiré de l'écriture et soignait l'apparence de la revue – avaient renoncé à occuper le devant de la scène. La gloriole n'intéressait pas ces hommes élevés dans un monde où la télévision n'existait pas. Ils avaient libéré la tribune médiatique, et Dorian s'en était emparé sans le vouloir. Pendant toutes ces années, dans son magnifique rôle de sentinelle, il avait fini par incarner le visage du magazine (au point qu'aujourd'hui il est souvent présenté comme l'un des fondateurs de *Rock & Folk*), contribuant largement à son succès. Mon père se réjouissait de sa notoriété, déjà impatient de montrer à Filipacchi l'excellence de leur duo.

En vérité, il applaudissait au triomphe de ceux qu'il avait lus, soutenus, aimés. J'assistai avec lui à l'éclosion cathodique de ses journalistes. Il trouva formidable, en 1982, « Les Enfants du rock », sur la deuxième chaîne, amusé par les pitreries de Manœuvre. Je l'entends encore rire : « Quel idiot ! » Il ne manquait pas une émission et fut même invité à une soirée consacrée aux Beatles. Un débat le confrontait au futur animateur et cinéaste Antoine de Caunes, qui avait écrit dans *Rock & Folk*, à Manœuvre, à Jacques Volcouve, le président du fan club du groupe de Liverpool. Comme toujours, mon père enfila son plus beau costume, noua sa fine cravate. Je le revois essayant de structurer un discours sérieux, au milieu de jeunes agités et vanneurs, se disputant les faveurs de la caméra. Il fut plusieurs fois interrompu, tenta de poursuivre, et les discussions partirent à la dérive, dynamitées par les railleries que le groupe adressa au fan primaire. Ce genre de télévision lui déplaisait. Il avait passé l'âge de jouer au clown.

Il rentra, frustré, et se remit au travail, dans son petit bureau du 9 rue Chaptal.

Je me demande toujours quelles pouvaient être ses réflexions au moment de regagner les locaux de la rédaction, qui devaient

commencer à sentir le renfermé. Tout au long des lettres qu'il nous a laissées, il se défend d'avoir éprouvé de la lassitude. Le plaisir continuait à l'animer, mais à quel prix ! Les attaques se succédaient. Elles visèrent un numéro consacré au « rock homo » avec en couverture le groupe Frankie Goes To Hollywood, auteur du tube *Relax*.

Rock & Folles

« Si vous voyez des gays partout dans le rock, ne vous inquiétez pas, un homme inverti en vaut deux. »

On ne plaisantait pas avec une communauté qu'une nouvelle maladie commençait à toucher, le sida. Philippe s'en étonnerait longtemps. « Pourtant, a-t-il écrit, le papier de Christian Perrot était on ne peut plus sérieux, remarquablement documenté, allant jusqu'à évoquer le trompettiste Fats Navarro, surnommé Fat Girl par ses copains, ou Little Richard qui se faisait déjà les yeux dans les années 1950. » Le sujet possédait une vraie implication historique. À l'époque, j'avais l'impression que mon père et ses amis – et ce n'était pas entièrement faux – se creusaient la tête pour trouver des sujets attractifs et endiguer la chute des ventes. Le magazine, marqué par un commencement d'usure, cédait au racolage.

La proposition de Dorian vint donc à point nommé. J'étais heureux pour mon père. Je venais d'obtenir péniblement mon baccalauréat et je m'étais inscrit à la faculté de lettres, à la grande indifférence de mon père, sans doute incapable de situer géographiquement la Sorbonne. Mais je n'y prêtais pas attention. Il m'offrait ce que j'aimais : la vie d'un magazine de rock ! Et la seule éducation qui valait restait la sienne. J'étais toujours joyeux à l'idée de rentrer à la maison. Le soleil illuminait encore le bon côté de la rue de Siam, le nôtre, faisait planer une douce chaleur au-dessus du trottoir. Là-haut, mon père passait *The Wind Cries Mary*. J'adorais entendre la « chanson de ma mère », symbole de leur amour et de leur foi en l'avenir. Je les surprénais en train d'écouter leurs disques, radieux, tendres l'un envers l'autre. Je n'osais pas les déranger et me glissais dans ma chambre.

La musique continuait jusqu'au cœur de la nuit.

Sixième partie

Les jours gris

(Dernières générations)

Il traversa le bureau luxueux des Champs-Élysées. Ses chaussures s'enfonçaient dans l'épaisse moquette. Tout était blanc. Des moulures décoraient le plafond. De grandes glaces ornaient les cheminées. Daniel Filipacchi attendait mon père. En l'apercevant, il sourit, lui tendit une main que Philippe saisit comme le signe d'une étrange réconciliation venue bien tard. Le grand patron adressa à la petite assemblée un salut collectif, sortit pour ne plus revenir.

Il laissait toute liberté à ses collaborateurs, mais leur lançait un défi compliqué. *L'Écho des savanes*, revue d'humour leste et malade, créée par Claire Bretécher et Marcel Gotlib en 1972, avait manqué de recevoir, mille fois, l'ultime estocade et d'être envoyée au carré des « illusions perdues ». Mais des hasards l'avaient sauvée et, malgré son coût financier, Filipacchi ne renonçait pas à redresser ce titre prestigieux. Dorian avait accepté à condition d'emmener son partenaire. Le « bon flic et le mauvais » avaient noté toutes leurs idées d'articles. Ils exultaient, se comprenaient sans discours inutiles, vivaient comme un vieux couple – mon père ne supportant pas certaines habitudes de son ami, qui vidait des petites bouteilles de bière, les posait sur le bureau et glissait dans le goulot ses mégots et sa cendre. Philippe les prenait du bout des doigts et les jetait à la poubelle, en râlant.

Ils ne s'étaient jamais querellés ni froissés, pensaient la même chose des jeunes collaborateurs qu'on leur avait affectés, ressentaient le même agacement à l'égard des bouderies de leurs vieux amis de *Rock & Folk*.

Baudelet se pensait lâché à un moment crucial de l'histoire du magazine. « Nous y allons pour essayer de leur vendre le titre », répétait Philippe. Il l'espérait et comptait bien montrer son savoir-faire à un groupe de presse qu'il admirait depuis toujours.

Le matin, il occupait la rue Chaptal et, l'après-midi, se rendait sur les Champs. Marie craignait pour lui une énorme charge de travail. Je ne le vis plus écouter ses disques en pyjama, danser au son de Count Basie. La chambre de mes parents était vide, silencieuse. Je savais qu'il tentait de sauver notre revue et souhaitait la mettre à l'abri ou s'en débarrasser. Il rêvait secrètement (mais était-ce un secret ?) de prendre en main l'un des journaux du groupe Filipacchi. Il ne s'économiserait pas, gagnerait de l'argent, placerait sa famille hors de

danger. L'ambiance était devenue plus grave.

Tout en essayant de redonner bonne mine à *L'Écho des savanes*, Dorian et lui décidèrent de rénover leur vieux journal, non sans risque : tenter de conquérir de nouveaux lecteurs les exposait à voir fuir les fidèles.

En repensant à cette période, j'ai l'impression d'avoir traversé un interminable hiver. Quand parut la nouvelle formule de *Rock & Folk*, le 20 novembre 1985, j'effectuais mon service militaire dans une base maritime de Hourtin, près de Bordeaux. Un Sting provocant, avec un seau de champagne, s'étalait en couverture. La belle enseigne d'or avait fait place à un titre Lego, rouge. Baudalet n'aima pas le résultat. « On dirait *Le Journal de Mickey* ! » L'apparence était attractive mais aussi vide que l'époque. Les accroches jaunes, flashy, ressemblaient à des mouvements de popotin aguicheurs. Cette formule ne me semblait pas laide, mais je regrettais l'ancienne. Je me rendais compte du mal qui, derrière les couleurs, rongait le magazine. J'étais triste comme si ma clef en or du paradis se rouillait.

Le bonheur me quittait alors que je pourrissais entre les murs d'une caserne, des lits alignés et des armoires en fer. Des gardes qui se croyaient prétoriens nous promenaient à travers la forêt, en rond, sous la lune glacée. J'étais fatigué et déprimé. C'était le seul lieu où *Rock & Folk* n'apparaissait pas, un monde sans livres ni revues. Je croisais des Français de toutes origines, de nombreux Marseillais qui avaient connu la prison. Des traces de vomi tachaient les escaliers, les rampes, le réfectoire. Les fusiliers marins nous invectivaient. Mon père avait toujours refusé que je me dérobe au service militaire afin de m'endurcir. Il s'inquiétait de mon inertie, conscient que j'avais un présent et un avenir à bâtir, à envisager, loin de *Rock & Folk* et de la prochaine réédition posthume des *Doors*. Au cœur de cette terre fantôme où l'État m'avait banni, la seule musique venait de la froide et synthétique trompette de cavalerie crachée à 5 heures du matin par des haut-parleurs brunâtres en plastique. Aucun soldat ne brandissait son biniou vers le ciel. Un disque mécanique sans âme tournait et nous obligeait à courir. Puis c'était l'appel. Un matin, un homme ne répondit pas :

« Gérard Calvi ? »

Silence...

« Gérard Calvi ? »

Une voix répondit :

« Il est dispensé, il s'est brûlé avec son rasoir.

– Brûlé avec son rasoir ? »

Un quartier-maître me désigna ainsi qu'un autre matelot pour l'accompagner afin d'éclaircir l'étrange absence. Nous sommes entrés dans le dortoir, où nous avons trouvé un petit lutin simplet. Son visage était rouge, irrité, couvert de larmes.

« Pourquoi tu viens pas à l'appel ?

– Pa'ce que j'ai la peau irritée, j'peux pas.

– Tu te fous de ma gueule ? »

L'officier prit le gnome par le col et le secoua comme un pantin ridicule. Le simplet hurlait d'une voix haut perchée. Je jetai un coup d'œil vers l'autre appelé, un gars efflanqué, le visage have, le regard fuyant, fumeur de hachisch. Nous n'avons rien dit. Puis la brute a fini par lâcher le débile, avant de regagner la cour.

Dès que je pouvais, j'appelais mes parents et me plaignais. Je ne parlais à personne. Le soir, je m'endormais, caché sous mes couvertures, comme pour me protéger de mes voisins, dont certains se livraient à des jeux un peu équivoques, se roulant sur les lits à la manière de chiots. Je me bouchais les oreilles. J'avais apporté un petit poste de radio. Mon père m'avait dit qu'il présenterait le vendredi soir la nouvelle formule du journal au « Pop Club » de José Artur pendant que j'étais censé dormir. C'était le couvre-feu. Mais j'étais bien décidé à l'écouter. Dans mon lit, je consultai ma montre, puis tournai le bouton et m'enfonçai au fond de mes draps, l'oreille collée au transistor, tellement heureux d'entendre sa voix lointaine et chaleureuse. Et j'en oubliai ma tristesse. J'imaginai le studio confortable de José Artur, la nuit des Champs-Élysées, les verres posés sur une table du Fouquet's. Et je buvais les paroles de Philippe, toujours précises et structurées. Il préférait la radio à la télévision, satisfait de pouvoir développer ses idées. Si l'admiration que je lui portais me pesait parfois, m'empêchant d'envisager mon propre avenir, elle m'aidait bien plus souvent. Je fus joyeux, comme s'il s'adressait à moi, personnellement. Quand la fin de l'émission arriva, j'éteignis le poste et le glissai sous l'oreiller.

Je me sentais bien, prêt à attaquer les horribles journées de ma vie de marin à terre. Jusqu'au jour où j'aurais besoin d'entendre la voix de mon père à nouveau.

En permission pour quelques jours, j'ai retrouvé mes vieilles habitudes, la rue de Siam, la « montagne magique » et la musique. Nous nous apprêtions à célébrer les vingt ans du magazine, et mon père avait été invité à la télévision. Je le compris à sa manière particulièrement soignée de s'habiller et à sa concentration. Il compulsait des numéros, se replongeait dans les débuts de l'épopée, s'énervait de ses erreurs passées.

En revanche, il s'amusait toujours de voir le magazine apparaître dans les films. Quand la télévision rediffusait *Les Grandes Vacances* de Jean Giraud, il aimait y jeter un œil pour le plaisir du passage où Louis de Funès accueille chez lui une Anglaise et charge son fils de l'emmener visiter le musée Carnavelet. Mais comme il soupçonne son rejeton de se perdre dans des lieux de débauche, il fouille sa chambre, découvre des numéros de *Rock & Folk* et de *Playboy* et laisse éclater sa colère. Nous n'avons jamais bien pu distinguer le mois, mais nous avons reconnu la belle enseigne blanche de 1967. Louis de Funès brandit furieusement le magazine, pousse son fils sous la douche. La nuit suivante, il ne parvient pas à trouver le sommeil, l'esprit agité par des sons de guitares électriques et de folie rock.

Nous regardions aussi *La Gifle* de Claude Pinoteau. Isabelle Adjani, la fille révoltée de Lino Ventura, claque la porte et embarque avec elle un *Rock & Folk*. À l'écran, ces couvertures que Philippe avait conçues avec soin et délicatesse incarnaient le conflit de générations. J'étais enchanté. Le patron de cette bible pour jeunes était mon propre père, un homme à qui j'aurais dû constamment m'opposer.

Marie m'a rappelé également cette scène où Piccoli – était-ce Montand ? –, dans un bain, saisit le magazine des mains d'une fiancée bien plus jeune que lui. « *Rock & Folk* ? Pas mal, ça ! » disait-il pour avoir l'air dans le coup. Une autre fois, ma sœur, visitant une exposition, s'arrêta devant un tableau hyper-réaliste. Elle y aperçut, accroché à un perroquet, un pardessus, et, dépassant de la poche, notre revue pliée en deux. L'illusion était telle qu'on avait l'impression de pouvoir la prendre, l'ouvrir et bien sûr la lire.

Tous ces souvenirs revenaient à l'occasion du fameux anniversaire. Philippe but un café et se prépara. Présentée par Christophe Dechavanne, l'émission s'intitulait « C'est encore mieux l'après-midi ». Mon père participait à un débat avec un chanteur célèbre de l'époque,

Daniel Balavoine, qui se plaignait d'être absent du journal.

Lorsqu'il enfila son manteau, je lui lançai : « Qu'est-ce que tu vas lui mettre ! » Il sourit, mais ne répondit pas. Il ne partait jamais à la guerre. Je savais que ce genre d'entretien l'agaçait. Il n'avait pas à se justifier d'un choix rédactionnel. Mais il serait aimable. On lui avait souvent flanqué dans les pattes des artistes de variétés, attendant peut-être de sa part des sorties anti-chanson française. Il se souvenait qu'après la mort de Tino Rossi, en 1983, un journaliste l'avait appelé rue Chaptal pour lui demander un commentaire. Philippe ne mit pas beaucoup de temps à deviner les intentions de son correspondant : opposer ces deux mondes, le responsable d'une notoire et moderne revue de rock, et un légendaire bellâtre doucereux, et espérer une nécrologie méchante. Mais mon père avait surpris son interlocuteur par sa modération, au lieu de céder à une provocation attendue. Il avait vanté la perfection de la voix du chanteur et un beau placement de notes. Il ne méprisait pas la musique populaire, même si le mélomane qu'il était, flottant sur la fabuleuse ligne Armstrong/Count Basie/Ray Charles/Beatles/Doors, ne pouvait déceimment prêter attention au rossignol corse.

Et maintenant, il faisait face à un autre champion de la variété populaire française. Dechavanne et ses producteurs devaient se frotter les mains. Daniel Balavoine, une créature de la télévision, se promenait sous des cieux en toc, avec son *brushing* soigné. Poussé par une voix aiguë, dure à encaisser, son tube *Le Chanteur* racontait l'histoire d'un homme qui s'appelle Henri et voulait écrire une chanson dans le vent, un « air gai, chic et entraînant ». Le garçon, sincère, avait du coffre et de la détermination, au point que sa gloire s'était accrue après une certaine émission de télévision, où il avait affronté le candidat à la présidence François Mitterrand.

Mon père, comme toujours un peu pâle, du moins au début, paraissait légèrement tendu. Dechavanne avoua ne pas être un lecteur du magazine et présenta Philippe comme le directeur de *Rock & Folk*.

« Plus que ça, intervint Balavoine, c'est l'un des fondateurs. J'ai longtemps lu cette revue, puis j'ai arrêté quand j'ai commencé à faire de la musique, car je n'étais pas dedans.

– Oui, je sais, j'en ai entendu parler, coupa mon père sèchement. Mais beaucoup de chanteurs introduisent dans leurs mélodies des touches rock. L'autre jour, j'ai entendu une chanson de Michel Sardou. Elle contenait des ingrédients rock. Le tout est de savoir jusqu'où nous devons aller.

– Jusqu'où nous devons aller sans avoir honte », l'interrompit

Balavoine.

Mon père essaya de calmer le jeu. Le chanteur populaire jouait son rôle favori, celui du complexé, héros des foules mais victime des élites. Il possédait tout, célébrité, argent, et réclamait davantage : la reconnaissance du grand journal rock.

« Les lecteurs achètent surtout le journal pour lire des articles sur Phil Collins. Nous ne pouvons pas trop l'ouvrir, poursuivit Philippe.

– Vous l'ouvrez aux Anglo-Saxons, c'est mieux, plus respectable, s'énerva Balavoine.

– Oui, sinon on appellerait le journal *Roque et Folklore* au lieu de *Folk*. »

Philippe resta serein jusqu'au bout. Il pensait surtout au Phil Collins de Genesis. Daniel Balavoine n'aurait jamais droit aux colonnes du magazine, et il venait de participer à son ultime émission : quelques jours plus tard, pendant le Paris-Dakar, il se tuerait dans un crash d'hélicoptère avec l'organisateur Thierry Sabine. Il s'était rendu au Sahel afin d'y installer des pompes à eau. J'appris sa mort dans le triste réfectoire d'une caserne parisienne.

Toujours sollicité, le mensuel gardait encore son attrait et continuait de nous apporter de la joie. C'est du moins l'impression, illusoire, que j'avais. Quand je suis revenu du service militaire à la fin de l'année 1986, j'ai retrouvé un Philippe apparemment encore épanoui, mais partagé entre la joie et un souci. Si Dorian et lui se plaisaient beaucoup à concevoir *L'Écho des savanes*, imaginant des parodies du *Figaro Magazine*, ils ne parvenaient à enrayer la lente dérive de *Rock & Folk*. Ils ne l'avouaient pas, mais ils commençaient à s'y ennuyer malgré leur attachement, qui était avant tout une fidélité à leur jeunesse. Ils décrochaient peu à peu. Un jour qu'il regagnait la rue Chaptal, mon père aperçut sur son bureau les photos de musiciens qu'un journaliste avait déposées. Il les regarda. Aucune légende ne figurait au dos des portraits. C'étaient des visages qu'il ne connaissait plus. L'histoire allait trop vite, les laissait en rade, sur le bas-côté. Il appela l'un des jeunes journalistes, Philippe Blanchet, et le pria d'identifier certaines images, notamment celle d'un jeune garçon aux cheveux hirsutes et noirs. Le rédacteur sembla surpris :

« Eh bien, c'est Robert Smith, des Cure ! »

Mon père soupira. Les Cure ! Il n'avait rien à faire des Cure et de cette désincarnée New Wave. Il ne se déplaçait plus dans les concerts depuis longtemps, préférant rentrer chez lui et écouter un vieux disque de Count Basie. Dorian commençait lui aussi à être las de lire des textes moins bons qu'avant, ou peut-être était-ce sa propre fatigue

qui ne le faisait plus vibrer. Parfois, il ne savait même pas de quoi les articles parlaient et n'y prêtait qu'une attention polie. Il rentrait tôt, surtout pour regarder un match de football et enfiler ses pantoufles.

Leur dernier plaisir était peut-être encore de se retrouver, d'échanger des blagues, de se moquer de la nouvelle génération. Ce qu'ils déploraient chez les musiciens – la perte du romantisme, du danger – était valable à tous les échelons du disque. Ils regrettaient de ne plus voir arriver ces généreux managers, personnages forts en gueule et rubiconds, noyés sous la fumée de leur cigare, qui emmenaient tout le monde festoyer dans le restaurant L'Annexe. Les joyeux drilles gourmands avaient été remplacés par de jeunes comptables secs et taciturnes. Philippe n'entendait plus parler de musique, mais de marketing, de marché. Parfois, un artiste vendeur fêtait son disque d'or dans les locaux de sa compagnie. Le temps d'une soirée, les professionnels oubliaient les chiffres. Le rocker soulevait un gâteau à la crème et l'écrasait sur la figure de son patron. La « victime » riait, rêvant malgré tout, écrira mon père, de « maîtriser la musique comme on programme une nouvelle lessive ». Il rappelle ces propos du créateur de Sun Records, à Memphis, en 1950 : « Trouvez-moi un Blanc qui chante comme un Noir, et nous serons riches. » « Il faisait déjà de la prospective, ironise Philippe. Mais c'était avant la grande aventure, et quand ce bon Sam découvrit Elvis Presley, la partie commençait seulement à se jouer. Le blues mijotait un peu partout et tout ça ne demandait qu'à être servi à point. Elvis commença à se servir en empruntant *That's All Right Mama* au Noir Arthur Crudup, qui ne put jamais récupérer ses droits d'auteur et mourut dans la misère tandis que le King, gros et riche, ravissait les rombières à Las Vegas. »

Je reconnais ces propos, que j'ai entendus si souvent jusque sur les ondes. Lorsqu'il partait à la Maison de la Radio, je me moquais de lui : « Tu vas encore dire que la musique doit primer l'industrie ? » Il souriait, mais il le disait quand même, menant sa petite bataille personnelle, perdue d'avance, bien sûr.

Après Manœuvre et Ducray, d'autres grands journalistes démissionnèrent, Burning Daylight, Philippe Garnier, devenu l'une des plumes de *Libération*, Yves Adrien... Mon père ne parlait jamais de ce qu'il aurait pu appeler des défections. Il ne voyait pas les choses ainsi. Il regrettait les séparations, mais en même temps craignait le radotage. Si un rédacteur décidait de quitter le mensuel, c'est qu'il estimait n'avoir plus rien à dire : Philippe respectait ce choix, tant que le renouvellement continuait. Il appréciait de recevoir des inconnus, mais l'entrée et l'escalier de la rue Chaptal, autrefois encombrés, ne livraient plus ses candidats apeurés, leurs petites feuilles froissées à la

main. Le « gentil flic et le méchant » regardaient le couloir désert, se rappelant le temps béni où tous les rédacteurs de la terre patientaient à la porte pour placer des articles. Personne ne venait. Je n'ai jamais voulu le croire. « Plus de journalistes ? » Comment, dans une profession aussi peuplée, n'y avait-il plus de postulants ? « C'est vrai ! » m'assurait-il. Le silence enveloppait la rédaction. Dans la pièce voisine, seule la voix de la secrétaire Françoise résonnait. Elle s'efforçait de reconforter un lecteur inquiet parce que son rocker favori Little Bob ne se rendrait pas à Compiègne comme prévu. Elle ne s'énervait jamais, faisant office de SOS Amitiés.

À l'entrée, les albums s'entassaient. Ils remplissaient encore l'« armoire magique », mais le vieux meuble en fer datant de 1970, aux dimensions des vinyles, sonnait un peu creux et n'était plus l'enjeu d'âpres batailles entre critiques... La distribution se déroulait dans le silence et sans passion. Heureusement, le label Elektra eut la bonne idée de rééditer un enregistrement live des Doors. Mon père et moi nous sommes jetés sur l'album, *Alive, She Cried*, impatients d'entendre leur version de *Gloria* et un blues de Willie Dixon, *Little Red Rooster*. Comme tous les musiciens qui n'étaient pas des bluesmen naturels, le Blanc Jim Morrison chantait les douze mesures mieux que personne, avec une espèce de rage lyrique défiant toute norme.

Je lui réclamais l'œuvre, l'emportais dans ma chambre, puis il me la reprenait, et le disque effectuait un incessant va-et-vient d'un bout à l'autre de l'appartement, au grand déplaisir de Marie qui continuait à ne pas aimer cette formation. Philippe le donna à chroniquer à un jeune journaliste, mais, à la lecture de l'article, il manqua de tomber de sa chaise. Le garçon avait cru malin d'affûter ses dents de lait sur le monument Doors, parlant de « groupe surestimé », d'« imposteurs », de « poésie très insuffisante ». Il relut longuement le texte, résolu à ne pas le publier. « Non, pas les Doors ! » songea-t-il, embarrassé. Il n'avait jamais censuré ses journalistes, leur avait toujours laissé écrire ce qu'ils voulaient, sans intervenir, sinon pour effacer toute apologie de la drogue, la seule limite qu'il se fixait. Mais permettre un éreintement non fondé de cet excellent album dépassait sa capacité de tolérance. Cela signifiait : démolir les Doors et encenser la poupée Madonna qui chantait en play-back ? Une absurdité.

Il convoqua le rédacteur, interloqué, légèrement inquiet. Mon père regarda ses pieds, soupira :

« Ton article, là ! Il faut que tu me le refasses !

– Moi ? Pourquoi ? Il n'est pas bon ?

– Euh... si... Il est pas mal. Mais tu comprends, les Doors... On ne

peut pas...

– Pourquoi on ne peut pas ?

– Parce que c'est les Doors et qu'il s'agit d'un des quatre ou cinq meilleurs groupes de l'histoire. Et après quoi ? On va dire du bien de Frankies Goes To Hollywood ? »

L'autre n'insista pas, au grand soulagement de Philippe.

Mon père perdait pied. Nous nous satisfaisions de la légende, même si l'Idole se conjugait désormais au passé. Les amis ou inconnus rencontrés me disaient : « Ah ! *Rock & Folk*... Je le lisais... » Ou : « Mon frère le lisait ! » Notre mensuel possédait le plus grand réservoir de lecteurs disparus, comme on a toujours dit que les anciens communistes formaient le plus important parti de France. Ils ne m'expliquaient pas les raisons de leur désamour. Si encore on pût parler de désamour ! J'aurais aimé évoquer la colère, la déception, quelque chose de vif et d'aigu, de réfléchi, sur lequel s'appuyer et discuter. Mais la majorité se détournait de la revue dans une molle indifférence. Leur attachement au magazine avait été longtemps entretenu par la vision du journal sur le lit de leur grand frère. Puis l'aîné avait bouclé ses valises, épousé sa fiancée, et la petite fleur rock au parfum si contagieux s'était fanée.

Je renonçais à rattraper les brebis égarées et perdues. C'était fini. Mais, avec les autres, ceux qui formulaient des reproches à *Rock & Folk* – « Le journal est dépassé ! » –, j'engageais la discussion. En vain.

Moi-même, je n'écoutais plus le fastidieux rock des années 1980. Je découvrais le blues et la soul, et mon père revenait peu à peu à son premier amour, le jazz, celui des grands orchestres qu'il adorait, se coupant d'une actualité qu'une nouvelle revue, appelée bizarrement *Les Inrockuptibles*, avait pris à bras-le-corps, pleine de curiosité et d'enthousiasme. Je sais que Philippe reprocha d'abord au bébé insolent son ton moralisateur et donneur de leçons. Que signifiait son titre ? « Nous sommes des purs, des vrais. » Là où *Rock & Folk*, avec ses bons salaires et son train de vie confortable, restait obnubilé par les grandes stars, les stades immenses, Phil Collins, Tina Turner ou Aerosmith, prisonnier d'une logique que mon père dénonçait, sans pouvoir en sortir, *Les Inrockuptibles* mettaient en avant les productions anglaises indépendantes, et des groupes comme les Smith, Chris Isaak, Jesus and Mary Chain... Le jeune bimestriel se posait en alternative sobre et élégante aux magazines rock de l'époque et à leurs couvertures « surchargées et criardes ». Philippe comprit que la critique le visait, lui et le frère ennemi *Best*, victime aussi de l'usure.

S'ils évitaient toujours de se parler, les deux magazines pionniers avaient vieilli ensemble et vivaient des tourments proches.

Après avoir acheté les deux ou trois premiers numéros, mon père se surprit malgré tout à admirer leur travail. *Les Inrockuptibles* étaient bien le journal qu'il avait toujours rêvé de créer, une publication culturelle au sens large. Il avait essayé de son côté de diversifier les sujets à travers sa rubrique cinéma, mais les lecteurs protestaient chaque fois que « leur » mensuel s'éloignait de la musique.

C'était trop tard. Sa prison de verre s'effondrerait bientôt. Il ne pouvait plus la sauver. Et il refusait encore de l'admettre vraiment.

Rêve d'un naufrage

Le bateau avançait sur une eau calme et d'un bleu profond. Il aimait la mer, le soleil, le parfum du large, les seuls moments où il respirait vraiment. C'est alors qu'il aperçut quelques moutons au sommet des vagues. « On va devoir s'attacher. Le temps va sérieusement se gâter », lui souffla Robert Baudalet, dans son rôle de capitaine valeureux, la peau bronzée, se prenant pour Erroll Flynn. Des nuages noirs apparurent à l'horizon. Ils avançaient vite vers nous. « Tenez ! Prenez la barre, Philippe, je dois aller vérifier les attaches », cria Robert. Et mon père empoigna la grande roue en bois. Bientôt, la nuit tomba comme une hache. Les vagues se mirent à monter au ciel, la pluie tombait glacée, le bateau gîtait, presque couché. Yvette, la femme de Baudalet, criait, mais sa voix se perdait dans les coups de vent. Marie avait envoyé les enfants dans la cabine, où les casseroles et les matelas dansaient, les cartes jonchaient le sol trempé, les tiroirs ouverts crachaient leurs couverts. À peine avais-je gagné en bas le carré, je me mis à vomir, apercevant le dôme obscur qui tournoyait, et le ciré jaune de mon père dont je pouvais à peine distinguer le visage noyé d'eau, et gris de sel, presque irréel. Je me rappelle Yvette descendue au

fond de la cabine, soutenue par ma mère. Elle avait glissé et s'était fracturé la clavicule. Elle hurlait. La blonde orgueilleuse et callipyge, qui peu de temps auparavant donnait ses ordres, était redevenue ce qu'elle était : une femme de soixante ans, sans fard, portant son âge réel. Le temps sembla durer une éternité. J'avais mal au cœur, mais je n'avais pas peur, quand, soudain, les lumières de Barcelone jaillirent de nulle part. Robert et mon père confondirent le feu du phare avec les éclairages de la ville et ne trouvèrent pas l'entrée du port. Ils remontèrent le long de la digue, face au vent, grâce au moteur, qui rendit l'âme après notre arrivée à quai. Nous étions exténués. Personne ne disait rien. Nous n'avions plus rien à manger. Les batteries, à plat, nous privaient d'électricité. Il faisait froid. Le bateau, plongé dans l'obscurité, ressemblait à une barque fantôme. Mon père voulut parler à son ami et associé, mais ne put rien en tirer. Prostré au fond du carré, pâle, Robert semblait incapable de prendre une décision, il se tenait, la tête penchée, inerte, à côté de sa femme. Anéanti.

Dorian passa cet après-midi-là penché sur le téléphone, couvrant sa bouche d'une main pour se garder des oreilles indiscretes. Mon père, en face, s'agaçait de ce qu'il imaginait être des babillages amoureux. « On est adolescent à tout âge », songea-t-il, voyant les articles à lire s'amonceler sur le bureau. Son ami avait toujours eu un génie proportionnel à son immense paresse. Et ses défauts commençaient à le dominer. Il aimait séduire, mais se désintéressait de la suite. Passer une nuit avec une fiancée l'ennuyait si bien que nombre d'entre elles le poursuivaient de leur rancœur jusqu'au journal.

Dans les soirées, il était comme un roi. Mon père ne cachait pas sa surprise de voir son ami entouré de jolies filles, mais aussi de gars aux mines patibulaires, anciens taulards, voyous sympathiques tatoués des pieds à la tête. Et il brillait au milieu de cet auditoire marginal et admiratif, prêt à tout pour amuser le rédacteur en chef et écrivain de la grande revue de rock. L'un de ses courtisans avait pris le nom de Triboulet, référence au célèbre bouffon de François 1^{er}. C'était un orphelin hirsute, une sorte de lutin sans âge, remuant et plutôt drôle.

Son numéro était immuable. Le garçon se déshabillait et, entièrement nu, grimpait sur les tables et faisait tourner sa verge à la manière d'un hélicoptère. Il avait réussi à gagner une certaine célébrité dans le Tout-Paris, il apparaissait aux côtés des stars sportives, s'invitait à la table des acteurs de cinéma et fréquentait les clubs les plus sélects. Il traversait les murs. Dorian le trouvait irrésistible et se divertissait tellement à l'écouter et à l'observer qu'il lui proposa une rubrique dans *Rock & Folk*, où, avec un style à l'emporte-pièce, le pitre racontait ses « amitiés célèbres », ses parties de pêche, ses beuveries... Pendant ces années-là, on gagnait sa place ainsi, à la faveur d'un concours de farces.

La pantalonnade triomphait. En cette année 1986, *Rock & Folk* creusa sa propre tombe. Personne n'a oublié cette couverture monstrueuse qui jette en pâture la « chose » Samantha Fox exhibant sa poitrine siliconée, sous le titre : « Le rock enlève le haut. » Je ressens toujours une certaine douleur en la revoyant. Où était passé notre cher vieux magazine familial de haute tenue ? Leur travail sur la coquine revue *L'Écho des savanes* remplissait Philippe et Dorian de confusion et, de retour à *Rock & Folk*, à court de projets, fatigués, ils ne savaient plus quel artiste présenter en vitrine pour rattraper un lectorat qui désertait le navire chaque mois. Dorian, très excité par une telle

plastique (plus que par la musique, qui ne l'intéressait plus), amateur de blagues potaches, insista tant que mon père céda avant de retourner à ses vieux disques de jazz. De toute façon, les responsabilités dans le naufrage importent peu. J'éprouve plus de tristesse à l'égard de Philippe, comme évanoui derrière cette poitrine exubérante et qui avait trahi ses propres analyses (celles-là mêmes dont il m'avait gratifié dans de magnifiques lettres), que pour Dorian, cynique et détaché de tout.

La starlette Samantha Fox n'avait aucune légitimité musicale. Cette ancienne égérie des revues lestes avait juste enregistré un pauvre morceau, *Touch Me*, et son corps, sur la couverture, écrasait de vrais grands noms du rock comme John Fogerty et Talking Heads. Beaucoup de lecteurs encore fidèles décidèrent de ne plus acheter la revue. Mes amis des *Inrockuptibles* m'en parlent encore aujourd'hui comme d'une incroyable faute de goût.

Mon père n'a pas compris tout le bruit orchestré autour de cette couverture. Une génération de filles jolies et sexy débarquait et secouait le landerneau. Elles faisaient beaucoup d'éclats. Peut-être, devant le tollé, regretta-t-il de ne pas s'y être opposé ? Reprocher à Dorian la chute du journal nous embarrassait en souvenir de ses beaux textes et du plaisir immense qu'il nous avait apporté. Mais le maître du style n'y croyait plus, devenu faible à l'égard des clowns qui le divertissaient, des flatteuses et de leurs voluptés. S'ils avaient continué, *Rock & Folk* serait devenu *Playboy*. Peut-être auraient-ils réussi à le vendre à Filipacchi, mais à quel prix ?

Philippe n'acceptait aucune critique à l'égard de son ami et collaborateur. Il fustigeait son apathie, mais pour regretter qu'il n'écrive pas de roman. « Le prix Goncourt, me répétait-il sans cesse, lui tend les bras. » En attendant, il défendait les articles du protégé exhibitionniste de Dorian, Triboulet. Les refuser aurait provoqué une scission entre eux, des heurts et la fin rapide du magazine auquel leur existence était attachée depuis si longtemps. Leur lien très fort avait d'ailleurs fini par indisposer les deux autres discrets fondateurs du mensuel. Baudalet demanda à voir Philippe de toute urgence. Ce genre de convocation ne présageait rien bon.

L'administrateur avait un regard sombre :

« Vous savez ce que Jean a fait ?

– Non... répondit mon père.

– Il a acheté une voiture au nom de la société. Je ne peux laisser passer ça ! »

Mon père respira. Il s'attendait à apprendre une nouvelle

désastreuse, pour autant, il n'aurait pu imaginer que leur équipe amicale des temps héroïques tomberait dans de telles mesquineries. Jean se justifia en disant que Baudelet s'était offert sa magnifique Lancia à air conditionné sur l'argent de la société et que, cogérant, certain de son bon droit, il avait simplement lui aussi profité de ce privilège. L'administrateur s'était bien gardé de le dire. Il se livrait alors à toutes sortes d'intrigues, essayant de monter mon père contre son collègue et ami. Jean racheta la voiture. Pendant des années, travaillant comme secrétaire adjoint de la rédaction, il avait occupé le bureau d'à côté sans faire de bruit, soucieux de surveiller les comptes. Les journalistes, avant de se présenter devant le binôme, aimaient s'arrêter dans sa pièce tapissée de photos de jazz. Son humour et son calme rassuraient les visiteurs. « Le bon sens près de chez vous », me dit l'un des rédacteurs, Philippe Blanchet. Mon père s'en voudrait longtemps de ne pas avoir mieux démenti les mensonges colportés par Robert Baudelet, qui reprochait à Jean d'en savoir un peu trop sur ses petits arrangements.

Depuis des années, Baudelet préparait sa retraite. Il avait placé ses économies en achetant des actions afin de préserver ses vieux jours. Sa compagne Yvette le poussait à partir, souhaitant profiter de leur maison reçue en héritage à Grasse. Il engagea un jeune, Christian, pour lui succéder aux comptes, puis se résolut à pousser une dernière fois la porte de la rue Chaptal, indifférent à ce qui arriverait. Le journal ne l'intéressait plus. Il partit même discrètement, sans fête ni flonflons, plus soulagé que triste d'abandonner une affaire décadente. Philippe déplora son départ, trop rapide, après tant d'années de travail commun et de succès. Jusqu'à quel point Baudelet leur imputait-il ce brutal déclin ? Il ne prit même pas la peine d'accuser ses anciens amis, la malchance, la société. Il s'évanouit sans se retourner. Nous n'avons plus entendu parler de lui. Quand le nom de *Rock & Folk* revient dans les médias, il n'est jamais cité. Si son détachement de l'Idole et ses tromperies m'ont heurté, je trouve injuste l'oubli où il est tombé. Nous n'avons jamais su ce qu'il en pensait. Insensibilité ? Rancune ? Mépris ?... Pour lui, *Rock & Folk* devait être une simple boutique. Peut-être l'aimait-il quand même...

Beaucoup de choses allaient rapidement disparaître pendant cet hiver interminable des années 1980, triste comme une chanson de Phil Collins. Un an après le départ de Robert Baudelet, le téléphone sonna pendant notre sacro-saint déjeuner familial. Mon père décrocha. Je crois qu'il n'aimait pas beaucoup les appels à 13 h 30 ou 14 heures, souvent porteurs de mauvaises nouvelles.

« Oui, Christian ! Quoi ? »

Il reposa tout de suite le combiné et se tourna vers nous.

« C'est Jean ! Il est mort... »

Il revint s'asseoir comme un automate :

« Affreux. Il est mort ! Crise cardiaque ! Il est parti dans la vallée de Chevreuse faire de la bicyclette, sa passion, et au moment d'attaquer la côte, il s'est senti mal. Il s'est assis sur une pierre, puis il s'est effondré... »

Marie se prit la tête entre les mains. Elle ne pouvait y croire. J'eus l'impression de voir une larme briller dans les yeux de mon père, qui restait silencieux. « Sa pauvre femme ! » ajouta ma mère. L'épouse de Jean se nommait aussi Marie.

Philippe décida de l'aider.

L'enterrement eut lieu, par une forte chaleur, dans l'église près du Père-Lachaise. Un pianiste de jazz joua de l'orgue. Toute la rédaction de *Rock & Folk* entourait le cercueil, serrée. Seul Baudalet n'avait pas cru bon de se déplacer ni de réagir.

Ma mère remarqua la fatigue de son mari. Il avait un orgelet à l'œil et paraissait tendu. Elle mit cette sale mine sur le compte du travail à *L'Écho des savanes*, des soucis de *Rock & Folk* et de son chagrin de perdre un être cher.

Puis l'équipe se sépara, sans un bruit. Mon père et Dorian retournèrent travailler sur les Champs-Élysées. J'imagine qu'ils éprouvèrent des difficultés à revenir rue Chaptal, à voir le bureau inoccupé de leur ami.

La vie continua.

Quelques mois plus tard, je trouvai mes parents dans le salon. Ils avaient une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

Déficiência médullaire ! Je n'ai pas bien compris ce que cela voulait dire au début. Inquiète de sa mine et de sa fatigue, ma mère avait supplié mon père de se faire examiner. Il n'avait d'abord rien voulu entendre avant de s'y résoudre. La prise de sang montra un manque de globules blancs. Quelque chose d'ennuyeux. Cette maladie ressemblait au sida, mais elle était curable. Je le revois assis, pensif, plutôt détendu. Il voulut d'abord me rassurer, surtout quand Marie s'éloigna, sortit une valise et empaqueta les affaires de son mari. Il serait absent pendant plusieurs semaines. C'était la première fois qu'il s'éloignait de la maison, tout seul, pour une durée indéterminée. Le mur de disques, noyé de pénombre, et la masse sombre de la chaîne hi-fi incarnaient toute ma douleur. Le coup fut si soudain que je m'assis sur le canapé et les observai tous les deux en train de s'affairer dans la chambre. Je ne voulais pas croire à un quelconque danger, me raccrochant à cette énigmatique « déficiência médullaire ». Aujourd'hui, avec Internet, j'aurais tout de suite obtenu les renseignements. Peut-être l'ignorance était-elle préférable ?

L'émotion de Marie, même étouffée, cachée, me frappait au cœur. Je n'avais pas besoin qu'elle me parle pour sentir sa dévastation intérieure. Sa voix tremblait si légèrement qu'un visiteur n'aurait pu déceler son trouble derrière un sourire de façade qui m'apparaissait dans toute sa violence. Elle ignorait que le temps viendrait bientôt où, après avoir été si longtemps cantonnée à l'ombre de son mari, elle serait obligée d'affronter la lumière. Mon père avait enfilé son costume, mais, cette fois, ne se rendait pas sur un plateau de télévision. Je les suivis du regard alors qu'ils prenaient le chemin de la Pitié-Salpêtrière où Philippe devait subir des séances de chimiothérapie en chambre stérile. Ce mot me remplissait d'effroi.

Quand ils fermèrent la porte, j'avais une boule au fond de la gorge, que je fis disparaître en me répétant l'étrange expression « déficiência médullaire ». Mais un vide intense me tomba dessus. L'appartement, toujours vivant, lumineux, musical, plongea dans le silence et le froid. Je n'avais jamais imaginé vivre ailleurs que rue de Siam, à échanger des avis sur les Doors et le blues avec mon père.

Le soir, ma mère est revenue. Nous avons dîné tous les deux, seuls, presque en silence. Je sentais qu'elle mesurait ses propos, afin de me reconforter. « Il reviendra vite ! » Mais cela ne me suffisait pas, et je me retenais pour ne pas la harceler.

Lorsque mon père avait appris que son hospitalisation pourrait être assez longue, sa préoccupation presque obsessionnelle fut d'assurer la continuité de *Rock & Folk*. Il demanda à son ami Gilbert Nencioli, sûr de ses goûts, de prendre en charge la maquette jusqu'à son retour. Le compagnon des premiers jours accepta, honoré, car il savait que Philippe n'aurait pas confié cette tâche à n'importe qui.

Pendant des semaines, Marie nous tint, ma sœur et moi, à l'écart, nous interdisant toute visite. Puis, un jour, elle nous emmena. Je sentais mes mains moites, mon cœur battre plus fort. Il se trouvait donc en chambre stérile, et j'avais peur de le découvrir complètement transformé. La Pitié-Salpêtrière m'a toujours fait penser à une cour des miracles parsemée de bâtiments impersonnels, sales, où errent des miséreux.

Nous plongeons dans un gouffre chthonien, l'île du docteur Moreau. Où nous mène ce couloir, sombre d'un côté, lumineux de l'autre, sous une grande vitre poussiéreuse que le soleil frappe ? Je m'arrête, contemple un bout du ciel, si distant et petit. Là-haut, il fait beau... Je m'approche de la cage d'un zoo et l'aperçois à l'intérieur, allongé, sans cheveux. Il dort la bouche ouverte, son corps semble moulé dans de la terre cuite. Je le crois mort, mais il se réveille, me voit et sourit. J'essaie de lui rendre sa joie, incapable d'avaler ma salive, la bouche sèche. Il possède toujours une belle figure, sans sourcils ni cils, comme un bonze. Marie a disparu, partie se changer à l'écart. Le temps me paraît infini, enveloppé de silence, à la manière d'un film muet. De l'autre côté, le sas s'ouvre, et surgit une femme momifiée, couverte de blanc des pieds à la tête, la moitié du visage masqué. Elle s'assoit et ne bouge plus, les mains croisées. J'entends leurs voix étouffées, mes parents me semblent si lointains, comme s'ils avaient grimpé dans une fusée en partance pour l'autre monde.

Marie a apporté tout l'univers de mon père, sa petite machine à écrire, ses disques, quelques bandes dessinées, objets désinfectés avec la plus extrême précaution. Car ses défenses immunitaires, au plus bas (avant la remontée espérée), le rendent fragile. Et il travaille quand les nausées et la fatigue ne l'écrasent pas. Ma mère n'a jamais très bien su ce qu'il écrivait. Il écoutait son jazz, recréait son univers. Une petite discothèque avait poussé dans sa chambre stérile. Quand j'arrivais, je le surprénais, le casque sur les oreilles, remuant la tête, en cadence. J'avais envie de lui parler, d'échanger des impressions musicales. Puis il m'apercevait et souriait, s'approchait de l'interphone, et nous discussions un peu, rarement longtemps, parce que prononcer le moindre mot l'épuisait.

Il dormait beaucoup, mais, dès qu'il se réveillait, il pensait au

magazine, cherchait à savoir si son ami Gilbert en maîtrisait bien la navigation (ce dont il était pourtant sûr), se tenait au courant des ventes et de l'ambiance, *L'Écho des savanes* venait loin derrière. Il ne cacha cependant pas sa douleur en apprenant qu'un assistant du groupe Filipacchi, le croyant peut-être perdu, en profitait pour refaire ses maquettes. Il pleura de fatigue et de déception. Dorian, absent, n'avait pu l'en empêcher.

Son traitement se prolongeait. Même si je m'en tenais à ce qu'on m'avait raconté au début, je craignais une issue tragique. Je l'ignorais, mais un médecin convoqua mon plus jeune oncle et lui fit part de son pessimisme. Philippe était condamné ! L'homme indélicat conseilla à Marie de prendre des dispositions. Chaque fin de journée, elle revenait du XIII^e arrondissement, essuyant ses larmes avant de me voir. Puis elle s'efforçait de dissimuler sa souffrance et agissait de manière mécanique. Elle erra d'un hôpital à l'autre, car sa mère tomba malade au même moment, pour mourir des suites d'un cancer du poumon.

Je ne sais pas comment elle a supporté toutes ces épreuves, mais elle, l'épouse effacée et amoureuse, affrontait cette mort qu'elle avait tellement redoutée dans sa jeunesse. Nous vivions au gré des plaquettes de Philippe, le baromètre de notre humeur. Elles faisaient la pluie et, parfois, le beau temps.

Puis la bonne nouvelle nous a surpris. Il allait sortir. Les globules remontaient, le traitement avait chassé le démon. Je le revois allongé sur le lit de sa chambre rue de Siam, avec son crâne de bonze, ses jambes toutes maigres. J'étais heureux, j'avais envie de sauter de joie, de crier. Nous allions reprendre notre vie comme avant, loin de ses douleurs, à nous préoccuper de musique, de beauté. La lumière allait revenir... « Tu nous as fait peur. Maintenant, tout va bien ! » Il acquiesça. Marie veillait à son confort. Il ne tarda pas à retrouver ses bureaux. J'admirais son courage. Son retour à *Rock & Folk* ne posa aucun problème. Il ne comptait là-bas que des amis affectueux, prêts à l'aider et à accomplir plus d'efforts pour redresser le mensuel. Mais il dut affronter les équipes de Filipacchi, dans leurs locaux luxueux des Champs-Élysées. Il se coiffa d'une casquette, espérant dissimuler sa tête lissée par la chimio. Toute sa vie, il avait rêvé de travailler pour Filipacchi et Frank Ténor, les créateurs de *Jazz Magazine* et de belles émissions sur Europe 1. Même s'ils l'avaient d'abord découragé, mon père, têtu et opiniâtre, n'avait jamais renoncé à les convaincre de ses qualités. Et il avait fini par y arriver, grâce à Dorian. Mais ce bel espoir l'avait amené où ? À revenir d'entre les morts, à exhiber une triste figure de cancéreux. Filipacchi et Ténor se rappelaient encore le garçon naïf aux yeux émerveillés, puis avaient à peine eu le temps d'observer le professionnel sûr de lui qu'ils faisaient connaissance avec

l'homme proche du tombeau. Une vie s'était consumée à vive allure sous leurs yeux. Malgré sa souffrance, mon père ne se résignait pas. Il ne m'en a jamais parlé parce qu'il ne voulait pas se plaindre ni trahir la moindre faiblesse. Mais j'imagine ce qu'il a dû supporter : les regards de biais, emplis de pitié et de peur, des collaborateurs froids du grand groupe. Les autres employés affectaient d'être normaux avec lui, mais – il le sentait – bavardaient dans son dos.

D'ailleurs, le supplice n'a pas duré longtemps. Dorian et mon père ont fini par recevoir leurs lettres de licenciement. Officiellement, *L'Écho des savanes* périssait et perdait trop d'argent. Après un départ tonitruant, ils avaient échoué à redresser le titre et n'y parviendraient plus. Surtout avec – comme Filipacchi le pensait – un « mort en marche ». Le grand patron ne pouvait les garder.

Philippe s'y attendait. Il encaissait les coups durs, faisait preuve d'une longanimité que renforçait l'amour de sa femme, ne manifestant ni colère ni dépit. Sans doute fut-il plus désolé en pensant à son ami.

Il revint entre les murs de *Rock & Folk*. Pour combien de temps ? La nouvelle formule n'avait pas endigué la chute. Mon père aimait toujours le journal, qui pourtant ne l'aimait plus. Il rentrait tôt, afin de ménager sa santé encore peu stable, et, souvent fatigué, se couchait tôt, sur le rebord de cette vie qu'il essayait d'agrandir.

Il apprit la noyade de Christian Lebrun, le rédacteur en chef historique de *Best*. Il ne le connaissait pas et ne l'avait même jamais rencontré, mais cette tragédie marquant la fin d'un monde lui fit de la peine. Ils avaient tous vécu la même aventure, partagé les joies et les crises, sans se parler ni prendre un verre, et maintenant la conscience se retirait brutalement entre les flots d'une mer sale. Peut-être était-ce une bonne manière de mourir ? Mais mon père ne voulait pas disparaître, il s'accrocherait à l'existence jusqu'au bout.

Marie loua une maison dans le Luberon, à Gordes, au soleil, afin de redonner du souffle à son mari épuisé. Nous nous y sommes tous rendus en famille et avons passé une quinzaine joyeuse et paisible. J'y emmenai ma petite amie de l'époque. Dès que j'invitais une fille, elle devait s'attendre à vivre pleinement dans l'orbite du magazine et dans l'aura de notre chef d'orchestre, même malade. Je n'en sortais pas. Cette jeune femme, portant le nom d'un roman de la marquise de Sévigné, Clélie, m'apprit qu'elle était la cousine d'un journaliste vedette de la revue, François Ducray. J'étais comme prisonnier d'un étrange envoûtement. *Rock & Folk* était mon oxygène, ma bulle, à laquelle je n'échapperais jamais. La revue me fournissait mon travail, mon mode de pensée, mes fiancées, mais la plupart ne restèrent pas longtemps, à peine un mois, jusqu'au prochain numéro.

Après leur séjour à Gordes, mes parents louèrent un bateau. Je les suivis.

Mon père avait toujours aimé la voile, mais cette fois, se rappelant la calamiteuse navigation au large de Barcelone, Marie préféra s'assurer les services d'un skipper, un Yougoslave qui les emmènerait le long de la côte dalmate. Il s'appelait Neno et nous impressionnait par sa taille, les muscles de ses bras. Un colosse. Il haïssait le communisme, persuadé que les Français, tous marxistes-léninistes sans connaître la réalité des régimes de l'Est, passaient leur temps à blablater dans les cafés. L'ambiance à terre nous oppressait. Notre grand marin était inquiet et, même au large, il nous priait de parler à voix basse. De temps en temps, il arrêta le moteur. Un lourd silence tombait sur le petit navire. Une vedette policière s'approchait et nous accostait. Neno prenait deux bouteilles, enjambait le bastingage, montait à bord de l'autre bateau et revenait les mains vides après avoir payé sa liberté. Puis nous reprenions notre lente navigation. Philippe, heureux comme un pacha, reprenait des couleurs. La mer était belle, parfumée, loin des immeubles grisâtres de Split, où Neno et sa famille habitaient. Un soir, pendant une escale, dans un petit port, j'ai entendu de la musique. Je me suis arrêté. Des jeunes formaient un cercle autour d'un guitariste et fredonnaient un air. Je n'en revenais pas... C'était la chanson des Pink Floyd *Another Brick in The Wall*, extraite de leur grand album contre l'oppression, *The Wall*, sorti dix ans plus tôt. Et ces gamins de mon âge qui vivaient une autre réalité rêvaient de rock comme d'une liberté inaccessible et reprenaient en chœur : « *We don't need no education... No thought control.* » Mon père s'arrêta pour écouter. Je crois que nous avons pensé la même chose. J'ai gardé en mémoire son léger sourire. La chanson avait traversé le rideau de fer, peut-être d'autres jeunes, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en RDA, partout, la reprenaient. Ce fut notre dernier été ensemble. Le plus beau.

Lorsqu'il revint, Philippe était en forme et put ainsi affronter les ultimes secousses d'un *Rock & Folk* moribond. Il commençait à faire son deuil du magazine lorsque apparut un jeune homme, comme un miracle. Il se nommait Jérôme Sicard et avait travaillé pendant plusieurs années à *L'Équipe*. Il transportait dans ses valises un projet de mensuel consacré aux sports américains. « Si nous expliquons les règles du baseball, nous pouvons intéresser beaucoup de gens ! » Mon père, convaincu, accepta de le financer, persuadé de gagner de l'argent et de sauver *Rock & Folk*. Au début des années 1970, Philippe Gloaguen avait proposé à Robert Baudalet de participer au *Guide du routard*, mais l'administrateur avait refusé et manqué une manne. En souvenir de ce ratage, Philippe saisisait la nouvelle chance qui lui était

offerte. Le premier numéro de *Newsport* sortit à la fin de l'année 1989. Je n'aimais pas ce projet, indifférent au base-ball, fidèle acharné de *Rock & Folk*, aussi triste que si mes parents m'avaient gratifié d'un petit frère agité accaparant l'attention par des tenues criardes et des manières vulgaires. Mais ce qui devait arriver arriva. Même toi, mon idole de papier, tu semblas subir la mauvaise influence de ton cadet américain, tu commenças à te maquiller et à parler fort pour attirer les regards. Pendant une vingtaine d'années, tu n'en avais pas eu besoin, privilège de la jeunesse et de la santé, tu possédais une élégance, une grâce naturelle. Et voilà que tu étais maintenant fardée comme une vieille pute, avec des bagouzes à chaque doigt. La couverture du mois de septembre 1989, montrant une bombasse aux cheveux noirs hirsutes et aux gros seins, hurle encore dans mes rêves. BELLES STARS ! Ton rimmel et ton rose aux joues contrastaient avec le beau jansénisme des *Inrockuptibles*. Philippe, l'esthète du journalisme, l'artisan précieux amoureux de *Twen* et du graphisme allemand, avait perdu sa main d'or.

Imaginons qu'au Jack London des mers et du Klondike se fussent substitués ses souvenirs d'alcoolique. Mon père tournait le dos aux terres astrales, se rendant compte que la nouvelle génération n'était plus prête à de longs voyages. Il craignait d'ennuyer les lecteurs avec des articles trop longs, ne tenait pas à revivre le puritanisme de *Jazz Hot*, la pression de ces amateurs gris, hostiles à toute évolution, à tout plaisir. Sans le savoir, il imaginait déjà un autre magazine – un *Playboy* musical.

Dorian l'encourageait. Ces dernières années, il s'était détourné du magazine pour goûter aux délices de la ville sombre. Il disparaissait pendant un ou deux jours et revenait, ses vêtements chargés des odeurs de la nuit et des parfums troubles d'une danseuse. Il reprenait sa place derrière le bureau, puis repartait, emportant toujours avec lui *Le Portrait de Dorian Gray*. Son épouse l'avait flanqué à la porte et depuis il errait dans les vieux théâtres, les bars, buvait, vivait de nombreuses aventures. *Rock & Folk* était devenu comme un tableau de lui-même, qui se détériorait après chacun de ses vagabondages.

Et Triboulet en était le monstre, continuant de promener à l'intérieur de pages colorées en jaune son gros nez de clown.

L'ambiance était lourde, gâtée. *Newsport* s'avéra une fort mauvaise idée, et coûteuse. Depuis le départ de Robert Baudelet et la mort de Jean, mon père se retrouvait seul aux commandes, sans en avoir les capacités. Il ne maîtrisait pas la comptabilité, les finances, obligé d'accorder sa confiance au jeune Christian. Il s'aperçut que le garçon s'était trompé. Le déficit se révéla bien plus grand que celui annoncé.

La société courait vers la faillite. Le cadet américain, venu sans doute trop tôt, avait asséché la trésorerie, désormais dans le rouge. Je surpris une conversation entre mes parents. « Deux millions ? C'est épouvantable... Nous n'avons plus le choix. » J'entendis la voix de ma mère qui essayait d'être apaisante. Ils avaient peur de voir leurs biens saisis.

« Nous n'avons pas le choix, répéta mon père. Il faut le vendre ! »

Pour la première fois, je regardai notre chaleureux appartement baigné de soleil avec un œil différent : celui de l'adulte. Nous pouvions perdre tout ce qui m'avait longtemps paru éternel – la montagne magique, la chambre ensoleillée, le coffre derrière lequel, enfant, je me cachais pour écouter les Beatles, le petit atelier de confection du magazine... Le temps pressait, mais les candidats ne se bousculaient pas. Si mon père ne réussissait pas à vendre *Rock & Folk*, le corps boursoufflé et malade du mensuel emporterait tout avec lui, à commencer par le plus important : nos souvenirs.

L'avocat lui faisait face. Il travaillait au service des éditions Larivière, spécialisé dans les magazines de motos. Seule ce groupe avait répondu à l'offre de vente. Mon père n'aimait pas ce genre d'homme au regard coupant, dont l'œil froid épluchait les comptes, fouinait partout. Il n'était pas venu pour « bouffer » à L'Annexe et « se taper une heure de franche rigolade ». Les négociations hantèrent longtemps nos cauchemars. Je ne rentrerai pas dans les détails, fastidieux et douloureux. Philippe cherchait surtout à vendre séparément le magazine, qui ne valait plus grand-chose, et le très bel hôtel particulier. Baudalet n'avait jamais pris de mesures pour distinguer les biens. Mon père devait se séparer du magazine et ne pouvait discuter.

Il entama la partie la plus difficile de sa vie, seul. Personne ne l'aida à affronter cet avocat retors, bardé de dossiers, de documents, connaissant toutes les lois. Philippe ne céda rien. Mais il était fatigué, pris de nausées, naviguait entre l'hôpital, où il subissait des petites chimios répétées, et la rue Chaptal, devenue un lieu hostile, le champ d'une bataille qu'il perdrait de toute façon. Il avait le couteau sous la gorge.

Souvent il s'absentait pour boire de l'eau, s'éponger le front, prendre ses médicaments. Il n'avait pas envie que les acquéreurs remarquent son trouble, sa faiblesse. Je crois que son mal-être, pendant ces journées terribles, lui a permis de surmonter sa tristesse de céder son cher magazine. Vingt-cinq ans de sa vie, presque la moitié des années trop peu nombreuses qu'il vivrait sur la terre, allaient partir, en catimini, et pourtant il avait hâte d'en finir. Notre survie primait toute autre considération. Les regrets l'assailliraient ensuite.

Il se plaignait du manque d'implication de Dorian. Pourquoi ne venait-il pas aux tractations et restait-il dans le bureau à lire *L'Équipe* ? Il possédait des actions du magazine. L'argent récolté enrichirait son compte en banque, mais il s'en moquait, détaché de tout. Lorsqu'il avait quitté l'appartement de sa femme, il n'avait emporté ni ses disques, ni ses livres, et aucun vêtement. Alors ce « marchandage de tapis » ne le concernait pas, il n'avait aucune envie de discuter avec des gens qu'il méprisait. Seules les supplications de Philippe, qu'il aimait beaucoup, réussirent à le toucher. Il laissa donc tomber son journal et accepta par amitié. Sa présence allégea le fardeau.

Je me souviens de la mine de mon père, de ses cernes. Ma mère craignait qu'il ne mette en danger sa convalescence. Car il affrontait les tragiques responsabilités de patron auxquelles il n'avait pas été formé. Il dut licencier le personnel, convoqua les secrétaires et leur annonça la fin de l'aventure, des déjeuners à L'Annexe, de la bonne ambiance, du salaire, de la vie tranquille. Il n'oublierait jamais leur expression malheureuse, dépitée. Aucune ne manifesta de colère. Elles se nommaient Françoise et Dominique, jeunes femmes habiles qui avaient doucement intégré leur famille professionnelle. Il les appréciait, même si l'une d'elles avait les cheveux trop longs et les perdait sur les machines à écrire, les bureaux, dans les tasses... Il s'aperçut qu'elles s'essuyaient discrètement le coin des yeux. Leur voix tremblait légèrement. Elles lui adressèrent chacune un sourire chaleureux, puis se levèrent et allèrent empaqueter leurs affaires. Il s'inquiéta pour Albin, qui s'efforça de jouer les « farauds » (« Ne vous "faites pas de soucis !" »), mais ne put dissimuler un certain désarroi. Sans le sermonner trop ouvertement, mon père tenta, à demi-mot, de le mettre en garde contre ses « tentations de bricolage ». Lorsqu'il l'avait rencontré, le petit vendeur de Francette avait visité plus souvent les prisons que les locaux d'une rédaction de presse. Mais, à *Rock & Folk*, il avait eu le loisir de vieillir, d'apprendre à respecter un emploi du temps, à travailler en équipe. Philippe signa pour lui une lettre de recommandation en le gratifiant d'un « prenez soin de vous ». Plus tard, il apprit qu'Albin, engagé dans un autre journal, avait été victime d'un violent harcèlement moral de la part du rédacteur en chef, qui avait fait de lui son souffre-douleur. Le garçon appela souvent mon père, presque en larmes, puis il partit dans un pays étranger, envoya à Philippe deux ou trois fois par an des cartes postales où il racontait sa vie, un projet de mariage, évoquait des pistes de travail. Ses propos naviguaient entre espoirs de bonheur et amertume. Puis il n'écrivit plus. Nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Les locaux se vidaient. En sortant, Philippe jetait toujours un œil vers le 14 rue Chaptal où, jeune journaliste, il s'était présenté trente ans plus tôt. En un quart de siècle, il n'avait traversé qu'une rue. Lui qui aspirait à connaître un jour l'Amérique, La Nouvelle-Orléans, s'était limité à un petit périmètre. Deux voies baignées de soleil, notre pays de Siam et le nom de ce chimiste, Jean-Antoine Chaptal, entre lesquelles il avait mené son existence, à la fois petite et grande. Ce serait bientôt fini. Un nouvel horizon se dégageait devant lui.

Pendant qu'il négociait difficilement la vente, il se raccrochait à l'avenir, à des projets avec l'amour de sa vie, à des départs tonitruants. Marie avait toujours rêvé de parcourir le globe, mais il n'avait jamais

pu lui offrir de beaux voyages, tellement occupé par le magazine dont il avait été l'esclave consentant. Maintenant qu'il était guéri et s'apprêtait à boucler la grande partie de son destin, le temps était venu, pour tous les deux, de s'échapper. Il promit à ma mère de l'emmener à l'autre bout du monde, de traverser avec elle les océans, de découvrir de nouveaux paysages.

« Nous allons goûter d'autres sensations ! »

Mais elle ne réagit pas, comme il s'y attendait. Au lieu de manifester sa joie, de rire, elle resta froide :

« Tu crois ?... »

Elle avait peur à cause de la maladie. Il retrouvait une femme choquée, perturbée, rongée par l'inquiétude. Il ne voulait pas le voir et n'entendit pas ses réserves.

« Oui, enfin, tu as des examens, on ne peut pas trop s'éloigner du professeur Binet qui te suit... »

Il se mit en colère, refusant cette prudence qui gâchait peut-être ses derniers instants de bonheur. Avec le recul, je sais qu'il avait raison. Elle l'aurait enfermé dans une chambre capitonnée jusqu'à la fin de ses jours si un médecin le lui avait recommandé.

Je les entendais discuter. Mon père argumentait comme un enfant qui voulait accomplir un caprice, en vérité un rêve. Je ressentais une peine immense. Tous les deux se querellaient par amour, dans l'incompréhension. J'aurais bien aimé supplier ma mère de lâcher du lest, mais je n'en avais pas non plus le courage. Après tout, peut-être sa chandelle brûlerait-elle plus longtemps si nous l'empêchions de vivre ? Une fois *Rock & Folk* vendu, face à des journées vides, il ne tiendrait pas. Mon père était un homme actif, toujours en mouvement. Il avait eu les mains si longtemps occupées que ses collages lui manqueraient. Quand il revint à la maison, retraité avant l'heure, il était agité, montait des projets dans toutes les directions.

Il n'avait finalement pas trop mal négocié la cession du magazine. Aucun huissier ne viendrait saisir nos meubles, nous ne traînerions pas de dettes insurmontables. Les actionnaires avaient touché leurs parts. Personne n'avait été lésé. Un doux sentiment de soulagement l'envahit. Pourtant, quelques jours plus tard, une dépression s'abattit sur lui. Elle fut aussi violente que brève. Nous ne l'avons pas ressenti tant Philippe s'ingéniait à dissimuler ses afflications. Ou alors n'avons-nous rien remarqué parce que nous la partageons, que notre humeur était encore une fois accordée à la sienne. Nous nous répétons tous cette vérité affreuse : notre cher mensuel ne nous appartenait plus ! Il avait quitté la famille et ne jouerait pas le fils prodigue : il ne

reviendrait pas.

Lorsque la nouvelle équipe de Larivière prit ses quartiers, les fondateurs et les repreneurs partagèrent quelques semaines le même toit, dans une ambiance froide. Dorian toisa le rédacteur en chef qui le remplacerait, Eric Breton, transfuge d'un magazine de motos. Mon père s'efforça d'être aimable avec lui. Le jeune leur parla de musique, l'atmosphère se réchauffa. Les anciens apprécièrent finalement leur successeur.

Philippe rangea ses affaires, emporta ses disques et quitta pour la dernière fois son bureau. Je crois qu'il est parti plus serein, soulagé de savoir la revue entre les mains d'un mélomane. Il ne l'a cependant plus achetée ni lue. Il aurait sans doute critiqué la mise en page, les options, les articles, mais il n'y tenait pas, refusant de s'appesantir sur le passé. Nous avons pourtant tous été heureux que l'Idole continue son chemin jusqu'à fêter, qui sait, un jour, son demi-siècle. Sa disparition m'aurait été insupportable. Dès que j'aperçois le titre *Rock & Folk*, même s'il a perdu ses lettres d'or, je ressens toujours un petit pincement au cœur. Notre enfant quitta le IX^e arrondissement pour une tour, à Clichy, où il habite encore aujourd'hui. Il est devenu bien plus ordinaire. Mais je l'aime toujours.

Les premiers mois furent plutôt difficiles. Mes parents ne partirent pas en voyage, à cause des réticences de ma mère et des soins que Philippe devait recevoir. Il traversa une période oisive. J'avais l'espoir qu'enfin mon tour était venu de briller, d'emmener la famille, que mon père deviendrait mon supporter comme j'avais été le sien, qu'il me soutiendrait dans mes entreprises de presse. Je prendrais sa place, et il en serait ravi. Je pourrais d'ailleurs achever l'histoire ici. Rien, je le comprends, ne dépasserait jamais *Rock & Folk*. Agités par un curieux sentiment de tristesse et de délivrance, nous avons d'ailleurs vite pris conscience de l'étrange rayonnement que le mensuel avait répandu sur nous. Les critiques cessèrent, et le magazine entama cette route droite, sur laquelle seuls cheminent les morts. Pendant ces vingt-cinq ans, mon père n'avait jamais rien entendu de très favorable sur la revue, pourtant lue, appréciée, admirée, mais si souvent contestée. Et voilà que, après l'avoir vendue, tout le bien de son œuvre lui revenait, comme une récompense.

Son retrait provisoire n'a pas duré longtemps, et je n'en ai pas profité. Sans doute sa carrière continuait-elle de me passionner plus que la mienne, proche du zéro. J'ai souvent attendu de lui un coup de pouce, mais il n'a soulevé son téléphone qu'une fois pour conseiller à un ami de me prendre, et ce geste lui a coûté un effort presque humiliant. Il ne connaissait pas autant de monde que je le croyais. Ses années d'indépendance l'avaient tenu à l'écart. Je regrettais parfois qu'il n'écrivît plus au *Nouvel Observateur*. Pourtant, comme lui, entre le grand hebdomadaire et notre magazine, je n'aurais pas hésité.

Cette parenthèse s'acheva vite. L'homme d'images qu'il était appela Canal Plus et proposa des biographies de grands jazzmen. Sa période rock était sans doute terminée. Il revenait à ce qu'il aimait profondément, raconter les épopées de ses chers musiciens, Louis Armstrong, Billie Holiday... Je pensais à mes pensionnaires de l'île Jazz. Vous voyez, il est revenu ! Et sur la meilleure des tribunes... Combien de fois, en voyage, pendant des colonies de vacances ou des stages de sport, en allumant la radio, je l'avais entendu parler de ces deux artistes. Il ne s'en lassait pas. Lorsqu'il offrit ses services à la chaîne, je le jugeai fort audacieux, car le jazz, absent du petit écran, ne semblait pas devoir sortir de son ornière avant longtemps. Mais le directeur Alain de Greef et le patron Pierre Lescure, anciens lecteurs de *Rock & Folk* et joyeux à l'idée de recevoir le fondateur du

magazine, acceptèrent ses propositions. Mon père m'avait souvent surpris, et je l'étais à nouveau par sa capacité à tomber au bon moment, à anticiper les courants, à sentir l'ouverture. Un allié occupait la place, Dominique Cazenave, un photographe du mensuel, un garçon que j'appréciais, volontaire, réfléchi, auteur, avec son ami Doug Headline, d'un grand documentaire sur le cinéaste John Cassavetes. Il conseilla à Philippe de réaliser le film lui-même.

« Mais je ne l'ai jamais fait ! »

Cazenave le rassura : « Je te filerai les petits trucs... »

Et mon père prépara une première balade autour d'Armstrong, qui devait être diffusée pour le vingtième anniversaire de sa mort, en 1991. Le musicien de La Nouvelle-Orléans lui portait chance. Je revois souvent cette œuvre, conçue, imaginée comme un journal animé. Dirigeant l'équipe des monteurs de Canal, Philippe s'amusa, fit tournoyer les pochettes, peaufina le graphisme et termina par un défilé des grands trompettistes morts. Il maria les images du *Spirit of Saint Louis* de Lindbergh pendant son décollage avec les éclats d'Armstrong, remonta un bout du film de John Ford, *Les Raisins de la colère*, sur *West End Blues* pour mieux coller à la musique, sans se soucier des choses permises. Il aima le résultat. Un cocktail fut organisé dans les salons privés de Canal Plus. Il monta les marches jusqu'à la petite estrade et, devant un public de journalistes et d'invités, raconta comment il avait fabriqué son film *Hello Louis*. Puis il s'éclipsa, et les lumières baissèrent. J'étais fier, moi qui l'avais cru perdu et le voyais revenir au sommet, à cette télévision que je trouvais faite pour lui. Il n'ignorait rien du dialogue amoureux entre le son et l'image. Ce beau documentaire, chargé d'émotions, fut bien accueilli par la presse.

Il ne nous annonça plus les prochaines couvertures de *Rock & Folk*, mais ses projets de futures émissions, Billie Holiday, John Coltrane. Au cours de l'un de nos sacro-saints déjeuners familiaux, il lâcha plein d'orgueil : « Et je ferai La Nouvelle-Orléans ! » Nous n'avons pas pu le féliciter, car la sonnerie du téléphone nous interrompit. Mon père se leva et décrocha. S'ensuivit un lourd silence. Ma sœur, ma mère et moi n'avons pas prononcé un mot pendant la durée de l'appel. C'était toujours ainsi. Philippe absent, la conversation tombait d'un cran et finissait par s'éteindre. Adolescent, je n'échangeais pas beaucoup avec Marie (nous nous sommes rattrapés bien plus tard). Nous n'avons pas le temps, elle s'occupait de l'école, de mon éducation, des devoirs, mais ne s'intéressait pas au football. Je lui en voudrais longtemps de m'avoir envoyé me coucher à la mi-temps du match Bayern-Saint-Étienne, lors de la finale européenne de 1976. L'équipe allemande

avait marqué le but pendant que je dormais !

Le coup de fil s'éternisait. J'essayais de saisir le sens de la conversation. Cette fois-là, le calme fut plus pesant que d'habitude. Je l'entendis dire :

« Bien ! Quand ? D'accord ! »

Ce laconisme ne lui ressemblait pas. Lorsqu'il revint à la table, son visage était blême, presque décomposé. Il reprit de la salade, sans rien dire.

« Que se passe-t-il ? lui demanda Marie.

– C'était le commissariat !

– Le commissariat ? »

Il soupira.

« Oui, c'est l'un de nos anciens journalistes de *Rock & Folk* qui a... tué sa femme ! »

Nous sommes restés interdits pendant plusieurs minutes, les fourchettes en l'air.

« Une dispute qui a mal tourné. Il lui a donné un coup, et elle est morte en tombant. Enfin, ce n'est pas clair... Il va y avoir un procès, et les policiers recueillent les témoignages. Le commissaire fait une enquête de voisinage, comme on dit, il lui a demandé où il était employé, et il a donné mon nom. Le commissaire m'a donc demandé de venir faire une déposition.

– Et que vas-tu dire ? »

Il ne sut pas quoi répondre, hésita.

« Quel genre d'employé et de journaliste il est. Sérieux, ponctuel... Voilà... Des choses comme ça...

– Il tue sa femme, mais rend ses papiers à l'heure... »

Mon père sourit en entendant ma sortie parfaitement déplacée. Il se détendit, du moins je le crus, mais je vis qu'il était profondément perturbé. Il ne se déroberait pas, se refusant à porter un jugement. De son côté, Marie évita de se lancer dans un laïus féministe, là où d'autres n'auraient pas hésité. Elle ne soupçonnait sûrement pas son mari de « solidarité virile », percevait son embarras, sa tristesse aussi devant une situation dont il ignorait tout. De toute façon, aucun témoignage n'effacerait les charges contre le meurtrier. Notre cher magazine avait beau vivre sous un autre toit, il nous collait toujours à la peau. Nous n'en aurions jamais fini.

Philippe prit sa veste, but son café et, quand il fut sur le seuil de la porte, je lui posai la question qui me démangeait :

« C'est qui ? »

– Daniel Vermeille ! »

Puis il partit.

Je ne connaissais pas ce journaliste. Dans l'organisme vivant qu'était une revue, il en représentait la tumeur bénigne qui se réveille brutalement. Fils d'un riche agent immobilier de Conflans-Sainte-Honorine, il avait souvent frôlé le malheur, incapable de prendre sa vie en main, entre bagarres, accidents de voiture, drogue, nuits alcoolisées et désœuvrement. Il avait grandi, enfermé dans sa chambre, hostile à ses parents, entouré de mille disques comme une protection contre le monde. Lorsqu'il était arrivé rue Chaptal, il avait à peine vingt ans et ressemblait à un animal écorché. Il se lia d'amitié avec un autre garçon de sa génération, présent lui aussi dans les locaux, Benoît Feller, et tous les deux s'entraidèrent. Vermeille fuyait toujours sa maison familiale pour retrouver ses amis, des marginaux tous armés de couteaux. C'était une personnalité ombrageuse, érudite et sans concession.

Comme tous les candidats, il remit son article à Dorian, selon la coutume désormais bien rodée, et croisa les bras. Puis il entendit le fameux : « Tu viens bouffer avec nous ? », signal de l'intronisation dans la famille des *rock critics*. Pour fêter son engagement, il apporta des bouteilles de champagne et, plus tard, invita tout le monde à son mariage avec une riche Américaine. Mon père ne put s'y rendre et envoya une carte chaleureuse. Daniel et sa femme montèrent une association qui accueillit des sans-domicile-fixe. Il possédait un tempérament généreux, mais préférait le cacher. Ceux qui le croisaient devinaient une violence intérieure, étouffée sous l'amour, le travail et la reconnaissance. Les autres journalistes échouaient à gagner son amitié, condamnés à essayer de décrypter ses articles. Son écriture, spontanée et prenante, souvent comparée à celle d'Alain Pacadis, l'habitué du Palace, était celle d'un passionné radical. Elle s'opposait à la belle préciosité d'un Ducray et à la rigueur janséniste de Chris, autant de contrastes dont vibrait *Rock & Folk*.

Il suivit les Rolling Stones un peu partout, emprunta leur jet privé, vogua au-dessus des nuages en trinquant avec Mick Jagger et Keith Richards, mena une existence fulgurante, au-dessus de la terre, et en rapporta les récits dans les colonnes du journal. Mais cette réussite ne l'apaisait certainement pas. Marie m'a raconté que beaucoup de parents de journalistes appelaient mon père pour le supplier de

licencier immédiatement leur fils, craignant que ce milieu ne les pousse vers la drogue. « Ce n'est pas un métier pour lui. Il est fragile », disaient-ils, la voix tremblante. Alors Philippe s'attachait à les rassurer, à les convaincre que *Rock & Folk* était une entreprise tout à fait sérieuse, qu'on n'y faisait pas l'apologie des substances illicites et qu'il ne le permettrait pas. Un jour, une dame se présenta au 9 rue Chaptal. Elle avait un cocard, des hématomes sur le visage. C'était la mère de Daniel Vermeille. Il l'avait battue pour lui prendre de l'argent. Dorian la reçut et raconterait plus tard ce douloureux souvenir.

Un soir, de l'autre côté de la rue, Philippe aperçut l'Américaine en compagnie de son mari, la salua, et elle lui rendit son bonjour d'un signe de main, avec un grand sourire. Il n'échangea pas davantage, mais garda de la jeune femme une impression de tonicité, de joie. Elle donnait le bonheur. « Il a réussi », songea-t-il.

Pourtant, la paix fragile se brisa. Les deux amoureux finirent par divorcer. Puis Vermeille s'éloigna de la rue Chaptal, et mon père n'eut plus de ses nouvelles jusqu'à cet appel. Une querelle de couple, et deux vies brisées, en un éclair. Il avait tué d'un coup de canne sa petite amie après une soirée trop arrosée.

Mon père se rendit au commissariat, fit sa déposition et rentra. Je guettai son retour.

« Tu l'as vu ? »

Non, il ne l'avait pas vu. Le drame s'était déroulé au Cap-d'Agde, et le meurtrier avait été écroué dans une prison de la région.

Il n'aura sans doute pas su ce que cet homme est devenu. Écrire sur des vies peut d'ailleurs être assez troublant. J'avais commencé à ressusciter ce souvenir lointain par écrit, lorsque mon propre téléphone a retenti. C'était ma sœur.

« Tu sais ce que je viens d'apprendre ? Tu te souviens de Daniel Vermeille ? »

J'ai souri.

« Eh bien oui, c'est amusant, j'étais juste en train de rappeler que papa avait témoigné en sa faveur... »

– Eh bien, on vient de retrouver son corps. Je t'envoie l'article du *Midi libre* si tu veux ! »

J'ai toujours l'impression que l'écriture réveille de vieux démons. J'ai lu l'article du journal local. Vermeille était devenu clochard, vivant au fond du parking souterrain de la petite ville de Sète, qu'il

avait découverte en 1972 après avoir assisté à l'enregistrement du disque des Rolling Stones, *Exil on Main Street*, à Villefranche-sur-Mer. On ne sait pas comment il y avait subsisté jusqu'à sa mort dans un coin frigorifié, une bouteille d'alcool vide près de lui. Une hémorragie interne l'avait emporté. Les habitants le connaissaient bien, les enfants célébraient la star des mendiants, écoutaient ses souvenirs glorieux en compagnie d'Iggy Pop et de Mick Jagger, les policiers le ramassaient souvent pour ivresse sur la voie publique.

L'article du journal local revenait sur le procès aux assises de Montpellier, et sa condamnation, en 1997, à dix années de détention, dans une prison qu'il avait projeté de décorer avec un peintre, espérant égayer le quotidien des détenus. Les juges lui reprochèrent d'avoir tenté de maquiller le meurtre de sa compagne en suicide. Mon père ne l'a jamais su, évidemment. Il avait accepté de témoigner par volonté de donner à un homme perdu une seconde chance. Pendant sa peine, Vermeille lut *Rock & Folk*, sa seule et précieuse occupation, s'accrocha au journal comme à une bouée, attendant chaque fin de mois avec impatience, puis, désireux de prolonger le plaisir, ses souvenirs aussi, adressa des lettres à la rédaction, pleines de félicitations et de conseils. Il fut libéré en 2002 et se fit oublier.

Après sa mort, *Les Inrockuptibles* appelèrent ma mère. Elle ne put rien dire de plus, ne le connaissant pas, mais elle déclara : « Il y avait deux sortes de critiques : les connus – Garnier, Dorian, Manœuvre – et ceux qui arrêtaient d'écrire et tombaient dans la misère. »

Le Tout-Paris consacra la légende du journaliste « qui avait traversé les nuages avec les Stones avant de mourir dans un parking ». Les grandes radios et quotidiens nationaux évoquèrent son drame, entre compassion, lyrisme ou nostalgie... Tout ce qui touche à la culture rock et à l'Idole provoque désormais un certain bruit. Je n'ai pu m'empêcher de voir, dans cette étrange sanctification, une cruelle et triste ironie. Si le malheureux avait frappé aux portes des périodiques pour proposer l'un de ses articles, personne n'en aurait voulu, mais sa tragédie le rendait définitivement intéressant et culte.

Le *Midi libre* commit une erreur, que la société des perroquets – radios, télévision, presse – répéta à l'infini en titrant : « Mort du fondateur de *Rock & Folk*, dans la misère. » Certains articles disaient même qu'il avait lancé le magazine avec Alain Pacadis et Philippe Manœuvre. Vingt-cinq ans de travail et de joie nous avaient donc amenés à cette bien curieuse vérité : le créateur de *Rock & Folk* n'était plus qu'un pauvre clochard abandonné !

J'imagine sans mal que mon père aurait levé les sourcils en apprenant le nombre de fondateurs de *Rock & Folk* qui circulait. Qu'en aurait pensé son ami Louis, hein, la petite conscience de son livre de souvenirs ? Philippe aurait eu assez d'humour pour s'en amuser.

Après son témoignage en faveur de Daniel Vermeille, il espérait avoir soldé les comptes du magazine afin de se tourner vers un avenir de nouveau prometteur. Il préparait un film sur Billie Holiday et demanda à ma sœur de dessiner une chambre d'hôtel en désordre, avec une robe de gala posée sur un lit froissé. Il voulait montrer la fatigue, une certaine forme de déprime lorsque la fête était finie. Canal Plus diffusait ses œuvres à 23 heures, le vendredi, juste avant le film porno. Quelques visions me restent, comme cette image sombre du Ku Klux Klan dressant des croix enflammées au fond de la nuit, sur la belle ballade *Strange Fruit*, contre le lynchage des Noirs. La critique commença à regimber devant ce trop-plein d'émotion. Ces documentaires, que les chroniqueurs trouvaient au début atypiques, revenaient régulièrement, et mon père avait fini là aussi par occuper un siège trop institutionnel. De nombreux projets arrivaient au siège de la chaîne. Les journalistes se disaient : « Pourquoi pas moi ? » Philippe poursuivait encore une fois sa route, en s'efforçant de ne pas entendre les mécontents.

Il essaya de diversifier ses activités, répondit à la proposition d'une amie, Marianne Payot, rédactrice en chef de *Lire*, de chroniquer des bandes dessinées dans le mensuel, alors dirigé par Pierre Assouline. Il accomplissait un nouveau rêve. Puis il céda aussi aux avances du jeune éditeur Menthia, qui le poussait à écrire un livre sur ses années *Rock & Folk*. Il avait longtemps hésité. Rédiger ses mémoires lui paraissait prétentieux. Mais il pensait beaucoup à cette période de sa vie qu'il avait cru enterrer, en vain. Il rassemblerait les lettres écrites tout au long de ses mois d'activité journalistique, en chapitres courts, sa forme préférée, et ne mit pas beaucoup de temps à composer ce recueil intitulé *Mémoires de Rock & Folk*. En le lisant, je compris qu'il avait beaucoup aimé les années 1960, celles de sa jeunesse et des rêves, mais aussi de ses deuils. Je retiens le chapitre « Imagine », où il nie les disparitions des grands musiciens rock. Otis Redding, écrit-il, ne serait pas mort dans un accident d'avion, en 1967, mais, après le succès de *Dock of The Bay*, aurait créé une soul aseptisée jusqu'à proposer un duo à Bette Midler. Jimi Hendrix aurait enregistré un

disque de jazz aux côtés de Gil Evans, *Fusion I* ; Brian Jones vivrait caché au Maroc et refuserait tout contact avec le monde. Une vidéo le montrerait, vêtu en Touareg, jouant de la flûte parmi des percussionnistes arabes ; Janis Joplin tiendrait un restaurant à Los Angeles, où elle « ferait crédit à tous les paumés et leur servirait de confidente ». Morrison aurait quitté Paris en laissant un livre inachevé, après avoir brisé quelques verres dans une boîte. On l'aurait aperçu au volant d'un camion rouge aux confins du désert.

Quand certaines pensées sombres viennent me visiter, je parcours ce chapitre que j'aime. C'était notre jeu préféré : inventer une vie à ces musiciens disparus. Nous n'arrivions jamais à les affubler d'une vraie maturité.

Philippe vendit quelques milliers d'exemplaires de ses souvenirs. Il avait retrouvé la forme, préparait un troisième documentaire sur John Coltrane avec Dominique Cazenave. Une légère mésentente les opposa. Son ami avait invité un voyant à participer au film, afin de mettre en valeur le mysticisme du musicien. Cette idée ne plut guère à mon père. Il essaya de le dire, sans succès. Leur association l'obligeait à céder sur quelques points. En se rendant au déjeuner à la cantine de Canal pour rencontrer cet homme, il traînait les pieds. La conversation l'ennuyait d'avance. De quoi parlerait-on ? De musique ou de sorcellerie ? Il ne savait même pas où Dominique avait déterré ce personnage au visage d'aigle et aux yeux perçants qu'il planta tout de suite dans ceux de mon père. Puis, à un moment, il pointa Philippe du doigt : « Vous, vous avez une maladie du sang ! » Dominique Cazenave changea de sujet. Bouleversé, Philippe ne dit plus rien. Il ne croyait pas à ces stupidités, mais préféra se tenir en retrait et pria son ami d'assurer l'interview du voyant, dont le regard le mettait mal à l'aise. L'équipe gagna un bureau vide sur lequel étaient empilées plusieurs photos. Le fakir observa longuement d'énigmatiques visages noirs, essayant de deviner les liens de parenté avec le musicien. Il mit de côté l'image d'une femme noire. « C'est la cousine de Coltrane ! » Dans son album *Giant Steps*, publié en 1960, Coltrane avait consacré à sa cousine Mary l'un de ses plus beaux thèmes. Elle vivait toujours à New York ! Ils embarquèrent la photo de la cousine et décidèrent qu'ils iraient à la rencontre de cette dame à lunettes, sans âge, qui avait l'habitude de rendre visite aux Coltrane et eut un jour la surprise d'entendre la femme du musicien, Naima, dire : « John a composé une chanson pour toi. » Elle se rappelait un artiste asocial, enfermé chez lui à s'user les lèvres sur l'anche.

Cazenave réserva des billets. Mon père accomplirait enfin le grand voyage vers cette terre d'élection, de l'autre côté de l'Atlantique. Il y emmena Marie. De toute façon, elle le suivait toujours, et sa présence

ne gênait aucun des membres de l'équipe.

Dominique Cazenave, mes parents et Doug Headline, le fils de l'écrivain Jean-Patrick Manchette, chargé des interviews en anglais, atterrirent à New York. Ils dînèrent dans un bon restaurant et se baladèrent. Ma mère oublia ses soucis et l'angoisse d'une maladie, qui paraissait s'éloigner. Le lendemain, mon père la prévint qu'il ne pouvait l'emmener en reportage et lui donna rendez-vous le soir. Il l'informa très vite de l'organisation du temps et ne se soucia pas de son éventuel trouble. Elle sourit, affecta l'enthousiasme pour mieux cacher son désarroi, elle avait peur. Jamais elle ne s'était séparée de lui depuis leur mariage en 1959, et la seule pensée de plonger seule dans une ville américaine inconnue, immense, l'effrayait.

Lorsque la porte de la chambre d'hôtel claqua, faisant tomber un lourd silence dans une pièce pleine de vie quelques minutes auparavant, elle se laissa choir sur le lit et contempla par la fenêtre les infinis gratte-ciel. Un bourdonnement diffus de sirènes, de klaxons, d'orages métalliques montait du chaudron urbain qui semblait fondre dans une forge toutes les consciences. Elle demeura un instant sans bouger, le cœur battant. Il l'avait laissée, l'esprit tranquille, heureux d'être avec elle et ses amis. Elle savait depuis longtemps que son travail et sa passion primaient, elle l'avait accepté, sûre de son amour. Il tenait toujours à sa présence, car elle s'adaptait à toutes les situations, effacée, aimante. Pendant son séjour à la Pitié-Salpêtrière, pressentant peut-être une issue fatale, il lui avait dit : « Tu sais, tu es plus intelligente que moi ! » Elle l'avait tout de suite démenti, et pourtant, cette reconnaissance au bout, croyait-elle alors, de leur chemin commun l'avait émue puis aidée.

Elle se demanda si elle ne resterait pas dans sa chambre jusqu'à leur retour. C'était absurde. Que leur dirait-elle ? Je suis restée comme une idiote entre quatre murs à vous attendre ? Le souvenir du bel hommage qu'il lui avait rendu à l'hôpital la convainquit de se lever et de sortir.

Il faisait doux. Un soleil paisible l'accueillit. C'était l'automne. Des feuilles mortes se balançaient dans l'éblouissement de Central Park. Les couleurs étincelantes de lumière évoquaient un film de Douglas Sirk. Son mari lui manquait déjà. Elle marcha vite, la tête vers le ciel, un peu perdue et étourdie parmi la foule, dans le vent, le bruit, sous l'ombre écrasante des hauts immeubles noirs comme du marbre, hésitant à traverser de vastes carrefours. Pour elle, le grand voyage venait un peu tard, mais elle commençait à se rapprocher de ce qu'elle attendait, ce sentiment de quiétude et de liberté. Elle n'avait pas de tâches ménagères à accomplir ni de repas à préparer. Peu à peu, elle

se détendit, acheta un plan, longea le fameux hôtel Dakota, au pied duquel John Lennon avait été assassiné, continua son chemin, puis s'arrêta soudain, car un son l'enveloppa. Sous un kiosque vert, un petit orchestre jouait une version symphonique de *Strawberry Fields Forever*. Une dame, en veste noire, dirigeait, en faisant danser sa baguette, de jeunes violonistes assis sur des chaises en fer. Marie avait toujours adoré cette chanson et comprenait pourquoi elle avait souvent mis de côté ses frustrations. Les paroles disaient : « Rien n'est réel. » Sa vie avec Philippe n'avait pas vraiment été réelle, presque trop merveilleuse, comme une longue et parfaite mélodie, elle avait été cette « *Lucy in the sky with diamonds* », la Marie soufflée par le vent hendrixien ou cette autre, dans la chanson des Everly Brothers, qui recevait un message d'un prisonnier. Tous ces thèmes dont elle était imprégnée la portaient au cœur de Manhattan. Elle ne serait jamais seule grâce à la musique et aux souvenirs qui s'y attachaient.

Souvent, quand je vais acheter mes quotidiens, il m'arrive de chercher *Rock & Folk* du regard, afin de voir si sa nouvelle famille d'accueil le traite bien. Le magazine a perdu du poids, un peu de couleurs, mais, pour un vieux monsieur de presque un demi-siècle, il paraît en bonne santé. « Oncle Mick Jagger », quand il rencontre l'un de ses reporters, demande toujours : « Comment va ce bon vieux *Rock & Folk* ? »

De temps en temps, je l'achète et mesure les changements. Les noms valsent, les nouvelles signatures se succèdent. Certains choix ne me plaisent pas. Je me dis que mon père n'aurait jamais créé cette rubrique « L'astrologie des musiciens » (j'ai accueilli avec plaisir sa disparition). Aux analyses de fond, les responsables préfèrent les interviews, plus aisées à lire.

Quand Philippe Manœuvre a repris la direction de la revue qu'il avait quittée en 1982, j'ai été soulagé. Son attachement à l'enseigne me plaît, et je lui suis reconnaissant de faire vivre le titre et d'en assurer la publicité grâce à sa propre notoriété. Il l'a acquise en intégrant le jury d'une émission de télé-réalité, « La Nouvelle Star », sur la sixième chaîne. Notre revue, conçue de bric et de broc en 1966, aura donc mené son plus célèbre journaliste à la tribune médiatique. Je l'ai croisé au festival « Rock en Seine », peu avant qu'il ne signe son contrat et, malgré mon dégoût pour ce genre d'émission, je l'ai encouragé à accepter. « Cela fera de la pub au journal. » Et il a répondu : « Oui, c'est ce que dit mon patron ! » Toujours le magazine et sa survie. Certains peuvent s'interroger sur le lien affectif que j'entretiens avec le mensuel, mais pourquoi prêterait-on des sentiments à un vieux meuble de famille, à une bague ayant appartenu à une chère parente défunte, et non à une revue ?

J'ai vu un numéro de « La Nouvelle Star ». Les qualités musicales des candidats et le choix, très rock, de leur répertoire m'ont agréablement surpris. Une certaine Yasmina a chanté *I Was Made For Loving You*, classique du groupe aux masques grotesques Kiss. Sa belle énergie a donné au spectacle une étrange puissance, mais l'a condamnée. L'excellence et le style anglo-saxon déplaisent. Le public assiste à ces divertissements pour conspuer des débutants qui reprennent maladroitement du Jacques Brel. Qu'a-t-il à faire des bons chanteurs ? L'audience a chuté, et la chaîne a retiré l'émission de l'antenne. J'ai observé Manœuvre. Il participait, s'énervait, ressentait

la musique comme à ses plus beaux jours, libérait une façonnable incroyable et un lyrisme très personnel. Son apparence – veste en cuir noir et lunettes de soleil – fit le tour du pays. Depuis, je m’amuse de le voir arrêté par des jeunes. Il prend la pose avec eux, leur accorde le temps nécessaire, signe des autographes, accepte le cirque sans être dupe, satisfait. Désormais, il apparaît sur tous les plateaux de télévision et, chaque fois, l’animateur met en avant sa référence sérieuse, le poste de rédacteur en chef qu’il occupe à *Rock & Folk*.

Je me tiens à distance, peut-être parce que, entre lui et moi, se trouve justement mon père, qui l’a beaucoup aimé et m’a toujours vanté son énergie et ses qualités. Je n’ai pas envie de m’approcher de plus près pour vérifier ce portrait presque idéal. On le dit lunatique, égocentrique, dur avec ses journalistes, capricieux, mais j’en suis resté au héros de la presse dont j’entendais parler. Jamais nous ne travaillerons ensemble. J’aurais l’impression d’entrer dans les habits de mon géniteur et mentor, de l’imiter servilement, à l’étage au-dessous, comme pigiste précaire. J’éprouve déjà beaucoup de difficultés à vivre par moi-même, sans me référer constamment au seul et absolu modèle que j’ai jamais eu.

Je me souviens d’une émission de radio où nous avons été invités ensemble. L’« enfant du rock » ne m’a pas traité avec plus d’égards – mais pourquoi l’aurait-il fait ? – que si j’étais un total étranger, voire un adversaire. Il a monopolisé la parole. Profitant des rares moments de répit, je lâchais toutefois mes munitions, comme si je me trouvais en face d’un grand frère turbulent. Philippe Koechlin a été notre père à tous les deux, biologique pour moi, professionnel pour lui, et peut-être même davantage. Si je devais un jour écrire dans *Rock & Folk*, je m’exposerais donc à un traumatisme. Imaginons que mon « style » ne plaise pas à Manœuvre et qu’il me renvoie. Viré du journal fondé par mon père ! Viré de l’Idole ! Qui m’a si longtemps protégé et aidé à surmonter mes tourments adolescents ! Je subirais un terrible cataclysme œdipien, une crise dont je ne me remettrais jamais. *Rock & Folk* est plus qu’un journal, il reste à mes yeux, et pour toujours, la famille.

Au début des années 1990, mes parents débarquèrent enfin à La Nouvelle-Orléans. Mon père fut le troisième de la lignée à toucher la terre promise. Il préparait un grand documentaire sur la ville. J’ai gardé tous les souvenirs du voyage, les photos, l’une de ses cartes postales qu’il a signée d’un joyeux *All You Need Is Love* ! J’ai suivi son pèlerinage obligé devant la maison de Fats Domino, qu’il rencontra. Marie et lui invitèrent à dîner Willie de Ville, l’une des figures de la

cité. Philippe espérait le convaincre de présenter le reportage, habillé en tenue de pirate comme Jean Laffite. Le film, coréalisé avec Dominique Cazenave, devait montrer le carnaval, se promener au cœur du Quartier français et croiser toutes les plus belles âmes du blues. Mais il n'a jamais vu le jour. Canal Plus a jugé qu'il coûterait trop cher et l'a annulé. Un artiste a dit : « La Nouvelle-Orléans est un magnifique endroit pour mourir. » J'ignore s'il existe de beaux paysages où finir son existence. Mais, puisqu'il faut un jour clore les yeux définitivement, autant dire adieu sur un décor amoureux. Mon père n'est pas mort là-bas, et je n'aurais pas aimé qu'il s'éteignît loin de nous. Peut-être ce voyage a-t-il cependant réveillé le mauvais sort ? Car, de retour, à Paris, il ne s'est pas senti au mieux de sa forme. Il rencontrerait bientôt son destin, comme Dominique Cazenave, trois ans plus tard, qui, se plaignant d'une douleur à la cuisse, se rendit à l'hôpital et mourut pendant la nuit. De leur projet inachevé, il reste des rushes, nos images à nous, celles de leur promenade, par un temps gris, à travers le cimetière Saint Louis de La Nouvelle-Orléans. La caméra que tient probablement Dominique avance parmi les tombes, s'immobilise devant une inscription, repart, circule au milieu des cadavres emmurés dans leur socle de pierre, suspendus. Aucun corps n'est enterré à cause du sol trop humide. Nous naviguons entre les pieds et les têtes des gisants, autrefois des princes et des gentilshommes.

Je ne vois ni Dominique ni mon père, mais j'entends leurs voix, comme échappées de l'autre monde. Ils s'amusent, échangent des plaisanteries morbides. Il y a bien une ombre que j'aperçois, flottant sur le granit, peut-être appartient-elle à Philippe. Puis un nuage couvre le soleil, et la silhouette s'efface. Passionné de bandes dessinées, il aurait aimé devenir un personnage animé, presque fantastique, sur une page blanche, chassé d'un coup de gomme.

En revanche, fidèle à la légende familiale, il me rapporta un cadeau bien réel, non pas un enregistrement de Louis Armstrong, mais un album d'un groupe inconnu de Boston, Morphine. Il l'avait entendu dans un lieu improbable pour ce genre de musique sombre, un supermarché, et s'était figé entre l'allée des fromages et celle des viandes. Le bourdonnement de basse ponctué d'une sonorité de baryton l'envoûta. L'étrange trio funèbre produisait un mélange de sonorités urbaines et de jazz. Il adorait ces musiques assez dépouillées, traversées par des vents glacés. L'œuvre s'intitulait *Good*, avec des perles comme *The Saddest Song* ou *Claire*. Quand je réécoute ce disque, j'éprouve de la tristesse, à cause de la mélancolie des chansons, mais aussi parce que – c'est toujours la même histoire – Mark Sandman, l'habile chanteur et bassiste, mourut assez vite d'une crise cardiaque.

Morphine deviendrait célèbre. Mon père s'intéressait de nouveau au rock. Il fut peut-être le premier surpris. Son plaisir revenait. Toute bonne création le transportait. Je me souviens de sa réaction quand il entendit la chanteuse et compositrice britannique PJ Harvey sur le plateau de Canal Plus. Elle venait de sortir son magnifique disque, *Bring You To My Love*, et chantait son rock poisseux, sexy, lourd. Encore une fois, il interrompit toute activité et écouta : « Pas mal, ça ! » J'adorais l'entendre reconnaître un talent. Il me montrait qu'il avait gardé son acuité et sa curiosité, démentant la triste histoire des dirigeants de *Rock & Folk* privés d'oreille et de capacité.

La fièvre le reprit. La Nouvelle-Orléans avait failli l'emporter. Il refusa d'aller chez le médecin, disait que tout allait très bien, mais Marie se battit, cria, supplia, et il finit par obtempérer. Ses défenses immunitaires s'étaient affaiblies à nouveau. Le coup fut rude, car nous le pensions sauvé. Il attrapa toutes les infections possibles, dut observer un strict régime alimentaire sans sel. J'avais de la peine pour lui. Ce bon vivant, qui aimait manger, boire, perdit le plaisir de la vie. Il avait contracté une hépatite C à la suite d'une transfusion, redevint cet enfant essayant de contourner le régime, la punition, mais Marie ne cédait pas, en vigie implacable, hostile à tout assouplissement (ce qu'elle regretterait plus tard). Il s'enfermait dans la chambre, elle le suivait, puis tous deux ressortaient, il traînait derrière elle, la mine sombre, soumis, et ne disait plus rien. Les repas, autrefois si lumineux et plaisants, autour de notre table, devenaient des supplices. Tandis que ma mère lui servait un triste menu qu'il avalait en fronçant les sourcils, nous dégustions nos mets bien assaisonnés. Nous aurions dû manger la même chose. De toute façon, nous n'avions pas grand appétit.

Puis ce fut la torture. Une fistule annale le fit souffrir atrocement, l'empêchant de s'asseoir ; il se déplaçait avec beaucoup de difficultés. Mais jamais, pendant ces épreuves, il ne cessa de travailler. Il termina sa dernière émission sur Dizzy Gillespie, un film conçu dans une vive douleur, et curieusement tonique et drôle, à l'image de ce grand trompettiste bop. Comment allait-il se déplacer jusqu'à la salle de montage ? Il ne pouvait prendre le métro ni conduire. Ma mère abaissa les sièges de leur grosse voiture, l'aida à s'allonger de côté, puis s'installa au volant. De nouveau, ils bravèrent les regards affligés des collaborateurs. Marie le soutenait le long des couloirs, elle était fatiguée...

De retour, il essayait de se coucher, soupirait, parfois embrassait ma mère et la priait de lui pardonner. Il demeurait étendu, n'attendant plus rien de l'existence, quand le téléphone sonna. Marie répondit. C'était Philippe Manœuvre.

« Bonjour, je prépare une émission sur les trente ans de *Rock & Folk*. Est-ce que... Philippe pourrait nous recevoir ? »

Elle hésita et s'apprêtait à refuser, mais une voix résonna. Mon père se tenait dans l'embrasure de la porte.

« Les trente ans de *Rock & Folk* ? Pour Canal ? C'est bon... je peux, je veux le faire. »

Le lendemain, Philippe Manœuvre et une équipe de télévision investirent notre refuge de la rue de Siam. Philippe les accueillit malgré les brûlures qui le transperçaient, heureux de participer à cet hommage rendu à son cher journal, la vraie belle histoire de sa vie. On lui aménagea un fauteuil confortable, pourvu d'un coussin. Je n'ai jamais eu envie de revoir ces images tant je lui trouve une mine épouvantable. Des cernes noirs mangent son visage blême, émacié, épuisé. Il a glissé l'une de ses jambes sous lui afin d'atténuer l'élancement et se balance légèrement. J'entends sa voix lente, au bord de la rupture, ressusciter les années 1960, raconter l'effervescence de la création d'un journal avec des amis. Une lueur éclaire un instant ses yeux ternes, son masque où la mort a déjà pris ses quartiers.

Ce fut son ultime plaisir. Il remercia chaleureusement son ancien journaliste et partit se recoucher. Il paraissait avoir retrouvé un peu de vie. Je n'avais alors plus tellement de contact avec lui. La maladie l'avait isolé derrière un mur invisible. C'était l'automne, un bel automne. Un jour qu'il revenait d'une séance à l'hôpital, je rentrai peu de temps après lui et le trouvai dans la chambre, avec ses jambes toutes maigres, son air las. « Salut, Stéph... » Il ne m'avait plus appelé ainsi depuis longtemps et me parut détendu.

Une revue était ouverte à côté de lui. « Regarde cet article », me dit-il. J'avais lu moi aussi ce texte signé de Michka Assayas, l'une des plus jolies plumes de *Rock & Folk*. Il évoquait le merveilleux chef-d'œuvre du groupe californien Love, *Forever Changes*.

« Cet album... me dit-il. Ça me dit quelque chose. J'ai dû l'entendre au bureau il y a longtemps... Je me souviens d'un folk électrique, quelque chose de formidable, mais j'ai oublié le titre. C'était Love, je pense. »

Je me ruai sur la montagne discographique, fouillai, mais ne trouvai aucun de ses albums. Un disque avait dû traîner rue Chaptal, avant de disparaître. Tout le drame de ces vies de phalènes musicales dont les années 1960 dessinèrent le sillage évanescent.

Quand il utilisait le mot « formidable » pour désigner un disque, je

me précipitais, certain de ne jamais être déçu. Comment n'avais-je jamais entendu parler de Love ? Je retrouvai un grand article d'Yves Adrien, de juin 1971, intitulé « Love Story ». En 1965, Arthur Lee, guitariste et chanteur au regard de feu, « un beau métis aux allures de prince péruvien », en posa les fragiles fondations sur les rives de Californie. La légende raconte qu'il présenta les Doors au patron de sa maison de disques Elektra, Jac Holzman. Quelques années plus tard, le groupe de Morrison attira la fortune que l'on sait, et Love, malgré plusieurs chefs-d'œuvre, sombra dans l'oubli. Yves Adrien ajoute que les membres du groupe se détestaient, arrivaient en retard aux concerts, complètement « stoned ». Lee, l'un des premiers Noirs célèbres du rock, un paranoïaque, armé d'un flingue, condamné à plusieurs années de prison, aura incarné alors un merveilleux rêve gâché. Peter Albin, le guitariste de Janis Joplin, dira même : « Leur nom est l'amour, mais ils sont la haine. »

J'eus envie d'égayer mon père et de lui faire écouter ce qu'il avait aimé il y a longtemps. Je courus à la Fnac, achetai leur album *Forever Changes*, sorti à l'automne 1967, et le rapportai à la maison. Mais mon père dormait. J'attendis qu'il se réveille et pénétrai dans la chambre. « Regarde ! J'ai trouvé. C'est peut-être ce disque que tu as écouté autrefois, rue Chaptal ? » Son visage s'éclaira. Il se redressa pendant que je plaçais la sphère argentée dans le lecteur. Les tristes notes de guitare d'*Alone Again Or* s'élevèrent, bientôt suivies par les cuivres, et une trompette d'Alamo. Je pensais toujours à cette expression : le diable bat sa femme quand il pleut et fait beau à la fois.

Philippe souriait, et moi aussi. Nous étions heureux d'écouter de la musique ensemble, de partager encore un bon moment, cette belle romance pleine d'étrange mélancolie, mélange de folk et de psychédéisme hispanisant, née sur la frontière entre l'Amérique et le Mexique. Mais, cette fois, c'était moi qui étais à la baguette. Les bijoux d'instrumentation défilèrent, la jolie cavalcade de *Maybe The People Would Be Times Or Between Clark And Hildale*.

« Bien, ça ! Mais je ne reconnais pas l'air que j'écoutais autrefois... »

Je le regardai, déçu.

« Tu es sûr ? »

Il sourit d'un air désolé. Je repartis en chasse, achetai un autre disque de Love, *Da Capo*. Je trouvai Philippe, allongé, fatigué. En me voyant avec un nouveau CD, il se redressa, puis, attentif, concentré, l'écouta. Il me regarda, l'air ennuyé, et me dit d'une voix faible : « Non... ce n'est pas celui-là. Non plus... » Je retournai chasser, rapportai une troisième œuvre, intitulée *Four Gail*, sans plus de

réussite. « C'est pas mal, dis donc. Mais ce n'est pas le truc que j'ai écouté. » Nous avons ainsi parcouru l'œuvre entière de Love, le son perdu et oublié que ni lui ni moi n'avions vraiment écouté jadis, mais que nous avons redécouvert ensemble. Je n'ai jamais su quelle était la part de rêve et de réalité dans son étrange souvenir. Peut-être, à la lisière de la vie, cherchait-il à retrouver, en compagnie du flamboyant chanteur noir, une harmonie parfaite, idéale. Je ne l'ai pas rencontrée et ne le regrette pas. Mais je suis heureux d'avoir effectué cette recherche avec lui. Aujourd'hui, notre quête vaine fait encore resplendir le dernier feu qui n'a jamais cessé de brûler entre nous, la passion du rock et du jazz.

En 2006, dix ans plus tard, « Love » Arthur Lee mourait d'une leucémie.

Comme mon père.

Il est mort le 10 décembre 1996. Bien sûr, Marie l'a accompagné jusqu'à la fin. Deux jours plus tôt, ma sœur, retournant à la maison, aperçut une ambulance du SAMU garée devant notre porte cochère. Son cœur se mit à battre. C'était bien lui ! Elle le croisa sur son brancard. Philippe fit un signe vers elle : « Au revoir ! » Elle prit sa main, répondit par un « salut, papa ! » et le vit s'enfoncer dans le véhicule blanc. Là-haut, Marie emballait ses affaires, tentait de fermer le gros sac et, apercevant Sophie, lui dit : « J'ai reçu un appel de *Lire*... Il faut envoyer son papier, le remettre au propre. » La rédactrice en chef avait appelé, embarrassée. Le monde du journalisme continuait de tourner comme une horloge implacable. Ma mère et Sophie passèrent la soirée du dimanche 9 à corriger l'ultime article qu'il avait écrit pour sa rubrique « bandes dessinées ». Elles durent déchiffrer son écriture tordue, les lettres bancales, dactylographier le texte, l'œil brouillé par les larmes.

Au début, à l'hôpital, il parlait, avoua même à ma mère :

« J'ai raté ma carrière... Je n'ai pas été un Filipacchi ! »

Il répéta cette idée plusieurs fois. Marie se pencha alors vers lui :

« Ce n'est pas vrai. *Rock & Folk* a révélé plus de grandes plumes que les journaux de Filipacchi. »

Il ne dit rien, puis sourit :

« Quand je serai guéri, nous louerons un bateau et nous ferons le tour du monde. »

Puis ce fut le silence. Un moment, il se redressa, fixa des pigeons sur le rebord de la fenêtre et se tourna vers sa femme :

« Tu as vu... Toutes ces têtes de Noirs qui me regardent... »

C'était la morphine. Lui qui avait consacré sa vie à la musique afro-américaine pensait voir un orchestre de jazz posé dehors, dans la lueur du jour tombant. Quelques heures plus tard, il partit dans la nuit avec son rêve.

Quand elle rentra, il pleuvait. Le tonnerre la fit sursauter. Elle se rappela le jour, pendant la guerre, où, petite, après s'être glissée une fois de plus sous la table pour fuir les bombardements, elle parvint à retenir ses larmes. Pourtant, l'obscurité avait de nouveau envahi la

pièce, et un grondement arrivait de loin. Mais elle quitta son abri, sortit et fut trempée. Des cordes de pluie se balançaient au cœur du ciel noir. « Tu vois, me dira-t-elle plus tard, les enfants sentent bien les choses. Ce n'était pas un bombardement... » C'était un orage. Il marqua la fin de ses terreurs d'enfant et un souvenir presque gai parce qu'elle ne connaissait alors rien de la mort.

Jean-Louis Dumas et sa femme Rena furent les premiers à venir chez nous. Ils avaient annulé leurs rendez-vous. Je les revois au milieu de notre sombre salon, chaleureux et tristes. Ils nous ont fait le plus grand bien, tout comme Philippe Manœuvre, en voyage aux États-Unis, qui laissa tout de suite un message à ma mère : « Je viens de l'apprendre. Je suis démoli. Je rentre très vite. Je serai là ! »

Soutenus par Jean-Louis, nous avons réfléchi à l'annonce pour la presse. En protestant convaincu, il proposa de joindre un extrait de la Bible. Mais ma mère n'y tenait pas, car mon père n'était pas croyant. Je me levai et pris dans la bibliothèque le livre de Mezz Mezzrow, *La Rage de vivre*, dont Philippe m'avait tant parlé avec admiration et passion et qui raconte le jazz de la grande époque de Chicago pendant les années 1930. Je l'avais lu et adoré moi aussi. Je m'arrêtai sur un extrait d'une chanson de Bessie Smith, *Young Woman Blues* :

Je me suis réveillée ce matin, quand les coqs appelaient le jour

J'ai tâté l'oreiller à ma droite, mon homme était parti.

Je fus heureux que Marie m'autorise à joindre ces deux lignes au faire-part. Nous étions ainsi fidèles à la mémoire du mélomane qu'il était, en citant son livre préféré.

Je consulte souvent les articles de presse, la nécrologie du *Monde* : « Le critique de rock Philippe Koechlin est mort, mardi 10 décembre, à son domicile parisien ». Je n'arrive toujours pas à y croire. Le journaliste termina son article : « Il est mort l'année où *Rock & Folk* fêtait ses trente ans. » Les grandes radios nationales et de nombreux quotidiens annoncèrent la nouvelle comme si mon père ne nous appartenait déjà plus.

Les hebdomadaires publièrent des portraits de lui, de nombreux hommages affluèrent au 16 rue de Siam. Parmi tous les messages amicaux adressés à ma mère, celui de Pierre Assouline, alors directeur de *Lire*, me toucha particulièrement :

Madame,

Je connaissais peu Philippe, mais suffisamment tout de même pour

apprécier sa gentillesse et sa curiosité. À Lire, il nous a beaucoup apporté, pas seulement par ses articles, mais par sa présence et son regard. Quand on se voyait, on parlait plus de Billie H que de Tintin. Je n'ai fait que tardivement le rapprochement avec l'homme qui fut l'âme de Rock & Folk, mon journal de chevet. C'est dire sa discrétion, tout cela, vous le savez mieux que quiconque. Je voudrais m'associer à votre chagrin et vous dire qu'à nous aussi, il nous manque beaucoup.

PIERRE ASSOULINE.

Le soleil avait déserté la rue froide où se glissaient, tout là-bas, des silhouettes frigorifiées. Elles s'approchaient en silence du temple, le long des murs gris, dissimulant discrètement leurs visages aux yeux rougis par la peine. Seuls quelques chuchotements parcouraient l'air glacé. En bas des marches avaient été posées trois couronnes, enrubannées de lettres dorées : « À notre ami Philippe. Les éditions du Kiosque ».

J'observai ce message, halluciné, espérant d'un moment à l'autre me réveiller. Sur le chemin qui menait au temple, en cette matinée glacée de décembre, j'avais cru l'apercevoir, une nouvelle fois, juste un instant, au bout de la petite rue Cortambert. Mais ce n'était pas lui. Ce ne serait plus jamais lui. Plus jamais je ne reverrais, face à moi, l'homme solide et doux à la fois, le phare qui avait éclairé toute notre famille et gouvernerait, même éteint, mon destin jusqu'à la mort. Longtemps, je me rappellerais les cérémonies familiales vécues avec lui ! Les joyeuses, les tristes, les obligatoires, les pompeuses ou les inutiles, surtout au printemps, où les mariages catholiques fleurissent comme une éruption d'acné. Il adorait imaginer, dans la voiture qui nous emmenait aux noces de tel cousin, la question de la grand-tante Toinette. Il savait qu'elle lui demanderait inmanquablement, une fois de plus : « Et toi, mon petit Philippe, comment va ton travail ? Bien ? Ah, tant mieux... C'est dans quelle branche déjà ?... » Et mon père répétait le nom, et la vieille dame s'étonnait : « Une revue de... de... quoi, déjà ?... Rock and roll ?... Ah, très intéressant, mais c'est quoi exactement... » À l'arrière de la voiture, ma sœur et moi, pliés de rire, en redemandions. J'aimais son grand sens de la plaisanterie et le regard lucide qu'il portait sur notre milieu. Ensemble, combien de cercueils avons-nous vus passer, combien d'enfants arrosés d'eau bénite, catholiques et protestants confondus ? À l'église, devant un parterre de têtes grises en prières, je me plaçais toujours près de lui, guettant ses regards complices rehaussés d'un mouvement de sourcil qui signifiait : « Ah, ces cathos !... » C'était notre manière d'échapper à l'isolement que nous éprouvions en ces austères lieux de culte. Une

fois, lors d'une retraite de communion en pleine nuit, alors que mon père conversait à l'autre bout du jardin, une tante me flanqua un cierge brûlant entre les mains et, avec force, me poussa dans une procession de fantômes. Terrorisé, je ne cessai de me retourner, certain que, ayant remarqué ma disparition, mon père me chercherait, me sauverait... Au retour, attristé par mes larmes, il me jura que, désormais, nous ne nous rendrions plus à ces fêtes qu'après la cérémonie religieuse. « Juste pour le repas... parce que les cathos, question bouffe, c'est pas mal, en revanche... » Philippe avait toujours su transformer mes drames d'enfant en boutades. Il me tendait sa main et je frappais sa paume afin que notre serment fût scellé.

Ma mère me raconta un souvenir lié au temple. La première fois qu'elle était entrée sous cette nef, elle avait aperçu, choquée, un petit garçon qui faisait le tour de la croix à genoux, essayant de se soustraire à la vue du pasteur. Il avait été puni. C'était mon père (et Marie n'aurait jamais imaginé devenir amie avec cet insoumis qui ne respectait rien). Tous les deux s'étaient toujours croisés, sans le savoir, liés par un fil invisible. À présent, le cercueil reposait à l'endroit même où garnement, un demi-siècle plus tôt, il avait accompli sa drôle de pénitence.

Le temple se remplissait, trop petit pour accueillir la grande foule qui envahit la rue, se pressa sur les degrés de pierre, les trottoirs. Beaucoup ne purent rentrer. Ma grand-mère Jeanne, sous sa voilette noire, les yeux rougis, se tenait, droite, à côté de moi. Elle tentait de garder bonne figure, mais vacillait à chaque pas. Elle enterrait un homme de trop, son fils aîné. Elle avait été ébranlée par la cohue massée dehors. Est-ce en souvenir de cette impression que, plus tard, d'une voix légèrement tremblante, elle, la musicienne classique, me confierait, la voix brisée : « Je n'ai pas compris qui il était ! Je ne savais pas qu'il était aussi aimé et important ! Je n'ai pas compris !... Je suis passée à côté... »

Dans l'espace restreint de l'édifice se mêlaient pour la première et dernière fois les journalistes de *Rock & Folk*, en cuir, cheveux encore longs, et les membres de ma famille, tantes en tailleur, messieurs en costume noir. Ainsi, durant cet adieu hivernal, Philippe était parvenu à réunir les protagonistes de ses différents univers, indécrottables catholiques et protestants, et indécrottables rockers, imposant dans cet insolite mélange des genres le même équilibre d'ironie et de tolérance qui avait défini sa ligne de conduite pendant toute son existence. Nous avions vécu entre deux mondes sans totalement appartenir à l'un ou à l'autre.

Les anciens rédacteurs défilaient, blêmes, sous le choc : Dorian, l'air

las, flottait entre le passé et l'effacement. Nous ne l'avons plus revu. Il était arrivé un jour de 1968 et nous avait aidés, avant de repartir sans laisser de trace. Je ne connaissais même pas son vrai nom. Philippe Manœuvre semblait enterrer son propre père, et le longiligne Burning Daylight, le vagabond des étoiles, visage blanc et yeux cernés, fixait la boîte avec tristesse. Et tant d'autres liés par cette aventure collective défilèrent.

Robert Baudalet n'avait pas jugé bon de se déplacer ni d'envoyer un mot ou de téléphoner. Marie avait appelé ce couple d'amis qui avait autrefois partagé certaines croisières, pour s'inquiéter et lui demander : « Il est au courant ? »

Et la femme, sur un ton neutre, avait répondu :

« Oui, il est courant.

– Mais il n'a pas réagi...

– Oh vous savez, dans les affaires, il peut y avoir parfois des... »

Elle ne comprit pas l'allusion. L'ex-associé de son ami nourrissait une rancœur inexplicable, liée certainement à la vente du magazine.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez ! voulut se justifier Marie. Mon mari était très malade quand il a vendu le journal. »

L'autre raccrocha.

Je redoutais les premières notes d'orgue, qui, trop émouvantes, risquaient d'entailler mon armure. J'avais les yeux secs, mais une boule, coincée dans ma gorge, me paralysait. Un air de guitare descendit de la voûte. Deux amis musiciens jouaient les morceaux préférés de mon père, *Misty* et *Summertime*... Les notes de guitare tremblèrent quelques minutes dans le silence lourd du temple.

J'observais la couronne mortuaire quand j'entendis la voix froide du pasteur : « La mort est un scandale. » Ma mère lui avait demandé d'éviter toute allusion à la résurrection, au paradis, aux anges. Mais il n'avait pas compris. Le poids de la tradition nous écrasait encore, et rien de ce que pensait mon père ne fut respecté. Seule la musique, ondulant depuis le balcon jusqu'à nous, porta sa mémoire. Douce, mal assurée, mais si poétique. Je l'aimais...

Le ciel est d'une belle couleur, les nuages sont rosés, comme des montagnes de glace. Le soleil fait miroiter les ailes blanches. On plonge dans ce vide bleu, où l'on ne pense à rien, comme une immersion sous l'eau. À mes côtés, Marie ne dit rien. Elle pense, hypnotisée par le chatolement des rayons qui dansent...

Le vendredi précédant sa mort, j'ai participé à une table ronde au Royal Monceau. Je n'avais pas le cœur à m'y rendre, mais j'ai accepté, en quête d'une activité pour éviter de penser. Mais j'ai encore plus déprimé. J'ai toujours détesté ce genre d'exercice pénible. Dix journalistes forment un cercle autour de la star qui ne veut pas prendre le temps d'offrir à chacun un rendez-vous privé. Et les questions fusent, désordonnées, incohérentes. Comment pourrait-il en être autrement avec des représentants de publications aussi différentes que *Gala*, *Voici*, *Le Monde* ou *La Vie française* ? Il faisait froid, un crachin trempait les rues, mouillait les manteaux. Je grelottais encore plus que les autres. J'ai passé une heure comme un zombie, sans rien écouter de ce que disait Phil Collins. Pourquoi le hasard m'avait-il mis en présence, au pire moment de ma vie, du désastreux musicien pop des années 1980, au lieu de me proposer David Bowie ou Patti Smith ? Ma tête et mon cœur se trouvaient à l'hôpital. Je l'entendais me chuchoter à l'oreille : « Tu vois où je t'ai emmené. Phil Collins. Cela pourrait être mieux, mais ne t'inquiète pas. Je suis là. À tes côtés. Je le serai toujours. » Puis sa voix s'éteignit. Une jeune fille brune un peu maigre s'était assise en face de moi. Légèrement intimidée mais joyeuse, elle occupait le centre du cénacle, privilège réservé à la seule femme. Elle jeta plusieurs coups d'œil vers moi. Avais-je une si mauvaise mine ? J'appris le nom de son journal. Elle écrivait pour *Rock & Folk*, ignorant probablement tout de l'histoire du magazine. Combien je croiserais de ces très jeunes critiques jetés sur le terrain sans préparation, émerveillés d'accéder à l'étrange et mythique famille de la contre-culture et dans le saint des saints, le premier mensuel de rock ? Je revins à la réalité. Phil Collins continuait de raconter des banalités sur son album, et la jeune fille ne me regardait plus, très attentive aux propos de l'ancien batteur de Genesis. Le fondateur du magazine où elle travaillait allait mourir. Mais comment l'aurait-elle su ?

Juste après la disparition de mon père, j'ai quitté la rue de Siam. Je n'avais jamais pensé auparavant abandonner cet empyrée familial

empli de musique et de conversations riches, malgré ma conscience de ne pas suivre le processus parfaitement naturel – l’envol du nid – que vivent tous les jeunes. Non, j’avais voulu profiter de mon père et de sa passion, savourer jusqu’au bout nos échanges. Grâce à l’argent rapporté par le mensuel et mis de côté, ma mère m’acheta un petit logement et, à trente-quatre ans, je découvris que l’on pouvait vivre seul. Pour elle, ce fut dur. L’appartement avait si longtemps vibré de rock, de jazz, de lumière, de cris, de joie, que le voir brutalement plongé dans le silence et l’obscurité la déprima. Et la métamorphose s’était accomplie en quelques mois seulement. Mais elle s’efforça de cacher ses sentiments. La rue avait perdu définitivement son côté ensoleillé.

L’avion vire. La lumière baigne le numéro de *Rock & Folk* du mois de janvier 1997 ouvert sur mes genoux. Quelques semaines plus tard, notre magazine a rendu à mon père un merveilleux hommage, son ultime cadeau. Sa photo occupe une page. C’est une image sobre en noir et blanc, qui semble porter tout le lyrisme du blues. Mon père, au loin, traverse les rails d’un chemin de fer, sur l’île de Wight, tenant une valise, en route pour le voyage dont personne ne revient. Son visage est tourné vers l’objectif de son ami Burning Daylight. Il a rejoint cet imaginaire blues, de solitude et de trains, qui fut autrefois son rêve. L’autre page, blanche, porte un texte signé de Dorian comme une épitaphe :

« C’est l’histoire d’un garçon qui s’appelait Monsieur Formidable et démontra sans même le savoir, chaque jour de sa trop courte vie, qu’aucun autre nom n’aurait pu mieux lui convenir. Pourtant, et bien qu’il eût créé dans sa jeunesse un épatant magazine consacré à cette musique rythmée et vaguement nègre qu’il aimait tant, ce garçon était si viscéralement modeste que ce nom magnifique – et nous l’avons dit, tout à fait adéquat – finit par lui peser. Ne voulant plus jamais l’entendre, il fit graver sur sa tombe anonyme ces quelques mots : “Ici repose un homme qui aima toute sa vie la même femme.” Depuis, tous les gens qui passent devant sa sépulture et lisent cette inscription s’exclament : “Ah ! ça, c’est formidable.”

« P-S : On peut remplacer Formidable par Philippe Koechlin, mais ça fonctionne moins bien. Pourtant, il n’y a pas de raison. C’est la même histoire. »

Marie a pleuré en découvrant cet hommage. Elle savait bien que leur couple, dans le milieu instable du rock, avait longtemps intrigué, peut-être agacé. Beaucoup de femmes ont eu envie de casser cette harmonie, sans y parvenir, et rien n’est jamais venu assombrir leur

amour.

Je contemple encore cette image fantôme d'un voyage ultime. Burning Daylight a quitté la terre lui aussi, à soixante-six ans. Depuis longtemps, il s'était retranché du monde, jamais complètement revenu de ses errances en Californie, pendant l'été de l'amour. Il resterait pour nous le véritable « homme aux semelles de vent ». Marie s'est rendu à son enterrement. Elle s'est éclipsée discrètement.

Elle vivra tant de ces éprouvantes cérémonies, soldant les comptes d'un passé qu'elle n'a jamais oublié. Jean-Pierre Leloir s'est éteint à son tour, frappé d'un cancer de la plèvre. Mordiller une pipe doublée en amiante lui a coûté cher. À sa mort, les hommages ont été nombreux, plus ou moins brillants. « Il n'était peut-être pas un grand photographe, a cru bon de dire un journaliste, sur une radio, mais nous connaissons tous sa fameuse photo du trio Brel, Brassens, Ferré. » Pourquoi un tel jugement lapidaire ? Leloir n'aurait jamais pensé qu'en la vendant, au début des années 1980, à un fabricant de posters, il enfanterait un monstre qui cannibaliserait ses autres créations plus géniales.

Nous avons aussi vécu la disparition de Frank Ténor, l'associé de Filipacchi. En 1997, il avait fait obtenir à mon père un prix posthume, un Django d'or, pour son émission sur Dizzy Gillespie. Les deux hommes s'étaient ratés toute leur vie, des malentendus les séparaient depuis que Frank avait éconduit Philippe, lui conseillant de choisir un autre métier. Il avait fini par comprendre et estimer mon père, mais trop tard...

L'aile blanche se balance, tremblant légèrement, au cœur des nuées. Nous n'avions pas prévu ce voyage vers ce qui doit être le paradis. Nous n'avons rien demandé à La Nouvelle-Orléans, mais elle nous a convoqués par la grâce d'un professeur, Andrew McThorey. Enseignant dans une école d'un quartier défavorisé, il a découvert le film de mon père sur Sidney Bechet et a envoyé une longue lettre en anglais à ma mère pour manifester son enthousiasme et l'inviter à venir le présenter devant une classe de la ville. Je traduis quelques lignes :

Chère madame,

J'ai décidé de quitter La Nouvelle-Orléans, mais après les commémorations qui rendront hommage à notre gloire, Sidney Bechet. J'essaie de faire aimer le jazz à une classe d'élèves en difficulté. J'ai

bon espoir. Et je suis tombé sur le film de votre mari, que j'ai adoré. J'ai organisé une projection dans le Théâtre du Vieux Carré, et une présentation dans la classe. Je voudrais savoir si vous pourriez venir la présenter. Nous vous payons bien sûr le voyage et l'hébergement...

Marie a accepté avant que l'angoisse ne la paralyse. Elle m'a alors proposé de l'accompagner. Même décédé, Philippe veut qu'on s'occupe de lui. Comment ne pas accéder à ses désirs ?

Elle a supervisé la mise en place des sous-titres et adressé à l'enseignant plusieurs exemplaires du film *Monsieur Bechet*, l'un des plus sensibles de Philippe. Ce travail l'a épuisée.

Voyant sa fatigue, une amie maladroite l'a énervée en lui lançant :

« Tu dois faire ton deuil ! Vis pour toi maintenant ! Pense à l'avenir... »

– Et si mon bonheur était de vivre dans son souvenir ! Si l'avenir, pour moi, c'était ça... Et je ne veux pas faire mon deuil ! »

Elle a coupé court à la discussion. Personne ne comprend le plaisir qu'elle éprouve à revoir les œuvres de Philippe, comme un recueil de son âme où elle le retrouve. Depuis sa mort, Marie a été propulsée en première ligne, obligée de répondre aux interviews, aux demandes. Elle s'acquitte de ces responsabilités, joyeuse à l'idée de garder au chaud la respiration de l'homme qu'elle a tant aimé. Elle sait que sa mémoire peut s'effacer bien vite, dans un héritage à la fois grand et évanescent : cinq films dont les bandes finiront par jaunir quelque part, un magazine qui risque de devenir un jour un OVNI des années 1970, un court livre de souvenirs, deux ou trois scénarios de BD, des émissions de radio ici ou là... Nous devons conserver son parfum. Tant que ma mère vivra, tant que ma sœur et moi vivrons, nous défendrons la trace d'un journaliste passionné de musique au ^{xx}e siècle, fidèle à son amour jusqu'au bout.

Deux ans après la mort de mon père, j'ai publié mon premier livre, sur Brian Jones, le fondateur sacrifié des Rolling Stones. Il m'en avait soufflé l'idée. Je cherchais un artiste rock original pour lui consacrer un récit romancé et, depuis son lit de souffrance, il me conseilla de choisir le petit prince blond noyé dans sa piscine. Mon éditeur me proposa d'y joindre une préface. Je pensai aussitôt à Dorian. Mais où vivait-il ? Marie n'en savait rien. Elle n'avait plus jamais eu de ses nouvelles et en ressentait une certaine tristesse. Je réussis à retrouver une adresse, sans doute provisoire, quelque part en province, et m'empressai de lui envoyer une lettre, espérant qu'elle arriverait à temps. Car ce diable d'homme avait entamé une existence errante, sans bagages, au gré des femmes fortunées qu'il rencontrait. Son

détachement de tout, et de nous, demeurait une déception. Ma mère me répétait souvent : « Il a certainement beaucoup aimé Philippe, mais... » Elle ne terminait pas sa phrase. J'ignore ce qu'elle voulait dire. Peut-être ne le savait-elle pas ? Elle se rappelait ce que mon père lui avait dit : « Au fond, Dorian est un désespéré. » Sa réponse ne tarda pas. Il refusa de m'offrir sa plume, me racontant que ces « choses-là », pour lui, n'existaient plus, que Brian Jones n'était qu'un souvenir :

Pour toutes les raisons que tu connais, j'aurais accepté en d'autres temps et avec plaisir ton invitation à danser. Le problème est que je ne sais plus danser. Trouve-toi un jeune qui bande encore, et ton bouquin ne s'en portera que mieux ! Excuse l'écriture, j'ai les doigts gelés.

Où se trouvait-il ? Dans une grotte ? Au Grand Nord ? Il n'avait plus les moyens de payer sa note de chauffage ?

Je ne lui en ai jamais tenu rigueur, sollicitai d'autres journalistes du magazine, mais aucun n'accepta de m'écrire de texte. J'avais vu *Rock & Folk* comme une famille et je m'étais trompé. Oui, la danse était bien finie. J'avais l'impression d'être venu trop tard, comme un enfant qui piaffe devant un parc à jouets sans pouvoir y entrer. Mais, une fois qu'on lui a ouvert la petite grille, le jardin est vide !

Que nous reste-t-il ? Exalter indéfiniment une œuvre de presse qui a été aussi la nôtre ?

Au cours de notre séjour louisianais, elle devra prononcer un discours devant de hauts responsables et ne parvient plus à trouver le sommeil. Elle aurait pu renoncer et envoyer au professeur McThorey un mot d'excuse, mais s'est interdit tout recul, toute démission.

Marie a vécu le bouquet final d'une épopée entamée avec l'expédition de Charles au début du ^{xx}e siècle. Notre aventure familiale a pris des détours incertains, comme une improvisation de jazz.

Par le hublot, j'aperçois la masse d'eau, ensoleillée, des terres gorgées, vertes.

Je suis heureux d'accompagner ma mère pour ce baroud exaltant et douloureux. À peine descendus de la passerelle, nous sautons dans un taxi. Elle ne dit rien. Sans doute revit-elle ce même chemin effectué dix ans plus tôt avec mon père, présent entre nous. Nous parcourons une ville en fête, colorée. Ma mère n'a pu s'empêcher de demander au chauffeur noir s'il connaissait Sidney Bechet.

« Bechet ? Non, jamais entendu parler... »

Elle ne le croit pas. Peut-être son mauvais anglais n'a-t-il pas été compris ? Elle essaie de lui expliquer :

« La ville célèbre l'un des plus grands noms de La Nouvelle-Orléans, Sidney Bechet, né ici au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. On projette des films, il y a une exposition...

– Ah non ! Je ne le connais pas... »

Un silence pesant envahit la voiture. Nous avons hâte d'arriver. Il nous dépose devant un palace, au bord du Quartier français, avec des colonnades blanches, des plantes volumineuses, des jets d'eau qui giclent au milieu de vasques de marbre. Elle a pris soin de réserver dans un autre hôtel que celui où mon père et elle ont séjourné.

Le dîner nous détend. Marie m'annonce le programme, une messe dans une église en hommage à Bechet, une conférence devant des élèves et la présentation du film au théâtre du Vieux Carré. Puis nous parlons de tout et de rien, de musique, de la ville, prononçons le nom de l'absent, mais il hante de toute façon chacune de nos paroles, car nous lui devons ce beau voyage. À nouveau, et peut-être pour la dernière fois, nous sommes réunis au pied de cette passion qu'il nous a léguée.

Le lendemain, Andrew nous attend dans le hall. Marie sourit en le voyant et le remercie chaleureusement. Je m'aperçois qu'elle a mis beaucoup de fond de teint pour dissimuler une nuit tourmentée.

Il nous mène à une petite église du Ward perdue à l'angle d'une route cabossée. Une messe a été organisée en l'honneur de Sidney Bechet. Nous y retrouvons des amis français, des journalistes, quelques anciens collaborateurs de mon père au temps de *Jazz Hot*. Jean-Pierre Leloir nous a rejoints. Au cours d'une réception, les édiles de La Nouvelle-Orléans lui ont remis les clefs de la ville, suprême honneur réservé à ceux qui ont témoigné toute leur vie d'une grande passion pour la région natale de Louis Armstrong et Sidney Bechet. Mais la « *crescent city* », femme colérique, capricieuse, peut rejeter même ses plus fervents amoureux. Le lendemain, il retrouvera toutes ses affaires devant l'hôtel. Expulsé. Il s'était trompé dans les dates de réservation et passa sa dernière nuit à la belle étoile.

À l'entrée, je remarque un panneau suspendu avec des photos de jeunes visages et une inscription :

Si vous comptez fêter le Nouvel An en tirant des coups de feu en l'air, sachez que l'une de vos balles perdues retombera et prendra l'une de ces vies.

Ces images d'adolescents, noirs, blancs et chicanos, forment donc une galerie de morts. Nous prenons place entre les sombres parois de la nef, protégés par des policiers. Un petit orchestre joue un air de Sidney, puis vient le discours du producteur George Wein, chargé

d'amertume. « Peu avant de mourir, Bechet m'a dit : "Je veux revenir au pays !" » Il ne regarde pas les Français qui ont accueilli le maître au moment où sa carrière déclinait, et disparaît.

Nous déjeunons avec Andrew, dans une rue déserte, face à des maisons silencieuses. Ensuite, nous le suivons jusqu'à son école. Nous nous installons sur une estrade. Des jeunes prennent place, filles noires, quelques garçons d'origine mexicaine... Nous nous retrouvons comme Charles un siècle plus tôt, devant une classe, à la différence que notre Évangile est américain. Nous venons apprendre à ces enfants de La Nouvelle-Orléans leur propre culture. Ils n'en savent plus rien, ne connaissent pas Sidney Bechet, mais ils écoutent, intrigués, ces Français qui leur vantent une obscure gloire locale.

Nous essayons de communiquer notre passion de la musique. Marie raconte l'aventure de *Rock & Folk*, dont ces jeunes se moquent sans doute, mais ils ne manifestent pas d'impatience. Quand elle cherche ses mots, je l'aide.

Cette rencontre restera un bon souvenir. Nous leur serrons la main, répondons à quelques questions, mais Andrew n'a pas trop envie de s'éterniser. Il vient de donner son dernier cours avant son départ, nous raconte qu'il a décidé de quitter La Nouvelle-Orléans à cause de sa violence. Il a été agressé plusieurs fois et craint pour la sécurité de sa famille. Marie l'écoute, mais je sais à quoi elle pense, à la présentation du film au théâtre du Vieux Carré. Pourtant, les festivités continuent. Une parade a été organisée en hommage à Sidney, dont le buste doit être conduit au Park Louis Armstrong, à côté de son ami. C'est une gigantesque chenille d'oiseaux en or, d'échassiers, de chars fleuris. Un orchestre ouvre la marche, emmené par un faux capitaine de navire qui fait tourner sa baguette. Les bars ont ouvert leurs portes. Le ciel est bleu, le soleil se reflète sur les vitres. Nous parcourons les rues, longeons les maisons en bois roses, vertes, au seuil desquelles les familles sortent, acclamant la procession, que grossit bientôt une foule de musiciens amateurs et d'acteurs grimés. Des petits Noirs dansent pour gagner un peu d'argent. J'aperçois le clarinettiste Claude Luter, qui mourra quelques années plus tard, suivi d'une escouade de trompettes, de banjos, et au-dessus la fantastique tête de bronze que l'on pose dans le beau parc, à l'ombre des arbres. Je n'oublierai jamais cette journée où j'ai vu La Nouvelle-Orléans en fête, avec sa population heureuse. Je me souviens de ces doyennes en tablier, protégées par leur varangue, des danseurs agiles, des acrobates. Ils ont chanté et tournoyé toute la nuit. Ma mère et moi nous étions depuis longtemps couchés, au son des tambours de Congo Square.

Sur le chemin de l'hôtel, elle m'a relu son texte dans un anglais

hésitant. « Tu crois que ça ira ? Je n'ai jamais parlé devant autant de monde et en anglais en plus. » Je la rassure.

Sur le seuil de sa chambre, je l'embrasse et lui dis que je l'aime.

À l'entrée du théâtre a été installé un panneau annonçant *Monsieur Bechet* de Philippe Koechlin. Des Américains prennent leur ticket. Marie assiste, horrifiée, à l'affluence grandissante. Elle déplie son bout de papier, froissé tellement elle l'a serré. Jusqu'à 3 heures du matin, elle a répété, corrigé, et elle tremble légèrement. Elle me regarde et sourit. Le maire de La Nouvelle-Orléans, l'ambassadeur de France et des musiciens occupent les premières rangées, beaucoup ne peuvent s'asseoir et investissent les travées sur le côté.

Je vois ma mère monter les marches sans papier et gagner le pupitre. Elle me paraît toute petite avec sa couronne de cheveux blancs. Je n'ai jamais cru qu'elle aurait le courage de prononcer un *speech* en anglais, devant autant de personnalités, mais son moment de gloire, sa première et unique tribune médiatique, arrive. Elle le dédie à son mari, ultime cadeau.

Je ne veux pas l'entendre, je recule vers la sortie, et Marie commence, parle, et le public écoute... Que raconte-t-elle ? La vie de mon père, bien sûr, peut-être le disque d'Armstrong rapporté en Constellation juste après la guerre, sa rencontre avec Sidney Bechet, un matin, rue Chaptal, sa dette envers la ville, la création de *Rock & Folk*, tous ces méandres partis de Louisiane et qui nous y ont ramenés un beau soir. Elle fait le récit d'une passion jamais rassasiée. Elle est seule, avec son histoire, livrée aux regards d'un public. Compréhendent-ils ? Je n'aperçois que leurs dos, droits, mais le silence reste attentif. Mon père n'est plus là pour la protéger, attirer la lumière et la reléguer dans cette ombre confortable où elle s'est reposée tant d'années. Peu avant de partir, elle m'a dit : « Tu sais, j'ai remis un disque, enfin... les Beatles, je n'ai pas pu. Il les a trop écoutés. J'ai passé du Leonard Cohen ! » Elle semblait enfin accepter son deuil, accomplir ce geste si inhabituel pour elle : glisser une sphère argentée dans la bouche d'un lecteur de CD.

Sans doute met-elle un terme à sa période de chagrin intense, sur l'estrade de ce vieux théâtre du Carré français. Je ne l'entends pas, mais je devine le sens de son apologie tandis que dehors une brise se lève et que le souffle masque son filet de voix jusqu'à l'éteindre. À la fin, je la vois sourire et saluer. Une formidable ovation monte du public. Puis une non moins formidable clameur honore aussi le film. Interminable. Ample. *Monsieur Bechet* a plu à l'auditoire. Lorsque je ramène ma mère à l'hôtel, elle paraît heureuse, et pourtant triste. D'où vient sa mélancolie ? D'avoir ramené à la surface des souvenirs

tendres ? Peut-être a-t-elle eu l'impression d'avoir mis fin à la partie la plus heureuse de sa vie, et que son mari sera bientôt oublié ?

Mais je la rassure, cette clameur, elle résonnera longtemps.

66, année de la création du journal, aurait été un chiffre idéal pour conclure. C'est peut-être notre nombre d'or, si important dans la musique, et dont mon père me parla souvent.

Je me rappelle *Le Lauréat*, ce beau film avec Dustin Hoffman et Katherine Ross. Le jeune étudiant enlève la femme qu'il aime en robe de mariée, et les deux amants courent, en nage, puis grimpent dans un bus. La dernière image les montre sur la banquette, riant, joyeux, essoufflés après l'effort et l'adrénaline, puis leur excitation retombe. Nous pressentons le début du calme, de la vie quotidienne d'un couple, ses difficultés à venir. La jeunesse s'achève par cet acte romanesque, et la suite ne procurera peut-être pas autant de sensualité et de beauté, comme le montre habilement le réalisateur Mike Nichols. Quand nous sommes revenus de La Nouvelle-Orléans, j'ai cru voir Marie en robe blanche, et mon père à côté d'elle. Elle souriait, joyeuse, portée par ces journées de fête et de musique. Puis, dans l'avion du retour, le bonheur s'est peu à peu dissipé au fur et à mesure que nous nous éloignons de la ville de nos rêves. Elle se tient contre moi, pensive, l'air un peu triste. Je veux profiter de sa présence, et pourtant j'ai peur de l'avenir.

Nous approchons de Paris, je me réveille et l'aperçois, soulagé. Je touche son bras pour m'assurer de sa réalité. Elle me sourit, bien réelle.

Je sais que j'ai effectué mon premier et dernier grand voyage avec elle. Lorsque je repose le pied à La Nouvelle-Orléans quelques années plus tard, elle ne se trouve pas à mes côtés. Un rédacteur en chef d'une revue de voyage m'a proposé en 2011 un reportage sur la musique après l'ouragan Katrina, et j'ai accepté à contrecœur tant j'appréhende de découvrir les blessures de la ville.

À peine arrivé là-bas, je pars à la recherche des souvenirs. Pourquoi n'irais-je pas rendre une petite visite au Park Louis Armstrong, afin de vérifier si la tête de Sidney Bechet que Marie et moi avons convoyée au son de la fanfare s'y trouve encore ? Mon père a pris ce joli écrin de verdure en photo. Un taxi m'emmène devant cette arche en fer. C'est presque notre éden, le jardin miraculeux riche en fruits juteux. Mais, arrivé là-bas, je déchant. Une porte blanche ferme l'accès au paradis, comme si, au moment de l'ouragan, Louis et Sidney avaient décidé de partir et de ne plus revenir. La ville se refuse à moi, tel un

animal blessé. Je rentre, car j'ai rendez-vous avec une employée du consulat, qui se propose de m'emmener dans le quartier pauvre du Lower Ninth, dévasté. Un silence pesant m'enveloppe. Je sais que mon père, dans son projet d'émission sur la ville, a traîné par ici. Il a photographié la maison de Fats Domino et son portail magique marqué des initiales FD. L'interprète de *Blueberry Hill* n'a jamais voulu quitter son ghetto, malgré sa fortune. Pendant la tempête, le pianiste et chanteur, avec son visage de bon gros chat (et les félins détestent l'eau), a disparu. On l'a cru mort, mais il a séjourné plusieurs heures sur le toit de sa demeure avant d'être sauvé. Les images que Philippe a rapportées répandent la joie, la fête, le soleil. Et moi, je viens derrière lui, sur cette route abandonnée, plongée dans la désolation. La bande de bitume s'éloigne à l'infini, bordée d'herbes jaunies, sous un ciel morne. Je n'entends aucun bruit. Des monceaux d'ordures n'ont pas été ramassés. Des mobil-homes pourrissent de l'autre côté de la rue, près des barques délabrées, de carcasses de voitures, de vieux pneus... Ma guide me montre du doigt un bâtiment qui a souffert. Sur les murs s'imprime encore la patte monstrueuse de Katrina, les griffes de la Bête. L'ancienne couleur rouge tente de survivre derrière les traces brunâtres. Les fenêtres cassées n'ont pas été remplacées. Et les façades, tachées de marques noires – le niveau de l'eau –, semblent avoir navigué au fond des océans, avant de remonter à la surface.

Je regagne mon hôtel. Quel est ce cauchemar ? Il fait sombre. La nuit tombe sur les maisons dorées. Le vent balaie des détritiques dans les rues vides et trempées. La ville est devenue un navire qui tangue et prend l'eau. Cette onde léthéenne monte, nous enlève, froide et lourde comme une plaque de fonte. Elle me prend, m'emporte sans que je parvienne à ralentir sa course. Des chaises, des tables, un corps passent devant moi. Je crois distinguer un animal sur le dos, masse énorme et noire, tels ces dessins que j'ai vus sur les parois des grottes de Lascaux. Je suis ballotté, secoué par une machine à laver qui, infatigable, broie êtres vivants et objets enchevêtrés, essore, lave... J'aperçois un arbre, tend le bras et m'agrippe à une branche, jusqu'à m'écorcher le ventre. Une brûlure me déchire, mais je parviens à me hisser dans le feuillage, trempé, grelottant... J'ai froid. J'ai l'impression de m'être sauvé de cette vague précipitant vers l'enfer la cité des rêves. Autour, ce sont les ténèbres où brillent quelques fumerolles. Tous les esquifs semblent aller nulle part. Un coup de feu résonne, puis deux, trois... Les astres se balancent, éclairant des chapeaux géants de Chinois, les toits des demeures englouties, avant de disparaître, comme aspirés par l'encre profonde. Je les appelle. Mais personne ne m'entend. Je me rends compte que je suis au-dessus d'une ville, que mon refuge doit mesurer quelques pieds de haut. Je suis suspendu à une chandelle, entre le ciel et la terre, sans savoir

lequel me prendra. Là-bas, des silhouettes sautent, grimpent. Elles ont l'air de marcher sur les flots. Je crie, mais mes appels ne leur parviennent pas. Je pense à la chanteuse Charmaine Neville. Cette femme porte le nom d'une illustre lignée de La Nouvelle-Orléans, ces Neville qui ont créé la plus belle soul de la région. Elle a tenu à rester chez elle, mais, chassée de sa maison inondée, a gagné le faite de l'école voisine, et dans la nuit froide, un homme l'a saisie et violée. Je la revois, forte, massive, sombre et fragile. Charmaine, l'ange de l'art perdu !

Je sens l'eau noire, mortelle, à quelques mètres. J'attends, pelotonné, transi. Au petit jour, un pâle paysage brun et uniforme s'offre à moi. Aucun son ne résonne. Je tousse, perclus de crampes, les doigts gelés. L'onde repose, profondément assoupie ou rassasiée. Je ne fais aucun bruit, de peur de la réveiller. Une migraine lancine mon crâne. Je ne peux bouger, comme si une sorcière m'avait soudé à l'écorce et que mes jambes étaient devenues le tronc d'arbre. Mais j'ai encore assez d'énergie pour aviser un petit bateau et agiter les bras.

Je me suis glissé entre les planches, après avoir salué mes sauveurs. L'un d'eux porte une chemise rayée comme celle des bagnards.

Cette nuit, j'ai vu en rêve ces familles noires entassées dans le Super-Dôme, gardées par des maîtres-chiens. J'ai vu le lac descendre, la nuit se retirer avec mauvaise grâce, et ma ville resurgir du gouffre.

J'ai vécu toute ma vie dans la légende de La Nouvelle-Orléans, mais j'ai découvert ce que ni Charles, ni Rodolphe, ni mon père n'ont vu. Un mythe qui repose sur des planches mitées, pourries. Je me réveille. Le Quartier français n'a jamais été qu'un joli décor de théâtre où l'on nous emmène voir Scaramouche, ce bouffon au nez de cire. Depuis Katrina, la scène est vide, son rideau de satin bat, agité par le vent, dévoilant l'intérieur des coulisses, son bric-à-brac, sa moisissure. Le public a disparu. Quand je parle, seul l'écho me répond. J'arpente les planches en rond, inlassablement, et m'arrête devant le théâtre du Vieux Carré où Marie a prononcé son hommage. En cette fin d'après-midi, il déborde de monde, la seule trace de vie dans ce quartier fantôme. Le fanal au-dessus de la porte s'est allumé comme pour indiquer aux naufragés un abri.

Je ne sais pas combien de temps j'ai erré au milieu de cette terre lunaire, parmi les amas de tôles, les poubelles renversées. Une odeur putride me suit. J'ai aperçu ce piano tout blanc, sculpté dans une arche de plâtre, le reste d'un immeuble. Je contemple l'instrument figé par sa gangue de sel et je pense à ma grand-mère, à ses petits concerts qu'elle nous offrait autrefois à Tresneau. Je crois entendre des notes. Peut-être est-ce le vent ?...

J'ai décidé de retourner au théâtre du Vieux Carré, mais la porte était fermée. Combien de fois j'y suis revenu, vagabondant autour comme un pénitent. Un soir, la troupe jouait une pièce de Tennessee Williams, *La Descente d'Orphée*. J'ai cru apercevoir Marie. Non, cette vision appartient au passé...

Je ne dors plus. J'ai erré toute une nuit le long de Bourbon Street, sans entendre les musiques. Et puis, un matin, je suis descendu de l'hôtel, j'ai hélé un taxi et me suis rendu à l'aéroport, l'esprit confus et torturé. Neuf ou dix heures d'avion dans l'angoisse et le chagrin de la ville perdue. Une partie de moi est morte désormais à La Nouvelle-Orléans. À l'aube, mon avion se pose à Paris, je me rends rue de Siam. Elle y est ! Je n'en doute pas. Je vais la retrouver comme autrefois, dans la chambre ou à l'entrée. Je monte quatre à quatre l'escalier, sors ma clef, triture la vieille serrure et j'ouvre, découvrant le salon sombre. Je ne respire plus. Comment ai-je pu croire qu'elle m'attendrait ?

Ma sœur a déposé cinquante messages sur le répondeur. Elle ne m'a pas cru lorsque je lui ai appris la disparition de notre mère. Je ne sais pas quoi lui dire. Elle n'arrive pas à retenir ses larmes.

Elle ne veut plus venir rue de Siam, passe ses journées à concevoir sa revue culturelle en ligne, *Strictement confidentiel*. Elle semble avoir été frappée du virus de la presse, peaufine la mise en page, dispose dessins et photos, soigne les couleurs, retrouvant les chemins de Willy Fleckhaus et de notre père, bien sûr, pour garder le lien.

Mais moi, je visite presque tous les jours l'appartement de notre enfance, espérant toujours y trouver Marie. Je m'assois et regarde la discothèque, puis le bureau, le « petit atelier » de mon père.

J'ai laissé derrière moi la ville et peut-être toute ma vie, ce bonheur musical innocent qui ne sera plus jamais le même.

Un matin, j'ouvre le tiroir du bureau. Sur une enveloppe à nos noms, je reconnais l'écriture de ma mère :

Chère Sophie, cher Stéphane,

Au moment où vous recevrez ce message, je ne serai plus là, vous m'avez été d'un grand secours. J'espère que vous me pardonnerez de vous avoir laissés. Je ne pourrai pas terminer de lire ton livre, Stéphane. Je me sens très fatiguée et lasse. Je n'ai pas eu le courage de revenir dans le monde des vivants. J'ai réussi à vivre ces années sans lui parce que vous étiez là, parce que j'avais mes amis, parce que j'avais toujours de la musique dans mon cœur. Je vous ai tous aimés. J'ai appris que je n'avais plus que quelques mois à vivre. Pendant que

je vous écris, j'entends le vent qui frappe le volet. Vous vous souvenez de la chanson que votre père aimait, celle de Jimi Hendrix, The Wind Cries Mary ? Stéphane, prends soin de ta sœur. Adieu.

Marie.

Je pose la lettre et reste au fond l'obscurité à pleurer. La maison de mon enfance me paraît tellement déserte, tellement désolée. Dès que j'y retourne, je ne peux m'empêcher de m'allonger dans la chambre de mes parents et de penser. Je regarde la discothèque, crois voir mon père en train de choisir l'un de ses disques, un long blues de Count Basie, avec ses cuivres et son piano qui envahissent la pièce, puis se pencher sur ses maquettes. Le soleil se met à baigner sa table, les murs, le grand lit, et une petite tête apparaît. C'est moi, enfant, caché derrière le coffre, en train d'écouter *Martha My Dear* des Beatles. Il se lève de nouveau et sort de la « montagne magique » un album des Doors.

Puis il s'efface, la chaude lumière s'évanouit, et le silence retombe.

Un jour, Marie et Sophie m'ont dit : « Mais qu'allons-nous faire de tous ces disques vinyles ? On pourrait les vendre. Il faudrait les expertiser. » Pourquoi les femmes ont-elles du mal à supporter les murs remplis d'albums, les collections ? Je leur ai dit que je n'y tenais pas, et elles n'ont pas insisté, partageant malgré tout mes souhaits. Depuis, la « montagne magique » n'a pas bougé, figée dans le souvenir telle que mon père l'a aménagée.

Je me lève, enfile mon manteau et pars. Je revivrai bientôt rue de Siam, espérant ressusciter les images d'une vie musicale et familiale disparue.

Je repasse une fois par mois afin de récupérer les numéros de notre vieux magazine qui arrivent... Une promesse de Philippe Manœuvre. « Vous le recevrez jusqu'à la fin de vos jours ! » Je ne les ouvre pas, mais les dispose juste à côté de la pile des *Twen*.

Je m'en souviendrai toujours. C'est une douce matinée de mai. Quand je sors ma clef, je remarque le paillason vide. Où est le journal ? Le courrier a sans doute pris du retard. Le lendemain, je reviens, puis le jour suivant... Ma chère vieille enseigna n'éclaire plus la vieille natte de paille que mes chaussures d'enfant foulaient autrefois. Elle ne l'éclairera plus jamais.

« Notre » abonnement à *Rock & Folk* s'est arrêté.

Sources :

Philippe Koechlin, *Mémoires de Rock et de Folk* (Castor Astral, 2008).

Christophe Quillien, *Génération Rock & Folk* (Flammarion, 2006).

Philippe Manœuvre, *L'Enfant du rock* (Lattès, 1985).

Alain Dister, *Oh Hippie Days* (Fayard, 2001).

Remerciements

Un merci chaleureux à Benoît, l'historien de la famille, pour ses informations sur le duelliste. Encore merci à Chantal K, qui me relit patiemment depuis plus de dix ans.